

UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À MONTRÉAL

CE QU'IELS FONT AU NEUTRE : ANALYSE SÉMIOLOGIQUE DES GUIDES DE
COMMUNICATION INCLUSIVE AU QUÉBEC FRANCOPHONE ACTUEL

THÈSE
PRÉSENTÉE
COMME EXIGENCE PARTIELLE
DU DOCTORAT EN SÉMIOLOGIE
CONCENTRATION EN ÉTUDES FÉMINISTES

PAR
LOÏS CRÉMIER

MAI 2023

UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À MONTRÉAL
Service des bibliothèques

Avertissement

La diffusion de cette thèse se fait dans le respect des droits de son auteur, qui a signé le formulaire *Autorisation de reproduire et de diffuser un travail de recherche de cycles supérieurs* (SDU-522 – Rév.04-2020). Cette autorisation stipule que «conformément à l'article 11 du Règlement no 8 des études de cycles supérieurs, [l'auteur] concède à l'Université du Québec à Montréal une licence non exclusive d'utilisation et de publication de la totalité ou d'une partie importante de [son] travail de recherche pour des fins pédagogiques et non commerciales. Plus précisément, [l'auteur] autorise l'Université du Québec à Montréal à reproduire, diffuser, prêter, distribuer ou vendre des copies de [son] travail de recherche à des fins non commerciales sur quelque support que ce soit, y compris l'Internet. Cette licence et cette autorisation n'entraînent pas une renonciation de [la] part [de l'auteur] à [ses] droits moraux ni à [ses] droits de propriété intellectuelle. Sauf entente contraire, [l'auteur] conserve la liberté de diffuser et de commercialiser ou non ce travail dont [il] possède un exemplaire.»

REMERCIEMENTS

Merci infiniment à Sylvano Santini, mon directeur de thèse, et à Alexandre Baril, mon codirecteur de thèse, les deux guides sans qui cette thèse n'aurait pas pris ni cette forme, ni sa place. Je remercie tout particulièrement Sylvano pour avoir laissé libre cours à l'exploration intellectuelle depuis le début de mon cheminement aux cycles supérieurs dans cet incongru programme de maîtrise-doctorat, et Alexandre pour son mentorat et son soutien inconditionnels tout au long de la rédaction de cette thèse.

Les rencontres et les collaborations qui ont influencé l'élaboration cette thèse sont nombreuses. Je remercie mes collègues du programme pour nos échanges dans le cadre des rencontres de l'Asso Sémio et du Laboratoire de résistance sémiotique. Merci à Kacey Chagnon pour la solidarité bâtie au cours de nos cheminements respectifs et à Bruno Laprade, dont le travail m'a permis de croire en la légitimité et l'utilité d'investiguer le genre comme objet d'étude sémiotique.

Toute ma gratitude envers les liens souvent forts, parfois transitoires, mais jamais factices tissés dans les réseaux, les collectifs et les communautés féministes, queers et trans à Tiohtià:ke (Kanien'keha) / Mooniyang (Anishinaabemowin) / Montréal et ailleurs, notamment dans les groupes d'action trans au Centre de lutte contre l'oppression des genres (Concordia) et à l'Astérisk, à travers les projets de la Coalition montréalaise des groupes jeunesse LGBT et du Conseil québécois LGBT, ainsi qu'au sein du collectif Euphorie dans le genre. Ces milieux sont quelques-unes des pépinières d'idées que cette thèse relaie, cite, prolonge et critique. À toute l'équipe du Conseil québécois LGBT, un grand merci d'avoir été des collègues inspirant·es et indulgent·es durant ces deux dernières années de jonglage académique et militant.

Pour leurs encouragements à divers moments de la rédaction, leurs opinions gentilles sur des petits bouts de texte et leur soutien à travers les doutes, les deuils, les déceptions, les transitions, les convalescences, les épreuves intimes et politiques, les confinements du corps et de l'esprit, les angoisses passagères et existentielles, un très grand merci à Andréanne

Wahlman, Elodie Da Cruz Gomes, Lucy Boily, Andy, Clark Pignedoli, Maxime Faddoul, Bri Delagran, Marina Smyth, Heather Armstrong, Eva-Fleur Riboli Sasco, Julie Beauchamp, Sandrine Bourget-Lapointe, Sébastien Chehaitly, Claude G. Olivier, Lou Tajeddine, Catherine Lavarenne ; à tous·tes les ami·es qui se reconnaîtront, à la cousine Françoise Bougaeff Patterson, et à ma mère Odile Crémier Bougaeff pour son écoute, son aide financière et ses minutieuses annotations manuscrites.

Un merci tout spécial à Eva-Fleur Riboli Sasco, Catherine Lavarenne et Andréanne Wahlman pour leur aide avec la révision linguistique et bibliographique de cette thèse.

Enfin, je remercie pour leur soutien financier la Fondation de l'UQAM, le Syndicat des professeur·es de l'UQAM, l'Institut de recherches et d'études féministes de l'UQAM et la Chaire de recherche sur la diversité sexuelle et la pluralité des genres de l'UQAM.

TABLE DES MATIÈRES

LISTE DES FIGURES	vii
LISTE DES ABRÉVIATIONS, DES SIGLES ET DES ACRONYMES.....	viii
RÉSUMÉ	x
ABSTRACT	xi
INTRODUCTION	1
Problématique de recherche.....	3
Question de recherche	4
Objectif et thèse	6
Définitions de termes clés.....	7
Méthodologie.....	12
Positionnement de l’auteur.....	24
Choix de rédaction.....	27
Structure de la thèse.....	29
CHAPITRE I DÉFAIRE LE GENRE NEUTRE	31
1.1 Neutre, dans le genre? Trois régimes d’interprétation du neutre	36
1.1.1 Ne-uter : ni l’un ni l’autre.....	38
1.1.2 Au-delà de la marque de l’autre, pas même un ni-l’un-ni-l’autre	43
1.1.3 « Beyond the binary » : des genres impensés dans le système de genre	50
1.2 Des figures ni du ni l’un ni l’autre, ni même ni-l’un-ni-l’autre	57
1.2.1 « Celui qui déshonore les deux autres » : le troisième sexe/genre	59
1.2.2 « Lesbianiser les symboles » : le point de vue lesbien	68
1.2.3 « Ceux qui transent le genre » : les parcours trans	73
1.2.4 « Freaks, le retour » : la non-conformité de genre.....	80
1.2.5 « Vous n’êtes pas binaire (personne ne l’est) » : non binaire, non- binaire, enby	90
Conclusion : des genres tout sauf neutres.....	95
CHAPITRE II Refaire le genre neutre (grammatical).....	98
2.1 Une bouillie de langage.....	101

2.1.1 « Vous n'êtes pas seul·x·es » : expérimentations typo/graphiques	102
2.1.2 « Maon partenaire n'est pas jaloux et j'en suis heureuse » : mutations morphologiques.....	110
2.1.3 « Je viendrai avec ol » : réactivations et innovations lexicales	114
2.1.4 « Quiconque voudra bien l'entendre » : gymnastique syntaxique.....	119
2.2 Petite typologie pragmatique.....	123
2.2.1 La rédaction épïcène : inclure tout le monde par des formulations neutres.....	128
2.2.2 La féminisation linguistique : détronner le masculin générique, marquer le féminin.....	132
2.2.3 La créativité linguistique non binaire : un « chantier grammatical » pour marquer d'autres genres	141
2.2.4 Le tumulte des genres dérangeants : une résistance à la loi du genre (grammatical).....	148
Conclusion : des stratégies tout sauf neutres pour refaire le genre	154
 CHAPITRE III Vers une analyse pragmatique du langage du genre	156
3.1 Le langage du genre sous l'angle linguistique	158
3.1.1 Les recherches linguistiques sur le genre	158
3.1.2 Le jeu dans la langue et l'arbitraire du signe.....	163
3.1.3 Le contexte bilingue et anglo-normatif.....	173
3.1.4 L'héritage sémiologique dans la (re)conceptualisation du genre	178
3.2 L'analyse sémiotique du langage du genre	185
3.2.1 Antécédents de l'usage de la sémiotique peircienne	186
3.2.2 L'usage des notions de sémiosis et d'habitude.....	191
3.2.3 L'usage d'un modèle triadique du signe.....	202
3.3 Les guides de communication inclusive comme terrain pour l'analyse sémiotique du genre : « Y a-t-il un guide dans la rédaction? ».....	207
3.3.1 Que fait le guide?.....	208
3.3.2 Qui se fait guide?.....	219
3.3.3 Le guide de communication inclusive comme une technologie du genre	231
Conclusion : recontextualiser l'analyse du langage du genre.....	235
 CHAPITRE IV Guider l'épïcène : genres neutres en tout genre dans les guides de communication inclusive.....	238
4.1 « Iel, al, ielle, ul. Nommez-vous, on va bien s'accorder. » : modulation des habitudes de genre.....	240

4.1.1 La langue donne à voir le genre: iconicité du genre (grammatical) neutre	241
4.1.2 L'intégration de pratiques trans du genre.....	250
4.1.3 Que peut un genre s'il n'est pas grammatical?.....	262
4.1.4 « Donnons au français une leçon de french » : la langue française en procès	268
4.2 « Nous avons opté pour une formulation neutre non genrée (ou épïcène) dans un esprit non discriminatoire » : la resémiotisation du genre neutre.....	276
4.2.1 Épïcènes en tout genre.....	277
4.2.2 La notion de neutralité de genre (grammatical).....	284
Conclusion : la « dé-re-construction » du genre neutre.....	293
CONCLUSION	299
ANNEXE A GUIDES RÉCENTS RELATIFS À LA COMMUNICATION INCLUSIVE ET À LA DIVERSITÉ DE GENRE.....	309
ANNEXE B C'EST QUOI TES PRONOMS?.....	322
ANNEXE C EXPÉRIMENTATIONS TYPOGRAPHIQUES	325
ANNEXE D GUIDES DE COMMUNICATION INCLUSIVE À L'ÉTUDE	327
BIBLIOGRAPHIE.....	332

LISTE DES FIGURES

Figure	Page
3.1 Le signe selon C. S. Peirce.....	204
C.1 Campagne publicitaire de l'Espace pour la vie de Montréal	326
C.2 Campagne publicitaire de la Banque nationale.....	326

LISTE DES ABRÉVIATIONS, DES SIGLES ET DES ACRONYMES

2LGBTQIA+ : Deux-Esprits, lesbienne, gai, bisexuel·le, trans, queer, asexuel·le et plus

AGIR Montréal : Action LGBTQIA+ avec les ImmigrantEs et les RéfugiéEs à Montréal

AFESPED : Association facultaire étudiante de science politique et droit (UQAM)

ASTTeQ : Action Santé Travesti(e)s et Transsexuel(le)s du Québec

BDL : Banque de dépannage linguistique

CDEC : Corporation de développement communautaire

cf. : *confer* (« se reporter à »)

CNRTL : Centre national de ressources textuelles et lexicales

CP : *Collected Papers of Charles Sanders Peirce*

CQ-LGBT : Conseil québécois LGBT

CRSH : Conseil de recherches en sciences humaines du Canada

DRA : Décolonisation, réconciliation et autochtonisation

DSPG : Diversité sexuelle et pluralité des genres

EDI : Équité, diversité et inclusion

EP : *Essential Peirce*

FEMUL : Féministes en mouvement de l'Université Laval

FQPN : Fédération du Québec pour le planning des naissances

GAIHST : Groupe d'aide et d'information sur le harcèlement au travail de la province de Québec

IREF : Institut de recherches et d'études féministes (UQAM)

INRS : Institut national de la recherche scientifique du Québec

LGBT : lesbienne, gai, bisexuel·le, trans

LGBTQ+ : lesbienne, gai, bisexuel·le, trans, queer et plus

LGBTQIA+ : lesbienne, gai, bisexuel·le, trans, queer, intersexe, asexuel·le et plus

OQLF : Office québécois de la langue française

OTSTCFQ : Ordre des travailleurs sociaux et thérapeutes conjugaux et familiaux du Québec

RéQEF : Réseau québécois en études féministes

SETUE UQAM : Syndicat des étudiants et étudiantes employé-e-s de l'UQAM

TÉLUQ : Université TÉLUQ, anciennement appelée Télé-université

UMQ : Union des municipalités du Québec

UQ : Université du Québec

UQAM : Université du Québec à Montréal

RÉSUMÉ

Cette thèse examine la mutation actuelle de la notion de neutralité de genre à travers l'étude des guides de communication inclusive au Québec francophone. Dans le contexte de la valorisation des pratiques de communication écrite et orale inclusives de la diversité des genres, un nombre grandissant d'ouvrages s'attache à guider les pratiques vers un lexique plus épïcène et des formulations plus neutres. Ces ouvrages émanent autant d'institutions reconnues que des locutorats queers, trans, non binaires et féministes à l'avant-garde des mutations de la marque du genre (grammatical) en français. Or, ce que signifie cette neutralité demeure le plus souvent sous-entendu. La question que cette thèse pose est de savoir quel genre de genre neutre mobilisent, problématisent et reproduisent les guides de communication inclusive qui circulent actuellement au Québec francophone. Cette thèse se donne donc pour objectif d'explorer la mobilisation d'épistémologies du genre et de la langue dans l'élaboration de la notion de genre (grammatical) neutre et d'analyser les effets de sens dits neutres dans un corpus de guides de communication inclusive québécois actuels. Tout d'abord, sur la base d'une revue de littérature critique en études féministes, queers et trans et en études de genre, trois régimes d'interprétation du neutre sont présentés, c'est-à-dire trois effets de sens distincts de la neutralité, lesquels sont mis en relation avec cinq de ses figures : le troisième sexe/genre, la lesbienne, les parcours trans, la non-conformité de genre et la non-binarité de genre. Ensuite, un tour d'horizon des recours linguistiques mobilisés pour contourner, modifier ou confronter le fonctionnement de la marque du genre grammatical en français permet de présenter une typologie de ces interventions sur la grammaire en langue française. Plutôt que de considérer les recommandations de communication inclusive comme un simple reflet d'un changement de paradigme culturel et social relativement au genre ou de proposer une étude des stratégies linguistiques elles-mêmes, une analyse sémiotique de la communication inclusive propose que l'on y observe une co-production du système de genre et des normes linguistiques. Pour ce faire, cette thèse mobilise la sémiotique peircienne lue au prisme des études féministes, queers, trans, et de genre. Enfin, l'analyse de neuf guides de communication inclusive produits entre 2020 et 2021 met en relation les classements présentés dans les deux premiers chapitres pour analyser la manière dont s'actualisent les liens entre genre et genre grammatical. Le genre neutre comme un troisième ensemble d'identités de genre en sus de « homme » et « femme » est particulièrement présent dans le travail de l'effet de sens de notions comme l'épïcène et le genre neutre grammatical. Aussi, si le travail de la notion de neutralité de genre est informé par une multitude d'agent·es avec des intérêts différents, voire contradictoires, des pratiques de genre issues des communautés trans y contribuent explicitement. La catégorie de genre « non binaire » intervient dans les guides de communication inclusive, non pas comme une figure de transgression du système de genre ou un porte-étendard du dépassement de la marque du genre (grammatical), mais plutôt comme un troisième membre du système de genre pour justifier l'ajout d'un troisième genre grammatical dans le contexte anglonormatif dans lequel ces contributions non binaires sont articulées.

Mots-clés : Charles S. Peirce, communication inclusive, féminisation, études trans, guide, habitude sémiotique, neutre, non binaire, rédaction épïcène, sémiotique du genre

ABSTRACT

How gender-neutral are they? A semiotic analysis of inclusive language guides in French-speaking Quebec

This thesis examines the renegotiation of the concept of gender neutrality through an analysis of contemporary inclusive language guides produced in French-speaking Quebec. As guidelines for written and oral communication increasingly value gender inclusion, an ever-increasing number of educational and critical tools guide language use toward epicene terms and neutral formulations. These discourses come from authorities on language and terminology standardization as well as queer, trans, non-binary and feminist speakers who have been at the forefront of rethinking the mark of gender in language, especially in French. Yet, most often, the meaning of neutrality remains implicit in this context. This thesis asks what it means for gender to be neutral, that is, how gender neutrality is mobilized, problematized, and reproduced in inclusive language guides in French-speaking Quebec. Therefore, it aims to explore how epistemologies of gender and language are mobilized in the making of the notion of gender-neutral grammar, and to analyze its semiotic effects in a corpus of inclusive language guides. Firstly, drawing from a critical literature review in feminist, queer, trans, and gender studies, three interpretants, or types of semiotic effects, are introduced to characterize gender neutrality. These are put in dialogue with five figures of gender neutrality: the third sex/gender, the lesbian, transness, gender non-conformity, and the non-binary spectrum. Then, typographical, morphological, lexical, and syntactic tools that help avoid, alter, or fight against standard gender markers in French are reviewed in order to formulate a typology of these linguistic interventions. Rather than studying linguistic variations in and of themselves or considering inclusive language guidelines as a reflection of a cultural paradigm shift with regards to gender in our society, a semiotic analysis suggests that inclusive language reveals the co-production of the sex/gender system and linguistic norms. To do so, I suggest a heuristic reading of Peircean semiotics considering feminist, queer, trans, and gender studies. The critical analysis of nine inclusive language guides published between 2020 and 2021 uses the typologies introduced in the first two chapters to elaborate how these guides link gender with grammatical gender. While a multitude of semiotic agents, with various and sometimes conflicting interests, contribute to revisiting the mark of gender in language, linguistic habits and gendering practices that come from trans communities are key and explicit contributors to the reworking of gender neutrality. The shifting meanings of terms such as “epicene” and “gender-neutral” highlight the mobilization of gender neutrality as a third group of gender identities in addition to “man” and “woman” to justify changes to French grammar, including through a use of “non-binary”, not as a figure of gender transgression or a symbol of the subversion of the mark of gender, but rather as a third member of the system of (grammatical) gender.

Keywords: Charles S. Peirce, epicene, gender-neutral language, féminisation, guidelines, habit change, non-binary, semiotics of gender, trans studies

INTRODUCTION

En aval du plus récent pic de visibilité médiatique des enjeux trans et au fil de la révision des lois encadrant les parcours de transition de genre et l'assignation du sexe/genre à l'état civil¹, on observe une mutation des discours sur la communication inclusive et, plus précisément, sur la notion de neutralité de genre. À l'été 2018, soucieux de guider les professionnel·les de la langue et le grand public dans l'adoption de pratiques de rédaction qui promeuvent une représentation équitable des genres, l'Office québécois de la langue française (OQLF) ajoutait à la rubrique de la Banque de dépannage linguistique (BDL) sur la rédaction épïcène une fiche d'aide à la rédaction intitulée « Désigner les personnes non binaires » (2019a). La première version de cette fiche synthétisait et classait l'accumulation de stratégies de rédaction et d'expression orale qui circulent dans certaines communautés queers, trans, non binaires et féministes francophones depuis les années 2000, dont des néologismes épïcènes, qui ne marquent pas d'alternance en genre grammatical, et des néologismes non binaires, qui marquent un (ensemble de) genre(s) ni masculin ni féminin. Le fait que des institutions publiques statuent sur l'usage de la langue n'est pas chose nouvelle; c'est la normalisation de pratiques linguistiques historiquement minorisées, dans une optique d'inclusion de communautés historiquement marginalisées, qui l'est. Comme l'affirmèrent ses représentant·es présent·es à la première conférence du Comité pancanadien de terminologie tenue en octobre 2018, l'Office signalait alors qu'il suivait de près l'évolution de l'usage et qu'il désirait le documenter afin d'informer la population sur le sujet.

En novembre 2019, peu de temps après la circulation d'une chronique déplorant le financement public de « linguistes qui consentent à dégenerer la langue française » (Bombardier 2019), l'Office supprimait la majeure partie des informations relatives à ces pratiques créatives. Depuis 2019, la fiche « Désigner les personnes non binaires » ne contient

¹ Au Québec, on peut penser aux projets de loi 103 et C-12, ainsi qu'à l'adoption récente du projet de loi 2 portant sur la réforme de l'état civil et du droit de la famille. Au niveau fédéral, voir les projets de loi C-16 et C-279.

plus que deux exemples entre parenthèses de « l'utilisation de néologismes qui ne sont ni masculin ni féminins (comme *iel* au lieu de *il* ou *elle*, *frœur* en remplacement de *frère/sœur*) » (2019a). Une déclaration fit aussi son apparition à leur place² : « **L'Office ne conseille pas le recours à ces pratiques rédactionnelles. Aucun changement général concernant la distinction grammaticale masculin/féminin en français ne se profile à l'horizon** » (2019a). Cette dernière phrase fut reproduite à la suite de la description d'usages courants dans les « communautés de la diversité de genre » dans la fiche de désambiguation « Épicène, neutre, non binaire et inclusif » (2018) de la même rubrique, révisée depuis sa publication et maintenant intitulée « Rédaction épicène, formulation neutre, rédaction non binaire et écriture inclusive » (2019b).

En 2022, la « Proposition de l'Office québécois de la langue française » distingue donc la rédaction épicène, qui permet une représentation équitable de tous·tes, et le « besoin » de certaines personnes « d'adapter la langue à leur réalité » en manipulant notamment les ressources lexicales et grammaticales de la langue française (2019a). Il estime en effet qu'employer des stratégies de rédaction épicène et des formulations neutres produit des textes « plus inclusifs qui peuvent répondre à certains besoins rédactionnels des personnes non binaires » (2019a). En effet, la « Liste de termes épicènes ou neutres » répertoriés par l'Office estime que « [l]es mots [non marqués en genre] ainsi choisis désignent aussi bien les femmes que les hommes, ou encore les personnes non binaires. » (2019c). L'Office soutient donc que certains mots épicènes et formulations qui ne marquent pas le genre sont des ressources linguistiques utiles à l'inscription de la diversité des genres, mais il déconseille fermement l'usage d'autres stratégies qui ont le même effet de sens parce qu'elles ne mobilisent pas le lexique de la langue française de la même manière.

Sans égard à ces (re)définitions des approches rédactionnelles, la renégociation des normes d'attribution du genre des personnes suit son cours dans le quotidien de nombreuses

² D'abord en gras et mise en évidence dans un encadré dans la version de 2019, elle est ensuite intégrée en caractères gras dans le texte, sans encadré, lors d'une révision subséquente.

personnes queers, trans, non conformes dans le genre et non binaires francophones. C'est dans ce contexte d'usages et de rapports à la norme diversifiés que le corpus de guides de communication inclusive produits par des institutions, des organismes communautaires et des collectifs universitaires ou militants s'agrandit. Cette thèse s'intéresse aux liens entre genre et genre grammatical qui participent de la normalisation de stratégies de rédaction dites épiciènes, neutres et inclusives en s'actualisant dans ces guides de communication inclusive.

Problématique de recherche

Il s'agit d'examiner la notion de neutralité de genre à travers l'étude des guides de communication inclusive au Québec francophone. Dans le contexte actuel de la valorisation des pratiques de communication écrite et orale inclusives de la diversité des genres, un nombre grandissant d'ouvrages issus des communautés concernées autant que d'autorités linguistiques s'attache à guider les pratiques vers un lexique plus épiciène et des formulations plus neutres. Or, ce que signifie cette neutralité demeure le plus souvent sous-entendu. Cette thèse explore donc comment sont mobilisées des épistémologies du genre et de la langue dans l'élaboration de cette notion de genre (grammatical) neutre.

Les retournements terminologiques « dans les coulisses de la langue³ », pour encadrer les habitudes de communication inclusive⁴, mentionnés plus haut, indiquent une mutation épistémologique en cours, puisqu'elles mettent en jeu la valeur « neutre » quand on parle du genre des personnes. En effet, comme la révision constante des outils de « dépannage linguistique » de l'OQLF l'indique, la standardisation de recours linguistiques neutres en français implique un travail d'une valeur « neutre » de la marque du genre. Or, les stratégies désignées comme neutres et inclusives sont diverses et la notion de genre neutre est polysémique. Il faut alors non seulement documenter le large éventail de pratiques et des

³ Il s'agit d'un jeu de mots reprenant le nom de la section de la Banque de dépannage linguistique qui contient les entrées citées plus tôt. La thèse prend soin de déconstruire la notion de langue dans une perspective sémiologique ou sémiotique (*cf.* la section « Définitions » ci-bas et le chapitre 3).

⁴ La section « Définitions » de cette introduction explique le choix du terme.

définitions du neutre qui existent, mais aussi examiner l'usage actuel de cette notion « contestable » (Pichot 2019) de genre neutre. Ce genre neutre affecte-t-il la place primordiale des deux pôles majoritaires en tant qu'entité mitoyenne du féminin et du masculin dans un système ternaire, marque d'indétermination dans un système binaire, ou porte d'entrée vers une réorganisation des catégories de genre ? S'agit-il d'une valeur médiane, d'un terme parapluie inclusif qui caractérise le fait que l'on ne marque pas le genre, ou le fait que le genre que l'on marque n'est pas binaire, ou encore une figure de la transgression du système de genre (qu'elle soit trans, queer ou autre) ? Le terme neutre doit être problématisé dans le contexte de l'évolution actuelle de la communication inclusive. En d'autres termes, il faut examiner, à la charnière de l'usage et de la norme, la manière dont la notion de genre neutre est refaçonnée par l'action des guides de communication inclusive québécois, qu'ils émanent d'institutions reconnues ou de locutorats queers, trans, non binaires ou féministes à l'avant-garde des mutations de la marque du genre (grammatical) en français.

Question de recherche

La question qui guide ma recherche est la suivante : quel genre de genre neutre mobilisent, problématisent et reproduisent les guides de communication inclusive qui circulent actuellement au Québec francophone ? La question de caractériser un « genre de » genre neutre au singulier peut sembler présupposer que les guides de communication inclusive révèlent un seul interprétant du genre neutre. Cet accord n'oriente pas la recherche de la sorte. Au contraire, je suppose et cherche à mettre en valeur la divergence des interprétants du genre neutre en montrant la multiplicité des interprétants du genre et de la langue. En effet, cette question de recherche est abordée d'un « point de vue » sémiotique (Nattiez 1975), c'est-à-dire que je cherche à analyser le genre neutre en montrant surtout *comment* la production des signes fonctionne, pour donner des éléments de réponse à savoir *quel(s)* signe(s) entrent en jeu dans la production du genre neutre. En ce sens, la question motive une recherche critique et exploratoire avant tout.

Chaque chapitre de la thèse contribue des éléments de réponse à la question de recherche principale en abordant les sous-questions suivantes. Premièrement, qui crée et qui interprète les signes linguistiques dits inclusifs ou neutres et dans quel but ? Le fait de caractériser les instances d'énonciation de ces signes fournit des éléments de réponse à la question de recherche principale. Je suppose à ce propos que les individus intéressés par la création et la diffusion de signes linguistiques inclusifs et neutres sont avant tout des personnes concernées et impliquées dans la lutte contre les discriminations et l'oppression sur la base du genre, dont les discours et les propositions sont relayées tout d'abord dans des milieux féministes, queers, trans et non binaires. Deuxièmement, comment interpréter ces signes linguistiques en regard des théories critiques sur le binarisme des genres formulées en études féministes, queers et trans ? Les guides de communication inclusive relaient des discours sur les ressources grammaticales et lexicales comme vecteurs d'inclusion ou d'exclusion sociale et de représentation (in)équitable des personnes. Interpréter les signes linguistiques inclusifs et neutres présentés dans ces documents demande donc de retracer les conceptualisations du sexe/genre qui entrent en jeu dans ces discours. Je suppose que plusieurs courants théoriques sont présents dans l'élaboration des stratégies de la communication inclusive.

Enfin, ces deux sous-questions considérées ensemble reviennent à en poser une troisième, à savoir : quels rapports entretiennent la communication inclusive et le schéma conceptuel des sexes/genres ? En d'autres termes, je cherche à qualifier des effets qu'ont les théories du sexe/genre sur les pratiques de communication inclusive et des effets qu'ont les stratégies de la communication inclusive sur le système de sexe/genre. S'il ne s'agit pas de déterminer si la langue façonne le genre ou vice versa, cette question motive, d'une part, une investigation théorique concernant l'intervention des théories du sexe/genre dans les discours critiques sur la langue et la mobilisation des conceptualisations de la langue dans les discours critiques sur le genre, et, d'autre part, une investigation pratique de cet entrejeu dans le cadre de guides de communication inclusive. Je suppose à ce propos que la possibilité de se figurer une positionnalité de genre non binaire et la popularisation de pratiques de genre issues des

communautés trans influencent la production d'un genre neutre dans le cadre de stratégies de communication inclusive.

Objectif et thèse

Cette thèse a pour objectif d'étudier les modalités de la production sémiotique du genre à travers l'émergence de signes dits neutres ou inclusifs de la diversité des genres, afin de caractériser le rapport entre neutralité de genre et genre grammatical. Les étapes pour répondre à la question de recherche et atteindre mon objectif sont les suivantes. Premièrement, il faut se doter d'une typologie des conceptualisations du sexe/genre neutre. Deuxièmement, il faut retracer les interventions féministes, queers et trans dans la grammaire française, sur les plans historique et contemporain, afin de les mettre en lien avec la notion de neutralité de genre. Troisièmement, il faut appliquer cette recherche théorique à un ensemble de productions actuelles et locales. L'objectif est de comprendre « ce que le langage fait au genre » (Abbou 2019, p. 236) c'est-à-dire, ici, ce que des pratiques linguistiques font avec nos manières d'exprimer et de représenter le genre, mais aussi ce que le genre fait de la langue et dans sa langue, c'est-à-dire ce que des efforts de remaniement des pratiques de genre font de la notion de langue et des normes de genre en langue française dans le contexte québécois.

Mon intuition principale est que l'on peut observer une co-production du système de genre et des normes linguistiques dans les recommandations de communication inclusive, c'est-à-dire à travers la négociation des règles de grammaire et des normes de genre pour inscrire et inclure une diversité de genres au-delà du masculin générique et de la catégorisation binaire des genres (grammaticaux). Plusieurs propositions sont soutenues à l'appui de cette thèse. Je soutiens notamment que la catégorie de genre « non binaire » intervient dans les guides de communication inclusive qui reconnaissent et adoptent des pratiques de genre issues des communautés trans, et que, dans ce contexte, cette catégorie intervient non pas comme une figure de transgression du système de genre ou un porte-étendard du dépassement de la marque du genre (grammatical), mais plutôt comme un

troisième membre du système de genre, lequel peut venir justifier l'ajout d'un troisième genre grammatical ou un accueil de diverses stratégies. À un niveau plus technique, je propose que la mutation du sens de l'adjectif « épïcène »—alternant entre qualificatif relié à l'absence d'alternance masculin-féminin en genre grammatical et signe d'indétermination du genre des personnes—révèle ce travail en cours sur la valeur « neutre » du genre. Pour ce faire, j'analyserai le glissement de sens qui s'opère lorsque l'épïcène n'est plus un trait relatif à la marque du genre grammatical, mais plutôt une stratégie de rédaction pour l'inclusion d'une diversité de genres, au-delà de la binarité homme-femme et avec un accent mis sur la catégorie « non binaire ».

Définitions de termes clés

Cette thèse décortique différents sens des concepts de genre et de langue. L'usage de plusieurs notions relatives au genre et à la langue peuvent néanmoins être qualifiés d'entrée de jeu. Je tiens pour acquis, dans une optique (trans)fémíniste⁵ et queer, que le sexe, le genre et la manière dont on réfléchit nos pratiques sexuelles sont des phénomènes politiques. De manière générale, le genre—autrement appelé « système de sexe/genre⁶ » (Rubin 1984) —

⁵ Si « le féminisme est la théorie de l'oppression des genres » et non pas une théorie de la sexualité (Rubin 2002, p. 126), alors l'énonciation non binaire ou la possibilité d'un énoncé linguistique neutre sur le plan du genre est une question féministe qui dépasse l'optique non-sexiste ou de la non-discrimination. L'orientation féministe de cette thèse s'arrime au point de vue trans qui est privilégié, ce qui ne revient pas à proposer une analyse transfémíniste pour autant. Pour contextualiser l'usage de ces termes, on peut mentionner que quelle que soit la langue de production, les études trans développent un rapport critique aux féminismes et élaborent des transfémínismes (voir Koyama 2003, Scott-Dixon 2006, Serano 2007 et Stryker, Currah et Moore 2008 pour des travaux fondateurs dans la sphère anglophone), qui proposent un ensemble de pratiques et d'outils théoriques féministes pensés tout d'abord par et pour les femmes trans puis et basés sur le principe de l'alliance et de la coalition, parfois à contrecourant d'une politique de l'identité (OUTrans s.d., Espineira, Pignedoli et Faddoul 2019, Espineira et Bourcier 2015). On peut noter à ce propos que l'approche matérialiste du genre et de ses modes de (re)production n'est pas anecdotique dans ce cadre transfémíniste (Hanna 2017, Cloutier 2018, Raha 2018). Pour une généalogie plus poussée des transfémínismes, voir Baril (2009a, 2017b, p. 310, 2022) et Espineira et Thomas (2022). La question de savoir comment les transfémínismes pourraient être reliés aux recherches linguistiques sur le genre sera à approfondir dans une recherche future mais des pistes de recherche à ce sujet sont abordées dans la section 4.1.2.

⁶ La formulation « système de sexe/genre » est la traduction de *system of sex/gender*, établie par Éliane Sokol et Flora Bolter dans *Marché au sexe* qui rassemble des textes de Gayle Rubin et Judith Butler (2001). Les travaux de Rubin après son essai « Thinking sex », dans lequel elle amène cette notion de système de sexe/genre,

se manifeste à travers « des pratiques culturelles [...] d'organisation de différents types de corps et de comportements » (Enke 2012, p. 18 [ma traduction]), c'est-à-dire une manière d'organiser des relations de pouvoir, de façonner des désirs et d'influencer des attentes, notamment en fonction de caractéristiques sexuelles et physiques. Le genre peut avoir des effets tantôt répressifs, opprimants et assujettissants, tantôt régulateurs, émancipateurs et producteurs d'affects joyeux⁷. Pour des raisons de concision et sauf indication contraire, j'emploie « sexe/genre » et « genre » de manière inclusive, sans occulter les nuances significatives entre les interprétations et les applications de ces concepts en études féministes et de genre, en études queer et en études trans. Selon le contexte et les textes cités par chaque contribution mentionnée dans la thèse, je reprends les termes appropriés, selon que l'auteur·ice parle du sexe ou du genre et la manière dont celui-ci les définit⁸. J'utilise aussi la notion de genrement⁹, traduction de « *gendering* » dans le sens défini par Julia Serano dans

ont influencé de nombreuses disciplines des sciences humaines et sociales, comme en pensée politique marxiste (Mouffe 1983, Hartsock 1983) et en philosophie des sciences (Harding 1983, 1986; Haraway 1989).

⁷ Par affect joyeux, je fais un clin d'œil à l'*Éthique* de Baruch de Spinoza (2014 [1677]), laquelle est une source d'inspiration importante des *affect studies*. Dans ce champ, certain·es chercheur·es appréhendent le genre comme objet d'étude, comme par exemple Sara Ahmed (2006a, 2006b, 2014, 2016). S'ils apparaissent de manière transversale au fil de la thèse, je n'approfondis pas les liens entre genre et énonciation au prisme des théories de l'affect dans la thèse. Mes références principales en ce qui concerne cette définition préliminaire du genre sont des textes de Rubin cités ci-dessus, Riki Wilchins (1997, 2004, 2019), Finn A. Enke (2012), Julia Serano (2011, 2020) et Teresa de Lauretis (1987, 2007a). Le chapitre 1 explore plusieurs traditions en études féministes et de genre qui examinent la structure du système de sexe/genre et leurs rapports avec la notion de neutralité de genre.

⁸ L'espace limité pour cette thèse ne permet pas de développer davantage les enjeux sous-jacents des mutations historiques des paradigmes sexe/genre. Les références mentionnées dans le chapitre 1 incluent plusieurs ouvrages clés sur ce sujet.

⁹ Le collectif MTF, basé en France, qui effectua la première traduction du chapitre « Le privilège cissexuel » dans *Whipping Girl*, choisit de traduire « *gendering* » par « genrer » pour sa forme verbale et « genrement » pour la forme nominale. Dès le début des années 2010 dans certains travaux universitaires québécois et canadiens comme la thèse de doctorat d'Alexandre Baril, on retrouve les notions de « genrement » et « dégenrement » (2013, p. 234-235). Auparavant, celui-ci avait aussi proposé « dégendérisation » pour traduire « *ungendering* » dans le texte de Serano (2009a, p. 281). La popularisation, au Québec puis ailleurs dans la francophonie via la bande dessinée de Sophie Labelle *Assignée garçon*, du terme « mégenrage » (de l'anglais *misgendering*) fournit une traduction alternative (« genrage »). À noter aussi que la première traduction du collectif MTF propose « malgenréEs » en utilisant la féminisation avec la majuscule de terminaison, stratégie féministe de brouillage de la différence sexuelle dans la marque du genre grammatical par rupture des règles typographiques (cf. 2.1.1 et 2.2.4). Actuellement, c'est « mégenrage » qui a circulé davantage et c'est « mégenrer » qui est retenu par le Bureau de la traduction du Canada (2019).

Whipping girl (2007), pour désigner le processus d'attribution du genre dans des actes de communication (écrite, orale, visuelle, etc.). Ceci contribue à centrer un point de vue trans¹⁰ dans l'analyse de la communication inclusive.

Cette thèse mobilise aussi des notions amenées ces soixante dernières années au fil de la militance et de la recherche universitaire féministes, queers et trans. Les termes dérivés de la dichotomie cis-trans¹¹ sont notamment employés pour désigner le fait qu'une personne estime que son identité ou son expérience du genre s'aligne ou non avec le sexe/genre qui lui a été assigné. Des termes comme « hétérosexisme » (Rodwell 1971), « cissexisme » (Serano 2007), « cisgenrisme » (Lennon et Mistler 2014), « cisonormativité » (Bauer *et al.* 2009, p. 356; voir aussi Baril 2009a, 2013, 2015), « hétéronormativité » (Warner 1991, voir aussi Rich 1980) et l'agglutination « hétérocisnormativité » (usage courant, voir par exemple Coutant 2019) sont employés de manière flexible selon que je réfère à une dynamique d'oppression (-sexisme) ou à une logique oppressive (-normativité), opérant sur le plan normatif, qui naturalise, légitimise et privilégie des pratiques et des identités cis et hétérosexuelles aux dépens d'autres pratiques et d'identités alors marginalisées et considérées comme anormales ou artificielles. En ce qui concerne les identités, les parcours et les pratiques 2LGBTQIA+, de la diversité sexuelle et de la pluralité des genres (DSPG) et surtout les parcours trans, qu'ils suivent les balises de la binarité homme-femme ou non, le chapitre 1 les aborde critiqueusement et retrace différentes définitions des termes. Des lexiques

¹⁰ Ce terme est expliqué et remis dans son contexte historique dans la section 1.2.3. Je prends « trans » dans le sens dans lequel il est utilisé actuellement pour qualifier des personnes qui ne s'identifient pas au sexe ou au genre qui leur a été attribué par diverses institutions (médicale, légale et familiale) au début de leur vie. En règle générale, dans cette thèse, j'entends par trans, non seulement cette dynamique relative à l'identité mais aussi une expérience de non-conformité assumée entre les sexes/genres assigné et affirmé. Les parcours de transition constituent l'un des déclencheurs de cette expérience. « Une transition, c'est l'ensemble des processus qu'une personne trans peut envisager et mettre en place dans le cadre de l'affirmation de son identité de genre (différent donc de l'assignation à la naissance). » (Danjé 2021, p. 11).

¹¹ Il s'agit d'un emprunt à la chimie qui apparaît en 1994 dans les travaux de la biologiste Dana Leland Defosse (Enke 2012, p. 60-61). Le fait de nommer la norme selon laquelle l'identité d'une personne est en continuité avec le sexe/genre attribué à la naissance « nomme la présupposition habituellement tacite du statut non trans dans les mots « homme » et « femme » [*names the usually unstated assumption of nontransgender status contained in the words « man » and « woman »*]. » (Stryker 2008, p. 22).

figurent par ailleurs dans la plupart des guides, des directives et des politiques citées dans la bibliographie et listées dans l'Annexe A.

Par ailleurs, il convient d'annoncer ici l'approche de la langue comme système sémiotique. Quoi qu'il en soit de la définition du concept de genre—critère d'organisation sociale et de classification des corps (Wittig 1981), processus itératif d'interpellation et de subjectivation (Butler 1990) ou autre—le langage verbal est un espace central d'exploration, de définition et de normalisation du genre (Duchêne et Moïse 2011, Chetcuti et Greco 2012). Si l'attribution du genre à travers le langage verbal est une technologie du genre en elle-même (de Lauretis 1987), alors je soutiens que les recommandations de communication inclusive y participent et doivent être examinées de manière critique. La langue est donc envisagée comme un système de signes permettant l'expression du genre sur le mode du langage verbal, mais parler de la langue convoque aussi un ensemble de théories du rapport entre la norme et l'usage linguistiques. Cette thèse examine donc aussi l'imbrication historique de la théorisation du sexe/genre dans le modèle linguistique de la signification, qui produit le genre comme piège symbolique (Wittig 1992) et le sujet comme fiction grammaticale (Butler 1993), ce qui justifie la tentative de comprendre les normes de genrement et la marque du genre grammatical d'un point de vue autre que linguistique. L'efficacité sémiotique consiste, dans la perspective peircienne (Peirce 1978, 1992) adoptée dans cette thèse, en une convergence interprétative entre plusieurs agent·es. Définir l'action des signes linguistiques ainsi permet de caractériser et d'analyser les signes linguistiques selon leurs fonctions, leurs effets de sens et le contexte d'efficacité sémiotique. Ceci met au centre de l'analyse l'ambiguïté des interprétants et la polyvalence des mots d'une langue—dont ceux qui participent de la marque du genre. Dans cette optique, les variations linguistiques¹² non officialisées dans les dictionnaires de langue française et des usages propres à différents locutorats francophones ou multilingues sont pris en compte dans l'analyse. De la même

¹² Dans cette thèse, l'adjectif « linguistique » signifie « relatif au langage verbal » à moins que le propos du paragraphe dans lequel il intervient ne discute explicitement de la linguistique comme discipline.

manière, si cette thèse se penche d'abord sur les ressources grammaticales et lexicales issues de la francophonie et se base sur un corpus majoritairement québécois, je prends aussi le contact soutenu avec les sphères de production de savoirs sur le genre anglophones en considération.

Enfin, puisque cette thèse s'intéresse plus particulièrement au genre à l'écrit mais analyse aussi des normes de genre dans les actes de communication à l'oral, j'emploie « communication » plutôt que « rédaction », pour parler de « communication inclusive » plutôt que de « rédaction inclusive » ou d'« écriture inclusive ». L'adjectif « inclusif » est retenu du fait du consensus actuel sur le dénominateur commun de toutes ces approches de la rédaction et de l'expression inclusives de la diversité des genres (Elmiger 2021a). Pour décrire des catégories grammaticales et pour parler de la diversité des genres, je souhaite éviter de me reposer sur des termes connotant un parti pris sur la langue ou un système de sexe/genre flous. J'utiliserai donc le moins possible « écriture dégenrée », « français inclusif », « rédaction non-sexiste » et autres variantes désignant une approche de la rédaction. Il s'agit aussi de faire écho au paradigme équité-diversité-inclusion (EDI) au Canada (RQEDI 2020, CRSH 2021), quoi que l'on pense de ses limites (Timarche 2019, Ahmed 2019) et sans le confondre avec l'approche décolonisation-réconciliation-autochtonisation (DRA) (Nassif-Gouin *et al.* 2021). Le terme « communication inclusive » est donc employé ici pour désigner une approche inclusive de la communication en ce qui concerne le genre des personnes, à l'instar de quelques institutions à l'origine de guides récents (Université du Québec 2021, Viguier 2020). Il s'agit d'un choix pratique. Il faut garder en tête que le terme évoque aussi un changement d'habitudes dans la communication visuelle et orale, affectant d'autres paramètres que le genre grammatical et l'inclusion d'une diversité de genres dans les textes, notamment la diversité des capacités, des niveaux de connaissance de la langue et d'accès au texte, à l'image et au son¹³.

¹³ Par exemple, voir l'*Inclusionnaire* du Bureau de la traduction du Canada (2022) et le plus récent lexique produit par le Comité pancanadien de terminologie (2022) qui concernent plusieurs enjeux visés par les objectifs

Méthodologie

Cette section décrit comment j'ai sélectionné les documents qui informent le propos des deux premiers chapitres et les critères de sélection des neuf guides qui font l'objet de l'analyse proposée au chapitre 4. J'explique d'abord les étapes et les méthodes de collecte de données employées depuis le début du projet de thèse. Tous les documents cités dans cette thèse sont listés dans l'Annexe A. La liste inclut aussi les documents que je n'ai pas cités nominativement dans le corps du texte, mais que j'ai mobilisés afin d'émettre des remarques générales sur l'usage. Puis je présente les critères de sélection du corpus de guides examiné au chapitre 4. Enfin, je détaille les étapes de l'analyse.

Débroussaillage et collecte de données

Les documents sur lesquels les deux premiers chapitres de cette thèse s'appuient comprennent documents et de la recherche en études féministes, queers et trans, œuvres littéraires, essais, mais aussi des guides de rédaction inclusive et des guides de meilleures pratiques qui concernent la diversité sexuelle et de genre et qui contiennent une section sur le langage inclusif et la terminologie. Les remarques concernant l'usage expérimental, courant ou normalisé de certaines stratégies (*cf.* 2.1) s'appuient aussi sur des politiques de rédaction, des notices publiées sur des sites gouvernementaux ou d'entreprises, des notes de traduction ou de féminisation, des dépliants et des fanzines. Le relevé de ces documents s'est échelonné sur plus de cinq ans, dès le début de ma participation à la vie universitaire en études féministes et à la mobilisation collective pour les droits des personnes de la diversité de genre au Québec (2015-2022). Durant les premières années, ce relevé a été spontané, consistant en une pratique d'archivage de mon implication et de mes travaux dans les milieux féministes, queers et trans montréalais à l'université, au sein d'associations et avec des organismes communautaires (voir ci-dessous). Ensuite, le relevé est devenu systématique dès

d'équité-diversité-inclusion ministériels en plus de l'égalité des genres, comme les lexiques du handicap et des enjeux autochtones.

le début de mon projet de thèse et jusqu'à la rédaction du dernier chapitre, donc entre l'automne 2018 et le printemps 2022. Le relevé systématique a été effectué par plusieurs moyens.

Premièrement, j'ai effectué une recherche documentaire au moins deux fois par trimestre sur les bases de données des bibliothèques universitaires, les sites internet des institutions universitaires, des organisations gouvernementales et des groupes communautaires dont la mission comprend des enjeux linguistiques ou la fourniture de services aux populations LGBTQ+. Ce suivi intentionnel des nouvelles parutions de politiques et guides de meilleures pratiques m'a permis de sélectionner et classer manuellement plus de deux cents documents pertinents et d'amorcer leur classement par type d'énoncé (loi, politique, billet d'opinion, note de féminisation, etc.). C'est ce relevé intentionnel en continu qui a permis d'isoler l'intérêt du guide comme type de discours.

Deuxièmement, j'ai programmé des alertes Google quotidiennes pour vingt-cinq mots-clés¹⁴. Des alertes complémentaires m'ont permis de faciliter la mise à jour de ma recherche théorique, mais aussi de surveiller l'emploi de la rédaction épïcène ou de stratégies créatives dans la littérature¹⁵. Ces mots-clés ont été retenus du fait de la fréquence de leur occurrence, tout en fournissant des résultats de recherche suffisamment ciblés¹⁶. Les comptes-rendus

¹⁴ Les mots-clés étaient les suivants : « dégenré », « écriture dégenrée », « écriture inclusive », « écriture non sexiste », « écriture non binaire », épïcène, « français neutre », « grammaire neutre », guide grammaire non binaire, guide grammaire neutre, « iel », « langue genrée », « non binaire » et non binaire¹⁴, pronom ille, pronom al, pronom ol, pronom ul, pronom yel, « pronom neutre », « pronom non binaire » et « pronom non binaire », « rédaction inclusive », « rédaction non binaire » et « rédaction non binaire ». Les guillemets permettent de formuler une requête pour des mots apparaissant exactement dans cet ordre. L'astérisque permet d'inclure toutes les terminaisons du terme recherché; par exemple, « transféministe » et « transféminisme » sont inclus dans la requête « transféminis* ». Cf. 2.1.1 à propos de l'emploi de l'astérisque dans l'expérimentation typographique sur la marque du genre en français.

¹⁵ Celles-ci incluent: « cisgenre normativité », « cisnormativité », « épistémologie du genre », « gender non-conforming », « gender semiotics », « genrement », « non conforme dans le genre », « sémiotique du genre », « trans liberalism », « trans non binaire », transféminis* et transféminis* et transpédégouine*.

¹⁶ La note précédente s'applique aussi aux mots-clés « langage non binaire », *non-binary language*, « langage neutre » et *gender-neutral language*, ainsi qu'aux autres requêtes automatiques prévues initialement avec la

quotidiens des occurrences de ces mots-clés dans la presse et sur les sites web indexés m'ont permis d'accéder rapidement à de nouvelles parutions auxquelles je n'aurais pas eu accès en me basant simplement sur la première méthode de relevé, notamment la documentation institutionnelle et engagée produite dans d'autres espaces francophones, comme dans l'Ouest canadien, en France, en Belgique, en Suisse et à la Réunion.

Troisièmement, j'ai relevé les travaux cités dans la section bibliographique des guides de rédaction et autres mesures d'ouverture à la diversité sexuelle et de genre ainsi rassemblés entre 2018 et 2022. Le fait de fréquenter les milieux trans engagés et plusieurs milieux de travail (bureaux d'organismes communautaires, locaux syndicaux et associatifs) m'a permis de prendre connaissance de la documentation papier émanant des communautés sans égard à son référencement en ligne. Ceci m'a permis de répertorier les contributions récentes qui ne sont pas facilement accessibles en utilisant un moteur de recherche, qu'il s'agisse de documentation physique non numérisée ou de publications non indexées (non identifiables par mots-clés dans une recherche documentaire), comme des dépliants, des conférences et des guides plus anciens.

Justification du corpus

Sur la base de ces documents et de la recherche en études féministes, queers et trans nécessaire à la rédaction des éléments théoriques de cette thèse, j'ai élaboré les typologies présentées dans les deux premiers chapitres. J'ai suspendu le relevé des documents durant la rédaction du troisième chapitre avant de faire une dernière mise à jour à la fin avril 2022. Avant de rédiger le quatrième et dernier chapitre, j'ai procédé à un élagage de ce corpus pour identifier neuf guides sur lesquels effectuer une analyse sémiotique plus serrée. Les guides sélectionnés sont présentés dans l'Annexe D.

terminologie de la diversité sexuelle et de genre plus répandue suivie des mots « langue » et « langage », tel que *trans langage neutre*.

Il s'agit d'un ensemble de guides portant sur la communication inclusive. Je n'ai retenu que les documents conçus et mis en page pour être diffusés au format imprimable (PDF ou *portable document format*) et qui comportent, en plus d'une liste de stratégies linguistiques, une section argumentative rédigée en un texte continu. Ces contraintes formelles sont appuyées par la conceptualisation du guide offerte à la section 3.3.1. Elles expliquent pourquoi j'ai écarté les entrées de blog, les présentations visuelles et les infographies au sujet du langage inclusif, même s'il est probable que ces documents soient davantage consultés par le grand public que les guides de communication inclusive. De plus, j'ai écarté les guides dont le sujet principal n'était pas la communication inclusive à l'écrit ou à l'oral. Les contenus de formation, les guides de bonnes pratiques et les mesures d'ouverture à la diversité sexuelle et de genre qui contiennent seulement une section ou une note introductive sur le langage inclusif ont donc été mis de côté. Ces notes constituent des apports significatifs à la modification des habitudes de genre et à la mutation du sens de la neutralité de genre puisqu'elles diffusent des conventions de rédaction et d'expression inclusives, mais elles sont pour la plupart succinctes, peu argumentées et rarement référencées. En outre, ces éléments de paratexte présentent des recommandations de communication inclusive spécifiques à l'enjeu principal dont traite l'ouvrage et expliquent le plus souvent les choix faits pour cet ouvrage seulement.

À ces critères initiaux liés au sujet principal et au format du document, s'ajoutent des critères relatifs aux caractéristiques de l'audience et du public cible, aux conditions de production et au mode de diffusion, ainsi que des critères géographiques et temporels. Premièrement, tous les guides sélectionnés sont disponibles en ligne et en accès libre, c'est-à-dire que je n'ai retenu que des documents accessibles sans paiement préalable, à l'aide d'un moteur de recherche ou d'une base de données institutionnelle. Ainsi, la plupart des documents s'obtiennent aisément grâce à une recherche en ligne et sont référencés dans au moins un répertoire de ressources sur le site web d'un organisme communautaire ou d'une institution comme un

Centre ou une Chaire de recherche¹⁷. La seule exception à cette règle est le fanzine autoproduit (anonyme 2021) que j'ai retenu dans le corpus : il est en circulation libre par courriel et sur les réseaux sociaux depuis la fin de l'année 2020. Bien qu'il ne soit pas référencé sur des plateformes institutionnelles, il est néanmoins accessible dans les réseaux de personnes concernées et intéressées par les stratégies de communication inclusive. En effet, le critère du libre accès en ligne ne consiste pas à quantifier les canaux d'accès à l'information ni à homogénéiser le corpus en fonction de la facilité présumée de l'accès au document pour une audience extérieure aux groupes sociaux concernés. Au contraire, il s'agit d'assurer une sélection de documents soumis à l'attention d'un lectorat intéressé par la problématique, qui accède intentionnellement au contenu, sans contrainte ni persuasion reliée à l'autorité de l'atorat, au mode de circulation de l'information ni à la valeur plus grande qui serait attachée à ce contenu du fait de son caractère payant. En somme, afin d'homogénéiser le corpus de guides, j'ai écarté les politiques de rédaction, les directives et les normes émises par des organisations, ainsi que les notices et les blogues rattachés à des institutions membres du Conseil canadien des normes. De la même manière, les dépliants et les pamphlets placés stratégiquement dans des lieux fréquentés par le public cible d'un texte incitant à l'adoption d'une méthode de rédaction ou d'expression plus inclusive n'ont pas été retenus, et ce, sans égard à la manière dont ces documents décrivent leur propre mandat¹⁸.

¹⁷ À Montréal, des organismes comme Les3sex et des Chaires comme la Chaire de recherche du Canada sur la diversité sexuelle et la pluralité des genres tiennent une archive à jour des parutions reliées à la diversité sexuelle et la pluralité des genres.

¹⁸ Par exemple, le « Petit guide des enjeux LGBTQIA+ à l'université à l'attention des professeur·es et chargé·es de cours de l'UQAM », que j'ai co-écrit puis diffusé à travers le comité ad hoc trans et non binaire du Syndicat des étudiant·e·s employé·e·s (SETUE UQAM) entre 2017 et 2018, se veut informatif mais cherche sans ambiguïté à sensibiliser le public cible pour le contraindre à changer sa pratique puisqu'il a été déposé dans tous les casiers de professeur·es, dans plusieurs facultés. Les feuillets épinglés sur les babillards des professeur·es jouent le même rôle, comme celui de l'Association facultaire étudiante de science politique et droit (AFESPED) à l'hiver 2022 : sur une demi-feuille imprimée recto-verso, le comité exécutif de l'association étudiante résumait les situations de mégenrage et l'importance de respecter les pronoms neutres en contexte pédagogique.

Enfin, j'ai écarté les guides vendus par des organismes et toute documentation reliée à des conférences et des formations qui ne sont pas rendues accessibles au grand public¹⁹.

Deuxièmement, tous les guides retenus sont conçus, rédigés et diffusés au Québec et en français pour une audience québécoise²⁰. J'ai cherché à ne pas réduire « le Québec » à « la région montréalaise » en retenant des documents qui émanent de plusieurs régions du Québec, afin de produire une analyse qui relève réellement du contexte québécois et d'enrayer la tendance à effacer les productions culturelles situées hors des grands centres urbains (Montréal et Québec). Force est de remarquer que les guides de rédaction inclusive émanent, en règle générale, de ces grands centres car c'est là que sont basées la plupart des institutions universitaires et des organismes communautaires qui se sont dotés d'un tel mandat dans les dernières années. Cela dit, la mission et le rayonnement de plusieurs organismes, comme Divergenres et la Fondation Émergence, dépassent largement la métropole de la région desservie. Aussi, le contexte du télétravail, l'accessibilité libre et en ligne, et le fait que l'on ne peut pas supposer du milieu de socialisation d'une auteur·ice— surtout lorsqu'on parle de néologismes inclusifs et neutres, qui circulent beaucoup en ligne— rendent ces frontières territoriales plutôt floues. De ce fait, j'ai retenu quelques guides produits dans la région de Montréal (GAIHST 2020, Agin-Blais *et al.* 2020), dans la région de Québec (FEMUL 2020, Divergenres 2021), en Estrie (anonyme 2021), et des guides dont

¹⁹ Par exemple, les organismes Clubsexu et Les3sex ont produit le guide *Apprendre à nous écrire : guide politique d'écriture inclusive* (2021) disponible au prix de quarante-quatre dollars plus taxes et vendu au format livre imprimé (93 pages). Le guide recueille le même contenu que la plupart des guides de communication inclusive circulant à l'heure actuelle au Québec : aux typologies standard de la rédaction inclusive, épicienne et non binaire s'ajoutent des pages aérées sur lesquelles sont retranscrites des citations de divers·es acteur·rices des milieux communautaires, universitaire et littéraire. Il semble utile de souligner que si bien des formations et ateliers d'écriture inclusive offerts dans les milieux communautaire et universitaire sont des interventions ouvertes au public, dans l'esprit de maintenir une circulation horizontale et gratuite des savoirs, l'offre de formations privées, pour le personnel employé d'une organisation, est grandissante.

²⁰ Cette adresse prioritairement québécoise est toujours implicite mais claire. Par exemple, même si le guide de la CDEC cite autant de sources françaises que québécoises, une section entière est dédiée à la mise en valeur du rôle précurseur qu'ont joué les institutions québécoises dans la reconnaissance de la féminisation des titres, des noms de métiers et de fonctions. Les guides destinés à la communauté universitaire en font de même (FEMUL 2020, Agin-Blais *et al.* 2020, INRS 2021, UQ 2021).

le mandat et l'équipe de production couvre tout le territoire québécois (UQ 2021, INRS 2021) ou dont la localisation au Québec n'est pas indiquée dans le document (Egale et Émergence 2020, Viguet 2020). Il est intéressant de noter que ces derniers (UQ 2021, Egale et Émergence 2020, Viguet 2020) citent de nombreuses sources produites hors du Québec, alors que la plupart des guides davantage localisables présentent des sources tout d'abord locales. Enfin, si Egale est un organisme pancanadien, j'estime que la co-production de son guide sur le langage inclusif avec la Fondation Émergence et sa diffusion sur la plateforme de la Fondation justifie l'inclusion dans le corpus, même s'il n'est pas absolument certain que l'autorat du guide soit québécois. Ce critère de sélection des guides à l'étude renforce donc la représentativité de l'analyse proposée au chapitre 4, puisque les discours, les recommandations et leurs sources sont diversifiées.

Troisièmement, les guides retenus émanent d'organismes, de collectifs, de regroupements et d'institutions dans le cadre de projets ponctuels ou de leur mission générale. Certains ont été rédigés par une seule personne ou indiquent une liste de noms afin de reconnaître l'autorat (Agin-Blais *et al.* 2020, FEMUL 2020, GAIHST 2020, UQ 2021, Viguet 2020). Il est probable que plusieurs guides anonymes aient été conçus et rédigés par une seule personne ou un petit groupe de personnes (Divergenres 2020, Egale et Émergence 2020, anonyme 2021, INRS 2021). Néanmoins, ces personnes rédigent au nom d'une organisation, synthétisent les propos d'un comité de rédaction et remplissent un mandat donné par l'organisation ou les commanditaires. Ce critère de rédaction collective harmonise les instances d'énonciation et assure le statut de guide, dont la personnalité doit rester visible et signifiante mais simultanément généralisable (*cf.* 3.3.2). Je n'ai pas retenu de guides conçus et rédigés par des individus indépendants, à l'instar du *Manuel d'écriture non sexiste : le*

masculin ne l'emporte plus! de Michaël Lessard et Suzanne Zaccour (2017) ou d'articles en accès libre qui relaient des propositions linguistiques²¹.

Afin de produire une analyse la plus transversale possible, j'ai pris soin de sélectionner des guides émanant de différents milieux professionnels et communautaires et destinés à des publics cibles voisins mais bien distincts. Dans tous les cas, le guide s'adresse au grand public plus ou moins averti quant aux enjeux de la diversité des genres, c'est-à-dire à quiconque s'y intéresse. Plusieurs guides émanent d'institutions du milieu universitaire, qui entretiennent un rapport étroit avec les institutions linguistiques (en lui fournissant sa main d'œuvre et en utilisant ses outils de travail), à savoir le guide *Inclusivement vôtres!* de l'INRS Québec (2021) et le *Guide de communication inclusive* du réseau de l'Université du Québec (2021) : en tant qu'interfaces entre la population étudiante et le corps enseignant, le personnel de recherche et l'administration universitaires jouent un rôle significatif dans le relais des connaissances propres à différentes communautés. Pour la même raison, je retiens deux guides qui proviennent du travail de groupes étudiants (Agin-Blais *et al.* 2020, FEMUL 2020). Quatre guides sont issus d'organismes communautaires dans l'optique de représenter plusieurs types de projets et de contextes de production. Tandis que le guide du GAIHST (2020) résulte d'un financement du ministère de la Justice pour le projet « Ça fait pas partie d'la job! » contre le harcèlement sexuel au travail, le guide de la CDEC s'insère dans le projet « Entrepreneuriat au féminin » financé par Femmes et Égalité des genres Canada. Le guide de *Divergenres* (2020) reprend le contenu d'une page web régulièrement mise à jour depuis 2018 et pérennise dans un fichier imprimable l'état des connaissances et des usages de ses membres. Quant au fascicule produit conjointement par Egale et la Fondation Émergence (2020), il fait partie des ressources mises à la disposition des personnes qui consultent la documentation produite par ces organismes dans le cadre de leur mission générale. Cette sélection permet d'assurer la présence d'un éventail large de discours de justification du statut

²¹ On peut citer, à cet égard, les articles d'Ashley (2017, 2019) qui sont structurés de manière à démontrer l'efficacité de certaines propositions linguistiques; ou encore *l'ABC de la rédaction inclusive* produit pour Montréal Campus par Julie Levasseur (2017).

inclusif ou neutre de différents signes. Aussi, il m'a semblé important de retenir un guide (anonyme 2021) produit par des personnes concernées non affiliées à un organisme ou une institution, non seulement parce que ce sont ces autopublications qui percolent jusqu'aux recommandations officielles via différentes plateformes comme les réseaux sociaux et les organismes communautaires, mais aussi parce qu'il importe de considérer des discours produits en dehors de ces sphères universitaires ou professionnalisées.

Il est important de noter que je n'ai pris en compte que les informations sur l'autorat disponibles dans le paratexte du document, non seulement pour respecter la confidentialité des informations relatives à ces individus et leurs milieux de travail, mais aussi afin de ne pas supposer des connaissances, du parcours ni de l'identité de l'autorat. Ceci signifie que j'ai dû délaissier une partie de l'analyse à laquelle on aurait pu s'attendre dès lors que l'on définit le guide de communication inclusive comme une technologie du genre (*cf.* 3.3.3). En effet, Teresa de Lauretis définit son concept de technologie du genre par contraste avec la technologie du sexe chez Foucault, qui fait, selon elle, l'impasse sur le genre, c'est-à-dire sur le caractère genré des interventions des agent·es qui participent de la production de signification. En ce sens, mener une analyse du guide de communication inclusive comme technologie du genre inclurait idéalement les dynamiques genrées qui participent de l'élaboration des guides. Or, je dois réserver ces considérations pour une autre étude, étant donné que les informations sur l'autorat étant limitées et que l'objectif principal de ce travail est d'examiner les significations qui sont (re)produites par les guides en regard de la notion de neutralité de genre.

Quatrièmement, afin qu'ils soient réellement pertinents à la question de recherche, tous les guides font explicitement mention des personnes non binaires, trans ou de la notion de non-conformité de genre dans le corps du texte. C'est-à-dire, je n'ai retenu que des documents qui mobilisent, dans une note, une section ou dans l'ensemble du texte, plusieurs

conceptualisations du genre et de la neutralité de genre, en langue française²². Ce critère n'homogénéise pas pour autant le corpus sur le plan des conceptualisations du genre ni des priorités annoncées quant à la valorisation de certains parcours de genre (femmes, personnes non binaires, personnes trans, etc.). Au contraire, ce critère conserve la multiplicité des modalités et des motivations de la communication inclusive. Par exemple, le zine anonyme (2021) propose « différentes stratégies pour utiliser un français écrits [*sic*] et parlé qui reconnaît et respecte les différentes expressions de genre qui existent. (agenre, non binaire, two-spirit, genderfluid et autres) » (anonyme 2021, p. 2). Le guide de *FéminÉtudes* « cherche à offrir des pistes de solution efficaces pour pratiquer ce type d'écriture » avec « plusieurs stratégies de rédaction féministes, queer et anti-oppressives [...] afin de transformer la langue pour qu'elle soit plus représentative de toutes » (Agin-Blais *et al.*, p. 3). Ou encore, le guide de la CDEC montre « en quoi l'adoption de règles (visant l'orthographe, la grammaire et la syntaxe) contribue à lutter contre les inégalités des sexes et de genre au sein de la société » (Viguet 2020, p. 5). En d'autres termes, alors que certains guides nomment des positionnements et des identités de genre qu'il s'agit d'apprendre à inscrire dans la langue, d'autres caractérisent plutôt l'éthique qu'il s'agit d'actualiser pour encourager une considération équitable de tous les genres.

Enfin, la dernière étape de la sélection a consisté à retenir uniquement des guides produits et publiés en ligne entre 2020 et 2021. Si la production de guides de rédaction inclusive de la diversité des genres n'a fait que s'accélérer dans la dernière décennie, il importait de prendre une photographie d'un moment particulier de cette ébullition. La pandémie de COVID-19 a augmenté la charge de télétravail et la présence de l'écrit dans de nombreux milieux professionnels et communautaires. Plusieurs guides retenus dans le corpus ont sûrement été commandités, financés et rédigés en partie avant l'annonce des restrictions gouvernementales à la mi-mars 2020, mais on peut supposer que la majorité de ces guides ont été finalisés durant la période de confinements successifs, durant laquelle les interactions sur les lieux de

²² Par exemple, le guide de l'Union des municipalités du Québec (UMQ) (Sauvageau 2019) est excellent mais ne fait pas mention des pratiques linguistiques issues des milieux queers et trans.

travail et d'étude étaient limitées et remplacées par les interactions et l'accès à l'information en ligne. En choisissant une fourchette de temps aussi restreinte, j'ai pu rassembler des documents qui se font écho et qui présentent de nombreuses redondances. Ils font souvent référence aux mêmes ouvrages, voire, se citent entre eux, la mise en ligne permettant une circulation très rapide de l'information sans nécessiter de déplacements à des événements ni la participation dans des milieux spécifiques.

Les sources de financement alloué à la conception et la rédaction des guides ont été relevées, en tant qu'informations pertinentes. En effet, le fait que le logo de Femmes et Égalité des genres Canada ou du ministère de la Justice apparaissent en deuxième page de couverture (GAIHST 2020, Viguet 2020), que des Instituts et Chaires de recherche aient commandité les travaux des comités de rédaction (Agin-Blais *et al.* 2020, FEMUL 2020), confère une légitimité aux guides produits par des groupes plus petits. Cela dit, la nature et la source du financement n'ont pas constitué un critère de sélection car les informations sur le financement sont parfois vagues, voire omises du paratexte des guides. De plus, les sommes allouées peuvent varier et ne constituent en elles-mêmes qu'un aspect des conditions de production matérielles des documents à l'étude. Par exemple, si le financement du *Guide de communication inclusive* du réseau de l'Université du Québec ne donne aucune information à cet égard, on peut supposer que les personnes membres de l'équipe-réseau et les « partenaires du milieu » qui ont contribué au guide sont, pour la plupart, des employé·es dans des unités administratives, dans le corps professoral du réseau universitaire et dans les organismes communautaires consultés. À l'opposé, le fait qu'aucune information relative au financement ou aux conditions de production du zine autoproduit « petit Dictionnaire et petite Grammaire de Langage inclusif » (anonyme 2021) laisse plutôt croire que les personnes qui ont pris en charge sa rédaction et sa mise en page l'ont fait dans leur temps libre, de manière non rémunérée. Cette disparité entre les conditions de production des savoirs à relayer sur le genre et les stratégies de rédaction inclusive est prise en considération dans l'analyse mais ne constitue pas un critère de sélection.

En somme, la sélection de ce nombre restreint de documents vise avant tout à proposer des réponses à la question de recherche principale de cette thèse à travers la mise en relation de signes dans leur contexte d'énonciation, c'est-à-dire sans risquer d'arrêter ou de généraliser le processus sémiotique à l'étude, ni d'effacer les communautés qui produisent ses interprétants. Considérant l'éventail des documents relevés au fil de ma recherche, les neuf guides retenus comme cas à l'étude me semblent bien refléter la plupart des arguments et des recommandations contenues dans d'autres guides qui ne répondaient pas à tous les critères de sélection.

Procédure pour l'analyse

Pour élaborer l'analyse présentée dans le chapitre 4, j'ai synthétisé dans un tableau les données et les citations clés des guides²³. Les sept premières colonnes du tableau portent sur le milieu de production et la date de publication du document, son autorat, son public cible, son financement, ses références et son mandat tel qu'il est annoncé par l'autorat. Puis, les trois colonnes suivantes sont dédiées à un commentaire sur la manière dont se manifestent les notions de genre, de langue ou de langage et la manière dont les néologismes neutres et inclusifs sont présentés. Ensuite, quatre colonnes portent sur le sens qu'y prennent « épïcène », « inclusif », « neutre » et « non binaire » dans le guide. Les trois dernières colonnes du tableau laissent un espace pour formuler un commentaire sur les aspects graphiques du guide (mise en page, infographies, accessibilité visuelle pour l'impression et la lecture), sur mes réactions personnelles à la lecture du guide et sur la réception et la circulation du guide, le cas échéant.

Dans chaque case du tableau, j'ai inclus des citations et des paraphrases du guide, ainsi que des notes préparatoires reliant ces données aux typologies élaborées dans les premiers chapitres de la thèse. Plus que les stratégies et les méthodes de rédaction présentées, j'ai pris

²³ L'hyperlien vers ce tableau est inclus dans l'annexe D.

davantage en compte l'argumentation qui les appuie et le paratexte du guide. La construction du chapitre 4 découle de la lecture transversale des données rassemblées, qui a permis d'identifier des régularités et des exceptions. Pour présenter les points les plus saillants de manière concise, le chapitre 4 est divisé en deux parties, distinguant *comment* nos habitudes de signification sont amenées à changer selon les guides et *quels* signes les guides retiennent.

Positionnement de l'autrix

Cette thèse a été conçue et rédigée au fil de mon parcours dans les milieux universitaire, communautaire et militant montréalais. Cette section informe donc le lectorat des facteurs supplémentaires qui ont affecté l'orientation de ma recherche, le choix du cadre théorique et les intuitions à l'origine des thèses qui sont énoncées plus haut et défendues au fil du texte.

Depuis 2015, au fil de mon implication dans la vie universitaire et dans les réseaux trans, queers et féministes montréalais, j'ai observé et participé directement à l'évolution des pratiques institutionnelles en matière d'inclusion de la diversité de genre. À travers la modération d'ateliers et de panels concernant le langage inclusif, la rédaction féministe et le point de vue trans sur le genre, j'ai participé à la sensibilisation de publics concernés et alliés. Par exemple, à l'été 2016, j'ai co-animé des ateliers sur l'expression du genre en langue française au Centre de lutte contre l'oppression des genres (Université Concordia, Montréal) avec la professeure de français Émilie Savoie. Entre 2018 et 2020, j'ai co-animé avec Sandrine Bourget-Lapointe la plupart des ateliers de rédaction féministe et inclusive de l'Institut de recherches et d'études féministes de l'Université du Québec à Montréal. Entre temps, j'ai co-produit plusieurs ressources documentaires et outils pédagogiques comme des guides et des dépliants sur le langage inclusif, à l'attention des étudiant·es et travailleur·euses à l'université.

Mon implication dans le milieu communautaire LGBTQ+ québécois a été soutenue dans les sept dernières années. Dans les premiers temps, cette implication fut tout d'abord bénévole et consista surtout en une activité de révision de guides de meilleures pratiques (par exemple,

Table nationale de lutte contre l'homophobie et la transphobie 2018, 2019) et de ressources comme le *Lexique de la diversité sexuelle et de genre* du Bureau de la traduction du Canada (2019), alors que l'aval de personnes trans et non binaires expertes dans différentes disciplines se trouvait de plus en plus sollicité par les directions de projets. C'est au fil d'activités collectives, comme la participation l'organisation de plusieurs Marches trans au sein du collectif Euphorie dans le genre entre 2016 et 2018, que j'ai tout d'abord pris connaissance de l'histoire de la prise en charge des parcours de transition et son lien avec les normes de genre, ainsi que des convergences et divergences entre différents points de vue trans, queers et féministes.

En outre, j'ai eu plusieurs occasions de créer ou soutenir des espaces de discussion sur la diversité de genre (et la diversité des rapports au système de genre). Par exemple, à l'été 2018, j'ai co-animé avec Marie-Philippe Drouin, qui travaillait alors pour l'Astérisque (lieu de rencontre pour les jeunes LGBTQ+ à Montréal), un panel sur le thème de la diversité des expériences du genre chez les personnes désignées par le terme parapluie « non binaire », à Fierté Montréal. Ces expériences ont constitué un apport aussi grand que ma formation universitaire à la concentration en études féministes de mon programme d'étude.

Enfin, au fil des années, j'ai commencé à participer plus assidûment (et de manière rémunérée) à la conception, la rédaction et la traduction, en anglais et en français, de documents portant sur la santé sexuelle, les droits des personnes trans et d'autres enjeux que rencontrent les personnes 2LGBTQIA+²⁴, pour des organismes comme la Coalition montréalaise des groupes jeunesse LGBT, Head and Hands / À deux mains et le Conseil québécois LGBT, pour lequel je travaille occasionnellement depuis 2019. Ces activités professionnelles ont été l'un facteurs de motivation de la collecte de données sur la

²⁴ Deux-Esprits, lesbienne, gai, bisexuel·le, trans, queer, asexuel·le, et plus. Dans cette thèse, j'évite le plus possible l'emploi de cet acronyme et ses variantes en dehors des occurrences dans les titres d'ouvrages et les noms d'organismes. Je préfère les expressions « diversité sexuelle et de genre », « diversité de genre » ou une expression plus précise, selon le contexte.

terminologie du genre entre les langues et sur les facteurs épistémologiques qui entrent en ligne de compte dans la circulation des savoirs et des revendications queers et trans.

Alors que je terminais les cours du programme de doctorat en sémiologie, la réflexion sur l'articulation des enjeux trans, non binaires et queers dans nos langues et surtout à l'écrit ont donc pris une place grandissante. En gardant le même point de vue théorique, j'ai abandonné mon projet de thèse initial sur le concept d'anxiété sémiotique à la fin de l'année 2018 et décidé d'investir l'espace du projet de thèse pour approfondir la critique des guides de communication inclusive. Le fait de réfléchir aux motivations des guides en tant que personne concernée par les objectifs d'équité-diversité-inclusion (EDI) a nourri mon point de vue critique. Notamment, le fait d'être consulté·e et de donner des ateliers sur des enjeux reliés à la diversité de genre et sur le langage de nos communautés à des professeur·es, des langagier·ères et des expert·es en politique publique ont motivé mon intérêt à théoriser le guide pour analyser la communication inclusive comme technologie du genre. De plus, ces dynamiques de mise à contribution et de valorisation de la parole de personnes trans concernant le langage inclusif ont influencé ma réflexion sur la mobilisation des parcours trans ou de la figure trans pour justifier des pratiques linguistiques plus neutres ou inclusives.

Si je mentionne des sources d'informations et des connaissances personnelles à travers la thèse, celle-ci ne consiste pas en une autoethnographie. L'autoethnographie (Ellis, Adam et Bochner 2011) peut être une pratique de mise à contribution du « 'je' féministe » ou de « l'œil féministe », « *the feminist 'I'* » (Ettore 2017), que plusieurs chercheur·es en études trans francophones mettent de l'avant comme méthodologie de recherche (par exemple, Baril 2017a, 2017b, Pignedoli et Faddoul 2019, Hanna 2017). Cela dit, ce n'est pas l'approche privilégiée ici. La posture de sémiologue peut être décrite comme un miroir ou le contraire du guide. Dans un mouvement de départ de la posture de guide, le fait de la retourner sur elle-même pour l'analyser court-circuite la question de distinguer savoir objectif et savoir subjectif. Autrement dit, prenant pour acquis que l'on est toujours-déjà impliqué·e dans l'interprétation d'un objet d'étude (Hartsock 1995, Haraway 1988), les précisions données

dans cette section ne visaient pas à annoncer le « [p]ositionnement personnel » duquel il eût fallu se détacher pour produire une recherche scientifique légitime (Espineira 2008, p. 175), mais bien à rendre explicites les connaissances et les habitudes issues de mon expérience de guide qui informent mon interprétation de la communication inclusive. L'utilisation du « je » demeure donc, sans impliquer une démarche autoethnographique.

Choix de rédaction

Enfin, quelques précisions s'imposent quant à la rédaction même de cette thèse. Les paragraphes qui suivent énoncent les précautions prises afin de faciliter la lecture du fait que cette thèse mobilise des outils conceptuels issus de plusieurs disciplines. Puis, j'explique mes choix quant aux conventions d'accord en genre et à l'usage des pronoms, déterminants et autres unités lexicales qui marquent le genre des personnes à l'écrit.

D'une part, cette thèse aborde à la fois des enjeux très concrets, comme les stratégies de rédaction épïcène, et des enjeux très abstraits, comme l'impact de différents modèles sémiotiques dans l'analyse du fonctionnement de la marque du genre en français. De plus, j'articule ces enjeux de manière interdisciplinaire. De ce fait, les termes techniques appartenant aux différents champs mobilisés (sémiotique, linguistique, études féministes et de genre, études trans) sont systématiquement définis en note de bas de page dès leur première occurrence. La thèse demeurant un travail universitaire peu accessible, j'ai conscience que ces précisions auront une efficacité limitée.

D'autre part, je reprends certaines stratégies de féminisation et de rédaction épïcène, en essayant toutefois de maintenir une fluidité dans l'usage. L'idée d'uniformiser un protocole me semble paradoxale et me déplaît. En effet, cette thèse présente la multiplicité des stratégies de la communication inclusive et la soutient comme une preuve de la multiplicité du sens du neutre. Puisque je refuse de jouer un rôle de guide et de départager entre des stratégies plus ou moins préférables, j'opte pour des stratégies complémentaires et flexibles,

qui priorisent l'économie d'espace, la lisibilité et les choix effectués par les personnes dont je relaie le discours.

Pour les pronoms personnels génériques, je choisis « el », à l'instar de Grunenwald (2021) que l'on peut prononcer comme « elle » ou une espèce de « il » en prononçant la voyelle comme un i court en anglais²⁵. J'aime cette option car elle contient moins de caractères, ne force pas à faire une diphtongue, se distingue de la prononciation « à la québécoise » du pronom « elle » tout en conservant une trace du féminin dans le pronom générique, et restreint le sens d'autres néologismes comme « iel » et « ille » à celui de pronoms non binaires²⁶. Lorsqu'un·e auteur·ice emploie une stratégie différente ou un autre pronom personnel, je reprends son usage ou le traduis de l'anglais (*they, ze/zir, etc.*) au français de manière à refléter au plus près sa préférence personnelle et son positionnement politique sur la question—je dis donc « les détracteurs » de l'inclusif mais « les chercheuses » sur la féminisation, par exemple, et j'utilise « iel » comme générique dans la reprise de discours d'organismes LGBTQ+ qui les utilisent ainsi dans leurs communications.

Les pronoms impersonnels demeurent au masculin générique (« il faut », « il semble »), ce que je compense en accordant les groupes sujets ou compléments mixtes au féminin suivant la règle de l'accord de proximité. Pour les accords en genre, j'opte pour l'inscription du féminin et du masculin à l'aide d'un seul point médian séparant le radical de la terminaison (accord en genre et en nombre), de manière à limiter la quantité de signes typographiques et le redoublement des terminaisons (étudiant·e, contributeur·ices, chercheur·es). Pour le reste, je privilégie le remaniement syntaxique et la formulation neutre, préconisées par l'OQLF (2021). Le fait de suivre ces règles reflète le parti pris contre l'homogénéisation d'une norme linguistique unique et inflexible, ainsi que mon désintérêt envers un projet puriste ou élitiste

²⁵ Il est symbolisé par [ɪ] ou [i] en phonétique et prononcé comme à la fin de *academic* ou *feminist*. Par contraste, considérer le [i:] long au début de *reading*, qui s'apparente davantage au [i] français.

²⁶ L'annexe B présente une liste de pronoms et leurs fonctions.

dont le cheval de bataille serait l’effacement de la marque du genre ou le dépassement des normes de genrement hétérocissexistes à l’aide d’un genre neutre.

Structure de la thèse

Chaque chapitre de cette thèse est divisé en parties, lesquelles sont divisées en sections. Les deux premiers chapitres effectuent un tour d’horizon critique de la notion de neutralité de genre en études féministes et de genre (chapitre 1) et des irruptions féministes, queers et trans dans la grammaire et le lexique de la langue française qui travaillent cette notion de neutralité de genre (chapitre 2). Ces deux chapitres ne sont pas à lire en miroir car, comme ils l’argumentent, il n’y a pas de lien nécessaire entre certaines stratégies linguistiques et certaines positions théoriques concernant la nature du sexe/genre. Ils visent plutôt à fournir des outils pour l’analyse sémiotique de la resignification du neutre dans le contexte des guides de communication inclusive actuels.

Le premier chapitre présente tout d’abord trois régimes d’interprétation du neutre, c’est-à-dire trois effets de sens distincts pour comprendre la neutralité de genre. Dans la deuxième partie du chapitre 1, je propose de considérer les notions de troisième sexe et de lesbienne, les parcours trans, la non-conformité de genre et la non-binarité de genre comme des figures par lesquelles la neutralité de genre se voit (re)travaillée dans le cadre de relations de pouvoir. Ce chapitre conclut qu’en matière de genre, le neutre n’a rien de neutre.

Le deuxième chapitre analyse tout d’abord les stratégies typographiques, morphologiques, lexicales et syntaxiques dites inclusives ou neutres. Considérant la polysémie du neutre établie dans le chapitre 1, cette première partie du chapitre 2 considère à la fois les stratégies qui contestent le rôle de générique du genre grammatical masculin et les stratégies qui inscrivent, dans la langue orale ou écrite, des signes d’un ou plusieurs autres genres que le masculin ou le féminin. La seconde partie du chapitre 2 définit quatre paradigmes ou types

d'effets de sens produits par ces stratégies : la rédaction épïcène, la féminisation, la créativité linguistique non binaire et le tumulte dans la représentation des genres.

Les chapitres 3 et 4 explorent les volets respectivement théorique et pratique de la question de recherche. Le chapitre 3 problématise l'approche linguistique de la marque du genre en langue française. En interprétant le modèle sémiotique peircien selon de Lauretis (1987), il propose une appropriation d'un modèle triadique de la signification et d'une perspective pragmatique sur la production du sens. On abordera ainsi des analyses qui considèrent les normes de genrement et la marque du genre grammatical ensemble. La dernière partie du chapitre 3 conceptualise le guide comme terrain privilégié pour étudier la mutation des habitudes de signification. Le chapitre 4 applique cette perspective théorique en regard des guides de communication inclusive québécois actuels (2020-2021) : j'analyse comment les liens entre genre et genre grammatical s'actualisent dans ces guides de communication inclusive et comment ces liens participent de la normalisation de stratégies de rédaction dites épïcènes et neutres en langue française.

CHAPITRE I

DÉFAIRE LE GENRE NEUTRE

[...] *the study of gender parallels the study of particle physics, in that both fields have made, um, quantum leaps over the past fifty or sixty years*²⁷. (Bornstein 2016, p. xiv)

C'est tous ces évènements qui font que, au fur et à mesure, ton discours se construit; par ailleurs, finalement, tu reviens en arrière avec les mots que tu as dans le présent et [...] tu redimensionnes ton passé; en tout cas tu te réexpliques ou tu reconfirmes quelque chose que t'avais pu pressentir et que finalement tu ressens par la suite. (He-Say dans Arra et Arra 2007)

La manière de dire les genres non hégémoniques, ou de conceptualiser le genre *autrement*, connaît des mutations rapides à travers des discours militants, théoriques et scientifiques enchevêtrés. On peut voir celles-ci, en suivant Kate Bornstein, comme des changements de nature « quantique », simultanée dans plusieurs milieux, ou qui se déroulent à la vitesse de la lumière²⁸ depuis les dernières décennies. Ou encore, comme l'illustre Vincent He-Say à propos de son parcours d'identification FtU (*female to unknown*), on peut les considérer à la

²⁷ « [...] l'étude du genre s'apparente à la physique des particules, en ce que les deux champs ont fait, euh, des bonds quantiques dans les derniers cinquante ou soixante ans. » [ma traduction]

²⁸ La philosophe et Youtubeuse Natalie Wynn dit candidement sur son Twitter @ContraPoints : « *I feel like I'm from an entirely different era of trans history as people even just five years younger than me [...] [it is] mind-blowing to think this happened in less than a decade / J'ai l'impression de venir d'une toute autre ère de l'histoire trans que des personnes qui n'ont que cinq ans de moins que moi [...] c'est effarant de penser que ceci s'est passé en moins de dix ans* » ([ma traduction]; un extrait de ses réflexions est reproduit dans Singal 2019). Alors que des jeunes indiquent leurs pronoms et affirment leur identité de genre sans égard à leur capacité de passer, à leur régime hormonal et à leur parcours médical/chirurgical, le schisme s'agrandit avec ceux qui naviguent encore dans des contextes où l'autoidentification attend la reconnaissance des autres. Wynn explique par exemple qu'elle n'a commencé à dire qu'elle est une femme trans que lorsque les gens ont commencé à la désigner comme « elle » par défaut (« *defaulting to she/her* »).

lumière des dynamiques épistémologiques et politiques qui ont cours entre les langues et entre les continents en ce qui a trait aux définitions du sexe, du genre et de l'identité. La circulation des discours qui problématisent les catégories de sexe/genre binaires et des pratiques culturelles qui les transgressent forme alors un ensemble de réalités parallèles, en mouvement dans la temporalité non linéaire des vies des personnes concernés et rythmée par des échanges et des ressentis aussi intimes que politiques.

Depuis plusieurs décennies, en études féministes et de genre, les identités et les pratiques dites « non binaires » ou queers, orientées par d'autres balises que (ou en plus de) celles des deux sexes/genres, sont bien abordées de manière directe et centrale²⁹, mais elles sont le plus souvent articulées par les contraintes structurelles du binarisme et mobilisées au service d'une toute autre discussion. Par exemple, leur théorisation passe à travers d'autres enjeux ou se greffe à d'autres problématiques, comme la prise en charge des parcours de transition médicale, sociale et légale³⁰, et l'émancipation des stéréotypes sexuels et de genre³¹. Les transgressions de l'ordre binaire du genre sont parfois instrumentalisées comme des exemples de sa production et de son renforcement (Butler 1990, 1993). Ou encore, un au-delà de l'ordre symbolique des genres intervient en ouverture ou en épilogue d'une discussion critique sur les normes de genre³² : troisième membre, appendice ou nébuleuse, comme dans

²⁹ Plusieurs ouvrages précédant les années 2010 font exception. Dans la sphère américaine anglophone, le recueil *GenderQueer* édité par Joan Nestle, Riki Wilchins et Clare Howell (2002) et les contributions au premier volume du *Transgender Studies Reader* (Stryker et Whittle 2006) qui problématisent l'encadrement cisnormatif des parcours de transition sont à relever. Hors de l'université, les explorations et l'éclatement du genre comme expérience appréhendée à travers d'autres systèmes de signes sont nombreuses — on peut penser aux pratiques BDSM et à des théorisations queers de la sexualité, qui font bouger les balises des rapports de pouvoir entre les corps en d'autres termes que ceux de la différence sexuelle et ceux de la théorie féministe vue comme la théorie de l'oppression des sexes/genres (Rubin 2002, 2006 ; Rubin et Butler 2002).

³⁰ Cette tripartition des processus de transition est amenée par Dean Spade (2007).

³¹ Par exemple, elle n'arrive qu'en fin d'ouvrage pour éclairer la répression des comportements sexuels jugés déviants selon l'assignation « homme » ou « femme » (par exemple, dans Medico 2016), ou encore comme un horizon d'émancipation féministe ou lesbienne par rapport à la domination masculine (par exemple, Wittig 1992, Causse 2000).

³² Par exemple, en études trans françaises, voir Espineira (2008) et les récentes contributions trans matérialistes (Clochec et Grunenwald 2021, Beaubatie 2021). Dans les ouvrages émergents au Québec dans le champ de l'intervention sociale, les parcours non binaires sont étudiés au prisme de l'expérience trans en sciences sociales et médicales, par exemple, par un usage englobant de « trans et non binaire » (Pullen-Sansfaçon et Medico

le sac magique de Mary Poppins, la neutralité fait figure de fourre-tout où l'on évoque à la fois les grandes utopies du neutre, des expérimentations *genderfuck*, des subjectivités trans, agenres et queers liminaires. En d'autres termes, dans la plupart des études féministes et de genre, le pré-cadrage des positionnalités et des parcours comme un « ni- ni- » semble être un effet structurel du système de genre binaire qui contraint la discussion de tout ce qui cherche à le dépasser.

Des signes rassembleurs comme « non binaire » permettent une discussion plus explicite de certains parcours individuels (accès aux soins de santé, parentalité queer, etc.) et de certains défis collectifs (mentions de sexe à l'état civil, aménagement urbain, etc.), certes retardée puisqu'elle a été mise à l'écart et maintenue en marge des mouvements féministes, queers et trans précédents. Mais la popularisation récente de la terminologie de la non-binarité n'amène pas un débat théorique nouveau : elle réactive plutôt des enjeux qui ont été au cœur de l'élaboration même des théories du genre. Ainsi, en problématisant le « genre neutre », il ne s'agit pas de nier les différences qui existent entre les corps sexués et genrés, ni d'éluder l'histoire des résistances féministes qui se sont bâties sur et battues contre la réalité sociale de l'oppression hétérocispatricale, mais plutôt de travailler contre l'homogénéisation et la condamnation au silence (Wilchins dans Nestle, Wilchins et Howell 2002, p. 17) des voix *genderqueer* et non binaires.

Comment peut-on donc désigner ce qui se donne à voir comme ni-homme ni-femme? Le mot « neutre³³ » sert en général à désigner le fait qu'une chose ou qu'une idée ne porte pas la marque d'une dichotomie (mettre la transmission d'un véhicule automatique à neutre équivaut à ni avancer ni rétrograder) ou bien, qu'elle ne puisse pas être caractérisée selon sa

2021). Les ouvrages qui centrent le propos sur les subjectivités et les parcours non binaires au sens large se multiplient à l'heure actuelle mais ce ne sont pas, en général, des études universitaires (voir, par exemple, Iantaffi et Barker 2019, Menon 2020) et ils sont pour la plupart produits en anglais. Parmi quelques exceptions récentes, on trouve l'ouvrage dirigé par Vinay Swami et Louisa Mackenzie (2022).

³³ Dans ce paragraphe, je m'appuie sur les entrées « Neutre » du Centre national de ressources textuelles et lexicales (2022), dans *Le Robert* (2022b) et dans la base de données terminologiques de TermiumPlus (2022a, 2022b).

prise de position sur un axe donné (un État ne s'alliant ni à l'un ni à l'autre de ses voisins en guerre), en fonction d'une caractéristique discriminante (pH neutre, ni basique ni acide), ou d'autres signes plus remarquables (les tons neutres en peinture sont les couleurs ni chaudes ni froides, ni blanches ni trop foncées qui rehaussent et mettent en valeur les valeurs principales). On envisage ainsi ce qui est neutre par contraste, dans une relation de contrariété, c'est-à-dire en prenant la médiane ou en mélangeant des extrêmes, ou bien en traçant une continuité d'un extrême vers l'autre³⁴. Ces extrêmes esquissent les contours du domaine auquel on fait référence, du thème duquel on parle, qu'il s'agit de *ne pas* qualifier (la direction du mouvement, l'alignement politique, l'action de la matière, la perception des couleurs). En d'autres termes, c'est ce qui n'est pas neutre qui sert à situer ce qui l'est. Est « neutre » ce qui n'est « ni l'un ni l'autre » ou « aucune des options identifiées ». C'est cette valeur de « neutre » qui transparaît de sa racine latine : la négation *ne-* de l'alternative *uter* (n'importe lequel de deux ou de plusieurs choix).

Le fait que le concept de neutre prenne sens à travers la négation d'une alternative présente un problème philosophique intéressant dans la mesure où il peut paraître paradoxal que l'on ne puisse pas appréhender le neutre positivement, c'est-à-dire le nommer en dehors de cette dialectique. Formulée de cette manière, l'idée que les termes d'une opposition soient indispensables à la compréhension de sa négation ou de son extériorité semble problématique. Ce paradoxe intrinsèque au déploiement du concept de neutre fait depuis longtemps l'objet de réflexions philosophiques poussées³⁵, notamment dans les dernières

³⁴ Comme je l'aborde dans la section 1.1.3, plusieurs schématisations du système de genre se débattent avec ces mouvements inclusifs et exclusifs du neutre. Ici, le façonnage du neutre dans un système d'oppositions rigide pourrait aussi rappeler le carré logique d'Aristote, bien que le système d'opposition des catégories de genre n'ait rien de logique, comme le montrera la discussion des figures du neutre dans la deuxième partie de ce chapitre.

³⁵ Par exemple, le cours de Roland Barthes « Le Neutre » au Collège de France durant l'année 1977-1978, retrace plusieurs de ces antécédents, comme la tentative de théorisation du neutre de Maurice Blanchot (voir Barthes 2002, p. 85). Barthes situe le propos de son cours autour de la notion de « désir de Neutre », c'est-à-dire qu'il s'intéresse davantage au mouvement philosophique ou poétique que constitue la conceptualisation du neutre (espace conceptuel, imaginaires de l'entre-deux et du non-marquage) qu'il n'analyse les effets de sens de la neutralité appliquée dans des contextes sémiotiques concrets.

décennies dans les travaux déconstructionnistes et poststructuralistes. En effet, la notion de neutre fait miroiter la possibilité d'envisager que quelque chose ne soit pas marquée par les termes d'une distinction conceptuelle, qu'elle ait un sens sans pour autant être définie par le critère dichotomique, autrement dit de mettre le doigt sur un extérieur de la dialectique, ce qui reviendrait, pour plusieurs penseurs³⁶, à l'objectif de « penser une relation sans la penser » si penser c'est toujours-déjà inscrire les termes de la réflexion dans une relation (Lyotard 1971, p. 139).

L'intention de penser une zone neutre du genre (dans le genre ou même hors du système de genre) nécessite cependant d'aborder les relations de pouvoir qui constituent le système de genre et qui s'établissent entre les genres, c'est-à-dire, comment les signes du corps et de ses affects orientent la puissance d'agir, de (se) penser et de (se) dire. Plus précisément, la réflexion philosophique sur le neutre — sur le fond de cette question à la limite du conceptualisable autant que sur le fondement théorique et linguistique de la notion — doit être croisée d'entrée de jeu avec la critique du système binaire de la différence sexuelle³⁷, la problématisation du patriarcat et la théorisation des privilèges hétérocissexuels³⁸ qui ont

³⁶ Ces questions imposantes s'en prennent à un pilier de la philosophie occidentale dans la lignée de Platon et Aristote. Elles font l'objet d'autres travaux de théoriciens comme Roland Barthes, Maurice Blanchot et Jacques Derrida. Ces penseurs ont notamment, dans l'après deuxième guerre mondiale, travaillé à investiguer les limites du modèle de la signification saussurien, basé sur le couple signifiant-signifié et le principe de l'arbitraire du signe (*cf.* 3.1.2).

³⁷ Politiser ainsi les termes de la pensée des différences est à la base de nombreux travaux de philosophie politique féministe qui intéressent le présent chapitre. Par exemple, dans « Le contrat social » (1989), l'écrivaine et philosophe Monique Wittig s'attaque à l'ordre symbolique qui gouverne les dichotomies—sexuelles entre autres—parce qu'elle politise le processus de conceptualisation des différences lui-même et critique l'imprégnation de l'hétérosexualité ou de la pensée *straight* dans la dialectique (Wittig 1992, p. 43). Contre les « entourloupettes » linguistiques de la dialectique, le projet d'une philosophie politique féministe serait de problématiser la « Mêmesité » présumée des sujets universaux (Wittig 1992, p. 56). Il est intéressant de constater qu'elle ne désavoue pas pour autant l'esprit des Lumières et la quête de la raison.

³⁸ Le « privilège cissexuel » est théorisé par Serano (2007). J'utilise ici le terme « hétérocissexuel » dans la mesure où l'hétérosexisme (Rodwell 1971) et le cissexisme sont des systèmes dont le fonctionnement va de concert.

structuré les termes de l'opposition entre les genres dans notre société québécoise dont la culture dominante est tributaire de l'histoire coloniale.

Ce chapitre vise à déplier les interprétants et les figures du neutre pour retracer des mutations, des conversations et des points de tension entre les théories du genre en études féministes, queer et trans qui ont façonné notre compréhension du système binaire et de ses cas limites³⁹. Dans la première partie de ce chapitre, je problématise la notion de « neutre » telle qu'elle se manifeste historiquement à travers la théorisation du sexe/genre. Pour ce faire, j'en distingue trois interprétants, c'est-à-dire trois régimes d'interprétation : « neutre » est le signe de l'indétermination ou du mélange des contraires que sont la masculinité et la féminité dans le régime de la différence sexuelle (1.1.1), mais il peut aussi se faire le signe de la confrontation politique de la marque du genre (1.1.2), ou encore, le signe d'un troisième ensemble de positionnalités de genre que la dichotomie homme-femme exclut (1.1.3). Dans la deuxième partie de ce chapitre, je m'intéresse à cinq figures de la diversité sexuelle et de genre à la lumière de la notion polyvalente de neutralité : le troisième sexe/genre (1.2.1), la lesbienne (1.2.2), les parcours trans (1.2.3), l'identité genderqueer ou l'attitude de non-conformité de genre (1.2.4) et les identités non binaires (1.2.5). Ces courtes généalogies centrées autour de figures du neutre permettent d'esquisser la scène cacophonique de la renégociation des signes du genre, à l'heure de changements des normes d'attribution et d'affirmation du genre.

1.1 Neutre, dans le genre? Trois régimes d'interprétation du neutre

Cette section explique le sens qui peut être donné au signe « neutre » dans le cadre de la théorisation du sexe et du genre afin de dégager des interprétations qui puissent aider à

³⁹ Je ne présente donc pas une revue de littérature des conceptualisations du genre : figurent ici seulement les conceptualisations qui entrent en jeu dans notre contexte local et actuel et celles que l'on peut invoquer pour expliquer ce contexte. Par souci de concision, je ne mentionne qu'à l'occasion l'interrelation des concepts de sexe et de genre. Plusieurs ont proposé des analyses et des typologies du rapport sexe-genre (Nicholson 1994; Baril 2013 et 2015; Bourcier 2018, surtout p. 181-195). Ce chapitre ne consiste pas non plus en une étude comparative des théories féministes, queers ou de travaux de théoricienNEs féministes, queers ou trans en particulier en ce qui concerne leur compréhension de la notion de genre, de neutre ou d'inclusion : ces enjeux transparaissent au fil de la deuxième partie de ce chapitre.

comprendre « de quel neutre » on parle en fonction du contexte dans lequel on l'emploie. Lorsque l'on désigne des corps humains ou que l'on théorise des rapports de sexe/genre, selon la conceptualisation du rapport sexe/genre/sexualité mobilisée, « neutre » peut signifier la double négation, l'indétermination ou le mélange entre ce qui est dit masculin et ce qui est dit féminin, entre homme et femme (1.1.1). « Neutre » peut aussi signifier le travail de sabotage de cette distinction entre les genres : ce que l'on pourrait appeler le terrain du neutre dans le genre devient alors un des sites de la lutte menée contre le régime patriarcal de la différence sexuelle pour se défaire du genre ou pour construire d'autres rapports genrés (1.1.2). Ou encore, « neutre » peut renvoyer à un domaine référentiel à part entière dans le système de genre, défini par rapport aux notions d'homme et de femme suivant la figure du spectre, de l'échelon, de la constellation ou d'autres métaphores visuelles et spatiales déployées dans une communauté donnée (1.1.3).

Certains textes examinés ici sont fondateurs mais « datés », à commencer par les textes cités dans les sections 1.1.1 et 1.1.2 : ils ont fait l'objet de développements, de critiques et de rectifications qui sont elles-mêmes révélatrices d'un autre temps. Le fait de s'y attarder permet néanmoins de comprendre plus clairement, par la suite, la manière dont ils trouvent écho dans les enjeux actuels des pratiques linguistiques qui m'intéressent dans ce travail. Aussi, ces contributions fondatrices font encore partie des références principales de nombreux textes à l'appui de la féminisation linguistique et d'autres approches créatives et subversives de la grammaire française⁴⁰. En d'autres termes, puisque l'on verra que les discours de justification de méthodes de rédaction inclusive en linguistique mobilisent parfois des travaux théoriques sur le genre sans égard à leur contexte de production ni référence aux critiques auxquelles ils ont donné lieu en études féministes et de genre, il me semble plus utile de (re)lire synthétiquement ces sources premières.

⁴⁰ Par exemple, voir l'appui sur les écrits de Monique Wittig chez Céline Labrosse (2021 [1996]) et sur ceux de Colette Guillaumin chez Claire Michard (2019). Voir, à ce propos, les sections 2.2.2 et 2.2.3. Je reviens aussi sur la contribution de Wittig à plusieurs stratégies linguistiques en 4.1.1.

1.1.1 *Ne-uter : ni l'un ni l'autre*

« Neutre » peut désigner l'indétermination ou un « mélange » de ce qui est dit masculin et ce qui est dit féminin—ou d'homme et de femme ou de mâle et de femelle, selon les définitions et la compréhension des rapports entre sexe, genre et sexualité, selon les motivations de l'analyse. Sémantiquement, le neutre est interprété comme ce qui n'est ni H (ou M), ni F. Cette formulation du neutre convoque une réflexion générale sur les limites de penser des concepts dans un schéma oppositionnel⁴¹.

La différence sexuelle est un discours scientifique qui produit le sexe/genre, c'est-à-dire une manière de décrire et de classer des traits distinctifs des corps humains afin d'approfondir les connaissances sur ceux-ci, qui contribue à produire les savoirs sur le sexe/genre. Au vu de la recherche historique de Thomas Laqueur (1990), en Occident, la dichotomisation des sexes comme deux entités mutuellement exclusives, aux caractéristiques essentiellement distinctes, a succédé à un modèle de sexe unique prééminent depuis l'Antiquité⁴² (Laqueur 1990, King 2012). C'est au XVIII^{ème} siècle que le modèle binaire du sexe devient prééminent selon l'interprétation des archives médicales effectuée par Laqueur. La généalogie foucauldienne des technologies du sexe à l'âge moderne (Foucault 1976) et sa lecture du déploiement de techniques et de discours pour accroître le contrôle sur la vie par l'entremise du corps (biopouvoir) peut corroborer cette analyse historique⁴³, de même que la critique de

⁴¹ Sans citer les travaux de logique comme ceux d'Aristote et la longue histoire de la dialectique, c'est bien le mode de pensée critiqué par plusieurs contributeurices actuellement, surtout en dehors de l'université (Iantaffi et Barker 2019, Menon 2020, etc.).

⁴² Le sexe féminin y est *grosso modo* défini comme une version défectueuse, l'inverse ou le miroir du corps avec pénis, ce dernier étant créé à l'image de Dieu. Dans un souci de concision, cette notion de modèle unique du sexe ne peut être développée ici mais la critique du masculin comme étalon de mesure est détaillée davantage dans la section 1.1.2. Il est important de noter que le modèle à deux sexes qui remplaça le modèle unique du sexe, selon Thomas Laqueur (1990), implique une tentative de définir deux archétypes sexuels distincts pouvant être définis positivement et indépendamment l'un de l'autre, ce qui ne sous-entend pas cependant que les deux termes sont symétriques sur le plan politique. Si l'on ne dit pas « ni l'une ni l'autre » mais bien « ni l'un ni l'autre », c'est bien que le masculin reste premier et générique en règle générale. Le chercheur rappelle lui-même que la prévalence d'un modèle sur l'autre n'est jamais totale.

⁴³ Laqueur distingue son travail de la tentative d'écrire une histoire linéaire des paradigmes : plutôt que la *succession* des modèles, il analyse la *concurrence* entre des modèles alternatifs fournis par des agencements

lauretienne des technologies du genre qui réintroduit le genre et l'oppression patriarcale dans le fonctionnement de ces techniques du pouvoir (de Lauretis 1987, p. 35-38).

La différence sexuelle sert donc un paradigme scientifique — au sens où l'entend Thomas Kuhn (2008) — dans la mesure où elle définit les orientations de l'investigation scientifique et encadre des représentations culturelles. À l'heure actuelle, ce prisme élabore une distinction biologique évidente entre deux « sexes » mutuellement exclusifs⁴⁴. Cette distinction fonde la catégorie de sexe comme outil de classement médical mais aussi comme élément légal. De plus, c'est dans ce cadre idéologique, déployé dans le milieu médical après la Deuxième Guerre mondiale⁴⁵, que le concept de genre est mobilisé pour désigner l'ensemble des comportements sociaux mis en lien avec le sexe. D'abord dans les travaux de John Money (Money *et al.* 1957) et dans diverses recherches portant sur la (dis)continuité du genre avec le sexe (caractéristiques génétiques, morphologiques et hormonales), le concept s'élabore selon une logique binaire calquée sur les exigences de production et de reproduction déterminées selon l'assignation du sexe⁴⁶. L'émergence récente de cadre conceptuels du sexe et du genre qui relaient d'autres modes d'(auto)détermination des corps et des identités annonce, pour certain·es⁴⁷, une mutation en cours du régime conceptuel du sexe et du genre.

collectifs d'énonciation, en fonction de la « disponi[bilité] » du concept de sexe dans une période donnée (1992, p. viii). Ainsi, il montre en quoi la modernité occidentale n'implique pas qu'un seul modèle du sexe.

⁴⁴ La recherche scientifique récente sur la morphologie humaine et en endocrinologie a notamment permis de mettre en évidence que ce schéma binaire du sexe occulte une grande diversité dans la sexuation des corps aux niveaux chromosomique, hormonal et anatomique (Fausto-Sterling 2000, Greenberg 2002). Ces recherches mettent en évidence la polysémie du « sexe », à la fois moyen d'identification (légale, sociale) et ensemble de caractéristiques physiques.

⁴⁵ Un exemple de ce déploiement conceptuel est donné à la section 1.2.3, qui aborde la figure « trans ».

⁴⁶ Les sections qui suivent (1.1.2 et 1.1.3) témoignent de l'appropriation du concept de genre en études féministes et de sa reconceptualisation politique comme système d'oppression, qui ont mis à profit les limitations du binarisme et de la continuité présupposée entre sexuation, genre et pratiques sexuelles, tout en les interrogeant et en cherchant à les dépasser.

⁴⁷ Dans la sphère universitaire francophone, Paul B. Preciado avance, par exemple, que la différence sexuelle telle que soutenue par les thèses psychanalytiques, notamment lacaniennes, est un paradigme mourant (2020).

Examinée sous un angle sociologique, la consolidation de la conceptualisation binaire des sexes et des rôles de genres a notamment été analysée à travers le renforcement de la surveillance étatique des mœurs sexuelles au XIX^e siècle (Murat 2006) et des discours scientifiques accompagnant le contrôle et l'exploitation coloniales (Dorlin 2006, Rifkin 2011, Million 2014, Preciado 2020). Envisagée comme un dispositif de contrôle et de régulation des pratiques sociales, la conceptualisation des sexes et des genres entretient un rapport de co-constitution ou d'interaction avec d'autres axes de catégorisation des corps qui définissent le pouvoir d'agir individuel ou collectif⁴⁸. Par exemple, plusieurs recherches ont montré en quoi les formations raciales sont toujours-déjà affectées d'une signification genrée et vice versa (Kitch 2009, p. 2). Cette complicité constitutive des discours sur le sexe et sur la race fait consensus en études critiques du genre et de la race mais elle reste un angle mort important des études sur la différence sexuelle citées plus haut. De plus, la répression des épistémologies du sexe/genre et l'imposition de normes sociales et sexuelles sur les territoires occupés par les États-nations colonisateurs a fait partie des effets de l'impérialisme suprémaciste blanc⁴⁹. En d'autres mots, la définition de deux positions sexuées et genrées opposées et complémentaires dans leurs rôles productifs et reproductifs, et la construction de « la Femme » par rapport à « l'Homme » mobilisent des représentations du corps déjà situé dans les relations de pouvoir propres à ce contexte (comme l'expansion coloniale, la suprématie blanche et l'oppression de classes dominées). Le binarisme ne peut donc passer pour l'observation neutre des corps amenés à être sexués et genrés : la « cohérence blanche » (Binaohan 2014, p. 43) du discours sur les sexes et les genres affecte le système de sexe/genre de significations divergentes en fonction de la race et de la classe, entre autres. Dans une

⁴⁸ Il existe plusieurs cadres d'analyse de la consubstantialité ou des intersections des systèmes d'oppression (voir par exemple Crenshaw 2005, Dorlin 2006). Ces cadres théoriques sont mobilisés de différentes manières en Amérique du Nord et en Europe, selon la langue de production de la recherche, son rapport au matérialisme et au marxisme et son approche de l'identité. Par manque d'espace, je ne peux pas préciser ces distinctions davantage. Une analyse matérialiste du langage inclusif et des approches féministes de la marque du genre est envisagée ailleurs (Grunenwald 2021; Clochec et Grunenwald 2021, p. 2).

⁴⁹ Par exemple, dans un prolongement de la critique formulée par Anibal Quijano sur la colonialité du pouvoir et la constitution des catégories de race comme des « axes structurels » de l'oppression, Maria Lugones propose de comprendre les effets de l'oppression des genres comme toujours-déjà co-construites avec la race : dans cette perspective, le genre est aussi un produit colonial (Lugones 2008, p. 1).

perspective critique des dynamiques de pouvoir qui peuvent se trouver naturalisées dans les discours scientifiques et juridiques, l'abstraction du sexe et du genre pour pouvoir les penser théoriquement ne peut faire l'impasse sur ces interdépendances, même si c'est souvent le cas dans les recherches universitaires et les représentations médiatiques et culturelles⁵⁰.

Si l'on endosse les présupposés de l'idéologie de la différence sexuelle, le neutre est un concept théoriquement et linguistiquement opérationnel, une habitude de signification viable, mais il ne réfère qu'à un objet abstrait, c'est-à-dire qu'il ne réfère à rien qui existe concrètement⁵¹. Le fait d'établir comme naturelle la continuité du sexe et du genre produit l'impossibilité structurelle d'autres positionnalités ou catégories de sexe/genre. Par exemple, il s'agirait selon certains d'un fantasme de dépassement d'une barrière « insurmontable », fantasme qui ferait perdre la tête (Millot 1990, citée dans Bornstein 2016 [1994], p. 9). Ces transgressions sont nécessairement aberrantes, anormales, pathologiques—comme le formule Jacob Hale qui critique ce cadre théorique du sexe/genre, une « anomalie envahissante » qui doit être maintenue dans le champ de « l'inexistence sociale » pour ne pas « détruir[e] “l'attitude naturelle”⁵² » (Hale 2006, p. 289-290, ma traduction). Tout parcours qui ne cadre pas avec les normes de continuité entre le sexe tel qu'encadré médicalement et légalement, le genre tel que régulé dans notre société et les pratiques sexuelles selon la

⁵⁰ La popularisation des approches intersectionnelles du sexe, du genre et de la sexualité, relativisent cette tendance à l'heure actuelle. On peut citer des exemples universitaires : le tableau des paradigmes du sexe/genre proposé par Baril (2013, 2015) évolue et s'étoffe au fil des ans, montrant un cheminement dans une démarche de recherche théorique; les questionnaires et les catégories d'analyse démographique de projets de recherche comme SAVIE-LGBT (2018) ou TransPULSE (Chih *et al.* 2021, Arps *et al.* 2021, etc.) incorporent de plus en plus de variables liées à d'autres termes et d'autres axes d'identification et de styles de vie pour comprendre l'identité de genre et l'orientation, montrant un changement de regard sur les réalités genrées dans la recherche appliquée. Néanmoins, il semble hâtif de conclure que ces adaptations du cadre conceptuel du sexe/genre mènent réellement à des analyses qui ne l'isolent pas artificiellement. Dans la prochaine décennie et en fonction des retombées du pic de visibilité des parcours trans et non binaires, il sera intéressant de se pencher sur la question de savoir ce qu'il advient du concept de genre tel qu'hérité des études féministes et queers des dernières décennies du XX^{ème} siècle, lorsque l'on part de sa construction raciste, classiste, capacitiste et cissexiste.

⁵¹ En termes peirciens, un signe peut référer à un objet qui n'est ni immédiat ni dynamique ; l'objet est alors nécessairement conceptuel et l'interprétant du signe est alors conventionnel. Voir, à ce sujet, le commentaire de Gérard Deledalle sur la notion d'objet chez Peirce (1978, p. 222-225) et la présentation des tripartitions du signe dans cette thèse (*cf.* 3.2.2).

⁵² « *rampant anomaly would destroy the "natural attitude"*. » [ma traduction]

contrainte à l'hétérosexualité (Rich 1980, Wittig 1992), est rendu inintelligible—c'est bien là ce qui « trouble » le genre (Butler 1990). Lorsqu'elles se manifestent, ces transgressions sont répréhensibles, c'est-à-dire lorsqu'un corps est inintelligible comme propre à l'un ou l'autre⁵³. Ainsi, le neutre envisagé dans la logique de la différence sexuelle est une zone théoriquement et linguistiquement valide (on peut le formuler) mais concrètement impossible (il serait insensé de croire qu'on peut en être).

Il est donc possible d'isoler un premier effet de sens de « neutre » relativement à la communication inclusive. Pour qui conçoit l'existence de deux sexes/genres dont on distingue des caractères physiques et symboliques, et pour qui conçoit les symboles du genre grammatical comme une représentation de ce système binaire, les techniques de la rédaction dite « épïcène⁵⁴ » comme l'usage de la formulation neutre par dédoublement consistent à faire voir également et sans discrimination ces deux sexes/genres, à travers le genre grammatical masculin ou féminin qui s'emploient « à leur image ». Dans cette même approche, on pourra aussi envisager une modification des règles de l'attribution du genre grammatical en langue française sans pour autant désavouer le régime de la différence sexuelle. Par exemple, la promotion d'un nouveau générique pour remplacer le masculin générique par les formulations neutres, le lexique épïcène, voire l'ajout d'un genre grammatical neutre à l'aide de néologismes, peut se faire stratégie d'inclusion « des deux genres », le neutre demeurant alors une médiane abstraite dont l'interprétant est la convention linguistique d'indétermination du genre.

⁵³ Elles sont alors documentées comme des anomalies, en général à corriger ou le signe d'un dysfonctionnement à d'autres niveaux de la constitution du sujet. C'est cette répression matérielle et symbolique qui produit des risques de violence (voir notamment Namaste 1996, 2000).

⁵⁴ Se dit d'un terme ne marquant pas l'alternance en genre grammatical (*cf.* 2.1.3). Tel qu'argumenté plus loin, ce terme technique est extrapolé pour désigner une approche de la rédaction inclusive en matière de genre (*cf.* 4.2.1).

1.1.2 *Au-delà de la marque de l'autre, pas même un ni-l'un-ni-l'autre*⁵⁵

« Neutre » peut désigner ce qui n'est pas pris d'emblée dans la logique binaire de la différence des sexes/genres. Il devient alors l'objet d'étude de recherches critiques sur la différence et, notamment, la cible de projets politiques féministes, lesbiens et queers. En effet, l'un des objectifs centraux de nombreux travaux féministes, lesbiens et queers cités ci-dessous est de réaffecter d'une valeur marquée le générique ou le neutre (ou le genre dit premier, le masculin) pour repenser la marque du genre (ou le genre marqué, le féminin), c'est-à-dire de refuser le carcan de la différence ou de le travailler de l'intérieur dans une visée émancipatrice⁵⁶. En ce sens, le neutre est une notion paradoxale qui constitue la cible de ces analyses critiques : c'est à la fois ce qui est à abattre et ce qui est visé.

Il s'agit d'envisager brièvement ce type de réponses critiques à la marque du féminin et de dé-marquage du féminin comme un refaçonnement de la notion de neutre. Pour les besoins de cette section, je mets en valeur deux arguments influents dans plusieurs courants féministes (de la différence, radical matérialiste, queer). Pour certaines, la problématisation de l'ordre symbolique du sexe doit permettre de recouvrir une autre conceptualisation du féminin de manière à désassujettir celle-ci du paradigme « phallogocentrique » (Irigaray 1977). Pour d'autres, une analyse de la différence d'inspiration marxiste, comme une dialectique, permet de penser un ailleurs libérateur (Guillaumin 2016, Wittig 1992). En conclusion, je souligne la combinaison de ces approches du neutre comme cible—à la fois ce qui est à abattre et ce qui est visé—avec l'exemple de Teresa de Lauretis, qui formule une

⁵⁵ Je reprends cette formulation à Katy Barasc (2021).

⁵⁶ Les analyses féministes et lesbiennes du signifiant « femme » et de la marque du genre sont diverses et nuancées; cette thèse ne peut revenir sur tous les courants. Par exemple, je mets de côté les écrits de penseuses préceuses et actuelles du féminisme intersectionnel, comme bell hooks (1984, 1989), qui sont tout aussi explicites dans leur objectif de resignifier le féminin en regard des constructions symboliques des genres et des conditions matérielles des femmes, tout particulièrement en regard de la racisation et du statut de classe (hooks 1992, 2004). Je choisis ici d'effectuer ce rapide retour sur les sources qui sont les plus citées dans la littérature actuelle sur le sujet du langage dit neutre ou inclusif, et qui peuvent être reliées à la notion de neutre plus directement du fait de leur terminologie, de leur langue de production et de leurs propres allégeances théoriques, afin d'identifier les échos qui y sont fait actuellement.

relecture féministe des technologies du sexe (Foucault 1976) d'un point de vue double, à la fois dépendant du système dominant et affecté par un horizon de possibilité queer. Ainsi, dans les travaux rassemblés dans cette section, la notion de neutre se manifeste non pas pour désigner un point médian hypothétique ou mythique entre le féminin et le masculin, mais plutôt pour désigner le travail des deux pôles du système de genre dominant à travers la problématisation des relations de pouvoir qui s'établissent entre les genres ou qui construisent ceux-ci. En d'autres mots, dans cette section, je propose de considérer comme « neutre » la cible des critiques féministes de la différence sexuelle, c'est-à-dire à la fois l'illusion du point de vue universel non marqué et la hiérarchie des sexes/genres.

Premièrement, dans son ouvrage *Ce sexe qui n'en est pas un*, la psychanalyste et philosophe Luce Irigaray adopte une perspective déconstructionniste sur la psychanalyse pour formuler une « relecture interprétante » (1977, p. 73) des archétypes sexuels. Son objectif est de remettre en question le moule patriarcal dans lequel le féminin est coulé et contenu pour le resignifier. Irigaray affirme que les sexes sont conceptualisés en fonction de l'archétype masculin (le phallus) et d'une rationalité philosophique contrôlée par des hommes (2010, p. 25) : ce n'est que dans ce code phallogocentrique, dans l'ordre symbolique dominant, que l'on peut comprendre les (deux) sexes. Le sexe féminin n'a alors de sens qu'en fonction du sexe premier. Irigaray tâche donc de réinterpréter le féminin pour tenter de lui octroyer une signification autonome, en dehors de l'ordre symbolique dominant, qui lui donne un pouvoir symbolique particulier. En d'autres mots, elle cherche à conceptualiser une autre *Autre*, qui ne serait pas altérée par rapport au masculin et qui contiendrait son sens en tant qu'*une* sans dépendre de *l'un*.

Sa stratégie pour ce faire consiste à partir de l'expérience du corps assigné femme, et plus précisément de généraliser l'expérience de certains caractères génitaux distinctifs (à savoir

la forme de la vulve et ses sécrétions) pour dégager d'autres symboles du féminin⁵⁷, c'est-à-dire pour produire l'espace symbolique pour d'autres mythologies du féminin susceptibles de soutenir l'émancipation politique et matérielle des filles et des femmes (Irigaray 2010, p. 30). Cet espace symbolique part de la différence sexuelle, c'est-à-dire des archétypes sexuels mutuellement exclusifs, pour théoriser une sortie de « l'hom(m)osexualité », c'est-à-dire d'une conceptualisation de la sexualité sur le mode masculin. Il est utile de rappeler qu'au niveau pratique et politique, selon Irigaray, ces deux univers genrés sur la base de l'expérience corporelle et symbolique du sexe⁵⁸ doivent apprendre à s'interpeler et traduire leurs codes de manière plus juste : ce sont les relations de pouvoir qui s'exercent entre ces deux sexes et la réduction des représentations à l'aune du logos masculin qui produisent l'oppression des femmes, et non pas la différence en elle-même⁵⁹. La mobilisation de l'altérité chez Irigaray vise donc une critique du phallogocentrisme plus que l'élaboration d'un autre schème du sexe/genre ou le démantèlement de son binarisme, ce qui n'est pas sans rappeler l'orientation politique de nombreux travaux sur la féminisation en langue française (*cf.* 2.2.2).

Deuxièmement, dans une perspective féministe résolument marxiste, d'autres penseuses ont cherché à désassujettir les femmes du mythe de la Femme dans leurs écrits théoriques, leur critique de l'impasse de la dialectique des catégories de sexe permettant de penser par là-

⁵⁷ D'un point de vue ancré en études trans, il va de soi qu'Irigaray reproduit en ce sens la présomption de cissexualité (Serano 2007), c'est-à-dire d'une continuité entre l'expérience du corps sexué et le sentiment d'appartenance au groupe social des femmes.

⁵⁸ Plusieurs chercheuses ont approfondi les implications de cette stratégie déterministe et ses limites, par exemple, en suivant la même méthode déconstructionniste qu'Irigaray (Salamon 2013), en explorant le fonctionnement sémiotique de la continuité entre le matériel et le symbolique (Binhammer 1991), ou encore en offrant une critique analytique de l'efficacité rhétorique de cet essentialisme (Xu 2013). Plus récemment, on peut relever une tentative d'interprétation sémiotique du travail d'Irigaray qui mobilise la sémiotique peircienne (Murtagh 2020) : je la mentionne parce qu'elle existe mais ne la reprends pas dans cette thèse pour préférer la sémiotique queer de Lauretis au féminisme d'Irigaray comme point de convergence avec la sémiotique pragmatiste (*cf.* 3.2).

⁵⁹ Tout en reconnaissant dans une certaine mesure la diversité des femmes (Irigaray 2010, p. 32), Irigaray voit dans cette stratégie féministe partant de la différence une nécessité politique (1993, p. 84). D'autres auteures ont offert une appréciation critique du point de vue homogénéisant d'Irigaray sur les pratiques minoritaires comme la sexualité lesbienne (voir par exemple Butler 1993; de Lauretis 2007a).

même un champ de possibilités théoriques et politiques. Des théoriciennes se réclamant du féminisme radical matérialiste francophone ont en effet entrepris de donner à « femme » le sens d'une classe déterminée socialement, rassemblant des individus qui doivent mener une lutte commune pour leur libération⁶⁰. En ce sens, les femmes ne forment pas un groupe d'appartenance naturelle mais sont envisagées stratégiquement d'un seul bloc, par rapport à la classe dominante (les hommes) (Mathieu 1991, Delphy 2001) dont le pouvoir est l'entrave principale à leur émancipation économique et symbolique. Paradoxalement, la différence est à la fois le produit de la domination et productrice de la conscience politique des femmes : s'il faut reconnaître la diversité interne à la classe qui se construit, pour ainsi dire, par défaut, il faut rester une classe soudée pour pouvoir lutter (Guillaumin 2016 p. 101). L'expression de la spécificité de l'expérience des femmes se manifeste stratégiquement par un désir de se dire femme *autrement* qu'en tant qu'autre ou homologue de l'homme, mais bien en relation avec l'homme, dans une condition paradoxale assumée⁶¹ ou, du moins, tolérée comme un état transitoire⁶².

L'autrice et philosophe Monique Wittig émule l'argument formulé par Guillaumin en distinguant la classe des femmes, produit de rapports sociaux de forces, et le mythe de la femme, produit de l'imaginaire patriarcal et de la pensée *straight*⁶³. Se défaire de cette

⁶⁰ Les racines de cette conceptualisation des classes de sexe se trouvent en anthropologie : voir par exemple les travaux de Paola Tabet (1998) théorisant l'appropriation collective des femmes et ceux de Colette Guillaumin qui examine les implications économiques, culturelles et linguistiques de ce processus de « sexage » (2016). Dans cette perspective, le concept de « femme » comme classe s'élabore dans le cadre d'une analyse de la condition féminine sous le régime patriarcal occidental et de l'économie capitaliste.

⁶¹ « Et quoi de plus vrai, quoi de plus trompeur [que le projet de se dire « nous » et pas « comme » l'autre classe]. Cette espèce de course haletante derrière une fuyante identité, ce désir éperdu de réunion à nous-mêmes, c'est cela sans doute que nous appelons la « différence » et que nous revendiquons. » (Guillaumin 2016, p. 87)

⁶² Certaines penseuses comme Françoise Collin (1984, 2005) ont désigné cette condition comme un état transitoire mais obligatoire de la lutte contre le « comme un » (2005, p. 9). Voir aussi son texte « Le féminisme et la crise du moderne » préfaçant l'ouvrage de Diane Lamoureux *Fragments et collages* (1986).

⁶³ Dès la conférence de 1978 durant laquelle elle présente son essai « La pensée *straight* », Wittig définit la pensée *straight* comme un régime symbolique et politique qui produit la distinction entre les deux classes de sexe (hommes et femmes) et dicte leurs relations. En ce sens, l'hétérosexualité est politisée et analysée dans une perspective matérialiste.

« formation imaginaire » (Wittig 1992, p. 15 [ma traduction]) et de la dialectique des classes de sexe implique un travail à la fois subjectif et collectif de riposte et de critique de la pensée *straight*, c'est-à-dire de démantèlement des classes de sexe qui sont engendrées dans le régime symbolique de la pensée *straight* (Wittig 1992, p. 8). En effet, comme Wittig l'explique dans son essai « Homo sum », l'Autre ne peut atteindre l'émancipation sans amener sa propre destruction (en tant que classe) car l'Autre finit toujours à l'issue d'une révolution par devenir l'Un et créer ses propres marges : en exposant son caractère aporétique, Wittig considère que les catégories prises dans une dialectique ne peuvent se transformer véritablement, puisqu'elles se déploient dans une logique de substitution et de reproduction des rapports de force (Wittig 1992, p. 53-55). Ainsi, la sortie de cette dialectique implique l'oblitération des classes de sexe « politiquement, économiquement, idéologiquement. » (Wittig 1992, p. 29-30, [ma traduction]).

Une caractéristique particulièrement pertinente de la proposition de « révolution conceptuelle totale » de Wittig, comme la précise Louise Turcotte dans sa préface à l'anthologie de ses essais (1992, p. vii), est son ancrage dans la pensée du point de vue minoritaire lesbien, qu'elle développe aux États-Unis. Ce point de vue s'inscrit dans une perspective matérialiste radicale, conséquemment à son implication soutenue dans le mouvement français de libération des femmes (MLF) dans les années 1960 et 1970. Ce lesbianisme radical⁶⁴ part en effet de la théorie des classes de sexe comme des moyens d'oppression hétérosexiste, remettant en cause le fondement même de ces classes et cherchant à les démanteler à partir

⁶⁴ Si Wittig s'est d'abord impliquée dans le MLF et fait référence, même dans ses travaux produits plus tard aux États-Unis, aux féministes matérialistes françaises comme Guillaumin, Tabet, Delphy, ainsi que Nicole-Claude Mathieu et Sande Zeig, la réception de son œuvre se situe aussi dans le contexte américain des *sex wars* puis de l'émergence de la théorie queer suivant Butler (qui consacre une partie de son ouvrage *Gender trouble* aux essais de Wittig). À ce propos, Louise Turcotte (dans Wittig 1992, p. ix) souligne l'importance de comprendre le projet wittiguien davantage comme la destruction du cadre hétérosexuel définissant les catégories de sexe plutôt que comme la création de nouvelles communautés en sus du système hétéronormé et partant du point de vue féministe lesbien américain (voir, par exemple, Radicalesbians 1973). La réception américaine de l'œuvre de Wittig au prisme de la « French theory » l'affecte tout de même d'une valeur particulière (et incendiaire) au regard du féminisme français. Au sujet de cette « *feedback loop* » entre les féminismes matérialistes, lesbiens et le lesbianisme radical, voir Costello et Eloït (2021).

du point de vue des lesbiennes. Dans le cadre du féminisme lesbien américain, la critique de la contrainte à l'hétérosexualité en tant qu'outil patriarcal et sexiste offre une interprétation différente de l'existence lesbienne (Rich 1980).

Wittig élabore la figure de la lesbienne sur le mode de la fuite⁶⁵ du régime hétéropatriarcal (Wittig 1992, p. xiii). Alors que la lesbienne est, en ce sens, celle qui refuse les normes assignées à sa catégorie de sexe, l'affirmation que « les lesbiennes ne sont pas des femmes » (Wittig 1992, p. 32) défie les balises définitionnelles du genre et de la sexualité : le caractère polémique⁶⁶ du travail de Wittig peut expliquer en lui-même que l'œuvre théorique de l'autrice soit mobilisée dans différents courants féministes et queers jusqu'à aujourd'hui⁶⁷.

En somme, on peut donc relever une seconde conceptualisation du ni-l'un-ni-l'autre comme un horizon d'émancipation du système de genre, qui traverse les positionnements

⁶⁵ Dans le passage cité, Wittig définit la lesbienne en regard d'autres figures qui expriment l'échappée du système de genre-sexe : « *an escapee, a fugitive slave, a lesbian* [une évadée, une esclave fugitive, une lesbienne] » (Wittig 1992, p. xiii, ma traduction). Voir la section 1.2.2 pour un développement sur cette définition de « lesbienne » et son rapport au neutre. Dans les écrits de Wittig comme dans ceux d'autres féministes matérialistes françaises blanches, l'analogie avec la fuite des personnes Noires esclavagisées est fréquente, car les relations sociales sont théorisées sur le modèle des rapports de classe dans le cas de la race comme dans celui du sexe. Chez Wittig, le projet théorique et politique de dialectiser la dialectique amène ce type d'analogies entre les axes d'oppression et reproduit la « colonialité du genre » (Lugones 2008) dans la mesure où ces analogies rapides avec l'esclavage et la racisation (suivant Guillaumin) fait l'impasse sur l'incommensurabilité des éléments mis en parallèle. Aussi, il faut souligner qu'elle écrit en Amérique du Nord mais seulement pour un lectorat allochtone. Par exemple, dans « Le contrat social », elle trace une ligne droite entre les penseurs Grecs, les Lumières et la sémiologie française comme la trajectoire de la raison. Ainsi, elle reproduit des biais coloniaux par ses pratiques de nomination, de classement et d'effacement.

⁶⁶ Dans ses propres textes de fiction, Wittig met en scène la critique de la conceptualisation des lesbiennes comme rescapées du régime de la différence sexuelle, montrant qu'elle est consciente des limites théoriques et politiques de ses propositions (Hale 2006 p. 295). On peut penser aux commentaires de Manastabal dans *Virgile, non* (1985) qui déplore que la protagoniste simplifie à outrance le fonctionnement du système de genre.

⁶⁷ On peut penser à la lecture queer que fait Paul B. Preciado des théories de Wittig (par l'intermédiaire de Foucault et Butler), ou encore au propos de Sam Bourcier qui trace une généalogie de la non-binarité dans l'œuvre de Wittig dans un séminaire du cycle « Wittig, sexualité et genre. Entre théorie et fiction » à l'Université de Genève (24 novembre 2021). En ce qui concerne le sujet de cette thèse et comme on le verra plus loin (cf. 2.1), je constate que Wittig est parfois citée à l'appui de pratiques linguistiques contestataires par des groupes féministes et des groupes non binaires variés, surtout en Europe.

épistémologiques sur le genre et les « vagues » de la pensée féministe⁶⁸. Par exemple, c'est en s'inspirant à la fois de l'approche féministe française de relecture interprétante des théories modernes « à la Irigaray » et de l'approche sémiologique wittigienne du système de genre que Teresa de Lauretis en vient à considérer que le travail des études féministes doit prendre pour objet l'analyse du fonctionnement des technologies du genre à partir d'une *autre* perspective (1987, p. 24-26), dans un mouvement d'aller-retour entre les termes problématiques avec lesquels il faut composer notre pensée et le point de vue (queer) qui permet de décentrer ces termes. La synthèse qu'effectue de Lauretis en considérant ensemble des travaux féministes comme ceux-ci, en plus de contributions féministes Noires et chicanas, l'amène à conceptualiser une vision « toute autre » (de Lauretis 1987, p. 11) du point de vue féministe, c'est-à-dire, une énonciation politique qui s'oriente entre plusieurs systèmes symboliques.

Ainsi, il est possible de désigner comme « neutre » ce qui peut ou bien opprimer ou bien libérer, ce que l'on peut tenter d'appréhender comme une sortie de la logique binaire de la différence des sexes/genres et des rapports de pouvoir, même s'il faut composer cette sortie avec les mots de la marque du genre. En quelque sorte, c'est cet espace conceptuel négatif qui s'est trouvé façonné, recherché et spécifié par la bande dans les débats portant sur l'extérieur du système de la différence sexuelle, même lorsqu'ils visaient plus explicitement l'émancipation des personnes assignées à la classe des femmes. À la fois ce qui est visé et de ce qui est ciblé, ce vers quoi tendre et ce qui est à abattre, il s'agit d'en finir avec le neutre (mythe reproduit par la pensée hétéropatriarcale) pour l'atteindre (au-delà de la différence). Comme on le verra plus loin, plusieurs stratégies d'expression et d'écriture coexistent qui cherchent à traduire cet objectif théorique et politique dans un rapport créatif à la grammaire.

⁶⁸ Sur la théorisation et l'étude historique de la pensée féministe par vagues, voir Mensah (2005).

1.1.3 « *Beyond the binary*⁶⁹ » : des genres impensés dans le système de genre

Enfin, je propose de considérer un troisième interprétant de « neutre » tel que le terme est mobilisé dans notre contexte actuel de débat sur le « langage neutre » (*gender-neutral language*). Dans ce mouvement de traduction (linguistique et culturelle), « neutre » délimite un domaine référentiel à part entière *dans* le système de genre en servant à désigner *des genres possibles* plutôt qu'une position abstraite construite par la différence sexuelle ou un positionnement (féministe, queer ou autre) par rapport au système de sexe/genre. Pour les besoins de cette thèse, je cerne le contexte de cette troisième interprétation du neutre, qui a émergé récemment à l'intersection d'épistémologies du genre anglophones et francophones. Enfin, je relève le propos sur la binarité des genres qui la sous-tend.

Premièrement, ce troisième sens du « neutre » s'élabore dans un mouvement théorique et pratique de resignification du genre comme ensemble de possibilités d'énonciation, à la croisée des sphères anglophone et francophone. En effet, ici, la sémiotisation ambivalente du genre se poursuit⁷⁰. Ici, ce n'est pas le nom donné à un système opprimant de hiérarchisation des corps ou des rôles sociaux, comme certaines féministes matérialistes l'entendent suivant une analyse marxiste des classes (de sexe). C'est plutôt celui qui nomme le processus de subjectivation dans lequel se trouvent (re)produites des normes corporelles et sociales, justifiant plutôt un rapprochement avec l'analyse foucauldienne du genre⁷¹ reprise par des

⁶⁹ Cette expression est courante et rassembleuse actuellement : elle se retrouve par exemple sur des accessoires et des vêtements comme des bandeaux masquant la poitrine, adaptés à toute forme de poitrine avec ou sans glandes mammaires et quelle que soit la taille de celles-ci. L'expression se retrouve dans plusieurs marques de prêt-à-porter visant une clientèle queer.

⁷⁰ Tel que mentionné plus haut et illustré tout au long de ce travail, l'interprétation et la fonction de ce concept moderne est constamment retravaillée au fil de sa mise à contribution dans les discours médicaux, administratifs, féministes, militants et médiatiques. En termes peirciens (*cf.* 3.2.1), on dira que la sémiose se poursuit (Peirce 1978, p. 137).

⁷¹ Pour une analyse foucauldienne du genre, voir, par exemple : en français, Bourcier 2018 et Preciado 2008; pour l'anglais Sedgwick 2003 et l'œuvre de Butler jusqu'aux années 2000. Cette thèse adopte un point de vue sémiotique sur la circulation du sens donné au sexe/genre, plutôt que de retracer la circulation des théories du genre au fil de l'importation de cadres théoriques transatlantiques du pouvoir et de la sexualité; je ne m'attarde donc pas sur ce pan de l'analyse du fonctionnement épistémologique et politique du genre et je force volontairement le trait à ce sujet dans une optique de concision.

féministes comme Judith Butler (1990, 1993, 1997). En d'autres termes, on comprend la désignation d'autres positionnements de genre *ne-uter* comme une négociation des possibilités d'énonciation de soi, qui exploite le potentiel et dépend des limites du système de genre mais qui s'articule à travers l'initiative d'un·e agent·e de la sémiose. Cette conceptualisation du genre permet de penser le potentiel émancipateur de la prolifération des catégories.

Ainsi, la définition de ces genres possibles se construit en relation avec les notions d'homme et de femme, lesquelles sont conçues comme des identifications de genre : on parle de personnes qui « s'identifient » ou qui « situent leur genre » quelque part entre l'une et l'autre des catégories ou au-delà de cette dichotomie⁷², sans parler de statuts en continuité nécessaire avec ou déterminés par l'anatomie et l'apprentissage du rôle de genre assigné. À l'heure actuelle, dans les productions communautaires et médiatiques à large diffusion, la « non-binarité » et sa déclinaison adjectivale « non binaire » ou « non binaire » —lexicalisation qui témoigne de l'origine anglaise du concept à partir de *nonbinary* et *non-binary*—regroupe les conceptualisations de positionnalités de genre qui ne sont ni l'un, ni l'autre. Bien que l'on trouve des réflexions qui s'y apparentent depuis plusieurs décennies dans des écrits féministes, queers et trans (Bornstein 1994; Feinberg 2010 [1992]; Nestle, Wilchins et Howell 2002; Wittig 1992), la popularisation fulgurante du concept de non-binarité, suivant de près le pic de visibilité médiatique des parcours trans atteint dans les années 2010, illustre une articulation aussi explicite qu'efficace d'espaces de créativité « dans » le genre.

Cet effort récent de conceptualisation de positionnalités autres mais bien dans le genre (comme des genres) est souvent expliquée à travers des figures et des schémas qui permettent

⁷² Les lexiques de la diversité sexuelle et de genre ne cessent de se multiplier (voir l'annexe A répertoriant les documents cités). Aussi, il est utile de souligner que souvent, les analyses universitaires de phénomènes sociaux et linguistiques liés à la non-binarité proposent leurs propres définitions de celle-ci. Par exemple, le numéro spécial de *H-France Salon* traitant de la légitimation des pratiques linguistiques non binaires (Swamy et Mackenzie 2019) laisse le soin à chaque contribution de définir dans son article son propre usage des termes comme non-binarité, non-conformité de genre et leur rapport à la transitivité.

de visualiser le genre comme un spectre ou une échelle de degrés d'intensité d'identification à un genre binaire, ou encore une constellation sémantique traduisant une multiplicité d'expériences uniques. L'intérêt grandissant envers les ressources de vulgarisation fait circuler divers outils textuels et audiovisuels avançant différentes métaphores, des schémas et des infographies. Par exemple, on peut penser à la *genderbread person*, un outil conçu par des activistes trans dans les années 2000 sur Tumblr et Reddit⁷³. La *genderbread person* illustre les distinctions entre le sexe, l'identité de genre, l'expression de genre et l'attraction sexuelle, lesquelles sont expliquées par des vecteurs parallèles représentant l'intensité avec laquelle on s'identifie comme *masculine*, *feminine* ou *other* dans chaque catégorie. La ressource a inspiré, en français, la licorne du genre⁷⁴. On peut aussi penser à d'autres outils visuels en circulation sur les réseaux sociaux et des blogs, situant les identités non binaires et non conformes dans des cercles concentriques, sur une palette de nuances de couleurs, ou encore sur un plan quadrillé sur lequel sont tracés des courbes ou des droites.

L'exploration conceptuelle et linguistique bat son plein : une panoplie de termes circule actuellement, comme *demi-girl*, *neutrois*, ou encore *xenogender*, de même que des traductions *ad hoc* en français et dans d'autres langues⁷⁵. Sur les réseaux sociaux francophones québécois, tous ces termes anglophones se trouvent mobilisés, tantôt tels quels, tantôt traduits pour les besoins de la communication⁷⁶. Il s'agit d'un terrain

⁷³ Cette ressource a été retravaillée, sans être citée, par un activiste cis qui se l'est appropriée et l'a diffusée sur itspronouncedmetrosexual.com puis dans son livre *The Social Justice Advocate's Handbook: A Guide to Gender* (2013). La ressource est maintenant disponible sur son propre site web (genderbread.org).

⁷⁴ Cet outil a aujourd'hui sa propre plateforme en ligne à des fins d'autodétermination : <https://unicorn.mrtino.eu>.

⁷⁵ La liste de ces termes est longue et toujours-déjà incomplète car la circulation de ces termes est fluide, horizontale et plus soucieuse d'actualiser un effet de reconnaissance et d'euphorie chez les personnes qui les rencontrent et les adoptent que de passer dans le répertoire d'une langue. De plus, puisque ces mots ont pour première fonction de permettre aux personnes concernées de mettre le doigt [définir, caractériser] sur leur ressenti, la définition de chaque terme n'est pas fixe ni constante d'une personne à l'autre.

⁷⁶ Je témoigne de ceci à titre personnel puisque je consulte régulièrement ces pages et groupes sur des plateformes comme Facebook et Instagram. L'analyse de la circulation de ce lexique du genre dans le contexte actuel du mouvement non binaire au Québec ne fait pas l'objet de cette thèse mais un tel travail pourrait offrir des outils de compréhension importants de la mutation des discours sur le genre. Voir, en guise d'inspiration,

d'expérimentation sémiotique particulièrement actif dans les milieux activistes et universitaires de langue anglaise depuis l'émergence du positionnement queer comme dénominateur commun à une multiplicité de critiques des normes sexuelles, genrées et corporelles⁷⁷.

Deuxièmement, cette conceptualisation du neutre élabore une critique de la binarité des sexes/genres. On peut en effet relever un discours d'expansion, d'amélioration ou de dépassement du système de genre binaire, même si le regard critique porté sur la binarité de genre varie grandement en fonction de partis pris féministes et queers et des milieux de son articulation. Par exemple, la conceptualisation de la non-binarité dans une perspective matérialiste française (Beaubatie 2021, Clohec et Grunenwald 2021) ne mobilise pas les notions de sexe, de rôle de genre, d'homme et de femme de la même manière que des publications locales au sujet des identités et des parcours non binaires (Iantaffi et Barker 2021, Laughlin 2022, Provitola 2019a, Pullen-Sansfaçon et Medico 2021). Quoi qu'il en soit, ce glissement épistémologique dans la conceptualisation d'autres possibles pour la sémiotisation du corps sexué et genré adopte un point de vue résolument critique par rapport à la dichotomie homme-femme et ses technologies, et ce, même si celles-ci sont des bases nécessaires à l'expansion du lexique et de la schématisation du genre. Tout en disant qu'il faut en finir avec le genre (système d'oppression), il s'agit de s'appropriier les possibles du genre (terrain d'expérimentation sémiotique)⁷⁸.

les études sur les dénominations féministes et queers menées dans le contexte français (Lorenzi 2017, Marignier 2018).

⁷⁷ Il semble utile de souligner dès maintenant l'importance d'éviter l'amalgame avec le queer — entendu au sens établi à travers les écrits de Lauretis (1990, 2011) ou Butler (1990, 1993) et ses contemporaines américaines ou tout simplement à travers l'usage dans les milieux gais, lesbiens et trans anglophones qui se sont politisés dès les années 1970. Voir la section 1.2.5 sur la notion de non-binarité et la conclusion de la section 1.2.

⁷⁸ À ce titre, la typologie des rapports entre les concepts de sexe et de genre proposée par Baril (2015, p. 140-141) est éclairante. En effet, le quatrième paradigme que sa typologie propose, appelé « constructivisme social subversif », peut résumer l'ontologie de ce troisième régime du neutre. Le deuxième régime du neutre, présenté plus tôt (cf. 1.1.2), semble plutôt relever du deuxième et surtout du troisième paradigme de cette typologie, le « constructivisme social révolutionnaire » qui vise à se débarrasser du masculin-neutre pour en atteindre un véritable.

En d'autres termes, ce mouvement de resignification politique du genre ne rejette que certains *effets* du genre en tant que système de classement et se réapproprient le concept pour exprimer d'autres possibles, voire, pour « améliorer » ou « faire progresser » notre rapport au genre. Par exemple, l'analogie du spectre des couleurs est souvent mobilisée pour expliquer la diversité des genres. L'activiste trans et théoricienne pionnière du mouvement *genderqueer* américain Riki Anne Wilchins propose que le système binaire du genre est au visionnement de la télévision en noir et blanc ce que la diversité des genres est à regarder la télévision en technicolor (2002, p. 13). Cette analogie révèle en quoi l'on parle de technologies différentes (le noir et blanc et le technicolor) comme des remaniements et mise à jour d'un même canal d'identification et d'affirmation de soi (le genre ou la télévision)⁷⁹.

Gender is like a lens through which we've not yet learned to see. Or, more accurately, like glasses worn from childhood, it's like a lens through which we've always seen and can't remember how the world looked before. And this lens is strangely bifocal. It strangely shows us only black and white in a Technicolor world so that, as this book's narratives clearly illustrate, there may certainly be more than two genders, but two genders is all we've named, all we know, and all we'll see. (Wilchins 2002, p. 13)

Il est aussi possible de relever le recours à des images non-humaines du genre pour expliquer la non-binarité ou s'émanciper des codes du genre toujours-déjà affectés par le binarisme, par exemple, à travers des reterritorisations non humaines du désir, de la corporalité et de la sexualité⁸⁰. Ce travail théorique et politique sur le genre—surtout sur le terrain mouvant

⁷⁹ « Le genre est comme une lentille à travers laquelle nous n'avons pas encore appris à voir. Ou plus exactement, comme des lunettes que nous portons depuis l'enfance, une lentille à travers laquelle nous avons toujours vu le monde, ne pouvant nous rappeler à quoi il ressemblait avant. Et cette lentille est, étrangement, bifocale. Elle ne nous montre étrangement que le noir et blanc dans un monde en Technicolor, de telle manière que, comme les récits contenus dans ce livre l'illustrent, il se peut bien qu'il y ait plus de deux genres, mais nous n'avons nommé, n'avons connu et ne verrons que deux genres. » [ma traduction]

⁸⁰ Voir, par exemple, la bande dessinée *A quick and easy guide to queer and trans identities* écrite par Mady G. et illustrée par J. R. Zuckerberg (2019) qui mobilise textuellement et visuellement l'animalité, le cyborg et d'autres formes de vie dans leur développement de la notion de genre au-delà du champ sémantique habituel.

de la sémiotisation du neutre, comme je le suggère—affecte aussi les balises traditionnelles homme-femme. Aux yeux de certains défenseurs de la continuité naturelle sexe-genre-sexualité, ceci constitue un « terrorisme » du genre (Bornstein 1994, citée dans Carlson 2013, p. 302). Pour les porte-voix de la résistance à la loi binaire du genre, ces défenseurs sont les véritables terroristes puisqu'ils refusent toute agentivité au « reste d'entre nous », les hors-la-loi du genre (Bornstein 1994, citée dans Carlson 2013, p. 302).

Enfin, la mise en valeur de cet interprétant du neutre semble importante dans les contextes québécois et canadien actuels. Par exemple, on peut considérer la popularisation des lexiques de la diversité sexuelle et de genre et la normalisation de la terminologie épïcène et inclusive (Bureau de la traduction du Canada 2022), ou encore l'ajout d'une troisième catégorie de sexe/genre en plus des deux marqueurs H et F à l'État civil. Aux niveaux fédéral et provincial, trois mentions de sexe/genre à l'état civil (H, F et X) sont à présent permises et le changement de la mention n'est plus dépendant d'une chirurgie modifiant l'aspect des caractéristiques sexuelles primaires ou secondaires. Le fait de considérer cette mention comme l'attestation du sentiment profond d'identification à la mention de sexe/genre, plutôt que comme la trace indélébile de l'assignation d'un sexe et d'un genre au début de la vie de la personne, me semble un bon exemple de l'impact du travail théorique et militant féministe, queer et trans sur la notion de sexe/genre dans les dernières décennies. En effet, la notion de genre neutre (X) comme ensemble de possibilités d'énonciation et d'identification trouve moyen d'« atterrir⁸¹ » et de cadrer dans l'architecture légale de l'État-nation libéral, qui valide l'émanation d'un ressenti personnel « authentique » et l'expression d'un processus d'identification arbitré par le sujet détenteur de droits fondamentaux⁸². En ce sens, il serait

⁸¹ Pour reprendre l'analogie de Bruno Latour (cité dans Preciado 2020, p. 10) considérant que les paradigmes scientifiques et techniques sont aux épistémologies ce que l'avion est au tarmac.

⁸² La définition de l'identité de genre donnée dans le texte de la loi C-16 est intéressante à cet égard : « *Each person has a subjective sense of fit with a particular gender category; this is one's gender identity.* » Formulée ainsi dans le cadre de l'argument justifiant la possibilité de ressentir une « incongruence de genre » (*gender incongruence*) par rapport à son genre assigné, cette définition rappelle sans doute possible la notion poussée par bon nombre d'activistes trans depuis les années 1990, définie comme la perception de soi par rapport aux

possible de considérer la reconnaissance légale de la non-binarité comme une valorisation de ce troisième « régime du neutre » dans notre société. Néanmoins, considérant que l’octroi de la mention X requiert généralement un parcours de transition légale⁸³ et considérant l’absence de remise en question du contenu, des frontières et de l’utilité des mentions H et F à la lumière de l’ajout de la mention X relativisent cette suggestion, qui prend évidemment la perspective des personnes concernées soutenant ce changement apporté aux dispositions de la loi en matière d’état civil⁸⁴. L’analyse des recommandations de communication inclusive actuelles, au chapitre 4, et surtout celle de l’émergence de nouvelles normes communicationnelles (cf. 4.1.2), élaborent cette interprétation.

En conclusion, cette première partie du chapitre a exploré comment se sont développées et ce que permettent certaines critiques du genre et de sa binarité. En effet, ce qui distingue les trois interprétants élaborés ci-dessus, c’est ce que désigne la neutralité selon un point de vue théorique ou épistémologique et un parti pris politique sur le genre. Outil de l’ennemi principal, point de vue impossible et nécessaire pour la critique du genre, ou havre (pour les licornes du genre), penser le neutre révèle des épistémologies du genre en confrontation et appelle la confrontation d’épistémologies du genre. Ainsi, il faut se garder de réduire le neutre à une série d’embrouilles terminologiques ou discursives. Les trois sous-sections auraient pu être rassemblées et intitulées « non binaire » : l’interprétation donnée de cette négation du binarisme de genre est souvent implicite et contenue dans le contexte d’énonciation plutôt que dans le choix du terme employé. Cette section ne nous rapproche

repères genrés dominants (« *the subjective sense of being a man or a woman or both or neither* », Stryker 2008, p. 4).

⁸³ Considérant l’évolution rapide des conditions de transition légale depuis 2013 et surtout durant la rédaction de cette thèse entre 2020 et 2022, ainsi que les limites temporelles et les contraintes liées au format de cette thèse, je ne m’attarderai pas à l’explication de ces lois.

⁸⁴ Je remercie mon co-directeur Alexandre Baril pour ses considérations sur le choix de perspective. Pour d’autres personnes concernées adoptant une perspective critique, la mention de sexe/genre X serait en effet à relier davantage avec le premier interprétant du neutre présenté dans cette partie car l’on ne peut vraiment pas supposer que l’État agit dans une optique de remise en question des fondements du système de sexe/genre, même si la révision des modalités de l’attribution du genre pour qu’elle soit plus consensuelle annonce peut-être une certaine mutation épistémique, pour reprendre la considération de Preciado (2020).

pas plus de saisir le saint graal du concept « neutre » ou de proposer un « concept neutre » qui nous permette d’approcher le sujet sans annoncer d’allégeance épistémologique ou politique, mais pose des balises pour émettre la question de savoir quel(s) genre(s) se trouve(nt) inscrit(s) comme neutres dans des contextes d’énonciation spécifiques.

1.2 Des figures ni du ni l’un ni l’autre, ni même ni-l’un-ni-l’autre⁸⁵

Au regard des changements rapides que connaît la terminologie de la diversité de genre actuellement, Riki Wilchins souligne une « *jerk-a-phobia* » (2019, p. 18) ambiante, ou la peur-panique d’être perçu·e comme une personne fermée qui ne désire pas faire honneur au vécu des personnes de qui ou à qui elle s’adresse *parce qu’on n’emploie pas les bons mots*. Dans ce passage qui introduit sa discussion du lexique actuel des normes sexuelles et genrées, Wilchins explique sa réappropriation affectueuse de « *trannie* » comme une désignation juste de « personne transféminine » et affirme qu’iel préfère parler de son « changement de sexe » que de « soins d’affirmation de genre »⁸⁶. Or, el constate que des jeunes trans portent automatiquement un jugement sur son propos comme transphobe et blessant. Cette circulation du sens hétérogène révèle que la dimension phénoménologique des signes linguistiques du genre — ce qu’on voit, lit ou entend, dans quel contexte on mobilise cette terminologie — joue un rôle de taille dans la circulation des discours sur le sexe/genrer⁸⁷.

En d’autres termes, le processus de figuration du sexe/genrer ne peut être négligé lorsque l’on traite de la terminologie de la diversité sexuelle et de genre. Or, il ne s’agit pas ici d’étudier

⁸⁵ Le titre de cette section est inspiré des reformulations du neutre dans l’essai de Katy Barasc *Passions polygraphes*, où elle tente de neutraliser le neutre, c’est-à-dire de le retourner contre « l’universel-masculin-neutre » (2021, p. 55).

⁸⁶ Wilchins voit dans la tendance à préférer des termes plus éloignés processus matériel de transition, pour débuinariser le lexique des enjeux trans, une édulcoration des enjeux que présentent une transition de genre : « *And I can no longer mention my « sex-change / surgery », but must now refer to something called my « gender confirmation surgery » or « gender affirmation surgery »—phrases that, to my ears, are so saccharine I can’t bring myself to use them.* » (Wilchins 2019, p. 19-20)

⁸⁷ J’utilise cet exemple ici, mais d’autres contributions universitaires ont expliqué le pouvoir des mots dans différents contextes et à l’aide d’autres cadres théoriques comme la philosophie du langage austinienne (voir, par exemple, Butler 1990, 1997).

des figures rhétoriques ni l'image évoquée par une expression, au sens figuré par opposition au sens littéral (Fontanier 1977 [1827]). J'entends plutôt la figure au sens que lui donne Jean-François Lyotard dans son ouvrage *Discours, figure* (1971) qui théorise l'espace figural en tension avec l'espace du discours⁸⁸. Une figure est une « transcendance du symbole », c'est-à-dire un signe qui « se donne à voir » avant de prendre sens dans un ensemble de conventions symboliques : le figural (ce qui relève de la figure) est une « manifestation spatiale » que le discours « interiorise [...] dans l'articulé », « en *signification* » (Lyotard 1971, p. 13). Ainsi, si ce n'est que « de l'intérieur du discours », « du sein des mots » que l'on peut cerner des manifestations figurales, les figures « ébranle[nt] » le langage et s'attaquent à « la suffisance du discours » (1976, p. 11-13). Dans cette optique, je propose d'associer cette notion de figure à la catégorie de la métaphore dans le modèle sémiotique peircien, c'est-à-dire de considérer les figures du genre à l'étude comme des signes dont l'effet principal est de donner à voir plutôt que de symboliser le genre, même si elles s'articulent selon des conventions linguistiques (cf. 4.1.1 sur l'iconicité des marques du genre grammatical).

Cette section examine cinq⁸⁹ figures de la non-conformité au système binaire du genre pour expliquer à travers quels corps, quels parcours et quelles identités la notion de neutralité de genre est envisagée : 1) le troisième sexe/genre; 2) la lesbienne; 3) les parcours trans; 4) l'identité *genderqueer* ou l'attitude de non-conformité de genre et 5) les identités non

⁸⁸ L'appui sur la figure problématise aussi « l'illusion épistémologique » qui confond sens et référent dans l'analyse des signes et réaffirme que le sens dépend des discours : « Ma parole vise quelque chose, là est la distance meuble du mot à la « chose » ; mais cette profondeur naît du discours. » (Lyotard 1971, p. 103) On verra au chapitre 3 en quoi changer de lentille théorique pour un modèle sémiotique peircien et un point de vue pragmatiste pour penser le genre serait utile pour tirer un trait sur cette confusion du sens et du référent. La première section du chapitre 4 revient aussi sur la fonction iconique de la marque du genre sur la base du corpus de guides de communication inclusive sélectionnés, pour concrétiser ces considérations.

⁸⁹ L'espace restreint et le sujet principal de cette thèse ne me permettent pas d'explorer davantage la récurrence de l'étude des figures du sexe/genre dans diverses contributions théoriques et études culturelles féministes, queers et trans du genre. Par exemple, voir l'étude de la figure de l'Enfant dans la critique queer de la temporalité narrative axée sur la reproduction *straight* (Edelman 2004), la critique des représentations de la femmes Noire chez hooks (1992), ou encore l'analyse des figures du corps et du sexe/genre féminin dans la critique de la naturalisation des catégorisations hétérocissexistes et patriarcales en sciences naturelles (Schiebinger 1986). Ici, je me concentre sur les figures qui sont le plus souvent invoquées dans la discussion sur la rédaction inclusive et la notion de genre grammatical neutre dans l'approche d'un « *gender-neutral language* ».

binaires. L'objectif de cette section n'est pas de tenter une homogénéisation des lexiques de la diversité de genre ni d'offrir des définitions terminologiques opératoires, mais bien de problématiser le vocabulaire du genre pour y déceler le travail du neutre au niveau de ses figures et les affects subversifs, contestataires ou conciliateurs qu'il traduit. Chaque section se penche sur une figure, c'est-à-dire non pas une représentation conventionnelle du neutre, mais un signe pris dans un processus sémiotique continu de (dé)figuration du neutre (Grossman, citée dans Gervais et Lemieux 2012, p. 289).

1.2.1 « Celui qui déshonore les deux autres⁹⁰ » : le troisième sexe/genre

Le « troisième sexe » ou « troisième genre » figure un ensemble de positionnalités et de parcours entre ou au-delà des deux sexes/genre homme et femme : cette « invention théorique et poétique » structurée par la différence sexuelle se déploie comme une désignation d'un « sexe surnuméraire » alors même qu'elle interroge l'« énigme » de la définition des deux pôles du système de sexe/genre en figurant « le multiple, le fluctuant, l'indéfinition » (Murat 2006, p. 11-12). Cette notion, que l'on retrouve aussi en anglais (« third sex/gender ») et dans d'autres langues coloniales comme l'espagnol (« *tercer sexo* »), expose clairement le problème que constitue la conceptualisation de la « neutralité » dans notre contexte. Afin d'analyser comment la notion de troisième sexe ou de troisième genre intervient, explicitement et sous d'autres noms, dans le contexte du langage inclusif et des recommandations actuelles en la matière dans l'espace francophone, il importe de souligner trois points : 1) le troisième membre du système est situé par rapport aux deux sexes/genres, ce qui révèle le fonctionnement des discours hégémoniques et de la surveillance des corps sexués, des rôles de genre et des sexualités, tout particulièrement sur des terres colonisées; 2) ce faisant, il opère une double négation : celle d'autres positionnalités par rapport aux normes sexuelles et aux normes de genre et celle des signes propres à d'autres systèmes de genre et 3) dans un mouvement de réappropriation stratégique, le troisième sexe/genre se fait

⁹⁰ Définition du troisième sexe proposée au 19^{ème} siècle en France par Alfred Delvaux (*Dictionnaire de la langue verte*, 1866), cité dans l'ouvrage de Laure Murat sur le sujet (2006, p. 11).

parfois le symbole de l'échappatoire du système binaire, au risque de reconduire l'effacement d'autres épistémologies du genre.

Tout d'abord, il faut replacer l'élaboration de cette notion dans le contexte de la censure productive de certains corps sexués, comportements et pratiques sexuelles, comme les relations avec le même sexe/genre, le travail du sexe et le refus de se marier (voir, par exemple Murat 2006, Pankuch 2018). En effet, dès le XIX^{ème} siècle, dans les pays occidentaux et leurs colonies, le troisième sexe désigne autant les suffragettes que les lesbiennes et les hommes ayant des relations avec les hommes, ainsi que des personnes travesties et quelques cas de personnes intersexes : elle regroupe ainsi tous les profils⁹¹ qui sont relégués à un espace tiers parce qu'ils transgressent la bienséance ou les fonctions attitrées à leur sexe/genre en fonction de leur statut social, de racisation ou de classe. La mise en relation de cette catégorie avec la notion de neutralité n'est possible que parce qu'elle prend une fonction de point médian ou de fourre-tout conceptuel dans la négociation des normes binaires du sexe/genre et des conditions de reconnaissance des actes et des positions sexuelles⁹². D'un point de vue épistémologique, idéologique ou politique, la formation d'un troisième membre dans le système de genre occidental moderne est tout sauf neutre puisqu'elle est inséparable de la négociation des deux pôles de sexe/genre dominants à travers le contrôle des corps et des comportements.

⁹¹Par manque d'espace, je n'aborderai pas en détail ces transformations sociales, technologiques et épistémiques de la modernité occidentale qui expliquent le traitement changeant des enjeux de sexualité et de sexuaction : celles-ci ont été documentées et analysées ailleurs, comme le passage d'une hiérarchisation morale des pratiques sexuelles à la justification scientifique de profils physiologiques et psychologiques, ou encore la logique de la censure productive des subjectivités perverses à travers laquelle les normes sociales sont sédimentées (Foucault 1976, Cardon 1984, cité dans Bourcier 2018, p. 405, Katz 1995).

⁹²Dans une perspective foucauldienne, certaines ont montré que c'est en effet à travers la discipline de la sexualité que se travaillent des normes d'appartenance aux catégories de sexe et l'évaluation des rôles de genre (Rubin et Butler 2001). En français, les lexiques de l'inversion, de l'homosexualité et de la transsexualité (incluant les désignations « folle », « tante », « tribade », etc.) témoignent de cette interdépendance des normes entourant la sexualité, le statut social, la profession, la nomination des corps sexués et les rôles de genre.

De manière similaire, l'androgynie est une figure⁹³ du ni-homme ni-femme ou du mélange des contraires qui prend son sens conjointement avec ces derniers. Si le concept d'androgynie ne consiste pas à ajouter une troisième catégorie de sexe/genre au système de la différence sexuelle ni ne s'articule en termes d'identification ou d'identité de genre, il a cependant cela de commun avec le troisième sexe/genre qu'il est défini *par* le cadre du binarisme et que son sens évolue avec celui que l'on donne aux deux pôles de la masculinité et de la féminité. Ainsi, il est intéressant de remarquer une indétermination sémantique ou bien un effet de sens en mouvement : alors que le sens étymologique de l'androgynie se rapporte davantage au sexe/genre à l'heure actuelle, il convient davantage de mobiliser la notion pour désigner une présentation de genre (dans le contexte de la distinction identité/expression). D'autres contextes culturels donnent encore une autre signification qui joue avec les contraintes de la pensée dichotomique. Par exemple, dans des cultures lesbiennes américaines, on peut qualifier d'androgynie l'effet produit lorsqu'on mobilise des signes hautement masculins sur un corps visiblement féminin, « *somewhere between butch and femme* ⁹⁴ », une signification « plus ancienne » qui ne se limite pas à l'expression de genre ou à la présentation vestimentaire ni ne se rapporte à la sexualité (Rubin 2006, p. 480, ma traduction).

Plus encore, durant le processus de colonisation et de génocide des cultures autochtones sur les territoires occupés par les juridictions coloniales, l'imposition de « l'acceptation antique de

⁹³ En gravitant autour du « Neutre », l'androgynie peut être comprise comme une métaphore de la catégorie symbolique « hermaphrodite », c'est-à-dire « le degré complexe » qui transcenderait la génitalité ou la différence des sexes (Barthes 2002, p. 240). À ce propos, je tiens à rendre explicite la distinction entre, d'une part, ces analyses figurales et idéologiques des entre-deux ou surpassements du système de genre et, d'autre part, la théorisation des expériences intersexes et intersexuées, qui luttent d'ailleurs contre de telles représentations culturelles de l'intersexualité (Bastien-Charlebois 2016, 2017). De plus, les pratiques d'énonciation queer ou trans et les signes linguistiques inclusifs qui font l'objet de cette thèse peuvent concerner des personnes intersexes qui en font l'usage et les relaient, mais il est important de désavouer le raccourci selon lequel le langage inclusif, non binaire ou neutre servirait automatiquement les luttes intersexes, qui se concentrent avant tout sur l'arrêt des chirurgies non nécessaires, non consentantes et irréversibles sur les personnes intersexes.

⁹⁴ « quelque part entre butch et femme » [ma traduction]. J'emploie la traduction de « *femme* » proposée par Kama La Mackerel, qui apparaît dans la traduction française de son premier recueil de poèmes *ZOM-FAM* (2021).

fusion de masculin et féminin (hermaphrodite, androgyne, homme-femme) » (Petrella et Borgeaud 2020, p. 6) pour encadrer et réprimer des rôles sociaux propres à d'autres systèmes de sexe/genre a souvent découlé de la confrontation des pouvoirs coloniaux à d'autres systèmes de genre (Towle et Morgan 2006, p. 671)⁹⁵. Cette imposition attire l'attention sur la tendance à l'universalisation de la pensée occidentale dominante dans les discours et les politiques sur le sexe, le genre et la sexualité, notamment à travers les lexiques de langue coloniale qui établissent des équivalences trompeuses ou abusives entre les concepts autochtones et blancs, occultant la complexité et la richesse d'autres conceptualisations (Binaohan 2014, p. 122). Le recours à des termes parapluies transnationaux comme « queer », « trans », ou encore « *gay* » ou « *transgender* » en est un autre exemple (Binaohan 2014, p. 29), mais cette réflexion concerne aussi le concept de genre lui-même, tel que souligné plus haut (*cf.* 1.1.1).

La répression légale et culturelle d'une réelle autorité symbolique et politique sur la l'attribution et la désignation des genres implique une répression linguistique (Barker 2017, p. 3; Miranda 2013, p. 354-355). Si le contexte impérialiste force un processus de contorsion conceptuelle et terminologique pour se rendre intelligible, les circonstances actuelles dans la lutte pour les droits représente une opportunité mais contient en elle-même la limite des possibilités d'énonciation (Million 2014, p. 8) : les communautés doivent négocier leurs stratégies de réappropriation et de résurgence avec ou contre les termes hérités de la colonisation⁹⁶. De nombreuses communautés autochtones connaissent aujourd'hui un

⁹⁵ Par exemple, le terme « bardache », issu de l'italien, désignait « indifféremment l'homosexuel, le bisexuel, l'androgyne, le travesti, l'hermaphrodite ou l'eunuque » (Déry, 1978, p. 7-8, cite dans Petrella et Borgeaud 2020, p. 6).

⁹⁶ À ce titre, l'imposition d'un classement binaire et hétéronormatif des genres, au fil de la colonisation et du génocide matériel et symbolique qu'elle a engendrés, contribue aux conflits théoriques et politiques qui demeurent actuellement à propos des stratégies d'affirmation de la souveraineté autochtone. Si ces débats ne font pas l'objet de cette recherche, je tiens à souligner leur importance et leur profondeur. Plusieurs chercheur·es et organisateur·trices communautaires critiquent la reproduction d'un schisme entre collectivisme autochtone et individualisme blanc, notamment en matière de droits selon le genre assigné et l'affirmation du genre. Par exemple, le rejet, par les Conseils de bande, de certaines politiques d'émancipation des femmes autochtones révèle la difficulté de réconcilier autorité politique autochtone en matière de genre et démantèlement du patriarcat, mais ces discours ne représentent pas la seule perspective sur le genre au sein des structures politiques

mouvement de résurgence, c'est-à-dire de résistance à l'effacement autant qu'à l'appropriation de leurs savoirs, et un recentrement de leurs manières de penser et d'agir (Simpson 2011), qui prend appui sur un travail de convergence et d'alliance avec d'autres mouvements sociaux transnationaux (Coulthard 2014, p. 173). Dans ce contexte, nommer, se réappropriier et repenser des rôles sociaux ancestraux représente une stratégie en tension avec les balises conceptuelles occidentales qui encadrent le sexe/genre et la sexualité.

Je tiens à m'attarder sur la fonction du terme inclusif « *Two-Spirit* » pour donner un exemple local et concret de cette dynamique sémiotique. En 1990, lors de la troisième conférence des organisations autochtones gaies et lesbiennes d'Amérique du Nord (*Third Annual Intertribal Native American/First Nations Gay and Lesbian Conference*) à Winnipeg au Manitoba, des membres et leaders LGBTQ+ des communautés présentes forgèrent le terme « Two-Spirit » (Thomas 1997, Pruden et Salway 2020), suivant une vision de l'aînée Myra Lamee (OUTSaskatoon, s.d.). Ce terme fut traduit ultérieurement par des personnes blanches par le terme « bispirituel·le » en français⁹⁷ (AGIR Montréal, communication personnelle). Il ne s'agit pas de le considérer ici comme un troisième membre dans le système de genre⁹⁸ mais comme un exemple⁹⁹ de discours stratégique formulé en langue anglaise pour contrer

autochtones. Plusieurs soulignent aussi que l'argument selon lequel le discours décolonial ne pourrait être que collectiviste et donc incapable de promouvoir l'expression individuelle est réducteur et raciste (Coulthard 2014, Binaohan 2014).

⁹⁷ Tel que mentionné plus loin, les traductions sont multiples, pour des raisons culturelles, politiques, et parfois en raison de choix personnels. À l'occasion de la midi-causerie « Two-spirit, bispiritualité et les identités de genre » organisée par la Chaire de recherche Jeunes autochtones (28 mai 2021, sur Zoom), un·e jeune cinéaste autochtone témoignait de sa préférence pour « Deux Esprits ». Pour ellui, le sens est mieux préservé que dans l'alternative « bispirituel·le ». Une autre personne soulignait qu'« en termes coloniaux, on dit non binaire » mais que se nommer en termes autodéterminés est non seulement un moyen d'exprimer qui on est au niveau personnel, mais aussi une manière de marquer sa relation au territoire et à la culture. D'autres contributeurices comme l'archéologue Meghan Walley (2018) désavouent le réflexe d'associer toute positionnalité de genre « autre » à un troisième membre du système de genre à l'étude de communautés autochtones.

⁹⁸ Lorsqu'il est présenté comme l'équivalent d'un troisième genre, c'est pour désigner une institution sociale et non pas une identité ou des pratiques sexuelles (Gilley 2006). Voir aussi le travail de Will Roscoe (1995) sur la survivance des pratiques autochtones et les dynamiques d'assimilation aux conceptualisations blanches de la sexualité, notamment.

⁹⁹ D'autres néologismes comme « Indigiqueer » sont proposés récemment (Whitehead 2017).

l'effacement des effets de l'impérialisme sur les cultures des Premiers peuples : selon plusieurs contributions, en s'énonçant Two-Spirit, on se dit non pas être « autochtone et aussi gai/lesbienne » mais plutôt détenir des responsabilités spécifiques, de manière à « *downplay the homosexual persona* » imposé par le système colonial et ses pratiques de nomination pour mettre l'accent sur l'aspect spirituel de sa vie (Jacobs, Thomas and Lang 1997, p. 3, citées dans Miranda 2013, p. 360).

L'homogénéité des conceptualisations autochtones du genre et le présupposé d'une hétérosexualité hégémonique dans ces sociétés est un mythe colonial (Rifkin 2014, Simpson 2011, Labelle 2017, Lee et King 2020). La mobilisation et la réflexion des personnes autochtones Two-Spirit (ou bispirituel·les ou Deux Esprits) sont riches (Conroy 2017). Les langues de plusieurs Nations autochtones sur l'Île de la Tortue ont utilisé des vocabulaires variés pour désigner les personnes dont le parcours et le positionnement diffèrent de l'attribution typique de ces rôles. Les traductions et les définitions de « Two-Spirit » varient donc grandement. L'ainée Ojibwe Ma-nee Chacaby, qui organisa le premier défilé de la Fierté à Thunder Bay en Ontario, l'exprime en disant « j'ai en moi deux esprits (un masculin et un féminin) » (Chacaby 2016, p. 9). Certains termes sont traduits en français approximativement, tels que *aayahkwew* en cri (l'idée d'être « ni homme ni femme ») et *Onón:wat* en mohawk, l'idée d'être habité·e des motifs (*patterns*) propres aux deux esprits féminin et masculin. L'organisme OUTSaskatoon (s.d.) explique aussi que les rôles et responsabilités attribués aux personnes Two-Spirit ne sont pas les mêmes dans toutes les communautés puisque la compréhension de cette expérience et de ce statut est aussi spécifique à chaque communauté.

Si je ne reviendrai pas sur ce sujet, il paraît néanmoins pertinent de souligner la tendance actuelle à inclure la bispiritualité, abrégée « 2S » (moins fréquemment « 2 ») dans l'énumération « LGBTQIA2S+ » (dans cet ordre ou un autre), c'est-à-dire l'éventail de tous les désirs, les parcours et les identités qui ne sont ni hétéro ni cis, qu'il s'agisse d'inclure les personnes Two-Spirit dans le public cible d'un organisme, de manifester une intention de

valoriser les cultures autochtones et/ou de signaler un travail concret de décentrement de la part d'organisations allochtones dans le cadre de partenariats de nation à nation.

Par ailleurs, l'imaginaire d'un espace tiers est parfois mobilisé pour imaginer un ailleurs hors-la-loi du genre, comme le formulait Bornstein (2016) dans le contexte des mouvements sociaux queers et trans (*cf.* 1.1.3). Il s'agit alors d'un discours en retour porté par les groupes identifiés à cette troisième classe : le concept est retourné contre ses objectifs répressifs et régulateurs à travers la modification de la valeur donnée au terme. Par exemple, dans le contexte européen du développement de la science moderne de la sexualité en Allemagne au début du XX^{ème} siècle, Magnus Hirschfeld travailla ce « registre d'identification (uranien, troisième sexe) différent et non pathologique » : selon Sam Bourcier qui trace une généalogie des stratégies discursives du mouvement transidentitaire en France à cet antécédent historique, la réappropriation du terme dans un ensemble de discours (tout) contre le pouvoir biopolitique nourrit celui-ci en même temps qu'il lui résiste (Bourcier 2018, p. 407).

Certains écrits queers et trans américains des années 1990 présentent la vertu politique et philosophique des positionnalités trans comme un point de vue tiers par rapport au système de sexe/genre. Dans *Gender Outlaw*, Kate Bornstein reprend la réflexion de Marjorie Garber dans son ouvrage *Vested Interests: Cross-Dressing and Cultural Anxiety* (1992) : « [t]he « third » is that which questions binary thinking and introduces crisis [...] [T]he « third » is a mode of articulation, a way of describing a space of possibility. Three puts in question the idea of one: of identity, self-sufficiency, self-knowledge¹⁰⁰. » (Garber 1992 citée dans Bornstein 2016, p. 126) Dans cette veine, si « [t]he concept of the “third” is the concept of the outlaw, who understands the universal constancy of change, outside any given dichotomy », Bornstein considère alors que le mandat de la communauté trans pourrait être de se positionner ainsi et d'interroger les contraintes du système binaire aux niveaux

¹⁰⁰ « « troisième » est celui qui remet en question la pensée binaire et engendre un état de crise [...] le « troisième » est un mode d'articulation, une manière de décrire un espace de possibilité. Trois met en jeu l'idée de l'un: de l'identité, de l'autosuffisance, de la connaissance de soi. » [ma traduction]

politique, économique, sexuel et philosophique sous la « *banner of the Third* », c'est-à-dire à partir d'un espace capable de penser de l'extérieur les limites de la binarité « *to bring some harmony into the world*¹⁰¹ » (2016, p. 126). Si la figure du « *border outlaw*¹⁰² » (2016, p. 127) que l'auteurice amène est intéressante en ce sens qu'elle invite à problématiser l'intersection de ces dichotomies contraignantes et délétères, l'association à la communauté trans reflète une interprétation de ce parcours de genre¹⁰³.

De plus, l'inspiration tirée de spiritualités et des cadres conceptuels non occidentaux est parfois saillante dans ces discours portés, en général, par des personnes blanches¹⁰⁴. Ce « primordialisme » (Towle et Morgan 2006, p. 672-673) dans les écrits trans blancs des années 1990 dépeint un passé mythique ou idéalisé où le troisième membre joue un rôle magique, évocateur d'une transcendance ou d'une unité des contraires célébrée dans le corps social. Ceci en a fait un bon outil méthodologique (sarcastiquement) puisque c'est une manière d'accommoder le système binaire de la différence sexuelle tout en faisant figure d'ouverture à d'autres possibles dans une optique de « tolérance » (Towle et Morgan 2006, p. 671) en même temps que l'on reconduit l'historique du génocide des systèmes de genre ou « gendecide », pour reprendre le terme proposé par Miranda à propos de la répression des *joyas* sur le territoire appelé Californie (2013, p. 352).

¹⁰¹ « le concept du « troisième » est le concept du « hors-la-loi », qui comprend que le changement est perpétuel et universel, au-delà de toute dichotomie [...] l'étendard du Troisième [...] pour créer une certaine harmonie dans le monde » [ma traduction]

¹⁰² « hors-la-loi des frontières » [ma traduction]

¹⁰³ Les recherches qualitatives portant sur les personnes trans (démographie, statut socio-économique, etc.) en Amérique du Nord incluent souvent une question sur l'autoidentification du genre avec une option « troisième genre » (par exemple, le rapport du National Center for Transgender Equality (James *et al.* 2015). Dans la littérature grise et les recherches menées en dehors du contexte académique et scientifique, on peut aussi souligner qu'un pourcentage minime, mais pas nul, de répondant·es à des sondages d'autoidentification de genre comme le Gender Census (2019), s'identifient au terme « third gender » en anglais.

¹⁰⁴ Ce qui est à distinguer de l'usage réapproprié de « *third gender* » ou « *third sex* » dans d'autres contextes. Par exemple, on observe un usage politique et contextuel en Inde, où il s'agit d'une traduction possible pour désigner les *hijras*, qui peuvent préférer cette désignation à l'assimilation aux femmes trans. Pour une histoire des *hijra/khwaja sira* et des communautés transgenres en Inde, voir Hinchy (2019) et Nanda (1990).

En conclusion, la délimitation d'une troisième catégorie conceptuelle dans le système de genre dominant et l'examen de son lexique convoquent l'histoire de la constitution moderne et coloniale des normes sexuelles et de genre. Véritable nébuleuse conceptuelle et sémantique, le troisième sexe/genre est un terrain théorique particulièrement glissant, puisque l'on y mêle plusieurs paradigmes d'entendement et de détermination du sexe/genre (comme un ensemble de pratiques ou de traits distinctifs, comme une identité ou un positionnement politique), rattaché à l'exercice de désignation des perversions et des discours stratégiques qui lui répondent. La mobilisation du troisième membre comme position dans le système de genre interroge les limites du neutre aux contours délimités par la différence sexuelle mais peut aussi prendre son sens comme un ensemble de positionnalités envisagées en excès du système binaire et que l'on compterait comme « troisième ». Même si le terme est parfois réapproprié pour contrer la pathologisation ou mobilisé sans effet stigmatisant, le terme est largement proscrit des lexiques et des recommandations officielles en matière de diversité sexuelle et de genre—il n'apparaît dans aucun guide étudié dans cette thèse, par exemple. J'ai choisi de conserver ce terme problématique dans cette section car il me semble encore pertinent au vu de la conjoncture actuelle : on pourrait avancer que l'argument pour une mention de sexe/genre non binaire ou indéterminée (X ou N) à l'État civil est plus proche de cette notion de troisième genre (compris comme une identité autodéclarée) que de l'esprit de la non-binarité. Pour ce qui m'intéresse dans cette thèse, le fait de s'interroger sur la mobilisation actuelle de cette notion peut informer l'analyse du sens donné à l'épicène et au « non binaire » au niveau linguistique, à l'image, par exemple, des tableaux de conjugaison auxquels on ajouterait une troisième personne, ou bien un genre non binaire ou bien un genre commun (*cf.* 2.2.1 sur la polysémie du pronom « iel »).

1.2.2 « Lesbianiser les symboles¹⁰⁵ » : le point de vue lesbien

Il est possible de repenser, par rapport à la notion de neutralité, les implications de l'affirmation de Wittig : « *lesbians are not women*¹⁰⁶ » (1992, p. 32) et le travail de resémiotisation de ses contemporaines, c'est-à-dire d'y explorer une lecture lesbo-queer ou non binaire, recontextualisée post-mouvement trans¹⁰⁷. En effet, dès les années 1970, en Amérique du Nord et en Europe, le terme « lesbienne » fait l'objet d'une resignification qui le détache à la fois de son sens étymologique (issu du mythe de *Lesbos* et de l'imaginaire des relations entre femmes dans l'antiquité grecque) et de sa définition comme une orientation sexuelle (des femmes envers les femmes) dans la plupart des lexiques qui distinguent fermement l'identité de genre et l'attraction sexuelle. Dans le sens qui fait l'objet de cette section, « lesbienne » dénote une positionnalité de genre, c'est-à-dire une posture par rapport au système binaire, à la norme hétérocissexiste et au patriarcat. Tout d'abord, je présente le sens politique que prend « lesbienne » chez Wittig et selon le point de vue lesbien. Deuxièmement, je relève des manifestations de ce raisonnement dans la théorisation des cultures *butch/fem* et des masculinités sans hommes, non seulement dans la francophonie mais aussi dans les écrits queers et trans anglophones. Troisièmement, je souligne l'actualité de cette compréhension de « lesbienne » à l'ère de la popularisation du concept de non-binarité et d'une relecture actuelle de Wittig, sur les talons de la dernière vague du mouvement trans.

¹⁰⁵ Le travail de « lesbianisation » des symboles est proposé par Wittig (1992, p. 87).

¹⁰⁶ « les lesbiennes ne sont pas des femmes » [ma traduction]. Pour toutes les citations de Wittig, c'est la version originale en anglais qui est citée. Je n'ai pas cherché à mettre en parallèle toutes les citations de l'original avec le texte en français donc les pages citées réfèrent à la version originale anglaise et c'est moi qui traduis. Cela dit, la traduction de certaines formules célèbres suit l'édition de *La pensée straight* parue chez Balland (2001).

¹⁰⁷ Cette relecture peut paraître anachronique mais il s'agit ici de retracer un *usage* changeant et non pas l'histoire de la catégorie politique ou de sa sémantique. Dans son commentaire sur Wittig et d'autres théoriciennes lesbiennes, Cheshire Calhoun considèrerait l'instabilité des représentations lesbiennes (et des lesbiennes) puisqu'elles reposent sur les normes de genre, lesquelles bougent au rythme du corps social : selon elle, cette instabilité et la banalisation de codes lesbiens (par les femmes *straight*) causerait la disparition de la catégorie lesbienne (1995, p. 27). Si les lesbiennes n'ont pas disparu, ce qui constitue une « lesbienne » a en effet été amené à changer.

Dans les essais de Wittig, si défaire l'illusion de nature derrière les classes de sexe permet d'envisager leur destruction politique, philosophique et symbolique (Wittig 1992, p. xiv-xv), le point de vue lesbien est le moteur d'une « révolution épistémologique » pour lutter contre l'oppression des femmes (Turcotte in Wittig 1992, p. xvii) car il permet de repenser les universaux et les signes abstraits du sexe/genre « de biais », par « *an oblique point of view* » (Wittig 1992, p. 46). Dès son essai « On ne naît pas femme » (1980), Wittig propose que la lesbienne est *nécessairement* autre chose qu'une femme telle que le féminisme dominant de l'époque la définit : si la femme (ou la Femme) se définit dans un rapport subordonné à la classe des hommes et si c'est ce positionnement qui conditionne la solidarité (féministe) entre les femmes, alors les lesbiennes ne peuvent se positionner comme femmes dans la lutte contre ce(ux) qui les opprime(nt). Leur statut et leur point de vue est un « *product of society* », une positionnalité « *not-man, not-woman*¹⁰⁸ » (Wittig 1992, p. 13). C'est de ce point de vue que Wittig interroge la marque du genre en français et définit le genre grammatical comme une trace du système de genre dominant. C'est de ce même point de vue qu'elle commente le potentiel du pronom épïcène « *they* » en anglais (1992, p. 87), la fonction duquel elle tentait d'émuler dans son œuvre littéraire avec le pronom indéfini « on », entre autres recours lexicaux et graphiques (voir l'analyse de Greco 2019, p. 3).

Cette perspective lesbienne sur le langage (et donc sur le genre)¹⁰⁹ peut être rapprochée d'autres analyses formulées en anglais dans le contexte des sous-cultures lesbiennes américaines durant l'émergence du mouvement trans, en dialogue avec la première vague des études queer dans les années 1990. Dans ce contexte, plusieurs ont mis en lumière le fait que le langage de la sexualité est un lexique de la non-conformité de sexe/genre qui

¹⁰⁸ « produit de la société [...] pas-homme, pas-femme » [ma traduction]

¹⁰⁹ Je mobilise à nouveau Wittig dans le cadre de l'analyse de la dimension iconique de la marque du genre dans la section 4.1.1. Pour rester dans les limites de mon sujet de thèse, je ne peux pas approfondir davantage la circulation de la pensée wittigienne entre les sphères francophones et anglophones, jusque dans les études trans et les recherches linguistiques sur le genre. Ces recherches sont en pleine émergence. Voir, par exemple, le travail de Kevin Henderson (2017) et les contributions de Kate Costello, Blase Provitola, et Abigail Field à la conférence *Drafting Monique Wittig* tenue à l'université de Yale en 2019.

commente les normes sexuelles : le sens de « *lesbian* » s’actualise donc dans le cadre d’un commentaire sur l’oppression et l’expression des genres. Par exemple, dans sa contribution au premier volume du *Transgender Studies Reader*, Jacob Hale souligne que *fag* et *dyke* ne désignent pas pour lui des orientations sexuelles (comme on entendrait « lesbienne » et « gai » dans leur sens commun), mais nomment plutôt des « *culturally located genderings of sexual practices and desires*¹¹⁰ » (Hale 2006, p. 298, note de fin 7). Le même volume republie un texte clé de Gayle S. Rubin, *Of Catamites and Kings: Reflections on Butch, Gender and Boundaries*, dans lequel l’auteurice montre que les milieux lesbiens sont bâtis par des « *sex and gender refugees*¹¹¹ » (2006, p. 479). Selon Rubin, ceci implique une responsabilité spécifique, celle de critiquer et de lutter contre les dynamiques d’oppression de genre¹¹². L’analyse queer des cultures butch/fem illustre bien cette fonction politique de la désignation des attitudes sexuelles¹¹³. L’étude sociologique des masculinités sans hommes (Bauer 2008) ou de la masculinité des corps assignés femme à la naissance (voir, par exemple, Halberstam 1998) témoigne aussi de la queerisation du système sexe/genre à travers l’analyse de pratiques drag (Bourcier 1999, 2008; Bourcier et Molinier 2008). Les pratiques de récupération de « débris » du système binaire refaçonnent les « *gender messages* » qui actualisent d’autres « *modes of managing gender*¹¹⁴ » (Rubin 2006, p. 472-478) de par la créativité de leurs codes et de leurs rapports d’« imitations/trahisons à la fois perverses et éphémères » face à la norme hétérosexuelle (Bourcier 2018, p. 302).

¹¹⁰ « pratiques culturellement situées de genrement des pratiques sexuelles et des désirs » [ma traduction]

¹¹¹ « réfugiés de sexe et de genre » [ma traduction]

¹¹² Afin de ne pas m’écarter du sujet, je n’élabore pas outre mesure l’enjeu que présente la reprise des codes de la masculinité hégémonique et de l’hétérosexualité en milieu queer ou homo, ni les débats qui ont eu et ont encore cours à ce propos. Dans cette section, je reprends surtout les thèses de contributeurices qui critiquent l’idée selon laquelle la subversion et l’imitation des codes dominants dans un contexte non hétérosexuel reproduiraient nécessairement l’oppression patriarcale; par exemple, l’idée selon laquelle les couples lesbiens devraient se libérer de ces « rôles » asymétriques pour une réelle émancipation (Jeffreys 1987, pp. 65–95).

¹¹³ Je reprends les arguments et la terminologie de Rubin à titre d’exemple. Pour une analyse en français, voir « Le silence des butchs » dans *Queer Zones 2* de Sam Bourcier (2018).

¹¹⁴ « signaux du genre [...] modes de gestion du genre » [ma traduction]

Ces contributions constituent une généalogie de l'usage actuel de « lesbienne » dans certains milieux queers et réseaux trans francophones. En effet, il est possible d'observer plusieurs réappropriations parallèles, surtout par des personnes non cisgenres et en dehors de la sphère universitaire. Des personnes transgouines européennes qui utilisent les codes FtM et de la transmasculinité, qu'elles transitionnent médicalement ou pas, se réapproprient « gouine », parfois en l'accordant au masculin (« gouin ») ou en suspendant l'accord (« gouin·e »)¹¹⁵. Dans d'autres contextes, la centralité des pronoms dans l'affirmation d'un parcours de genre amène certaines personnes à revendiquer une identité lesbienne avec l'usage de pronoms masculins : ces « *he/him lesbians* » réactivent, en quelque sorte, le commentaire wittiguien sur le point de vue lesbien tout en mobilisant des réflexions théoriques sur le genre qui issues du mouvement transgenre, et ce, même s'ils s'identifient comme des femmes à d'autres égards¹¹⁶.

En considérant ces exemples, il est possible de voir que même si des éléments de la pensée de Wittig et ses contemporain·es restent ancrés dans le contexte des années 1970 et 1980, ses contributions peuvent être reprises à la lumière des apports conceptuels trans et non binaires. Il faut bien prendre conscience des glissements, des recontextualisations et des contresens qui sont nécessaires pour que cette réinterprétation prenne sens, puisque ces réflexions ne s'équivalent pas sur les plans épistémologiques et politiques. Plusieurs critiques, notamment

¹¹⁵ Ces usages sont courants dans les publications de comptes gérés par des personnes transmasculines ou des gars trans basés en France (Instagram, etc.). Ce retournement d'insultes s'observe dans les mêmes contextes francophones (surtout français) que l'emploi de termes comme « transpédégouine » et « torduEs », parfois mis de l'avant plutôt que d'importer l'intraduisible « queer » (Lorenzi 2017). Au Québec, je n'ai relevé aucune reprise de ces termes dans les guides, mesures d'ouverture et discours médiatiques et communautaires. À ma connaissance, l'usage subversif ou affectueux de tels termes (« gouine », « plotte », etc.) participe d'un ensemble de discours propres à l'entre-soi des communautés queers ouvertes à la transitude, utilisés surtout à l'oral lorsqu'on est sûr·es de se comprendre.

¹¹⁶ L'usage des pronoms personnels par l'activiste transgenre Leslie Feinberg (2006) est un exemple historique de ces résonances entre identification de genre et fluidité des pratiques linguistiques. Il est à noter que ce type de parcours de genre et de choix de pronoms par des personnes qui s'identifient comme femmes ou comme non conformes dans le genre mais ancrées dans la lutte des femmes (« *woman-aligned* ») cause toujours autant de critiques et de polémiques à l'heure actuelle que les masculinités lesbiennes, butch et la non-conformité de genre plus largement dans les dernières décennies. Sur cette conjoncture des genres lesbiens à la croisée d'épistémologies queer, trans et féministes, voir Moore (2016).

aux États-Unis, ont interprété le raisonnement wittiguien au prisme de la politique de l'identité ou, plus exactement, en rabattant les propos de Wittig sur un modèle de la lutte politique ancrée dans le travail de la subjectivité. Par exemple, Jacob Hale (2006, p. 289) offre une réfutation du reniement de la classe des femmes par les lesbiennes chez Wittig en argumentant que le positionnement de « *bad girl* », compris comme un échec et un refus de se conformer aux exigences du rôle de femme, ne permet pas de se défaire du système de genre et de sortir de la différence sexuelle. Pour d'autres, la « dés-identification » lesbienne est plutôt un moyen d'exposer et de s'adresser au pouvoir totalisant de la logique identitaire, c'est-à-dire la stratégie théorico-politique qui mine la cohérence du sujet féministe moderne¹¹⁷ (Preciado 2003, p. 21). En somme, il existe plusieurs manières de relire la politisation de la lesbienne telle qu'on peut l'observer chez Wittig et de la relier aux stratégies actuelles de questionnement du régime binaire et du patriarcat.

La mutation du sens de « lesbienne » au fil des mouvements sociaux et théoriques queer, trans et non binaires nord-américains doit donc demeurer visible si l'on veut parler de rédaction épïcène et de langage inclusif ici et maintenant : ce changement des habitudes de signification mû par la problématisation de la catégorie « lesbienne » révèle une stratégie de remise en cause du fonctionnement du système de genre binaire. En cherchant à universaliser le point de vue minoritaire lesbien, c'est l'universel des catégories binaires de genre et de sexe qui est remis en question et contre lequel il s'agit de se battre. En ce sens, la notion de neutralité de genre devient pertinente au sens d'un au-delà de la marque du genre (cf. 1.1.2), mais il semble que l'identification lesbienne soit aussi remobilisée dans le sens d'un ensemble tiers d'identifications de genre (cf. 1.1.3). Les textes cités dans cette section montrent aussi que la réflexion a lieu *entre* le français et l'anglais et non pas dans une langue ou dans l'autre : on trouve des commentaires de Wittig en anglais sur ses textes traduits du français (par exemple, Hale 2006, Butler 1993) mais Wittig écrit aussi en anglais sur des

¹¹⁷ Ces questions de réception et l'impact du point de vue lesbien sur le questionnement du « Nous femmes » moderne, blanc et colonial ont été examinées sur la scène universitaire anglophone (Butler 1990) et francophone (Baril 2009b, Mayer 2011).

réalités linguistiques francophones (1992). Enfin, le travail sur le genre comme système d'oppression dans la reconceptualisation de la lesbienne implique un travail *sur* la langue (expérimentation lexicale et avec les pronoms, par exemple) et *de* la langue à un niveau plus théorique : comme le montrent plusieurs essais de Wittig, lesbianiser les symboles (1990, p. 87), c'est réaffecter d'un sens genré la structure même des théories de la signification naturalisées par le point de vue dominant (masculin) et explorer comment un point de vue lesbien peut « *en-gender*¹¹⁸ » les représentations sociales des corps et de leurs relations (de Lauretis 2007a, p. 32).

1.2.3 « *Celleux qui transent le genre*¹¹⁹ » : les parcours trans

Cette section vise à montrer comment les mouvements trans, le point de vue analytique trans et la fluidité du sens de « trans » elle-même figurent le neutre. Je propose de considérer en quoi l'articulation théorique et la terminologie des parcours trans mettent en lumière les contraintes du binarisme et de l'idéologie de la différence sexuelle, présentent un commentaire sur les limites du genre comme système de classement et esquissent des possibilités d'énonciation impensées ou impensables sur le mode dichotomique homme-femme. Je procède en trois temps. Tout d'abord, d'un point de vue sociohistorique, les discours sur les parcours trans travaillent le concept de la neutralité de genre, entre procédure diagnostique et empoussancement politique. Ensuite, d'un point de vue théorique, la production d'une lentille analytique sur le genre issue des savoirs situés trans (études trans) amène une critique des normes d'attribution du genre, à commencer par les contributions théoriques trans qui se donnent pour mandat la déstabilisation du système de genre binaire. Enfin, d'un point de vue sémiotique, je propose que les parcours trans et les réflexions sur le genre qu'ils peuvent générer nourrissent la mutation des habitudes de signification relatives aux notions de neutre et d'inclusif, à condition que l'on considère la transitude non pas comme une manifestation marginale de la diversité des parcours de genre mais bien comme

¹¹⁸ « en-gen(d)rer » [ma traduction]

¹¹⁹ Citation [ma traduction] de Finn Enke désignant les personnes trans comme « *people who trans gender* » (2012, p. 20).

« a central cultural site where meanings about gender and sexuality are being worked out¹²⁰ » (Valentine 2007, p. 14).

Premièrement, pour comprendre le lien entre les parcours trans et la conceptualisation du neutre, il faut situer brièvement la catégorie « trans » au carrefour de la terminologie médicale et du lexique des résistances politiques à la loi du genre. Au tournant du XX^{ème} siècle en Europe et aux États-Unis dès les années 1930, au fil du développement de l'endocrinologie et de la sexologie, certaines contributions scientifiques comme celles d'Hirschfeld et de ses successeurs envisagent le sexe comme un spectre « mâle—femelle » dont les extrêmes ne sont que des archétypes : dans cette perspective, les profils sexués et genres se présentent en réalité comme une multitude de « gradations » (Meyerowitz 2004, p. 23), qu'on classe en deux groupes des frontières de la masculinité et de la féminité. Le « *[t]ransvestism* » et le « *transsexualism* » (Benjamin 1966; Stoller, cité dans Lachenal 2021) sont ainsi identifiés et pris en charge comme des cas pathologiques sur ce spectre des sexes/genres. Pour certains comme Hirschfeld, ces cas sont certes anormaux mais pas nécessairement immoraux ni criminels¹²¹. Cela étant dit, les premières cliniques prodiguant des soins aux personnes transsexuelles ont raffiné les critères de légitimation du statut trans à partir d'une échelle de conformité à la différence sexuelle — avant même de servir les objectifs d'affirmation de genre des personnes désireuses d'entreprendre une transition médicale (Stone 1987, p. 9-10). En effet, même vu sous un jour affirmatif, le maintien des parcours trans comme « une exception permanente » répond à l'obligation de maintenir le paradigme de la binarité des sexes (Espineira 2008, p. 27). Cet « idéalisme politico-scientifique » des juges et des professionnel·les de la santé (Preciado 2019, p. 21) reproduit alors la « maltraitance théorique » (Espineira 2008, p. 27) des personnes trans, à qui l'on

¹²⁰ « un chantier culturel central où les signes du genre et de la sexualité sont travaillés » [ma traduction]

¹²¹ Dans l'esprit de ces travaux menés par Hirschfeld, Christine Jorgenson a notamment mobilisé le discours selon lequel le sexe/genre de toute personne peut être situé sur un spectre afin de normaliser son parcours (Meyerowitz 2004, p. 101). La transition de Jorgenson fut l'une des premières transitions intensément médiatisées dans les années 1950 aux États-Unis.

refuse la possibilité de théoriser leurs propres vécus, alors que ces mêmes professionnel·les refusent de problématiser leur propre positionnement (Gil de Muro 2006, p. 28, citée dans Espineira 2008, p. 25; voir aussi Reucher 2005).

Dans ce régime de prise en charge médicale empreint d'une culture de la surveillance et du contrôle social (*cf.* 1.1.1), le corps trans n'existe « que comme corollaire d'une ethnographie de la perversion » (Preciado 2019, p. 217). En ce qui concerne le sujet de cette thèse, le corps trans se fait ainsi figure d'un neutre structurellement impossible. Dans cette perspective, il est possible de considérer la conceptualisation et la nomination du statut trans elles-mêmes comme une technologie du genre (Macé 2010, citant de Lauretis 1987), c'est-à-dire une manière de redéployer ou de reconsidérer des habitudes sémiotiques pour affecter l'attribution du genre¹²².

Le « désassujettissement » des savoirs trans, en déplaçant le sens de cette même dénomination, a été progressif au cours du XX^{ème} siècle (Stryker 2006, p. 1) et, surtout, au fil des vagues successives d'empuissancement trans qui ont permis aux personnes concernées de renommer l'expérience trans. Les discours et les nouveaux termes amenés pour opérer ce désassujettissement sont documentés dans les archives communautaires depuis l'après-guerre (Namaste 2000, Stryker 2008). Par exemple, dès les années 1970 aux États-Unis, plusieurs termes circulent pour défaire les subjectivités trans du contrôle discursif de la médecine et des sciences de la sexualité, comme « transgenderist » (Hill 2013, cité par Kunzel 2014, p. 287).

En français comme en anglais et en Europe comme en Amérique du Nord, d'autres stratégies émergent, comme le fait de substantiver le préfixe « trans » avec un signe de ponctuation

¹²² Macé (2010) propose que le « transsexualisme » agit comme une technologie du genre dans une perspective de resserrement du contrôle sur les parcours de genre, mais je propose ici que la manipulation de ces catégories conceptuelles est plus ambivalente.

pour indiquer un propos sur la diversité des parcours de genre¹²³ ou encore le fait de modifier le radical auquel s'applique le préfixe « trans ». Par exemple, en France, « [l]es termes *trans*' et *transidentité* effacent symboliquement les différences et permettent d'aller au-delà divergences et de construire des revendications sur des valeurs et des nécessités communes. » (Espineira 2008, p. 16) Dans le cadre du mouvement transgenre américain des années 1990, on peut aussi relever des usages comme « *transsexual* », où l'orthographe du terme médical « *transsexual* » est volontairement modifiée dans une optique de dépathologisation (Valentine 2000, p. 68, cité dans Towle et Morgan 2006, p. 683). La même stratégie se retrouve dans le contexte français, où l'on peut relever, dans les années 2000, l'usage de « transsexe » au lieu de « transsexuel » (Espineira 2008, p. 15-16). Plus récemment encore, dans le milieu trans matérialistes français, une appropriation de la figure du transfuge de classe sert à théoriser la transition comme une expérience de changement de classe de sexe (Beaubatie 2021, Clohec et Grunenwald 2021).

Ainsi, les déclinaisons de « trans » en font le nom d'une identification politique et d'une catégorie sociale « en constante expansion » (Enke 2012, p. 18), mais aussi le verbe d'une transgression des « *expectations* » de la société envers les personnes « *who trans gender* » (Enke 2012, p. 19-20)¹²⁴. En ce sens, le fait d'être trans est donc une attitude et un mode d'action, c'est-à-dire un ensemble « de négociations, de chemins de traverse, pas de souffrances » (Lari in Danjé 2021, p. 27). La diversité des stratégies est claire si l'on considère l'exploration conceptuelle et le foisonnement terminologique en cours, c'est-à-dire la pluralité des interprétants et des communautés trans. En effet, si un seul terme ou formulation rassembleuse a pu primer à différents moments de l'activisme trans,

the global catalog of specialized terms for gender variety shows how impossible it really is to group such a wide range of phenomena together under the single term « transgender » without keeping that word's definition very flexible and without paying

¹²³ Ces déclinaisons ont fait l'objet de désambiguations et de critiques au fil de l'institutionnalisation des études trans, surtout anglophones (Stryker, Currah et Moore 2008).

¹²⁴ Pour une étude du « *transing* » comme approche analytique, voir Baril (2017a) et Silverman et Baril (2021).

*close attention to who is using it to refer to whom, and for what reasons.*¹²⁵ (Stryker 2008, p. 23)

Plus encore, s'il n'y a pas *un* point de vue trans ni un seul mode de politisation trans, il faut aussi rappeler que la conceptualisation des parcours trans forme, jusqu'à maintenant, « *a hegemonic sociopolitical identity crafted by (mostly), white binary trans people*¹²⁶ » (Binaohan 2014, p. 29) et que ses mécanismes universalisants¹²⁷ effacent sa particularité culturelle occidentale (Enke 2012, p. 20; Danjé 2021, p. 13). Cet effet de sens est documenté de longue date dans les recherches universitaires menées auprès des populations trans (voir, par exemple, Valentine 2007). On peut avancer que ce même enjeu se présente aujourd'hui dans la diffusion de la non-binarité (*cf.* 1.2.5), qui se trouve conceptualisée, en partant des notions hégémoniques de genre, de masculinité et de féminité, comme « *a movement away from an initially assigned gender position.*¹²⁸ » (Stryker 2008 p. 19)

Deuxièmement, un « point de vue trans » sur le système de genre implique un travail critique sur son fonctionnement en pratique dans le quotidien et en théorie, particulièrement en ce qui concerne la binarité homme-femme. En ce sens, s'interroger sur la différence entre les expériences trans et non trans du genre ne consiste pas à se pencher sur des cas particuliers ou déviants contre la norme binaire, mais à interroger « *a dominant or common construction of gender* » (du point de vue des parcours cis binaires) à la lumière d'une construction du genre minorisée, « *a marginalized or infrequent one.* » (Stryker 2008, p. 19; voir aussi

¹²⁵ « le répertoire mondial des termes spécialisés pour désigner la diversité de genre montre qu'il est bien impossible de regrouper un tel éventail de phénomènes sous une même terme, « transgenre », sans veiller à définir ce mot de manière très flexible et porter une attention particulière à qui l'utilise, pour parler de qui, et pour quelles raisons » [ma traduction]

¹²⁶ « une identité sociopolitique hégémonique fabriquée (surtout) par des personnes trans binaires blanches » [ma traduction]

¹²⁷ Dans son introduction au recueil d'essais et de poèmes *Afrotrans* (2021) Michaëla Danjé explique que « [l]e vocabulaire et les conceptualisations des transidentités qui prédominent actuellement découlent d'une circulation impérialiste et eurocentrique des formulations, des savoirs et des expériences. Elle donne l'illusion d'une homogénéité mais les réalités vécues résistent aux schématisations, et c'est tant mieux [...] » (Danjé 2021, p. 13)

¹²⁸ « un mouvement de départ d'une position de genre assignée initialement » [ma traduction]

Wilchins 2002) Il s'agit alors d'une lentille politique qui interroge ce que le genre fait aux corps trans, plus encore que ce que le point de vue trans peut apporter à l'étude du système de genre¹²⁹ (Currah et Moore 2013, p. 609).

Vu sous cet angle, il est possible de théoriser le statut trans comme un parcours tout d'abord de transgression des normes binaires du genre dans le régime de la différence sexuelle (Bornstein 1994, Feinberg 1990, Preciado 2008), c'est-à-dire à l'encontre de la régulation du statut trans comme une assignation à « un seul genre (celui qui leur manque). » (Bourcier 2018, p. 237) De la même manière qu'on a pu le voir avec le « neutre », le corps trans prend donc sens dans un mouvement de fuite ou d'émancipation toujours-déjà problématique, qui « se fabrique » (Preciado 2020, p. 31) en négociation avec les normes hégémoniques (Espineira, Thomas et Alessandrin 2014). La dénomination « trans » (ou un autre dérivé choisi comme terme englobant) regroupe alors « l'ensemble des identités transgressives par rapport aux catégories traditionnelles de sexe et de genre. Il regroupe des personnes transgenres, transsexuelles, intersexuées [sic], des hommes efféminés, des femmes masculines, des drags, des genderqueers, etc. » (Baril 2009a, p. 265).

Cette interprétation du fait d'être trans n'est pas sans rappeler la contestation queer du binarisme, que l'on peut observer dans le fait que des personnes trans « *experience the desire to be trans or queer more strongly than the desire to be male or female*¹³⁰ » (Halberstam 1998, p. 164, cité dans Calhoun 2001, p. 72), ou encore dans l'étude de la sémiotisation du corps¹³¹ trans dans des contextes communautaires ou intimes (Rubin 2006, Cromwell 2006). À ce propos, il faut relever les critiques formulées à l'égard de cette lecture queer : selon

¹²⁹ « *Instead of asking what transgender does to/for gender, we invert the usual litmus test and center the effects of the current gender regime on trans people.* » (Currah et Moore 2013, p. 609)

¹³⁰ « ressentent davantage un désir d'être trans ou queer qu'un désir d'être un homme ou une femme » [ma traduction]

¹³¹ Ces ouvrages ne font pas référence à la sémiotique du corps et la théorie de ses intensités comme enveloppe et comme mouvement (Fontanille 2011, par exemple) ni à l'analyse sémiotique du corps suivant Jakobson (Marin 2022). Il serait très intéressant d'investiguer la critique trans qui peut être faite des travaux dans ce champ d'études mais cela ne fait pas l'objet de cette thèse.

plusieurs contributeur·trices, elle a reproduit l'instrumentalisation de la figure trans pour appuyer la critique féministe et queer du système de genre inspirée par le modèle performatif du genrement (Butler 1990, 1993, 2005, 2006) et elle a décentré les problématiques vécues par les personnes transsexuelles binaires pour (sur)valoriser les parcours considérés comme plus transgressifs (Prosser 1998, Halberstam 2000, Namaste 1999, 2007, Serano 2011)¹³².

Cela dit, le fait de nommer la cissexualité et le cisgenrisme qui en découle (Serano 2007, Lennon et Mistler 2013) établit la transitude comme une expérience de subjectivation et d'autodétermination du genre dans une relation intentionnelle en rapport avec le processus d'assignation (Whittle 2006, p. 195) qui « trans » le genre et ses frontières ou, dans les mots des fondateur et fondatrice de la revue *Transgender Studies Quarterly* Paisley Currah et Susan Stryker, qui « change le genre » (Stryker 2020, p. 304). En ce sens, « les transidentités anti-assimilationnistes », qu'elles se traduisent par une identification binaire ou non, « contredisent la reproduction, la validation et par conséquent la propagation [du système binaire]. » (Espineira 2008, p. 44) Dans un rapport critique avec les resignifications féministes et queer du genre, ces analyses trans problématisent l'étiologie du sexe/genre en mettant en conflit identité, expérience et assignation comme fondements de l'attribution du genre (Currah et Moore 2013, p. 609-610).

¹³² Cette tendance se présente dans des discussions académiques à l'écrit mais se retrouve aussi dans d'autres contextes. Par exemple, j'ai pu la remarquer à titre personnel à travers ma participation à des événements universitaires féministes. Par exemple, en 2018, durant la huitième édition du CIRFF à l'Université Paris X Nanterre, un caucus pour rassembler des contributions trans aux études féministes dans la francophonie avait été co-organisé par Cha Prieur et Karine Espinera, avec la participation de Sam Bourcier qui s'est ensuite désisté du fait d'un boycott du congrès. J'avais trouvé surprenantes les interventions de certaines chercheuses féministes cis venues y assister, lesquelles n'interpelaient pas du tout les personnes trans présentes, voire leur semblaient faire dérailler le débat : par exemple, l'une d'elle insista sur son travail au sujet de la débinarisation du genre depuis plusieurs décennies, et semblait supposer (à tort) que c'est ce que nous visions aussi, ou signifiions aussi par le fait même d'exister en tant que personnes transsexuelles, transgenres, non conformes dans le genre et trans non binaires. À l'instar de cette situation dans laquelle le trans se faisait encore une fois le symbole d'un troisième genre débinarisé (cf. 1.2.1) ou d'une transgression de la loi du genre utile à certaines luttes féministes, je montrerai, dans le chapitre 4, en quoi l'usage de concepts trans dans le contexte de la communication inclusive peut passer par une appropriation féministe de la figure trans et en quoi la valorisation de certains parcours trans influence les discours soutenant la féminisation.

Alors que le point de vue trans sur le genre implique une prise de recul critique par rapport aux technologies du genre déployées par les autorités étatiques et médicales et l'actualisation du système binaire de la différence sexuelle, les effets de ce mouvement théorique et militant semblent se refléter dans la normalisation de pratiques de nomination trans (Zimman 2017, 2019; Nordmarken 2019) et les changements légaux (précaires, jurisprudentiels avant tout) que l'on observe actuellement, notamment au Canada, qui découplent le changement de mention de genre de la transition médicale.

1.2.4 « *Freaks, le retour*¹³³ » : la non-conformité de genre

Le concept de non-conformité de genre¹³⁴ traverse plusieurs courants théoriques, épistémologiques et politiques. Il intervient pour évoquer un large éventail d'attitudes, de positions, de ressentis et de réflexions par rapport au système (binaire) du genre. Cette section vise, tout d'abord, à présenter deux figures du neutre que l'on retrouve dans ce concept (identité ou positionnement). Pour ce faire, j'analyse la terminologie de la sexualité et de l'identité de genre, à commencer par la mise en relation de la non-conformité de genre avec « trans » à l'intersection des sphères anglophones et francophones. Ensuite, cette section s'attarde à la non-conformité en tant qu'ensemble d'attitudes et de pratiques d'auto-énonciation dont l'effet est, non pas de traduire un ressenti intérieur ou une identité authentique, mais d'énoncer une posture politique contre les normes binaires, hétérosexistes et cissexistes du système de sexe/genre dominant. Ainsi, le fait d'évoquer la non-conformité de genre révèle un ensemble de discours critiques sur la grammaire du genre, c'est-à-dire sur la formalisation même des parcours et des expériences genrées (cf. 4.1.2).

Si l'analyse sociolinguistique du lexique des genres « ne-uter » ne fait pas l'objet de cette thèse, il paraît important de se pencher de plus près sur la circulation de termes particuliers

¹³³ Sous-titre dans l'ouvrage de Sam Bourcier *Queer Zones 2* (2018 [2005], p. 403)

¹³⁴ À la différence de « non-binarité de genre » qui entre dans les lexiques francophones avec un trait d'union, à l'américaine (cf. 1.2.5), ce terme requiert encore en général l'application de la règle en vigueur concernant la négation « non » devant un substantif ou un adjectif.

en ce qui concerne la non-conformité de genre pour révéler les dynamiques de sa conceptualisation et le rôle du langage verbal dans son articulation. Les qualificatifs « non conforme dans le genre » ou « non conforme de genre » et le substantif « non-conformité de genre » sont des traductions de l'anglais *gender nonconforming* ou *gender non-conforming* et *gender nonconformity* ou *gender non-conformity*. Le Lexique de la diversité sexuelle et de genre du Bureau de la traduction du Canada valide ces conventions (TermiumPlus 2019) même si l'usage en anglais reste bien plus fréquent que son équivalent en français, et ce, que l'on considère des productions francophones américaines, européennes, ou ailleurs dans la francophonie.

En effet, les propositions de traduction sont encore multiples et l'usage en français ne s'est pas arrêté sur un seul terme¹³⁵. Par exemple, dans le glossaire de la *Politique sur la prévention de la discrimination fondée sur l'identité sexuelle et l'expression de l'identité sexuelle* de la Commission ontarienne des droits de la personne (2014), on parle de « personne non conformiste, *queer* ou hors norme sur le plan du sexe » ; dans le lexique de la Fondation Émergence (2022), on parle de personnes « non conformes aux normes de genre » ; dans le guide *LGBTQI2SNBA+ Les mots de la diversité liée au sexe, au genre et à l'orientation sexuelle* de la Fédération nationale des enseignantes et enseignants du Québec, la formulation choisie est « personnes non conformes aux stéréotypes de la masculinité ou de la féminité » (Dubuc 2017, p. 11)¹³⁶.

¹³⁵ Les traductions varient, surtout en l'absence de discours de référence et de lexique centralisé; une situation à laquelle certaines institutions canadiennes cherchent actuellement à remédier, comme en témoigne la publication très récente de l'*Inclusionnaire* (2022) du Bureau de la traduction et le lexique *Équité, diversité et inclusion* du Comité pancanadien de terminologie (2022). Or, la profusion des lexiques et leur circulation en ligne donnent un exemple de cette dynamique de traduction tout d'abord de l'anglais vers le français : par exemple, le blog souvent cité *La vie en queer* (2018), piloté par une personne basée en Belgique, offre une désambiguation entre « non binaire » et « non-conforme » basée sur les définitions de ces termes en anglais sur Wikipédia. De telles traductions *ad hoc* continueront de circuler quoi qu'il en soit des lexiques officiels.

¹³⁶ De telles paraphrases existent bien entendu en anglais mais le terme *gender nonconforming* et ses dérivés restent la référence. Ici, comme dans les autres parties de cette section, il faut garder à l'esprit que l'articulation des concepts liés au genre dépend du lexique de la langue dans laquelle ils sont formulés : sans tomber dans le

La non-conformité de genre est parfois placée dans le lexique de l'identité de genre, telle qu'elle est définie par rapport au corps sexué et à l'orientation sexuelle. Par exemple, en anglais, l'acronyme « GNC » (pour *gender nonconforming*) est parfois employé après la lettre T (pour *trans*) sous la forme « TGNC », surtout dans la littérature scientifique anglophone¹³⁷. Dans la recherche scientifique et les publications communautaires francophones, c'est l'appellation « trans et non binaire » qui prime (Pullen-Sansfaçon et Medico 2021, Table nationale de lutte contre l'homophobie 2019). On peut penser que la plus grande facilité de traduction de « *non-binary* » pour donner « non binaire » y est pour quelque chose. Comme on le verra à la section suivante, « non binaire » peut jouer un rôle similaire à celui de « *gender non-conforming* » si l'on considère le terme dans le lexique de l'identité de genre et non pas dans celui des pratiques de resignification critique queers.

En ce sens, le concept appartient au champ sémantique des identités de genre qui ne s'alignent avec ni l'un ni l'autre des rôles sociaux « homme » et « femme » (cis ou trans) sans pour autant faire appel à une identification positive ni spécifier des prérequis médicaux ou légaux reliés à l'expérience de la non-conformité. Ainsi, dans le contexte d'une recherche scientifique sur des individus ou sur les communautés de la diversité sexuelle et de genre, la mobilisation du terme « non-conformité de genre » et ses dérivés permet de solliciter un large échantillonnage de participant·es à la recherche sur les communautés concernées par les inégalités et les refus de service reliés aux normes sexuelles et de genre.

En français et tout particulièrement ici au Québec, l'émergence actuelle de la formulation inclusive « non-cis »¹³⁸ semble se rapprocher de ce sens de « non-conforme » comme une

piège du relativisme linguistique, il semble impossible de dégager un concept du genre stable à travers les langues (voir à ce sujet, Butler 2019), surtout considérant l'asymétrie de l'influence entre les langues (cf. 3.1.3).

¹³⁷ Cet usage de « TGNC » comme un grand parapluie est très courant dans les travaux de recherche en médecine, en santé publique et en psychologie menées en anglais (Tankersley *et al.* 2021, Ding *et al.* 2020, Teti *et al.* 2021a, 2021b, Lin 2021).

¹³⁸ L'énumération des termes parapluie « trans et non binaire » est trop restrictive pour certaines personnes qui ne se sentent, pour ainsi dire « ni complètement homme ni complètement femme » mais ne désirent pas s'associer à l'un ou l'autre terme. Il va sans dire que ce lexique de plus en plus précis pour exprimer un sentiment

affaire d'identification sur le spectre du genre, avec ou sans parcours de transition. Par exemple, j'ai pu observer l'évolution de la désignation des personnes visées par les rencontres en non-mixité de certains comités trans d'organismes communautaires locaux (invitations et discussions par courriel, formulations englobantes en rencontres, etc.). Il y a quelques années, il fallait encore rendre explicite le fait que les personnes trans aux parcours non binaires (sans transition « complète » ou « cohérente » aux niveaux légal, médical et social, ne s'identifiant pas au « sexe opposé », etc.) étaient bienvenues lors de certaines rencontres, ce qui peut témoigner d'un effort pour se défaire du sens médicalisé de « trans » sur le modèle FtM/MtF. Actuellement, on invite le plus souvent les personnes « trans et non binaires » et on précise régulièrement que « trans » inclut tous les parcours trans, binaires ou non. Or, le sens commun continue d'évoluer. Dès 2021, j'ai pu constater le passage à l'usage de l'énumération « trans, non binaires et non-cis » ou le recours à l'expression « toutes les personnes non-cis », pour reconnaître la diversification des positionnements identitaires, certaines personnes ne se sentant pas interpellées dans l'idée de transitude ni même par celle de la non-binarité, mais désirant tout de même contribuer aux discussions et aux projets de comités de travail trans en s'identifiant *sur le mode* de la transitude, c'est-à-dire d'un départ du sexe/genre assigné à la naissance¹³⁹.

profond et intime d'identification genrée présente plusieurs défis qui dépassent le champ terminologique, à commencer par la question de savoir à qui, à quels corps et à quelles expériences on veut faire référence en utilisant un terme ou un autre. Sans dévier du fil conducteur de ce chapitre, je formule des remarques à ce sujet au fil des sections qui suivent parce qu'il s'agit d'une problématique actuelle et importante. Mon point de vue théorique sur ces évolutions terminologiques et épistémologiques est détaillé plus loin (cf. 3.2.2 « Peirce nominaliste »).

¹³⁹ Certaines critiques—tout particulièrement d'un point de vue matérialiste sur les réalités trans—verront certainement dans ces pratiques de nomination changeantes les limites de l'identification performative comme dénominateur commun de communautés d'intérêt. Ici, je souhaite simplement souligner que, dans notre espace universitaire et militant québécois, la trajectoire actuelle des dénominations des groupes sociaux impactés par la discrimination hétérocissexiste est similaire à ce que l'on observe en anglais avec « TGNC » : il est probable, selon moi, qu'après avoir dilué ou « édulcoré » (Wilchins 2004, p. 30) le sens de « trans » pour le rendre le plus inclusif possible à l'égard des résistances à la conformité des parcours et des expressions de genre, son champ référentiel se resserre prochainement, dans le contexte d'usages comme « trans et non binaires et non-cis » où l'on se rendra compte que « cis » n'est pas seulement le signe d'une identification de genre *mais* du respect des normes assignées à notre genre.

Néanmoins, le concept de non-conformité de genre peut aussi prendre un sens plus proche de « *genderqueer* » et « *queer* » si l'on veut le comprendre non pas comme l'énoncé d'une position dans le système de genre, mais plutôt comme un commentaire sur un parcours par rapport aux normes qui régissent l'intelligibilité des genres (masculin et féminin). Si la non-conformité peut se faire synonyme d'une « variation » (de l'anglais « *gender variant* », voir par exemple Kunzel 2014) ou une fluidité non binaire de l'identification (voir par exemple Wilchins 1997, Bornstein 2016), elle signale aussi une résistance à l'assimilation dans la logique dominante de la différence sexuelle et ses normes hétérocissexistes. C'est dans cette veine que certaines contributions au sein du mouvement trans des années 1990 et 2000 en Amérique du Nord en viennent à centrer la notion de transgression (« *gender transgressive* ») sans égard à l'identification transgenre (« *trans-identified* ») pour analyser « *our struggles against a coercive binary gender system*¹⁴⁰ » de la manière la plus inclusive possible (Spade 2003, p. 16). Dans les exemples de lexiques cités plus haut, on observe toutes ces facettes du concept de non-conformité de genre lorsque « non conforme » est employé dans la définition de la transphobie comme un ensemble d'attitudes négatives liées à la transgression des normes de genre, que la cible soit une personne trans ou non. Le fait d'aborder directement les normes sexuelles et de genre, les effets discriminatoires et la violence qui résultent du non-respect de ces normes, permet en effet un commentaire qui s'applique à tous les groupes sociaux sans perdre de vue leurs différences (Wilchins 2019, p. 28-29).

C'est parce qu'il a été si malléable et récurrent dans la littérature que ce concept vaut la peine d'être souligné ici par rapport à l'enjeu du langage dit inclusif ou neutre sur le plan du genre. L'idée de « se sentir » ou d'« être » non conforme peut prendre sens quel que soit le parcours de la personne qui l'interprète (cis, non-cis, non binaires, trans, etc.), même si les idées, les

¹⁴⁰ « nos luttes contre un système de genre binaire contraignant » [ma traduction]. L'usage courant de « non conforme » à la suite de « trans » pour l'en distinguer est donc intéressant considérant que dans de nombreux écrits au cours du mouvement transgenre des années 1990 et 2000 (cf. 1.2.3), *gender nonconforming* est plutôt inclus dans le parapluie transgenre. Cette mutation du potentiel inclusif des termes—l'un englobant ou spécifiant l'autre en fonction du contexte et du parti pris de la personne qui les utilisent—n'est pas linéaire ni sur le plan historique ni sur le plan spatial.

affects et les réalités désignées ne sont pas les mêmes (il peut s'agir de leur identité et de leurs pratiques, de la conceptualisation de leur rôle de genre, d'une opinion sur le devenir du système binaire du genre, etc.). La réflexion sur les normes de genre en termes de conformité est aussi stratégique pour plusieurs auteurices qui problématisent la conformité aux normes de genre comme un problème de hiérarchisation raciste et classiste (voir, par exemple, Binaohan 2014, Menon 2020). Il est donc possible de considérer qu'à l'heure actuelle, en anglais comme en français, évoquer la « non-conformité de genre » remplit une fonction inclusive tantôt similaire à celle du terme parapluie « non-binarité » (cf. 1.2.5), tantôt plus large que celui-ci, considérant qu'elle est intelligible en dehors du seul lexique de la pluralité des genres et qu'elle peut inclure la notion « trans » dans certains contextes. En d'autres mots, le concept de non-conformité de genre ne dépend pas simplement ni de l'articulation de la transitivité ni du système de classement ternaire des identités de genre (homme – femme – non binaire) en voie de validation institutionnelle actuellement, et il importe de souligner sa généalogie queer.

Le concept de non-conformité de genre regroupe en effet des pratiques d'énonciation et de présentation du corps qui sont non seulement en tension avec les codes de la masculinité et de la féminité hégémoniques mais aussi intentionnelles dans leur affront à la loi du genre (et à la pensée *straight*), que ce soit en mobilisant la figure du *freak*, du monstre ou du hors-la-loi pour évoquer un sabotage du système de sexe/genre. La réappropriation du registre de la menace permet depuis plusieurs décennies aux collectifs militants queers et trans de pointer du doigt les « cages identitaires » (Bourcier 2018, p. 413) dans lesquelles les discours scientifiques et médicaux cherchent à maintenir les exceptions à la norme binaire, cisgenre et hétérosexuelle. Il est employé littéralement dans le nom de l'un des premiers collectifs de lutte pour la libération des personnes trans(genres) aux États Unis, Transsexual Menace. L'objectif est de s'approprier la peur que génère nos parcours, à la fois pour ridiculiser cette réaction des institutions qui nous définissent comme anormaux et pour en dégager un pouvoir d'agir sur les discours et les politiques de ces institutions. Par exemple, Sam Bourcier

identifie comme un travail des *freaks*¹⁴¹ du genre la pratique du discours en retour dans le mouvement trans français des années 2000 (Bourcier 2018, p. 403) : les activistes trans s'adressaient à l'institution de la psychiatrie avec un discours détonnant et dépathologisant à travers des actions directes qui mobilisaient à fond le caractère perturbateur de ceux que l'institution constitue elle-même comme « les trans ».

Dans l'ouvrage pionnier *GenderQueer: Voices Beyond the Sexual Binary* (2002), l'entrejeu des termes politiques et rassembleurs « queer », « genderqueer » et « trans » est saillant et révèle, à mon sens, en quoi la réflexion sur les normes de genre dans un contexte de coalition des « *freaks* » illustre au mieux la fonction de la non-conformité de genre comme concept. Les coéditrices réfléchissent en effet leurs parcours de genre différents (une lesbienne cis, une femme trans et *genderqueer*, une femme trans) de manière convergente, à travers la lentille de la critique du binarisme de genre. Dans son introduction, Joan Nestle raconte comment sa mère l'avait réprimandée parce qu'elle avait commencé à porter des vêtements d'homme :

*At that moment my mother had recognized that I was, in the parlance of the 1950s, a freak, and « freak » then became my self-image, a word synonymous with gender nonconformity. The discussions we now have of gender play and drama, of deconstruction and reconstruction, are for me always anchored in that word.*¹⁴²
(Nestle dans Nestle, Wilchins et Howell 2002, p. 5)

Cette stratégie discursive est encore déployée actuellement et permet surtout un décentrement de la rhétorique de l'identité pour plutôt mettre en lumière des réalités matérielles du

¹⁴¹ Bourcier n'est pas à l'origine de la théorisation des sujets non conformes dans le genre comme *freaks*, bien entendu. La réappropriation de cette insulte en anglais est courante et documentée dès les années 1980 dans plusieurs essais et textes de fiction -- voir, par exemple, les écrits de Bornstein, Wilchins et Nestle cités plus tôt ou encore le roman *Geek love* de Katherine Dunn (1989). Comme pour *gay* et *queer*, la réappropriation de *freak* ne provient pas non plus du monde universitaire.

¹⁴² « À cet instant, ma mère avait reconnu que j'étais, dans le parler des années 1950, une *freak*, et « freak » est alors devenu mon image de moi-même, un mot synonyme de la non-conformité de genre. Nos discussions actuelles sur le jeu et la mise en scène du genre, sur sa déconstruction et sa reconstruction, restent, pour moi, toujours ancrées dans ce mot-là. » [ma traduction]

sexe/genre et des positionnements politiques. Par exemple, Paul B. Preciado (2020) a choisi de s'adresser à une assemblée de psychanalystes en s'auto-identifiant comme un monstre pour préciser ce qu'il fait de la désignation d'« homme trans » dans son propre cas : il préfère cette figure à l'identification à l'américaine des parcours trans (FtM-MtF, etc.) et caractérise sa relation à son corps assigné femme comme une échappée de la « prison » de la loi du genre (2020, p. 23). En d'autres termes, pour revendiquer l'existence de son corps trans¹⁴³, il considère nécessaire de le positionner contre le fonctionnement habituel des technologies du genre que sont la législation, l'écriture et l'organisation des liens sociaux :

Mon corps trans existe comme réalité matérielle, comme ensemble de désirs et de pratiques, et son inexistante existence remet tout en jeu : la nation, le juge, l'archive, la carte, le document, la famille, la loi, le livre, le centre d'internement, la psychiatrie, la frontière, la science, Dieu. Mon corps trans existe. (Preciado 2019, p. 218)

Les contributions queers et trans à cette résistance à la loi du genre révèlent ainsi des interstices du système de genre, c'est-à-dire des espaces discursifs habitables à ses frontières ou plutôt des moments de « dés-identification » (Preciado 2003, p. 21) et de resignification de l'identité rendus possibles par le démantèlement de ses frontières. Si Bornstein estime que « *[g]ender fluidity recognizes no borders or rules of gender* », c'est bien pour dire que cette fluidité contredit la figuration du genre comme un ensemble de catégories mutuellement exclusives, contraires et complémentaires : « *It's hard to cross a boundary that keeps moving!*¹⁴⁴ » (Bornstein 2016, p. 63). Certains choix terminologiques en anglais ou en français traduisent une intention similaire. Par exemple, le fait de désigner en français la destination d'un parcours comme « inconnu » en utilisant l'anglais *female to unknown* (FtU, ou l'une de ses variantes comme FtX ou Ft*) fait figure d'« alternative d'énonciation de l'identité » mais aussi de stratégie « d'autonomisation [...] plutôt que de se définit réellement

¹⁴³ Voir aussi la section précédente sur le sens que certains auteurs comme Preciado donnent à « trans » (1.2.3).

¹⁴⁴ « [I]a fluidité de genre ne reconnaît ni frontières ni règles du genre. Difficile de passer une frontière qui bouge constamment! » [ma traduction; je préfère « passer » à « traverser » pour faire écho à la notion de *passing*]

par défaut ou en tout cas par contrainte du défaut » dans le vocabulaire restreint qui est à notre disposition (He-Say dans Arra et Arra 2007).

Si les « *genderqueers* » sont ceux qui ne sont pas socialement intelligibles, cette désignation n'est pas le produit d'une autoidentification, mais la description de l'échec du respect des normes de genre et de la lisibilité du corps selon ces normes (*passing*), que cela soit désiré ou pas, ce qui peut refléter une théorisation du genre comme un travail ou un art¹⁴⁵, en tout cas un effort qui se déploie sur le terrain de l'énonciation et de la présentation de soi. Le refus de se conformer à la grammaire du genre dans une langue et une société donnée se présente ainsi comme un témoin de l'expérimentation avec la signification et l'ordre symbolique, c'est-à-dire une recherche intime et politique d'autres balises pour sémiotiser le genre :

*Genderqueers are people for whom some link in the feeling/expressing/being-perceived fails. For example, a stone butch may feel masculine and embody—in his own mind and behavior—masculinity. Yet because of his sex (the pronoun strains here), she might still be read as womanly, like a girl trying on her boyfriend's clothes, especially if she is large-breasted and large-hipped*¹⁴⁶. (Wilchins 2019, p. 28)

Dans une perspective résolument butlérienne et inspirée par la critique déconstructionniste de la signification, Wilchins (2004, 2019) en vient à considérer la possibilité d'un échec intentionnel pour se faire une place et remixer de manière créative les codes de lecture et de

¹⁴⁵ « *Having any gender at all is really a sort of accomplishment, a sustained effort* » (Wilchins 2019, p. 28) : ce propos implique une conceptualisation du genre comme acte répétitif (dans une perspective butlérienne); on peut remarquer le travail des pronoms dans la citation suivante pour représenter l'effet d'échec sur le plan de l'efficacité sémiotique (référence et pertinence). Mais, ici, on peut aussi parler d'une conceptualisation du genre comme un travail, ou un ouvrage, pour comprendre la *genderqueerness* non pas comme un performatif malheureux mais comme un *autre* travail ou un travail au service d'autres objectifs, de manière à se rapprocher davantage du matérialisme trans (Gleeson 2017, Hanna 2017).

¹⁴⁶ « Les *genderqueers* sont des gens pour qui une mise en lien échoue dans le ressenti/l'expression/la perception des autres. Par exemple, une *stone butch* peut se sentir masculine et incarner—à ses yeux et dans son comportement—la masculinité. Mais à cause de son sexe [*his sex*] (les pronoms [*sic*] cèdent ici), elle pourrait quand même être lue comme une femme, comme une fille qui essaye les vêtements de son chum, surtout si elle a une poitrine forte ou des hanches larges. » [ma traduction]

production du genre¹⁴⁷. Le fait de travailler cette désorientation peut voir un avantage au façonnement du doute chez l'autre à travers la mise à mal du *passing* : l'art de la performance de ces frontières du genre est un bon exemple, l'exercice permettant de « mener les gens à admettre qu'[els] ne comprennent pas. Peut-être que c'est bien de ne rien comprendre, » selon l'artiste performeur Lazlo Pearlman, non seulement pour sidérer son public mais aussi l'interpeller : « Parce que je ne veux pas leur dire « Va te faire foutre (*fuck off*)! » mais plutôt « Allons baiser (*fuck me*)! » (Pearlman dans Espineira, Thomas et Alessandrin 2013, p. 43¹⁴⁸). Donner à voir d'un point de vue trans et queer les limites des catégories binaires du système de genre constitue, en ce sens, une attitude *genderfuck*¹⁴⁹, une manière de « *Bang the symbols slowly*¹⁵⁰ », donc de jouer (sérieusement) avec les codes et d'habitudes de genre sur le plan de la (non) conformité aux schèmes superposés de la différence sexuelle et du contrat hétérosexuel.

En conclusion, la circulation de termes particuliers en ce qui concerne la non-conformité de genre révèle les dynamiques de conceptualisation du genre et le rôle du langage verbal dans son articulation au sein de positionnements et de luttes politiques. Énoncer sa non-conformité de genre peut signifier un parcours du genre sur le mode trans : en ce sens, le terme se présente en continuité avec le lexique de l'identité de genre. Or, le fait de désigner la conformité aux normes du genre directement pour s'identifier appelle un héritage queer de contestation du registre de l'identification. La non-conformité invite à penser le genre sur le mode de l'énonciation linguistique, c'est-à-dire à penser le genre comme un code ou comme

¹⁴⁷ « *If gender is a doing and a reading of that doing, a call-and-response that must be continually done and redone, then it's also unstable, and there are ways I can disrupt it.* » (Wilchins 2019, p. 24)

¹⁴⁸ L'entrevue est traduite de l'anglais par les autrices mais je modifie le pronom.

¹⁴⁹ Terme parfois employé pour désigner l'identité de genre, peu souvent repris dans les lexiques, même en anglais.

¹⁵⁰ « Baise les symboles, lentement » est l'intitulé d'une section de l'essai de Wilchins « A Continuous Nonverbal Communication » (2002, p. 14).

une langue : une langue qui a donc une grammaire, pour ainsi dire (cf. 3.1.4), que la posture *genderqueer* vient perturber.

1.2.5 « *Vous n’êtes pas binaire (personne ne l’est)* ¹⁵¹ » : non binaire, non-binaire, enby

À l’instar de « troisième sexe/genre », « lesbienne », « trans » et « non conforme », « non binaire » et son substantif « non-binarité » évoquent plusieurs concepts et convoquent plusieurs réalités. Tout comme la conceptualisation de la transitivité, dont les frontières se déplacent avec la parole et au fil des mouvements de ceux qui l’utilisent, la conceptualisation de la non-binarité est en devenir. Plus particulièrement, « non binaire » se fait actuellement troisième marqueur d’identité de genre (ni H ni F) à l’heure sa reprise par les technologies du genre juridiques et culturelles. En effet, le Canada et plusieurs autres États légalisent (littéralement) la non-binarité. Cela dit, dans les milieux concernés, plusieurs définitions et justifications de la non-binarité coexistent car le fait de se reconnaître sous le parapluie *des* identités de genre non binaires n’implique ni un parcours de transition, ni un positionnement politique, ni une expérience de vie particulières¹⁵². Certaines personnes concernées font donc valoir que ce terme demeure creux, vide de sens, sans explication complémentaire, puisqu’il ne désigne que l’on (re)nie : le choix ou l’imposition d’un rôle de genre binaire, la binarité des genres, ou encore le genre lui-même comme système de classement. Ceci ne l’empêche pas de faire office de terme rassembleur en anglais comme en français dans le cadre d’un mouvement social actuel¹⁵³ (Iantaffi et Barker 2021, Swamy et Mackenzie 2022).

¹⁵¹ Titre de l’ouvrage Iantaffi et Barker (2021) dans sa traduction française.

¹⁵² Par exemple, dans la plupart des guides cités dans cette thèse, on observe des définitions diverses de la non-binarité et du statut « non binaire » données ou bien dans une partie « Lexique » ou bien dans le corps du texte en préambule de la présentation de stratégies linguistiques dans des réseaux non binaires, queers et trans. Voir, par exemple, les lexiques des guides du Conseil québécois LGBT, de Clubsexu et Les3sex* (2021), ou encore le guide de « grammaire neutre » copublié par Égale et la Fondation Émergence (2020).

¹⁵³ De la même manière que les connotations binaires du drapeau trans (bleu – blanc – rose) n’empêche pas une grande diversité de définitions de « trans », des personnes aux parcours variés se retrouvent sous la bannière (jaune – blanc – violet) de la non-binarité. Par exemple, dans mon chapitre de l’ouvrage *Jeunes trans et non*

Dans cette section, je souligne des enjeux terminologiques et sociologiques qui orientent l'interprétation de la non-binarité aujourd'hui et qui servent à contextualiser sa prise en compte dans les guides de rédaction inclusive. D'abord, je présente la terminologie de la non-binarité. Ensuite, je mets en lumière un premier sens de « non binaire » comme signifiant générique d'un mouvement social attaché à questionner et défaire les normes binaires du genre en Amérique du Nord dans des milieux culturels anglophones et francophones. J'attire ainsi l'attention sur la mutation de dynamiques épistémiques qui sous-tendent l'usage local et actuel de la « non-binarité ». En conclusion, j'en tire des remarques plus précises sur la relation entre « non-binarité », « trans » et « queer » pour indiquer des pistes d'analyse pertinentes concernant la relation entre la non-binarité et le langage dit inclusif ou neutre.

Premièrement, à l'instar d'autres termes propres au lexique du genre et tout comme le concept de genre lui-même, « non-binarité », « non binaire » et ses variantes prennent leur sens au fil de la traduction de travaux militants et concernés entre l'anglais et le français. Au Québec et ailleurs dans la francophonie, la lexicalisation de « non-binarité » et « non binaire » est très récente (Bureau de la traduction 2019). L'usage du trait d'union est courant mais n'est pas encore validé (« non binaire »). Ce processus en cours depuis les années 2010 est tributaire de la formulation du concept en anglais depuis les années 1990 sous la forme « *nonbinary* » ou « *non-binary* »¹⁵⁴.

binaires (Pullen-Sansfaçon et Medico 2021), je témoigne de la grande diversité des expériences et des parcours dits non binaires en reprenant l'exemple d'un panel de jeunes rassemblé durant la Fierté 2018 à Montréal. Huit jeunes trans, non binaires et non-cis, blanc·hes et racisé·es, de milieux sociaux et langues premières différentes résidant dans plusieurs provinces canadiennes ont échangé sur leurs définitions différentes de cette identification non binaire, son potentiel et ses limites. En 2022, les discussions demeurent riches et contradictoires sur les réseaux sociaux, dans les essais et les recueils de littérature trans et queer qui en parlent, ainsi que dans les lieux de rencontre comme les centres jeunesse LGBTQ+.

¹⁵⁴ Pour des références universitaires exemplifiant cet usage pionnier pour la désignation d'une identité de genre, voir les essais de Wilchins dans les années 1990 (1995, 1997). Si l'étude des transferts de sens entre « queer », « genderqueer » et le lexique de la non-binarité ne peut être développée ici, tel que mentionné dans la section précédente, c'est « non binaire » qui est de plus en plus utilisé, souvent à la suite de « trans » lorsque le contexte s'y prête, et non pas un autre terme comme « non conforme dans le genre », « *genderqueer* » ou « *queer* ». Il est probable que la facilité de traduction directe de l'anglais vers le français influence cette évolution.

Deuxièmement, si l'on adopte une perspective sociohistorique, on peut considérer la non-binarité comme le signifiant rassembleur d'un mouvement social pour la reconnaissance des identités, des parcours et des expériences du genre qui impliquent un questionnement, un refus ou un contournement de la binarité des sexes/genres, que ce soit au niveau matériel ou symbolique (Beaubatie 2021, Bornstein 2016, Feinberg 1990, Iantaffi et Barker 2021, Nestle, Wilchins et Howell 2002). Dans la dernière décennie, les voix non binaires ont gagné en visibilité et les prises de parole publiques se sont multipliées à mesure que la visibilité et la valorisation de la diversité de genre ont pris de l'ampleur (Bornstein 2016, p. xiv). Tout comme le mouvement trans des années 2000 qui a « sans conteste bénéficié des nouvelles technologies de l'information » (Espineira 2008, p. 27), la circulation rapide des conversations sur la non-binarité de genre dans l'espace francophone se déroule principalement en ligne. Sur les réseaux sociaux, les groupes de relais d'information pour les personnes non binaires de différentes villes et territoires sont nombreux.

Le succès rassembleur du champ sémantique de la (non) binarité en ce qui concerne l'expression de la diversité des genres est mis en lumière par la tendance à son application atemporelle et décontextualisante. La terminologie actuelle est souvent appliquée rétrospectivement à des contributions passées: par exemple, Bornstein a révisé en ce sens tout le vocabulaire de l'identité de genre et des parcours de transition dans son ouvrage pionnier *Gender Outlaws*, publié pour la première fois en 1994, pour sa réédition en 2016 (p. 84-85). Force est de constater que le déploiement actuel de la catégorie « non binaire » reproduit la tendance à l'abstraction et à l'universalisation d'un lexique anglosaxon nord-américain, telle qu'observée avec d'autres termes concepts comme le statut trans. Par exemple, l'effet d'universalisation des catégories conceptuelles et du lexique coloniaux est saillant dans des rétrospectives transculturelles sur les manifestations de parcours de genres non conformes aux normes sociales d'une société donnée rassemblent volontiers des faits

sociaux très éloignés les unes des autres sous le champ des « *non-binary identities* »¹⁵⁵. Il s'agit d'une première manière dont la caractérisation de la non-binarité comme un concept englobant et l'usage de « non binaire » comme un terme parapluie très large peuvent être rapprochés de « *transgender* » et « transgenre » dans les années 1990 en Amérique du Nord et « trans » ou « transidentité » dans les années 2000 en France (Espineira 2008).

L'explosion de la visibilité et de l'inclusion de la diversité des genres découle d'un travail de longue haleine mené par des personnes trans, souvent précaires et marginalisées, qui se sont politisées et dont l'organisation a permis de contester des normes sociales et des textes de loi, notamment au Québec et au Canada (Enriquez 2005, Singer 2020). En tenant compte de ce contexte, il semble possible de considérer que c'est la lutte pour les droits trans qui a porté les enjeux de la non-binarité des genres et des identités non binaires à l'attention de l'État et des plateformes médiatiques. Par exemple, dans le cas du Québec, c'est à travers la contestation à la Cour supérieure des dispositions cisnormatives de la loi sur l'état civil et le droit familial que la reconnaissance de la non-binarité de genre a fait son entrée dans les discussions parlementaires (voir les lois 35 et 106, ainsi que le Projet de loi 2 adopté en 2021).

Troisièmement, il apparaît que le contexte révèle des dynamiques épistémiques intéressantes. Dans le contexte québécois actuel, lorsque l'on parle des identités et des parcours qui ne se conforment pas aux normes du genre *en termes de non-binarité*, c'est le vocabulaire de l'autoréflexion et de l'expérience intime et personnelle qui prime¹⁵⁶. Il s'agit en effet de

¹⁵⁵ Pour un exemple de la simplification lexicale sur une « non-binarité » universalisée, voir par exemple Viverito (2021). Pour une critique de ce phénomène et de l'appropriation occidentale de figures et de conceptualisations autochtones du genre et de la sexualité, voir Roen (2006).

¹⁵⁶ Dans la presse écrite, dans les guides et les lexiques récents, ainsi que dans diverses ressources en ligne (dictionnaires participatifs, réseaux sociaux, forums, etc.), la non-binarité de genre est souvent expliquée comme le fait de « situer son genre » ou de « se sentir » ni homme ni femme, quelque part entre les deux ou pas entièrement l'un ou l'autre. L'auxiliaire « avoir » est parfois employée—une personne agenre « n'a pas » de genre, ce qui indique une appréhension du genre comme une qualité secondaire. Une étude sémiotique des discours médiatiques entourant le dévoilement d'une identité non binaire et la définition de la non-binarité semble un projet intéressant à mener à l'heure actuelle pour en savoir plus sur ce qui peut advenir de l'attribution symbolique des rôles de genre au-delà de la primauté de l'assignation (médico-légale), mais ce n'est pas l'objet de cette thèse.

désigner linguistiquement l'authenticité d'un ressenti sans égard au système d'assignation hétérocisnormatif qui force des genres « factices » sur les individus (Bornstein 2016, p. 15). Les désignations qui augmentent le lexique de l'autoidentification se multiplient et se succèdent rapidement (cf. 1.1.3). Comme le soulève Bornstein dans un avant-propos à la réédition de *Gender Outlaw* expliquant la mise à jour du vocabulaire de l'identité et de l'expression du genre, « les permutations de l'identité et de l'expression semblent infinies¹⁵⁷ » à l'heure où il devient de plus en plus répandu de reconnaître l'identité de genre comme une information autonome par rapport à l'aspect physique, l'anatomie et la présentation de soi (Bornstein 2016, p. xiv). En ce sens, on peut situer l'usage actuel de la non-binarité dans le sillage de la critique de l'injonction à la lecture du genre basée sur des dichotomies de signes visuels selon une présomption cis. Plus encore, il me semble falloir rapprocher le parapluie des identités non binaires du rôle joué par « *transgender* » dans les années 2000, et reconnaître la continuité non seulement historique mais aussi épistémologique entre les points de vue trans et non binaires sur le système de genre¹⁵⁸.

On peut nuancer la tendance à la linéarité historique dans le cadrage de la débinarisation du genre comme l'étape qui donnerait suite au mouvement trans, comme il serait lui-même situé à la suite du mouvement gai et lesbien, lui-même placé à la suite du féminisme de deuxième vague (voir, par exemple, l'analyse de Nestle, Wilchins et Howell 2002). Présentée en tant qu'« étape suivante » du dépassement de l'hétérocisnormativité, de la transnormativité et du régime de la différence sexuelle, la non-binarité est en train d'« atterrir¹⁵⁹ », c'est-à-dire de devenir intelligible et de cadrer dans nos infrastructures sociales en ce moment parce qu'elle prend son sens dans le sillon d'un mouvement social qui s'est fait entendre et, dans une

¹⁵⁷ « *The permutations of identity and expression are seemingly endless.* » On peut citer, par exemple, les identités *neutrois*, *demi-boy* et *demi-girl*, *genderfluid*, *neptunian*, *xengender*... termes qui sont pour la plupart employés dans des contextes francophones sans être traduits.

¹⁵⁸ Par exemple, le schéma de la *genderbread person* et la distinction entre identité, corps et orientation sont employées pour expliquer la diversité des genres non binaires (voir 1.1.3).

¹⁵⁹ Preciado (2020) emprunte cette analogie à Bruno Latour : les paradigmes scientifiques sont aux conceptualisations du genre ce que le tarmac d'un aéroport est aux avions.

certaine mesure, comprendre (du moins dans le contexte des juridictions concernées). Or, ceci pourrait illustrer un glissement contradictoire. La reconnaissance légale crée une catégorie de sexe/genre (X ou N) définie comme non binaire en ce sens qu'elle n'est pas marquée selon le genre (H/F). On pourrait avancer que ce processus réintègre alors les positionnalités de genre non binaires au régime du « genre visuel » (Bourcier 2017, p. 11), alors même que celles-ci s'élaborent selon une conceptualisation du genre comme un ressenti intime que l'on partage et fait reconnaître avec son consentement.

En conclusion, la catégorie conceptuelle de la non-binarité se présente en plein devenir car les figures du non binaire interviennent *sur le mode de la résistance trans à la loi du genre* mais aussi *comme des identités de genre*. Sans mener un travail de recherche plus poussé, il semble hâtif de définir un concept de la non-binarité en fonction de leurs prémisses sur le genre, l'identité et la binarité des sexes/genres. Pour les besoins de cette thèse, je souligne simplement que « la non-binarité » rassemble une multitude de parcours, de voix et de conceptualisations du genre qui leur sont reliées et qui peuvent bien être contradictoires puisqu'elles reflètent plusieurs définitions de l'entre-deux ou du ni-l'un-ni-l'autre : pragmatiquement, l'inclusion des genres non binaires dans la réécriture de la loi concernant les mentions de sexe à l'état civil a peu à voir avec la stratégie critique qui vise le démantèlement du binarisme (*Burn the binary!*).

Conclusion : des genres tout sauf neutres

L'objectif de ce chapitre était d'explorer le sens qui peut être donné à « neutre » lorsqu'on s'interroge sur l'objectif de « neutraliser » le langage verbal ou de rendre nos communications plus inclusives. En d'autres mots, il s'agissait de comprendre ce que l'on peut sous-entendre par un genre dit « neutre ». Pour ce faire, j'ai d'abord présenté trois interprétants du neutre, c'est-à-dire trois manières de conceptualiser cette notion fuyante sur la base de leurs formulations théoriques dans les courants féministes, queers et trans des dernières décennies : une médiane abstraite de deux sexes/genres (1.1.1), un au-delà de la marque du genre et un mythe à (re)bâtir en désavouant le Neutre universel issu du patriarcat

(1.1.2), et un espace conceptuel à investir et à célébrer, c'est-à-dire celui de multiples positionnalités de genre *en plus* des deux sexes/genres hégémoniques (1.1.3). Cette présentation a permis de montrer en quoi chaque conceptualisation ne peut être associée à une seule épistémologie du genre et en quoi le lexique du neutre change au gré des milieux et des mouvements sociaux, qui plus est, dans le cadre de transferts interlinguistiques. En effet, je considère comme acquis le fait qu'il n'y a pas de concept de genre purement abstrait, constant et translinguistique (Butler 2019) et j'ai donc porté une attention particulière aux transferts interlinguistiques dans la circulation des pratiques de désignation du genre.

Dans un deuxième temps, j'ai donc entrepris d'explorer cinq figures qu'appelle la réflexion sur la notion de neutralité dans le contexte de la diversité des genres et de la contestation de la loi du genre (binaire) : le troisième sexe/genre (1.2.1), la lesbienne (1.2.2), les parcours trans (1.2.3), l'identité genderqueer ou l'attitude de non-conformité de genre (1.2.4) et les identités non binaires (1.2.5). Ces figures problématisent toutes le neutre sous un ou plusieurs de ses régimes selon leur milieu d'émergence et de circulation, ce qui met en lumière la polysémie des formulations à travers les contextes. Ainsi, le choix du terme « neutre » pour rassembler les contributions à l'étude est avant tout une provocation. En effet, le champ lexical de la neutralité n'est pas toujours mobilisé dans la discussion des genres non-conformes ou des pratiques de contestation de la binarité des sexes/genres. Lorsqu'il l'est, ce n'est que pour pointer du doigt son insuffisance à travers une politisation du binarisme qui est rejeté (*cf.* 1.1.2).

En d'autres termes, il ne peut y avoir de zone neutre lorsque l'on parle du sexe/genre car nos pratiques se trouvent toujours-déjà marquées par les hiérarchies et les dynamiques de pouvoir, desquelles elles participent. Dans cette optique, ce chapitre a refusé de présupposer un « programme » pour le neutre comme l'inclusion, le dé-marquage ou la prolifération nuancée des catégories. Il a plutôt démonté des interprétants et des figures du neutre. Les chapitres qui suivent montrent en quoi les formulations neutres et inclusives se fondent sur des présupposés épistémologiques concernant autant le genre que le genre grammatical

(chapitre 2) et l'approche théorique de la langue (chapitre 3). Ce premier chapitre constitue donc un premier axe pour l'analyse du genre neutre que (re)produisent des guides de communication inclusive actuels (chapitre 4).

CHAPITRE II

Refaire le genre neutre (grammatical)

Nous vous le disons, une bouillie, une histoire embrouillée, une affaire politique, que les linguistes ne connaissent pas du tout, ne veulent pas connaître—car, en tant que linguistes, ils sont « apolitiques », de purs savants. (Deleuze et Guattari 1975, p. 45)

Les anciens grammairiens hégémoniques—sexologues inclus—ont perdu le contrôle sur le genre et ses proliférations. (Donna J. Haraway, citée dans Preciado 2008, p. 290)

Les règles de la grammaire française, telle qu'enseignée dans les réseaux de l'éducation et telle qu'énoncée par les autorités linguistiques locales et internationales, définissent deux genres grammaticaux : le masculin et le féminin. L'attribution du genre grammatical est tantôt arbitraire—la plupart des noms communs se voient attribuer un déterminant tantôt masculin, tantôt féminin, tantôt motivée—l'accord en genre correspond au sexe/genre de la personne désignée (voir, par exemple, Abbou 2011, p. 42-48). Traditionnellement, leurs fonctions ne sont pas symétriques. En effet, l'un peut référer à l'individu de sexe masculin aussi bien qu'à l'indétermination du sexe (pronoms impersonnels, génériques) tandis que, lorsqu'il ne s'agit pas d'objets inanimés, l'autre ne sert qu'à marquer le féminin, c'est-à-dire le sexe féminin des individus (Michard 2019, Michel 2017).¹⁶⁰

¹⁶⁰ D'autres langues latines comme l'espagnol connaissent actuellement des débats similaires quant au marquage de plus de deux genres dans la grammaire (Papadopoulos 2019). Toutefois, on peut noter que la grammaire d'autres langues ne présente pas les mêmes enjeux : plusieurs langues autochtones sur l'île de la Tortue ne marquent pas le genre grammatical (Highway 2017); l'anglais n'accorde pas en genre les noms communs, ce qui implique un tout autre rapport à la marque du genre grammatical, et ses dictionnaires reconnaissent depuis peu le pronom non marqué *they* comme pronom épïcène (Marquis 2016), tandis que

La langue française est l'une des deux langues officielles de l'État colonial canadien et la langue privilégiée au Québec¹⁶¹. Tel qu'énoncé en introduction de cette thèse, ce travail prend pour acquis la multiplicité de la langue française et de ses parlers, prenant en compte les travaux théoriques de décentrement du français de France dans le contexte colonial (voir par exemple Giroux 2017). Si le français est une langue diverse et multiple, la reconnaissance, l'accueil et l'incorporation des moyens d'inclusion de la diversité des genres à travers la langue varient autant en fonction des milieux sociaux et de leurs pratiques linguistiques particulières, que des autorités linguistiques reconnues dans chaque pays. Le contexte actuel de cette réception et de la circulation des signes dits inclusifs sur le plan du genre me semble loin de l'« imposition dictatoriale¹⁶² » dénoncée par certaines institutions. Ce chapitre propose d'examiner le paysage contrasté de pratiques aussi riches qu'inégales, c'est-à-dire, sans perdre de vue ni cette multiplicité ni la situation du français par rapport aux autres langues autochtones et allochtones sur le territoire.

La première section de ce chapitre fait état des principales stratégies linguistiques que mobilisent des communautés francophones aux positionnements genrés et aux convictions féministes et queer diverses. Cette recension des usages vise à mettre en lumière la

d'autres langues comme le suédois expérimentent un pronom neutre (Gustafsson, Bäck et Lindqvist 2015, Hord 2016). D'autres langues encore, comme la langue des signes québécoise (LSQ), présentent des ressources lexicales et syntaxiques qui marquent rarement le genre des personnes, leur modalité gestuelle impliquant un recours plus rare à l'accord (voir, par exemple, Bouchard et Parisot). Par exemple, la langue des signes québécoise (LSQ) est une langue gestuelle qui implique un recours plus rare à l'accord (voir, par exemple, Bouchard et Parisot). Le genre est clairement dénoté dans les lexiques spécialisés des réalités de la diversité sexuelle et de genre (Boissonneault 2006). Si je ne peux approfondir ces aspects comparatifs, je les mentionnerai, au fil des sections et des chapitres qui suivent, afin de souligner des orientations actuelles de la communication dite inclusive telle que promue dans les guides de communication inclusive.

¹⁶¹ La Coalition Avenir Québec (CAQ) qui forme un gouvernement majoritaire au niveau provincial depuis le 1^{er} octobre 2018, a mis en place plusieurs mesures de renforcement de cette priorité donnée au français. On peut penser au dépôt de la loi 96 (« Loi sur la langue officielle et commune du Québec, le français ») en mai 2021, ou encore à l'allocation du ministre Simon Jolin-Barrette à l'Académie française en 2022 qui témoignait d'un désir de coalition et de rapprochement avec la France pour répondre à une perception de minorisation en contexte canadien multilingue.

¹⁶² Il s'agit d'une formulation employée dans la motion du Conseil international de la langue française (CILF) du 10 juillet 2021 concernant l'usage du point médian dans le contexte de la féminisation ou la rédaction épique des textes. Sans surprise, le CILF rejette son usage.

malléabilité de la matière linguistique—sa graphie (2.1.1), sa morphologie (2.1.2), son lexique (2.1.3) et sa syntaxe (2.1.4). Les usages relevés ne sont pas un ensemble de données à mettre en rapport ni à contraster avec la Langue française (la norme, le lexique de référence). Les signes relevés sont examinés dans le contexte des actes de communication et analysés en fonction des effets de sens de ces énoncés. L'ordre de présentation de ces stratégies peut sembler contre-intuitif, considérant que l'on commence à être habitué·es à présenter les méthodes de rédaction ou d'expression orale des moins aux plus « envahissantes », visibles et radicales : de la syntaxe à la typographie en passant par la morphologie, comme c'est le cas dans plusieurs ateliers pédagogiques et dans la plupart des guides de communication inclusive récents (Divergenres 2020, Agin-Blais *et al.* 2020, FEMUL 2020, GAIHST 2020, INRS 2021, UQ 2021). Or, une telle « gradation » des stratégies renforce la tentation de les classer d'entrée de jeu comme des méthodes privilégiées par des mouvements sociaux ou des écoles de pensée particulières. Il s'agit, ici, de renoncer à la posture du guide (*cf.* 4.1.1) en faisant éclater ces associations faciles — entre travail de la syntaxe et rédaction épïcène, entre modifications lexicales et féminisation, entre recherche sur la morphologie et néologismes non binaires, et entre interventions typographiques et désordre queer.

La deuxième section de ce chapitre a pour but de proposer un classement des stratégies de genre en langue française qui ne se base ni sur une typologie des méthodes de rédaction ni sur le paysage des divergences idéologiques concernant le genre et la langue, mais bien sur *les effets qui sont recherchés* dans l'adoption de stratégies spécifiques dans le contexte de discours sur le genre et sur la langue. Je distingue donc quatre effets : la rédaction épïcène, soit éviter les marques du genre grammatical dans une visée inclusive (2.2.1), la féminisation, soit marquer le féminin à l'égal du masculin ou à renverser la hiérarchie du masculin sur le féminin (2.2.2), la créativité linguistique non binaire, soit marquer un ou plusieurs autres genres grammaticaux que les deux genres traditionnels (2.2.3) et la déstabilisation des catégories de genre (grammatical), soit déranger la logique du genre grammatical elle-même dans une cacophonie graphique, morphologique ou lexicale (2.2.4).

2.1 Une bouillie de langage

Diverses stratégies¹⁶³ d'expression du genre contestent les règles de la grammaire française en matière de genre grammatical, ces règles étant perçues comme un obstacle à la prise de parole et à la visibilité des genres marqués et marginalisés (des femmes, des personnes queers, non binaires ou trans). Cette section fait état de ce foisonnement critique et créatif au sein des milieux féministes, queers et trans, sans chercher à classer les méthodes *a priori* en fonction de mouvements politiques ou théoriques, ni à les subordonner à telle ou telle grande « école » de rédaction, mais bien en montrant ce que ces « *organic changes* » (Swamy et Mackenzie 2019, p. 2) font à la marque du genre.

Dans les guides pratiques et les politiques de rédaction, la majorité des exposés de la rédaction inclusive subordonne la présentation des méthodes à un objectif de représentation des genres : par exemple, pour féminiser la langue, il faut dédoubler et féminiser les noms de métier; pour rédiger de manière à inclure une diversité de genre, il faut employer des termes épïcènes et des formulations neutres; pour respecter les personnes non binaires, mieux vaut reprendre les pronoms et les accords en genre ni masculin ni féminin créés par les communautés concernées, etc. Selon la formation en rédaction inclusive suivie, le vocabulaire employé dans un milieu professionnel ou associatif donné, voire les termes qui font consensus dans notre entourage informel, les recours linguistiques se voient rapidement rangés sous différentes approches de la langue et de la représentation du genre.

Une même méthode de rédaction peut pourtant participer de plusieurs logiques contraires, voire contradictoires, et des stratégies « incohérentes » entre elles à l'écrit ou à l'oral peuvent signaler une seule et même intention. Partir de la matérialité de la langue et observer d'abord la manipulation des signes linguistiques au lieu d'effectuer un relevé selon le type de rhétorique qui l'accompagne semble donner l'occasion de réenvisager l'état de la pratique

¹⁶³ Je privilégie les termes « stratégie » et « tactique » plutôt que « méthode » ou « outil » pour parler, de manière générale, des recours linguistiques qui font l'objet de cette thèse. L'usage de « stratégie » est appuyé par la discussion du rôle du guide de communication inclusive comme technologie du genre (cf. 3.3.3).

afin de dégager ensuite, transversalement, des tendances générales. Ici, je procède donc en exposant les tactiques déployées au niveau de la graphie, de la morphologie, du lexique et de la syntaxe françaises¹⁶⁴. En d'autres mots, je rends compte des interventions sur les unités qui participent de la production du sens dans le langage verbal, des plus « petites » aux plus « grandes ». Le fait de prendre pour acquise une typologie des stratégies de rédaction (inclusives, épïcènes, neutres, non binaires, etc.) masquerait peut-être la polyvalence de certains recours et les contrastes internes à un seul type de stratégie. En suivant les balises de la linguistique moderne, je peux ainsi contourner temporairement les étiquettes que sont la rédaction épïcène, inclusive ou non binaire, de la féminisation et du genre neutre. Le relevé des stratégies effectué dans cette section servira à déceler les motivations et l'effet qui leur est donné dans différents contextes. La section suivante (2.2) montrera comment ces stratégies linguistiques se trouvent mobilisées à des fins diverses, selon les bannières philosophiques et militantes.

2.1.1 « Vous n'êtes pas seul·x·es¹⁶⁵ » : expérimentations typo/graphiques

Parmi les stratégies linguistiques déployées pour contourner les règles de la grammaire française ou pour rendre visibles certains groupes sociaux en particulier, on peut tout d'abord

¹⁶⁴ Les aspects graphiques correspondent à l'apparence des symboles utilisés pour écrire (caractères alphabétiques, police d'écriture, ponctuation, etc.). La morphologie est l'étude de la composition des mots, de leur forme et de la relation entre des mots partageant certaines caractéristiques (radical, terminaisons, accords, conjugaison des verbes, etc.). Par exemple, on compose « démonter » à l'aide de la racine *mont-*, à laquelle s'ajoute le préfixe *dé-* et le suffixe *-er* qui lui donnent son sens spécifique de verbe à l'infinitif, différent de « monté » ou « montage ». Étudier le lexique, c'est s'intéresser au répertoire des mots d'une langue, c'est-à-dire aux termes et au sens qui leur est donné (la personne, la table, la loi, etc.). Enfin, on désigne par « syntaxe » l'étude de l'ordre dans lequel les mots peuvent être enchaînés de manière à produire du sens dans une langue. Par exemple, en français, on place le plus souvent le verbe entre son sujet et son complément (« Sophie démonte la table. ») En linguistique, lorsqu'on parle de « grammaire », c'est surtout de morphologie ou de syntaxe dont il est question : comment les verbes sont conjugués et comment les pronoms et les noms communs sont accordés (morphologie); comment les phrases sont construites (syntaxe). Or, force est de constater que les guides qui disent présenter une « grammaire neutre et inclusive » (Divergenres 2020; voir aussi Egale et Émergence 2020, anonyme 2021, *FéminÉtudes* 2020, entre autres) se concentrent sur le lexique du genre tout autant, sinon plus, que sur la morphologie du genre neutre. Dans cette thèse, j'aborde donc des aspects typographiques, morphologiques, lexicaux et syntaxiques, du point de vue des discours qui sont tenus sur la marque du genre.

¹⁶⁵ Cette phrase est tirée d'une publication traitant de santé physique et mentale sur le compte militant queer et féministe @out_ragee sur la plateforme Instagram (20 juillet 2021).

relever l'usage de signes de ponctuation afin de former les doublets abrégés, des expérimentations avec certaines caractéristiques typographiques comme l'usage d'une lettrine ou de caractères spéciaux dans le but de produire un certain effet sur l'accord en genre, ainsi qu'un travail typographique plus poussé (modification de l'alphabet latin et jeu sur les paramètres d'impression). Si ce « tumulte graphique » (Abbou 2013, p. 5) se fait entendre à travers la francophonie, dans cette section je relève des exemples tirés de publications québécoises, canadiennes, françaises, belges et suisses.

Premièrement, les doublets abrégés, aussi appelés graphies tronquées¹⁶⁶, sont emblématiques de ces stratégies, si ce n'est que pour l'intensité polémique de leur médiatisation (voir, par exemple, Abbou *et al.* 2018). À l'aide de signes de ponctuation comme le tiret (« l'étudiant-e »), le point final (« l'étudiant.e »), l'apostrophe (« l'étudiant'e »), le point du milieu ou point médian (« l'étudiant·e »), le point d'hyphénation (« l'étudiant·e »)¹⁶⁷ ou encore l'espace insécable (« l'étudiant e »), le procédé consiste à inscrire la terminaison féminine (puis le pluriel, le cas échéant) à la suite du radical d'un nom commun, d'un adjectif ou d'un participe passé qui s'accorde en genre et en nombre. Les guides de rédaction émettent des recommandations et des consignes variées : comme on le verra au fil de ce chapitre, le fait que les autorités linguistiques n'énoncent pas encore de règles spécifiques pour de tels signes de ponctuation¹⁶⁸ laisse libre cours à la diversification des techniques de rédaction. Selon les recommandations suivies, un seul signe est utilisé pour séparer le radical de l'accord en genre

¹⁶⁶ Dans les guides de rédaction inclusive, elles sont aussi appelées « doublets abrégés » (Université du Québec 2021, p. 11), « forme tronquée » (INRS 2021, p. 7) ou encore « la méthode du point médian » (Agin-Blais *et al.* 2020, p. 7).

¹⁶⁷ Le point d'hyphenation est généralement de la même taille que le point médian, mais il est placé plus haut que celui-ci, en haut de l'œil plutôt qu'au niveau de la traverse (c'est-à-dire tout en haut de l'espace dédié aux lettres minuscules comme le « n » plutôt qu'au niveau de la barre du milieu de lettres comme le « e »).

¹⁶⁸ Les guides de rédaction étudiés dans le chapitre 4 ne recommandent pas la pratique pour les mêmes raisons. Par exemple, en contexte universitaire, tandis que FEMUL soutient que le point médian est plus fréquent « dans le milieu académique » et plus inclusif des personnes non binaires (2020, p. 9), l'INRS Québec ne cautionne pas son emploi en expliquant l'« emploi logique » de la parenthèse énoncé par l'OQLF et en laissant le choix du signe typographique « à la discrétion de la personne qui rédige » (2021, p. 3). Le guide de l'Université du Québec tente, pour sa part, d'argumenter en faveur d'un « usage limité et raisonné » qui priorise l'accessibilité du texte (2021, p. 11).

et en nombre (« les participant·es ») ou pour séparer les terminaisons en genre et en nombre possible (« les chargés·es de cours »), ou encore, plusieurs signes séparent le radical, l'accord en genre et l'accord en nombre (« les professeur·e·s »). Des usages moins courants reflètent aussi le cheminement et la réflexion de personnes ou de groupes particuliers. Par exemple, un « x » peut être ajouté en plus ou à la place de l'accord féminin dans les textes qui acceptent des terminaisons que l'on ne retrouve pas dans la grammaire française (« les participant·x·s »)¹⁶⁹.

Un cas répandu peut être souligné. Le point médian est à ce jour le signe typographique le plus largement recommandé dans les guides et les politiques de rédaction inclusive¹⁷⁰ pour former des doublets abrégés. Si son usage remonte à l'antiquité¹⁷¹, cet emploi du point médian en français est récent¹⁷². S'il n'a aucune autre fonction en français et qu'il contourne quelques inconvénients d'autres signes—la formation automatique d'hyperliens avec le point final, par exemple, sa saisie demeure plus complexe que celle d'autres signes disponibles sur les claviers numériques anglais, français et canadien français. Ainsi, d'autres signes sont tout autant utilisés, à commencer par le point final et le trait d'union. L'usage de l'apostrophe (« les participant'es ») est moins encore courant, mais circule dans quelques cercles non binaires québécois (voir, par exemple, anonyme 2021).

¹⁶⁹ Contrairement à l'exemple du titre de cette sous-section, on peut observer l'ajout d'une terminaison « x » à la suite du féminin « e », par exemple dans l'article « Dua Saleh nous fait signe » présentant le dernier album de l'artiste et « acteur·rice·x » « soudano-américain·e·x » dans le magazine québécois *Fugues* (juillet 2021, p. 111). Les guides de *FéminÉtudes* (2020) et du GAIHST (2020) présentent aussi ces terminaisons en x.

¹⁷⁰ Dans les neuf guides analysés dans chapitre 4, le point médian est mentionné et dans tous les cas, à l'exception du guide de l'INRS (2021), il est même conseillé. Souvent, les combinaisons de touches à actionner sur le clavier numérique sont indiquées.

¹⁷¹ *L'ano teleia*, semblable au point d'hyphénation mais souvent confondu avec le point médian, est utilisé en grec ancien et moderne pour séparer les mots. On peut aussi relever l'usage du point médian dans plusieurs langues d'Europe occidentale (aussi bien d'oïl que d'oc), comme en catalan moderne (*punt volat*) et en gascon (*punt interior*).

¹⁷² On peut retracer l'usage en milieu universitaire dans les années 2000. Par exemple, Cynthia Kraus justifie le choix d'écrire « un·e auteur·e », ce qu'elle appelle le « point de féminisation », dans la préface à la traduction française de *Trouble dans le genre* de Judith Butler (Paris, La Découverte, 2005, p. 24).

L'usage des doublets abrégés peut être relevé au singulier et au pluriel dans les énoncés qui s'adressent à une ou plusieurs personnes inconnues ou à un ensemble de personnes aux genres divers. L'emploi au singulier figure aussi parmi les stratégies de genre propres à certaines personnes qui manifestent, en français écrit, le fait que leur genre ne s'inscrit ni au féminin ni au masculin. Ainsi, une personne peut écrire qu'elle est « présent·e » à un événement, même si ce recours typographique est secondaire par rapport à d'autres stratégies lexicales et syntaxiques (voir à ce sujet les sections 2.1.3 et 2.1.4). Si de nombreux guides de rédaction ne font pas le lien entre l'usage des doublets abrégés dans une optique de féminisation des textes ou de rédaction épiciène et leur mobilisation pour exprimer des genres non binaires à l'écrit (Université de Montréal 2019, UMQ 2019, etc.), ils sont utilisés de manière similaire dans les deux cas, en pratique.

Les recommandations officielles de rédaction épiciène n'incluent pas les doublets abrégés, notamment au Québec et au Canada. Cela dit, dans certains cas de figure, la pratique est tolérée dans les textes si des contraintes d'espace ne permettent pas le dédoublement¹⁷³. En effet, lorsque le format s'y prête (affiche, page web, etc.), il s'agit d'une méthode assez répandue¹⁷⁴. Dans le domaine universitaire et les milieux militants sensibilisés aux enjeux féministes et à la diversité de genre, la pratique tend à supplanter le masculin générique, surtout dans les communications en ligne sur les réseaux sociaux et par courriel, dans l'édition littéraire et essayistique, ainsi que dans les textes courts comme les appels à contribution et les affiches.

¹⁷³ Voir, par exemple, le *Manuel d'écriture inclusive* de Mots-clés (Haddad 2019). Dans le corpus retenu pour l'analyse présentée dans le chapitre 4, on peut citer le guide de la CDEC (2020) et celui de l'Université du Québec (2021) à l'appui de cette recommandation. On peut noter que le dédoublement est parfois appelé « flexion totale », « doublet entier » ou « doublet intégral » (Alpheratz 2018, Golda *et al.* 2021). La « flexion totale » n'est pas un concept propre à la linguistique mais le terme est en usage.

¹⁷⁴ On peut penser à la campagne de publicité de l'Espace pour la vie à Montréal en 2021. Tout récemment, les agences de communication et le milieu corporatif plus largement ont aussi commencé à mobiliser les graphies tronquées de manière stratégique, à des fins publicitaires, dans la région montréalaise, à l'instar de la Banque nationale, dont le site web est par ailleurs rédigé au masculin générique. Ces deux exemples sont reproduits dans l'Annexe C.

S'ils n'ont pas l'aval d'instances comme l'OQLF ou le Bureau de la traduction, les doublets abrégés sont donc justifiés par des arguments de design graphique ou par des besoins techniques, mais aussi par une posture politisée par rapport à la langue, un désir de représenter le genre des personnes à l'écrit et un commentaire sur cette injonction à genrer linguistiquement les personnes (cf. 4.1.2). Ainsi, plusieurs arguments interviennent aussi en faveur d'un signe ou d'un autre. Par exemple, à ce jour au Québec, l'usage des points finaux ou médians et des traits d'union est devenu plus courant que la féminisation entre parenthèses (« les participant(e)s ») : selon plusieurs, la parenthèse est moins accessible visuellement (Clubsexu et Les3sex* 2021) et elle isole davantage le féminin, donnant une impression visuelle de marginalisation (Viguet 2020). En somme, les doublets abrégés peuvent techniquement être utilisés dans une optique de féminisation des textes ou de rédaction épïcène puisque leur raison d'être principale est l'abréviation du dédoublement, mais leur usage n'est pas équivalent à d'autres pratiques de féminisation et de rédaction épïcène, pour des raisons aussi techniques que politiques.

Dans de nombreux guides de rédaction et écrits universitaires des deux dernières décennies, les « topogrammes liés » à l'aide d'archigraphèmes, c'est-à-dire les accords systématiques au féminin en majuscules (« des participantEs »; « des auteurTRICEs »), sont souvent présentés comme une forme de doublet abrégé ou un analogue de celui-ci, ou bien, sont décrits à la suite des doublets abrégés¹⁷⁵. Or, il s'agit d'inscrire en lettre capitales l'une des deux terminaisons plutôt que d'écrire les terminaisons l'une à la suite de l'autre entre des signes typographiques¹⁷⁶. Cette stratégie vient donc nuire autrement à l'injonction d'accorder soit au féminin soit au masculin selon les règles de la grammaire traditionnelle (Pérez, Barasc

¹⁷⁵ Il s'agit d'une aide à l'apprentissage avant tout, lors des ateliers de rédaction féministe et inclusive et que l'on retrouve dans certains guides comme celui de *FéminÉtudes* (Agin-Blais *et al.* 2020) : ainsi, la majuscule est présentée à la suite d'autres modifications de la terminaison des mots car sa construction est similaire, même si sa teneur militante et ses effets de sens sont bien différents (cf. 2.2.4).

¹⁷⁶ Par exemple, la traduction française du manifeste de Queer Nation sur la plateforme infokiosques.net (2010 [1990]), illustre cette pratique, de même que la première traduction du texte « Le privilège cissexuel » sur cette même plateforme (Serano 2011). C'est aussi la stratégie privilégiée sur le site web et dans les communications du RéQEF (2022) : par exemple, on peut cliquer sur un onglet « Trouver unE expertE ».

et Giraud 2019, p. 5). La capitalisation des terminaisons féminines mobilise non pas la ponctuation mais l'alphabet : l'accord féminin est alors surligné plutôt que listé à la suite de la terminaison masculine. Avant même d'aborder les intentions politiques et les effets qui peuvent être recherchés par la capitalisation du féminin (*cf.* 2.2.4), il faut remarquer que l'effet de lecture n'est pas le même. Si la majuscule est plus courante dans certains textes féministes et queers militants que dans les publications d'organismes communautaires et d'entreprises (qui opteront plutôt pour un remaniement lexical et syntaxique ou pour les doublets abrégés), c'est bien qu'elle doit être employée dans un contexte où la lecture peut être discontinuée, interrompue pour porter un message sur la langue ou sur le genre.

De la même manière, d'autres expérimentations typographiques sont les signes d'une posture critique, autant par rapport au genre que par rapport à la grammaire française, qui prend davantage de place visuellement ou phonétiquement. Par exemple, l'emploi de l'astérisque à la place de toute terminaison marquante (« *fabuleu**, *étudiant**, *militant** », Bourcier 2017, p. 11), ou encore en remplacement de la marque du féminin (« *chercheur*s* », Bastien-Charlebois 2015, p. 3), est un usage minoritaire mais bien actuel qui fait fi des questions de néologismes, de féminisation ou de neutralisation de la langue¹⁷⁷. Il a cours surtout en France dans des groupes queer et trans militants, et ce, dans des communications écrites informelles mais aussi dans plusieurs écrits littéraires et universitaires. En règle générale, l'astérisque marque l'appel de note ou permet d'anonymiser un texte¹⁷⁸ : utilisée à la place de la terminaison genrée, elle effectue un renvoi hypothétique, non actualisé, à un ensemble de possibles sur le plan du genre. Cet effet rappelle aussi la fonction de l'astérisque pour la recherche documentaire automatisée : ce signe ajouté au radical d'un mot plutôt que de valoir pour une terminaison possible permet d'inclure dans les résultats de la recherche tous ces dérivés possibles : par exemple, *féminis** pour *féminisme*, *féministe*, *féminisation*, etc. Le

¹⁷⁷ À ma connaissance, le principe est de supprimer toute la partie du mot qui varie selon le genre pour la remplacer par un astérisque à la suite du radical. Donc, on lira *heureu** (supprimant *-x* ou *-se*) mais *participant**. C'est le masculin qui 'reste' dans ce second cas d'emploi de l'astérisque mais le radical n'est pas tronqué.

¹⁷⁸ Par exemple, en remplaçant les lettres suivant l'initiale d'un nom propre. On peut penser à « *A**** », l'amoureuse de « *je* », la personne narratrice du roman *Sphinx* (1986) d'Anne Garréta.

sociologue Sam Bourcier défend l’usage de ce « signe typo queer camp et kitch » dans une note intitulée « Petite « grammaire » du français queer et transféministe », préfaçant son essai *Homo.incorporated. Le triangle et la licorne qui pète* : loin d’être un outil typographique simplement pratique ou économe, elle est, selon lui, à la fois une reprise de l’astérisque de « trans* » qui ouvre les possibles de subjectivation trans¹⁷⁹ et une poignée de paillettes qui rend les textes plus vivants (2017, p. 11).

De nombreuses propositions illustrent cette même intention transgressive, allant jusqu’à questionner les règles de l’impression des textes ou les conventions graphiques les plus fondamentales, comme l’alphabet latin. Par exemple, le numéro pilote du *Journal de recherche graphique en écriture inclusive* (2019), imprimé par une petite maison d’édition grenobloise, contient plusieurs extraits de textes littéraires réécrits en superposant les terminaisons masculine et féminine des noms communs et adjectifs au rang de l’exposant et de l’indice à la suite du radical, brouillant les caractères entre eux (voir Annexe C). Se voulant « un espace ludique de propositions, notamment typographiques, dont une place d’honneur faite à celles grammaticalement fausses, scientifiquement déplacées, littérairement exaltées », le journal contient aussi des propositions de néologismes (voir 2.1.2 et 2.1.3), bien qu’il se concentre sur la dimension typographique. Les interventions en design graphique de la collective franco-belge Bye Bye Binary¹⁸⁰, formée à la suite d’un atelier de typographie inclusive tenu à Bruxelles en novembre 2018, puisent aussi dans le potentiel visuel et tactile de la lettrine et de la police d’écriture. Ce groupe mobilise, entre autres, des graphies

¹⁷⁹ En études trans, la réflexion sur le sens de ces usages typographiques est riche (voir, par exemple, Stryker, Currah et Moore 2008). La question de l’astérisque révèle une volonté d’imager la transitivité de manière englobante, au-delà de la distinction sexe/genre (transgenre *versus* transsexuel·le), ainsi qu’une stratégie d’inclusion conceptuelle et une critique de la surdéfinition des identités par une terminologie imposée plutôt qu’autodéterminée (Silverman et Baril 2021, p. 11-12). En d’autres termes, il s’agit d’un cas de figure très parlant, où les choix scripturaux illustrent et prennent le relais d’enjeux de définition des parcours de genre (cf. 2.2.4).

¹⁸⁰ Son travail peut être consulté en ligne sur Instagram. Bye Bye Binary se présente comme une collective et non pas un collectif. Il est à noter que l’expression courante « *bye bye binary* » est reprise par plusieurs groupes et projets culturels et communautaires, notamment dans des podcasts anglophones sur le genre et dans les interventions de jeunes non binaires anglophones. Je ne sais pas ce qui a motivé la reprise de cette expression par cette collective, qui est francophone et travaille sur la langue française.

« inclusives », dont des caractères qui mêlent les lettres de l’alphabet latin. Il existe plusieurs propositions de nouveaux caractères (voir Annexe C). L’alphabet élaboré en 2020 par Tristan Bartolini dans le cadre d’un projet scolaire à la Haute École d’Art et de Design de Genève (Suisse) comporte, par exemple, des caractères qui permettent de mélanger les lettres des terminaisons féminine et masculine traditionnelles. Dans d’autres langues comme l’espagnol, l’usage de signes typographiques existants pour mêler l’aspect visuel des terminaisons masculine et féminine peut aussi être relevé, comme le @ : « *tod@s* » au lieu de « *todos* » ou « *todas* », que l’on pourrait traduire par « toustes » pour reprendre la formulation déjà répandue, ou bien en utilisant un nouveau caractère proposé pour combiner les terminaisons *s* et *tes*. Il est à noter que les contributions de collectives comme Bye Bye Binary sont pilotées par des personnes queers, non binaires et trans : les stratégies graphiques sont mobilisées avant tout pour désigner ou exprimer des genres non conformes à la binarité que dénote, selon ces personnes, la distinction féminin-masculin de la grammaire traditionnelle.

Enfin, certaines propositions mobilisent d’autres alphabets pour créer des terminaisons non marquées, ni féminines ni masculines. Par exemple, la linguiste française Katy Barasc propose le recours à la lettre grecque alpha pour les terminaisons¹⁸¹ (« les sujet α s ») dans son essai *Passions polygraphes* (2021) suivant ses ouvrages précédents (Barasc 2014, citée dans Greco 2019) : il s’agit d’un « geste graphique [...] intrusi[f] » plus que transgressif, élaboré non pas à des fins d’expression individuelle d’un genre en particulier mais bien pour refuser l’injonction à la marque du genre grammatical (2021, p. 23). Entre un refus de coopérer avec les règles de la grammaire standard, un désir de créer d’autres possibilités graphiques et visuelles et la recherche de nouvelles normes graphiques, ce qui se dessine à travers le relevé de telles propositions n’est autre qu’une nébuleuse de discours sur la langue et sur le genre, c’est-à-dire de manières de symboliser ces discours à travers la typographie. L’hétérogénéité

¹⁸¹ L’auteure n’indique pas comment celles-ci doivent être prononcées. L’auteure s’inspire de l’alpheacte proposé par Michèle Causse (2016).

des parcours personnels et politiques qui participent des choix typographiques indique aussi une analyse à effectuer sur la dimension iconique du langage.

2.1.2 « *Maon partenaire n'est pas jaloux et j'en suis heureuse*¹⁸² » : mutations morphologiques

Lorsque la modification de la marque du genre ne passe pas par la typographie, elle peut reposer sur un travail de recomposition créative ou subversive des unités lexicales ou sur une révision des règles d'accord, c'est-à-dire de la transmission des marques du genre grammatical d'un (groupe de) mot(s) à l'autre. Ces stratégies élaborent tantôt un système de règles différent pour l'application des marques existantes du genre grammatical existantes, tantôt de nouvelles formes (néologismes) qui peuvent se constituer en un nouveau système de règles ou se présenter comme des solutions *ad hoc* à l'impasse du binarisme grammatical.

Premièrement, ce travail peut mobiliser les marques existantes des genres grammaticaux féminin et masculin en réactivant des habitudes désuètes ou en proposant de nouvelles habitudes d'accord pour prioriser les formes féminines. Par exemple, l'accord de proximité, ou accord de voisinage, consiste à transmettre la marque du genre grammatical du nom le plus proche à l'adjectif ou au participe qui s'y rapporte au lieu d'accorder un groupe mixte au masculin¹⁸³. Plusieurs voix féministes proposent un retour à cette règle pour l'accord, qui était couramment mise en pratique jusqu'au XVIII^{ème} siècle (Grevisse 1986, p. 721, cité dans Labrosse 2021, p. 114), pour contribuer au détronement du masculin comme genre grammatical non marqué. Dans cette perspective, multiplier les occasions d'accorder au féminin a pour effet de visibiliser le féminin et de défaire l'association du masculin à l'universel, c'est-à-dire d'introduire l'habitude que le féminin peut être la marque du général et non pas simplement la marque de la « femelle de l'humain » (Michard 2019).

¹⁸²Exemple figurant dans le *Guide de grammaire neutre et inclusive* de l'organisme québécois Divergenres (2020).

¹⁸³ On dira donc, en suivant cette règle, « les danseuses et les danseurs sont prêts » ou alors « les danseurs et les danseuses sont prêtes » mais pas « les danseurs et les danseuses sont prêts ».

D'autres encore proposent d'universaliser l'accord au féminin des énoncés se rapportant à un groupe de personnes aux genres divers, quelle que soit sa composition, ainsi que de prioriser l'usage de noms épiciques au genre féminin fixe¹⁸⁴. Cette pratique est appelée, selon les sources, féminisation « ostentatoire » (voir par exemple, Zaccour et Lessard 2017) ou « universelle » (Tiphaine D 2014). Cette féminisation inclusive et systématique peut aussi s'appliquer aux expressions présentant des usages impersonnels des pronoms : par exemple, en plus d'accorder systématiquement au féminin (et au masculin seulement lorsqu'il s'agit de désigner des hommes) et d'employer des néologismes lorsque la forme féminine n'existe pas dans le répertoire de la langue française conventionnelle, la « féminine universelle » que propose la dramaturge Tiphaine D (2014) fait du pronom *elle* le pronom générique (« Elle était une fois »).

Deuxièmement, il existe plusieurs manières de composer des mots accordés ni au féminin ni au masculin. Une approche dite combinatoire consiste à mêler les phonèmes¹⁸⁵ ou les graphèmes¹⁸⁶ associés au féminin et au masculin d'un nom commun, d'un pronom, d'un adjectif ou autre unité prenant plusieurs formes selon le genre grammatical. Il s'agit alors de faire en sorte que le mot ou sa terminaison fasse apparaître ou « sonner » ces marques en même temps : par exemple, faire sonner *celles* et *ceux* avec *celleux* ou *ceulles*. Cette logique combinatoire, parfois appelée de « concaténation¹⁸⁷ », est mobilisée depuis plusieurs

¹⁸⁴ On pourra donc dire, en parlant d'un groupe de personnes aux genres divers, « Toutes les participantes étaient présentes ». On évitera, dans cette approche, les formulations comme « Le personnel est convié à une rencontre ».

¹⁸⁵ Les plus petites unités sonores qui s'agencent et se différencient entre elles (par exemple, les sons « i », « a », « è », etc.).

¹⁸⁶ Une ou plusieurs lettres formant un ou plusieurs sons : « o » est un graphème simple; « oi » est un graphème complexe.

¹⁸⁷ Dans ce travail dont l'objectif général n'est pas une analyse linguistique, je n'ai pas l'espace de détailler les nuances de cette terminologie. La désignation linguistique des recours néologiques varie d'une description à l'autre, tantôt que l'on puise ses sources en linguistique à l'université (voir par exemple Labrosse 2006, Abbou 2011, Greco 2013), sur des plateformes de discussion entre personnes qui ne sont pas linguistes, ou encore sur des blogues de personnes traductrices ou langagières. Pour plus d'informations sur ces nuances, consulter les graphiques produits anonymement sur Tumblr et compilés sur des blogues (Lafèche 2019, par exemple) ou dans des tableaux comme ceux produits par Alex Benjamin (alexseawriter 2017).

décennies dans des textes féministes, queers et trans militants¹⁸⁸. À ce jour, les terminaisons combinatoires des noms de titre, de métiers et de fonction figurent parmi les stratégies de plus en plus courantes dans les milieux communautaire, universitaire et de l'édition féministe francophone¹⁸⁹. Aussi, je soulignerais que ces combinaisons prennent souvent une forme similaire aux doublets abrégés auxquels on aurait retiré le signe typographique qui sépare les marques du masculin et du féminin, ou que l'on aurait lu à voix haute rapidement (par exemple, lire « les auteur·rices » donnant « les auteurices »). Vues sous cet angle, à condition que le texte dans lequel elles figurent s'adresse à un lectorat habitué aux doublets abrégés et à l'aise en français, elles présentent un avantage pratique évident, puisqu'elles ne requièrent pas l'apprentissage d'un nouveau code ou de nouveaux caractères pour les marques du genre.

Parfois présentés sous forme de tableau à la manière des manuels de grammaire française, cette néologie s'organise parfois en une véritable proposition de système grammatical. Le principe combinatoire des pronoms néologiques formés avec les graphèmes ou les phonèmes de *il* et *elle* se décline systématiquement pour les articles et les déterminants : *ellui*, *elleux* pour les pronoms toniques; *cellui*, *celleux* pour les déterminants démonstratifs; *lea* ou *lae* pour l'article défini au singulier; *maon*, *taon*, *saon* pour les possessifs, etc. Cela dit, il faut souligner que le fait de répertorier ces usages et de les classer selon les catégories de la grammaire française est un exercice plus récent que l'usage plus désordonné et expérimental

¹⁸⁸ Pour citer des exemples de pratiques qui ont circulé à Montréal depuis les années 2000, on peut penser aux zines d'artistes et activistes comme Coco Riot, actuellement basé·e à Madrid, et Véro Leduc, actuellement professeure au département de sociologie à l'UQAM. Cette dernière utilise par exemple le pronom démonstratif « ceux » dans son zine sur la sourditude « C'est tombé dans l'oreille d'une sourde » (2012).

¹⁸⁹ Si plusieurs organismes à but non lucratif québécois comme le Conseil québécois LGBT en montrent l'exemple à travers leurs publications récentes, certaines maisons d'édition, au Québec et ailleurs dans la francophonie, appliquent aussi certaines pratiques à l'écrit. Par exemple, on peut penser aux normes d'édition adoptées pour la publication de *Jeunes trans et non binaires : de l'accompagnement à l'affirmation* (2021) aux éditions Remue-ménage (Montréal, Québec), ou aux traductions d'ouvrages féministes et queers publiées dans la collection « Sorcières » des éditions Cambourakis (Paris, France), ou encore aux livres pour enfants publiés par les éditions Dent-de-lion. À ce sujet, voir aussi la liste des notes de féminisation et de traduction citées dans cette thèse.

qui suit son cours depuis plusieurs décennies dans des textes militants, universitaires et littéraires.

Une autre approche consiste à mobiliser des graphèmes et des phonèmes différents de ceux qui sont habituellement associés au féminin et au masculin grammaticaux, notamment pour créer des termes et des terminaisons qui ne rappellent ni l'un ni l'autre des deux genres majoritaires (homme et femme), ni dans leur aspect visuel ni par leur prononciation. Dans les dernières décennies, des linguistes universitaires et indépendant·es ont proposé des outils pour intégrer un tel genre grammatical neutre en langue française. La variété des terminaisons en langue française présentant un enjeu pour la systématisation de tels accords neutres, ces propositions sont d'abord présentées sous forme de systèmes grammaticaux issus de recherches poussées en linguistique synchronique et diachronique, lesquels sont ensuite diffusés pour qu'ils soient adoptés. Par exemple, les linguistes Céline Labrosse et Alpheratz, respectivement du Québec et de France, ont proposé des systèmes grammaticaux pour la langue française qui incluent un genre neutre. Alpheratz propose par exemple, dans son roman *Requiem* (2015) et dans son essai *Grammaire du français inclusif* (2018a) un système dans lequel « al » est le pronom neutre, la voyelle *a* faisant marque de neutre par opposition à « i » (marque du masculin) et « e » (marque du féminin). La linguiste Céline Labrosse (2006) propose pour sa part une grammaire non-sexiste dans laquelle sont réactivées les anciennes terminaisons en *-éz* pour neutraliser *-és/-ées*. Si ces travaux n'ont pas de prétention prescriptive, leurs méthodes et leurs objectifs sont le plus souvent normatifs, puisqu'il s'agit d'entériner et de reproduire systématiquement de nouvelles règles grammaticales.

Enfin, même si de nombreux exemples de ces pratiques sont tirés de productions savantes, littéraires et artistiques, il semble important de souligner d'ores et déjà que cette créativité sur le plan de la morphologie du français ne peut être adéquatement décrite par les outils de l'analyse linguistique du langage poétique. En effet, la subversion des règles d'accord ou la création de terminaisons et de termes neutres ne sont pas pensées comme des jeux de langage ou des figures de style, mais bien comme de nouveaux mots pour l'usage quotidien, c'est-à-dire un exercice nécessaire de recomposition et de réarticulation des idées que l'on véhicule

à propos d'un genre. En effet, c'est dans le répertoire des pronoms personnels et dans les champs lexicaux des relations familiales et affectives que l'on peut observer un foisonnement particulièrement actif des néologismes formés à partir de mots de la langue française (voir la section suivante sur la créativité lexicale). Par exemple, des propositions telles que « froeur » ou « frœur », combinaison de « sœur » et « frère » utilisé comme équivalent non marqué du lien de sororité ou de fraternité, ou « toncle » (« tante » et « oncle ») sont en usage au Québec et ailleurs dans la francophonie. Bien qu'ils soient parfois assimilés aux crases, voire aux mots-valises¹⁹⁰, ces néologismes font partie des pratiques quotidiennes de manipulation morphosyntaxique et lexicale des marques du genre.

2.1.3 « *Je viendrai avec ol*¹⁹¹ » : réactivations et innovations lexicales

Défaire l'habitude du masculin générique, mobiliser le féminin grammatical de manière plus visible ou généralisée et amoindrir la présence des marques du genre à l'écrit sont des projets qui demandent un travail sur le lexique de la langue française. L'effort qui consiste à véhiculer un contenu de sens inclusif, épïcène, neutre ou, du moins, non marqué sur le plan du genre dans les textes et les discours, implique aussi une recherche d'expansion lexicale, qu'il s'agisse d'une mobilisation innovante du lexique existant ou de la création de nouveaux mots.

Premièrement, certaines stratégies consistent à employer plus fréquemment le féminin ou à privilégier les formes féminines. Parmi les plus courantes, le dédoublement des unités lexicales au masculin et au féminin consiste à énoncer ou inscrire l'une à la suite de l'autre les formes masculine et féminine d'un groupe sujet, d'un complément d'objet ou de toute autre unité qui les remplacent (par exemple, « l'auteur ou l'autrice écrira »). Ce dédoublement peut être fait dans l'ordre masculin-féminin ou féminin-masculin, à la discrétion de l'authorat ou suivant la politique de rédaction de l'institution émettrice du texte.

¹⁹⁰ C'est le cas dans le guide de l'Université du Québec (2021, p. 50) et dans le guide du GAIHST (2020).

¹⁹¹ Exemple donné dans le guide du Conseil québécois LGBT *Mieux nommer et mieux comprendre : changer de regard sur les enjeux trans et les réalités de la diversité de genre* (2020, p. 21).

Bien qu'on lui reproche de freiner la lisibilité ou d'alourdir et de rallonger les textes¹⁹², cette stratégie est couramment déployée dans les communications publiques et demeure recommandée à ce jour, si elle peut être utilisée avec parcimonie ou en complément d'autres stratégies¹⁹³. Le dédoublement repose sur la possibilité de la féminisation lexicale, qu'elle soit effectuée par l'emploi des formes féminines existantes, par la réactivation de formes féminines anciennes grâce à un travail de recherche historique et linguistique¹⁹⁴ ou par la création de formes féminines qui suivent au plus près la logique grammaticale française¹⁹⁵. Une autre stratégie consiste à n'employer que le féminin pour les énoncés généraux. L'emploi du féminin grammatical comme générique consiste à donner une valeur sémantique inclusive des deux genres ou de tous les genres au genre grammatical féminin¹⁹⁶. Cette pratique de féminisation inclusive, ostentatoire ou universelle (*cf.* 2.1.2) implique parfois une expansion du lexique lorsque des néologismes sont nécessaires à la généralisation de l'accord féminin.

¹⁹² Ces arguments sont évidemment mobilisés par les détracteurs de la féminisation des textes ou des discours, mais ils font aussi parti des remarques qui sont amenées dans les formations et les ateliers d'écriture dans une optique de comparaison des méthodes de rédaction entre elles.

¹⁹³ À ce jour, plusieurs universités comme l'UQAM emploient le dédoublement en complément de la rédaction épïcène.

¹⁹⁴ Voir, par exemple, le travail d'Aurore Évain sur « autrice » (2008, 2019). Pour plus de renseignements à ce sujet, consulter la section 2.2.2.

¹⁹⁵ Les débats sur les bons usages de ces formes reflètent des soucis à la fois linguistiques et politiques, qui ne font pas l'objet de ce travail mais qui valent la peine d'être soulignés. D'une part, la normalisation ne priorise pas plus la règle d'accord que la prévalence de l'usage. Par exemple, l'OQLF reconnaît « chercheuse » mais pas « chercheur » qui est tout aussi courant. Il ne reconnaît pas « professeuse » mais retient « professeur ». D'autre part, certaines terminaisons féminines peuvent être connotées péjorativement si elles sont utilisées dans des formulations sexistes ou misogynes ou si elles rappellent l'objectification des formes féminines de certains mots. Par exemple, si un rapporteur est une personne aux hautes responsabilités auprès d'une organisation, une rapporteuse désignera une commère : la terminaison *-euse* (rapporteuse) pourra donc être préférée du fait de la connotation du féminin en *-euse* (pour plus de renseignements à ce sujet, voir par exemple Mathieu *et al.* 2002, Université du Québec 2021).

¹⁹⁶ Par exemple, dans le contexte des querelles d'opinion et de la panique médiatique entourant « l'écriture inclusive » en France, soixante-cinq linguistes en poste en Europe francophone appellent à un chantier réellement constructif pour « la linguistique d'aujourd'hui » en signant une « tribune rédigée au féminin générique » (Greco *et al.* 2020). Le choix du féminin générique n'est pas explicitement justifié mais l'effet est clair : le texte demande un effort de recadrage du domaine référentiel attaché à la marque du féminin grammatical autant qu'il reflète le fait que la grande majorité des signataires est composée de femmes.

Deuxièmement, certaines stratégies proposent d'ajouter au lexique de la langue française non pas des formes féminines complémentaires aux formes masculines, mais des nouvelles formes qui marquent un entre deux spécifique ou ne marquent ni l'une ni l'autre. Ceci touche de nombreux noms communs, surtout dans les champs lexicaux de la famille, des titres de politesse et des relations interpersonnelles : *froeur* ou *adelphe* (sœur/frère), *Mondame* ou *Mix* (Monsieur/Madame), etc. Les pronoms personnels, la terminologie des liens familiaux et amoureux, ainsi que les déterminants, font l'objet d'une expérimentation particulièrement active, en tant que déictiques (cf. 4.2.1). Tel que mentionné ci-dessus, ces néologismes peuvent être formés par la combinaison de termes existants dans le but d'obtenir un terme dont le sens convoque les deux unités lexicales d'origine à la fois ou de créer un effet d'indétermination du sens (tout le situant dans le champ lexical des pronoms genrés). Par exemple, la combinaison de « il » et « elle » pour former « iel » est issue des pratiques linguistiques des communautés queer et trans non binaires (à ma connaissance). Elle est documentée dès le début des années 2010, notamment dans les écrits d'IanE Sirota — voir, par exemple, le recueil de nouvelles lesbo-queers *Projets Q***** (De L'amour, Felut et Sirota 2015). En France et en Belgique, le pronom « yel » circule aussi, tel qu'attesté, par exemple, dans les entrevues menées dans des réseaux de drag kings (Greco 2013). La graphie « èl » (prononcé de la même manière que « iel ») est aussi proposée dans le numéro du *Journal de recherche graphique en écriture inclusive* mentionné plus haut (2019, p. 10). « Iel » est de plus en plus fréquent, non seulement au Québec mais aussi ailleurs dans la francophonie. Ce pronom est utilisé à la fois comme générique et comme pronom personnel singulier employé par des personnes qui ne situent pas leur genre sur l'axe binaire homme-femme (Bureau de la traduction du Canada 2022, *Le Robert* 2022a¹⁹⁷).

D'autres néologismes amènent de nouveaux mots qui ne peuvent être associés visuellement ou phonétiquement ni au féminin ni au masculin. Par exemple, dans les *Voyages de la Grande*

¹⁹⁷ La définition fournie par *Le Robert* en ligne, révisée au printemps 2022, modifie la définition du pronom comme générique pour y ajouter des exemples d'usage comme pronom pour les personnes non binaires pour désigner leur genre.

Naine en Androssie (2020 [1993]), la romancière Michèle Causse symbolise le parcours d'émancipation de son héroïne par rapport aux normes binaires et patriarcales du genre notamment par les pronoms, de *elle* à *ille* puis à *ul*. Employé par Katy Barasc dès l'écriture de *Requiem pour IL et ELLE* (2014) et employé par d'autres chercheuses féministes et lesbiennes en Europe et au Canada¹⁹⁸, *ul* est aussi repris par des personnes trans ou non binaires depuis les années 2010, notamment à Montréal, sans référence ou connaissance de cet héritage matérialiste lesbien français. L'Annexe B répertorie plusieurs de ces pronoms neutres et leurs fonctions, glanés au fil de la recherche menée pour cette thèse et au cours de mon parcours dans les réseaux trans engagés.

Troisièmement, certains recours consistent plutôt à éviter de marquer le genre des personnes en puisant dans le lexique officiel de la langue française. Pour ce faire, le lexique épïcène devient de plus en plus courant. Au sens littéral, « épïcène » qualifie le fait qu'un mot « s'écri[ve] de la même manière quel que soit son genre grammatical » (OQLF 2019b) : on écrit par exemple, le mot « guide » de la même manière que l'on parle d'« un guide » ou d'« une guide ». Certains noms communs épïcènes ont un genre fixe (comme « la personne ») et d'autres ont un genre variable (« le/la guide », « l'interprète », etc.). Dans ce deuxième cas, même si la marque du genre grammatical demeure, elle ne renvoie pas au genre de la personne désignée. De plus, à ce jour, les directives du Bureau de la traduction du Canada et de l'OQLF mettent toutes deux l'accent sur l'usage des appellations collectives dans le lexique des titres, des noms de fonction et des métiers ». Si l'OQLF recommande depuis plusieurs décennies de tels choix de vocabulaire, elle a offert plus récemment des fiches de dépannage linguistique incluant des listes de termes épïcènes pour faciliter le passage d'appellations genrées à des termes non marqués équivalents. On réfèrera ainsi au « personnel » plutôt qu'aux employé·es, à « la direction » plutôt qu'au directeur ou à la directrice. L'OQLF (2019b) indique que cette stratégie du passage par le collectif peut

¹⁹⁸ La chercheuse Dominique Bourque (U. Ottawa) réédite par exemple les travaux de Michèle Causse aux Éditions sans fins, qu'elle codirige avec Jojo Coulombe (co-responsable de la revue *Amazones d'hier, Lesbiennes d'aujourd'hui*). À travers le paratexte de plusieurs ouvrages publiés aux Éditions sans fins, Bourque emploie le pronom *ul* fréquemment (une description approfondie de cet usage se trouve dans la section 2.2.3).

dépersonnaliser le discours : un des inconvénients de cette stratégie lexicale est en effet qu'elle peut affecter le sens que l'on cherche à communiquer. Par exemple, « les étudiant·es de l'université » ne constituent pas le même public que « la communauté universitaire », qui inclut aussi le corps professoral et employé, entre autres. Des mots dont les significations sont proches peuvent avoir des connotations différentes (par exemple, désigner « la population » d'un pays par l'hyponyme « le peuple »). Les choix terminologiques s'inscrivent donc dans le contexte d'une réflexion sur les intentions de l'émetteur du texte et prennent en compte, dans une certaine mesure, les résonances politiques du lexique choisi¹⁹⁹.

Enfin, dans notre contexte local, il faut mentionner que certaines stratégies qui agissent sur le lexique dépassent les bornes de la langue française pour mobiliser les ressources grammaticales d'autres langues, à commencer par l'anglais. L'emprunt à d'autres langues qui ne marquent pas le genre de la même manière²⁰⁰ et la mobilisation de l'hybridité linguistique locale, qui se manifeste par le chevauchement morphologique et lexical de plusieurs langues, constitue en effet une autre stratégie de contournement des marques du genre dans la grammaire française. Par exemple, dans plusieurs milieux queer, trans et non binaires francophones à Montréal, je remarque fréquemment (dans ma pratique et dans celle des personnes qui m'entourent) que pour parler de soi, le complément d'objet est souvent énoncé en anglais pour ne pas avoir à l'accorder en genre ni à utiliser un symbole typographique contraignant pour l'écriture sur un clavier de téléphone cellulaire (« je suis

¹⁹⁹ Ces questionnements sur la manière dont le sens peut être affecté par le choix de termes supposés synonymes ou proches rejoint les recherches féministes sur les marques du sexisme et de la misogynie dans le vocabulaire de la langue française. L'espace disponible pour le présent travail ne me permet pas d'approfondir cette question. Pour plus d'information, consulter par exemple le *Dictionnaire critique du sexisme* linguistique publié sous la direction de Suzanne Zaccour et Michaël Lessard (2017).

²⁰⁰ Au sujet des pratiques linguistiques queer, trans et non binaires dans d'autres langues, il faut mentionner que même lorsque leur grammaire marque le genre moins fréquemment, des pronoms et un vocabulaire inclusifs ou neutres circulent aussi. C'est le cas en anglais. La réactivation de l'usage au singulier du pronom *they* a été avalisée dans la plupart des ouvrages de référence depuis quelques années mais l'usage d'autres pronoms, notamment de néologismes, est courant depuis plusieurs décennies. On peut citer les pronoms *sie* et *ze* (*hir* ou *zir* pour le pronom tonique) qui circulent à travers les communautés trans et queer anglophones (Stryker 2008, p. 21), ou encore *co*, pronom propre aux pratiques linguistiques des réseaux queer et trans à Chicago aux États-Unis (Berendt 2014).

tellement overwhelmed » au lieu de « je suis dépassé·e » ; « t'étais tu down? » au lieu de « t'étais tu partant·e? »). Ainsi, des pratiques linguistiques qui font partie des parlers sur ce territoire au-delà de l'enjeu de l'expression linguistique du genre (joual, français, etc.), sont mises à contribution pour offrir des solutions à l'expression plus fluide de son genre sans effectuer un travail sur la grammaire française, voire sans accorder beaucoup d'importance à celle-ci²⁰¹.

Le travail du lexique pour l'expression du genre en français se poursuit donc à l'intersection de recherches universitaires, de pratiques toujours en mouvement dans les milieux affinitaires queer, trans ou non binaires, ainsi que de rencontres et d'échanges dont les points de contact sont multiples et parfois difficiles à tracer.

2.1.4 « *Quiconque voudra bien l'entendre*²⁰² » : gymnastique syntaxique

La marque du genre grammatical peut souvent être évitée en français en faisant preuve d'agilité rédactionnelle ou oratoire, et ce, sans recourir à des néologismes ou caractères spéciaux. L'exercice mobilise ce que l'OQLF nomme dans une notice de la Banque de dépannage linguistique les « formulations neutres » (2019b), c'est-à-dire des expressions, locutions et tournures de phrase qui ne marquent pas le genre des personnes. En effet, si l'accord en genre des sujets et compléments d'objet fait partie des règles de la grammaire française, un remaniement de la syntaxe s'ajoute souvent au travail du champ lexical épiciène.

²⁰¹ Plusieurs zines et publications communautaires comme le *petit Dictionnaire et petite Grammaire de langage Inclusif* (anonyme, 2021), le *Guide de grammaire neutre* de Divergenres (2021) et le guide *Mieux nommer mieux comprendre* du CQ-LGBT (Tajeddine et Crémier 2020) mentionnent la diversité des accents, des parlers régionaux, ainsi que le multilinguisme des espaces nord-américains comme le Québec, pour présenter des propositions de néologismes adaptées aux réalités spécifiques du terrain. Ce souci transparait dans certaines recherches à l'université (voir Bourguignon 2021; Crémier 2021), parfois avec le souci d'enrichir la sémiosphère de la langue française de ces trajectoires à la frontière avec d'autres sémiosphères, pour employer les termes de la sémiotique lotmanienne. Par exemple, la prononciation de « ils » au Québec intervient à l'appui de la proposition du pronom générique « illes » chez Céline Labrosse (2021, p. 59).

²⁰² Cet exemple est utilisé dans les ateliers d'écriture féministe et inclusive avec Sandrine Bourget-Lapointe dans les cours de méthodologie féministe de l'Institut de recherches et d'études féministes (IREF) à l'UQAM (2018-présent).

Les recommandations officielles de rédaction épïcène ou inclusive préconisent l'usage d'un lexique épïcène et d'une syntaxe qui le favorise. Ces directives ou conseils de rédaction puisent dans le dictionnaire et la grammaire françaises les ressources disponibles pour formuler des phrases moins marquées sur le plan du genre. Les pronoms épïcènes (*quiconque, qui, etc.*) et les noms communs épïcènes et les expressions au genre fixe (*la plupart, la majorité, le plus grand nombre*), ainsi que les noms communs épïcènes au genre fixe (appellations collectives, hyperonymes, etc.) permettent de construire des phrases sans recourir aux accords genrés ou en ne signalant aucune information sur le genre des personnes. La sélection d'un lexique épïcène permet donc l'accord en genre sans supposer un jugement ni nécessiter une réflexion sur l'attribution du genre des personnes.

Cela dit, dans le cas des noms communs au genre fixe, le choix de noms féminins peut être intentionnel et stratégique puisqu'il permet d'accorder le sujet au féminin sans pour autant universaliser l'accord féminin. Réagencer les noms communs dans une proposition pour appliquer la règle d'accord de voisinage (« le musicien et les danseuses sont présentes ») est un autre exemple de ce travail syntaxique dans l'optique de marquer davantage le féminin que le masculin.

C'est dans la littérature et à travers les pratiques linguistiques particulières aux communautés queer, trans et non binaires que l'on peut observer une recherche plus assidue ou poétique de moyens syntaxiques d'expression sans marques de genre. Dans son roman *Sphinx* (1986), cité plus haut, Anne Garréta évite toute formulation nécessitant un accord en genre et les pronoms personnels (autres que « qui ») pour désigner A***, l'amoureuse de la personne narratrice. Par exemple, les états d'âme, les actes et les propos du personnage prennent la forme de substantifs rapportés à celui-ci par des déterminants possessifs (« son corps »),

« son refus », etc.), lesquels s'accordent avec le complément d'objet, plutôt que sous la forme d'adjectifs qu'on aurait accordés²⁰³.

Dans les discours oraux du quotidien, de telles stratégies syntaxiques sont recommandées aussi, surtout pour s'adresser aux personnes non binaires et pour éviter de mégenrer des personnes dont on ne connaît pas le pronom (ou le genre, *cf.* 4.2.3). Par exemple, dans plusieurs guides et formations en communication inclusive axée sur le respect des personnes trans et non binaires, on conseille de dire « tu as du talent » plutôt que « tu es talentueux/talentueuse »²⁰⁴.

De telles formulations présentent l'avantage de recourir au code de la langue française seulement : il s'agit de remanier un propos sans nécessairement innover ou transgresser les règles typographiques, morphologiques et lexicales. Si elles peuvent sembler moins élégantes ou changer le registre de langage—par exemple, si l'on commente la performance d'un·e élève en disant qu'el « fait preuve d'assiduité » plutôt qu'el est « assidu » ou « assidue » — l'objectif d'employer un langage épïcène *pour faire preuve d'inclusivité* envers une personne ou un public cible compense le manque de fluidité de l'énoncé. Tout comme l'ont montré les choix rédactionnels en matière de néologie et de typographie, la manière d'articuler son discours fait partie des stratégies de mise en évidence d'un parti pris sur le genre et révèle le rôle productif de la langue.

En conclusion, une multitude d'agent·es et de groupes s'emparent de recours linguistiques pour détourner, défaire ou réécrire les règles de la marque du genre. Loin de pouvoir

²⁰³ Voir, par exemple, le mémoire de maîtrise en traductologie de Gabriel·le Villeneuve, portant sur la traduction de *The Cook and the Carpenter* de June Arnold, où les personnages ne sont pas genrés (U. Concordia, à paraître) pour autres exemples de ce travail.

²⁰⁴ Cet exemple est utilisé dans les ateliers d'écriture féministe et inclusive avec Sandrine Bourget-Lapointe dans les cours de méthodologie féministe de l'Institut de recherches et d'études féministes (IREF) à l'UQAM (2018-présent). On retrouve aussi cette idée qu'une formulation neutre inclut tous les genres et qu'il faut la privilégier lorsqu'on désigne des personnes non binaires dans les contenus de formation de Séré Beauchêne-Levesque à l'Université de Sherbrooke (ateliers donnés avec le Groupe d'action trans de l'Université de Sherbrooke en 2018) et plus récemment dans des recommandations de communication inclusive institutionnelles (UQ 2021, par exemple) et communautaires (Viguet 2020, par exemple). De la même manière, l'usage de la voix passive est recommandé, dans certains ateliers, afin d'éviter la marque du genre.

documenter un phénomène ou un mouvement unique, un « système de langage » qui refléterait des valeurs d'inclusion ou une lutte féministe homogènes, ce que l'on peut observer est bien une « bouillie de langues » (Deleuze et Guattari 1975, p. 44), c'est-à-dire des manières de mobiliser des outils linguistiques (graphiques, morphologiques, lexicaux, syntaxiques) et les vernaculaires locaux (en français et dans d'autres langues) afin de travailler contre la stagnation de la langue majeure. Ces stratégies intrusives et créatives constituent en effet des réponses au pouvoir normatif de la langue française, mues par des objectifs variés, tels que l'expression individuelle des identités et des parcours ou l'inclusion symbolique et matérielle de groupes marginalisés. Comme on peut le relever à travers les sections qui précèdent, le choix des pratiques est une affaire de contexte—le processus est influencé par la commission, l'autorat, le financement et le public cible du texte à produire—autant qu'une affaire de positionnement et d'intentions conscientes, d'accès aux instances productrices des directives sur l'usage de la langue, aux ressources²⁰⁵ et aux connaissances personnelles nécessaires. Aussi, ce travail de l'expression écrite ou orale demande une certaine agilité et une pratique soutenue, ainsi qu'un accès continu aux sphères dans lesquelles évoluent les pratiques pour rester à jour. Ces conditions d'accès incluent la disponibilité locale ou en ligne de productions littéraires et artistiques, de même que la possibilité de participer à la vie des espaces communautaires et aux groupes en ligne qui relaient les pratiques.

Ainsi, cette section a permis de considérer côte à côte des contributions parfois contradictoires sur le plan de l'interprétant mais très proches sur le plan du représentamen²⁰⁶ : par exemple, un même recours (comme le point médian ou le néologisme « iel ») peut se voir remobilisé tantôt pour rédiger sans recourir au masculin générique, tantôt pour marquer une

²⁰⁵ L'accès raccourcis sur le clavier numérique peut être un obstacle à l'emploi de certains signes typographiques, par exemple. Plusieurs logiciels de lecture automatisée ne sont pas adaptés aux recours typographiques comme la majuscule ou les doublets abrégés : le caractère inclusif d'un texte sur le plan de la représentation des genres se superpose à l'exigence de lisibilité par un public aux besoins et aux capacités diverses.

²⁰⁶ Pour rappel, les notions issues de la sémiotique peircienne sont définies dans la section 3.2.2.

identité de genre non binaire²⁰⁷. Le fait de relever ces pratiques ainsi, « dans le désordre » sur les plans rhétorique et politique, montre que des similitudes graphiques et grammaticales peuvent cohabiter avec des dissonances politiques et idéologiques. En ce sens, la description de différents types d'interventions n'épuise pas l'analyse des discours sur la langue et sur le genre dont celles-ci sont porteuses mais met bien en valeur l'irréductibilité des stratégies à un paradigme féministe, queer ou trans en particulier. La section qui suit examine explicitement les principes, les convictions et les attitudes qui motivent ces recours linguistiques contestataires.

2.2 Petite typologie pragmatique

Cette seconde partie du chapitre propose de classer les contributions à ce bouillonnement linguistique en fonction de leurs effets de sens concrets. Cette typologie pragmatique assiste l'investigation menée dans le chapitre 4 sur les guides de communication inclusive de la diversité des genres.

Selon plusieurs paramètres comme l'institution émettrice, la spécialisation de l'autorat et le milieu de diffusion d'un texte, les choix de rédaction et la manière de les nommer diffèrent. Actuellement, on les désigne comme non-sexistes (Zaccour et Lessard 2017, Bessaïh 2020), inclusifs (Viguet 2020, Clubsexu et Les3sex* 2021), épiciens (OQLF 2019b) ou « épiciens[és] » (Houdart et Prioul 2009, p. 74), féministes (IREF, s. d.), non genrés²⁰⁸, neutres²⁰⁹, non binaires et dégenrés²¹⁰. En effet, les auteurices des ressources existantes en la

²⁰⁷ Ce constat découle de mon analyse de la littérature citée dans l'Annexe A mais se confirme dans les guides de communication inclusive étudiés dans le chapitre 4, reflétant une mutation du sens de l'épicène (*cf.* 4.2.1).

²⁰⁸ Il s'agit d'une appellation privilégiée pour traduire « *gender-neutral* » en contexte de publication bilingue. Voir, par exemple, le numéro thématique du magazine *Circuit* de l'Ordre des traducteurs, terminologues et interprètes agréés du Québec (OTTIAQ) paru à l'été 2022.

²⁰⁹ Au-delà de l'expression consacrée par l'OQLF et le Bureau de la traduction du Canada, « formulation neutre », on retrouve l'usage de « neutre » comme adjectif pour qualifier la langue française ou la grammaire française dans plusieurs guides (par exemple, Divergenres 2021) et l'usage est fréquent dans les conférences sur le langage inclusif.

²¹⁰ Ces trois derniers qualificatifs sont souvent employés dans le titre de ressources communautaires sur la rédaction inclusive. Voir par exemple, les guides de Divergenres (2021) et du SETUE UQAM (2018). « Dégenré(e) » est une formulation qui est rare dans le corpus récent des ressources d'aide à la rédaction.

matière sont parfois des (socio)linguistes, traducteurices, juristes ou jurilinguistes, qui utilisent ce vocabulaire en fonction des normes de leur discipline. D'autres sont des (groupes de) personnes qui n'ont pas de formation universitaire dans ces disciplines et qui mobilisent donc leur propre compréhension de ce vocabulaire lorsqu'elles publient des ressources en tant que personnes concernées. D'autres encore voient leur expertise professionnelle ou universitaire mobilisée par des organismes communautaires, mais doivent suivre certaines directives institutionnelles qui affectent le choix des appellations : par exemple, la Corporation de développement communautaire (CDEC) s'appuie surtout sur des recherches et des arguments *féministes* mais propose un guide de *communication inclusive* (2020). Le choix d'un terme en particulier ne permet pas toujours de déduire le parti pris féministe, queer ou transaffirmatif qui motive la production de la ressource. Considérant cette instabilité, on ne peut déduire du choix d'appellation ni les recours linguistiques, ni les allégeances théoriques et politiques mobilisées. Comme le montrera l'analyse effectuée dans le chapitre 4, cette tendance se maintient, malgré le consensus sur l'appellation « inclusif/inclusive » (Elmiger 2021a) et les conventions émergentes de la non-binarité à l'oral et à l'écrit.

Plusieurs classements catégorisent les stratégies de rédaction en fonction d'une conceptualisation du genre spécifique ou du type de recours linguistiques qui est mis de l'avant. Par exemple, l'OQLF départage la rédaction épïcène de la rédaction inclusive et de la rédaction non binaire selon le type d'enjeu social auquel l'approche répond (qui elle sert) : respectivement, la parité homme-femme dans la communication écrite, l'inclusion sociale plus largement et l'expression individuelle de personnes non binaires (*cf.* 2.2.1). Pour sa part, le Bureau de la traduction du Canada emploie, sur TermiumPlus, tantôt le terme « féminisation » tantôt le terme « rédaction épïcène » pour désigner les techniques de

Néanmoins, on la retrouvait dans les années 2010 pour désigner ce que l'on appellerait aujourd'hui le français neutre ou inclusif qui centre les néologismes non binaires; par exemple, elle était utilisée dans le cycle de formation sur la langue française inclusive développé par Émilie Savoie (autrice principale de la *Grammaire rebelle* du collectif Queerasse (2018)) pour le Centre de lutte contre l'oppression des genres de l'Université Concordia à l'été 2016.

rédaction qui permettent une juste représentation des hommes et des femmes dans les textes, sans mentionner les pratiques de rédaction néologiques qui sont en cours de popularisation.

Dans sa thèse en philosophie de la traductologie à l'Université d'Ottawa (2020) portant sur le processus de traduction du guide *Corps accord (Our Bodies, Our Selves)* (2019) par le collectif La corps féministe, la traductrice et militante féministe Nesrine Bessaïh distingue pour sa part « l'écriture non-sexiste » de « l'écriture neutre » sous le parapluie de « l'écriture inclusive », citant à la fois des critères idéologiques et des critères linguistiques pour ce faire. Cette distinction lui permet de placer en contrepoint deux « vision[s] du monde différente[s] », c'est-à-dire deux conceptualisations du genre, l'une binaire, issue des luttes féministes (menées des femmes cis), et l'autre « fondée sur la déconstruction de cette binarité » suivant les théories queers (Bessaïh 2020, p. 118). Les techniques de rédaction y sont donc classées clairement, en fonction de leur contribution à l'un ou l'autre de ces deux projets départagés en référence à deux courants de réflexion théorique sur le genre. Bien entendu, l'acte de classer occulte nécessairement certaines nuances pour pouvoir mettre en lumière des ressemblances et des continuités et ce processus de schématisation a une vertu pédagogique. Or, certaines typologies du langage inclusif comme celle-ci²¹¹ gomme alors, non seulement les nuances théoriques qui existent au sein de communautés diverses (trans, queer, non binaires, et ce, dans différentes régions de la francophonie) en présupposant l'incongruence des projets féministe et queer, mais aussi la variabilité des effets de sens de pratiques linguistiques qui co-existent au sein de ces communautés.

En présentant une autre typologie de ce phénomène, cette section ne vise pas à départager des partis pris sur le genre ni des stratégies linguistiques mais plutôt à dégager des effets de sens communs à plusieurs positionnements par rapport au genre et à la langue. En d'autres termes, ce classement est pragmatique et non pas sociolinguistique, c'est-à-dire qu'il présente

²¹¹ Il s'agit d'un exemple parmi d'autres, que j'ai choisi car l'auteur justifie explicitement les termes qu'elle emploie. Pour d'autres exemples, voir Brouillette *et al.* (2021) et Dupuy (2020), ou encore, la structure des guides de communication inclusive qui distinguent différemment la féminisation, écriture inclusive, rédaction épiciène, féminisation inclusive, etc. (par exemple, FEMUL 2021, INRS Québec 2021, UQ 2021).

les types d'effets de sens produits à travers ces interventions sur la langue, et non pas la manière dont elles sont composées grammaticalement ou motivées politiquement. Cette perspective est aussi inspirée par les réflexions et les échanges qui ont lieu depuis les années 2010 dans quelques réseaux trans et non binaires, certains auxquels je participe²¹². Je distingue quatre types d'effets de sens recherchés, que je classe sous quatre paradigmes²¹³.

Premièrement, *la rédaction épiciène* (2.2.1) a pour fonction de favoriser la représentation de tous les genres en effaçant les marques linguistiques du genre. Je regroupe donc dans cette catégorie plusieurs définitions courantes des effets de la rédaction épiciène : tantôt la représentation paritaire des hommes et des femmes dans les discours, tantôt l'inclusion d'une pluralité de genres dans les discours. Je regroupe aussi dans cette catégorie des méthodes de rédaction qui puisent dans les ressources grammaticales et lexicales de la langue française et des méthodes créatives qui ajoutent au lexique et à la grammaire française, dans la mesure où les unes comme les autres visent à effacer les marques du genre pour élargir le champ de possibilités référentielles.

Deuxièmement, *la féminisation* (2.2.2) resignifie le masculin comme un genre marqué et inscrit le genre féminin dans la langue de manière plus visible, plus audible, ou de manière à en faire le genre générique. L'examen de propositions grammaticales et lexicales particulières, telles qu'elles ont été débattues dans les dernières décennies, révèle la cohabitation de plusieurs approches féministes, dans plusieurs parties de la francophonie, au sein de ce mouvement pour la féminisation.

²¹² Notamment à travers l'animation d'ateliers et des causeries à l'université et dans des milieux communautaires (*cf.* introduction) et au fil du suivi des publications qui passent dans des groupes non-mixtes ou les réseaux sociaux comme Facebook et Instagram. Par exemple, la volonté de distinguer plusieurs manières d'employer des néologismes (l'inclusif et le neutre) au lieu de ranger la pratique dans une seule catégorie monolithique est aussi issue de réflexions collectives.

²¹³ J'utilise ce terme à la fois au sens auquel on l'emploie en philosophie des sciences—ce qui fonde et maintient le consensus nécessaire à la définition des problèmes à étudier (Willett 1996)—et pour le clin d'œil à la linguistique structurale qui distingue l'axe paradigmatique—ce qui est interchangeable sur le plan du contenu de sens—de l'axe syntagmatique.

Troisièmement, *la créativité linguistique non binaire* (2.2.3) marque un ou des genres situés hors du masculin et du féminin dans le cadre d'un système à trois ou à plusieurs genres grammaticaux. Ce travail, principalement néologique, est motivé tantôt par la reconnaissance et un désir d'affirmation des genres non conformes, tantôt par une volonté d'articuler linguistiquement l'émancipation par rapport à l'ordre binaire (et patriarcal) du genre. Ainsi, je regroupe dans cette catégorie des lectures du genre qui peuvent se contredire à plusieurs égards, certaines prenant acte de l'existence de personnes aux genres non conformes, non binaires, ou autres et relayant leurs recours linguistiques actuels, d'autres ne s'intéressant que peu ou pas aux possibilités d'énonciation de ces subjectivités mais plutôt à l'abolition du système par lequel le genre est marqué dans la langue française.

Quatrièmement, suivant les termes employés par Julie Abbou (2011) et Alice Coutant (2019), *le tumulte des genres dérangeants* (2.2.4) désigne une éthique particulière par rapport à la langue et au genre. Il s'agit en effet de critiquer, voire de rompre le contrat symbolique de la langue, c'est-à-dire de nuire à la routine de l'usage du langage sans rétablir de repères ou de règles grammaticales afin de contester les pratiques de genrement dominantes.

L'Académie française caractérise la diversité actuelle des pratiques de rédaction inclusive comme un « grand flottement », déplore la disparité des types d'accords et voit d'un mauvais œil le manque de coordination et d'harmonisation générale des recommandations qui sont émises (2019, p. 2). Sous l'angle choisi dans ce travail, le flottement des méthodes et de leurs étiquettes n'est pas un problème mais bien le révélateur de pistes d'analyse et d'action fertiles. Il ne s'agit pas de tenter de répondre à ce souci de stabiliser l'usage ou sa description, mais de présenter une lecture du phénomène qui permette de déplier ses enjeux épistémologiques et politiques. Considérant cette orientation, cette « petite typologie » fait écho aux « petite[s] grammaire[s] » (Bourcier 2017, p. 10), « petit[s] guide[s] » (SETUE 2018), au « petit Dictionnaire et petite Grammaire » cité dans le chapitre 4 (anonyme 2021), entre autres « petit[s] précis historique[s] et pratique[s] » (Viennot 2018) et « petit[s] tour[s] d'horizon » (OQLF 2019b) qui élaborent un propos moins prescriptif qu'exploratoire ou polémique sur leur objet.

2.2.1 *La rédaction épïcène : inclure tout le monde par des formulations neutres*

Sous le paradigme de la rédaction épïcène, des stratégies de rédaction et d'expression orale qui effacent les marques du genre grammatical sont employées pour favoriser la représentation de tous les genres. L'effet de sens qui caractérise la rédaction épïcène se dit donc inclusif (sur le plan du genre) par omission ou par généralisation : il s'agit de contourner les marques du genre grammatical ou de généraliser le propos pour éviter de le surdéterminer.

Au Québec et au Canada plus généralement, on appelle « rédaction épïcène » l'ensemble de pratiques rédactionnelles qui marquent le moins possible le genre des personnes²¹⁴. L'OQLF souligne l'emploi de « formulations neutres » comme recours centraux de la rédaction épïcène : celles-ci incluent notamment un travail de remaniement syntaxique et la mobilisation d'un lexique épïcène, à commencer par les appellations collectives. Toujours selon l'OQLF (2019b), la « rédaction inclusive » désigne plus largement l'ensemble de pratiques qui visent à éviter les discriminations dans les textes²¹⁵, incluant la rédaction épïcène. Il distingue aussi la rédaction épïcène de ce qu'il baptise la « rédaction non binaire », définie comme l'ensemble des pratiques qui se rapportent spécifiquement à l'expression individuelle de genres non binaires. En ce sens, les recommandations officielles de rédaction épïcène, en vigueur au Québec depuis les années 1980, visent à assurer l'égle représentation

²¹⁴ Si certaines ressources produites au Québec reprennent aussi des termes utilisés en France comme « écriture inclusive », la rédaction épïcène n'en est pas un équivalent. L'OQLF (2019) comprend par « écriture inclusive », de nombreuses pratiques mêlées : rédaction épïcène, formulations neutres, pratiques de communication inclusives, et parfois même les stratégies néologiques propres à des groupes de personnes queer, trans et non binaires. C'est, en effet, en tant que terme parapluie qu'« écriture inclusive » est utilisé au Québec (voir, par exemple, le guide de l'association Féministes en mouvement de l'Université Laval (2020)).

²¹⁵ Le terme parapluie « communication inclusive » est aussi en usage. Celui-ci met l'accent sur les situations concrètes de communication verbale, à l'oral comme à l'écrit, ainsi que sur les enjeux intersectionnels de la pratique linguistique, à commencer par l'accessibilité (visuelle, auditive, etc.) et la non-discrimination raciale (lexique, attentes communicationnelles, etc.). Voir, par exemple, le guide de l'Université du Québec (2021). Néanmoins, cette formulation est parfois employée comme synonyme de l'écriture inclusive ou de la rédaction épïcène, dans des contextes où seule l'inclusion sur le plan du genre est mentionnée. Par exemple, des entreprises qui souhaitent manifester leur ouverture à la diversité des genres utilisent volontiers « inclusif » en ce sens restreint qui ne fait référence qu'aux seuls enjeux de genre—voir, par exemple, l'entrée de blogue de la caisse populaire Desjardins (2021).

des hommes et des femmes. La rédaction épïcène est synonyme, dans cette perspective, de la rédaction non sexiste et de la féminisation des textes (cf. 2.2.2).

L'adjectif « épïcène » est employé à plusieurs fins qui s'éloignent de cette définition officielle de la rédaction épïcène. Tel que mentionné plus haut (cf. 2.1.3), épïcène désigne, au sens strict, tout terme qui s'écrit de la même manière quel que soit son accord en genre : c'est le contexte qui détermine l'accord en genre grammatical²¹⁶. À la suite de « rédaction », « épïcène » qualifie plus largement le fait qu'un mot ne renvoie ni au genre masculin ni au genre féminin : le contexte exige l'usage de termes que l'on peut rapporter à toute personne quel que soit son genre. C'est ce sens large d'« épïcène » que l'on retrouve dans les recommandations officielles, puisque celles-ci visent à permettre « un équilibre dans les textes lorsqu'il est question d'hommes et de femmes. » (OQLF 2019b) De la même manière, l'adjectif « épïcène » est utilisé en ce sens large lorsqu'il qualifie des pratiques d'ouverture à la pluralité des genres, et ce, incluant des néologismes.

En effet, certaines innovations morphologiques comme les néologismes combinatoires— « auteurices », « ceux », « iels », « illes » —sont employées comme génériques dans des milieux militants, communautaires et universitaires locaux.²¹⁷ De nombreux organismes œuvrant auprès des femmes et des personnes de la diversité sexuelle et de genre promeuvent « un langage inclusif » à l'oral et à l'écrit, préconisant l'emploi de néologismes plutôt que du masculin générique. Ainsi, des néologismes comme « iel(s) », présenté plus haut, sont parfois désignés comme « pronoms épïcènes » lorsqu'ils sont employés comme génériques, pour

²¹⁶ Il est à noter qu'un mot qui marque l'alternance en genre à l'écrit peut sembler épïcène à l'oral lorsque sa prononciation ne change pas avec l'alternance : « mon ami » et « mon amie » se prononcent de la même manière. Ceci souligne le fait que le débat sur les pratiques de *rédaction* épïcène se concentrent justement sur la communication écrite. Peu de sources officielles s'attardent aux recommandations de pratique du français à l'oral.

²¹⁷ À l'Université du Québec à Montréal, par exemple, on peut penser aux récentes thèses et mémoires de maîtrise relatifs aux enjeux trans, soumis par des étudiant·es concerné·es dans des disciplines comme la sociologie (Pignedoli 2021) et le travail social (Faddoul 2019). Dans plusieurs organismes communautaires et regroupements professionnels comme le CQ-LGBT et la FQPN ont adopté des politiques de rédaction épïcène qui priorisent les pronoms, articles et déterminants comme « iels », « toustes », « lo administrateurice », « ceux », etc.

désigner une personne hypothétique ou un groupe de personnes aux genres divers ou inconnus, qu'ils soient binaires ou non. Si l'on considère que l'épicène concerne l'effet de sens d'un mot (sens large) et non pas la nature de la marque du genre grammatical d'un mot (sens restreint), ces néologismes peuvent donc faire partie d'un mode d'expression à ranger sous la rédaction épicène.

Les objections à cette classification de certains emplois concrets des néologismes sous la rédaction épicène pourront se baser sur la conceptualisation du genre mobilisée : par exemple, a-t-on réellement besoin de nouvelles formulations « plus neutres » si les deux genres qui existent peuvent être marqués ensemble en utilisant d'autres méthodes de rédaction non sexiste²¹⁸? Il pourrait aussi être affirmé qu'« épicène » est un terme technique qui ne peut s'appliquer qu'aux mots du lexique établi dans le dictionnaire de la langue française. À ce jour, les guides produits par des institutions étatiques et rédigés par des personnes expertes n'emploient pas le mot « épicène » pour des recours linguistiques minoritaires comme les néologismes²¹⁹. Suivant une approche qui priorise la conservation de l'intégrité de la langue française et qui cherche à établir et maintenir le bon usage dans l'éventail des variations dans la pratique (*cf.* 3.1.2), on peut aussi supposer qu'il serait nuisible de décrire avec une même terminologie des recours linguistiques qui suivent les règles de la grammaire française et des usages que l'on peut documenter sur le terrain mais qui transgressent ces balises. Cela étant dit, ces objections ne concernent pas les critères de classification qui découlent du point de vue choisi pour effectuer la présente typologie :

²¹⁸ À ce sujet, voir par exemple Viennot (2018, 2021).

²¹⁹ Voir, par exemple, les guides *Inclusivement vôtres!* de l'INRS Québec (2021) et la documentation produite par l'OQLF sur la Banque de dépannage linguistique (2019). Les néologismes y sont présentés brièvement et désignés comme « inclusifs » ou « neutres » dans une section à part dédiée aux personnes non binaires, mais ne sont pas associés à des pratiques de rédaction épicène. C'est dans des zines, des pamphlets d'organismes communautaires, des publications informelles et sur les réseaux sociaux que l'on peut relever des formulations comme « pronom épicène » ou « genre épicène », où « épicène » se rapporte à des néologismes inclusifs, voire au genre des personnes non binaires. C'est le cas, par exemple, dans des publications sur Instagram qui font un travail de vulgarisation linguistique basé sur les usages de personnes concernées. Par manque d'espace, je ne peux pas lister ou reproduire ces publications dans ce travail mais elles sont facilement accessibles grâce à une recherche par mots-clés sur Instagram.

certains néologismes ont effectivement une fonction épïcène, au même titre que d'autres recours plus classiques et acceptés.

L'inclusion des doublets abrégés parmi les méthodes de rédaction épïcène est aussi disputée. Cette stratégie n'est pas recommandée par la plupart des autorités linguistiques qui encouragent la rédaction épïcène, mais elle est tout de même employée pour ne pas marquer le genre des personnes dans de nombreuses situations, comme dans les formulaires où l'espace est insuffisant pour dédoubler les mots ou lorsque aucun terme épïcène n'est un synonyme satisfaisant du terme d'origine²²⁰. L'énumération entre des signes typographiques de toutes les options d'accord (c'est-à-dire de tous les genres) est, dans cette optique, une manière de mentionner tout le public cible potentiel. Si c'est un système binaire, à deux genres masculin et féminin, qui est présupposé, alors les doublets abrégés font office de raccourci pour le dédoublement, qui est une stratégie de rédaction épïcène. Si c'est une pluralité de genres que l'on cherche à symboliser par les doublets abrégés, la pratique permet d'énumérer tous les signes du genre, qu'ils soient considérés grammaticalement corrects ou non²²¹.

On constate que « rédaction épïcène » est entendu de manière différente des recommandations de rédaction officielles : quel que soit le système de genre reconnu et quel que puisse être le critère d'un remaniement « acceptable » de la langue écrite, la rédaction épïcène consiste à viser l'indétermination du genre (grammatical) dans une optique d'inclusion des genres. Je regroupe donc dans cette catégorie plusieurs définitions courantes des effets de cette stratégie : tantôt la représentation paritaire des hommes et des femmes dans les discours, tantôt l'inclusion d'une pluralité de genres dans les discours. Je regroupe aussi dans cette catégorie des méthodes de rédaction qui puisent dans les ressources

²²⁰ Par exemple, le *Code d'éthique de la CPATH en matière de recherche concernant les personnes trans et les communautés* de l'Association Professionnelle Canadienne pour le Santé Transgenre justifie aussi l'usage de points médians par la considération que « la langue française est genrée » (Bauer et al 2015, p. 1).

²²¹ Comme en témoigne l'exemple qui figure dans le titre de la section 2.1.1 (« seul·x·es »), le « x » de terminaison peut jouer ce rôle dans la rédaction épïcène d'énoncés formulés dans un espace limité, comme une affiche ou une publication sur les réseaux sociaux.

grammaticales et lexicales de la langue française et des méthodes créatives qui ajoutent au lexique et à la grammaire française, dans la mesure où les unes comme les autres visent à effacer les marques du genre pour élargir le champ de possibilités référentielles. La récente apparition du pronom « iel » dans le dictionnaire *Le Robert* en ligne corrobore la tendance à l'inclusion de néologismes dans la rédaction épïcène, dans la mesure où ce pronom y est défini comme un pronom inclusif désignant une personne sans distinction de genre (et non pas comme un pronom répondant au besoin rédactionnel d'une certaine tranche de la population)²²².

En somme, il faut garder à l'esprit la fluidité de l'adjectif « épïcène » dans l'approche de la rédaction épïcène comme paradigme : le terme est issu d'une terminologie spécialisée mais son sens se voit affecté par sa migration dans le langage courant où il est mobilisé au sens large comme un signe d'inclusivité. Ainsi, comment le neutre est défini et comment les « formulations neutres » sont employées sont des processus tout sauf neutres, puisqu'ils témoignent d'un déploiement à géométrie variable des cadres conceptuels du genre et de la langue. La section 4.2.1 propose une analyse plus détaillée sur ce point en regard des guides de communication inclusive actuels.

2.2.2 *La féminisation linguistique : détronner le masculin générique, marquer le féminin*

Le mouvement pour la féminisation des textes resignifie le masculin comme un genre marqué et inscrit le genre féminin dans la langue de manière plus visible, plus audible, voire de

²²² La traduction interlinguistique de la marque du genre ne fait pas l'objet de cette thèse, mais je tiens à souligner que le glissement de l'interprétant « épïcène » pourrait être examiné avec les dynamiques de traduction du pluriel générique *they* entre autres pronoms neutres dans d'autres langues. Cette analyse émergente peut apparaître dans des écrits universitaires, comme ceux de Vinay Swamy et Louisa Mackensie (2019), le premier analysant les planches de la bédéiste Sophie Labelle d'un point de vue anglophone : « *Labelle [...] uses "they" in English, which, in its conventional gender-neutral plural—and thus linguistically normative— connotation, is most often read as cis-normative. Whereas, in the French, the use of "iels", a linguistically innovative gender-inclusive plural pronoun, acts to queer the designated cis normative (masculine) plural (and putatively gender neutral) subject "ils."* In other words, *Labelle queers the cis-normative plural in French in ways that cannot be done in English, short of using another neologism for a gender-inclusive "they" to indicate inclusion of both GNC and cis-normative individuals.* » (Swamy 2019, p. 10)

manière à en faire le genre générique. Les ancrages politiques et les partis pris féministes dans les travaux pour la féminisation de la langue française sont variés : les pratiques rédactionnelles préconisées, l'explication donnée du sexisme linguistique et la conceptualisation du rapport entre genre et grammaire ne sont ni uniques ni unanimes.

La féminisation désigne ici un ensemble de changements de pratiques, surtout lexicales, visant à rendre plus visibles les femmes, avant tout à l'écrit mais aussi à l'oral. L'expression « féminisation des textes » renvoie plus largement aux stratégies grammaticales et typographiques d'inscription du féminin grammatical à l'écrit ou à l'oral, à l'encontre de l'habitude du masculin générique (Baider, Khaznadar et Moreau 2007, Dister 2020), alors que « la féminisation des titres » (Dumais *et al.* 2008) ou « des noms de fonctions et de métiers » (Académie française 2019) renvoie plus précisément aux débats encore en cours dans certains pays de la francophonie, comme la France, concernant ce lexique spécialisé. De manière générale, la féminisation désigne un « changement sociolinguistique », voire un « mouvement » (Lamothe 2007, p. 127) par lequel la forme féminine a été rendue plus visible dans le français d'expression écrite ou orale, ce qui revient, pour la plupart de ses défenseuses, à rendre visible les femmes au même titre que les hommes dans le discours.

Si, aujourd'hui au Québec, la féminisation lexicale est très répandue et assez consensuelle, il importe de retracer brièvement les apports spécifiques de cette perspective sur l'évolution de la représentation linguistique des genres en français afin d'en comprendre l'actualité théorique et politique. Parmi les activités universitaires et militantes féministes dans l'espace francophone européen et nord-américain, un réseau international pour la féminisation, non seulement des noms de métiers, de titres et de fonctions, mais aussi des textes, a été très actif dès les années 1980 (Dumais *et al.* 2008, p. 172). Ces travaux se sont structurés notamment autour de colloques féministes internationaux tels que les Congrès internationaux de recherches féministes dans la francophonie (CIRFF), lesquels ont souligné explicitement la réalité du pluralisme linguistique et ses implications tant en matière de pratiques linguistiques privilégiées qu'à l'égard des stratégies à adopter pour les faire entériner (Baider, Khaznadar et Moreau 2007, p. 9). La linguiste Pierrette Vachon-L'Heureux souligne, à ce sujet, que l'on

parle davantage de « féminisation » au Québec que de « parité linguistique », qui est plus souvent utilisé par les linguistes européennes (Dumais *et al.* 2008, p. 174). On retrouve, par exemple, le terme « féminisation » dès les années 1980 dans les textes produits par le service des affaires juridiques de l'Université du Québec à Montréal, véritable chantier exploratoire et pionnier en la matière, qui a validé l'élaboration des règles de féminisation de l'université (Lamothe 2007, p. 127). Ce sont en effet les initiatives locales d'institutions habilitées qui sont responsables de la diffusion des pratiques de féminisation. Dans ces travaux, et notamment en France, les politiques adoptées au Québec en matière de rédaction épiciène et de féminisation font souvent figure d'exemples à suivre ou, à tout le moins, de repères et de précédents en l'appui à l'adoption de pratiques similaires (Mathieu 2002). Par exemple, dans la lignée des travaux effectués au Québec, la Chancellerie fédérale de Suisse a adopté des lignes de conduite similaires en matière de féminisation linguistique en 2000, puis plus récemment, le Haut Conseil à l'égalité entre les femmes et les hommes en France émit son propre guide en 2016²²³.

Deux chevaux de bataille de la féminisation linguistique peuvent être mis en valeur ici, pour les besoins de cette recherche. Premièrement, les défenseuses de la féminisation proposent la réintroduction de règles de grammaire selon lesquelles le féminin peut « l'emporter » sur le masculin à l'encontre de la règle encore largement enseignée, à savoir la règle d'accord de proximité ou de voisinage et la réactivation de formes féminines. La perception de la règle d'accord au masculin générique comme une loi peut être considérée comme un effet de l'apprentissage du français même si le refrain « le masculin l'emporte » n'est pas explicite : durant l'apprentissage du français, un bon nombre de règles arbitraires sont enseignées où

²²³ Les guides de la Chancellerie fédérale (*Guide de formulation non sexiste des textes administratifs et législatifs de la Confédération*, 2000) et du Haut Conseil (*Pour une communication publique sans stéréotypes de sexe. Guide pratique*, 2016) entre autres documentation produite par de telles institutions, emploient souvent un vocabulaire différent pour désigner les pratiques rédactionnelles qu'elles promeuvent puisqu'elles mêlent des méthodes de rédaction épiciène (voir section suivante) et la féminisation lexicale. Cela dit, on peut rapprocher ces documents de l'école « féminisation », en ce sens que leur visée explicite reste le plus souvent la représentation paritaire et non-discriminatoire à l'égard des femmes dans un cadre binaire, pour l'égalité sociale homme-femme.

l'on n'énonce pas explicitement le fondement de la règle (Michel 2017, p. 3). L'appui sur des preuves historiques d'usage de l'accord de voisinage confère une légitimité supplémentaire à sa réactivation aujourd'hui. En effet, ce type d'accord est aujourd'hui recommandé ou du moins mentionné comme un usage correct de la grammaire française dans certains guides pratiques de rédaction inclusive²²⁴ ou encore en note de rédaction par des maisons d'édition littéraire et en sciences humaines²²⁵ : dans tous ces cas, l'historique de son usage est expliqué pour défendre le choix de cette pratique.

Si plusieurs linguistes conçoivent le mandat de la féminisation comme un enjeu d'« *innovation* dans la langue » et envisagent le travail des linguistes comme l'étude et la validation en langue de nouveaux usages, considérés comme des « *variation[s]* » linguistiques et des « pratiques *discursives* » (Cerquiglini dans Mathieu 2002, p. 7-9), d'autres s'attachent donc à retracer ces pratiques qui n'ont rien de nouveau et ont plutôt été proscrites ou écartées. Tel que mentionné plus haut, leurs travaux soutiennent pour la plupart que l'effacement graduel des formes féminines de certains noms communs, au même titre que l'entrée dans l'usage de connotations négatives liées à ces formes, sont tributaires de l'évolution des autorités linguistiques dans un paradigme patriarcal et misogyne (Dumais et Ferrer 1988, Evain 2008, Khaznadar 2007a, Labrosse 2021, Lamothe 2007, Larivière 2000a, 2000b, 2008, Viennot 2006, 2018). À l'appui de cette thèse, ces travaux relèvent des arguments de grammairiens français pour la suppression de certaines formes féminines, surtout au XVII^e et au XVIII^e siècles au fil du renforcement de l'État français et de sa langue nationale (Baider, Khaznadar et Moreau 2007, p. 6).

²²⁴ Par exemple, celui de l'Université de Montréal (2019) ; il est intéressant de noter que les guides qui s'attardent aux règles d'accord recommandent l'agencement des sujets et compléments de telle manière que l'accord se fasse au masculin générique (INRS Québec 2021, UQ 2021).

²²⁵ Par exemple, les Éditions iXe, basées en France, mentionnent l'usage courant au XVI^e siècle de l'accord de voisinage dans une note précédant l'essai *Passions polygraphes* de Katy Barasc (2021). De la même manière, plusieurs ouvrages de la collection « Sorcières » des éditions Cambourakis, en France aussi, incluent une note de féminisation qui inclut la pratique de l'accord de proximité.

Sur le plan lexical, l'étude de noms communs spécifiques met en lumière la généalogie politique de l'accord en genre des mots. Par exemple, Aurore Evain retrace le « vide lexicographique » (2019, p. 31) qui caractérise l'histoire d'« autrice », l'une des formes féminines d'« auteur » couramment en usage aujourd'hui. Du latin *autrix*, qui fut normalisé, abrogé, réintroduit puis encore remis en cause à travers les siècles au gré de partis pris religieux²²⁶, politiques et linguistiques, le mot figure la « censure et la fabrique d'une exclusion » (2019, p. 31) des femmes. Cette étude a été largement partagée et vulgarisée, ce qui a contribué à rendre le terme plus fréquent, surtout dans les milieux universitaires et militants féministes et grâce au relais d'informations sur les réseaux sociaux. Evain souligne à ce propos l'importance de ces technologies pour la communication et l'information dans le renforcement de l'usage d'« autrice », qui fut enfin accepté parmi d'autres noms de métiers, de titres et de fonctions par l'Académie française en 2019 (Evain 2019, p. 40).

Cette recherche d'anciennes règles et d'usages occultés est elle-même souvent occultée. Par exemple, « autrice » a fait l'objet, pour ainsi dire, d'une « néologisation » lorsqu'il a été réintroduit au XVIII^e siècle alors qu'il était considéré comme nouveau mot (Evain 2019, p. 21). Ce processus de recadrage et d'effacement historique contribue, pour les chercheuses comme Evain, à donner une image faussée de l'histoire du français, qui put être plus « féminisée » par le passé qu'on ne le pense. La linguiste Edwige Khaznadar insiste, de la même manière, sur cet effet de sens du terme « féminisation » dans le cas de la féminisation des noms de métiers, en estimant qu'un « conditionnement scolaire grammatical » entraîne l'exceptionnalisation des formes féminines (Khaznadar 2007a, p. 34). Le terme « féminisation » reste donc employé en général même si celui de « démasculinisation » (Larivière 2000a, 2000b) pourrait désigner plus adéquatement ce retraçage des occultations du féminin en langue française moderne.

²²⁶ En fonction de leur relation à la religion romaine ou chrétienne naissante et en fonction de leurs allégeances philosophiques, les propos des grammairiens du IV^e siècle concernant l'usage d'*auctor* ou *autrix* divergeait (Evain 2008).

Deuxièmement, ce que la féminisation met en question, c'est aussi l'attribution d'une valeur neutre, générique ou universelle au genre grammatical masculin, c'est-à-dire la thèse, qui sous-tend les règles de la grammaire, selon laquelle le genre masculin en français est le genre non marqué en plus de désigner les individus masculins. C'est en France que l'on peut trouver la plupart de ces travaux sur le masculin générique (voir, par exemple, Houdebine-Gravaud 2002, Khaznadar 2007, Michard 2019, Michel 2016, Sanchez 2004). Ancrés dans la discipline linguistique française et inspirés pour la plupart de l'anthropologie, certains de ces travaux cherchent à montrer qu'il n'y a pas de valeur (linguistique) neutre en français, puisque même quand le masculin est utilisé comme générique, il comporte « un invariant sémantique, le sème “être humain masculin” » (Khaznadar 2007, p. 26). D'autres, à l'instar de Claire Michard qui s'inspire des travaux de Colette Guillaumin sur le sexage (2016 [1992]), cherchent plutôt à montrer que rabattre les genres grammaticaux (masculin et féminin) sur leur référence supposée (homme et femme) crée une illusion de « symétrie sémantique » entre les genres grammaticaux alors que leurs domaines sémantiques ne le sont pas (Michard 2019, p. 50). Michard remet donc en cause le présupposé même de l'adéquation entre sens et référence dans la désignation de la personne en français, ce que « les adeptes de la féminisation et de l'écriture inclusive » échouent à faire selon elle²²⁷ (Michard, 2019, p. 50).

Au-delà de ces divergences méthodologiques, il faut retenir que ces recherches linguistiques veulent expliquer en quoi le genre grammatical participe d'un « symbolisme social [...] véhiculé, structuré par le langage » (Baider, Khaznadar et Moreau 2007, p. 5). Les autorités

²²⁷ Si Michard se distancie de l'école féminisation dans ses travaux, j'ai choisi de présenter quelques-uns de ses arguments dans cette section car ce qui l'intéresse, ce sont bien les dynamiques de marquage du féminin et de non-marquage du masculin, considérées dans une perspective critique du sexage, c'est-à-dire de l'appropriation d'une classe de sexe par l'autre. Puisque sa démarche n'a pas les mêmes fondements théoriques ni les mêmes visées, puisqu'elle adopte un point de vue plus radical sur les relations homme-femme que la plupart des proposeuses de la féminisation, on retrouvera des échos de ses contributions plus loin dans ce chapitre (2.1.4). Cependant, elle partage avec la plupart des contributrices sur la féminisation la critique du masculin générique, ainsi qu'une conceptualisation du sexisme linguistique comme un enjeu d'oppression matérielle et symbolique des femmes par les hommes. Du point de vue des effets de production sémiotique du genre, son travail rejoint donc grosso modo le cadre conceptuel binaire du genre comme la co-construction conflictuelle des deux classes de sexe.

linguistiques francophones²²⁸ rejettent pour la plupart ces thèses. L'Académie française, entre autres institutions régulatrices en France et ailleurs dans la francophonie, considère depuis longtemps ces analyses comme incorrectes, maintenant que celles-ci font un « contresens sur la notion de genre grammatical » puisqu'« aucun rapport d'équivalence n'existe entre le *genre grammatical* et le *genre naturel* » (Académie française 1984, citée dans Baider, Khaznadar et Moreau 2007, p. 8, elles soulignent). Vue sous cet angle, la langue n'est pas une matière sémiotique affectée par les idéologies sociales, ce sont ses communautés de locuteur·rices qui le sont. On voit se dessiner ici, en plus de partis pris politiques concernant l'émancipation sociale et symbolique des femmes, une divergence d'ordre sémiotique qui confronte plusieurs interprétations de la place de l'énonciation dans l'évolution des normes linguistiques, c'est-à-dire de la relation entre la langue, la subjectivité et le monde social²²⁹.

Au sein même des espaces de réflexion favorables à la féminisation lexicale, il faut mentionner que plusieurs linguistes ne sont favorables à la féminisation de certaines appellations pour les noms de titres, de métiers et de fonctions que dans la mesure où l'évolution de l'usage imposerait ces changements dans le répertoire de la langue française (Académie française 2019). Selon cette perspective, les enjeux politiques qui motivent des changements d'usage sont des débats sur lesquels les linguistes ne devraient pas se pencher alors même qu'ils battent leur plein, ils devraient plutôt se limiter à avaliser une nouvelle norme déjà en passe de devenir consensuelle. Autrement dit, même si els reconnaissent que la langue est une institution sociale, les linguistes ne devraient être ni concerné·es par l'étude

²²⁸ L'Académie française est en tête de file des détracteurs de ces thèses féministes. Il faut mentionner toutefois que des arguments similaires à leur encontre sont déployés au Canada. Par exemple, on peut penser au débat sur la « déssexualisation » (ministère de la Justice 2016, s. p.) des textes de loi en langue française dans le *Guide fédéral de jurilinguistique législative française*, lequel maintient la thèse selon laquelle il n'y a pas de lien motivé entre le genre et le genre grammatical.

²²⁹ Au-delà de la féminisation lexicale, il faut rappeler qu'un important travail de problématisation du genre a été effectué par des théoriciennes féministes dès les années 1960 en mobilisant la théorie de l'énonciation, entre autres outils conceptuels de la sémiologie structurale, à son apogée à cette époque (Kristeva 1969, Cixous 1975). Les contributions de la sémiologie à la (re)conceptualisation du genre, à travers ses voyages transatlantiques, sont abordées à la section 3.1.4.

de l'inclusion sociale des femmes dans les métiers traditionnellement occupés par des hommes ni soumis·es à la pression émanant de ces changements sociaux. De telles chercheuses rejettent donc la thèse de la masculinisation de la langue française, y voyant une tentative non scientifique d'avancer un agenda idéologique, plutôt qu'un travail « sérieux » sur l'histoire de la langue française. Les ancrages politiques et les partis pris féministes dans les travaux pour la féminisation de la langue française sont donc variés et l'explication du sexisme linguistique n'est ni unique ni unanime.

En outre, la diversité des méthodes de féminisation préconisées à ce jour souligne leur rapport à la grammaire française comme institution et comme cadre structurant. En effet, les pratiques rédactionnelles de féminisation comportent souvent un caractère prescriptif et systématisant, par opposition à d'autres stratégies déployées face aux contraintes de la langue française (Abbou 2011, p. 55). Or, bien que de nombreux guides de communication inclusive s'accordent sur la recommandation de la féminisation lexicale, les opinions divergent en ce qui a trait à d'autres méthodes comme les doublets (abrégés ou non), l'accord de proximité et les pratiques plus radicales comme la féminisation inclusive²³⁰. La féminisation entretient donc un rapport de négociation étroite bien que conflictuelle, avec la grammaire française.

Pour faciliter l'homogénéisation des pratiques, les méthodes de rédaction épïcène sont souvent encouragées dans une perspective de féminisation. Néanmoins, l'objectif reste, dans la plupart des cas, la mise en valeur paritaire des deux genres (les hommes et les femmes) par un emploi des deux genres grammaticaux, l'exercice se limitant à la désignation des personnes et à la mobilisation d'une syntaxe et d'une terminologie épïcènes pour désigner les groupes mixtes et les personnes hypothétiques. En ce sens, même si le vocabulaire employé pour désigner les meilleures pratiques rédactionnelles varie et même si le recours à l'épïcène est plus fréquemment recommandé que la féminisation des textes, le but de la

²³⁰ Par exemple, le plus récent guide du Conseil de la langue de la fédération Wallonie-Bruxelles ne veut rien savoir des doublets abrégés et recommande de « ne pas éviter à tout prix le masculin » (Dister et Moreau 2020) alors que d'autres annoncent plutôt l'importance de se concentrer sur l'abandon du masculin générique (INRS 2021, OQLF 2019c).

plupart des guides est de favoriser la représentation des femmes dans la langue : dans cette perspective, est « épïcène » (au sens large) ce qui peut faire référence aux deux genres grammaticaux, est « inclusif » ce qui valorise de manière égalitaire les hommes et les femmes.

Cependant, il demeure que les effets recherchés par la féminisation et la rédaction épïcène ne sont pas identiques. Si de nombreuses institutions francophones s'alignent, à ce jour, avec les principes de la rédaction épïcène dans une optique d'égale représentation des hommes et des femmes dans les textes, les travaux *féministes* qui visent explicitement à marquer le féminin et à combattre les effets du sexisme linguistique sur la représentation des femmes dans la langue française restent loin d'être consensuels et ne peuvent pas être ramenés ou assimilés aux recommandations officielles de rédaction *épïcène*. La féminisation se voit souvent englobée sous le parapluie de l'« écriture inclusive » dans les discours qui généralisent et homogénéisent ces stratégies rédactionnelles²³¹, mais il faut souligner que la féminisation linguistique problématise précisément le statut du genre grammatical féminin en français alors que la visée de la rédaction épïcène est, de manière plus générale, d'éviter toute hiérarchisation en contournant les marques du genre des personnes dans les textes et les discours.

Ces travaux de linguistique, qui retracent l'évolution de règles de grammaire du français et dénichent des attestations de formes oubliées à ramener dans l'usage aujourd'hui ou qui étudient le lexique du français moderne pour en faire ressortir les traits distinctifs du patriarcat et de la misogynie, entretiennent souvent un rapport explicite avec (voire, annoncent être motivés par) un ou plusieurs courants féministes. Par exemple, dans sa thèse

²³¹ À commencer par les discours de ses détracteurs, notamment dans la presse. On peut penser aux remarques dans des écrits comme les chroniques de Sophie Durocher dans le Journal de Montréal (2019), qui s'exprime régulièrement sur le sujet en déplorant « ces guéguerres linguistiques futiles » qui empêcheraient « de s'intéresser à des vraies inégalités ». Certains linguistes s'attachent aussi à homogénéiser abusivement le large éventail des travaux sur le langage inclusif en les dépeignant, comme le fait Jean Szlamowicz (2018), comme une simple « imposture linguistique » du féminisme, qui serait le symbole des dérives de la « bien pensée » en linguistique.

de doctorat en linguistique sur *La relation entre genre grammatical et dénomination de la personne en langue française* (2016), Lucy Michel mène une analyse stéréotypique du contenu sémique des genres grammaticaux masculin et féminin qui se nourrit de réflexions féministes sur le genre à la fois constructivistes et matérialistes, afin de penser les stéréotypes sexuels et leur inscription en langue française. Elle s’inspire à la fois des recherches d’Iris M. Young et de Claire Michard. Cette dernière a été une pionnière, dès les années 1970 en France, de l’étude des contradictions sémantiques et référentielles du masculin générique et de l’arbitraire du genre grammatical dans une perspective résolument matérialiste, ancrée dans les théorisations de Colette Guillaumin (Michard 2019, p. 24). D’autres contributrices à la critique du masculin générique et des représentations sexistes en langue française, comme les linguistes québécoises Céline Labrosse (2007) et Louise-L. Larivière (2000a, 2000b, 2008), s’inspirent davantage d’écrits littéraires et philosophiques comme ceux de Monique Wittig, Luce Irigaray, Louky Bersianik ou encore Benoîte Groult, pour questionner l’ordre symbolique du genre et les possibilités de la langue au-delà de sa masculinisation et de l’ordre symbolique oppressif qui découle de son binarisme.

En conclusion, même si des divergences d’ordre aussi théorique que politique peuvent être relevées et bien que des propositions linguistiques différentes puissent découler d’une même analyse, le dénominateur commun de la féminisation est une recherche d’outils linguistiques non sexistes qui promeuvent la visibilité et l’empuissancement des femmes.

2.2.3 *La créativité linguistique non binaire : un « chantier grammatical »²³² pour marquer d’autres genres*

L’intention de marquer un ou des genres qui ne sont ni masculin ni féminin, c’est-à-dire d’introduire une ou plusieurs options qui complètent ou suppléent aux genres masculin

²³² J’emprunte l’expression à un groupe de chercheur·es basé·es en France, qui sont expert·es de ces questions (Coutant, Greco et Marignier 2015). Cette expression n’est pas sans rappeler le « chantier littéraire » de Monique Wittig (1992). Elle faisait partie du titre de leur intervention « Le chantier grammatical : éléments pour une grammaire non binaire » à la *Queer Week* à Sciences Po Paris.

et féminin dans la grammaire française, est l'objectif principal de la créativité linguistique non binaire. Dans cette catégorie d'effets de sens, je propose de regrouper les stratégies linguistiques qui consistent à marquer un genre neutre, au sens étymologique du terme—ni l'un ni l'autre, ici ni masculin ni féminin—ou plus largement, au sens de ce qui n'est pas marqué ni par rapport à l'un ni par rapport à l'autre. Pour ce faire, il s'agit d'ajouter ou bien un troisième membre à l'alternance en genre de la grammaire standard, ou bien plusieurs autres signes qui symbolisent une position à l'extérieur de cette alternance (masculin-féminin). En d'autres mots, un ensemble de signes qui ne symbolisent ni l'un ni l'autre des deux genres majoritaires sont proposés pour rendre visible et audible un autre contenu de sens donné au genre au-delà de la dualité homme-femme.

Avant de souligner les nuances et les divergences entre plusieurs stratégies à cet effet, il importe de justifier l'appellation choisie pour cette catégorie, c'est-à-dire les termes « créativité » et « non binaire ». Plusieurs mots-clés de la communication inclusive de la diversité des genres sont utilisés pour référer spécifiquement à la créativité linguistique non binaire : « écriture neutre » (Bessaïh 2020), « rédaction non binaire » (OQLF 2019b), « grammaire neutre » (Egale et Émergence 2020), « grammaire neutre et inclusive » (Divergenres 2021), entre autres formulations qui sont proposées pour la distinguer d'autres approches ou méthodes de rédaction inclusive. Pour inclure les personnes non binaires, de nombreux organismes et groupes de personnes concernées conseillent tout d'abord l'emploi d'un lexique épïcène, entre autres méthodes de rédaction épïcène. Ces recommandations suivent elles-mêmes les propos et les pratiques des individus non binaires qui participent à l'élaboration des ressources d'aide à la rédaction au sein de ces organismes (*cf.* Annexe A, surtout les guides de meilleures pratiques comportant une section sur le langage inclusif). Si ces recours sont parfois suffisants pour faire une place à des conceptualisations du genre non binaires en suspendant l'attribution du genre à l'oral ou à l'écrit, le paradigme de la rédaction épïcène diffère du travail spécifique de créativité linguistique non binaire : dans le premier cas, il s'agit d'inclure un ensemble de potentialités et d'éviter les marques du genre alors que

dans l'autre, il s'agit d'inscrire dans la langue un genre neutre, ou un genre que la personne souhaite exprimer sous un autre terme.

En effet, il s'agit non pas d'éviter la marque du genre mais de la prendre par la gorge et de lui faire signifier *autre chose*. Luca Greco définit en ce sens

*[the] invitations to change our linguistic and existential habits [...] [as] "Do-It-Yourself Language Strategies" (DIYLS): experimental linguistic performances in which morphology, syntax, and discourse, but also phonetics and prosody, can be mobilized in order to create and/or validate subject forms outside patriarchal, heterosexist, and binary norms*²³³. (Greco 2019, p. 11)

Sans le rabattre sur l'analyse du langage poétique (cf. 3.1.2), j'assimile donc ce travail de la langue à un art(isanat) mû par les désirs et les besoins des agent·es qui en sont responsables, c'est-à-dire à une activité poétique (du grec *poiein*, « créer ») envisagée par opposition avec la *praxis*, ou le fait de façonner quelque chose qui n'existait pas auparavant à travers une activité, plutôt que de reproduire une activité. En d'autres termes, il s'agit d'une ingéniosité particulière dans la manipulation des ressources linguistiques à disposition, à commencer par la morphologie du genre grammatical : elle interroge comment d'autres options d'expression du genre peuvent prendre forme²³⁴ en dialogue avec les règles de la grammaire et les normes du genrement. Considérant le caractère central de l'expérimentation morphologique parmi les stratégies de la créativité linguistique non binaire, il me semble intéressant de retenir le terme pour désigner ce paradigme, et ce, même si toutes les stratégies et les réflexions

²³³ « [les] invitations à changer nos habitudes linguistiques et existentielles [...] [comme des] "Stratégies Linguistiques Do-It-Yourself" (SLDIY) : des performances linguistiques expérimentales dans lesquelles la morphologie, la syntaxe et le discours, mais aussi la phonétique et la prosodie, peuvent être mobilisées pour créer et/ou valider des formes de subjectivité en dehors des normes patriarcales, hétérosexistes et binaires. » [ma traduction] Dans ses travaux en sociolinguistique, Greco cadre son propos sur le genre en langue française dans la théorie des actes de langage telle qu'appropriée en études queers (d'où la désignation des stratégies linguistiques comme « *performative* ») et mobilise aussi l'interactionnisme de Goffman (Greco 2012, 2013). Je ne m'attarde pas, ici, aux théories sémiotiques qui interviennent dans l'étude linguistique; à ce propos, voir la section 3.1.

²³⁴ Littéralement : « morphologie » vient du grec *morphè* (la forme) et *logos* (l'étude). Dans le même article, cité ci-dessus, Greco parle de « morphologie non binaire » en maintenant la porosité des frontières entre genrement et genre grammatical (« *non-binary morphology* » 2019, p. 9).

critiques examinées dans cette thèse font preuve de créativité dans une certaine mesure : en effet, « créativité » est parfois associé à la néologie en sociolinguistique et en études littéraires (par exemple, l'étude de la créativité linguistique des surréalistes, de groupes sociaux comme les personnes adolescentes, etc.).

Le caractère « non binaire » de ces néologismes est défini au sens large, tel qu'entendu actuellement dans les communautés trans et non binaires locales : loin de référer à un troisième genre (s'ajoutant au deux premiers que sont le féminin et le masculin), le concept de non-binarité est un terme parapluie ou un raccourci utile pour désigner l'ensemble des identités et des parcours de genre qui ne se situent pas sur l'axe binaire homme-femme ni dans une trajectoire cisgenre en ce qui concerne le rapport au corps et à l'identité (*cf.* 1.2.5).

De plus, « non binaire » désigne ici un ensemble de pratiques linguistiques et non pas les identités de genre des personnes qui les promeuvent. Ainsi, la catégorie proposée ici diffère de la « rédaction non binaire » proposée par l'OQLF (2019a). Cette dernière présente les personnes non binaires comme un troisième groupe, à part des hommes et des femmes, avec des pratiques de rédaction qui lui sont propres et qui ne peuvent donc pas être confondues avec la rédaction épïcène—qui concerne l'égalité représentation des hommes et des femmes, selon l'Office—bien qu'elles tirent certains outils de ces approches plus classiques. Le paradigme présenté ici s'éloigne de cette caractérisation ciscentrée qui exceptionnalise les pratiques linguistiques des personnes non binaires, trans et queer. Le refus de cantonner les stratégies linguistiques non binaires à un « besoin » rédactionnel personnalisé (OQLF 2019a)—refus qu'on fasse fi de la valeur de ces interventions dans les locutorats francophones—va de pair avec le recul critique par rapport à l'idée que les productions culturelles non binaires seraient une nouveauté marginale ou le fait d'« une demande de refaçonnement de la réalité sociale » extraordinaire (Butler 2016, p. 359). Ce changement de perspective pourrait aider à considérer comment le sens des mots que produisent ces

communautés de la diversité de genre peut varier selon les contextes, à commencer par leur reprise de plus en plus courante dans une optique épïcène (cf. 2.2.1)²³⁵.

Bien que l'on puisse penser le contraire à première vue, cette créativité linguistique non binaire semble présenter davantage de points de convergence avec la féminisation qu'avec la rédaction épïcène, sous l'angle des effets sémiotiques recherchés. La créativité linguistique non binaire cherche, comme la féminisation, à marquer un ou des genres dont il faut contrer l'effacement, plutôt qu'à contourner ou énumérer les marques de tous les genres. Dans les deux cas, les propositions qui sont formulées entretiennent un rapport de (re)négociation étroit, même s'il est conflictuel, avec les règles de la grammaire.

Cela dit, il reste important de reconnaître leurs divergences évidentes sur le plan des approches du système de genre et des stratégies linguistiques préconisées. Dans plusieurs guides de rédaction féministes qui incluent des néologismes en circulation dans des réseaux non binaires, ces néologismes sont présentés comme l'aboutissement d'un parcours de débinarisation de la langue, c'est-à-dire la fin d'une gradation des méthodes de rédaction de la moins à la plus 'radicale' sur le plan de la conceptualisation du genre et de l'altération de la grammaire française²³⁶. Ceci pourrait inviter à penser que la créativité linguistique non

²³⁵ Il semble utile de préciser ici que le point de vue, tantôt particularisant, tantôt généralisant, sur la créativité linguistique non binaire ne peut être rabattu sur l'identité des personnes qui émettent les discours sur celle-ci. La singularisation des pronoms neutres à un « troisième genre » ni-homme ni-femme n'est pas le fait d'instances d'énonciation cis. C'est-à-dire, la compréhension des néologismes tantôt comme des signes se rapportant spécifiquement aux genres non binaires, tantôt comme des signes épïcènes, ne peut être schématisée comme une interprétation cis versus une interprétation trans de la créativité linguistique et ses « DIYLS » (Greco 2019, p. 11). Par exemple, dans son dernier ouvrage *Je suis un monstre qui vous parle* (2020) Paul B. Preciado emploie quelques néologismes pour référer aux personnes non binaires, dont le pronom « iel » et les points médians pour référer à Judith Butler depuis son inscription à l'état civil de Californie comme personne non-binaire (Preciado 2020, p. 110). En parlant de « ceux, celles et *cels* qui cherchent et fabriquent une issue » à la différence sexuelle (Preciado 2020, p. 122), on comprend bien que les néologismes servent ici à désigner un troisième ensemble, non binaire, qui n'englobe pas les deux 'premiers'. De plus, il n'emploie aucune méthode de rédaction épïcène ni de féminisation dans le reste de son texte dans les énoncés se rapportant à des groupes de personnes aux genres variés. C'est le cas aussi dans l'ouvrage regroupant ses chroniques, *Un appartement sur Uranus* (2019).

²³⁶ En témoignent des ressources pédagogiques produites par des associations et instituts de recherche universitaires comme la capsule vidéo « Rédaction féministe et inclusive » de l'IREF à l'UQAM (2020) ou

binaire s'annonce comme un « progrès » par rapport aux antécédents de la rédaction non sexiste. Par exemple, certains groupes non binaires, souvent constitués de personnes plus jeunes qui évoluent dans des milieux homogènes sur le plan de l'âge et des expériences de vie ou qui perçoivent une certaine fermeture des milieux féministes, voire des aîné·es trans, à leur expérience du genre, tendent à adopter une posture de surpassement de la féminisation vers un dégenrement de la langue. Cette gradation peut aussi être observée dans d'autres contributions qui ne sont pas ancrées dans des théories queers ou trans mais qui présentent les unes à la suite des autres différentes méthodes de rédaction (voir par exemple Zaccour et Lessard 2017). Néanmoins, il semble important de relativiser cette tendance et de souligner que, dans certains cercles ouvertement transféministes, les choix de recours linguistiques sont effectués dans une optique féministe qui considère les parcours de genre, binaires ou non, dans le contexte de la (trans)misogynie et de la cisnormativité, refusant donc le masculin générique tout aussi fortement que la binarité homme-femme définie selon des critères hétérocisnormatifs. Il n'existe donc pas un seul rapport entre les stratégies linguistiques non binaires et l'héritage de la féminisation.

Plusieurs propositions d'ajout d'une catégorie neutre ou inclusive coexistent à ce jour. Dans le cas des néologismes combinatoires, issus de l'agencement des formes masculine et féminine, les déterminants, les articles définis et indéfinis et les accords peuvent suivre les règles préexistantes en français. Certains systèmes privilégient le maintien d'une multiplicité d'options pour marquer des genres non conformes, soulignant l'importance des choix et des préférences individuelles. Par exemple, les interventions de la juriste et bioéthicienne Florence Ashley (2017, 2019) insistent sur le respect langagier des pratiques mises de l'avant par les personnes non binaires plutôt que sur l'uniformisation des recours linguistiques : une considération importante dans les discussions communautaires sur ce sujet est que l'usage d'un pronom néologique plutôt qu'un autre dépend de l'appréciation qui est faite de son

encore l'article « Petit guide pratique de l'écriture inclusive » sur le blog de l'association féministe Les Salopettes à l'ENS de Lyon en France (2017).

caractère neutre ou inclusif²³⁷. Dans cette optique, les « grammaires » proposées sont le résultat de la combinaison de stratégies élaborées sur le terrain sans visée systématisante *a priori*. Comme le montrera l'analyse des guides de communication inclusive (chapitre 4), la documentation des usages est le plus souvent motivée par la reconnaissance de la pluralité des genres dans la langue ou la « validation » — pour reprendre le terme employé par Greco (2019, p. 11) — de positionnalités diverses dans le genre par l'enrichissement des ressources linguistiques.

D'autres contributions (Causse 2021 [1993], Labrosse 1996, Alpheratz 2018a) témoignent d'une volonté d'articuler linguistiquement l'émancipation de l'ordre binaire du genre grammatical en généralisant, notamment, un pronom neutre qui puisse renvoyer à toutes. Il ne s'agit pas, alors, de marquer des (ensembles de) positionnalités ni masculines ni féminines (*cf.* 1.1.3) suivant l'autodétermination du genre de la personne, mais d'inscrire dans la langue une critique du système de genre binaire et patriarcal à travers un travail sur la binarité des genres grammaticaux. Par exemple, suivant l'usage du pronom « ul » que propose l'écrivaine Michèle Causse, Dominique Bourque désigne la bédéiste Eloisa Aquino par « ul » plutôt que par « elle », dans sa postface à l'édition française des *Portraits d'illustres butchs* (Aquino 2016). Aquino utilise *she* en anglais et rien n'indique qu'elle aurait approuvé le choix de Bourque pour la désigner. Dans cet exemple, on peut comprendre le choix de désigner l'autrice par un pronom neutre comme une manière d'identifier celle-ci à un projet féministe d'émancipation de sa classe de sexe (*cf.* 1.1.2). En d'autres termes, alors que certaines interventions partent de la déclaration du genre de l'individu, d'autres semblent baser leurs

²³⁷ En effet, ce qui « sonne » et paraît plus ou moins neutre fait partie des considérations qui guident le choix de pronoms et de terminaisons (*cf.* 4.2.1). On peut noter, à cet égard, le contraste entre différents pronoms comme *y* et *el*, tous deux couramment utilisés au Québec. Tandis que le premier reprend un phonème marquant le masculin, le second met davantage l'accent sur celui qui marque le féminin. Pour consulter davantage d'exemples de pronoms néologiques, voir l'annexe B qui aborde leurs milieux d'émergence et de circulation, ainsi que le sens qui leur est donné comme pronoms personnels et leur usage au pluriel en tant que pronoms génériques.

choix rédactionnels sur l'abolition du système par lequel le genre est marqué dans la langue sans égard à l'autodétermination des sujets désignés.

En somme, s'il serait tentant d'affirmer que la créativité linguistique non binaire a pour but de créer un genre neutre, une écriture neutre ou un troisième genre en langue française, l'observation de contributions récentes semble plutôt révéler un éventail de réflexions et d'interventions sur le système binaire du genre (grammatical) dont le dénominateur commun est *l'acte de marquer* une ou plusieurs autres options de genre qui s'extirpent de l'alternance entre « il » et « elle », mais qui mobilisent une notion de neutre différente (cf. 1.1.2 et 1.1.3).

2.2.4 *Le tumulte des genres dérangeants : une résistance à la loi du genre (grammatical)*

Le tumulte²³⁸ est l'approche favorisée par un ensemble de voix qui entretiennent un rapport spécifique à la langue et ses exigences de refixation grammaticale : plutôt que de chercher une manière adéquate de marquer un ou des genres autres que le masculin et le féminin, il s'agit de critiquer, voire de rompre le contrat symbolique de la langue, c'est-à-dire de nuire à la routine de l'usage du langage sans rétablir de repères ou de règles grammaticales afin de contester la pratique dominante. L'effet principal des signes élaborés par ces voix contestataires est de nuire à la cohérence grammaticale, c'est-à-dire de remettre en cause le critère linguistique d'efficacité sémiotique de la marque du genre. Dans cette perspective, les stratégies déployées portent en elles un discours sur la langue comme institution sociale et

²³⁸ Le titre de cette section reprend, en plus du terme « tumulte » proposé par Abbou dans plusieurs publications (2011; 2013, p. 5) pour désigner l'effervescence des recours typographiques contestataires, la formulation du titre de la thèse de doctorat d'Alice Coutant (*Mé)genrer les genres dérangeants. De l'hétérocinormativité de la bicatégorisation masculin / féminin en français* (2019). Dans son travail, Coutant mène une analyse lexicale de la désignation des personnes trans en français, ces dernières représentant un groupe qui *dérang*e l'ordre établi d'assignation des genres grammaticaux. En France aussi, le sociologue Emmanuel Beaubatie relève ce caractère « aberr[ant] » et désorganisant du genrement des personnes trans (2021, p 9) dans la note ouvrant sa thèse publiée sous le titre *Transfuges de sexe*. Ses choix de rédaction sont réclamés comme volontairement illogiques ou incohérents, reconnaissant à la fois le piège du vocabulaire binaire dans lequel est prise la représentation des parcours trans suivant la grille MtF-FtM, l'efficacité de ces catégories pour mener une étude sociologique systématique.

un discours sur le genre (quelle qu'en soit la définition), la fonction référentielle des signes choisis devenant même secondaire par rapport à l'effet rhétorique recherché.

Premièrement, la plupart des stratégies que je classe dans ce paradigme appliquent le détournement et la resignification queers à la morphologie et au lexique. En effet, les pratiques propres aux communautés de personnes queer et non cisgenres incluent non seulement une créativité linguistique, mais aussi des terminologies spécifiques basées sur la réappropriation, le détournement et le sous-entendu (Butler 2004, Berendt 2014, Greco 2012, Lorenzi 2017). Ces habitudes ont, depuis plusieurs décennies, fait partie des sociolectes propres aux communautés de la diversité sexuelle et de genre. Par exemple, sur la scène drag et dans la culture *ballroom*, les pronoms « il » et « elle » se trouvent employés en référence au genre exprimé par la personne dans le contexte de la performance : un homme pourra de cette manière être désigné par le pronom « elle » dans ces circonstances, quoi qu'il en soit de son genre affirmé et de ses pratiques sexuelles en dehors de ce contexte (qu'il soit cis ou trans, queer, non binaire, etc. et qu'il soit gai, bi, queer, top, etc.). La réappropriation du sens donné aux corps non conformes à travers les insultes hétérocissexistes témoigne d'un processus de subversion grammaticale similaire qui vise à perturber le processus symbolique par lequel un genre est attribué à une personne. Plusieurs études linguistiques montrent en effet que ces insultes fonctionnent souvent en attribuant le mauvais genre grammatical à la personne visée pour l'associer à un genre autre que celui qu'elle affirme (Moïse et Duchêne 2011, Coutant 2019), à l'instar de la désignation des hommes homosexuels comme « folles » ou « tantes »²³⁹. La reprise de tels termes par des personnes concernées constitue une riposte linguistique dans la mesure où l'effet péjoratif ou stigmatisant qui est recherché se trouve désamorcé²⁴⁰.

²³⁹ Sur la généalogie de l'accord en genre de « tante » et l'évolution de la désignation des personnes non conformes aux attentes hétérocisnormatives par les institutions comme la police et la médecine, l'ouvrage *La loi du genre* de Laure Murat (2006) présente une analyse pertinente ancrée dans un corpus français.

²⁴⁰ Dans son ouvrage *Trouble dans le genre* (2005 [1990]), puis dans *Le pouvoir des mots* (2006 [1997]) Judith Butler mène notamment une analyse de ce détournement sémiotique avec le mot « queer » en s'appuyant sur la

Parmi les stratégies relevées dans la première partie de ce chapitre, plusieurs sont mobilisées contre la systématisation grammaticale et l'exigence de représentation des genres elle-même. L'attitude pragmatique qui vise à placer « les genses avant la grammaire » (« *people before grammar*²⁴¹ ») met en lumière l'importance de l'incohérence grammaticale, qui traduit un inconfort dans et un refus de structures sociales opprimantes. Par exemple, il s'agit du mot d'ordre de la *Grammaire rebelle* du collectif Queerasse (2018) : plutôt que de couper court aux contradictions qui peuvent exister entre plusieurs usages (pronominaux, d'accords en genre, etc.), les auteurices rendent compte des habitudes de genrement qui ont cours dans les milieux que les personnes apprenantes sont susceptibles d'investir. Les pronoms « ille », « ya », « iel » et « yel » sont notamment utilisés en alternance dans les exemples donnés au fil des exercices donnés dans le manuel. Ainsi, *before* peut être entendu doublement comme le signe d'un ordre de priorités (le vécu des personnes est « plus important que » la grammaire) mais aussi comme le signe d'une confrontation active (ces personnes sont placées « devant » la grammaire ou lui « font face »)²⁴².

La réappropriation queer d'un lexique hétérocissexiste s'étend en ce sens à l'explosion de la logique de l'accord grammatical en genre. Certaines personnes queers, non binaires et trans alternent entre des accords et des pronoms masculins et féminins au lieu d'employer un

théorie de la performativité du langage ordinaire développée par John L. Austin. Pour une analyse de la resignification appliquée à un contexte francophone, voir Bourcier 2018 (surtout p. 403-417).

²⁴¹ Slogan imprimé au dos du veston d'Émilie Savoie, professeure de français langue seconde et alliée, qui a coordonné la publication de la *Grammaire rebelle* (autopubliée par le collectif Queerasse en 2018). Émilie portait ce veston et a montré le slogan en se levant et en tournant le dos aux participant·es durant son intervention dans un panel sur le langage inclusif, organisé durant le colloque transféministe du Syndicat des étudiant·e-s employé·e-s de l'UQAM (6 novembre 2019).

²⁴² Cette expression n'a pas pour but d'évoquer la distinction entre les approches *people-first* et *identity-first* dans le lexique des études du handicap, où l'on dira *people with disabilities* ou *disabled people* respectivement, en fonction de l'approche. Dans ce cas-là, énoncer d'abord le statut de personne ou d'être humain avant d'énoncer un trait distinctif comme le handicap, peut être considéré comme péjoratif, voire détrimentaire du point de vue de la reconnaissance de l'importance du handicap dans le rapport au monde des personnes concernées (voir, par exemple, Botha, Hanlon et Williams 2021, Dunn et Andrews 2015, Okundaye 2021) : mettre de l'avant la désignation du handicap est aussi favorisé dans de nombreuses contributions dans ce champ d'études et dans les communautés engagées. En ce qui concerne la langue et sa grammaire, le slogan « *people before grammar* » se rapporte à un enjeu différent, c'est-à-dire la priorité de l'expérience (genrée) qui est vécue sur le système grammatical qu'il faudrait respecter pour l'exprimer.

pronom et des accords neutres ou inclusifs, de même que certaines personnes non-trans comme des lesbiennes masculines ou des hommes gais voulant souligner leur flamboyance se réapproprient la dissonance genre-langue comme outil d'affirmation de genre. Puisque c'est l'interaction avec la personne désignée qui permet de déterminer quels signes doivent être utilisés, on affirme alors qu'aucune règle *linguistique* ne permet de fixer le lien entre un pronom et le genre de la personne. Dans le cas de la *Grammaire rebelle*, comme dans le cadre d'interactions quotidiennes entre collègues ou ami·es concerné·es, l'opposition à la standardisation des signes du genre n'empêche pas de présenter des régularités qui servent l'objectif pédagogique (l'apprentissage de notions de base en français), lequel est motivé par l'efficacité de l'acte de communication.

Deuxièmement, une lecture de l'accord en majuscules (par exemple, « torduEs » pour traduire *queer*, tel que relevé dans Lorenzi 2017) inscrit dans une stratégie linguistique un propos sur la différence sexuelle et la binarité des genres que ce système impose. En tant qu'usage perturbateur, ce recours typographique féministe fait plus qu'inscrire le féminin dans les terminaisons, car il perturbe aussi la lecture. En « empêch[ant] l'œil de suivre » le texte de manière fluide et en créant une asymétrie visuelle entre le masculin et le féminin, cette stratégie peut nuire aux « tentatives égalitaires » (Abbou, 2013, p. 4) portées par d'autres outils comme le point médian, voire agir comme un révélateur de l'« incongru[ité de] la dimension genrée des noms et des personnes » (Greco, 2012, p. 64) sans proposer pour autant une autre logique de classement (binaire ou non).

Troisièmement, les explorations d'« états graphiques transitoires » dans des « espaces ludiques de propositions » comme les plateformes de recherche sur la typographie peuvent être considérés comme des stratégies de contestation plus forte que leur objectif annoncé de *jeu* avec les possibilités de la langue : par exemple, dans le *Journal de recherche graphique* cité plus haut, « une place d'honneur faite [aux propositions graphiques] grammaticalement fausses, scientifiquement déplacées, littérairement exaltées » (Feu de paille 2019, quatrième page de couverture). Si de telles recherches circulent souvent sans référence explicite aux mouvements théoriques féministes et queers qui critiquent le système de genre binaire et

hétérocissexiste,²⁴³ leur paratexte les inscrit dans cette mouvance. Par exemple, de nombreuses publications de la collective Bye Bye Binary mettent en valeur des innovations typographiques et des pronoms néologiques dans le cadre d'interactions concrètes typiques des réseaux trans et non binaires (*cf.* Annexe C), comme le fait d'indiquer son pronom sur un badge pendant une rencontre (ce qui permet d'avoir l'information dès le début de l'interaction). De la même manière, les infographies qui accompagnent des guides de meilleures pratiques auprès des personnes trans et non binaires, à l'instar de *Mieux nommer et mieux comprendre* (Tajeddine et Crémier 2020, p. 7), témoignent d'un processus de décentrement des règles d'accord en genre, sans pour autant mobiliser explicitement un appareillage théorique sur la langue ou sur le genre.

Enfin, l'exercice de remaniement syntaxique dans le cadre d'interactions quotidiennes ou d'un travail poétique, ne crée pas qu'un espace d'indétermination utile à des fins de *rédaction épïcène*, entendue comme l'approche visant la représentation égalitaire des (deux) genres. Par exemple, commentant la rédaction du roman *Sphinx* (1986), Garréta rend compte des « moments queer » que façonne une langue sans marques du genre des personnes (Laumier 2017). Cette stratégie ouvre selon elle une brèche dans le processus par lequel un lectorat visualise des actes et imagine les personnages du récit. À l'heure actuelle, le recours aux formulations neutres est favorisé par un nombre grandissant d'institutions (*cf.* chapitre 4) dans une optique de communication inclusive et il est alors présenté comme une stratégie consensuelle, peu contraignante et parmi les moins dérangeantes—par rapport au système grammatical *et* par rapport aux représentations genrées, que l'on évite. Or, l'omission des marques du genre grammatical peut participer aussi d'un travail de brouillage des codes et de déstabilisation des pratiques de genrement.

En somme, la cible de ces interventions est le fonctionnement habituel du langage verbal, ce qui contraste avec l'élaboration de nouveaux codes pour marquer le genre (des femmes ou

²⁴³ Parmi les exceptions à noter, il faut citer les travaux de traduction féministe en émergence dans les dernières années, à l'instar de ceux de Grunenwald (2021). La traductrice développe un regard sur la pratique de traduction qui célèbre l'expérimentation graphique et problématise la standardisation de l'inclusif.

autres) de manière claire dans la grammaire française (cf. 2.2.2 et 2.2.3). L'un des arguments récurrents pour la lexicalisation de formes féminines stables est que la pluralité des formes crée une « insécurité langagière²⁴⁴ » (Mathieu 2002, p. 11). Prenant le contrepied de cette logique, certaines contributions à la diffusion de stratégies de rédaction inclusive s'attachent à présenter le potentiel de chaque méthode de rédaction. Par exemple, les juristes Suzanne Zaccour et Michaël Lessard mélangent des techniques issues de paradigmes différents dans l'introduction de leur *Manuel de grammaire non-sexiste*²⁴⁵ (2017). Illes maintiennent qu'il s'agit là de « témoigner de la richesse du français et de l'ingéniosité des personnes qui le font vivre, [de] légitimer toutes les formes de féminisation existantes, et [de] les mettre sur toutes les lèvres. » (Lessard et Zaccour 2017, p. 18) En pratique, c'est aussi l'approche qui prime dans l'ouvrage collectif *Matérialismes trans*, tel qu'annoncé dans l'« AVERTISSEMENT aux lectrices et aux lecteurs, aux lecteur-rices, au lectorat ou à l'audience (au choix) » qui précède la préface (Clochec et Grunenwald 2021, p. 2). La stratégie y est laissée à la discrétion de l'autorat de chaque chapitre :

« Il est donc possible qu'ils/elles écrivent parfois ainsi, ou qu'ils préfèrent s'exprimer comme cela. [...] Elles et ils choisissent quelquefois de doubler les pronoms, les noms ou les adjectifs, mais ceux d'entre eux qui préfèrent en utiliser de nouveaux se font également plaisir, et certainEs s'amuse même à alterner d'un paragraphe à l'autre. [...] Nous choisirons également parfois de contourner tout ceci par quelques pirouettes, de façon à ce que personne ne s'aperçoive de rien. » (Clochec et Grunenwald 2021, p. 2)

Ce pied de nez à l'entreprise de la normalisation des stratégies dites inclusives insiste sur le plaisir qui résulte des choix linguistiques, mais aussi sur l'inconséquence de ces choix au regard du propos qui est développé sur l'oppression des personnes trans à travers les classes

²⁴⁴ Ce type d'arguments n'est pas aussi proéminent dans le cas de la créativité linguistique non binaire, la diversité des pratiques étant davantage respectée qu'encadrée. Néanmoins, il faut souligner que dans plusieurs guides récents (cf. Annexe A), des régularités sont souvent recherchées, surtout par des personnes cisgenres désireuses d'adopter de meilleures pratiques de communication avec les personnes trans et non binaires : quel est le pronom le plus courant, la traduction la plus adéquate de l'équivalent épïcène dans d'autres langues.

²⁴⁵ L'ouvrage se concentre sur la représentation des femmes dans les écrits, mais adopte une perspective d'ouverture à la diversité des genres, comme le montre l'inclusion des personnes non binaires à la problématique de l'ouvrage et quelques mentions des locutorats queers à travers le livre.

de sexe. Ainsi, la pluralité de positionnements politiques enrichit ce tumulte graphique et grammatical, participant ensemble d'une insécurité langagière fertile car propice aux questionnements de l'ordre des genres à travers l'irrespect des genres grammaticaux.

Conclusion : des stratégies tout sauf neutres pour refaire le genre

En examinant comment différents courants militants, littéraires et universitaires ont interprété les liens entre genre et genre grammatical en français et en classant les stratégies qui ont été développées pour les réimaginer, ce chapitre répond à la question de savoir qui façonne et qui interprète ces signes linguistiques dits plus inclusifs ou neutres et avec quels effets. Il s'agit avant tout de voix féministes militantes, mais aussi, dans notre contexte local, d'institutions soucieuses de véhiculer les principes d'équité et d'inclusion encadrés par la loi. Les stratégies adoptées en français se distinguent donc non seulement dans leur rapport au contexte historique et politique dans lequel elles émergent, mais aussi au regard des effets de sens recherchés, en fonction de positionnements sur le genre *et* sur la langue.

Le classement des stratégies de communication inclusive en quatre types d'effets de sens distingue donc diverses manières de (ré)affirmer que le masculin est un genre marqué et de repenser les moyens d'expression du genre en langue française, tantôt en marquant le genre différemment (la féminisation et la créativité linguistique non binaire), tantôt en contournant la marque du genre grammatical sans déterminer le genre des personnes (la rédaction épïcène), ou encore en nuisant à la logique même de la marque du genre (le tumulte). Bien sûr, plusieurs stratégies peuvent travailler de concert dans l'atteinte des objectifs d'un texte. Par exemple, les derniers rapports de l'équipe de recherche TransPULSE (2020, Chih *et al.* 2021, Navarro *et al.* 2021) recourent au pronom inclusif « iel » à la fois dans une optique d'affirmation des parcours trans non binaires et pour assurer la rédaction épïcène des documents en anglais comme en français. C'est en ce sens que le classement demeure un outil d'analyse pragmatique et non le résultat d'une analyse linguistique.

Ce qui apparaît à travers l'analyse de ces contributions aussi riches que cacophoniques est le tableau d'une sémiose en cours, c'est-à-dire d'un bouillonnement de langage qui travaille la

langue française du dedans et de ses marges et que l'on pourrait qualifier de travail de la langue mineure (Deleuze et Guattari 1975). Or, le recours à une méthode spécifique (innovation graphique, néologie, lexicalisation de nouvelles formes, exercice de remaniement syntaxique, etc.) ne peut être associé *a priori* à un courant idéologique ou à un parti pris sur la nature du genre et le pouvoir de la langue, c'est-à-dire qu'il semble illusoire d'assimiler l'énonciation de ces signes linguistiques inclusifs ou neutres à un agencement collectif unique.

CHAPITRE III

VERS UNE ANALYSE PRAGMATIQUE DU LANGAGE DU GENRE

Plus on se cherche dans le langage, plus on se perd
précisément là où l'on s'est cherché[e].
(Butler 2004 [1997], p. 57)

*I'll see it when I believe it when you've named it*²⁴⁶.
(Wilchins 2002, p. 46)

L'objectif général de cette thèse est d'examiner dans quelle mesure l'articulation du genre et de la langue est en mutation actuellement à travers la (re)négociation de ce qu'on appelle le genre neutre. Le chapitre 1 a montré que des théories féministes, queers et trans du genre, de ses limites et de ses échappatoires (*ne-uter*) nous amènent sur le terrain philosophique et politique du pouvoir du langage verbal quant à la figuration des corps. Ensuite, le chapitre 2 a examiné en quoi la contestation des règles du genre grammatical couve des reconceptualisations du genre en plein bouillonnement. L'examen des stratégies qui agissent sur le plan de la grammaire a permis de dépeindre la scène dans laquelle se déroulent ces transformations de la sémiotique du genre. De là, la question de savoir quel genre de genre neutre participe de la production de la marque du genre neutre en langue française actuellement présente une double préoccupation : d'une part, que font les langues, et les théories de la langue, au genre, ou bien comment orientent-elles la possibilité (et l'impossibilité) de penser d'autres catégories de genre²⁴⁷? D'autre part, qu'ont fait les études

²⁴⁶ « Je le verrai quand je le croirai quand tu l'auras nommé » [ma traduction]

²⁴⁷ « Et si l'épistémologie de la différence sexuelle en elle-même était une pathologie du signifiant? » comme se demande Preciado (2020, p. 103).

féministes et de genre avec la langue et ses théories²⁴⁸? En d'autres mots, poser des questions sur la grammaire de l'inclusion des genres, c'est interroger la conceptualisation du genre *et* questionner ce concept de genre implique de poser des questions sur les théories linguistiques.

Pour explorer cette imbrication, le présent chapitre cerne une approche pragmatique, non pas linguistique mais sémiotique, des pratiques de genrement qui font l'objet de la thèse. Dans un premier temps, je replace les interventions sur la marque du genre grammatical en français (*cf.* chapitre 2) et les théories du genre mobilisées dans leur élaboration (*cf.* chapitre 1) dans le contexte de leur analyse (socio)linguistique, surtout dans le cadre des recherches linguistiques sur le genre (3.1.1), puis j'utilise en exemple la mobilisation des concepts fondamentaux de la sémiologie française (3.1.2) afin de mettre en lumière ses limites dans l'approche de la créativité linguistique non binaire et la diversité des normes de genrement. Après avoir souligné des enjeux spécifiques au contexte multilingue et anglo-normé (3.1.3) qui accentuent ces limites de la linguistique, je retourne le problème et montre que ce sont des théories linguistiques, à la fois sur la langue et formulées sur le modèle linguistique, qui ont orienté la critique de la marque du sexe/genre (3.1.4).

Au vu des enjeux soulevés dans la première partie du chapitre, je présente la sémiotique peircienne de manière à la mobiliser pour analyser le genrement d'un point de vue féministe et informé par les études trans. Après un retour sur les principales perspectives sémiotiques dans les études portant sur le genre et sa marque linguistique (3.2.1), je présente une interprétation possible des notions de sémiuse, d'interprétant et d'habitude peirciennes

²⁴⁸ Dans un témoignage personnel sur son expérience de circuler sur le campus universitaire en tant que professeur·e non seulement expert·e des théories queers et trans, mais aussi visiblement *queer* qui ne passe ni comme homme ni comme femme, Enke confronte des signifiants du sexe/genre et les considère comme dysfonctionnels, opérant ainsi un renversement de l'agentivité sémiotique : « *Do I make the [bathroom] signs impossible, or do they make me impossible?* » (Enke 2013, p. 242) J'applique ce questionnement, par analogie, au genre grammatical.

(3.2.2) et illustre, à l'aide d'un exemple, l'usage que l'on peut faire d'un modèle triadique du signe (3.2.3).

Ainsi, la deuxième partie du chapitre prépare le terrain pour la proposition d'étude sémiopragmatique du genre dans une sélection de guides de communication inclusive québécois récents. Dans la troisième partie, j'argumente que le guide de communication inclusive est un lieu privilégié et un témoin en première ligne de la renégociation du système de genre et des normes de genre, en caractérisant l'action du guide (3.3.1) et son instance d'énonciation (3.3.2). L'objet d'étude ainsi conçu, j'argumente qu'il peut être considéré comme une technologie du genre (3.3.3). L'analyse d'une sélection de guides récents est effectuée dans le chapitre 4.

3.1 Le langage du genre sous l'angle linguistique

C'est l'approche linguistique qui prime dans la littérature traitant des enjeux d'inclusivité et de neutralité de genre. Premièrement, je relève les perspectives diverses sur la marque du genre que présentent les recherches linguistiques sur le genre, surtout en langue française (3.1.1). Deuxièmement, j'examine comment certains concepts fondamentaux de la linguistique moderne sont exploités ou retravaillés dans le cadre d'argumentations sur l'inclusion des genres (3.1.2). Troisièmement, j'explore les implications du contexte québécois actuel pour la conceptualisation de la langue et du genre (3.1.3). Quatrièmement, l'héritage de la sémiologie et sa critique dans les études de genre et les études féministes révèle un dédoublement du problème, considérant des tentatives de comprendre le genre sur selon une grille sémiologique tout en essayant d'exposer les limites de la langue pour se défaire du genre (3.1.4).

3.1.1 Les recherches linguistiques sur le genre

De nombreux travaux de linguistique ont examiné la marque du genre. La littérature scientifique révèle une diversité d'approches théoriques et méthodologiques, mais aussi une relative pauvreté des travaux critiques sur les pratiques d'énonciation dans le contexte des

communautés trans. Si les rôles de genre et le sexisme ont fait l'objet de recherches linguistiques en sciences sociales au-delà des études féministes depuis plusieurs décennies (Hooper et LeBaron 1998; Lakoff 1975), les *gender linguistics* ou « recherches linguistiques sur le genre » (Greco 2014), constituent un récent champ en expansion depuis les années 2000 au sein des recherches en linguistique et, plus souvent encore, en sociolinguistique. Parmi les nombreuses approches méthodologiques employées dans ce champ de recherche interdisciplinaire, l'analyse qualitative au moyen d'une enquête, d'entrevues d'un échantillon de population ou d'une revue de littérature diachronique permettent de recueillir et d'analyser des attestations de l'usage dans une perspective descriptive plutôt que prescriptive (pour des exemples de telles analyses, voir Gratton 2016, Zimman 2014 et Zundorf 2013). L'approche sociolinguistique permet notamment d'élaborer un commentaire sur les subjectivités en jeu dans l'élaboration des pratiques (Zimman 2019). D'autres approches, telles que l'analyse du discours (Duchêne et Moïse 2011, Speer 2005, Speer et Stokoe 2011) soulignent aussi la circulation de multiples signes linguistiques en mettant l'accent sur les constructions identitaires et communautaires qu'elle révèle (Attenborough 2014, p. 138).

Dans la lignée des recherches en linguistique queer anglosaxonnes citées ci-dessus, le cadre théorique butlerien, ou inspiré de la performativité des actes de langage, est souvent mis de l'avant : les pratiques linguistiques des locutorats sont considérées avant tout sous l'angle de l'élaboration itérative du genre ou de la sexualité. Prenant pour point de départ la problématisation des théories queers des années 1990, certaines recherches se concentrent plus particulièrement sur les dynamiques de genrement, de respect interpersonnel et de production de l'identité, notamment à travers l'analyse de l'usage des pronoms personnels (Zimman 2019) et du jeu sémantique dans le lexique du genre (Coutant 2019). On peut aussi souligner le travail de plusieurs chercheur·es qui utilisent spécifiquement le cadre théorique butlerien et son appropriation de la performativité austinienne pour envisager le rapport entre attribution du genre et pratiques linguistiques (Dumas 2017) ou pour penser les pratiques de genrement trans comme une manière de « *override hegemonic gender attribution norms, and*

*reorganize gender accountability*²⁴⁹ » (Nordmarken 2019, p. 38). De tels travaux sont aussi informés par les critiques queers, trans et parfois transféministes des normes de genre et des systèmes d’oppression, notamment à travers le cisgenrisme et le cissexisme (Ansara et Berger 2016, Lennon et Mistler 2014, Serano 2007). Dans cette perspective, plusieurs chercheur·es entreprennent de témoigner, d’analyser et de diffuser des « tactiques » (Zimman 2017a, pp. 85-86) linguistiques que des personnes trans mettent de l’avant pour affirmer leur genre (Provitola 2019a, 2022; O’Laughlin 2022), le plus souvent dans le but d’établir des régularités et de formuler des recommandations fidèles aux intérêts du locutorat concerné.

Par exemple, dans le contexte américain francophone, les contributions universitaires sur le sujet des innovations typographiques et lexicales queers, non binaires et trans demeurent rares (Swamy et Mackenzie 2019, 2022) mais je voudrais mentionner l’étude menée récemment par Constance Bourguignon (non publiée) qui met en relation, d’une part, des expérimentations littéraires avec le genre lexical et grammatical (IanE Sirota, Alpheratz, Monique Wittig) et, d’autre part, un corpus d’entrevues menées en anglais et en français avec des personnes trans, queer, Two-Spirit et non-conformes dans le genre à propos du genre en langue française. Ce travail est suivi d’annexes présentant des recommandations quant à la normalisation de quelques pronoms neutres (ol et ul). Au Canada anglophone, on peut aussi relever quelques publications et projets de recherche — souvent, des mémoires de maîtrise ou des dissertations de premier cycle²⁵⁰ — qui offrent des analyses qualitatives de stratégies linguistiques et comportementales dans le cadre de recherches sur les communautés de personnes trans et non conformes dans le genre (Gratton 2016; Taylor *et al.* 2020).

²⁴⁹ « passer outre les normes d’attribution du genre hégémoniques et réorganiser l’imputabilité du genre » [ma traduction]

²⁵⁰ À ce propos, il semble pertinent de souligner l’usage de plus en plus fréquent de stratégies de rédaction inclusives ou neutres dans les travaux universitaires, à commencer par ceux qui traitent de sujets connexes, comme l’expérience des travailleur·euses sociaux oeuvrant auprès des personnes trans (Faddoul 2019) et l’homonalisme québécois (Gingras-Dubé 2020), et ceux dont l’atorat est concerné ou habitué à ces stratégies.

Néanmoins, les analyses linguistiques relatives à l'élaboration et l'énonciation de l'identité de genre sont rarement centrales dans les recherches en études trans et auprès des communautés de la diversité de genre locales dans la littérature scientifique produite à l'université. La terminologie et les modes d'expression de l'identité n'y interviennent pas comme des axes de recherche ni ne constituent des sections dans les résultats. Les rapports de recherche de TransPULSE (2014, 2020; Chih *et al.* 2021, Navarro *et al.* 2021) et de la Chaire de recherche du Canada sur les enfants trans et leurs familles (Université de Montréal) en sont de bons exemples. Ce sont des guides et des dépliants informatifs qui viennent détailler les usages de la grammaire et les pratiques linguistiques de ces communautés plus explicitement. Par exemple, la Chaire de recherche sur la diversité sexuelle et la pluralité des genres (Université du Québec à Montréal) relaie les guides produits par des organismes communautaires locaux sur son site web et offre un lexique dans son propre *Guide des pratiques d'ouverture à la diversité sexuelle et de genre en milieu collégial et universitaire* (2016).

Cela dit, dans ce contexte, ces ressources comme les dépliants et les guides de meilleures pratiques concernant le langage inclusif ne sont pas problématisées ou analysées d'un point de vue critique sur le genre ou sur la langue mais plutôt relevées et relayées dans une optique de soutien des pratiques linguistiques issues des communautés. Certaines ressources développent elles-mêmes une argumentation à cet effet (Clubsexu et Les3sex* 2021, Divergenres 2020, Egale et Émergence 2020), mais les organismes, centres de recherche et autres instituts qui les relaient font l'économie de telles analyses. Un nombre grandissant de cours en études féministes et dans des disciplines connexes incluent une réflexion sur le langage et la marque du genre grammatical dans leurs syllabus²⁵¹, mais ces contributions ne prennent pas (encore) la forme de publications à valeur scientifique, à l'exception du projet

²⁵¹ Par exemple, à l'UQAM, c'est le cas des cours de méthodologie en études féministes (FEM1000 et FEM1200) et de plusieurs cours au certificat en études féministes, qui sollicitent depuis de nombreuses années une personne experte concernée en tant que conférencière invitée pour présenter des méthodes de rédaction féministe et inclusive ou qui recommandent le visionnement de la capsule « Rédaction féministe et inclusive » produite par l'Institut de recherches et d'études féministes (2020).

de recherche « La traduction inclusive, entre normativité et ouverture : un travail sur des formes non encore fixées », mené par Catherine Leclerc (Département des littératures de langue française, de traduction et de création, Université McGill) et financé par le Conseil de recherches en sciences humaines du Canada, qui élabore des publications au moment où je rédige cette thèse (Leclerc et Miller 2022)²⁵². Ainsi, si les stratégies de communication inclusive sont bien présentes dans le milieu universitaire, elles ne sont que peu discutées à l'écrit et dans des publications universitaires en regard des épistémologies du genre et de la langue.

En conclusion, c'est de manière interdisciplinaire mais aussi transversale, ponctuelle, voire indirecte²⁵³, que la production du sens sur le genre et le mandat de la langue dans l'affirmation du genre sont problématisés: selon la discipline, les pratiques sont désignées sous l'angle du sociolecte, comme un corpus d'attestations néologiques (Gratton 2016, Greco 2014), ou encore comme des manifestations de pratiques subculturelles (Zimman 2017, 2019), invitant parfois à les considérer au prisme de la normalisation linguistique (Bourguignon, non publiée; Leclerc et Miller 2022). À travers ces travaux, on peut remarquer que, récemment, il devient plus ardu de tracer des lignes de division idéologiques, épistémologiques ou théoriques entre les recherches axées sur la représentation des femmes dans la langue et les pratiques transinclusives, ou entre les études sur le sexisme linguistique pour la parité communicationnelle homme-femme et les études sociolinguistiques sur les résistances

²⁵² Le cours optionnel sur la traduction inclusive donné par Leclerc à McGill avec le soutien du bibliothécaire David Miller, et le *Guide de recherche en écriture inclusive de la bibliothèque de l'Université McGill* (2018) produit par ce dernier, ont directement inspiré ce projet de recherche. Dans le court article cité ici, les auteurices postulent l'absence d'un genre grammatical neutre en langue française comme un obstacle à l'expression de la diversité des genres, répondent aux objections éthiques et linguistiques de l'Académie française au foisonnement des stratégies, et explorent, dans une perspective traductologique, des stratégies néologiques telles que le système de linguiste Alpheratz (2018a) et les propositions de la juriste Florence Ashley (2019). En guise de conclusion, elles reprennent une citation de l'ouvrage français *Transféminismes* (Thomas, Grüsig et Espineira 2015) que j'utilise durant mes conférences, notamment dans ce cours de traduction inclusive, pour ramener l'autodétermination trans et la lutte contre le cissexisme au cœur de ces explorations linguistiques (Crémier 2021) mais cette perspective critique ne fait pas partie des axes de la recherche qu'ils mènent.

²⁵³ Sur les dynamiques de citation et d'injustice épistémique dans la circulation des savoirs entre oralité et écriture, entre milieux militants et publications universitaires, voir la section 4.1.1.

linguistiques au cissexisme. Cette remarque vaut pour les récents travaux de Leclerc et Miller (2022) pour notre contexte local, mais elle s'applique à d'autres milieux francophones : par exemple, des travaux récents qui se situent, au premier abord, dans le sillage des analyses féministes francophones de la langue et du sexisme linguistique, incorporent parfois des notions issues des études trans (Tomc, Bailly et Ranchon 2016). Un tour d'horizon des recherches linguistiques sur la marque du genre en français confirme donc, pour le milieu universitaire, les observations faites dans les deux chapitres précédents : si des divergences substantielles demeurent saillantes²⁵⁴ entre les conceptualisations du genre en études queers, en études trans et en études féministes — de la différence, matérialistes, queers, lesbiennes, transféministes, etc. — et si elles indiquent bien plusieurs interprétants du neutre et programmes pour l'émancipation par rapport à la loi du genre, les frontières théoriques et politiques ne sont pas aussi claires lorsque l'on étudie l'expérimentation sur la marque du genre en langue française.

3.1.2 *Le jeu dans la langue et l'arbitraire du signe*

Les stratégies présentées au chapitre 2 (cf. 2.1) définissent le rôle que la langue doit jouer dans l'expression, l'affirmation et la représentation des genres. Parfois, l'argumentation pour l'adoption de telles stratégies déploie explicitement un effort de théorisation de la langue en soutien à une approche plus inclusive de la pratique linguistique (sous-entendu, orale et écrite). Des concepts fondateurs en linguistique française, à savoir la langue et l'arbitraire du signe, transparaissent dans les recherches porteuses de ces arguments, afin de montrer en quoi l'élaboration de signes inclusifs, neutres (ou représentatifs d'un locutorat divers au-delà

²⁵⁴ Je réfère ici aux clivages que l'on connaît et qui transparaissent dans divers débats médiatiques, législatifs et sociaux — concernant la définition de « femme », l'inclusion des femmes trans dans cette catégorie et les positions dites radicales niant ou excluant les personnes trans des luttes féministes du fait de leur parcours, ou encore la militance trans pour faciliter la modification de la mention de sexe à l'état civil. Il suffit de penser aux discours tenus par Pour les droits des femmes (PDF) Québec relativement au projet de loi 2 modifiant la loi en matière d'état civil. Pour des travaux universitaires, voir, par exemple, les numéros spéciaux du *Transgender Studies Quarterly* sur le transféminisme (2015). Dans la sphère universitaire francophone, des travaux de Baril sur les diverses ontologies du sexe/genre (2013, 2015) et sur la circulation des théories et des discours transféministes entre anglophonie et francophonie (2022), entre autres travaux en études trans (Thomas, Grūsig et Espineira 2015, Espineira et Thomas 2022, Bourcier et Espineira 2016) en témoignent aussi.

de l'usage conventionnel du masculin générique et des genres grammaticaux féminin et masculin) repose non seulement sur des discours politiques sur le genre et sa représentation dans le langage verbal, mais aussi sur une mobilisation stratégique d'outils théoriques canoniques. Présentant d'abord la notion de langue héritée du *Cours de linguistique générale* (1916) de Ferdinand de Saussure puis la notion d'arbitraire du signe issue des mêmes travaux, j'examine quelques-unes des retombées de ce cadre théorique linguistique sur l'approche de la féminisation des textes et du langage inclusif.

Les notions de langue et d'arbitraire du signe, telles qu'articulées par l'école de Genève au début du siècle dernier, participent encore aujourd'hui des bases de l'enseignement de la linguistique, du moins, en tant que contextualisation historique de l'émergence de la sémiologie et de la linguistique structurale. Elles font donc partie du paysage théorique des recherches linguistiques sur le genre, surtout en France, même si l'on trouve ces notions réemployées dans d'autres contextes²⁵⁵.

La notion de langue fait l'objet d'un développement théorique original et fondateur dans le *Cours de linguistique générale*²⁵⁶ (1916). La langue, en tant que concept, y est proposée comme une « solution » méthodologique et scientifique à la difficulté d'étudier le fonctionnement du langage verbal de manière globale : pour pouvoir étudier la langue, il faut l'autonomiser par rapport à l'ensemble de ses manifestations (la parole) et de ses variations dans les actes de communication (Saussure 1916, p. 25). La langue est ainsi envisagée comme une « cristallisation sociale » (Saussure 1916, p. 29), une moyenne abstraite de l'usage du langage verbal dans une communauté linguistique donnée en un temps précis de l'histoire. De ce point de vue sémiologique, la langue française n'est pas *incarnée* ni *contenue*

²⁵⁵ Par exemple, dans *Gender Trouble* (1990), Butler mobilise la notion d'arbitraire du signe pour considérer notre liberté d'affecter le sens des mots, à l'encontre d'un rapport nécessaire ou immuable entre signifiant et signifié. Par souci de concision, le propos de cette section se limite à la manifestation de cette notion d'arbitraire dans les recherches menées en français sur la langue française, son lexique et sa grammaire.

²⁵⁶ Cet ouvrage est le résultat de la compilation posthume des notes étudiantes du cours de Ferdinand de Saussure. Si toute notion théorique peut faire l'objet de relecture et d'interprétations diverses, l'explication des concepts saussuriens est d'autant plus mouvante qu'elle est indirecte à la base.

dans ses dictionnaires : elle n'est pas la somme de son répertoire lexical ni de ses diverses actualisations concrètes par le locutorat francophone. Le temps et les mouvements sociaux façonnent et font forcément évoluer la langue dans la mesure où elle est une convention sociale, mais la somme des réalités langagières, des *actualisations* multiples du code de la langue, ne saurait constituer une *définition* de la langue. Cette dichotomie langue (système virtuel) — parole (actualisation de la langue dans un acte individuel), entre autres balises théoriques, est mobilisée dans le cadre de la confrontation du masculin générique et de la binarité des genres grammaticaux, puisqu'elle fait partie de l'appareillage théorique de nombreux·ses linguistes de formation universitaire.

Deux remarques peuvent être formulées en lien avec le problème qui m'intéresse, l'une concernant le rôle des institutions qui énoncent la norme linguistique et l'autre concernant le statut des néologismes par rapport aux normes linguistiques. Les exemples choisis sont issus du contexte français plus particulièrement afin de mettre en valeur la spécificité du contexte québécois par la suite (*cf.* 3.1.3). Premièrement, suivant l'héritage saussurien et sa conceptualisation de la langue, les institutions qui jouent un rôle de référence ²⁵⁷, qui documentent l'usage établi et incitent à son emploi pour maintenir l'intégrité ou la qualité de la langue française, semblent considérer le terrain de leur expertise comme étant la langue, par opposition au discours et à la parole. En d'autres termes, que l'exercice de ce rôle se veuille descriptif ou prescriptif, il se veut redevable de la langue et non pas de la manière dont elle s'actualise dans l'usage ou dont elle devrait ou pourrait intégrer les transformations

²⁵⁷ Dans *L'aliénation linguistique* (1976), l'un des fondateurs de l'analyse sociolinguistique en France, Henri Gobard, propose une classification des fonctions que la langue peut jouer dans un espace culturel donné, c'est-à-dire une analyse tétra-glossique des dynamiques socioculturelles et politiques à l'œuvre dans l'usage linguistique : la langue vernaculaire est celle qui est parlée sous le radar, sans égard à mais dévaluée par la juridiction de la langue référentielle; la langue qui sert aux échanges est dite véhiculaire tandis que la langue qui n'est que peu utilisée mais qui exerce une influence sur les représentations culturelles et l'ontologie de la langue est dite mythique. Deleuze et Guattari (1975) offrent une interprétation intéressante de cette typologie, en ce sens qu'ils l'utilisent pour penser le travail mineur de la langue chez Franz Kafka. Plus récemment, la politologue Dalie Giroux (2019) applique cet usage deleuzo-guattarien de la proposition théorique de Gobard. Cette thèse se concentre plutôt sur l'opérationnalisation de la sémiotique peircienne. Je ne reprends donc pas dans le détail cette typologie proposée par Gobard mais je m'en inspire ici.

de l'usage au fil du temps. Par exemple, l'Académie française établit une distinction générale entre sa juridiction, « dire le “bon usage” dès lors qu'il est établi et consacré » (2019, p. 2), et toutes les pratiques s'en écartant, dont le fait de juger ou de valider le bon usage. En ce sens, dans son rapport publié le 1^{er} mars 2019, cette autorité *énonce* le bon usage de la féminisation de certains titres et noms de métiers et de fonctions. Elle se distancie de l'argument selon lequel cette féminisation doit être validée, car les femmes en tirent un bénéfice. Ainsi, mise à part la décision de l'Académie d'adopter une « attitude pragmatique » par rapport à ces évolutions de l'usage et sans égard aux positions et opinions personnelles des Immortels exprimées sur le blogue de l'Académie²⁵⁸, cette décision se veut redevable de la langue française et non pas du locutorat français (ou francophone).

La polémique entourant l'entrée du pronom « iel » dans le dictionnaire *Le Robert* en novembre 2021 (pour la version en ligne) est révélatrice. Lorsque la nouvelle s'est propagée dans la presse francophone, plusieurs voix ont réclamé l'intervention de l'Académie pour attester de l'impossibilité d'intégrer « iel » dans la langue française, ce signe menaçant, selon les critiques, son intégrité, sa santé (d'un point de vue capacitiste) ou sa qualité (au regard de critères probablement classistes et racistes)²⁵⁹. Tout comme dans le cadre de la féminisation des titres et des noms de métiers et de fonctions, le critère de validation de « iel » repose alors sur des valeurs qui se rapportent davantage à l'esprit de la langue française en tant

²⁵⁸ Le rapport cité ici clôt en effet une longue période de déni, de refus et de dérision des usages qui avaient déjà gagné du terrain et avaient déjà été consacrés ailleurs dans la francophonie, notamment au Québec. L'usage de métaphores de la maladie (physique ou mentale) et de la mort (de la langue) dans les chroniques et entrevues données par plusieurs académiciens dans les dernières années, pour décrire les effets de la rédaction inclusive sur l'institution de la langue française, indiquent bien la posture de l'Académie au-delà de l'intention de neutralité.

²⁵⁹ L'analyse des discours de légitimation des réalités linguistiques minoritaires allongerait démesurément cette section; le chapitre 4 touche à ce sujet en examinant un corpus de guides de communication inclusive. Il s'agit de mettre en lumière le rôle que jouent certains outils conceptuels dans ce contexte. Il serait intéressant d'analyser le positionnement et les mandats que se donnent différentes institutions à travers la francophonie en regard des théories de la langue et du langage. Par exemple, on pourrait interroger la posture de la Commission canadienne des normes, qui compte le Bureau de la traduction parmi ses membres : les publications récentes du Bureau (2019, 2022) en lien avec les enjeux d'Équité, diversité et inclusion (EDI) participent de la documentation et de la légitimation de certains usages.

qu'institution sociale qu'à la fonction linguistique remplie par ce signe ou à la fréquence de son usage. Encore une fois, la responsabilité projetée sur l'institution (l'Académie) peut refléter une instrumentalisation idéologique de la notion de langue comme une entité abstraite, le système impersonnel qui saisit l'ensemble des correspondances signifiant–signifié dans une société donnée à un moment de l'histoire : on sollicite en effet le concept de langue dans le but de protéger une *idée* de la langue française *telle qu'on l'aime ou la voudrait* d'usages jugés impertinents, étranges ou étrangers à son identité.

Deuxièmement, dans une approche linguistique moderne, la néologie appartient au domaine du sens figuré²⁶⁰ et consiste à jouer, ou plutôt ne consiste qu'à jouer²⁶¹ avec le sens des mots. Dans mes conversations avec des linguistes de formation francophone ces dernières années, j'ai pu constater la mise à contribution de ce cadre théorique. Par exemple, durant la période de questions suivant la conférence de lancement du guide de rédaction inclusive *Inclure sans exclure* du Conseil de la langue (de la Chancellerie fédérale suisse) en novembre 2020, son auteure Anne Dister reléguait le travail de créativité linguistique non binaire sous la rubrique du « jeu sur le langage »²⁶², parce qu'il lui semble impertinent dans le projet de la parité

²⁶⁰C'est-à-dire, dans cette perspective, que les pronoms inclusifs et neutres, les terminaisons qui brouillent ou créent d'autres catégories de genre grammatical entre autres termes au genre lexical ni masculin ni féminin, sont créés avec la matière linguistique existante et selon les règles imposées par le code linguistique, mais ils ne désignent pas littéralement quelque chose : « ul » ne peut avoir la même qualité référentielle qu' « il » et « elle », ce pronom ne jouant son rôle que par évocation des pronoms « d'origine » qui désignent littéralement les (deux) genres. La néologie repose sur la capacité métalinguistique (Yaguello 1980), c'est-à-dire la capacité de commenter et d'affecter le code de la langue même que l'on utilise. En ce sens, « ul » ne prend son sens qu'à travers un rapport explicite et critique au code de la langue française standard, un jeu sur la catégorie « pronoms personnels ».

²⁶¹ Si le jeu est considéré, dans cette même approche, comme un vecteur d'apprentissage, une activité humaine reconnue comme essentielle à l'élaboration et l'échange de connaissances, l'évocation du thème du jeu (d'enfant) a un effet particulier dans le contexte de la désignation de pratiques féministes, queers et trans. Je ne peux pas approfondir cette analyse dans cette thèse, par manque d'espace, mais une étude des effets paternalistes de la désignation du langage inclusif comme un jeu, un témoin d'immaturité ou la preuve d'une attitude adolescente par rapport aux institutions sociales *straight* n'est pas sans rappeler d'autres discours de mépris face aux pratiques (sub)culturelles queers (Halberstam 2003).

²⁶² Répondre aux attentes de ce cadre théorique tout en tentant de proposer de nouveaux signes du genre (grammatical) implique donc une certaine contorsion théorique. Durant la conférence citée ci-dessus, Anne Dister faisait spécifiquement référence aux travaux d'Alpheratz (2018a, 2018b), qui proposent de faire passer « dans la langue » un genre grammatical neutre élaboré dans l'œuvre de fiction de l'auteure (2015). Alpheratz fait le pari d'inscrire ses travaux théoriques en linguistique, notamment en reprenant la dichotomie entre

linguistique qui, lui, est du ressort des linguistes et qui peut s'adresser aux autorités linguistiques (donc à la langue). Les néologismes sont ainsi compris comme des manifestations ponctuelles d'un jeu à partir de la matière linguistique, c'est-à-dire des mariages non sérieux entre des unités lexicales légitimes. Ces figures sont des « petit[s] bâtard[s] bizarre[s] (puisqu'il[s] ne se rencontre[nt] dans aucun dictionnaire vivant) et familier[s] (puisqu'on reconnaît en [eux] la présence des deux mots d'origine). » (Finkielkraut 1981, p. 11) L'approche des néologismes comme des manifestations extérieures à la langue, qui apparaissent contre-naturelles et dangereuses pour cette dernière, selon ses protecteurs, est manifeste. Par exemple, l'Immortel Jean-Marie Rouart (2021) désigne de « factice » le pronom « iel » et le compare à un « virus²⁶³ de la déconstruction de notre langue ». L'analyse de la réception des signes comme les pronoms neutres et inclusifs, qui plus est dans le contexte français, n'est pas l'objectif de ce travail : il s'agit plutôt de mesurer l'impact que la mobilisation de théories de la langue et du fonctionnement du signe ont sur l'évolution actuelle des pratiques linguistiques, au même titre que la mobilisation des conceptualisations du genre. En l'occurrence, ce regard sur la néologie queer, trans ou non binaire ne semble pas étranger à la rhétorique cisnormative qui considère les positionnalités de genre résultant de parcours trans comme factices ou artificiels (Bauer *et al.* 2009, Baril 2009a).

Un autre principe fondamental de la linguistique moderne est que le signe linguistique est arbitraire, c'est-à-dire conventionnel et non pas déterminé par la chose à laquelle il renvoie.

discours et langue (2019) : d'un ensemble de propositions issues d'un mouvement social porté par « une politique de genre » (2018b), la tâche de déterminer scientifiquement ce qui est à même de faire système et d'être intégré à la grammaire.

²⁶³ Des « périls mortels » (Académie française, 2019) à l'« imposition dictatoriale » du point médian (CIFL 2021), d'une « novlangue » (Guérard 2021) au « virus » de la déperdition du français (Rouart 2021), il est possible de remarquer une véritable mise en scène dystopique qui appelle les thèmes de la déchéance démocratique, de la mort de la civilisation et de la perte de la culture. Il serait très intéressant de mener une étude systématique de ces discours, surtout d'un point de vue (trans)féministe et anticapacitiste, c'est-à-dire dans le but de questionner les présupposés non seulement misogynes et hétérocissexistes de ces discours mais aussi leurs prémisses âgistes et sanistes. Pour une définition de ce dernier terme tel qu'il intervient en *mad studies* canadiennes et américaines, voir par exemple LeFrançois, Menzies et Reaume (2013).

Il s'agit d'une condition nécessaire pour que la langue puisse être un code partagé par une communauté linguistique. Il est possible de repérer une mobilisation stratégique de l'arbitraire du signe, surtout dans le cadre de la féminisation lexicale défendue dans des écrits qui s'adressent aux autorités linguistiques²⁶⁴.

On peut en effet avancer que la thèse de la masculinisation de la langue (*cf.* 2.2.2), telle que déployée par des linguistes, repose sur un retournement stratégique de l'arbitraire du signe. En effet, la compilation de preuves historiques des biais sexistes qui ont informé les règles grammaticales au fil de l'institutionnalisation de la langue française peut être considérée comme une entreprise de remotivation des signes linguistiques qui sont visés par ces critiques féministes. En d'autres termes, la proposition selon laquelle la langue française (en tant qu'institution, pas la langue elle-même), *est* sexiste s'appuie sur la démonstration du fait que la convention du masculin générique est motivée.

Dans ce projet d'érosion de la convention selon laquelle le masculin grammatical dénoterait le neutre ou une entité sans marque de genre et de légitimer la recherche de formes féminines, on peut remarquer que des études en psychologie et en sociolinguistique sont fréquemment citées, surtout des recherches anglosaxonnes, comme les travaux de Marie Ritchie Key (1996 [1975]) et Ann Bodine (1975)²⁶⁵. Si l'argument sociologique de la masculinisation de la langue française à travers son institutionnalisation est à distinguer de

²⁶⁴ Par souci de concision, je m'attarde à la mobilisation de l'arbitraire dans ce contexte-ci, mais il est à noter que l'arbitraire du signe est aussi discuté dans d'autres optiques. Par exemple, dans sa thèse de doctorat portant sur les irruptions féministes dans la grammaire française vue dans les brochures anarchistes et féministes françaises, Abbou propose de distinguer l'arbitraire des signes du genre grammatical et le caractère motivé des signes du genre des personnes (Abbou 2011) : en ce sens, il lui est possible d'affirmer que la marque du genre dans la langue est motivée sans pour autant contrevenir au principe de l'arbitraire du signe. Ceci lui permet d'expliquer les effets des signes dans son corpus en relayant la différence sexuelle dans une perspective queer et féministe, tout en restant dans les balises de la linguistique. L'interprétation butlérienne de l'arbitraire du signe est expliquée brièvement plus haut.

²⁶⁵ Ces études ancrées dans les disciplines de la sociolinguistique et de la psychologie s'éloignent évidemment de la linguistique synchronique et structurale dans leurs cadres théoriques autant que dans leurs méthodologies. Pour des exemples récents de l'analyse des stéréotypes de genre et du langage inclusif à travers des méthodes sociolinguistiques, voir les travaux récents de Sczesny, Formanowicz et Moser (2016) et de Gygax, Zufferey et Gabriel (2021).

l'étude sociolinguistique des représentations mentales du genre des personnes, ces études sont souvent mobilisées à l'appui de la féminisation lexicale, même dans des travaux de linguistique produits en France. La démonstration des effets du genre grammatical sur les représentations mentales et le comportement genré nourrit alors une argumentation sociologique, selon laquelle la féminisation des noms de métiers est importante dans une optique d'identification sociale et de représentation égalitaire. Dans une telle argumentation, ceci ne contredit pas pour autant le caractère impersonnel et immotivé des conventions linguistiques. Ainsi, la féminisation peut être envisagée comme une nécessité du contrat symbolique de la langue :

Non que la langue ne soit que transparence et que les mots nomment les choses simplement et non arbitrairement. Mais le contrat social, civique et symbolique, implique en effet que, une fois su l'arbitraire du signe c'est-à-dire que n'importe quelle suite sonore peut désigner un élément du réel, soit également repérée et soutenue, sans perversion, la nécessité de la nomination conventionnelle, le contrat symbolique et civique. Un arbre désigne un arbre dans notre code, notre langue. Vous pouvez avoir diverses images mentales. Il n'empêche; nous devons pouvoir échanger « une idée d'arbre » si nous parlons la « même langue ». (Houdebine-Gravaud 2002, p. 18)

Cette contorsion théorique (ou rhétorique) fait intervenir à la fois la notion de langue comme contrat social et le caractère arbitraire du rapport entre signifiant et signifié pour présenter comme raisonnable et nécessaire une évolution du lexique *en langue* qui reflète les réalités sociales. Ici, la défense de stratégies linguistiques comme la féminisation prend tout son sens et son importance en s'alignant avec des intérêts républicains. « La langue est avant tout un moyen de communication entre gens d'un même pays, d'une même *koinè* » (Mathieu 2002, p. 11) et, donc, un contrat symbolique et une institution sociale qui assure l'homogénéité des habitudes de signification dans une communauté (politique)²⁶⁶. Ainsi, si le commun a pris

²⁶⁶ Certaines contributions pour l'ajout d'un troisième genre grammatical dans la grammaire française s'appuient sur cet argument de la participation sociale et démocratique (voir, par exemple, Alpheratz 2019). On peut trouver cette rhétorique dans la perspective du respect langagier des personnes trans et non binaires au Québec, notamment lorsqu'est postulé une nécessité pour la langue française d'appliquer la loi en matière de respect des identités de genre et le « retard » de la langue française par rapport à l'anglais (*cf.* 4.1.4).

l'habitude de concevoir comme possible que des femmes occupent des fonctions traditionnellement réservées aux hommes, alors cette convention justifie l'entrée dans la langue de formes féminines pour ces postes²⁶⁷. Ce discours, qui s'attache à l'esprit républicain français, ne vise pas tant la légitimation d'usages existants, aussi efficaces soient-ils dans certaines communautés ou groupes minoritaires, ni le respect langagier de l'autodétermination du genre des personnes, mais bien la démonstration que la langue en tant que système peut et doit refléter les valeurs (démocratiques) de son locutorat.

Dans ce contexte, on peut comprendre pourquoi il est moins aisé pour certain·es d'émuler les pratiques linguistiques de groupes sociaux marginalisés dans les locutorats de langue française, surtout quand il s'agit de répondre de normes scientifiques ou lorsque l'on s'adresse à ce commun abstrait dont le point de ralliement serait « la langue française ». Par exemple, une note sur le « Trouble dans la grammaire » que posent les personnes trans ouvre une récente étude sociologique des parcours trans en France (Beaubatie 2021). Les désignations du genre des répondant·es à travers leur parcours (« il était lesbienne », etc.) y sont expliquées et identifiées comme des « aberrations », c'est-à-dire des incohérences ou des absurdités par rapport à la norme linguistique (2021, p. 8-9) ; en quelque sorte comme on expliquerait l'excentricité d'un parcours de transgression des normes du genre, entre les classes de sexe. Le clin d'œil que le titre de cette note fait à *Trouble dans le genre* de Butler (1990) semble révéler le point de vue de l'auteur : le langage des parcours de transition n'est aberrant (par rapport à la grammaire) que si les parcours trans sont aberrants (par rapport au système de genre). À demi-mot, l'auteur justifie de telles aberrations grammaticales par son choix de respecter l'affirmation du genre de ses répondant·es. Ainsi, le désordre grammatical causé par les parcours trans demeure un *problème* au regard de la langue, mais il est possible

²⁶⁷ On peut repérer le recours à des arguments sanistes à travers ce discours de rationalisation de la continuité langue-genre, surtout dans l'opposition des propositions de féminisation à un état dérangé : « Trouver le mot / juste est peut-être de l'ordre d'un fantasme, mais considérer les hommes et les femmes de même façon sur les plans social et linguistique est une exigence de la démocratie. Ainsi devrait-il en être de leur nomination sociale. » (Houdebine-Gravaud 2002, p. 18-19). Ici, il s'agit de souligner le cas français de l'argument de la cause nationale, mais une analyse de cette dimension des discours sur le langage inclusif devrait être menée, après cette thèse, pour le contexte québécois. La section suivante indique des pistes en ce sens.

de considérer en même temps que ces pratiques linguistiques sont tout à fait efficaces dans certaines communautés linguistiques, c'est-à-dire que les signes remplissent leurs fonctions sans entraver la communication.

L'efficacité sémiotique des signes contestataires ou subversifs (*cf.* 2.2.3 et 2.2.4) ne répond pas de l'exigence d'homogénéiser la pratique ou de trouver un signe « raisonné », une moyenne des usages expérimentaux. Certaines contributions demandent si la standardisation ne créerait pas une graphie monotone, un effet « ennuyeux » (Elmiger 2017) ou « tiède » sur le plan politique (Bourcier 2017, p. 11), dépolitisant les signes et l'intention initiale de perturber les règles de l'accord en genre. En d'autres termes, la force de contestation provenant de la créativité et du tumulte n'est-elle pas aplatie lorsqu'elle devient la norme, au sens d'un consensus sur le marché de la connaissance (Abbou 2019) ? Certaines rappellent la valeur politique de l'expérimentation et de l'irrégularité (Grunenwald 2021), voire de l'argot et des fautes. Par exemple, Bourcier refuse l'injonction au registre du langage habituellement nécessaire à la crédibilité du discours scientifique et n'hésite pas à employer l'argot qui vient « trouser la nappe de la langue soutenue » (2017, p. 11) : son choix typographique pour le marquage du genre des personnes fait ainsi partie d'une réflexion critique sur la relation entre la langue et la reconduction de dynamiques d'oppression (de sexe, de classe, de race, etc.).

En conclusion, le discours sur le langage inclusif et les efforts de théorisation des stratégies linguistiques mobilisent de manière nuancée des théories de la langue, tantôt pour s'adresser aux autorités linguistiques, tantôt pour problématiser la langue. L'héritage saussurien agit donc comme un prisme théorique qui est parfois redéployé, parfois confronté à d'autres angles d'analyse, en fonction d'objectifs *politiques* (féministes, queer, ou autres). La teneur politique des interventions qui font l'objet de cette thèse apparaît non seulement lorsque l'on considère que plusieurs conceptualisations du genre coexistent dans le déploiement de stratégies linguistiques (*cf.* chapitre 2), mais aussi lorsque l'on se penche sur la mobilisation de théories linguistiques. Dans le chapitre 4, il sera donc utile de porter attention à la manière

dont la langue est conceptualisée dans les guides, pour saisir comment les signes linguistiques du neutre et de l’inclusif sont justifiés.

3.1.3 Le contexte bilingue et anglo-normatif

Les questionnements sur le mandat de la langue dans le contexte francophone s’articulent aussi en dialogue avec des discours « anglo » sur le genre et sur la langue. Ils apparaissent : 1) à travers les exigences pratiques de la traduction anglais-français; 2) dans le quotidien bilingue des espaces québécois et canadiens, surtout dans les milieux queers et trans, et 3) au fil de l’analyse du fonctionnement du genre grammatical en français dans une approche comparative, surtout avec l’anglais.

Premièrement, comme dans d’autres pays de la francophonie dont les institutions doivent composer avec le multilinguisme, des autorités linguistiques provinciales et fédérales comme le Bureau de la Traduction du Canada sont dans l’obligation d’émettre des directives de rédaction et de communication qui n’obéissent pas qu’à l’esprit de la langue française mais aussi aux exigences du terrain bilingue ou multilingue sur lequel les langues vivent. Le besoin de traduire des textes de l’anglais vers le français, d’une grammaire dans laquelle la marque du genre est moins visible à une langue où l’accord en genre est omniprésent, dépasse les enjeux féministes et de l’expression d’une diversité de genre. Ainsi, les recommandations de rédaction épïcène et l’émergence de normes en matière de créativité linguistique non binaire répondent autant d’une exigence pratique qu’à des questions fondamentales sur la représentation des genres. Sauf exception (Département de la Justice du Canada, 2016), l’appel aux concepts fondamentaux de la linguistique moderne est rare et n’apparaît pas dans la plupart des travaux de terminologues²⁶⁸ et de linguistes spécialistes (OQLF 2019a) qui mettent de l’avant l’approche « Équité, diversité, inclusion » dans leurs interventions sur l’expression de la diversité de genre dans le lexique et la grammaire françaises.

²⁶⁸ On peut penser aux conférences du Comité pancanadien de terminologies, qui se tiennent annuellement depuis 2018.

Deuxièmement, en tant que minorité dans la minorité, les communautés LGBTQ+ francophones s'organisent le plus souvent dans les deux langues coloniales officielles. Le contact au quotidien avec l'anglais sur les réseaux sociaux, dans le communautaire et dans les milieux politisés façonne les manières d'articuler en français des genres hors de la binarité des genres grammaticaux. Par exemple, il est fréquent d'indiquer ses pronoms dans les deux langues sur les réseaux sociaux (« they/them, elle/iel ») lorsque l'on navigue entre les deux langues au quotidien. La rédaction des messages dans les deux langues est parfois banale et quotidienne, lorsqu'on recherche un logement ou lorsqu'on travaille dans un métier dans les milieux du service ou de la santé, par exemple²⁶⁹.

Aussi, le lexique des identités de genre reflète le plus souvent un mouvement de traduction de l'anglais vers le français (*cf.* 1.2.3 pour « trans » et 1.2.5 pour « non binaire »). En effet, les ressources pédagogiques et les productions culturelles diffusées largement sur la diversité des genres, les parcours trans et la non-binarité sont souvent produites d'abord en langue anglaise et les concepts-clés qui structurent notre compréhension du genre sont souvent formulés d'abord en anglais²⁷⁰. Parfois, les désignations d'identité de genre ne sont pas

²⁶⁹ Je peux aussi témoigner, à titre personnel, de l'effort soutenu que requiert la révision linguistique de guides, de glossaires et d'autres documents traitant de la diversité de genre, notamment pour négocier l'application des ressources lexicales et des règles de la grammaire française dans un contexte où le *translanguaging* ou autre procédé d'expression et de transmission plurilinguistiques (Lewis, Jones et Baker 2012, Gentil 2019) est privilégié par les personnes concernées. Par exemple, l'expression « *trans experience* » (on parle des personnes trans comme « *people who have that trans experience* ») donne des formulations en français comme « avoir un parcours trans », plutôt que de parler d'« effectuer une transition de genre » ou de « commencer un parcours de transition ». Voir aussi les effets de traduction anglais-français et de retraduction français-anglais dans des ressources québécoises comme le lexique de la diversité disponible sur le site web de l'organisme Interligne (2022).

²⁷⁰ On peut penser aux séries télévisées produites par les plateformes de visionnement en ligne comme Netflix, qui incluent de plus en plus des intrigues et des personnages de la diversité sexuelle et de genre, lesquels sont sous-titrés ou doublés ensuite dans d'autres langues. L'analyse de la suprématie de l'anglais et de ses effets sur les concepts reliés au genre et à la sexualité, notamment au prisme de l'impérialisme et du colonialisme, est formulée dans un nombre grandissant de travaux (voir par exemple Simon 1996, McKinney 2016, Baer et Kaindl 2018, Cottet et Lavinias Picq 2019). Voir aussi l'analyse de l'anglonormativité dans la diffusion des études féministes et intersectionnelles qui prend en compte une critique de la cisnormativité et du capacitisme (Baril 2016, p. 163-164). Ce contexte international se reflète aussi dans la production et la circulation des connaissances scientifiques à l'université, où les chercheur·es non-anglophones sont souvent positionné·es comme récepteur·ices des connaissances produites en anglais et forcée·s de faire traduire leurs propres travaux en anglais pour participer aux discussions les plus « *cutting edge* » (Baril et Trevenen 2016, Catala 2021).

traduites dans le cadre d'interactions entre francophones (« queer », « genderqueer », etc.). Ainsi, si l'accès aux productions anglophones contribue à l'expression du genre au quotidien, par le bilinguisme, l'emprunt lexical ou la traduction, il faut aussi considérer l'habitude de passer d'une langue à l'autre et d'employer les codes d'une langue dans l'autre langue²⁷¹ comme des incitatifs à la réflexion sur le genre au quotidien dans notre contexte local.

Si l'anglais est la langue véhiculaire en ce qui concerne le genre et la sexualité, l'« anglonormativité » (Baril 2017a) de ces discussions façonne aussi la conceptualisation du genre en français au Québec, c'est-à-dire qu'il faut considérer que les exigences de traduction impliquent aussi l'import de pratiques de genre anglophones (et non pas seulement de termes produits d'abord en anglais), comme le fait de demander les pronoms d'une personne ou de pratiquer le tour de pronoms dans un contexte de groupe. À ce sujet, il est important d'insister sur la capacité des communautés francophones à produire leurs propres codes de ne pas schématiser ce mouvement de traduction du genre anglais-français comme un simple import de concepts « anglo » dans la francosphère²⁷². Par exemple, plusieurs réfléchissent à partir de l'oralité et de leurs propres savoirs sur le genre, acquis en français dans leur milieu de vie : plutôt que de s'aligner sur une norme de transfert anglais-français entre *they* et « iel » (« *they're cute* » devient « iel est adorable ») pourquoi ne pas reconnaître qu'ici « y'ein ben cute » est tout aussi épïcène?²⁷³ En somme, le multilinguisme informe les connaissances et

²⁷¹ Il serait intéressant de mener une étude des pratiques de *code switching* et de *translanguaging* auprès des communautés de la diversité de genre québécoises. J'en donne quelques exemples dans le chapitre 2 de cette thèse.

²⁷² Le rejet de pratiques inclusives peut être basé sur la rhétorique de l'import d'une idéologie américaine dans les discours de détracteurs des études de genre, comme en témoignent plusieurs articles de presse cités au fil de ce chapitre. L'objectif de ma remarque est plutôt d'attirer l'attention sur la dimension anglonormée de certaines interventions sur la grammaire, dans la mesure où les savoirs sur le genre sont souvent véhiculés en anglais dans notre contexte local, et non pas dans la mesure où la réflexion sur le genre serait un produit culturel américain. Voir, à ce sujet, la section suivante sur l'entrejeu de théories féministes et sémiotiques francophones et de contributions américaines dans l'émergence des théories queer et trans.

²⁷³ Cet exemple est tiré du zine anonyme « petit Dictionnaire et petite Grammaire de langage Non binaire » (2021, autopublié). D'autres publications non éditées et méthodes de rédaction ad hoc vues dans mes conversations personnelles et des publications sur les réseaux sociaux témoignent de cette irrévérence par rapport aux normes émergentes du langage inclusif.

l'élaboration d'outils linguistiques inclusifs et neutres, non seulement à travers les exigences quotidiennes de traduction mais aussi à travers l'effort de positionnement demandé de la part des personnes énonciatrices par rapport aux normes d'expression du genre et aux normes linguistiques (de prononciation et de graphie).²⁷⁴

Troisièmement, il faut souligner la mise en relation des pratiques de genrement dans cet espace multilingue nord-américain avec le genre grammatical ou lexical²⁷⁵. Comme on l'a vu dans le chapitre 2 (*cf.* 2.2.3 et 2.2.4), de nombreuses contributeurices qui considèrent fondée et bénéfique une intervention sur la grammaire française pour rendre visible ou audible la diversité des genres subordonnent la cohérence grammaticale à l'intention d'inclure ces genres dans le lexique. La mobilisation du langage verbal de manière à rendre compte de la subjectivité genrée des personnes de la diversité de genre et à reconnaître ces sujets comme légitimes est tout particulièrement saillante dans le contexte québécois actuel des luttes légales pour les droits trans et non binaires, dans lequel la prescription du respect langagier des identités de genre tel que soutenue, par exemple, par Ashley (2017, 2019) découle de l'importance de nommer des intérêts individuels pour les défendre. L'adoption d'un langage inclusif et le respect de l'usage de pronoms et accords néologiques actualisent une posture d'ouverture et de reconnaissance des genres dans leur diversité et dans leur

²⁷⁴ Ici, il paraît pertinent de souligner que l'investigation d'autres moyens d'expression du genre à la frontière entre les langues et les espaces de théorisation du genre n'est pas un phénomène nouveau ni spécifique aux communautés queer et trans locales qui sont prises comme exemples dans ce paragraphe-ci. Par exemple, dans « La marque du genre », Wittig, qui pense en féministe matérialiste française installée aux États-Unis, s'appuyait déjà sur l'usage du pronom *they* comme générique au singulier pour réfléchir aux recours possibles en français et pour formuler une incitation à façonner des néologismes. Elle déplorait l'absence de marque du féminin au pluriel en anglais et maintenait ainsi son point de vue féministe sur la langue anglaise aussi mais elle considérait que « la solution anglaise » pouvait catalyser l'obsolescence de la marque du genre en français (1992 [1985], p. 85-87). Cet exemple historique réaffirme aussi qu'il est illusoire de séparer une « approche féministe » et une « approche non binaire » de la grammaire française.

²⁷⁵ Il est intéressant de noter que la distinction entre genre grammatical et genre lexical n'est pas faite en contexte anglo-normatif. Cette distinction est pourtant utile dans plusieurs travaux qui s'interrogent sur la place d'un genre neutre en langue française (Elmiger 2015).

spécificité. Dans cette perspective, la grammaire française doit pour ainsi dire « emboîter le pas » de la marche pour les droits des personnes de la diversité de genre.

Plus précisément, dans le contexte de l'ouverture aux personnes trans et au genre non conforme, le langage verbal se fait le véhicule d'une posture transaffirmative (OTSTCFQ n.d., Pullen et Medico 2021). En effet, les méthodes de rédaction épïcène, de féminisation et la reprise de néologismes issus des communautés se présentent comme des outils d'accompagnement dans une démarche d'aide ou de soins de santé. Dans cette perspective, les signes linguistiques ont alors pour fonction principale l'actualisation et la reconnaissance d'un ressenti intérieur, d'un état d'être vécu par la personne énonciatrice, ce qui soutient son épanouissement et sa participation sociale. La relation de cette dernière au mandat de la langue et aux luttes (trans)fémnistes contre le patriarcat et le cissexisme, pour l'autonomie corporelle et l'autodétermination, semble secondaire. Vu sous cet angle, l'inclusion linguistique est littéralement limitée par la binarité des genres *grammaticaux*. L'argument selon lequel la langue française doit intégrer à son répertoire un genre grammatical ni masculin ni féminin du fait d'un « retard » en matière d'inclusion de la diversité des genres, par rapport à d'autres langues comme l'anglais, est fréquent²⁷⁶. Ou, du moins, dans certaines études comparatives en sociolinguistique, on souligne la « capacité » du français à « évoluer » pour devenir plus inclusif (Elleau 2016) et les stratégies didactiques pour contrer l'« enfermement verbal » (Perry 2006, p. 201) en langue française, langue dans laquelle le

²⁷⁶ Le recours à cette affirmation est fréquent. Pour des sources universitaires qui la mobilise, voir Ashley (2017, 2019) et Leclerc et Miller (2022); pour une source universitaire en faisant la critique, voir Baril et Trevenen (2016); pour un ouvrage généraliste reprenant cette thèse, voir Lessard et Zaccour (2017); dans la presse et la littérature de vulgarisation scientifique, voir Crouch (2017). Cet argument est souvent utilisé dans les communautés, surtout par les personnes queers, trans et non binaires qui sont bilingues ou anglophones; voir, par exemple, les propos recueillis dans la presse (Bonneville et Drive 2019). Des chercheurs comme Provitola offrent des perspectives critiques sur la facilité de cet argument, considérant que la vie en tant que personne trans non conforme dans le genre est pleine de « compromis linguistiques » (2019a, p. 9 [ma traduction]) en français comme en anglais car la marque du genre s'actualise par bien d'autres canaux que les déictiques.

genre est très grammaticalisé et dans laquelle il n'existe pas de « vrai épïcène » ni de genre tiers ou neutre *comme en anglais*²⁷⁷.

En somme, la légitimation des pratiques linguistiques implique un appel à et un appui sur des théories linguistiques ou sémiotiques, en traduction, et entre les milieux sociaux, ce qui détermine ce que l'on peut en dire et ce qu'on leur donne comme pouvoir²⁷⁸. L'analyse proposée dans cette thèse doit donc porter une attention particulière à l'usage des notions de grammaire et de langue dans la circulation et la légitimation des stratégies de rédaction, mais il semble inadéquat de distinguer les pratiques linguistiques (propositions de nouveaux signes et de nouvelles grammaires) des attitudes d'ouverture à la diversité de genre (propositions de nouvelles normes de genrement faisant plier les normes grammaticales). La section qui suit explique en quoi cette distinction est compliquée par l'influence des théories du langage et de la langue dans les conceptualisations du genre.

3.1.4 *L'héritage sémiologique dans la (re)conceptualisation du genre*

Si les théories linguistiques s'avèrent utiles pour penser le genre et la marque du genre dans le langage verbal, le genre a aussi été pensé *comme un langage*, c'est-à-dire sur le mode linguistique ou à l'image d'une langue ou du langage verbal. Cette section a pour but d'exposer comment la langue a pu servir de grille théorique pour penser le genre, par analogie ou métaphoriquement, assistant et orientant ainsi la critique du système de genre. Pour appuyer ce propos, je prends quelques exemples de textes déjà cités (*cf.* chapitre 1) et qui

²⁷⁷ Les travaux féministes matérialistes menés par Véronique Perry dans le contexte français sont intéressants à cet égard : en comparaison la grammaire française avec celle de l'anglais et en s'inspirant des commentaires de Barthes sur la nécessaire indicibilité du neutre en français, Perry analyse les implications de la « dépendance morphosyntaxique du genre pour les locuteurs francophones » (Perry 2014, p. 194) et considère donc le neutre comme un tiers impossible, un « paragon utopique du genre » en français.

²⁷⁸ Ce n'est pas le propos de ce chapitre, mais il serait intéressant de formuler une critique de ces dynamiques discursives et théoriques en termes de ressources herméneutiques et d'oppression épistémique (Fricker 2007, Dotson 2012, Pohlhaus 2011), à savoir comment des ensembles de connaissances sur le genre sont reçus de manière inégale en fonction du statut de l'énonciatrice, de son bagage théorique et de la langue dans laquelle elle s'exprime. Plusieurs travaux universitaires récents mettent l'accent sur ces dynamiques en regard de l'hégémonie de la langue anglaise (Catala 2021, Baril 2017a, 2022).

circulent largement, à savoir les essais de Monique Wittig et ceux de Judith Butler, ainsi que la lecture que fait Riki Wilchins de cette dernière et de ses contemporaines poststructuralistes, pour sa valeur heuristique. Il s'agit d'illustrer l'habitude de centrer la langue comme structure des normes de genre ou comme image du système de genre. En effet, tel qu'illustré plus haut (cf. 1.2), un questionnement de fond, non seulement sur la croyance investie dans les outils théoriques que l'on mobilise pour penser le genre, mais aussi sur les images que l'on convoque pour ce faire, surgit avec l'interrogation de ce que signifie une expression « plus neutre », sans marque de genre ou plus inclusive.

Parce que ses essais semblent un exemple paradigmatique de mouvements transatlantiques des théories du genre et de la langue, je reviens tout d'abord aux travaux de Monique Wittig et sa lecture matérialiste du système de genre linguistique. Cherchant à conceptualiser le genre grammatical comme un « index » de l'oppression d'une classe de sexe sur l'autre (1992, p. 60), elle affirme que les féministes américaines ont emprunté la notion de genre en grammaire²⁷⁹ pour la calquer sur la notion de sexe et montrer que les catégories de sexe et de genre sont construites et mobilisées à des fins de contrôle social dans le paradigme *straight* (1992, p. 77). Elle situe la marque du genre dans la catégorie pronominal (1992, p. 78) et explique en anglais, à un public tout d'abord américain, le fonctionnement de la marque du genre dans la grammaire française : le masculin est générique, et le féminin, la marque des sujets féminins (1992, p. 60). C'est sur la base de cette analyse du genre grammatical qu'elle identifie les deux objectifs théorico-politiques du point de vue lesbien : d'une part, la recherche d'une catégorie sociale que le genre grammatical tel qu'il fonctionne actuellement ne permet pas de valoriser ; d'autre part, la critique du fonctionnement du genre dans la langue, c'est-à-dire comment le système de genre s'immisce dans le système grammatical et comment ce dernier affecte ensuite les locutorats (1992, p. 78).

²⁷⁹ Ceci est à la fois discutable, la notion de *gender* apparaissant plutôt en médecine dans les années 1950 (cf. 1.1.1), et révélateur du bilinguisme dans l'élaboration de la pensée de Wittig (cf. 1.1.2).

Ces deux objectifs motivent Wittig à travailler la matière linguistique, c'est-à-dire « au niveau des mots et de la lettre » (1992, p. 66), pour affecter le système de sexe/genre, car « ce travail [...] réactive les mots dans leur agencement, et confère ainsi à la signification son sens plein : en pratique, ce travail révèle dans la plupart des cas plutôt qu'un seul sens, la polysémie. » (Wittig 1992, p. 66) En quelque sorte, elle situe le travail « minoritaire » de la langue comme une déstabilisation des correspondances conventionnelles signifiant—signifié : c'est ce travail de sabotage sémiotique qui peut rendre la marque du genre obsolète (1992, p. 61). Elle s'attache donc à expérimenter avec cette matière graphique dans ses écrits de fiction et théoriques²⁸⁰ pour travailler le symbolique qui, empêtré dans la hiérarchie des classes de sexe, nous empêche de parler *en d'autres termes*²⁸¹.

En commentant ce travail de la marque linguistique du genre chez Wittig, entre autres efforts de théorisation lesbiens et féministes, Judith Butler étaye sa réappropriation des théories de l'énonciation (Benveniste 1966) et de la fonction performative du langage (Austin 1962) pour penser le genre²⁸². Butler analyse la prise de position sexuée sur le modèle linguistique en considérant l'énonciation—le fait de dire « je », la désignation des sujets dans un acte de communication—comme mécanisme qui fonde cette position sexuée (2009, p. 105). C'est ce point de vue théorique sur la subjectivation dans le langage qui l'amène à considérer que le sujet est une « fiction grammaticale » (2009, p. 109) : les pronoms personnels, en tant que fictions/fixations symboliques, et à vrai dire, la grammaire toute entière, masquent la temporalité de la constitution du sujet. En reliant cette analyse du fonctionnement du genre dans la langue ou sur le modèle linguistique au cadre théorique lacanien, iel²⁸³ avance que

²⁸⁰ Voir, surtout, *The Point of View, Universal or Particular* (1992 [1981]) où elle ancre cette réflexion dans son travail de traduction de Spillway de Djuna Barnes et *The Mark of Gender* (1992 [1985]), cité dans ce passage.

²⁸¹ « *These discourses of heterosexuality oppress us in the sense that they prevent us from speaking unless we speak in their terms.* » (Wittig 1992, p. 25)

²⁸² Pour des raisons de concision, je me penche sur la réflexion qu'elle développe dans *Bodies that matter* ([2009] 1993), mais *Le pouvoir des mots. Politique du performatif* (2004 [1997]) témoigne d'un processus similaire, bien que plus centré sur la mobilisation de l'interpellation althusserienne.

²⁸³ Je traduis *they* par « iel » ici, à l'instar de Preciado qui le fait lorsqu'il désigne Butler, et ce, depuis 2019.

l'identité n'est autre chose qu'une territorialisation, une résolution temporaire du désir. De là, si le genre est un produit du logos, l'inclusion linguistique, c'est-à-dire le fait de représenter le sujet dans son désir dynamique et non sa fixation grammaticale, est un projet suspicieux puisqu'il part d'un espoir malavisé. Ainsi, tout en résistant « au pessimisme théorique » du constat que toute inclusion dans un système produit des exclusions, Butler met de l'avant les pratiques plus prometteuses de la « resignification », de l'exposition des limites du discours et de la logique de la représentation et du sabotage du régime symbolique de la différence sexuelle (2009, p. 65-66). C'est là que se trouve, selon ellui, « notre » mandat de philosophes féministes.

Dans les dernières décennies, la littérature universitaire a commenté, repris et critiqué ces apports théoriques et la pensée de Butler a aussi évolué²⁸⁴. J'instrumentalise cet exemple ici non pas dans le but d'expliquer ou d'évaluer cette théorie du genre mais bien de dégager les ficelles que sont la mobilisation de théories sémiotiques et la reprise de modèles logocentriques de la signification pour critiquer le processus de subjectivation genrée. En effet, la théorisation du genre *comme* un langage — c'est-à-dire un système de classement des corps sexués opérant *de la même manière* que la grammaire car on peut constater qu'il s'actualise *à travers* l'énonciation — a été un apport stratégique pour certaines théoricien·nes comme Butler, qui se sont intéressé·es à la régulation des signes du genre²⁸⁵ : si « *gender is*

²⁸⁴ Par exemple, voir les critiques situées trans dans les années 1990 et 2000, citées dans le chapitre 1 (cf. 1.2.3), qui ont élaboré les limites de la théorie performative du genre. Pour Stryker et Whittle, cette dernière « begs another question; if gender is not real, how real can its oppression be? » (2006, p. 183) : certain·es ont considéré ainsi que penser le genre sur le mode de l'acte de langage empêche de rendre compte de sa réalité, voire de sa matérialité. Bourcier considère pour sa part les écrits de Butler et la conceptualisation du genre qui en ressort comme « somatophobes » (2018, p. 609-614). D'autres contributions adoptent bien sûr un autre point de vue sur la justesse et la valeur heuristique du modèle performatif (Kessler 1994, Hale 2006). Ce débat ne peut occuper plus d'espace dans cette thèse, mais j'estime qu'il vaut la peine d'être mentionné car il révèle que des différends théoriques concernant l'ontologie du genre se rapportent à l'usage des théories du langage et de la langue, c'est-à-dire, à ce que la langue fait au genre.

²⁸⁵ La définition du genre de Wilchins est héritière de la déconstruction vue comme une réflexion sur la raison, le langage et le sens. Il faut rappeler que Wilchins, comme d'autres contributeurices américain·es à la consolidation de la *French theory*, performe une appropriation pragmatique de la critique de la signification (Cusset 2003), à l'attention d'un lectorat anglophone. Ceci est visible, par exemple, alors qu'iel ne considère pas de distinction entre le genre grammatical, le genre lexical et la construction sociale des rôles de genre dans sa définition du genre comme « *a language, a system of meanings and symbols, along with the rules, privileges,*

a language that creates and sustains binary difference » alors « *gendered signs must be highly regulated so they don't fall into the wrong hands*²⁸⁶ » (Wilchins 2004, p. 27).

Le fait de théoriser le genre sur le mode du langage crée un ensemble de métaphores structurelles qui ont, en effet, servi l'exposition de la positionnalité *genderqueer* avant la popularisation du terme parapluie « non binaire ». En tant qu'« effort soutenu », un « accomplissement » dans la mobilisation de codes de la masculinité et de la féminité mutuellement exclusifs (Wilchins 2004, p. 28 [ma traduction]), la positionnalité *genderqueer* se caractérise par un échec²⁸⁷. Wilchins utilise la caractérisation du travail du genre comme matière linguistique pour exposer la problématique du système de genre binaire comme une question de limite du symbolique :

*« If genderqueer bodies are those that fail because they don't follow the rules, the grammar of gender-as-language, then what are the boundaries of such a term and what are its exclusions? »*²⁸⁸ » (2002, p. 28)

En ce sens et dans la lignée de Butler, se reposer sur le langage pour « arbitrer le réel » nuit à la désagglutination ou « désenglutinement » de la diversité des genre (cf. 1.1.3) de la « pâte sémiotique » (*semiotic paste*) qui saisit les corps dans une machine d'extinction du désir (Wilchins 2013 [1997], p. 127). Ce « fascisme de la signification » (Wilchins 2013 [1997], p. 127) découle donc de la fixité des signes du genre (la sédimentation de deux

and punishments pertaining to their use—for power and sexuality (masculinity and femininity, strength and vulnerability, action and passivity, dominance and weakness). Since it is a system of meanings, gender can be applied to almost anything. For example, in Romance languages like French and Spanish, planes and pencils are masculine, bowls and boats are feminine. » (Wilchins 2004, p. 35)

²⁸⁶ « le genre est un langage qui crée et maintient la différence binaire [...] les signes genrés doivent être régulés assidûment pour ne pas tomber entre de mauvaises mains. » [ma traduction]

²⁸⁷ Wilchins utilise *genderqueer* comme une désignation inclusive de tous les parcours non cisgenres, et met l'accent sur les parcours trans dans ses écrits. Voir les sections 1.2.3 et 1.2.4 sur la fluidité du sens de « trans » et de « *genderqueer* » pour désigner des positionnalités de genre « autres » ou non normatives.

²⁸⁸ « Si les corps *genderqueer* sont ceux qui échouent parce qu'ils ne suivent pas les règles, la grammaire du genre-comme-langue, alors quelles sont les frontières d'un tel terme et qu'exclue-t-il? » [ma traduction]

catégories sémantiques mutuellement exclusives, homme et femme), mais aussi d'une réduction linguistique du genre.

Avant de conclure, il faut souligner que l'on peut repérer plusieurs choix théoriques dans les études féministes, queers et trans au-delà de l'influence indéniable de l'application de la théorie des actes de langage à la sémiotisation du genre. Il ne s'agit pas de généraliser les cas choisis pour l'argument de cette section²⁸⁹. Par exemple, Gayatri Chakravorty Spivak (1993) mobilise la méthodologie derridienne pour critiquer le monolinguisme du sexe/genre et la production du signifiant Femme et l'on constate la reprise de concepts et de thèses clés de Jacques Derrida jusque dans les études trans américaines récentes²⁹⁰. Dans le contexte de sa thèse en sociolinguistique française sur le genre (grammatical) dans la didactique de l'anglais, Perry (2011) mobilise le constructivisme linguistique d'Edward Sapir et conçoit le genre comme un « *crassly material, philosophically accidental [concept]*²⁹¹ » issu d'une métaphorisation violente (Sapir 1921), ce qui informe son analyse de la bicatégorisation du genre dans la langue française. La linguiste émule ainsi l'analyse matérialiste du genre dans sa continuité entre les niveaux symbolique et matériel²⁹².

²⁸⁹ Certaines contributions déplorent « la noyade théorique » (Perry 2016, p. 99) si vite arrivée lorsque l'on veut analyser des discours sur le genre dans les propositions sur le sexisme linguistique. En effet, la polysémie du sexe/genre, analysée maintes fois de différents points de vue (Nicholson 1995, Baril 2015, 2017b, Perry 2014, 2016) est aussi le résultat de la mobilisation d'épistémologies du langage, de la communication et de la langue. Une analyse systématique des modèles linguistiques dans les épistémologies du genre à l'intersection des recherches anglophones et francophones serait fascinante, c'est-à-dire une étude sémiotique qui examine comment les conceptualisations du genre s'appuient sur des modèles sémiotiques et linguistiques, avec quels implications philosophiques et selon quelles prémisses politiques.

²⁹⁰ La séparation des toilettes homme/femme peut être analysée comme un monolinguisme spatial, par exemple (Nirta 2014).

²⁹¹ Un concept « grossièrement matériel, philosophiquement accidentel » [ma traduction]

²⁹² Comme l'argumentait Guillaumin dans cette perspective (cf. 1.1.2), la bicatégorisation est « la face mentale des rapports de pouvoir » (2016, p. 9), ce qui transparait dans des habitudes verbales et sémantiques (2016, p. 15). La logique matérialiste cherche en effet à « remonter, de l'idéologique au socle concret, la chaîne de la masculinité » (Guillaumin 1984, p. 73).

De la même manière, l'usage de figures de la langue et du langage verbal est plus répandu que cette section ne peut le montrer. Par exemple, depuis l'émergence des études trans anglophones, les figures de style employées pour évoquer des normes de genre changeantes reprennent volontiers les mots-clés de la linguistique : à l'époque où des chercheur·es comme Jay Prosser, Kate More et Diane Morgan remettaient en cause à la fois l'essentialisme (stratégique) encore prédominant dans les études féministes et le constructivisme des contributions transgenres (Hird 2001), on a pu parler de « grammaires transsexuelles » (More and Whittle 2001). En études trans francophones, Karine Espineira emploie aussi cette figure de la grammaire pour désigner la logique des représentations médiatiques de la transidentité et de la transitude²⁹³, de la même manière, en quelque sorte, que Riki Wilchins qui utilise l'image du système grammatical rigide pour expliquer comment les positionnalités genderqueer se situent et utilisent les limites du langage du genre (2002, 2004). Le système de genre étant ainsi déplié comme un langage et tel qu'il fonctionne dans la langue, il a été utile à plusieurs d'expliquer les règles du système de genre *comme* des règles de grammaire.

En somme, le retour sur des textes fondateurs à la fois de la réflexion féministe sur le genre dans la langue et sur les premières critiques queer et trans montre que le travail de la langue et des théories linguistiques — l'efficacité sémiotique des pronoms personnels, l'énonciation, la performativité du langage — façonnent la théorisation du genre. Si ces antécédents révèlent le fourmillement théorique en-deçà des discours d'inclusivité de la langue, ils informent l'étude de la production et de la réception du langage dit inclusif ou neutre actuellement. Cela dit, je propose de privilégier une autre approche. Dans les sections qui suivent, je propose que l'approche sémiopragmati(ciste) de la signification, bien que lointaine, voire étrangère, aux études du genre et aux recherches linguistiques sur le genre au premier regard, peut être une lentille efficace à travers laquelle considérer le problème de la sémiotisation du genre dans notre contexte, et plus largement un appareillage théorique utile

²⁹³ Je réfère à la conclusion de sa conférence donnée dans le cours sur les enjeux trans et intersexes donné par Loé Petit à l'Université Paris VIII Nanterre, le 23 octobre 2020.

pour examiner la renégociation de la marche du genre à l'ère du guide de communication inclusive.

3.2 L'analyse sémiotique du langage du genre

Les bases théoriques analysées dans la section précédente révèlent un effet logocentrique sur notre compréhension du genre et du genrement. En d'autres mots, si tout système de signe est modélisé à partir du langage verbal, il est évident que l'on considérera le genre comme une langue. La capacité de la sémiologie (ou de la sémiotique) à vaincre la domination linguistique pour plutôt donner les outils nécessaires à une analyse de la production idéologique de la signification ne s'est pas actualisée. Par exemple, Wittig reproche à Roland Barthes de n'avoir pas su arrimer les concepts marxistes à l'analyse sémiotique pour en faire une véritable « arme (une méthode) », résultant en un aplatissement politique du monde vu seulement comme un « grand éventail » de langages (Wittig 1992, p. 22). Dans les dernières décennies, la sphère universitaire américaine (et, dans une moindre mesure, européenne), s'est intéressée au décentrement du langage verbal dans l'analyse du sexe/genre, notamment à travers les théories de l'affect (Gregg et Seigworth 2009), la phénoménologie queer (Ahmed 2004, 2016) et d'autres tentatives de « relecture interprétante » (Irigaray 1977, p. 73) de penseurs comme Spinoza (Gatens 2009), Deleuze (Preciado 2008) ou encore Freud (de Lauretis 2008). Dans la sphère francophone, des contributeur·ices aux recherches linguistiques sur le genre s'intéressent à cette quête d'autres cadres et concepts qui permettent de mettre en lumière la production de sens sur le genre au plus près du contexte et dans la dynamique d'énonciation, notamment à travers les notions deleuziennes d'agencement et d'assemblage (Greco 2020).

Dans cette section, je présente la proposition de mettre à contribution, de manière stratégique, quelques concepts clés de la doctrine²⁹⁴ du philosophe et sémioticien américain Charles

²⁹⁴ La sémiotique n'est une « doctrine » qu'en tant que « système de principes » et non pas au sens d'une doctrine spirituelle ou religieuse, comme le rappelle Thomas Sebeok (2001, p. 5 [ma traduction]).

Sanders Peirce²⁹⁵ (3.2.2) et le modèle du signe qu'il développe (3.2.3). Cette proposition est appuyée par le relevé de la contribution de méthodologies sémiotiques, dont celle des outils peirciens, à l'analyse du genre en sciences sociales (3.2.1). L'objectif est d'offrir une nouvelle perspective analytique sur le phénomène qui m'intéresse, c'est-à-dire l'élaboration et la diffusion de signes linguistiques dits neutres ou inclusifs. Tout comme la sémiologie saussurienne, des notions propres à la déconstruction derridienne, et d'autres contributions européennes qui ont été mises à contribution (*put to work*) par des féministes et des théoricien·nes queers en Amérique du Nord, j'utilise la sémiotique de Peirce « comme une boîte à outils », suivant l'incitation de Deleuze lors d'une conversation avec Foucault : « une théorie [...] [i]l faut que ça serve, il faut que ça fonctionne. [...] [T]rouvez vous-même votre appareil qui est forcément un appareil de combat. » (cité par Preciado dans Bourcier 2018, p. 11). Ce changement de « lunettes théoriques », pour ainsi dire, pourrait contribuer à « désombilicaliser²⁹⁶ » (Bourcier 2018, p. 611) l'analyse du genre d'un modèle logocentrique de la signification.

3.2.1 Antécédents de l'usage de la sémiotique peircienne

Plusieurs théories de la signification — d'héritage sémiotique ou sémiologique — proposent un modèle du signe qui ne se base pas sur le fonctionnement du langage verbal. Elles ont été mises à profit par le passé pour penser le genre comme système de signes et le genrement. Cette section fait état des approches qui ont été privilégiées dans d'autres travaux pour situer

²⁹⁵ Les références aux écrits de Peirce sont tirées de *The Essential Peirce. Selected Philosophical Writings*, (Peirce 1992), abrégé « EP ». Les références aux textes qui ne sont pas inclus dans cette anthologie sont situées par la codification des *Collected Papers*, abrégés « CP ». Les références aux textes non inclus dans ces ouvrages sont disponibles sur le site internet Arisbe (Ransdall 2019). La plupart des citations en français sont tirées de la traduction française établie par Gérard Deledalle (1978). Pour les passages cités d'une édition originale, j'ai vérifié ma traduction des termes clés tirés de ma lecture des textes en anglais avec celle de Claudine Tiercelin dans l'édition des textes de Peirce au Cerf (2002, 2003, 2006).

²⁹⁶ J'emprunte à Bourcier ce néologisme qu'il utilise pour résumer sa critique de l'« ombilicalisation [de la théorie queer butlérienne] à la psychanalyse comme appareillage théorique » (2018, p. 611). Dans le contexte de son propos, Bourcier propose de plutôt suivre Wittig et Foucault qui considèrent la psychanalyse comme une autre « technologie de pouvoir » (p. 612). Ici, j'emploie le terme pour souligner l'argument que le logocentrisme des théories du genre privilégiées pour comprendre le langage dit neutre ou inclusif est une limite aux conséquences non négligeables.

et justifier la proposition théorique faite dans cette thèse. D'abord, j'explique en quoi une approche linguistique pragmatique restreint la compréhension des signes qui font l'objet de cette thèse. Ensuite, je résume les apports de la sémiotique peircienne en anthropologie et en sémiotique visuelles, ainsi que dans les travaux de Teresa de Lauretis et d'autres contributions féministes et queers à sa suite. Enfin, je souligne l'intérêt, que l'on peut remarquer dans les études trans et les études sur des populations trans, envers d'autres cadres théoriques issus des théories de la communication.

Premièrement, l'étude pragmatique d'un corpus d'attestations néologiques, c'est-à-dire de l'observation de signes linguistiques en tant que variations autour d'une norme, aurait bien permis d'analyser le « *sens des mots et des énoncés en contexte* » (Zufferey et Moeschler 2012) suivant un cadre pragmatique. Or, cette méthode prescrit une compréhension des signes linguistiques inclusifs et neutres comme un « langage spécialisé » (Bowker et Pearson 2002, pp. 11-13), comme un ensemble de pratiques acquises en sus de la langue standardisée perçue comme « complète » en elle-même (*cf.* l'analyse du statut des néologismes dans 3.1.2). Ma question de recherche concerne le sens et la valeur de ces nouvelles habitudes linguistiques dans leurs milieux d'émergence, d'élaboration et de réception plutôt qu'en fonction d'une langue de référence ou des opinions de certains groupes sociaux.

Les outils d'analyse peirciens ont été mis en application au sein de plusieurs disciplines. Ils permettent notamment de mettre en lumière les aspects ambigus, paradoxaux ou équivoques du sens de certains signes détenant une charge symbolique et un rôle politique forts. Par exemple, dans une perspective anthropologique, Webb Keane (2003) propose l'analyse sociologique d'artefacts matériels en utilisant une méthodologie sémiotique. Les concepts d'icone et d'index lui permettent de faire ressortir le jeu d'idéologies qui orchestrent « l'objectification » des objets symboliques (Keane 2003). Cette mobilisation des outils méthodologiques peirciens n'est pas sans rappeler les études menées par Jean Fisette sur l'image photographique, en particulier ses travaux qui concernent la « dégénérescence » du signe théorisée par Peirce comme un appauvrissement du symbole, les limites des catégories

de l'icône et les transferts qui s'opèrent entre le symbole et l'icône, et ce, non sans effets politiques (2009; 2015). Dans ces deux cas, la méthodologie peircienne est un moyen pour les chercheurs d'envisager des processus de manipulation du sens à l'intersection du symbolique (niveau politique et idéologique) et de l'iconique (niveau esthétique et perceptif). Ceci permet un regard systématique sur les signes sans évacuer la dimension collective des effets de sens ni la reléguer à un volet ultérieur de la discussion : cette dimension est incluse au cœur même du processus de signification à travers la notion d'interprétant.

Teresa de Lauretis (1987, 2007a, 2007b) est l'une des seules théoriciennes féministes²⁹⁷ à appliquer un modèle sémiotique non linguistique et explicitement peircien pour comprendre le fonctionnement de la marque du genre²⁹⁸. Il s'agit donc d'une inspiration majeure de l'approche de Peirce préconisée dans cette thèse. Tout comme Wittig qui rapproche le fonctionnement du système grammatical de la déclaration de l'état civil (1992, p. 79), de Lauretis prend comme premier exemple du fonctionnement des technologies du genre la marque du genre assignée par l'état civil (M ou F) (1987, p. 11), mais elle ne calque pas l'étude critique de l'oppression des genres sur le fonctionnement de la marque du genre grammatical ni sur le sexisme que l'on peut détecter dans le lexique d'une langue. En s'inspirant aussi des contributions des féminismes de la différence, du féminisme Noir et chicana, de Lauretis développe un cadre théorique dans lequel le langage verbal est un système de signes particulier qui est (in)formé par le genre autant qu'il le façonne, parmi d'autres systèmes de signes qui sont aussi des technologies du genre, comme le cinéma (1984). Ainsi, de Lauretis « ne rate pas le rôle crucial du visuel » (Bourcier 2018, p. 681) en

²⁹⁷ Bien qu'elle ait été la première universitaire à faire la proposition de la « *queer theory* » ou tout bonnement de *queer theory* (de Lauretis 1991), il faut rappeler que de Lauretis retient la théorie féministe comme son champ d'études et s'est dissociée de l'institutionnalisation des études queers. Cette position transparait jusque dans ses travaux plus récents (2008, 2011).

²⁹⁸ Quelques philosophes féministes ont exploré la convergence du féminisme et du pragmatisme classique. Par exemple, Phillis Rooney (1993) met de l'avant la particularité du concept de vérité chez James et de l'élaboration collective des habitudes sémiotiques chez Peirce qui sont des chevaux de bataille du féminisme; elle critique, dans cette perspective, la naturalisation des systèmes de valeur sexistes et racistes qui influence la production de connaissances scientifiques. De telles contributions féministes et pragmati(c)istes sont rares cependant.

analysant la (re)production idéologique des normes binaires et patriarcales du genre, considérant que le genre est une « *primary instance of ideology*²⁹⁹ » (1987, p. 9).

Néanmoins, il est utile de noter qu'elle ne s'attache pas à expliciter la manière dont elle arrime le cadre sémiotique peircien à son point de vue féministe sur le genre. Elle réemploie volontiers les notions d'habitude et de sémiose (2007b), ainsi que le concept de symbole dans son sens peircien pour analyser la « dé-re-construction » (1987, p. 24) du genre, mais elle n'articule pas explicitement ces théories ni n'explique à son lectorat en études féministes les rudiments de la sémiopragmatique nécessaires à convaincre qui que ce soit de s'y intéresser qui ne saurait pas déjà de quoi elle parle³⁰⁰. Par exemple, dans son essai « The Violence of Rhetoric » (1987, p. 31-50), elle problématise l'émergence du concept de violence familiale à l'université à l'aide des écrits de Peirce et d'Umberto Eco sur les notions d'objet et d'interprétant final. À la fin de cette discussion, elle énonce que

Clearly, this reading of Peirce points toward a possible elaboration of semiotics as a theory of culture that hinges on a historical, materialist, and gendered subject — a project that cannot be pursued here. What I wish to stress [...] is the sense of a certain weight of the object in semiosis, an overdetermination wrought into the work of the sign by the real, or what we take as reality, even if it is itself already an interpretant; and hence the sense that experience (habit), however misrecognized or misconstrued, is indissociable from meaning; and therefore that practices—events and behaviors occurring in social formations—weigh in the constitution of subjectivity as much as does language.³⁰¹ (de Lauretis 1987, p. 41-42)

²⁹⁹ « instance primordiale de l'idéologie » [ma traduction]

³⁰⁰ Une explication très convaincante est donnée par Barbara Godard (2013) mais elle reste sommaire et ancrée dans le contexte des apports de la sémiotique aux études féministes.

³⁰¹ « De toute évidence, cette lecture de Peirce indique une élaboration possible de la sémiotique comme une théorie de la culture qui gravite autour d'un sujet historique, matérialiste *et* genré—un projet qui ne peut être entrepris ici. Ce sur quoi je veux insister [...] c'est l'impression d'un certain poids de l'objet dans la sémiose, une surdétermination travaillée par le réel dans le travail du signe, ou ce qu'on considère comme la réalité, même s'il s'agit déjà d'un interprétant; ainsi l'impression que l'expérience (l'habitude), qu'importe qu'elle soit mal distinguée ou interprétée, est indissociable de la signification; et donc que les pratiques—les événements et les comportements advenant dans des structures sociales—participent de la constitution de la subjectivité tout autant que le langage. » [ma traduction]

L'usage de la sémiotique peircienne *pour analyser le langage du genre* dans la francophonie pourrait devenir plus fréquent au cours des prochaines années, comme en témoignent quelques parutions très récentes sur le « tournant sémiotique » en anthropologie linguistique et en sociolinguistique (Masquelier 2021, Him-Aquilli et Telep 2021). De manière plus générale, des travaux universitaires approfondissent et mettent à profit un héritage sémiotique en études de genre francophones, bien qu'ils restent minoritaires dans le champ d'études. Par exemple, en France, les travaux d'Abbou (2017, 2019) et de Virginie Julliard (2013, 2014, 2017) se situent à l'intersection des sciences de la communication, de la linguistique et des études de genre, et sont tributaires de la philosophie herméneutique et des études féministes pour l'une, et de la sémiotique communicationnelle pour l'autre. Abbou a notamment proposé qu'une lecture herméneutique du genre et de la langue amène à se départir du point de vue référentiel sur la langue (2017), et, plus récemment (2019), a rejoint d'autres universitaires dans la reprise ponctuelle de la notion de technologie du genre développée par de Lauretis, à l'instar de Preciado (2000, 2008) et Bourcier (2018) dans la francophonie. On peut aussi souligner l'application d'une approche interactionniste issue de la pensée de Goffman dans les travaux de Greco (Greco 2012, 2014) et d'autres études sociolinguistiques (Duchêne et Moïse 2011).

Quelques chercheuses en études trans dans la francophonie, à commencer par Espineira et Namaste, ont contribué à l'analyse sémiotique des représentations médiatiques dans l'optique d'une critique de la fabrique discursive des corps trans. Les travaux ultérieurs de Namaste donnent une moins grande place à la méthodologie d'analyse sémiotique (2000, 2005) qu'au début de sa carrière en sémiologie, où elle a analysé les dynamiques de *genderbashing* en s'appuyant sur la sémiotique spatiale (1996). Dans sa thèse de doctorat, Espineira mobilise des notions issues de la sociologie de la traduction, considérant les fondateurs d'associations trans comme « les premiers acteurs-réseaux » (2008, p. 41) du désassujettissement et de la politisation des sujets trans. Ceci lui permet de théoriser l'énonciation collective du mouvement trans en France dans les années 2000, si « [d]ès qu'un acteur-réseau dit nous, voici qu'il traduit d'autres acteurs en une seule volonté dont il devient l'âme ou le porte-

parole. Il se met à agir pour plusieurs et non pour un seul. » (Callon et Latour 2006, p. 12-13, cités dans Espineira 2008, p. 41). En somme, même si ces contributions aident à comprendre et à analyser notre sujet à partir d'outils sémiotiques sans s'attarder pour autant aux enjeux de la communication inclusive, il importe de souligner qu'elles mettent de l'avant une approche différente de celle qui est encore le plus souvent privilégiée pour analyser les pratiques culturelles et linguistiques trans, à savoir l'analyse qualitative de parcours particuliers dans une optique d'intervention sociale ou de commentaire sociologique.

En somme, la mobilisation du cadre théorique et du modèle sémiotique peirciens reste relativement rare dans les disciplines reliées au sujet de cette thèse. Une recherche avancée par mots-clés dans les grandes revues universitaires francophones (*Langage et société*, *Semen*, *Nouvelles questions féministes*) et anglophones (*Transgender Studies Quarterly*, *Signs*, *Hypatia*) dédiées aux pratiques culturelles et sociales féministes, queers et trans a confirmé cette rareté. Par exemple, sauf erreur de ma part, aucun article publié dans *TSQ* n'adopte une perspective explicitement peircienne. Cela dit, cette approche théorique ne semble pas impertinente, considérant que des universitaires queer et trans recherchent des modèles de la signification qui recentrent l'énonciation et l'agentivité sémiotique et refusent le « transfert du rapport de désignation sur celui de signification » pour remplacer « [l]'illusion du signifié, tenace, indurée par des siècles de réalisme idéaliste » (Lyotard 1971, p. 100) par une analyse lucide et politique de l'hétérogénéité de l'attribution du sens.

3.2.2 *L'usage des notions de sémosis et d'habitude*

La sémiotique peircienne constitue une partie de l'œuvre philosophique de Peirce, laquelle s'étale sur plus de quarante ans, entre la deuxième moitié du XIX^{ème} siècle et le début du XX^{ème} siècle, et dans de nombreux papiers et conférences colligées de manière posthume. La pensée de Peirce est généralement considérée comme essentielle à l'éclosion du pragmatisme américain, en dialogue avec William James (2010 [1907]). Leurs théories furent reprises durant l'élaboration des fondements de la pragmatique en linguistique (Morris 1938, Dewey 1946, Réthoré 1989). Cette section présente les éléments les plus utiles à l'analyse de la

marque du genre : 1) la définition du processus sémiotique ou sémiose, 2) la notion d'interprétant et 3) la définition du signe comme la somme de ses effets. Ensuite, je qualifie plus précisément cette lecture de la théorie sémiotique peircienne en explorant brièvement le nominalisme chez Peirce, ce qui me permet d'articuler cette lecture à la conceptualisation trans du processus de genrement.

Quelques notions peirciennes

Premièrement, Peirce appelle « sémiose » la dynamique continue et hétérogène de production du sens. Il s'agit d'un processus potentiellement infini, qui n'est interrompu que dès lors qu'une « habitude » de signification (Peirce 1978, p. 137) normalise un interprétant spécifique, c'est-à-dire un consensus sur l'effet de sens d'un signe dans une communauté donnée. L'interprétant d'un signe est l'effet de celui-ci (CP 5.66-81) advenant la mise en relation d'un objet (dynamique ou conceptuel) avec un représentamen. Le représentamen est la manière dont l'objet³⁰² est perçu ou conçu (CP 5.120-150). L'interprétant peut être individuel—l'efficacité sémiotique peut ne dépendre que d'un·e seul·e agent·e—ou collectif, commun à un groupe. Dans le contexte des pratiques de genrement, on peut penser à certains pronoms personnels neutres comme « eulle » ou « iol » (cf. Annexe B) qui sont moins usités : ils peuvent être tout à fait « efficaces » pour certain·es et pas pour d'autres. La stabilisation et la déstabilisation des interprétants sont irrégulières et tributaires de nombreux paramètres individuels (dépendant d'un·e agent·e de la sémiose) et collectifs (faisant intervenir une pluralité ou une multiplicité d'agents de la sémiose). Aussi, le modèle peircien insiste-t-il sur une constante, à savoir la multiplicité des lectures possibles de tout signe lorsque la communauté interprétante est hétérogène³⁰³.

³⁰² Par manque d'espace, je ne reviens pas sur les débats ontologiques et épistémologiques concernant le rapport entre le modèle sémiotique peircien et son réalisme scolastique. Cette section se contente d'aborder, plus loin, la question du nominalisme chez Peirce pour préciser l'interprétation que je fais de ses théories. Une discussion plus poussée a lieu depuis plusieurs décennies (Fisch 1967, Haack 1977, de Waal 1996, de Waal et Skowronski 2012); voir aussi le commentaire de Tiercelin sur l'œuvre de Peirce (Peirce 2002).

³⁰³ Ceci fait du modèle peircien un modèle biosémiotique, pensé à des fins d'explication de la production de sens selon des corps et des modes d'appréhension du monde qui varient en fonction des contextes et des formes de vie. Cet élément caractéristique de la sémiotique peircienne accentue la différence entre cette doctrine et le

De plus, Peirce affirme qu'il n'y a de signe qu'en acte (CP 5.569). Si la sémiotique ne s'observe que lors de son exercice concret, alors un signe n'est autre chose que la somme des effets ponctuels et changeants du processus de signification. En d'autres termes, la sémiotique est non seulement une procédure tangible alliant des paramètres matériels et intellectuels, mais aussi un processus empirique et immanent. Le caractère processuel de la sémiotique dissuade d'entreprendre une analyse de signes extraits de leur contexte d'émergence et de circulation. Ici, les recours linguistiques mobilisés pour exprimer le genre ne sont pas à voir tant comme des attestations d'usages à mettre en relation avec une grammaire de référence, que comme des signes d'un procès de signification inextricable de son milieu d'émergence.

Aussi, le modèle sémiotique peircien s'élabore sur la base de la pratique sémiotique : il ne s'agit pas d'une entreprise normative échafaudant un système à appliquer au traitement du réel, mais plutôt d'un projet descriptif qui s'appuie sur l'élaboration de concepts pour caractériser des phénomènes tangibles. Les catégories conceptuelles élaborées par Peirce dépendent directement de leur potentiel explicatif pour la compréhension et l'action dans le réel, c'est-à-dire de *l'usage* qu'elles permettent. Cette perspective est pragmatiste³⁰⁴ en ce sens qu'elle rejoint la pensée de l'action développée par James et reprise par Dewey, dont la philosophie sociale s'élabore à travers une interprétation de ce pragmatisme dès les années 1920 (Zask 2015, p. 9). Selon ce dernier, « l'action pratique [...] appartient au domaine de la

paradigme saussurien mentionné plus haut (3.1.2). En effet, l'on est pas tributaire, ici, d'un concept textuel ou proprement linguistique du signe. La sémiotique peircienne figure parmi les fondements théoriques et méthodologiques de la biosémiotique, qui est à la fois l'étude des systèmes de signes non humains et l'étude du vivant comme un ensemble de processus de production de sens (Favareau *et al.* 2017, Hoffmeyer 2008, Sebeok 2001). Dans cette mouvance théorique active autant aux États-Unis qu'ailleurs dans l'université anglophone ainsi qu'Europe de l'Est, les pays scandinaves et en Chine, très peu de travaux s'intéressent au genre et à la sexualité humaine comme systèmes de signes : Wendy Wheeler (2016) amorce une réflexion en ce sens, mais il est probable que le mépris des questions de genre en biosémiotique de la culture soit plus répandu—voir, par exemple, l'ouvrage de Copley (2016), qui omet tout bonnement de citer sa contemporaine œuvrant dans le même champ d'étude. En outre, aucun ne tente d'intégrer des recherches en études trans ni n'aborde les pratiques de genre.

³⁰⁴ Peirce développa sa propre version de la pensée pragmatiste sous le terme de « pragmaticisme » (voir par exemple *EP 2*, p. 346). Cependant, l'on ne s'attardera pas à l'explication des divergences entre pragmatisme et pragmaticisme, faute d'espace pour ce faire. J'emploie le terme « pragmat(i)isme » pour désigner la pensée épistémologique de Peirce dans ce qu'elle a de commun avec le pragmatisme, suivant l'emploi du terme par Lorenzo Vinciguerra (2001, p. 250).

génération et de la décomposition, un domaine inférieur en valeur à celui de l'Être. » (Dewey 2014, p. 39). Dans le cadre de la pensée pragmatiste, l'explication des processus sémiotiques ne dépend pas d'une hiérarchie entre ce qui est et ce qui advient : elle n'implique donc pas une séparation ontologique entre le monde des idées et le monde des choses. L'intérêt que l'on porte envers une chose informe l'élaboration des catégories qui viennent l'expliquer.

Cette lecture de la théorie peircienne permet de focaliser l'analyse des pratiques linguistiques du genrement sur les habitudes plus ou moins stables qui sont partagées dans différents milieux francophones. Ses prémisses épistémologiques sont en rupture avec celles de la tradition sémiologique saussurienne, qui repose sur un schisme fondamental entre le « signifiant » et le « signifié » (Saussure 1995 (1916), pp. 158-159), c'est-à-dire sur une fracture entre l'ordre du concept (idées, représentations abstraites) et l'ordre matériel (objets, expérience) de « l'image acoustique » qui convoque le concept (Saussure, *ibid.*, p. 28), à laquelle seul un parallélisme ou une correspondance entre les ordres pourrait remédier³⁰⁵. Si les dualismes cartésiens et un certain réalisme structurent la sémiologie structurale autant que la sémiotique de Peirce, je propose ici que le modèle sémiotique du second est plus malléable et prometteur. En effet, la sémiotique peircienne fait de la croyance le principe de l'action et le fondement de l'habitude sémiotique : il n'y a pas lieu de douter de la correspondance des signes au réel si ces deux termes ne sont pas deux pôles opposés, mais plutôt parties d'un même processus d'explication mutuelle enraciné dans l'expérience. En d'autres mots, la sémiotique pragmati(c)iste de Peirce part du constat élémentaire, formulé par Lorenzo Vinciguerra dans son étude des convergences pragmatiques entre sémiotique peircienne et spinoziste, qu'« il y a des choses dont il ne sert à rien de douter, tout simplement parce qu'on ne peut sérieusement ou pratiquement changer d'opinion ou de croyance à leur égard. » (Vinciguerra 2001, p. 265) Nos élaborations théoriques ne doivent pas dissimuler leur caractère partiel et faillible puisqu'elles dépendent d'une intentionnalité des agent-es

³⁰⁵ Ma réflexion sur les divergences épistémologiques entre sémiologie saussurienne et sémiotique peircienne a notamment bénéficié du travail collectif effectué dans le cadre des rencontres du Laboratoire de résistance sémiotique organisées à l'hiver 2016 au Département d'études littéraires de l'Université du Québec à Montréal.

humain·es qui les initient dans le cadre d'une entreprise intellectuelle, c'est-à-dire toujours déjà conceptuelle et linguistiquement formée.

Pour la sémiotique du genre, par exemple, dans l'étude des pronoms personnels en français, ces notions sont utiles car elles ciblent la variable du contexte d'énonciation et d'interprétation dans l'analyse du signe linguistique : certaines personnes identifieront un pronom neutre comme *tel*, qu'elles l'aient déjà entendu ou qu'elles comprennent que c'est un pronom neutre de par leurs connaissances préalables sur le genre et ses (re)conceptualisations féministes, queers et trans. D'autres personnes comprendront que c'est un pronom de par sa position dans l'énoncé (plutôt qu'un verbe ou un complément) mais sans en comprendre la fonction, c'est-à-dire sans l'associer à l'identité de genre, le positionnement politique ou l'expérience genrée que la personne veut faire reconnaître à travers cet usage. D'autres encore y verront une faute de frappe et demanderont à la personne de se répéter ou de corriger « l'erreur ». Pour reprendre un exemple cité plus haut : vu sous cet angle, lorsque Beaubatie (2021, p. 9) explique l'incohérence grammaticale qu'implique la description des parcours de transition (« il était lesbienne », etc.), il se positionne comme un agent extérieur à la communauté interprétante dans laquelle ces pratiques de genrement trans sont tout à fait ordinaires. C'est-à-dire, il explique comment « il » peut tenir lieu d'une lesbienne lorsque l'on parle de cette personne au passé, ce qui est « *aberra[nt]* » *pour qui* postule non seulement la correspondance du sexe/genre à son « index » grammatical (Wittig 1992, p. xvii), mais aussi la fixité du sexe/genre à travers une vie. Le sens n'est qu'une somme d'effets produits dans le contexte d'une interaction entre des agent·es qui mobilisent leurs connaissances et leurs habitudes préalables. Ainsi, on peut formuler une analyse explicite non pas sur le jugement de valeur (sémiotique ou morale) du qualificatif « aberrant » mais plutôt sur son efficacité pour une communauté interprétante donnée.

En somme, la sémiotique peircienne, interprétée de cette manière, est donc un appareillage utile pour faire face à l'ambivalence des signes et l'on peut aussi avancer qu'elle amène un rapport particulier à la connaissance scientifique. En effet, la philosophie de Peirce ne tente pas tant de nous convaincre d'une certaine correspondance entre les mots (ou les idées) et les

choses ou de restituer « cette chaleur un peu souterraine qui circule » entre le monde « objet de notre connaissance » et « nous autres » sujets pensants³⁰⁶, que de rendre compte de ce qui circule déjà—des croyances, des habitudes, des raisonnements, des représentations—des effets de notre action dans le monde. De ce point de vue, l'hétérogénéité et la diversité des stratégies en matière de marque du genre n'est pas un obstacle à l'analyse de l'efficacité des processus sémiotiques, sans égard au répertoire de la langue française comme étalon de mesure de cette efficacité.

Peirce nominaliste

À première vue, il s'agit ici d'une lecture nominaliste d'un penseur qui tint pourtant tout au long de sa carrière à prouver la justesse d'une position réaliste scolastique. Si le potentiel heuristique de cette appropriation de la sémiotique peircienne apparaît dans les paragraphes qui précèdent, il convient d'expliquer sa possibilité et sa congruence avec une théorisation située trans du genrement. Les paragraphes qui suivent visent donc à clarifier ce que ma lecture queer de Peirce suivant de Lauretis fait du réalisme peircien.

Le nominalisme consiste *grosso modo* à n'attribuer d'existence qu'à ce qui est particulier, individuel ou singulier et, donc, que la généralité et l'universel n'existent pas et n'ont de réalité que conceptuelle, c'est-à-dire seulement à condition que nous les conceptualisons et que nous leur donnions une forme (verbale, visuelle, etc.). En d'autres termes, une idée générale n'est qu'un signe qui peut renvoyer à un ensemble de choses particulières (qui existent). Si le nominalisme ou « terminisme », en tant que forme radicale de conceptualisme³⁰⁷, propose que « l'universel [n'est] jamais qu'un signe, aussi extérieur aux

³⁰⁶ Je reprends ici l'expression de Foucault (1966) sur la science moderne telle qu'elle se développa au XIX^{ème} siècle.

³⁰⁷ Sans s'attarder aux nuances entre ces positions conceptualistes, on peut mentionner que selon le champ d'études, les principes nominalistes sont considérés comme plus ou moins raisonnables ou convaincants. Par exemple, en sciences naturelles, la posture nominaliste logique est distinguée de la posture nominaliste linguistique, laquelle revient, pour certains, à « aller beaucoup trop loin » dans la réfutation des universaux en prenant pour objet non pas des faits mais la manière dont ils sont nommés, puisque « la loi, que le fait scientifique lui-même [sont] créés par le savant. » (Poincaré 1905, p. 9).

choses que le sont les noms dont on les désigne », il est souvent présenté par contraste avec le réalisme, qui consiste à considérer que « les universaux existent réellement en soi » et ne sont pas « des constructions de l'esprit » (Jerphagnon 1973, p. 269). Au fil de ses écrits, Peirce élabore des arguments variés et parfois contradictoires qui le rapprochent tantôt d'une école, tantôt de l'autre³⁰⁸. Le fait que la formulation de sa pensée soit parfois ambiguë y est pour beaucoup, notamment du fait de l'emploi immodéré de termes comme « réalité », « observer » et « percevoir » dans différents contextes (Haack 1977, p. 386) et de l'acharnement du penseur à tout expliquer et réitérer « sans relâche », occasionnant des « faiblesses » qu'il faut peut-être lui pardonner (Ketner et Putnam dans Peirce 2002, p. 19).

L'exégèse de Peirce esquisse un consensus, à savoir que sa philosophie évolue d'un nominalisme modéré vers un réalisme de plus en plus strict³⁰⁹. Or, les différentes distinctions qu'il établit entre réalité et existence dans ses écrits du début des années 1900 laissent une place à l'arrimage de sa pensée du signe à la critique féministe et la reconceptualisation trans de la marque du genre sans nécessiter que l'on adhère à un positionnement réaliste vis-à-vis le sexe/genre³¹⁰. Peirce affirme, tantôt que la réalité inclut l'existence (CP 6.439), tantôt que

³⁰⁸ La plupart des articles universitaires envisagent cette question en opposant nominalisme et réalisme chez Peirce (Fisch 1967, Murphey 1961, Haack 1977, de Waal 1996, etc.), même si plusieurs reconnaissent que ce cadrage est limitant (deWaal 1998).

³⁰⁹ Susan Haack (1977) propose un retour sur cette trajectoire, que je suis de près dans ce passage car il s'agit d'un texte bien référencé et clair dans la mesure où cette discussion peut l'être. À partir de ses écrits sur la quantification et la secondarité (cf. 3.2.3 sur les trois niveaux de la sémiologie) dans les années 1880, Peirce a commencé à reconnaître l'existence de l'individu et de l'individualité en théorisant leur « haecceité » (*thisness*) suivant Dun Scott. Même s'il a toujours favorisé le réalisme ontologique—dire : il y a des universaux indépendants de la pensée—ceci peut constituer une concession au nominalisme—dire : on accède aux universaux par la cognition, laquelle est l'oeuvre d'individus—et montrer qu'au niveau épistémologique, il a toujours oscillé entre idéalisme et empiricisme (Murphey 1961, cité dans Haack 1977, p. 385) De là, Haack considère que Peirce a fini par adopter un réalisme épistémologique parce qu'il s'est rendu compte que le phénoménalisme proposé dans ses premiers écrits contredisait la possibilité de percevoir les idées générales (tiercéité).

³¹⁰ Le nominalisme ne voit pas d'erreur ni d'erreur dans la réfutation de l'existence des lois générales (comme les deux catégories de sexe/genre). La réfutation de l'existence des universaux comme la « Femme » et l'« homme » (voire l'« Homme ») constitue un tenant bien connu de la métaphysique féministe dans le cadre de la discussion de l'essentialisme (de Witt 2011). Cependant, il n'est pas nécessaire de réfuter la réalité des catégories générales pour réfuter leur existence. Le « *gender nominalism* » proposé par Natalia Stoljar (2011) est intéressant en ce sens, de même que d'autres explorations fondatrices en philosophie féministe (voir par exemple, Spelman 1990). À cet égard, il convient de rappeler que le féminisme queer suivant Butler (1990) est

l'existence et la réalité sont deux modalités de l'être distinctes, celle des individus et celle des universaux respectivement (CP 5.430 et CP 5.503, cités dans Haack 1977, p. 379). Si semble possible d'avancer que les universaux sont réels en ce sens qu'ils ne dépendent pas de notre cognition, ne sont pas produits par nous (réalisme ontologique), il serait tout aussi possible d'affirmer en suivant Peirce que les universaux n'existent pas *ni ne peuvent être appréhendés par notre esprit de manière finale et univoque*, du moins du premier coup.

En ce qui concerne le sexe/genre, nous avons de bonnes raisons de « donner ses chances au nominalisme avant de poursuivre vers le réalisme; parce que c'est une théorie simple qui si elle ne marche pas aura fourni des indications sur le genre de réalisme qu'il vaut mieux commencer par essayer. » (Peirce 2002, p. 21) Sans désavouer la recherche de catégories abstraites les plus adéquates possibles³¹¹, la critique du sexe/genre concerne de prime abord la réfutation de *l'existence* des concepts patriarcaux et hétérocisnormatifs qui façonnent nos discussions sur le sexe/genre et la sexualité, lesquels ont prouvé leurs lacunes. Rubin résume ainsi que

Our categories are important. We cannot organize a social life, a political movement, or our individual identities and desires without them. The fact that categories invariably leak and can never contain all the relevant « existing things » does not render them useless, only limited. Categories like « woman », « butch », « lesbian », or « transsexual » are all imperfect, historical, temporary, and arbitrary. We use them, and they use us. We use them to construct meaningful lives, and they mold us into historically specific forms of personhood. Instead of fighting for immaculate classifications and impenetrable boundaries, let us strive to maintain a community

évidemment nominaliste aussi. Enfin, si je ne peux pas développer la discussion davantage ici, il semble utile de mentionner que certaines métaphysiciennes féministes adoptent une posture réaliste (Mikkola 2006, 2011, 2012) en philosophie analytique, sans nécessairement essentialiser le genre ou le confondre avec certaines caractéristiques du corps sexué.

³¹¹ En somme, il n'est pas question ici de résoudre la question de la réalité des universaux, dérivative par rapport à ma question de recherche qui concerne des signes (le sexe/genre, le neutre et ses dénominations linguistiques). Personnellement, je pense que l'on peut s'en tenir à cette prudence du propos de Peirce quant au processus par lequel nous « essayons » des catégories, c'est-à-dire quant au regard que nous portons sur les signes. Ce qui est certain, dans cette lecture, c'est qu'on ne donne pas un sens à une chose mais à l'idée qu'on s'en fait à l'aide d'outils imparfaits comme les langues naturelles (ou le langage informatique, etc.) ou pour reprendre l'argument formulé par Jakobson [t]here is no *signatum* without *signum* » (2013, p. 232).

*that understands diversity as a gift, sees anomalies as precious, and treats all basic principles with a hefty dose of skepticism.*³¹² (Rubin 2006, p. 479)

Ainsi, les concepts qui tiennent lieu d'universaux ont tour à tour « des raisons d'exister », en tant que « refuges sémantiques » (Espineira 2008, p. 35), c'est-à-dire des raisons de prévaloir comme habitude sémiotique dans une communauté donnée à un moment donné. Cette disposition pragmatique est visible chez plusieurs auteurices en études trans, qui considèrent de manière particulièrement explicite « la nécessité de poser les faits [relatifs au genre et aux parcours trans] dans leur cadre et leur contexte afin de les expliquer avec rigueur, et certainement écrire leur histoire » (Espineira 2008, p. 35). En effet, l'importance du processus de nomination et le pouvoir des énoncés ont été théorisés et analysés à maintes reprises car les catégories qui nous ont été imposées et que nous avons façonnées ont défini nos devenir et notre reconnaissance sociale (Rubin 2006, Valentine 2007, Stryker 2008, etc.). En ce sens, ce sont les cas limites du genre (trans, GNC, lesbiennes et autres transgressions queers) qui catalysent la remise en cause et nourrissent le lexique et la grammaire du genre. Il suffit de penser aux ouvrages de référence qui placent un lexique critique ou un commentaire élaboré sur la terminologie du genre en avant-propos ou en premier chapitre (Enke 2013, Stryker 2008), ou encore au slogan du mouvement trans « Rien sur nous sans nous³¹³ », qui témoignent de la concentration délibérée sur les pratiques de nomination, puisque ce sont elles qui ont un impact direct sur les individus et les corps.

³¹² « Nos catégories sont importantes. Nous ne pouvons pas organiser une vie sociale, un mouvement politique, ou nos identités et nos désirs individuels sans elles. Le fait que les catégories fuient toujours et ne puissent jamais contenir tout ce qui est pertinent parmi les « choses qui existent » ne les rend pas inutiles, juste limitées. Les catégories comme « femme », « butch », « lesbienne » ou « transsexuel-le » sont toutes imparfaites, historiques, temporaires et arbitraires. Elles nous servent et elles se servent de nous. Nous nous en servons pour bâtir des vies qui ont un sens et elles nous donnent une forme de subjectivité historique. Au lieu de nous battre pour des classements immaculés et des distinctions hermétiques, cultivons une communauté qui comprend que la diversité est un bienfait, qui voit les anomalies comme des trésors et qui traite de tous les principes généraux avec une bonne dose de scepticisme. » [ma traduction]

³¹³ Ce slogan est emprunté au mouvement pour les droits des personnes handicapées (*disability rights movement*).

Pour comprendre plus concrètement la congruence entre ce nominalisme et un point de vue pragmatique peircien sur la production de sens, je souligne deux topos de l'explication de l'attribution du genre dans des textes en études trans : le siège de la détermination du genre grammatical et la fonction du langage verbal dans le processus d'attribution du genre³¹⁴. Premièrement, on observe une mutation des normes de genre, à commencer par le déplacement de l'autorité sur la détermination du genre. Le lexique au début de l'ouvrage de référence *Transgender history* (Stryker 2008) offre un bon exemple d'un point de vue trans en sémiotique du genre car le propos de Stryker reflète les considérations théoriques du mouvement trans, tel qu'il a pris de l'ampleur en dialogue avec le mouvement queer dans le contexte nord-américain. Premièrement, nommer son genre implique une dynamique interpersonnelle qui fait intervenir des conventions visuelles et verbales : « *[t]he right term to use in reference to any particular person really isn't in the eye of the beholder—it's determined by the person who applies it to him-, her-, or itself.*³¹⁵ » (Stryker 2008, p. 21).

Cette explication du lieu d'articulation du genre d'une personne et des termes qui peuvent y correspondre met en valeur le travail de la communauté interprétante et non pas sa redevabilité envers le code qu'elle utilise. Par exemple, on peut considérer que les indications de lecture fournies par Bornstein, dans la réédition de son livre *Gender Outlaw* (2016),

³¹⁴ Par manque d'espace, je ne peux pas explorer d'autres tentatives de reconceptualisation du genre issues d'une appropriation de concepts en philosophie analytique ou pragmatiste mais je tiens à mentionner la proposition récente d'une théorisation du genre comme une « disposition », c'est-à-dire « *an account of gender that is not cisgender* » et qui cherche à caractériser le genre comme une relation plus qu'une identité, une essence ou un rapport au sexe ou au corps particulier (McKittrick 2015). Cette investigation procède d'une perspective explicitement réaliste sur les dispositions comme propriétés. Elle ne s'appuie pas sur la littérature sur laquelle je me base ici mais sur des références en métaphysique féministe et sur une critique de la théorisation butlérienne du genre (Butler 1990); tout comme la proposition d'un Peirce féministe selon Irigaray (Murtagh 2020), elle n'a pas inspiré le propos de cette section non plus. Cela dit, la conceptualisation dispositionnelle du genre semble arriver, par d'autres chemins, à des conclusions similaires qu'il sera intéressant d'explorer davantage ultérieurement.

³¹⁵ « [I]e bon terme à utiliser pour désigner quelqu'un·e ne dépend vraiment pas du jugement de celui qui regarde—il est déterminé par qui l'applique à lui, elle ou ellui-même. » [ma traduction] Je choisis de traduire *it* par « ellui », même si *it* n'est pas équivalent à *they*, considérant la résistance de Stryker, dans cet ouvrage de 2008, à l'usage de néologismes : il me semble plus pertinent d'employer un pronom combinatoire qu'un pronom neutre moins usité.

émulent le propos de Stryker détaillé plus haut. En effet, Bornstein invite son lectorat à relire et corriger son texte et à prioriser ce qui « fonctionne pour soi » plutôt que de se plier aux concepts que l'autrix emploie.³¹⁶ L'autrix invite aussi son lectorat à poursuivre sa propre activité critique et créative et à chercher à comprendre les mots des autres au fil de son cheminement d'exploration du genre (2016 [1994], p. xix-xx). Le genrement est, ainsi, dans une relation d'implication mutuelle avec nos mouvements³¹⁷ (du corps et de l'esprit) à mesure que l'on est affecté·es par notre environnement.

Deuxièmement, la lisibilité du genre d'une personne passe par des connaissances linguistiques spécifiques. Dans les mots de l'historienne et figure de proue des études trans américaines Susan Stryker, « *[o]ne's gender identity could perhaps best be described as how one feels about being referred to by a particular pronoun*³¹⁸ » (Stryker 2008, p. 13). De ce point de vue, la question que l'on pose lorsqu'on demande quel pronom une personne utilise concerne moins un choix linguistique qu'une information sur le genre. Traduite dans l'espace francophone, cette pratique de genrement peut donc entretenir une relation de convergence avec les pratiques linguistiques féministes et queers qui travaillent la binarité du genre grammatical et contestent l'emploi générique du masculin, même s'il apparaît à présent qu'elle peut provenir d'un questionnement situé dans l'expérience trans.

En somme, la problématisation d'une règle générale tacite pour l'attribution du genre valorise le genrement comme un accord explicite : on s'accorde dans une relation énonciative, ni plus,

³¹⁶ « *Please, take a pen or pencil and cross them out. Write in a word you like better. And when that word doesn't work for you anymore, use another word.* » ou « S'il-vous-plaît, prenez un stylo ou un crayon et faites une crox dessus. Écrivez un mot que vous préférez. Et quand ce mot ne fonctionne plus pour vous, employez-en un autre. » (2016, p. xix [ma traduction])

³¹⁷ La possibilité d'être genre·e de manière adéquate est, pour reprendre les mots d'Enke, une affaire de « *place and privilege* », mais aussi, dans une perspective croisée avec le capacitisme, de « *movement and change* » (Enke 2013, p. 241).

³¹⁸ « La meilleure manière de décrire l'identité de genre d'une personne consiste peut-être à décrire la manière dont celle-ci se sent lorsqu'on la désigne par un pronom en particulier. » [ma traduction]

ni moins. Dans cette perspective, la marque du genre est un effet de sens qui dépend du contexte d'énonciation et des interprétants en jeu³¹⁹.

Cette interprétation de Peirce contredit l'idée selon laquelle la finalité du processus sémiotique serait l'atteinte d'un interprétant final, une idée réaliste à laquelle souscrit Peirce, mais face à laquelle j'ai l'impression qu'il faut rester sceptique. L'interprétant final peut être utile en tant qu'horizon abstrait de la connaissance, mais les critiques féministes des universaux — qu'il s'agisse des contributions du féminisme du positionnement (Haraway 1988, Harding 2004, Hartsock 2004), des critiques féministes Noires de l'oppression et de l'humilité épistémiques³²⁰ (Dotson 2012, Pohlhaus 2011) ou d'autres approches — devraient retenir cet élan. On peut même concevoir le démantèlement des « lois générales » (Wittig 1992, p. 27) telles que la différence des sexes, l'ordre symbolique lacanien, la notion de justice, entre autres dogmes, comme une critique de la tiercéité, de la possibilité du général, c'est-à-dire de la *thirdness* peircienne en tant que telle. Dans cette thèse, je considère que l'on peut mobiliser certains outils peirciens sans s'avancer trop loin dans le débat entre réalisme et nominalisme.

3.2.3 *L'usage d'un modèle triadique du signe*

La doctrine peircienne offre un outillage théorique précis : la définition du signe est constituée par son action, laquelle est décomposée en trois pôles. Tel que décrit plus haut, l'association d'un signe appelé « représentamen » à un « objet » duquel il tient lieu en fonction d'un « interprétant » donné définit l'action du signe, appelée « sémiosis » (ou

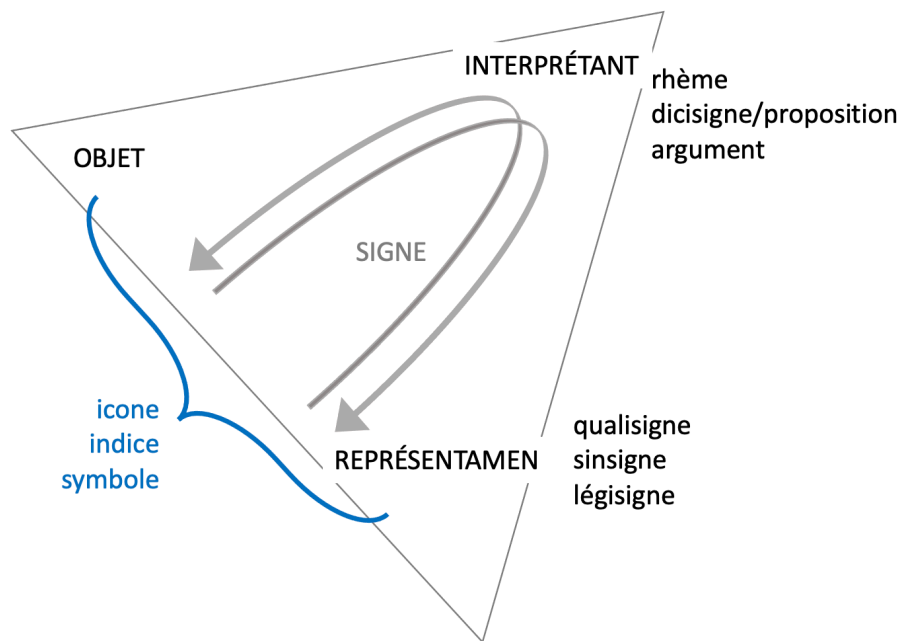
³¹⁹ L'explication de l'attribution du genre des personnes au quotidien, qui découle de ces savoirs oraux et subculturels, figure dans de nombreuses justifications de pratiques de féminisation, de rédaction épicienne et créativité linguistique non binaire, ainsi que dans la justification de maintenir une instabilité linguistique (cf. 4.1.2). Cela dit, on verra dans le chapitre suivant que ces considérations qui font du genrement un processus sémiotique continu sont rarement reliées à des contributions trans et plutôt ramenées dans la continuité de la féminisation de la langue et de l'importance de la représentation égalitaire des genres dans la grammaire. Cet effacement est l'une des raisons pour lesquelles j'ai mis de l'avant les contributions trans à la sémiotique du genre dans cette section.

³²⁰ Les travaux de Kristie Dotson sur le troisième « ordre » du changement dans les ressources épistémiques comme un « world-travelling » entre les communautés d'interprétants (Ortega, citée dans Dotson 2012) semble une piste prometteuse pour réinterpréter la tiercéité peircienne.

sémiose) (Peirce 1978, p. 121). La sémiologie est une relation triadique : tout signe est décomposable selon ces trois pôles de la représentation, de la référence et de l'effet interprétatif. La maxime médiévale *aliquid stat pro aliquo* (« une chose tient lieu d'une autre pour quelqu'un·e ») résume bien cette compréhension pragmatique de la sémiologie (Sebeok 2001, p. 33). Cette section explique plus précisément les trichotomies du signe que développe Peirce pour identifier différents niveaux de signification, puis applique ce modèle à un exemple, le pronom « iel », afin de clarifier ce que l'approche peircienne permet de dire de plus qu'une approche linguistique du signe.

Peirce identifie trois niveaux de signification : la priméité, la secondéité et la tiercéité. Ces trois niveaux correspondent grossièrement 1) à la perception, la sensation et l'immédiateté, 2) à la référence dynamique à un objet concret, au sens en contexte et 3) à la loi générale, en abstraction par rapport au contexte. Ils précisent la lecture que l'on peut faire d'un signe en caractérisant la présence d'un ou plusieurs niveaux. Cette tripartition s'applique aux trois pôles du signe : le représentamen, la relation entre le représentamen et l'objet, et l'interprétant. Le représentamen peut être un qualisigne, un sinsigne ou un légisigne (Peirce 1978, p. 139); l'interprétant, un rhème, une proposition ou un argument (Peirce, *EP 2*, pp. 172-173) et la relation entre l'objet et le représentamen une icône, un indice ou un symbole

Figure 3.1 Le signe selon C. S. Peirce (schéma inspiré de Bonenfant, Crémier et Lafrance St-Martin 2019 et Everaert-Desmedt 2011)



(Peirce, *MS [R]* 491, pp. 1-2). C'est cette dernière trichotomie qui est la plus fréquemment reprise dans la littérature.

Il est important de souligner le fait qu'un signe ne prescrit pas une lecture à un seul de ces trois niveaux. Par exemple, le rapport entre un représentamen et son objet *varie* selon le niveau de lecture que l'on privilégie, c'est-à-dire selon la préséance d'un rapport iconique, indiciaire ou symbolique. Il s'agit de trichotomies non pas essentielles, soucieuses de la forme idéale ou décontextualisée du signe, mais plutôt pragmatiques, puisqu'elles expriment les effets particuliers d'un signe sur un esprit singulier et dans un contexte donné. En ce sens, le signe est intrinsèquement relationnel et comprend des paramètres physiquement et conceptuellement instables mettant en jeu la perception, la référence et l'interprétation. Toute

production de sens est donc contingente, variable et particulière, plutôt que nécessaire, constante et universelle.

Voici un exemple d'application du modèle sémiotique percien. Tel qu'expliqué plus haut (*cf.* 2.1.2, 2.2.1 et 2.2.3), le pronom « iel » est un néologisme courant au Québec et ailleurs dans la francophonie depuis le début des années 2010. Il est formé par la combinaison des pronoms personnels « il » et « elle », au même titre que d'autres pronoms inclusifs comme « ille ». Or, ce mot est utilisé dans plusieurs contextes et joue plusieurs rôles. Premièrement, il s'agit d'un pronom personnel à valeur de neutre (*cf.* 1.1.3) lorsqu'il est utilisé pour désigner le genre non binaire d'une personne, à l'initiative de celle-ci. Son usage est alors prescrit par la personne intéressée, qui souhaite exprimer, ce faisant, son genre³²¹ dans la langue française orale ou écrite. Deuxièmement, il s'agit d'un pronom personnel épïcène au sens élargi (*cf.* 2.2.1). En effet, « iel » et, surtout, le pluriel « iels » peuvent faire office de pronoms personnels génériques et inclusifs : son usage est alors indiqué pour référer à une personne quel que soit son genre dans le contexte de la diversité des genres, c'est-à-dire de la reconnaissance de plus de deux genres. Avec cette double fonction neutre et inclusive, ce pronom fait de plus en plus souvent office d'équivalent sémantique du pronom personnel neutre *they* : cette traduction de l'anglais vers le français donne une fonction épïcène et générique au mot, mais inscrit aussi son sens dans le cadre d'une conceptualisation anglosaxonne de la non-binarité de genre³²². Ainsi, ce pronom peut être un symbole de la non-binarité de genre ou une

³²¹ La plupart des personnes qui demandent qu'on réfère à elles avec un pronom et des accords ni masculins ni féminins le font parce qu'elles souhaitent voir leur identité de genre reconnue de cette manière. Certaines personnes le font par solidarité avec leurs ami·es ou les personnes non binaires en général (« pour des raisons politiques », comme disait un collègue), mais il s'agit d'une pratique minoritaire, à ma connaissance. Les pronoms neutres proposés pour remplacer les pronoms « il » et « elle » dans une optique de dépassement de la binarité de genre—par exemple, « ul » tel que proposé par Causse (2020 [1993]) et employé par Bourque (2016)—contiennent quant à eux un commentaire sur le genre comme système d'oppression plutôt qu'un contenu de sens sur l'identité de genre dans ou hors du spectre féminin-masculin. En somme, dans la phrase à laquelle cette note renvoie, « exprimer son genre » inclut les différentes notions de la neutralité de genre soulignées dans la première partie du chapitre 1 (*cf.* 1.1).

³²² À ce jour, je n'ai pas relevé de traduction du français vers l'anglais qui fasse le chemin inverse.

désignation du genre neutre, par exemple, lorsqu'il est utilisé pour faire référence et célébrer l'idée d'une transgression non binaire des normes de genre³²³.

Les fonctions sémiotiques possibles du pronom « iel » sont donc plurielles. Au niveau du représentamen, on peut partir du principe que c'est un légisigne car il s'agit d'un signe linguistique, c'est-à-dire d'un signe d'une loi, évoquant son objet de manière symbolique et conventionnelle : « iel » ne *ressemble* ni ne *montre* un genre neutre ni n'illustre l'idée d'indétermination du genre grammatical sans appel à la convention du système grammatical. Or, le représentamen « iel » peut tout de même évoquer « immédiatement » la non-binarité de genre ou la diversité de genre de par ses aspects iconiques, à savoir le voisinage des traits phonétiques masculin et féminin. Aussi, il peut entretenir plusieurs types de rapport avec son objet et peut tenir lieu de plusieurs objets conceptuels et concrets. Par exemple, on peut penser qu'il s'agit d'un interprétant rhématique (ou terme), s'il est compris comme un diagramme évoquant par analogie l'identité non binaire désignée. Cependant, il peut agir comme un dicisigne ou proposition, s'il est considéré comme ni plus ni moins qu'un pronom personnel, c'est-à-dire un index authentique³²⁴. En outre, s'il symbolise la mission d'inclusivité portée par le locutorat, il pourrait s'agir d'un argument, c'est-à-dire d'un symbole dont l'interprétant est déterminé de manière intrinsèque.

L'application du modèle triadique du signe met ainsi en lumière la polysémie des pronoms et autres éléments lexicaux et grammaticaux qui font l'objet de cette thèse, sans en faire un obstacle à leur analyse ni un signe d'instabilité délétère à la pratique linguistique : il s'agit tout simplement d'un ensemble d'effets propres à un même représentamen, qui se manifestent tour à tour en fonction du contexte de l'usage. En outre, cette conceptualisation

³²³ On peut penser à des slogans qui utilisent de tels pronoms pour promouvoir l'ouverture à la diversité de genre. Par exemple, en 2018, les bénévoles de la Fierté Montréal portaient des chandails sur lesquels on pouvait lire : « Iels, illes, tous les pronoms sont valides. » En désignant comme « valides » l'usage de ces pronoms, l'équipe organisatrice du festival ne cherchait pas tant à valider des usages linguistiques que l'affirmation par un nombre grandissant de personnes d'une identité de genre non binaire.

³²⁴ Je reprends ici la traduction établie par Claudine Tiercelin dans l'ouvrage cité plus haut.

permet surtout de sémantiser les pronoms personnels et autres « traits redondants » du système de la langue (référant à un nom commun ou un nom propre, le trait distinctif ayant un contenu sémantique), c'est-à-dire de sortir du carcan de l'analyse linguistique voulant que les pronoms personnels ne puissent contenir de contenu informatif original³²⁵.

3.3 Les guides de communication inclusive comme terrain pour l'analyse sémiotique du genre : « Y a-t-il un guide dans la rédaction?³²⁶ »

Dans le but de mettre en pratique la proposition théorique formulée dans les deux premières parties de ce chapitre, cette troisième partie du chapitre définit le guide comme un objet d'analyse sémiotique qui se distingue par sa fonction et ses effets de sens recherchés, ainsi que par les instances d'énonciation impliquées dans sa production et sa réception, puis présente le processus de sélection et d'analyse des cas de guide de communication inclusive à l'étude. Dans la première section (3.3.1), je m'inspire des recherches menées récemment par Elmiger (2021a, 2021b, 2022b) pour problématiser la notion de guide. Le guide, en tant que document, joue plusieurs rôles à la fois : il ne s'agit pas tant de départager ces fonctions—descriptive ou prescriptive, conseil ou directive—que d'en révéler l'entrejeu comme étant le propre du guide. Dans la deuxième section (3.3.2), j'explore les dynamiques relatives à l'énonciation et la citation dans les guides de communication inclusive pour caractériser l'action du guide en regard de la production sémiotique du genre. Ces deux premières sections soutiennent la proposition que c'est dans les guides de communication inclusive que

³²⁵ Cette analyse reprend la réflexion de Jakobson sur le « bruit sémantique », dans laquelle il remet en question les prémisses de la sémantique structurale (1971 [1960], voir aussi 1959).

³²⁶ Ce sous-titre reprend l'intitulé de la huitième chronique *Les genres réécrits* par Daniel Elmiger (2021a), publiée dans la revue interdisciplinaire *GLAD!* En date de juillet 2022, alors que j'achève la rédaction de ce chapitre, je n'ai pas relevé de commentaire plus précis ni plus pertinent sur le guide de communication inclusive dans la francophonie en tant que tel. Je me base donc en grande partie sur les remarques de ce chercheur dans cette chronique et dans la publication qui lui donne suite (Elmiger dans Fagard et Le Tallec 2022, p. 119-136), pour formuler une analyse ancrée dans le contexte québécois actuel. Si je ne suis pas en mesure de citer avec précision toutes les publications qui viennent de sortir avant de finir cette thèse, j'ai conscience que plusieurs publications d'Elmiger et d'autres universitaires sont à prévoir sur ce corpus et sur le sujet de l'orientation des pratiques de rédaction et d'expression dites inclusives dans les prochaines années, en linguistique comme dans d'autres disciplines. Voir, par exemple, des travaux universitaires en cours (Leclerc et Miller 2022, Crémier 2021, 2022a, 2022b) et les contributions de voix universitaires dans la presse à ce sujet, comme la lettre ouverte de la masterante en linguistique Alexandra Dupuy accompagnée du juriste Michaël Lessard (2020).

l'on peut observer au plus près la fabrique de nouvelles habitudes sémiotiques en matière de genre et de genrement. En effet, j'y considère en quoi l'efficacité du guide est indissociable de son instance d'énonciation et en quoi le guide fait intervenir des discours issus de plusieurs milieux communautaires, militants, institutionnels et universitaires. Dans la troisième section (3.3.3), je suggère que le guide de communication inclusive est une technologie du genre. Dans la dernière section (3.3.4), je présente le processus et les critères de sélection des guides sur lesquels je m'appuie pour formuler, dans le chapitre suivant, des réponses à ma question de recherche générale.

3.3.1 *Que fait le guide?*

Dans cette section, j'examine une proposition récente pour l'étude du guide de communication inclusive sur le plan du genre (Elmiger 2021a, 2021b, 2022b), afin de mettre en lumière ce que fait un guide. Mettant temporairement de côté le critère qui consiste à ne considérer comme des guides de communication inclusive que des documents textuels publiés, j'explore les caractéristiques du guide du point de vue de ses effets de sens en prenant en compte les conditions de réception idéales du guide. En montrant que le guide suggère, convainc, enseigne et rassure tout à la fois, je souligne en quoi l'instance d'énonciation du guide est constitutive du guide comme type de discours.

Dans la chronique *Les genres réécrits* de la revue *GLAD!* (2021a), Daniel Elmiger discute de sa recension de plus de mille sept cents guides portant sur le langage non sexiste, l'écriture inclusive ou encore la langue sans stéréotypes de sexe, produits au sujet d'une quarantaine de langues³²⁷. Si le dénominateur commun des documents qu'il a rassemblés est de porter sur ces modifications inclusives, neutres ou non sexistes de la langue, le chercheur identifie plusieurs défis dans l'identification et le classement mêmes de ces documents. Il s'agit à première vue d'un enjeu pratique et surtout terminologique. En effet, les appellations de la communication inclusive sont diverses et l'interprétation d'une même appellation varie à

³²⁷ L'hyperlien vers la base de données est disponible dans un document de travail publié par l'auteur (2021b).

travers le temps, entre les locutorats et entre les contextes institutionnels, ce que l'on a considéré plus tôt dans cette thèse (*cf.* 2.2). Or, Elmiger insiste aussi sur un enjeu plus fondamental, à savoir la définition du guide. En effet, il rassemble des documents très variés sous cette étiquette de « guide » — des directives ministérielles, des manuels d'écriture, des fascicules informatifs, entre autres — considérant que « les guides de langue non sexiste/inclusive appartiennent à divers genres textuels et il n'existe pas de terminologie unique pour les désigner » (2021a).

Afin de pouvoir analyser l'objet qu'il appelle « *guide de langue non sexiste/inclusive* », Elmiger en propose donc une définition préliminaire comme un « documen[t] qui expliqu[e] pourquoi et comment on peut (ou doit) utiliser le langage pour parler d'êtres humains » (2021a). Il propose ensuite, dans une publication subséquente (Elmiger dans Fagard et Le Tallec 2022, p. 119-137), une définition plus précise du guide comme un « genre textuel » en pleine évolution. Selon cette définition d'Elmiger, on identifie un guide par des régularités que l'on peut trouver dans le document même, relatives à la thématique, au ton, à l'objectif et au contenu :

Je définis ce genre textuel comme « un document publié contenant une thématique (unique ou coexistant à côté d'autres objets) : la représentation des genres dans la langue (écrite), une injonction (plus ou moins forte) : tenir compte de manière (plus) équitable des genres dans l'utilisation de la langue et une description/indication des moyens à utiliser : typiquement une liste de procédés ou d'outils recommandés, prescrits ou à éviter. » (Elmiger dans Fagard et Le Tallec 2022, cité dans Elmiger 2021a).

Or, comme le révèlent les exemples donnés dans le chapitre 2 de cette thèse, des plaidoyers et des outils pédagogiques pour le langage non sexiste ou inclusif se manifestent dans une multitude de documents, sous différents formats et sur différentes plateformes. Si l'on met de côté le critère formel selon lequel le guide doit être un document publié principalement composé de texte, il est possible de considérer comme des guides d'autres types de documents, d'artefacts et de discours : du paratexte, comme les notes de féminisation et les avertissements concernant la marque du genre grammatical des ouvrages portant sur un autre

thème, des infographies sur le langage inclusif comme des schémas ou des dessins aux couleurs de drapeaux LGBTQ+ représentant différents pronoms et accords, ou encore, des signes linguistiques qui ne sont pas inclus dans un texte, telles que les étiquettes portant les noms et pronoms des personnes sur des macarons, dans la vignette d'une conversation en visioconférence ou dans la signature automatique d'un courriel.

Par exemple, pour reprendre les critères énumérés ci-dessus par Elmiger, le fait d'indiquer « ses » pronoms et accords³²⁸ dans sa signature au bas des messages courriel porte bien sur la reprise de marques du genre de la personne en question à l'écrit, c'est-à-dire sur « la représentation des genres dans la langue (écrite) » (Elmiger 2021a). Cette pratique constitue aussi « une injonction », puisqu'elle revient à exiger l'usage de pronoms en particulier. Enfin, elle donne explicitement « des moyens à utiliser » en listant les pronoms à employer dans une ou plusieurs langues. En ce sens, on pourrait comprendre le guide comme un jeu de langage³²⁹ (Wittgenstein 1961) plutôt que comme un type de document aux traits distinctifs intrinsèques, ce qui reviendrait à distinguer non pas un genre textuel dénommé guide mais plutôt le mode d'énonciation du guide, en appréciant l'efficacité des signes qu'il véhicule en

³²⁸ Au Québec en 2022, il est de bon ton d'appliquer cette pratique dans un nombre grandissant de milieux universitaires, communautaires et corporatifs. Le plus souvent, les pronoms sont indiqués dans les deux langues coloniales officielles : par exemple, « *she/her/hers*, elle » ou « pronoms : elle/iel, *she/they* ». Parfois, les accords sont indiqués : par exemple, « *ze/zir* - y/eux, accords masculins ou neutres ». J'ai pu relever des pratiques plus originales comme « elle/*they*, accords féminins, ni Monsieur ni Madame ». Une étude systématique et approfondie de ces pratiques de signature serait fascinante mais je ne peux m'y attarder dans cette thèse.

³²⁹ Dans ce chapitre, je m'appuie principalement sur le modèle sémiotique peircien et son approche sémiopragmaticiste de la production de la signification (cf. 3.2). Le signe, pris dans un processus continu de (re)signification (la sémiose), n'est que la somme de ses effets, dans le contexte dans lequel un représentant tient lieu d'un objet pour un·e agent·e donné·e. Le fait d'examiner ce que fait le guide et à qui, revient, dans cette perspective somme toute spinoziste, à caractériser le guide. Si je m'inspire ici, de manière heuristique, du concept de jeu de langage tel que proposé par Ludwig Wittgenstein (1961) afin de décaler la perspective sur le guide, je ne suis pas en mesure d'étayer et de soutenir un arrimage entre les jeux de langage d'une part, et la logique peircienne et son modèle sémiotique d'autre part, considérant l'espace restreint disponible pour cette thèse et considérant la complexité de cette tâche accomplie par d'autres contributeur·ices (Crocker 1998, Misak 2016). Concevoir l'action du guide à l'aide d'un cadre théorique davantage ancré dans la philosophie du langage de l'école de Cambridge pourrait être intéressant, dans le cadre d'une étude sémiotique à visée formalisante, où l'on chercherait à saisir la grammaire ou le code du guide comme jeu de langage. Pour une interprétation sémiotique de la notion de jeu chez Wittgenstein et ses arrimages possibles avec l'acte de langage austinien entre autres concepts philosophiques et sémiotiques potentiellement utiles à l'approfondissement de l'analyse du guide, voir Xanthos (2016).

fonction du contexte dans lequel il se présente. Vu sous cet angle, l'efficacité du guide dépend des agent·es mis en cause dans sa production et sa réception. L'indication du pronom et des accords dans la signature remplit sa fonction de guide à la condition que le lectorat en arrive, de par ses connaissances préalables, au même interprétant (*cf.* 3.2.2), c'est-à-dire, qu'il comprenne l'information indiquée dans la signature relative à la représentation du genre de la personne, et la demande formulée à ce propos. En d'autres mots, les deux premiers critères constitutifs du guide sont bien présents dans le cas des pronoms et accords dans une signature, mais il s'agit, dans la plupart des cas, d'un contenu implicite³³⁰.

Le fait de définir le guide comme un texte publié par un regroupement ou un·e auteur·rice seul·e apparaît donc comme un choix opératoire pour pouvoir homogénéiser un corpus à l'étude. En effet, les guides sont des documents qui portent sur la représentation plus équitable des genres dans la langue, présentent des usages qui vont dans ce sens, justifient ces usages, *et* qui le font explicitement dans l'intérêt d'un public non averti. Si les critères qui définissent le guide comme genre textuel sont identifiables de manière explicite, dans le texte, alors il est probable que l'efficacité des énoncés ne varie pas (ou peu) selon le lectorat. En ce sens, le fait de définir le guide comme un genre textuel homogénéise le lectorat idéal du guide. Je fais le même choix pour les besoins de cette thèse en me limitant à des documents publiés dans lesquels le thème, le propos, la visée et les recommandations de rédaction et d'expression inclusives sont expliquées au long dans le texte (*cf.* 4.1.3 sur les critères de sélection). Cela étant dit, il reste important de cerner aussi ce qui caractérise le guide comme discours. Le but de cette démarche est d'illustrer la contribution du guide de communication inclusive dans la (re)sémiotisation actuelle du genre, qui fait l'objet principal de cette thèse. Dans les paragraphes qui suivent, j'explore donc les fonctions³³¹ du guide à l'aide de données

³³⁰ Parce que la perspective adoptée ici n'est pas linguistique et parce que le sujet est dérivatif par rapport à la question qui m'intéresse, je ne reprends pas davantage cette dimension significative de la sémiotisation du genre dans certaines interactions comme la mention des pronoms. Il serait intéressant de reprendre la notion de contenu implicite (voir, par exemple, Kerbrat-Orecchioni 1986) pour effectuer des « recherches linguistiques sur le genre » (Greco 2014) qui s'intéressent en particulier aux pratiques de genre trans.

³³¹ Par « fonction », il ne s'agit pas d'isoler les fonctions du langage Jakobson (1963, p. 87-99) que l'on voit se manifester dans les guides, mais bien d'appréhender le fonctionnement de la sémiotique dans les guides. En regard

terminologiques et d'exemples puisés dans des guides de communication inclusive récemment parus au Québec.

Premièrement, le guide informe et suggère des pratiques pertinentes en regard d'une problématique qui concerne le lectorat. En tant que nom commun masculin propre au vocabulaire des sciences de l'information, « un guide » est un « ouvrage contenant des renseignements utiles » (*Le Robert*, 2022c) ou qui renferme « des conseils pratiques sur un sujet donné » (OQLF 2005). Sa fonction principale est de décrire un phénomène, un objet ou un lieu inconnu ou peu familier, de manière à orienter le rapport que le lectorat doit entretenir avec celui-ci. En familiarisant son lectorat modèle avec le sujet, le guide fournit des indications pratiques : quelles mesures de précaution adopter avant d'utiliser l'objet, comment comprendre son fonctionnement ou par où débiter une pratique? Que faire et que ne pas faire? Le guide répond donc à un problème qui surgit lorsqu'on ne connaît pas bien l'objet discuté dans le guide : par exemple, le *Guide d'écriture inclusive* de la revue *FéminÉtudes* de l'IREF UQAM offre « des pistes de solution efficaces pour pratiquer » l'écriture inclusive (Agin-Blais *et al.* 2020, p. 3). En ce sens, guider c'est présenter « des propositions » sans prétention d'exhaustivité (Agin-Blais *et al.* 2020, p. 8), mais avec l'intention de répondre à un besoin précis. Ce besoin est en général nommé dès l'introduction du guide lui-même : par exemple, la première itération du guide de *FéminÉtudes* définissait des solutions de rédaction féministes face à l'imbrication du patriarcat dans l'exercice de la langue française (Berthelet 2014), alors que sa deuxième version répond en priorité aux limites du binarisme des genres (grammaticaux) en langue française et propose des « solutions » pour la « non-binarité à l'écrit » et « à l'oral » en s'inspirant de l'historique de la féminisation (Agin-Blais *et al.* 2020).

des fonctions du langage de Jakobson, sur la base des exemples développés plus loin dans cette section, on peut considérer que le guide a surtout une fonction conative même s'il prétend avoir une fonction principalement informative, tout en remplissant une fonction métalinguistique pour la partie de son lectorat qui voudra l'analyser plutôt qu'apprendre de lui.

Si le guide oriente le lectorat dans l'espace (matériel ou conceptuel) en ce qui concerne un enjeu donné, c'est qu'il donne un métalangage utile au déchiffrement et au repérage dans cet espace selon des balises historiques, idéologiques et politiques qu'il énonce clairement. À ce titre, les guides de communication inclusive ne prétendent pas, pour la plupart, avoir une valeur pérenne et généralisable, mais plutôt à permettre au lectorat de « s'en sortir sur le coup », pour peu que celui-ci s'accorde avec les principes qu'ils énoncent et mobilise ses connaissances préalables. Par exemple, le guide de la CDEC insiste sur le fait qu'en matière de stratégies de communication inclusive, « [i]l n'y a pas de règles absolues. Le tout est d'user de bon sens pour s'assurer de l'inclusion autant que de la clarté de l'information. » (CDEC 2020 p. 18), de la même manière que le guide d'écriture inclusive de *FéminÉtudes* répète à quatre reprises à travers ses vingt pages qu'« il est important de comprendre que l'écriture inclusive est en constante évolution et que les exemples illustrés ne sont qu'une petite partie de ce qu'il est possible de faire avec le langage épïcène », assumant que ses propositions, aussi pertinentes soient-elles dans le contexte universitaire québécois francophone en 2020, deviendront rapidement caduques : « [d]'ici quelques années (et même quelques mois!), de nouveaux termes inclusifs apparaîtront ainsi que de nouvelles façons de féminiser. C'est ce qui est fascinant! » (Agin-Blais *et al.* 2020, p. 17). Cette orientation pragmatique peut être relevée dans la plupart des guides de communication inclusive qui traitent de la représentation du genre en langue française et qui ont paru dans les dernières années (voir, par exemple, Université de Québec 2021 et INRS 2021).

Plus encore, de nombreux guides de communication inclusive énoncent des recommandations appuyées par des sources et des exemples, mais insistent aussi sur les variations de l'usage à l'aide d'encadrés et de notes. À la manière du manuel scolaire ou du guide touristique, le design graphique du guide met en valeur les exceptions à une règle, mais dans le guide, ce procédé sert tout autant à clarifier l'information qu'à relativiser l'importance de la règle. Par exemple, le *Guide de communication inclusive* publié par le réseau de l'Université du Québec (2021) contient plus de vingt encadrés et annexes d'une demi-page à deux pages chacun, occupant un espace important sur les soixante pages du guide. Ces

sections délimitées visent pour la plupart à souligner des règles existantes ou une tendance claire de l'usage par rapport à une norme, mais certaines effectuent le travail inverse en insistant sur la diversité des usages dans les faits, sans égard à la norme³³². En ce sens, le guide sert à agrandir le champ de « possibilités » ou « des possibles » (anonyme 2021, p. 3 ; Agin-Blais *et al.* 2020, p. 10) pour que le lectorat oriente au mieux sa pratique.

Deuxièmement, le guide convainc son lectorat d'adopter des pratiques en lui expliquant, ou plus précisément en lui enseignant, des notions et des faits dont il n'avait pas connaissance. Dans l'usage courant dans le milieu de la gestion, on entend par « guide » un document « à caractère pédagogique » dont la fonction principale est de « faciliter l'application des prescriptions d'une politique, d'une directive ou éventuellement d'une norme, sans en avoir le caractère contraignant » (OQLF 1998). En tant que document qui « recommande des politiques, des principes généraux, des pratiques, des lignes de conduite ou des lignes directrices pour des activités ou leurs résultats » (Bureau de normalisation du Québec 2007), un guide émule ou formule une prise de position quant aux pratiques à privilégier et aux attitudes à proscrire. Un guide est donc, en ce sens-ci, un relais d'une norme et un outil de diffusion de cette norme³³³. Le guide n'est pas qu'un répertoire d'informations mais bien un propos organisé pour transmettre des principes qu'il énonce, explique et justifie.

Par exemple, un guide anonyme sur le langage inclusif, autoproduit en Estrie à la fin de l'année 2020 par un collectif anonyme, propose « différentes stratégies pour utiliser un

³³² Par exemple, l'encadré sur la féminisation des titres universitaires montre que l'usage consacré est bourré d'exceptions : l'OQLF a créé « professeure » et ne reconnaît pas la forme bien documentée « professeuse », alors même qu'il reconnaît « chercheuse » et pas « chercheure » ; « auteure », un « néologisme québécois » est bien implanté, voire mieux qu'« autrice », qui n'est pas un néologisme ; alors qu'on recommande d'utiliser « le féminin ostentatoire *cheffe* pour marquer davantage le féminin », c'est le masculin-neutre qui est maintenu pour accorder un groupe mixte (2021, p. 18).

³³³ Par analogie, on peut rappeler qu'en audiovisuel, en foresterie et en mécanique, la guide est la pièce qui maintient un ruban ou un outil dans une position fixe pendant une manœuvre ou une opération : la pièce a pour fonction de contraindre le mouvement d'un objet pour arriver à effectuer la tâche. Dans le vocabulaire militaire, le guide est l'élément en tête de colonne qui dicte la vitesse de marche (*pace setter*), c'est-à-dire l'étalon qui établit la mesure du temps lors d'un parcours dans l'espace.

français écrits [*sic*] et parlé qui reconnaît et respecte les différentes expressions de genre qui existent (agenre, non binaire, two-spirit, genderfluid et autres) » (anonyme 2021, p. 2). C'est-à-dire, le guide énonce son objectif (présenter des outils de rédaction et d'expression inclusifs) en s'appuyant sur des conventions relatives à la conceptualisation du genre (la pluralité des identités et des expressions de genre) et des prémisses relatives au mandat de la langue (la représentation précise et positive de ces identités de genre). De la même manière, l'épilogue du *Guide de communication inclusive* de la CDEC résume davantage l'éthique qui motive les stratégies présentées que ces stratégies elles-mêmes en insistant sur « l'importance du langage et de ses répercussions dans les constructions mentales et les représentations sociales », notamment des femmes (Viguet 2020, p. 20). L'autrice du guide souligne que seule l'abolition des règles de grammaire qui font du masculin un générique rassemble toutes les propositions de langage neutre et inclusif sous l'égide de la communication inclusive, ce qui permet de maintenir la cohérence, sur le plan normatif, de ce phénomène « éclaté et organique » sur le plan empirique (Zaccour et Lessard 2017, citées dans Viguet 2020, p. 20).

Ainsi, le guide sélectionne des éléments, une approche et des arguments, et énonce son intention d'orienter l'usage dans le même souffle qu'il prétend ne pas affecter le libre arbitre du lectorat. Ceci est clair dans le guide de la CDEC, qui déclare son intention d'informer tout en élaborant une argumentation parmi les plus détaillées dans les guides de communication inclusive récemment publiés au Québec. L'introduction insiste en effet sur le fait que :

Ce document est avant tout un guide descriptif et non prescriptif. Il a pour vocation de présenter les différentes réflexions et pratiques autour de l'écriture inclusive et plus largement de la communication non sexiste. Il a pour but de vous aider à cheminer dans l'adoption d'une politique allant en ce sens en ayant tous les éléments en main pour adopter des règles adaptées à vos réalités et à vos besoins. (Viguet 2020, p. 4)

Pourtant, la « boîte à arguments », dans la section suivante du guide, ne présente que des réflexions et des pratiques qui soutiennent l'écriture inclusive : ses critiques internes et externes ne sont présentées que pour être désamorçées. En effet, cette section utilise une

dizaine d'objections communes à la pratique plus inclusive et non sexiste de la communication orale et écrite pour mettre en valeur des arguments pour, allant des arguments concernant l'utilité de ce changement d'habitudes à la faisabilité et la lisibilité de ces changements³³⁴, et de l'esthétique³³⁵ des nouveaux signes linguistiques proposés à leur inscription dans la continuité historique de la langue française.

La polysémie de « guide » et les énoncés que l'on peut relever dans des guides font donc apparaître le fait que le guide est un document liminaire entre norme et pratique³³⁶, tout particulièrement saillant dans le contexte de la communication inclusive puisqu'elle s'arrime à une diversité de discours normatifs sur le genre et sur la langue. En effet, cette tension apparaît parfois comme une contradiction entre plusieurs intentions énonciatives. Par exemple, l'organisme Divergenres, basé en Outaouais, compile des stratégies envisagées dans le paradigme de la créativité linguistique non binaire (*cf.* 2.2.3) sur son blogue, depuis près de cinq ans (depuis 2017-2018, à ma connaissance). Dans la version PDF (*portable document format*) de ce document évolutif, diffusée en 2021, l'organisme désigne ce relevé comme une « nouvelle grammaire » dont les « règles changent d'un milieu à l'autre » (2021, p. 5). Après avoir souligné que le but du document est de « rassembler [...] les principales

³³⁴ « Il s'agit surtout de trouver de nouvelles façons d'apprendre et de penser la langue à la base en développant de nouveaux réflexes. Les règles de proximité ou de majorité que l'on a évoquées fonctionnaient d'ailleurs auparavant et suivent une certaine logique. [...] [C]'est une nouvelle gymnastique linguistique à développer. Cela représente un défi important par rapport à nos habitudes [...] mais c'est une réforme essentielle pour l'égalité. » (Viguet 2020, p. 8)

³³⁵ « Qu'est-ce qui définit si un mot est beau ou pas si ce n'est l'usage, l'habitude qu'on en a? [...] C'est purement subjectif. » (Viguet 2020, p. 9)

³³⁶ Si l'on examine les équivalences sémantiques entre le français et l'anglais, on réalise rapidement que la traduction n'éclaire pas plus la possibilité d'isoler le propre du guide entre indicatif et prescriptif, ou entre incitation et information, pour reprendre les fonctions du langage de Jakobson (1963). Les définitions du guide en sciences de l'information et en gestion, présentée ci-dessus, correspondent toutes à l'anglais *guide* et contiennent des éléments que l'on désignerait comme *guidelines*. On pourrait avancer que le guide, en tant que document, contient explicitement ou implicitement des lignes de conduite, des énoncés de principe, mais ne s'y limite pas. C'est, plus largement, le fait de recommander des usages ou d'inviter à reproduire des pratiques *pour certaines raisons bien énoncées et appuyées par une norme*, qui fait le propre du guide. Voir, au plus proche de ce sens-ci de « guide », le *Guide de déontologie journalistique* du Conseil de presse du Québec (2015) et le *Guide de la route* de la Société d'assurance automobile du Québec (2018).

appellations qui sont utilisées au sein des communautés non binaires francophones », il annonce : « [v]oici comment s'utilise cette nouvelle grammaire » (2021, p. 5). Ainsi, le but n'est sans doute pas de forcer le lectorat à apprendre toutes ces « nouvelles règles » puisqu'elles sont instables, mais le guide peut (ou doit) pourtant être pris comme référence.

Il faut rappeler à ce point-ci que dans le cas de la « profusion de guides » (Elmiger 2021a) de communication inclusive à l'heure actuelle, la relation entre le guide et le contexte normatif qu'il relaie est moins claire qu'il n'y paraît. Un guide vient la plupart du temps expliquer des normes en vigueur pour en faciliter l'application, à l'instar du *Guide de la route* de la Société de l'assurance automobile du Québec qui présente de manière accessible et didactique le contenu le plus pertinent à l'application du *Code de la route* en vigueur au Québec :

Sans avoir la prétention d'être exhaustif, le *Guide de la route* est un condensé des principales prescriptions du *Code de la sécurité routière* et de ses règlements. Il se veut un des principaux outils de référence de tous les utilisateurs de la route, particulièrement pour les nouveaux conducteurs. Ses six chapitres exposent un éventail appréciable des obligations des personnes et des règles relatives aux véhicules [...]. (2018, p. 5)

Si dans ce cas-ci, le guide énonce le code sur lequel il s'appuie, qu'il relaie et qu'il explique, il n'y a pas de tel code dans le cas de la communication inclusive : on ne peut pas dégager une grammaire consensuelle et cohérente de la marque du genre dite plus inclusive en français, ni des principes idéologiques homogènes quant à la relation entre le genre et le genre grammatical (*cf.* chapitre 2). Qui plus est, le code en question concerne notre système de genre et la manière dont il permet ou non de se figurer le neutre : comme l'a montré le chapitre 1 de cette thèse, ce code est, pour ainsi dire, en travaux du fait de la mutation des pratiques de figuration et de la conceptualisation de corps, de parcours et d'identités historiquement marginalisés. Ainsi, dans le cas de la communication inclusive, c'est à même le guide que sont articulées les règles et les normes de genrement qui motivent des

recommandations particulières³³⁷. Le guide de communication inclusive participe donc à forger³³⁸ de nouvelles habitudes sémiotiques dans une communauté d'interprétants hétérogène³³⁹.

Je suggère de considérer cette tension comme le trait distinctif du guide dans le contexte de la communication inclusive : ni plaidoyer³⁴⁰, ni énoncé d'une loi³⁴¹, le guide émet des propositions, ce que l'on peut comprendre en reprenant librement son sens peircien d'interprétant second (dicisigne ou proposition). En effet, le guide formule un commentaire sur des signes *en-deçà du général*, qui ne peuvent être efficaces hors de leur contexte d'émergence et d'usage, et qui ne constituent pas des interprétants finaux ou de nouvelles conventions. En tant que photographies d'une sémiologie en cours, la plupart des guides de

³³⁷ D'autres types de documents comme des essais, des articles de presse, des publications sur des blogues et des textes littéraires sont aussi cités à l'appui du propos dans les guides, bien entendu. Par exemple, le *Manuel d'écriture non sexiste* de Lessard et Zaccour (2017) est cité directement et inclus dans la liste des références dans sept des neuf guides que j'ai retenus pour l'analyse présentée dans le chapitre suivant. Ce que j'affirme ici, c'est plutôt qu'aucune de ces références seules ne suffit pour énoncer des normes de communication inclusive, non sexiste ou neutre : le guide effectue alors un travail de compilation stratégique de l'information.

³³⁸ Je reprends ici l'expression « forgeurs de langue » employée par Gingras (2009, p. 15).

³³⁹ L'intitulé récurrent « petit guide » révèle le statut transitoire du guide et le caractère singulier de sa démarche. Il s'agit d'une figure rhétorique assez répandue : par exemple, l'OQLF fait un « petit tour d'horizon » des différents noms de la rédaction inclusive dans sa notice de désambiguation (2019b) plutôt qu'un « tour d'horizon », l'objectif étant seulement de donner un aperçu du sujet à *toutes fins utiles* et non pas d'écrire une encyclopédie. Le guide est souvent « petit » lorsqu'on regarde du côté des publications essayistiques et des chroniques (Viennot 2018, anonyme 2017, anonyme 2021, etc.), ou du moins, on présente « un guide » et pas « le guide » sur le sujet à l'étude (Serano 2016, par exemple). Ces qualificatifs mettent l'accent sur l'avis qui est donné plutôt que sur l'exhaustivité du contenu (*cf.* 2.2 sur l'épithète « petit »). Sans élaborer davantage une analyse rhétorique, l'effet d'irrévérence et la feinte d'une posture humble sont des effets intéressants de ces figures du discours.

³⁴⁰ Deleuze utilise la jurisprudence et le groupe d'utilisateurs comme figures pour mettre en valeur la nécessaire créativité à la source de la mutation des normes et, plus particulièrement, des lois (1995, 2004; voir aussi Sauvagnargues 2007, 2008 et Lefebvre 2005, 2008). Si le guide tel que je l'envisage dans cette thèse ne peut être identifié à la jurisprudence, ces sources ont contribué au choix des guides comme cas à l'étude.

³⁴¹ Certains guides incluent même un avertissement de contenu pour se dédouaner, comme le guide du GAIHST : « Ce document est uniquement un instrument d'information; son contenu ne saurait d'aucune façon être interprété ou considéré comme un exposé complet du droit ni comme une opinion ou un avis juridique de l'auteur à l'égard de cas factuels précis, ou à l'égard de l'un ou de plusieurs des points de droit mentionnés. Les exemples mentionnés ne sont pas exhaustifs et sont uniquement dans le but d'alimenter les discussions. » (GAIHST 2020, p. 2)

communication inclusive acceptent la multiplicité des pratiques de nomination et la cohabitation de plusieurs usages répondant aux enjeux de la langue française dans des perspectives féministes, queers et trans.

En conclusion, si le fait d'identifier le guide de communication inclusive comme un type de document reste difficile, du fait de la diversité des formats, de l'autorat, des plateformes de diffusion et des modes de circulation, il est possible de caractériser le mode d'énonciation du guide comme une manière d'inviter le changement ou un renforcement de pratiques tout en n'arrêtant rien, sans fixer une seule bonne pratique ou exclure d'autres propositions. C'est tout d'abord ce registre du guide entre le descriptif et le prescriptif, entre la pratique et la norme et entre le particulier et le général qui en fait un objet privilégié pour l'étude de la sémiotisation du genre dit neutre dans la communication inclusive. Alors que presque tous les guides de communication inclusive que j'ai pu relever mettent en garde contre l'idée qu'ils seraient complets ou valables au-delà de leur contexte temporel et géographique de production, cela ne les rend pas moins efficaces, mais renforce plutôt leur utilité car ils *assurent* par là-même qu'ils incluent des informations pertinentes et *réassurent* le lectorat à cet égard. Or, ceci signifie qu'un document n'est un guide que s'il produit les conditions pour que le lectorat croie l'auteur·rice du guide, c'est-à-dire, qu'il faut caractériser le guide aussi comme un lien privilégié entre son autorat et son lectorat.

3.3.2 *Qui se fait guide?*

Ce qui définit un discours comme « guide », c'est aussi le statut spécifique de l'instance d'énonciation et l'autorité qui lui est octroyée. En caractérisant l'autorat, les références et l'action du guide, cette section explore l'aspect de la production du guide de communication inclusive qui concerne l'instance d'énonciation, c'est-à-dire l'instance qui articule le propos du guide. Cette réflexion met en lumière l'intérêt de privilégier l'étude des guides de communication inclusive pour répondre à la question de savoir, non pas quels sont ni d'où viennent les signes linguistiques proposés dans une approche plus inclusive de la marque du

genre (grammatical), mais bien comment ils s'articulent aux habitudes de signification qui ont cours en matière de genre et de genrement.

Qui consulte un·e guide?

Nom commun épïcène à genre variable, « guide » désigne une « personne qui accompagne pour montrer le chemin » (*Le Robert 2022c*). Cette personne connaît le terrain, les techniques de navigation dans un espace (un·e guide de montagne, par exemple), ou le code qui s'impose dans une communauté donnée (la Société d'assurance automobile du Québec, par exemple). Ainsi, en règle générale la relation de pouvoir entre la personne ou l'institution qui guide et les personnes qui font appel à elle est asymétrique. Cette asymétrie concerne autant les connaissances de chaque partie que leur autorité concernant le sujet³⁴². Dans les paragraphes qui suivent, je montre qu'en matière de communication inclusive, l'autorité des guides est une autorité qui a une expertise reconnue de par son identité³⁴³ ou sa relation avec certains groupes sociaux concernés, c'est-à-dire, qui s'exprime en tout connaissance de cause. Il est donc impossible de dépersonnaliser la production et la valeur du guide de communication inclusive, c'est-à-dire de l'interpréter sans prendre en compte qui le produit et dans quel contexte.

Qu'ils soient rédigés par une seule personne ou à plusieurs mains, les guides de communication inclusive sont le plus souvent conçus en collégialité³⁴⁴. Lorsque l'autorité des

³⁴² Vu sous l'angle de la théorie de la performativité du langage, on parlerait ici de la capacité du guide à produire des énoncés heureux qui remplissent les conditions de félicité de l'énoncé (Austin 1970, p. 43-44).

³⁴³ Dans cette thèse, je ne peux pas faire une analyse différenciée selon les sexes (ADS ou ADS+) de l'autorité des guides, ni analyser la production des guides au prisme de la division sexuelle du travail, mais force est de remarquer qu'une recherche dans les informations disponibles publiquement en ligne laisse à penser que la grande majorité des auteur·rices des guides de communication inclusive sont des femmes et des personnes non cisgenres.

³⁴⁴ Par exemple, deux guides retenus pour l'analyse présentée dans le chapitre suivant sont rédigés principalement par une personne nommée dans les crédits au début du guide (Viguet 2020, UQ 2021), mais ces guides sont rédigés à la première personne du pluriel ou avec des formulations impersonnelles, comme les guides anonymes. Le guide de l'UQ, rédigé par Julie Gagné, est « développé par la communauté de pratique en équité, diversité et inclusion (EDI) du réseau de l'Université du Québec », c'est-à-dire par une « équipe-réseau » et des « partenaires du milieu » (2021, p. 2). Certains guides nomment la personne-ressource ou responsable du projet dans lequel s'inscrit la production du guide sans l'indiquer comme autrice. C'est le cas du Groupe d'aide

guides n'est pas relié à un seul nom, je constate que l'identité des personnes en charge de sa conception et de sa rédaction est tantôt indiquée, tantôt omise, pour des raisons qui semblent plus éthiques et stratégiques qu'éditoriales ou pratiques. La plupart des guides de communication inclusive issus du milieu universitaire s'appuient sur les travaux d'un comité de rédaction nommé au long et reconnaissent la contribution de réviseur·euses sollicité·es auprès d'organismes communautaires, d'institutions universitaires et de réseaux militants, ce qui reflète un point de vue féministe sur la reconnaissance des savoirs³⁴⁵. Les documents autoproduits, issu de locutorats auto-identifiés comme queers, non binaires ou alliés, tendent à demeurer anonymes, au même titre que ceux qui sont émis par des institutions scientifiques ou étatiques (par exemple, INRS 2021), mais on ne retrouve pas dans ces derniers le soin d'indiquer, en note ou en avant-propos, des informations sur l'identification de l'autorat à certaines identités concernées ou causes féministes et LGBTQ+³⁴⁶. Certains guides issus du milieu communautaire adoptent les façons de faire institutionnelles. À l'instar des notices de la Banque de dépannage linguistique de l'OQLF, où les linguistes qui effectuent les mises à jour des entrées ne sont pas nommé·es, les guides produits par Divergenres (2021) et Egale conjointement avec la Fondation Émergence (2020) omettent toute information en lien avec l'autorat. C'est alors le nom de ces organismes et leur mission en lien avec l'inclusion des groupes sociaux LGBTQ+ qui valident la crédibilité des informations contenues dans leurs guides. Quelle que soit la stratégie privilégiée, le plus souvent, l'autorat des guides de communication inclusive est explicitement relié aux communautés féministes, non binaires,

et d'intervention sur le harcèlement sexuel au travail (GAIHST) qui nomme l'agente de programme de sensibilisation Noémie André comme la personne-ressource pour son projet « Ça fait pas partie d'la job! » à l'origine du guide *Comment rendre son vocabulaire plus inclusif au travail? Pour un meilleur usage de la langue française et une reconnaissance de la diversité des identités et des expressions de genre en milieu de travail* (2020).

³⁴⁵ Les associations universitaires se situent systématiquement, par des notes comme « Ce guide a été rédigé par des personnes queer, non binaires et cis-alliées » (Agin-Blais *et al.* 2020, p. 2). Le groupe Féministes en mouvement de l'université Laval (FEMUL) remercie nominativement ses neuf auteurices et souligne le travail de son comité plus large en début de guide, « une association étudiante féministe intersectionnelle et mixte » de l'Université Laval (FEMUL 2020, p. 2).

³⁴⁶ L'identification de l'autorat se fait alors le gage du souci qui est accordé au sujet : « Ce zine a été fait par plusieurs personnes de genres divers et avec des intérêts différents, ce qui a grandement aidé ce zine à être ce qu'il est » (anonyme 2021, p. 2).

trans et queers qui sont à l'origine des stratégies identifiées au chapitre 2 de cette thèse³⁴⁷, à l'exception des guides émis par des institutions dont le mandat ne rejoint pas l'inclusion LGBTQ+ de manière prioritaire. Ainsi, les caractéristiques de l'autorat des guides indiquent qu'il faut nuancer le schisme encore fréquent entre milieux de production institutionnels et engagés—que l'on retrouve à même les guides par ailleurs (INRS 2021, p. 1 ; Viguet 2020)—pour plutôt différencier les guides en fonction du profil et du positionnement de leur autorat.

Les guides de communication inclusive interpellent parfois leur lectorat de manière personnalisée. Dans quelques cas, il ne s'agit pas que d'un usage de l'impératif pour présenter des suggestions de pratique— « Abandonnez l'usage du masculin générique », par exemple—mais aussi d'encadrés exclamatifs qui humanisent l'autorat du guide en oralisant le discours. Par exemple, pour présenter des « néologismes et des mots non binaires faciles à utiliser et à introduire dans votre vocabulaire », *FéminÉtudes* souligne :

Il s'agit d'une habitude qui, au début, demande des efforts, mais qui devient simple à intégrer avec le temps et qui vous permettra d'être une personne plus inclusive!

N'oubliez pas d'utiliser les bons pronoms! Posez simplement la question: « Quels pronoms souhaites-tu/souhaitez-vous que j'utilise? Comment souhaites-tu/souhaitez-vous que je te/que je vous genre? » (2020, p. 14)

Si les guides issus d'institutions publiques, visant à outiller son personnel, présupposent un lectorat extérieur aux instances de production de ces signes inclusifs et neutres, ils accordent souvent une grande importance au confort du lectorat. L'équipe-réseau en charge de la production du guide de communication inclusive de l'UQ (à l'attention d'unités de l'INRS, de l'École nationale d'administration publique et de la TÉLUQ entre autres) accompagne son

³⁴⁷ Il ne s'agit pas d'un phénomène nouveau. Par exemple, le *Guide de féminisation ou la représentation des femmes dans les textes* de l'UQAM (Lamothe *et al.* 1992) remerciait la participation de l'Institut de recherches et d'études féministes de cette université, et il avait été révisé par Céline Labrosse, une linguiste qui a par ailleurs publié un essai issu de sa thèse *Pour une langue française non sexiste* (1996, révisée et rééditée en 2021).

lectorat dans la sortie volontaire de sa zone de confort : « destiné à toute personne qui souhaite améliorer sa façon de communiquer pour la rendre plus inclusive et respectueuse de tous et toutes » (2021, p. 7), ce guide insiste à trois reprises sur l'« effort conscient » (2021, p. 44-45) que nécessite la communication inclusive (sans dire pour qui). Il est évident de par cette formulation que le public cible de ce guide n'est pas à l'aise ni familier avec le sujet. Dans d'autres cas, le guide présuppose un niveau de connaissances de la part de son lectorat, voire sa participation active à l'enrichissement du contenu du guide. Par exemple, le *petit Dictionnaire et petite Grammaire de langage Inclusif* contient un espace dédié imitant une page de calepin de notes, intitulé « Ajoute tes idées », situé à la suite de la section qui présente des propositions d'expression neutre en joual (2021, p. 11) et avant le mot de la fin qui définit la langue et réitère son rôle dans l'expression du genre (2011, p. 12). En ce sens, le propre d'un·e bon·ne guide dépend autant de la qualité des connaissances de celui-ci que de la relation qu'il entretient avec le lectorat. Un·e guide de communication inclusive est un témoin privilégié de connaissances sur le genre et sur la langue, dont il atteste et qu'il relaie à son lectorat dans une relation bienveillante.

En somme, le propos du·la guide s'ajuste à une communauté de pratique, à ses intérêts et ses normes. Ainsi, le public visé par le guide de communication inclusive est annoncé, le plus souvent de manière explicite et dès les premières pages du document. La plupart des guides sont écrits de manière à être accessible à un large éventail de lecteur·rices en vulgarisant à la fois l'enjeu de la représentation linguistique des genres et le vocabulaire de la linguistique — par exemple, voir les entrées de la Banque de dépannage linguistique de l'OQLF (2019a, 2019b, 2019c) — mais les guides indiquent aussi quels milieux et quel·les acteur·rices ils visent, en les énumérant ou en appliquant l'argumentation aux réalités propres à ces milieux : la population étudiante, le corps enseignant et les communications publiques d'une institution³⁴⁸ (*FéminÉtudes* 2020, FEMUL 2020, IREF 2020, UQ 2021, INRS 2021), le

³⁴⁸ Les guides de communication inclusive visant le milieu universitaire nomment rarement d'autres professions et positions (le personnel employé, les cadres en ressources humaines, les rectorats, etc.). Or, on peut noter qu'à l'UQAM, les regroupements syndicaux des employé·es, des chargé·es de cours et des professeur·es utilisent

personnel de services publics et parapublics³⁴⁹ (UMQ 2019, Bureau de la traduction du Canada 2022, Comité pancanadien de terminologie 2022), des professionnel·les en santé, en travail social ou autre milieu d'intervention ainsi que des organismes communautaires dont la mission rejoint les populations de la DSPG (GAIHST 2020, Dufort *et al.* 2019, OTSTCFQ s.d., Clubsexu et Les3sex* 2021).

Enfin, de nombreux guides parus dans les dernières années sont produits grâce à un financement ministériel fédéral ou provincial, lequel est indiqué dans la foulée de l'indication du public cible pour souligner le besoin auquel répond le guide et pour justifier la dépense de ces fonds dans un document concernant la langue et le langage du genre. Par exemple, le guide de la CDEC découle du projet « Entrepreneuriat au féminin », financé par Femmes et Égalité des genres Canada, qui vise à transmettre des connaissances issues d'organismes communautaires, de regroupements féministes, des milieux professionnels en communication, en journalisme et en ressources humaines à un public large intéressé par la

volontiers des méthodes de rédaction épiciène et des graphies tronquées depuis au moins dix ans. La pratique s'est étendue aux cadres, aux décanats et aux rectorats par la suite. Ces deux dernières années, la pratique du dédoublement est systématique dans les communications de la plupart des services aux étudiant·es mais quelques exceptions demeurent, comme le service de soutien aux étudiants étrangers. Je souligne ces caractères évolutif et inégal des pratiques d'un service à l'autre au sein d'une même institution, non seulement pour accentuer l'impact variable des réflexions sur le genre au travail et en milieu d'études, mais aussi pour mettre en valeur la situation actuelle, en 2022 : moins d'un an après la parution du guide de communication inclusive qui s'adresse à l'entière du réseau de l'Université du Québec, il est intéressant d'observer les ajustements en cours en fonction des milieux, les pratiques demeurant hétérogènes.

³⁴⁹ Des services publics et parapublics sont explicitement visés par les guides en libre accès, mais il faut aussi mentionner que ce matériel informe les pratiques de services privés. Les conférences, ateliers et formations sur la communication inclusive, surtout en ce qui concerne le genre en langue française et à l'écrit, sont de plus en plus sollicitées depuis la fin des années 2010, ce dont je peux témoigner à titre personnel. Par exemple, comme d'autres collègues et ami·es du réseau militant féministe et queer professionnalisé·es en révision, en traduction ou en recherche, je reçois souvent des demandes de formation pour des services gouvernementaux. Certaines personnes donnent des formations à des entreprises privées, comme des compagnies de jeux vidéo américaines dont les pratiques sont déjà plus inclusives de la diversité de genre en anglais. Les formateur·ices obtiennent ces contrats de par leur visibilité dans leur milieu professionnel et leur capital symbolique, comme leur nom circule en ligne et parmi les personnes qui ont assisté à des événements qu'ils organisent. Ainsi, il est difficile de tracer la transmission des stratégies linguistiques entre les milieux professionnels et entre les sphères publiques et privées, celle-ci étant en grande partie informelle et orale. Une recherche qualitative, basée sur un corpus d'entrevues semi dirigées, pourrait recueillir des témoignages pertinents et éclairer ces dynamiques dans lesquelles les pratiques linguistiques et les savoirs sur le genre circulent entre les milieux professionnels, universitaires et militants.

représentation équitable des personnes sur le plan du genre, dans la communication écrite et orale (Viguet 2020, p. 4). Pour sa part, le guide du GAIHST, financé par le ministère de la Justice du Canada, vise particulièrement des organismes d'aide et d'intervention en matière de harcèlement au travail (organismes à but non lucratif, syndicats, entreprises) : son titre « Comment rendre son vocabulaire plus inclusif au travail? Pour un meilleur usage de la langue française et une reconnaissance de la diversité des identités et des expressions de genre en milieu de travail » est clair à ce propos. D'autres guides sont produits grâce aux fonds réguliers des institutions qui les produisent et n'indiquent pas de financement ponctuel par projet (Divergenres 2020, Egale et Émergence 2020, INRS 2021). D'autres encore sont écrits par des personnes volontaires dans leur temps libre : c'est notamment le cas des zines et des pamphlets en distribution libre (par exemple, Nule 2015, anonyme 2017, anonyme 2021) qui peuvent inspirer la rédaction de guides au sein d'institutions. Je remarque que plus les indications relatives à l'autorat et aux modalités de production et de financement d'un guide sont vagues, plus le lectorat visé est large.

Qui cite un·e guide?

Parce que la personne qui guide agit comme un relais de connaissances qu'elle relève et sélectionne pour son lectorat, il importe de souligner les contributions qu'elle cite et comment ces contributions sont incorporées dans le guide. Je présente ici l'éventail des plateformes et des types de documents que les guides de communication inclusive citent à l'appui de leur propos. Il apparaît que les sources des guides, qu'elles soient explicites ou tacites et plus ou moins identifiables, sont issues de contributions souvent éclectiques, indirectes et issues de réflexions collectives, ce qui empêche de cartographier exactement leurs influences³⁵⁰, mais

³⁵⁰ Je ne peux approfondir cette étude, non seulement parce qu'elle dépasse le champ délimité par cette thèse, mais aussi parce que la circulation en ligne et hors ligne des connaissances sur le langage et sur le genre est tentaculaire et laisse peu de traces écrites. Je rends compte de ces traces qui sont les plus accessibles, c'est-à-dire les sources citées par les guides eux-mêmes. Il s'agit d'un enjeu relevé par d'autres chercheur·es qui s'intéressent aux guides. Par exemple, dans la chronique citée plus haut (cf. 4.1.1), Elmiger suppose, pour le contexte français, que la pérennisation de l'appellation « inclusif/inclusive » est surtout tributaire de l'influence des travaux du Haut Conseil à l'égalité entre les femmes et les hommes (2015) et du *Manuel d'écriture inclusive* de Mots-Clés (Haddad 2016) mais il soulève dans une note de fin qu'il ne peut prouver cette affirmation « car

met aussi en valeur le fait que les guides sont des lieux de passage entre différents milieux de production des savoirs.

Dans une section bibliographique ou dans le corps du texte³⁵¹, la plupart des guides rassemblent des références éclectiques, à commencer par des ressources écrites : il s'agit surtout d'autres guides de communication inclusive et de directives sur la langue provenant d'institutions universitaires ou étatiques francophones³⁵², d'articles de presse documentant des usages ou énonçant des recommandations, ainsi que des publications universitaires, des manifestes et des pages de blogue. Une recherche rapide confirme que la plupart de ces ressources sont disponibles en ligne en libre accès ou en librairie au Québec. De plus, si de nombreux guides accordent autant de place à l'énumération des ressources sur lesquelles leurs recommandations s'appuient qu'aux recommandations elles-mêmes, peu d'entre eux hiérarchisent ces sources en fonction du milieu d'émergence de la contribution (scientifique, communautaire, ressources humaines, etc.) ou de la plateforme sur lesquelles elles sont diffusées³⁵³.

il est difficile de reconstruire la filiation des influences (des guides, mais aussi d'autres documents, événements et prises de position) avec précision. » (2021a).

³⁵¹ La majorité des guides de communication inclusive produits au Québec dans les dernières années comportent une ou plusieurs sections dédiées à l'énumération de leurs sources. C'est le cas pour six des neuf guides retenus pour l'analyse présentée dans le chapitre suivant—alors que d'autres optent pour un référencement au fil du texte (Divergenres 2020 et anonyme 2021) et un seul omet de citer ses sources (GAIHST 2020). La plupart citent certaines de leurs sources directement dans le corps du texte pour souligner leur valeur. Par exemple, Divergenres reconnaît le caractère central des ressources listées sur le blog « La vie en queer » dans l'élaboration de son guide dans une lettrine plus grosse et en couleur à la fin de la première page du guide. Ainsi, il est possible de retracer l'influence transatlantique de ce blog à travers cet import, puisque Divergenres forme des organismes et des associations en matière de langage inclusif qui produisent à leur tour des ressources à ce sujet (FEMUL 2020, par exemple).

³⁵² Peu de guides se limitent à des sources locales et la plupart rassemble plutôt des sources francophones sans égard à leur pays d'origine. Je remarque, de plus, que certains guides produits au Québec valorisent des sources qui concernent le débat sur l'écriture inclusive en France et mettent de côté des sources autant sinon plus récentes sur la situation au Canada et au Québec (voir, par exemple, Viguet 2020 ; Egale et Émergence 2020).

³⁵³ Par exemple, le guide de la CDEC cite de nombreuses sources pour soutenir son propos, dont beaucoup de publications françaises (Groussin 2019, La Documentation française 2016, Haddad 2016, Tiphaine D 2019) et quelques notices émises par les gouvernements fédéral et provincial. Au-delà de la rédaction épicienne et de la féminisation des textes, le guide se base surtout sur des articles rédigés par des expert·es (Aussant 2019, Ashley 2017, etc.) mais aucune source n'est donnée à l'appui d'usages comme les pronoms neutres.

Quelle que soit la méthode de référencement des sources et le type de sources citées, les guides de communication inclusive reconnaissent parfois le travail d'un organisme ou d'une personne qui les a formé·es au début ou à la fin du document. Par exemple, de nombreux guides sont produits sur la base de contenus délivrés dans des ateliers de rédaction féministe et inclusive³⁵⁴ et des formations d'organismes communautaires sur la diversité des genres, lesquels sont parfois mentionnés dans le paratexte (dans les crédits, en annexe ou dans une liste de ressources complémentaires reliant le guide à des sites web d'organismes). Par exemple, FEMUL (2020) remercie, dès la page d'introduction de son guide, Divergenres pour la formation que l'organisme leur a donnée, ainsi que la collaboration de Morgane Viguet, autrice du guide de la CDEC. Le guide de l'UQ (2021) indique dans une note de fin (plutôt que dans la liste des sources de l'ouvrage) la référence à un atelier de rédaction féministe (Bourget-Lapointe et Crémier 2019). Ainsi, si les guides incluent rarement dans leurs références bibliographiques des ouvrages autopubliés et des travaux relayés à l'oral (conférences, présentations, panels, consultations, conversations), les guides font tout de même passer dans l'écrit des savoirs sur le genre et des approches pédagogiques de la communication inclusive qui circulent tout d'abord dans des interactions orales.

De plus, bien que les pratiques varient grandement à cet égard³⁵⁵, la majorité des guides que j'ai relevés au cours de ma recherche accorde une grande importance à la reconnaissance explicite des sources de leur propos. C'est le cas surtout pour les guides qui se positionnent

³⁵⁴ Analyser les ateliers d'écriture, les conférences, les séances de groupes de recherche et les ateliers de discussion à l'origine de guides de communication inclusive eut été très pertinent, mais cette tâche aurait requis une grille d'analyse bien différente, sans parler d'un protocole de recherche qui respecte la confidentialité et le consentement des participant·es. Il s'agit d'une piste de recherche postdoctorale.

³⁵⁵ Dans de rares cas, aucune référence n'est donnée à l'appui du propos et des stratégies présentées dans un guide, surtout lorsqu'il doit servir d'outil pratique plus que d'ouvrage de référence. Par exemple, le GAIHST (2020) recommande la consultation du lexique en ligne de la Fondation Émergence mais les sources des statistiques sur la discrimination à l'égard des personnes trans au travail (2020, p. 4) et les stratégies de rédaction et d'expression plus inclusives qu'il présente ne sont pas indiquées dans le document. Dans plusieurs fanzines, sur les affiches et sur les blogues concernant la rédaction épiciène ou la création d'une catégorie de genre neutre en langue française, les références sont rares aussi, que ce soit pour des raisons esthétiques comme le manque d'espace, des raisons pragmatiques comme l'évidence que les usages documentés n'ont pas d'autorité précis, ou encore des raisons politiques comme le désir d'affirmer tout d'abord que la langue appartient à son locutorat.

comme féministes (par exemple, anonyme 2021, Clubsexu et Les3sex* 2021) et ceux qui émanent des sphères universitaires féministes (*FéminÉtudes* 2020, UQ 2021, Lessard et Zaccour 2017, etc.). L'effort de référencement de multiples formats de documents en ligne et hors ligne demande une connaissance et une aisance dans l'usage des styles de référencement. Les guides qui peuvent déployer cet effort rendent compte de leurs lectures en tout genre (recherche universitaire, poésie, roman, essai) de manière aussi détaillée que possible, prenant parfois plus de place que la présentation de contenus clés dans le guide même. Néanmoins, les références données concernent rarement toutes les propositions avancées dans le guide et plusieurs recommandations s'appuient sur des connaissances communautaires qu'il n'est pas facile de citer dans un format académique³⁵⁶. Ainsi, le sérieux dans la présentation des sources fait plus qu'inscrire les affirmations des guides dans leur contexte, puisqu'il renforce aussi la crédibilité du·la guide, et ce, même si ses sources principales sont plus ou moins « citables ».

Que peut un·e guide?

Certaines institutions favorables à la modification des pratiques linguistiques en matière de représentation du genre sollicitent parfois des personnes concernées afin d'adapter leurs recommandations officielles et produire des guides de meilleures pratiques. Par exemple, c'est le cas du Bureau de la traduction du Canada, qui a fait intervenir plus de mille expert·es sur des sujets liés à l'équité, la diversité et l'inclusion en vue de la publication de son tout dernier guide (2022). Ces personnes identifiées comme expertes se voient ainsi donner une plateforme pour formuler des propositions ou voient leurs propositions relayées, surtout en tant que témoignages personnels lorsqu'elles ne sont pas employées par une institution ou

³⁵⁶ Par exemple, *FéminÉtudes* propose l'agglutination des terminaisons masculine et féminine sans marque typographique comme méthode de rédaction non binaire : « maîtresse, contentente, première » ; ce guide propose aussi l'ajout d'un x de terminaison et l'usage de graphies tronquées avec le point médian quand la terminaison est trop lourde (Agin-Blais *et al.* 2020, p. 9). Toutes ces options sont présentées sans référence explicite. En me basant sur la liste de références donnée à la fin du guide et avec mes connaissances préalables des systèmes qui sont proposés actuellement, j'infère que plusieurs de ces suggestions s'inspirent ou reprennent directement le système d'Alpheratz via l'article d'Ashley qui le relaie (2019), mais il est tout aussi possible que les auteurices aient aussi formulé des contributions originales.

détentrices d'un diplôme validant leurs connaissances. Dans ce cas, c'est un bagage de savoirs expérientiels qui est demandé par des institutions, qui ne pourraient pas établir de règles réalistes, notamment en matière de terminologie de la diversité de genre, sans les connaissances exactes et actuelles issues de cette « diversité ». En ce sens, l'autorité du savoir sur le genre est placée entre les mains d'individus sur la base de leur identité de genre et de leurs connaissances relatives aux stratégies linguistiques dites neutres et inclusives. Il s'agit de personnes visibles dans l'espace public, médiatique ou universitaire. En effet, ce sont des activistes ou des chercheur·es qui sont sollicité·es pour guider des changements de pratique. Les connaissances théoriques en lien avec le genre et l'autoréflexion sur son propre genre sont souvent des critères plus importants que l'expertise en matière de transmission des connaissances ou au sujet du langage du genre (en linguistique, en sociologie ou toute autre discipline). Si l'on peut considérer ces contributeurices comme des guides, alors il est possible d'affirmer que la valorisation du point de vue des guides concerné·es repose alors sur la singularisation de leur point de vue particulier, ce qui implique une ambiguïté du positionnement de guide : le pouvoir octroyé au guide est précaire, mais, le plus impersonnel il se fait pour contrer la cooptation de ses connaissances situées ou contribuer d'autres connaissances, le moins claires ou crédibles sont ses contributions.

Je m'attarde à ce statut ambigu de la participation des personnes concernées au premier chef par l'abandon du masculin générique, par la normalisation de la rédaction épïcène et par la recherche d'un genre neutre en langue française, non pas parce que tous les guides de communication inclusive récemment publiés au Québec seraient conçus et rédigés uniquement par ces personnes, mais plutôt parce que c'est l'appel à l'expérience de personnes concernées qui renforce la crédibilité d'un·e guide. Tel qu'indiqué plus haut, l'appui sur des écrits de personnes universitaires ouvertement féministes, trans, ou non binaires est souvent mis au premier plan dans les guides : par exemple, Lessard et Zaccour (2017) et Ashley

(2017) sont deux sources presque systématiques dans les guides de communication inclusive parus entre 2019 et 2022³⁵⁷.

Néanmoins, il faut nuancer cette dynamique de valorisation du point de vue concerné dans l'élaboration des lignes de conduite en matière de communication inclusive et, surtout, de créativité linguistique non binaire. D'une part, la lisibilité et l'intelligibilité des discours de ces personnes expertes dépendent de leur capacité à reproduire les codes des institutions à qui elles s'adressent, à commencer par la maîtrise du langage universitaire ou corporatif, entre autres critères qui excluent d'autres contributions sur la base de critères académiques, classistes ou sanistes. D'autre part, la participation de personnes concernées à l'élaboration de meilleures pratiques linguistiques dépend de la demande des institutions intéressées : les informations communiquées sont interprétées et sélectionnées par l'institution en position de pouvoir. À cet égard, les dynamiques de subordination et la cooptation des savoirs produits d'un point de vue situé trans ne sont pas inconnues des chercheur·es trans et commencent à être critiquées d'un point de vue sociologique, dans le contexte contemporain de la visibilité accrue des parcours trans et de l'adaptation des institutions francophones (Baril 2017b, 2022, Espineira et Thomas 2019, Pignedoli et Faddoul 2019)³⁵⁸.

En conclusion, les guides de communication inclusive sont d'excellents témoins de pratiques culturelles et linguistiques, non seulement locales, mais aussi en circulation entre les

³⁵⁷ Si la parole de quelques individus concernés tend à être jugée comme représentative, il faut aussi remarquer que cette parole individuelle est priorisée sur d'autres formes de contribution. On pourrait imaginer des formes de discussion collective sur l'évolution de la langue, telles que la plénière, l'assemblée ou le sondage de grande envergure. Cette méthodologie pourrait être porteuse et réaliste pour l'enquête sur les pratiques linguistiques minoritaires. Si elle n'est pas préconisée, l'enquête par sondage est une méthode qui a été utilisée pour dégager des tendances dans les milieux non binaires francophones fréquentant des réseaux sociaux en ligne comme des groupes de personnes non binaires sur Facebook. En 2017-2018, La vie en queer a en effet effectué un sondage sur la non-binarité en langue française. Les résultats du sondage ne peuvent pas être considérés comme représentatifs mais cet exemple illustre le fait que la collecte d'une multiplicité d'opinions et de pratiques linguistiques est possible dans l'optique de recenser et de solidifier certaines tendances.

³⁵⁸ On peut aussi mentionner les analyses des conditions de travail gratuit et précaire fourni par des personnes concernées pour améliorer les pratiques organisationnelles et institutionnelles (Pignedoli 2019, Jourian, Simmons et Devaney 2015). En tant qu'hôtes « inattendu·es » de l'université (Pitcher 2017 [ma traduction]), les personnes trans se trouvent souvent dans la position de devoir jouer le rôle de personne-ressource dans leur milieu de travail ou d'étude, par exemple.

locutorats francophones et entre différents « foyers » de pouvoir, pour reprendre l’analogie proposée par Foucault (1975, p. 35). En cela, il s’agit d’un objet à privilégier pour analyser la (re)sémiotisation du genre et plus particulièrement l’évolution actuelle de nos représentations du neutre. Si la question du « qui » est le territoire de la sémiotique (Deleuze 1990), l’analyse sémiotique des guides doit permettre de voir ce que les « forgeurs de langue » (Gingras 2009, p. 15), qu’ils soient nommés ou pas, font à la marque du genre. En d’autres termes, c’est dans les guides que l’on peut trouver des réponses plus précises pour qualifier la manière dont de nouvelles habitudes de genrement s’articulent.

3.3.3 *Le guide de communication inclusive comme une technologie du genre*

Comme montré plus haut (*cf.* 3.3.1), l’action du guide consiste notamment à formuler un commentaire sur des habitudes de rédaction et d’expression pour orienter la renégociation et la formation de nouvelles habitudes. Si les guides consacrent autant de place à la justification des stratégies qu’aux exemples donnés, cette justification concerne autant la langue et la représentation linguistique du genre des personnes que les dynamiques d’oppression de genre en elles-mêmes³⁵⁹. En ce sens, les guides de communication inclusive sont un indicateur, non seulement de la « gestion discursive du langage non sexiste » (Elmiger 2021a), mais aussi de la gestion discursive du genre. Dans cette section qui synthétise les apports des deux précédentes (3.3.1 et 3.3.2), je suggère de considérer le guide de communication inclusive comme une « technologie du genre » (de Lauretis 1987) en soulignant le contexte actuel de la valorisation de l’« Équité, Diversité et Inclusion » (EDI³⁶⁰) et le déploiement de la notion de stratégie dans les guides.

³⁵⁹ Huit des neuf guides retenus pour l’analyse présentée au chapitre suivant consacrent près de la moitié du document à l’argumentation sur la valorisation de la diversité des genres et l’empuissancement des femmes, dans la première section (Viguet 2020, FEMUL 2020, GAIHST 2020, UQ 2021, GAIHST 2020) ou au fil du guide (Agin-Blais *et al.* 2020, INRS Québec 2021, Egale et Émergence 2020). Je n’ai pas calculé le nombre de mots ni la quantité d’espace dédiés à la justification ou à l’explication des stratégies de manière exacte, mais je constate que dans ces guides, l’argumentation est mise en valeur et soignée à l’aide du design graphique au même titre que la description des bonnes pratiques.

³⁶⁰ Tel qu’évoqué en introduction, au tournant des années 2020, les projets reliés à l’EDI deviennent tendance. La plupart des universités québécoises et un nombre grandissant d’instances gouvernementales se dotent d’une

Dans un cadre institutionnel, les guides actuels s'inscrivent le plus souvent dans le cadre de la mise en place de mesures pour favoriser l'EDI. Par exemple, le guide de communication inclusive de l'INRS Québec est présenté comme réponse au troisième objectif que l'Institut s'est donné dans son « plan stratégique 2019-2024 », qui est de favoriser « une représentation équitable de chaque personne dans l'ensemble de ses communications » (2021, p. 1). Certains guides de communication inclusive témoignent eux-mêmes de la participation de la communication inclusive comme une dimension du chantier pour l'EDI, à l'instar du guide de la CDEC qui indique qu'écrire un guide de communication inclusive pour les communication internes et externes est une étape dans l'atteinte d'objectifs EDI (Viguet 2020, p. 22). Dans ce contexte, les guides de communication inclusive font donc partie des stratagèmes du genre mis à la disposition de dirigeant·es et de professionnel·les de divers milieux organisationnels.

Ces guides sont donc un objet d'étude privilégié³⁶¹ de la mutation des conventions en matière de genre grammatical et de genrement, non seulement car les signes qu'ils proposent se situent à la charnière du particulier et du général, en commentant sur le processus de (dé)stabilisation en cours des interprétants du genre, mais aussi car les guides sont un point de contact entre plusieurs communautés d'interprétants, dont des groupes minorisés et des instances décisionnelles. Or, la valorisation de l'expertise et de l'expérience du·la guide

politique EDI ou de documents prescriptifs pour assurer un traitement équitable et accueillant pour des personnes diverses, comme en témoignent l'Institut EDI2 à l'Université Laval et le nouveau Bureau de l'Équité, de la diversité et de l'inclusion de l'UQAM créé en 2019. Les principes et les pratiques EDI visent la non-discrimination des personnes (en fonction du genre, de l'origine ethnique, du handicap, etc.). Dans les dernières années, les organismes subventionnaires québécois se sont aussi dotés de critères supplémentaires pour évaluer l'alignement des projets financés avec les principes EDI (CRSH 2021, par exemple).

³⁶¹ J'ai conscience que d'autres objets sémiotiques ont sûrement beaucoup plus d'impact sur les politiques et la gestion de nos pratiques linguistiques que des guides communautaires et des zines. Or, il me semble que l'analyse des productions les plus influentes serait difficile dans un travail de type universitaire, ou qu'elle relèverait davantage du journalisme d'investigation : si les instances de normalisation et de terminologie font leurs propres recherches documentaires, c'est aussi par le plaidoyer, les conversations informelles et l'influence que la parole de certain·es s'imisce jusqu'aux instances décisionnelles. Il s'agit d'une documentation le plus souvent interne et confidentielle. Les guides de communication inclusive se présentent, dans cette optique, comme un pâle reflet de toutes ces dynamiques qui se jouent en coulisse; par exemple, en coulisse de la rubrique « Dans les coulisses de la langue » de la Banque de dépannage linguistique de l'OQLF.

dépend aussi de la capacité de celui-ci à arrimer le « diversity management » aux enjeux du langage inclusif³⁶² (cf. 3.3.2). En ce sens, guider la communication inclusive, c'est aussi se faire stratège du genre.

Même si elles sont tout particulièrement saillantes dans le cas de la production de guides en milieu institutionnel, ces stratégies sont tout aussi centrales dans les autres guides sur lesquels j'ai basé les remarques formulées dans les sections précédentes, quel que soient leurs milieux d'émergence, leur ton, l'identité et le statut de leur autorat. En effet, tout guide de communication inclusive dit contenir « différentes stratégies » (anonyme 2021, p. 3; GAIHST 2020, p. 2), ou plus précisément, des « stratégies de rédaction féministes, queer et antioppressives » (Agin-Blais *et al.* 2020, p. 3), de « grandes stratégies de l'écriture inclusive » (UQ 2021, p. 11) ou encore des « stratégies pour rendre son langage neutre et inclusif » (Divergenres 2021, p. 4).

Le choix récurrent³⁶³ du terme « stratégie » souligne la polyvalence des outils de la communication inclusive, entre linguistique, art guerrier et publicité. Premièrement, la stratégie, c'est l'« ensemble des choix de production linguistique en vue de mener à bien une intention énonciative » (CNRTL, 2012e). Cette définition fait écho à ma désignation des usages examinés au chapitre 2 comme des stratégies (cf. 2.1) : il s'agit en effet de ce qu'accomplissent les locuteur·ices qui mettent au point des « *do it yourself linguistic strategies (DIYLS)* » (Greco 2019, p. 14). Deuxièmement, la stratégie est aussi, dans la

³⁶² Sur ce sujet, que je ne peux élaborer dans cette thèse, les analyses précurseuses de Dan Irving (2008) et de Meg Wesling (2012) sur l'impact des politiques néolibérales d'inclusion et la capitalisation du queer seraient à réexaminer en regard des politiques EDI, alors que l'encadrement légal et la valorisation sociale des sujets trans et non binaires sont accrues et se manifestent en ressources humaines et à l'université (Busarello 2016, voir aussi David 2015, 2017). Des analyses émergentes comme celle de Abbou (2019) sur la marchandisation de la communication inclusive vont aussi dans ce sens.

³⁶³ Près de la moitié des guides sur lesquels se base mon analyse au chapitre suivant, évitent d'employer ce terme et préfèrent « méthode » (INRS Québec 2021) ou « technique » (Viguet 2020). Il est possible de spéculer une intention d'objectiver les stratégies qui visent à écrire ou s'exprimer de manière plus inclusive. Dans cette section et dans le chapitre suivant, je formule des remarques en relevant parfois des régularités sémantiques mais par manque d'espace et pour ne pas m'éloigner du problème qui fait l'objet de cette thèse, je ne m'attarde pas à une analyse rhétorique détaillée.

terminologie militaire, le fait d'identifier un ennemi à abattre et d'organiser l'offensive ou la défense face à celui-ci. Loin d'être un front commun s'attaquant à la stabilité de la langue française, les stratégies comme les DIYLS répondent à différents « ennemis » comme le masculin générique, l'articulation binaire du genre (grammatical) et la logique de la marque du genre dans la langue (cf. 2.2). Troisièmement, dans le contexte de guides commandités par des institutions, le fait de parler de stratégies d'écriture ou de communication inclusives rappelle aussi les stratégies de communication médiatiques et publicitaires, dont la connotation libérale (au sens économique du terme) se retrouve dans plusieurs guides de communication inclusive. Par exemple, dès l'introduction de son guide, l'UQ³⁶⁴ souligne l'importance de la diversité et de son reflet dans les pratiques communicationnelles comme des sources de valeur et un moteur de productivité : « le Québec est une société diversifiée [...] Cette diversité est source de richesse [...] de créativité et d'innovation. Elle favorise tant la performance des entreprises que l'excellence des milieux universitaires. Or la communication inclusive est un outil [...] » qui soutient cette diversité (UQ 2021, p. 6). Cette lecture des stratégies de la communication inclusive à plusieurs niveaux met en lumière le fait que les guides participent activement de la (re)production du système de sexe/genre.

En ce sens, poser ma question de recherche principale aux guides de communication inclusive revient à poser la question que de Lauretis posait au cinéma : « *if the deconstruction of gender inevitably effects its (re)construction, the question is, in which terms and in whose interest is the de-re-construction being effected?*³⁶⁵ » (1987, p. 24). En commentant les normes du genrement et en participant à la renégociation des règles d'accord en genre grammatical, ces guides reflètent et contribuent à la « déconstruction³⁶⁶ » et à la fabrique de

³⁶⁴ Cet exemple est une manifestation parmi beaucoup d'autres de la rhétorique (néo)libérale dans le *diversity management*. Je retiens cet exemple parce qu'il figure dans un des guides locaux les plus récents et les plus pertinents; il ne s'agit pas de déplorer le travail d'un quelconque comité EDI à l'université.

³⁶⁵ « si la déconstruction du genre produit inévitablement sa (re)construction, la question est, dans quels termes et dans l'intérêt de qui la dé-re-construction s'effectue-t-elle? » [ma traduction]

³⁶⁶ À ma connaissance, de Lauretis ne s'appuie pas sur la notion de déconstruction telle que l'entend Derrida, dans son texte, mais plutôt au processus par lequel des normes du système de sexe/genre sont critiquées et délaissées, ou du moins, par lequel elles perdent en efficacité et en prégnance dans une société. L'autrice est

ces normes et de ces règles. En ce sens, ces guides sont des technologies du genre, comme le film, le vêtement et la marque du genre en elle-même le sont.

Conclusion : recontextualiser l'analyse du langage du genre

Dans ce chapitre, j'ai cherché à définir une approche pragmatique, non pas linguistique mais sémiotique, des pratiques de genrement qui font l'objet de cette thèse. La valeur des signes linguistiques inclusifs et neutres se détermine en fonction non seulement de l'idée qu'un locuteur se fait de l'organisation sociale des genres, mais aussi de celle qu'un locuteur se fait de la langue et de sa langue, c'est-à-dire sa nature, son mandat et ses limites. En remontant à un niveau plus théorique, on a pu constater que les théories linguistiques orientent aussi l'analyse critique du genre comme système. L'analyse menée dans ce chapitre souligne le fait que l'hétérogénéité des conceptualisations du genre et du genre grammatical sont dues autant à des considérations épistémologiques sur le genre qui sont contradictoires, qu'à la mobilisation de théories sémiologiques et linguistiques distinctes. Il apparaît alors qu'il faut éviter de dissocier ce que le genre fait à nos habitudes linguistiques et ce que notre idée de la langue fait au système de genre. Ensuite, j'ai montré que l'analyse de la marque du genre en français mérite que l'on investisse la sémiotique peircienne, surtout dans le contexte multilingue et anglo-normé du Québec. J'ai présenté la sémiotique peircienne et montré qu'elle peut être mobilisée heuristiquement pour analyser le genrement d'un point de vue féministe et informé par les études trans.

Il semble possible de considérer que les discours d'expert·es en linguistique, souvent ignorants de la diversité des usages ou réfractaires à la possibilité que s'énonce la diversité des genres en français, s'appuient sur le recours à des théories qui ne sont pas accessibles à la plupart des personnes concernées par la critique : ce faisant, les théoriciens demeurent en

d'ailleurs assez critique de la déconstruction derridienne, considérant avec Rosi Braidotti qu'elle reproduit « *the mental habit of translating women into metaphor* » (Braidotti 1985, p. 34-35, citée dans de Lauretis 1987, p. 24) et efface donc la matérialité et l'historicité du sujet genré, produisant un « *deconstructed (but certainly not female) subject* » (1987, p. 24).

contrôle des analyses du phénomène, alors que les contributions théoriques des personnes concernées sont occultées. Par exemple, l'hétérogénéité des pratiques et des partis pris par rapport aux fonctions du langage, au genre et à la grammaire française dans les écrits de personnes trans ou non binaires est ignorée par certains théoriciens lorsqu'ils désignent comme « hypernominaliste » les pratiques d'énonciation du mouvement social « violent » des personnes de la diversité sexuelle et de genre (Marty 2021). Mises à part les considérations éthiques sur le traitement de ces groupes sociaux, on peut avancer que l'assignation d'un modèle sémiotique—dans le cas cité, une version extrême et prétendument naïve du nominalisme—par les détracteurs de l'affirmation trans, queer ou non binaire, est un recours rhétorique à des théories sémiotiques à des fins explicitement péjoratives et dérogatoires, qui fait fi de contributions théoriques tout à fait différentes et nuancées (pratiques d'énonciation trans, mécanismes performatifs, interactionnisme, conceptualisation du genre et du genrement) et qui ne permet pas de formuler des remarques utiles. En somme, il importe de considérer sérieusement la multiplicité des interventions sur la grammaire française, incluant les contributions théoriques sur le genre et sur le langage qui y participent, pour pouvoir comprendre la transformation actuelle de la catégorie du genre neutre. L'approche préconisée dans la deuxième partie de ce chapitre présente des outils d'analyse qui permettent de conserver « *the tension of contradiction, multiplicity, and heteronomy*³⁶⁷ » (de Lauretis 1987, p. 26) dans l'étude de la sémiotique du genre.

Enfin, j'ai soutenu la proposition d'examiner le guide de communication inclusive comme terrain de l'analyse sémiotique du langage du genre. J'ai mis en valeur l'intérêt de considérer le guide comme objet d'étude en argumentant que l'on peut analyser dans le guide des signes au seuil de la proposition à l'argument, c'est-à-dire d'un interprétant dynamique dont l'efficacité dépend du contexte d'énonciation à un interprétant à valeur générale dont on suppose pour l'ensemble du locutorat. Surtout, le guide de communication inclusive apparaît comme une technologie du genre particulièrement en vogue à l'heure actuelle, alors que des

³⁶⁷ « la tension de la contradiction, de la multiplicité, de l'hétéronomie » [ma traduction]

changements de pratique communicationnelle, voire des altérations aux règles de grammaire, s'imposent sans pour autant découler d'une loi ou d'un code unanime. L'énonciation collective permise par le guide permet de parler de signes et de pratiques qui circulent entre les communautés d'interprétants. C'est dans des documents comme les guides que l'on peut observer la renégociation du lien entre le système de sexe/genre et la marque linguistique du genre. Dans le chapitre qui suit, je propose une analyse de ces documents.

CHAPITRE IV

GUIDER L'ÉPICÈNE : GENRES NEUTRES EN TOUT GENRE DANS LES GUIDES DE COMMUNICATION INCLUSIVE

Puisqu'il faut bien trancher [...]. (OQLF 2019b)

On vous propose ici un petit lexique neutre et inclusif pour que, tranquillement, on apprenne toutes à se sentir à l'aise comme des poissons dans l'océan des possibilités de genres. (anonyme 2021, p. 3)

En concevant le guide comme une technologie du genre que l'on met de plus en plus fréquemment à contribution de nos jours pour encourager des pratiques de communication inclusives sur le plan du genre, ce chapitre considère le guide comme un témoin de la sémiotisation du genre, puisqu'il invite à la renégociation d'habitudes en commentant sur le contexte qui justifie ses propositions, sans pour autant fixer un code. Dans la première partie de ce chapitre (4.1), j'examine *comment* le genre est sémiotisé dans ces guides puis, dans la deuxième partie (4.2), j'analyse *quels* sont les effets de sens retenus du neutre et de l'épicène dans les guides. Il s'agit ainsi d'isoler plusieurs faisceaux de la sémiotisation du genre neutre à l'œuvre actuellement. Je m'inspire ici des métaphores de la pierre de Rosette et de l'hologramme, employées par Dian Million, qui propose de considérer l'intervention politique et les productions culturelles des femmes autochtones—c'est-à-dire la stratégie et les motivations de leur action collective—sans l'inscrire d'emblée dans le script thérapeutique habituel. Il s'agit pour elle de « prendre au sérieux » la multiplicité des langages de cette action et les dynamiques de pouvoir dans lesquelles celle-ci s'imbrique :

[t]he term Rosetta stone alludes to a linguistic keystone containing more than one language, the possibility of translation, if one language is known, to unlock others present that are necessary for meaning. I may use another metaphor as well: hologram.

*A hologram is a trick of illumination, a capturing of light that contains many facets of an image, each containing a whole picture, depending on scale recognizable or unrecognizable*³⁶⁸. (2014, p. 25)

Il s'agit ici de rendre compte de nuances dans l'éthique des guides à l'analyse et de prendre du recul par rapport au scripts habituels qui sont mobilisés pour commenter le langage inclusif et le genre neutre. En ce sens, ce chapitre contribue à projeter un hologramme du « langage inclusif » ou « sémiotisation du genre par néologismes pronominaux et autres bidouillages grammaticaux » en isolant plusieurs de ses faisceaux, sachant bien que d'autres encore sont nécessaires à l'apparition de l'objet et se gardant bien de prétendre pouvoir produire un compte-rendu exhaustif de cet objet.

Je m'intéresse aux effets de sens iconiques des signes inclusifs et neutres, aux aspects indiciaires des recommandations de rédaction et d'adresse inclusives et, enfin, à l'émergence de conventions symboliques relatives au système de genre. Je ne distingue pas la présentation et l'analyse des documents que je relève parce que la cohérence du corpus est le résultat d'un travail d'analyse. Ce faisant, je tente de mettre en valeur non seulement *l'efficacité* sémiotique des signes inclusifs et neutres, mais aussi la *multiplicité* des fonctions de ces signes. La conclusion du chapitre répond à la question de recherche posée dans cette thèse sur la base des documents analysés dans ce chapitre.

³⁶⁸ « [L]e terme “pierre de Rosette” évoque une pierre de voûte linguistique qui contient plus qu'une langue, la possibilité de traduire si une seule langue est connue, pour déchiffrer d'autres langues qui sont présentes et nécessaires à l'émergence du sens. Je pourrais aussi utiliser une autre métaphore : l'hologramme. Un hologramme est un jeu d'éclairage, une capture de la lumière qui contient plusieurs facettes d'une image, chacune contenant une image complète en elle-même, reconnaissable ou non selon l'échelle » [ma traduction]

4.1 « Iel, al, ielle, ul. Nommez-vous, on va bien s'accorder.³⁶⁹ » : modulation des habitudes de genre

En analysant le propos des guides de communication inclusive, cette première partie du chapitre a pour but d'apporter des éléments de réponse à la question de savoir *comment* les normes du genre et de l'usage du genre grammatical à l'écrit sont affectées par le neutre et façonnent le neutre. Premièrement (4.1.1), la sémiotisation d'autres genres passe par la mise en avant de la dimension iconique des signes linguistiques. Je montre en quoi c'est ce travail au niveau iconique de la signification qui contribue à forger des effets de sens neutres ou inclusifs. Deuxièmement (4.1.2), la renégociation des normes d'attribution du genre passe par la normalisation de pratiques de genre issues à la fois des milieux trans et de valeurs féministes. Je montre en quoi les guides de communication inclusive sont des révélateurs de convergence entre des courants philosophiques et politiques historiquement irréconciliés (par exemple, Namaste 2000, 2009, 2015; Baril 2015, 2017a, 2017b, Whittle 2006), à savoir le point de vue trans sur le genre et les contributions féministes et queers à la critique de la marque du genre. Troisièmement (4.1.3), j'identifie une tendance à la légitimation de marques du genre ni masculines ni féminines sur le mode de la grammaire. Je considère que, plutôt qu'une critique du fonctionnement de la marque du genre, cette tendance reflète l'amendement des catégories de la marque du genre, notamment à travers la présentation et la sélection d'un ensemble de stratégies *ad hoc*, mutables et contradictoires comme des symboles du neutre (grammatical) généralisables. Quatrièmement (4.1.4), j'appuie cette analyse en montrant que le consensus sur l'inclusion linguistique passe dans une large mesure par une articulation du rapport entre le genre et la langue en anglais et sur le mode de l'extension des droits des personnes non binaires.

³⁶⁹ Ce slogan apparaît sur une série d'affiches produite par Diversité 02, un organisme sans but lucratif à mission LGBTQ+ basé au Saguenay Lac-St-Jean. Cette affiche a été publiée au printemps 2022 et accompagne le guide produit par le même organisme sur les ressources disponibles pour les populations LGBTQ+ et pour les fournisseurs de services.

4.1.1 *La langue donne à voir le genre: iconicité du genre (grammatical) neutre*

Un ensemble de réflexions sur les effets graphiques et phonétiques inclusifs ou neutres percole jusque dans les guides de communication inclusive. Dans cette section, j'avance que la mise en avant de l'immédiateté signifiante des signes linguistiques sous-tend la production d'effets de sens neutres (épicènes, inclusifs, ou spécifique aux personnes non binaires) et la légitimation de pratiques dites plus inclusives. En d'autres mots, les guides relaient dans leurs pages un commentaire sur le fonctionnement de la marque du genre aux niveaux iconique et indiciaire, lequel est à même de nous informer sur la manière dont le neutre est resignifié à travers l'élaboration de stratégies de rédaction et d'expression plus inclusives de la diversité des genres. Ce que j'essaie de faire dans cette section est donc de « commencer par là où l'on est : du sein des mots » (Lyotard 1971, p. 11) plutôt que de rabattre l'analyse du langage du genre de facto dans l'ordre du discours, ce que je fais dans les sections suivantes. Après avoir soutenu la logique de l'examen du niveau iconique de la signification lorsqu'on parle de signes linguistiques, j'explique ce que les guides de communication inclusive révèlent du travail métaphorique de la marque du genre.

L'iconicité du signe linguistique

Deux précisions s'imposent pour soutenir l'analyse des effets de sens iconiques des signes linguistiques. Premièrement, le fait d'attirer l'attention sur le fonctionnement d'un signe à un niveau « pré-symbolique » ne nie pas sa fonction symbolique principale, mais peut plutôt compléter la compréhension du signe conçu comme somme d'effets à plus d'un niveau de la signification. Deuxièmement, il faut se garder de séparer catégoriquement ces niveaux et de les hiérarchiser. Ces considérations préliminaires soulignent en quoi on peut proposer que le traitement de la marque du genre dans le guide de communication inclusive met en valeur les signes neutres et inclusifs comme des métaphores, au sens peircien.

Les signes qui font l'objet de cette thèse sont avant tout des symboles, c'est-à-dire, au niveau du représentamen, des légisignes (que l'on comprend en vertu d'une convention de lecture), lesquels se rapportent à des objets conceptuels (les catégories de genre grammatical ou le

sexe/genre des personnes, selon l'interprétant). Or, la manifestation du signe linguistique est aussi une expérience incarnée dans des actes de communication. On peut donc considérer son efficacité sémiotique aux niveaux iconique et indiciaire³⁷⁰ sans pour autant faire de contresens et oublier sa fonction symbolique (cf. l'exemple d'analyse donné dans la section 3.2.3).

Plus encore, la mise en valeur des effets de sens iconiques de signes linguistiques ne revient pas à considérer ces signes comme « dégénérés » ou comme des symboles dysfonctionnels³⁷¹. En effet, si j'ai mis de côté l'horizon de l'interprétant final dans la mobilisation de la sémiotique peircienne (cf. 3.2.2), il faut alors refuser l'idée selon laquelle le rapport entre les types de signes (icône, indice, symbole, et les autres tripartitions du représentamen et de l'interprétant) serait vertical, dans une optique de perfectionnement ou de complexification du signe. La complémentarité et la circularité des niveaux de signification me semble une considération analytique plus utile, surtout parce qu'en ce qui concerne le genre comme le langage verbal, il n'y a pas de pure icône. Des conventions sont toujours-déjà présumées lorsqu'on associe, par exemple, des phonèmes et des graphèmes en particulier au fait de se figurer un genre neutre ou une indétermination de genre. Ceci rappelle la précision de Peirce sur l'icône, qui postule la circularité et l'entrejeu des niveaux de la signification dans la production d'effets de sens, même iconiques : « [...] *a quality that [the icon] has qua thing renders it fit to be a representamen. Anything is fit to be a substitute for anything that it is like. (The conception of « substitute » involves that of a purpose, and*

³⁷⁰ Il ne s'agit pas d'une proposition originale. Voir, notamment, Jakobson (1966) qui explore l'iconicité du langage verbal en tentant une mise en rapport de la linguistique saussurienne avec des éléments de la sémiotique peircienne. Tel que précisé au chapitre précédent (cf. 3.2.3), l'efficacité d'un signe ne se limite pas à un seul niveau de la signification. La terminologie du modèle sémiotique peircien, bien qu'imposante, ne désigne pas la substance mais l'effet de signes en contexte.

³⁷¹ Pour une analyse de l'icône comme un symbole dégénéré, voir Fisette (2009, 2015). Bien que l'on puisse y voir des liens, la terminologie de la dégénérescence mobilisée dans d'autres travaux de sémiotique d'allégeance peircienne n'a rien à voir avec la notion d'art dégénéré employée par le gouvernement nazi pour évaluer la qualité et la vertu d'œuvres selon des critères sanistes, racistes et hétérocissexistes. L'exploration de cette notion de dégénérescence telle qu'elle circule dans des discours politiques et philosophiques sur la vertu des signes sera pour un autre travail.

thus of genuine thirdness.)³⁷² » (Peirce 1903, CP 2:273) Ainsi, on peut considérer le jeu de « plasticité et désir » (Lyotard 1971, p. 13) dans le réagencement de la marque du genre comme un phénomène intrinsèque à la sémiologie et non pas extérieur à la production des signes linguistiques.

Peirce appelle « métaphore » le troisième degré de l'icône : la ressemblance avec l'objet n'est pas le fait d'une analogie (diagramme) ni d'une similitude concrète (image) mais de la mise en relation avec une analogie tierce³⁷³. Il me semble pertinent dans le contexte de l'analyse de la sémiotique du genre neutre, qui fait l'objet de cette thèse³⁷⁴. Par exemple, si l'on ne peut pas affirmer une analogie spontanée entre la lettre o ou le son [o] et une figure du genre neutre—il ne s'agit pas d'un diagramme du genre—cette association s'effectue en relation avec une convention (arbitraire) qui consiste à formuler de telles associations : [i] avec le sexe/genre masculin, [a] ou [è] avec le sexe/genre féminin. Ainsi, le fait de s'intéresser non pas au côté pratique (*praxis*) mais bien à ce qu'il y a de poétique (*poiesis*, cf. 2.2.3) dans la

³⁷² « une qualité [qu'a l'icône] la rend digne, du fait-même qu'elle a cette qualité, d'être un représentamen. N'importe quelle chose est digne de se substituer à une autre chose à laquelle elle ressemble. (Le concept de « substitut » implique celui d'une visée, et donc d'une tiercéité authentique.) » [ma traduction]

³⁷³ La définition offerte par Peirce n'est pas d'un grand secours : il écrit que les métaphores sont des icônes « *which represent the representative character of a representamen by representing a parallelism in something else* » (EP 2:273), ce que j'interprète librement ici pour les besoins de cette section mais que je ne peux élaborer davantage. L'approfondissement de cette question pourra se baser sur les recherches exploratoires menées sur la métaphore chez Peirce, Eco et d'autres sémiologues (voir, par exemple, Sørensen 2011).

³⁷⁴ En termes deleuziens, on pourrait considérer la recherche graphique, phonétique et poétique en cours comme un travail diagrammatique de la marque du genre : « Le diagramme, agent du langage analogique, n'agit pas comme un code, mais *comme un modulateur*. Le diagramme, et son ordre manuel involontaire, auront servi à briser toutes les coordonnées figuratives ; mais par là même (quand il est opératoire) il définit des possibilités de fait, en libérant les lignes pour l'armature et les couleurs pour la modulation. Alors lignes et couleur sont aptes à constituer la Figure ou le Fait, c'est-à-dire à produire la nouvelle ressemblance dans l'ensemble visuel où le diagramme doit opérer, se réaliser. » (Deleuze 1981, p. 113) Si Deleuze commente ici l'œuvre du peintre Francis Bacon, on pourrait remplacer les lignes et les couleurs par les consonnes et les voyelles, ou voir comment la recherche de marques ni masculines ni féminines joue avec l'armature—le fonctionnement des pronoms, des accords et des noms—pour produire de nouvelles similitudes avec ce qui « fait » le neutre. Or, je ne pense pas qu'on devrait considérer comme analogues les effets de sens visuels et haptiques en peinture, et les signes linguistiques qui sont toujours-déjà, véritablement (*genuinely*) conventionnels. C'est pour cela que je propose de qualifier ces signes de métaphoriques.

production de signes comme les pronoms dits inclusifs et neutres, n'exige pas de scinder le figural et le discursif ni d'isoler la dimension symbolique de la signification.

Une morphologie plus ou moins neutre, une grammaire-métaphore du genre

Dans tous les guides produits par des organismes dont la mission rejoint les communautés trans et non binaires et qui formulent surtout des stratégies de créativité linguistique non binaire (cf. 2.2.3), on trouve l'argument selon lequel l'effet de sens tantôt neutre, tantôt inclusif d'une marque du genre dépend de son aspect graphique et de sa prononciation. Les pronoms autre que « il » et « elle », le lexique des relations familiales, amoureuses et professionnelles, les graphies tronquées et les terminaisons qui combinent ou délaissent les marques du masculin et du féminin se présentent comme les outils principaux d'expression du genre de ces locutorats trans et non binaires³⁷⁵.

La plupart des guides (six sur neuf dans mon corpus) cherche à promouvoir la rédaction épiciène ou la féminisation en premier lieu et résume les stratégies plus créatives et expérimentales dans un seul encadré, en annexe ou dans une section à part. Dans les trois autres guides, la présentation de ces stratégies est centrale et elle est davantage élaborée, justifiée et schématisée. Deux guides expliquent la distinction entre inclusif et neutre (Divergenres 2021, anonyme 2021) et le troisième indique quels signes sont plutôt inclusifs ou plutôt neutres (Egale et Émergence 2020). Dans les trois cas, les propositions qui combinent les phonèmes et les graphèmes masculins et féminins (« iel » et ses variantes, « ille », les terminaisons en -xe, -eurice, etc.) sont dits inclusifs de tous les genres, c'est-à-dire génériques, alors que celles qui n'évoquent pas les genres grammaticaux masculin et féminin (les pronoms comme « ol », « ul », « æl », etc.) sont dits neutres, c'est-à-dire qu'ils ne se rapportent qu'aux personnes dont le genre n'est pas binaire. En ce sens, l'expérimentation d'une « *non-binary morphology* » se détacherait d'une néologie inclusive

³⁷⁵ Davantage d'exemples de ces stratégies sont donnés dans les sections 2.1.1 à 2.1.3. J'analyse la créativité linguistique non binaire comme paradigme dans la section 2.2.3. Je définis les contributions trans et non binaires en regard de la notion de neutralité de genre dans le chapitre 1 (cf. 1.2.3 et 1.2.5).

de par l'impression qu'elle « *short circuit the binary gendered forms in nouns, adjectives, and verbs*³⁷⁶ » (Greco 2019, p. 4).

La dichotomie inclusif/neutre apparaît surtout dans la présentation de signes pronominaux à travers la citation de contributions issues de France, notamment le blog « La vie en queer » et le « système al » d'Alpheratz³⁷⁷. Or, plusieurs guides proposent une « morphologie non binaire » (Greco 2019, p. 4, ma traduction) pour l'inclusif comme pour le neutre, en s'appuyant tout autant sur ce blog et en mobilisant des notions de sémantique et d'étymologie. Divergenres énonce par exemple cette distinction entre l'inclusif et le neutre : « Contrairement à la grammaire neutre, qui utilisera plus souvent des terminaisons en S ou M (qui ramène usuellement aux racines latines), la grammaire inclusive utilisera plus souvent des terminaisons en X (souvent synonyme d'inclusion) » (2021, p. 5). Les guides du GAIHST (2020) et de *FéminÉtudes* (Agin-Blais *et al.* 2020) relient aussi la marque « x » tantôt à l'inclusif, tantôt au neutre.

Nonobstant la distinction linguistique entre inclusif et neutre, formulée de la manière la plus assertive et sérieuse possible dans le guide de Divergenres et celui d'Égale et de la Fondation Émergence (*cf.* 4.1.3), des pronoms inclusifs sont souvent employés comme neutres et

³⁷⁶ Greco commente, dans ce passage, sur les pronoms « ol », « ul », « al » et « d'autres manières de penser la morphologie non binaire », mais relie aussi ces attestations de pronoms à d'autres contributions de la part de chercheurs et auteurs féministes qui ne sont aucunement référencées dans la plupart des pratiques trans et non binaires québécoises, et encore moins dans les guides de communication inclusive québécois. Il écrit notamment au sujet du « nouveau langage « alphalecte » créé par Michèle Causse (2000) », expliquant que « [l]a lettre grecque α (alpha), le symbole d'une nouvelle humanité (que Causse nomme « néo-espèce Sapiens ») est utilisée pour court-circuiter la forme genrée de manière binaire des noms, des adjectifs et des verbes, et contre « l'androlecte » (1998) » (Greco 2019, p. 4, ma traduction). Je mentionne cela afin de ne pas donner l'illusion que son analyse porterait sur notre contexte local et de souligner que mon usage de cette référence vise à mettre en valeur un effet des stratégies linguistiques trans et non binaires. En passant, je note l'ironie de la nécessité de traduire cette excellente contribution de l'anglais vers le français, alors qu'elle est amenée par un chercheur exerçant en France et qu'elle est basée sur un corpus majoritairement en français. Passer par la *lingua franca* internationale de la recherche universitaire est le sort souvent réservé à ceux qui veulent que leurs travaux rayonnent et éveillent l'intérêt des *leading scholars* anglophones.

³⁷⁷ À ce titre, je considérerais aussi que la typologie du neutre qu'Alpheratz propose (2020), entre genre neutre binaire et genre neutre non binaire, centre l'iconicité du signe, sans l'expliquer comme telle.

utilisés spécifiquement par des personnes non binaires, ce qui est tout aussi clair à travers les guides (GAIHST 2020, Egale et Émergence 2020, CDEC 2020, etc.) qu'en pratique dans les milieux habitués à l'usage des pronoms et des accords inclusifs et neutres³⁷⁸. En somme, le commentaire relayé par les guides atteste, sans égard à la manière dont on tranche entre signes inclusifs et signes neutres, d'un travail de réactivation de la lettre (Wittig 1992, p. 65) pour « désagglutiner » (Wilchins 2013 [1997], p. 127) la production de sens sur les possibilités de genre dans le langage verbal, empêtrée dans la binarité des catégories de genre grammatical. Ce travail émerge tout d'abord à contre-courant de la généralisation ou de la systématisation de l'usage à l'échelle de la langue française « de référence »³⁷⁹ : il s'agit plutôt de se rapprocher au plus près de ce que l'on ressent en manipulant la matière linguistique.

Ainsi, la réflexion sur ce qui constitue une marque du genre neutre n'est pas arrêtée; même ces guides de communication inclusive qui présentent explicitement une réflexion sur l'expression des genres neutres n'en sont pas à promouvoir un genre grammatical neutre systématisé en langue française. Deux des guides qui s'y attardent insistent en effet sur la

³⁷⁸ Il serait très intéressant de mener des recherches auprès des personnes trans et non conformes dans le genre qui s'intéressent à ces usages et les relaient afin d'attester davantage, par écrit, les discours qui se tiennent dans nos milieux. Par exemple, selon certaines, différents pronoms vont « pencher » d'un côté ou de l'autre de l'axe binaire homme-femme de par leur sonorité. Comme l'exprime Blxck Cxsper, un musicien qui témoigne dans l'ouvrage *Afrotrans* : « Le français c'est une langue super genrée, mais s'il y a un moyen de ne pas être genré, de dire le nom à la place, surtout de préciser que je suis non binaire... Je n'aime pas trop le pronom neutre en français « iel », quand c'est dit très vite on dirait « elle ». L'anglais, c'est plus facile pour ça. » (Blxck Cxsper in Danjé 2021, p. 258) Il rappelle aussi les limites de la grammaire inclusive ou neutre comme vecteur d'émancipation : « Après, les deux sont des langages coloniaux, ce n'est pas comme si l'un de ces deux langages allait nous sauver. » (*ibid.* 2021, p. 265) Il insiste ainsi sur le prestige qui vient avec l'éloquence et la capacité à jouer dans cette langue académique et qui fait perdre de vue le motif de la lutte pour la libération des personnes de nos communautés, à commencer par les personnes trans BIPOC.

³⁷⁹ De ce point de vue qui met de l'avant l'effet de sens complet des pronoms et autres marques du genre en français, on relativise l'intérêt de chercher un signe efficace pour tout le monde : « Cette approche [systématique pour ajouter un genre neutre à la langue française dont le pronom serait « al »] permettrait l'élaboration de règles claires qui pourraient être enseignées dans le cadre du français dit « officiel ». (Ce qu'al [Alpheratz] fait dans son livre *Grammaire du français inclusif*) » (anonyme 2021, p. 10). L'organigramme qui explique la formation des terminaisons dans l'ouvrage cité est reproduit en superposition sur une image au microscope d'un pou en noir et blanc, ce qui contraste avec les collages hauts en couleur accompagnant les pages dédiées aux propositions diverses et variées dans la francophonie.

recherche en cours de traits distinctifs³⁸⁰ pour la marque du neutre. Par exemple, un collectif présente une réflexion sur la contribution du joual à la fabrique de ces marques du genre, d'un point de vue situé dans la pratique du français en région. Ce zine relaie plusieurs propositions de pronoms inclusifs et neutres sans statuer sur leurs fonctions ni les classer : par exemple, « eulles », « iel » et « ol » (2021, p. 4 et 8). « Iel » est bien le pronom le plus relayé et documenté mais il n'empêche de sa prononciation est peu fluide pour les personnes qui ne prononcent pas les diphtongues de la même manière qu'en France, en Suisse ou en Belgique³⁸¹ :

Il est joli - y'é ben cute
elle est jolie - ein ben cute
iel est joli'e - y'ein ben cute

elle a chantée [sic³⁸²] - al a chanté
il a chanté - y'a chanté
iel a chanté'e - y'al a chanté (anonyme 2021, p. 11)

Divergenres relaie aussi une réflexion détaillée sur la prononciation des voyelles associées au neutre et à l'inclusif, décisive pour bien signifier l'entre-deux ou le ni-masculin ni-féminin, dans une note au bas de la page qui porte sur les liens de parenté et les défis de l'oral :

Puisque, phonétiquement parlant, le « o » est beaucoup plus proche du « e » que du « a », il peut être interprété par mégarde pour un mot masculin et non un mot neutre.

³⁸⁰ On pourrait dire, dans une perspective saussurienne, qu'il s'agit de trouver des traits distinctifs sur l'axe syntagmatique, qui concernent le signifiant. Dans le chapitre 3, j'ai volontairement accentué un schisme entre les deux théories sémiotiques ; ici, je n'ai pas l'espace pour revenir sur les rapprochements à faire entre la notion de signifiant et celles du représentamen, de la priméité et de la secondéité. Voir les études menées par Jakobson (1966), Fissette (2009), ainsi que la lecture de Peirce par Deledalle (1978).

³⁸¹ À ce titre, le « succès » de la normalisation de « iel » est peut-être à comprendre dans le contexte colonial de la circulation des parlers des locutorats francophones : sa graphie et sa prononciation sont importées (cf. 2.1.3) et, plus récemment, validées par des institutions françaises comme le dictionnaire *Le Robert*. On peut aussi spéculer sur le caractère pédagogique de l'usage de ce pronom combinatoire qui garde la trace des deux genres masculin et féminin.

³⁸² Il n'est pas rare que des détracteurs de l'écriture inclusive pointent du doigt de telles erreurs de grammaire, comme l'accord d'un participe passé à la suite de l'auxiliaire « avoir ». La pratique n'est pas présentée comme un pied de nez au masculin générique dans ce texte, mais il semble possible de la considérer comme telle.

« Lo bénévole », peut-être [*sic*] facilement confus pour « le bénévole ». Un « ô » plus marqué comme dans « là » (à la québécoise) ou comme le « o » dans « flotte » permet de le neutraliser davantage. (Divergenres 2021, p. 11)

Deux remarques ressortent de ces passages. D'une part, contrairement à des propositions typographiques comme le æ dans le pronom non binaire « æl », ou encore le α (Causse 2000) pour la terminaison neutre (au sens défini en 1.1.2), c'est la couleur des signes à l'oral qui prend plus d'importance : axés sur des solutions pratiques pour exprimer des genres ni masculins ni féminins, ces documents confirment non seulement un travail iconique de la matière linguistique, mais aussi la place de l'oralité dans les guides qui centrent les parcours et les identités non binaires³⁸³. D'autre part, en examinant l'élaboration d'autres marques du genre, relayée par ces guides de communication inclusive, il faut relativiser la tendance à prioriser la symbolique des voyelles et des consonnes associées au masculin et au féminin en français écrit et prononcé « à la française » et souligner plutôt le travail de la matière graphique et phonétique de la langue dans l'exploration de nouvelles formes neutres dans le contexte local des locutorats francophones.

Donner à voir de nouvelles marques du genre

Si seuls ces guides (anonyme 2021, Divergenres 2021, Egale et Émergence 2020) développent à ce point le propos sur le neutre, l'idée que la marque du genre grammatical représente les personnes est la prémisse centrale de tous les guides de communication inclusive que j'ai pu relever, c'est-à-dire, le fait de dire que rendre audible et visible le genre des personnes, c'est se figurer un lien « immédiat » entre le genre et la langue³⁸⁴. Les guides

³⁸³ À l'exception de ces deux guides, la présentation d'exemples de néologismes neutres et inclusifs n'inclut pas d'informations sur la prononciation. Par ailleurs, je veux noter aussi que quelques guides, parmi ceux qui n'élaborent pas davantage au sujet de la recherche graphique et phonétique de marques du genre neutres ou inclusives, présentent une section ou des notes sur la communication inclusive dans la communication orale (UQ 2021, Viguet 2020). Dans ces guides, les recommandations et les ressources présentées sont conçues pour favoriser la juste représentation et la participation des femmes, et parfois, par extension, des personnes non binaires.

³⁸⁴ Cette remarque vaut pour tous les guides de ce corpus, quelle que soit la définition du sexe/genre et la notion de neutre qui sont sous-entendues. Par exemple, pour soutenir la pratique de la féminisation « pour une égalité inscrite dans la langue » (Viguet 2020, p. 10), la première partie du guide de la CDEC énonce clairement le fait

postulent que la langue « représent[e] » (Agin-Blais *et al.* 2020, p. 3 et 10; anonyme 2021, p. 5; Divergenres 2021, p. 2; FEMUL 2020, p. 9 et 11; INRS 2021, p. 2; UQ 2021, p. 41) ou « reflèt[e] » (Egale et Émergence 2020, p. 1; GAIHST 2020, p. 4; UQ 2021, p. 5) le genre, que la langue rend « visibles » ou donne une « visibilité » à diverses identités de genre (Agin-Blais *et al.*, p. 5; Viguet 2020, p. 5; Divergenres 2021, p. 2; FEMUL 2020, p. 7; UQ 2021, p. 6), sans s'attarder à l'explication de ce rapport en regard de la nature conventionnelle et arbitraire des signes linguistiques. Dans tous les guides, et plus clairement dans ceux qui critiquent la prescription d'un bon usage, la valeur de l'adoption d'outils linguistiques plus inclusifs repose sur la considération que la langue traduit le genre :

« Le langage est un outil qui nous permet d'ancrer notre expérience dans la réalité en la partageant avec les autres. Notre langage devrait donc évoluer au même rythme que nos expériences. C'est aussi pourquoi nous n'utilisons pas les mêmes stratégies pour nous définir, et c'est magnifique comme cela. Certaines personnes voudront utiliser le neutre, d'autres préféreront utiliser certains pronoms et alterner entre le masculin et le féminin grammatical. Tout est permis, tout est valide, tout est vrai puisqu'on le vit. » (anonyme 2021, p. 12)

En d'autres mots, nos pratiques linguistiques attestent de la construction du genre et de la (re)négociation de ses codes. On pourrait dire que ces guides appuient et relaient donc des projets féministes, queers et trans pour retravailler nos pratiques d'« index[ation] linguistique³⁸⁵ » des rapports de genre (Wittig 1992, p. xvii). Néanmoins, je suggère que le rapprochement avec le travail féministe matérialiste sur la marque du genre s'arrête là. En effet, non seulement la critique wittiguienne est formulée surtout à l'égard de « l'oppression matérielle des femmes » (Wittig 1992, p. xvii) comme classe, mais j'ai aussi l'impression

que les signes linguistiques *tiennent lieu* des dynamiques genrées : « L'écriture inclusive amène à se poser la question des inégalités au travers de la langue. » (2020, p. 5). L'autrice fait ensuite un parallèle entre le masculin-neutre et le suffrage dit universel pour illustrer l'« effet pervers d'effacer les femmes et les personnes non binaires du discours et ainsi, de renforcer les iniquités de sexe et de genre déjà présentes dans la réalité sociale » (Viguet 2020, p. 6).

³⁸⁵ Ceci rappelle que les courants théoriques et les mouvements politiques se chevauchent de manière hétérogène : ici, on peut tracer l'influence souterraine ou la convergence inattendue de la pensée féministe matérialiste lesbienne du signe linguistique dans le travail des pronoms personnels, lequel est pourtant présenté dans les guides comme étant issu des communautés trans et non binaires.

que l'on constate la reproduction, plutôt que le dépassement, de la logique de la marque du genre de la pensée *straight* (Wittig 1992, cf. 1.1.2 et 3.1.4) et la binarité des sexes/genres (ou du moins du genre grammatical) dans l'expérimentation de nouvelles métaphores du genre. Par exemple, plutôt qu'un découplage du [i] et du masculin, du [a] ou du [è] et du féminin, on remarque l'aménagement d'un espace tiers ([u], [o] ou [ø] etc.) qui rappelle le régime du neutre comme ensemble de possibilités tiers (cf. 1.1.3). Ce faisant, on voit se redéployer la même logique de la marque du genre par les tableaux d'accords, la schématisation du fonctionnement de la distinction inclusif/neutre et la justification de la (non-)binarité des stratégies en fonction du code de la grammaire française. Plus loin, je considère cette codification du neutre (cf. 4.1.3).

En somme, si les guides de communication inclusive poussent pour la plupart des changements de pratiques en ce sens qu'ils promeuvent des conventions sémiotiques adaptées aux besoins des locutorats, y compris de nouveaux symboles, ils valorisent le genre grammatical avant tout comme une métaphore du genre. Il s'agit d'une prémisse partagée par les guides de communication inclusive quel que soit leur visée principale et la teneur de leurs recommandations, mais on en observe la mise en pratique particulièrement dans l'expérimentation de formes neutres et inclusives (cf. 2.2.3 et 2.2.4) pour exprimer le neutre comme une option en plus des deux genres dominants (cf. 1.1.3).

4.1.2 *L'intégration de pratiques trans du genrement*

Les guides de communication inclusive attestent de l'émergence d'un consensus pour revoir les conventions de l'attribution du genre. Ces nouvelles habitudes de genrement qualifiées comme étant plus inclusives banalisent des pratiques de genrement trans, à commencer par la priorisation des pronoms et des accords sur l'apparence physique pour marquer le genre des personnes, c'est-à-dire la remise en cause des critères visuels d'attribution du genre³⁸⁶

³⁸⁶ Pour rappel, le fait de se baser sur des indices visuels pour assigner un « genre présumé (*perceived gender*) » ou un « sexe présumé (*perceived sex*) » (Serano 2011, p. 6) repose en général sur des stéréotypes de genre binaires tributaires du régime de la différence sexuelle occidentale moderne (cf. 1.1.1) ; on « passe » donc comme homme ou comme femme en fonction de notre capacité à émuler des traits distinctifs de l'une ou l'autre catégorie de sexe/genre. J'ai conscience que les contributions queers et trans à la critique des critères

(grammatical), ainsi que l'usage de la notion de mégenrage. Je considère en quoi les guides de communication inclusive témoignent de la généralisation de pratiques de genre historiquement marginalisées, rendant celles-ci plus conventionnelles alors qu'elles sont mobilisées dans le contexte du respect des personnes dont l'identité ou la présentation de genre n'est pas binaire. Or, peu de guides arriment des contributions théoriques et politiques trans aux critiques de la marque du genre (féministes, queers, non conformes etc.) ; aucun guide ne les investit explicitement et intentionnellement. Ainsi, je suggère que la refixation des habitudes de genre dans une optique dite inclusive s'opère à travers la généralisation d'habitudes issues d'un point de vue trans sur le genre au sein de locutorats non-trans, strictement dans la mesure où ces habitudes participent du respect des identités de genre (binaires ou non).

L'affaire de toustes contre l'usage moyen

Plusieurs guides argumentent explicitement que l'usage du langage verbal n'est rien de plus qu'une somme d'habitudes et de conventions qui doivent servir leur locutorat et refléter des valeurs communes. Ces guides retracent donc de manière détaillée la trajectoire de masculinisation et de démasculinisation ou de féminisation de la langue pour associer la marque du genre à ce processus de stabilisation et de déstabilisation des habitudes sémiotiques, c'est-à-dire pour remettre de l'avant la construction collective des marques du

hétérocisnormatifs de l'attribution du sexe/genre (*cf.* les sections 1.2.3 à 1.2.5) sont tout aussi variées que les réflexions féministes sur la langue et la marque du genre (*cf.* les sections 1.1.2, 1.2.2 et 2.2.2). Pour les besoins de cette section, j'homogénéise les réflexions sur l'élaboration d'un mode de genre « consensuel » plutôt que « visuel » (Bourcier 2017, p. 11) comme une contribution trans. Il s'agit avant tout d'un choix pratique qui me permet de dégager des régularités dans les guides sans m'attarder à des commentaires théoriques qui ne figurent pas, de toute manière, dans ces guides, mais je crois que cela reflète aussi la manière dont ces considérations sur les normes de genre sont amenées dans le contexte de la communication inclusive au quotidien. Dans toutes les présentations que j'ai données en tant que guide de communication inclusive, j'ai insisté sur l'importance de l'énonciation linguistique dans le début de parcours de transition car quand on refuse le paradigme du genre visuel et les contraintes d'expression de genre que cela implique, on n'a parfois, pour ainsi dire, « que la langue » pour signaler le « ressenti profond et intime » de notre genre affirmé. Cette explication s'avérait à chaque fois très bienvenue et répondait bien aux questions des participant·es sur les meilleures pratiques à adopter auprès des personnes trans et non binaires. J'ai remarqué par la suite que dans les guides publiés dans un format textuel, elle n'était pas explicite, alors même que des notions comme la cisnormativité et le cissexisme pouvaient être mentionnées.

genre à l'écrit comme à l'oral. Ceci prépare le terrain pour l'intégration de nouvelles habitudes dites inclusives parce qu'elles se basent sur des pratiques issues de communautés marginalisées : je mets ici l'accent sur celles des personnes trans et non binaires.

En s'appuyant tacitement sur les recherches en psycholinguistique et les recherches féministes sur la féminisation des textes, le guide du GAIHST considère qu'il faut « adopter un vocabulaire inclusif » car « le discours peut être perçu comme une forme de domination qui influence les représentations mentales des individus d'une société » : les « mots et expressions utilisées » sont à même de « véhiculer des stéréotypes et préjugés bien connus et perpétués depuis des générations » (2020, p. 5). La définition et l'intégrité de la langue comme institution ou fait social ne font pas partie des critères de la modification des normes grammaticales ou de la recomposition du lexique. Si la langue est « l'affaire de tous.tes », elle « évolue sans cesse », à l'image de son locutorat (FEMUL 2020, p. 6). Ainsi, si « nos oreilles se sont habituées » à des expressions et des règles de grammaire sexistes, l'effort d'expérimentation à même la grammaire pour forger de nouvelles habitudes n'est rien d'autre qu'une modification de ces habitudes (FEMUL 2020, p. 6-7). Dans le même esprit, l'équipe-réseau à l'origine du guide de l'Université du Québec insiste sur l'« effort conscient » (UQ 2021, p. 44) par lequel on « [accepte] de remettre en question certaines règles conventionnelles du langage » pour « s'affranchir [des] stéréotypes », « favoriser une plus grande mobilisation des personnes à qui l'on s'adresse » (UQ 2021, p. 5) et représenter de manière « plus authentique [...] plusieurs groupes encore marginalisés dans la société » (p. 44-45). En répétant plusieurs fois l'importance de cette démarche comme un « effort » (UQ 2021, p. 30, p. 44, p. 45), ce guide confirme qu'il s'adresse aux personnes dont les pratiques ne s'adaptent pas autrement, dans leurs propres milieux de vie, et ancre les « grandes stratégies » de rédaction inclusive dans la modification plus générale des manières d'agir dans des situations d'organisation événementielle, de gestion, etc. Ainsi, le « langage non sexiste » est considéré comme « une étape » importante vers la communication inclusive de diverses réalités (INRS 2021, p. 10) et, plus encore, le « langage de genre neutre » (Egale et Émergence 2020, p. 1) est décrit par certains guides comme un « point de départ dans votre

parcours de communication plus respectueuse » envers les personnes de la diversité de genre (Egale et Émergence 2020, p. 3).

Tous les guides énoncent aussi des conseils pratiques portant sur la manière de mettre en place les nouvelles habitudes préconisées. Mettant en valeur tantôt les défis qui motivent le changement de pratique, tantôt les astuces qui le facilitent, les guides s'attardent souvent à rassurer le locutorat en insistant sur le caractère progressif des apprentissages. Par exemple, le guide du GAIHST s'adresse aux directions de services et les incite à commencer par la stratégie de rédaction inclusive qui leur paraît la plus accessible pour la « transmett[re] [...] à l'ensemble de votre personnel » (2020, p. 5). Le guide de *FéminÉtudes* s'attache à rassembler dans un tableau à part des « néologismes et des mots non binaires faciles à utiliser et à introduire dans votre vocabulaire », ajoutant qu'« il s'agit d'une habitude qui, au début, demande des efforts, mais qui devient simple à intégrer avec le temps et qui vous permettra d'être une personne plus inclusive! » (Agin-Blais *et al.* 2020, p. 14) Dans le même esprit, l'encadré qui présente des conseils sur l'usage des pronoms et le mégenrage, en conclusion du guide du GAIHST, mentionne que « [l]es erreurs sont humaines » (2020, p. 12) : l'intérêt porté par le lectorat envers l'élimination des stéréotypes sexistes et la visibilité des genres marginalisés à travers la langue est reconnu en soi.

Cependant, les avis divergent à savoir quelles conventions sont renégociées ou ouvertes à la renégociation. À ce sujet, aucun guide ne formule exactement la même directive. La majorité des guides s'accorde sur la priorité du respect de l'affirmation du genre que chaque personne exprime et la représentation adéquate du genre à l'écrit comme à l'oral, mais chaque guide articule cette priorité selon un objectif (*cf.* 2.2) spécifique et en s'appuyant sur plusieurs figures des genres à inclure, à commencer par les personnes non binaires et, dans une moindre mesure, les personnes trans (*cf.* 1.2).

Par exemple, le guide de l'UQ présente des états des lieux en tableaux et encadrés détaillés, qui exposent la recherche en cours de nouvelles conventions, juxtaposant des remarques sur

« la féminisation des titres de professions » (2021, p. 9), sur différents usages du point médian (2021, Annexe III, p. 50) et sur des « néologismes non binaires » (2021, p. 7 et Annexe IV, p. 51) qui sont « en émergence » (2021, p. 26). La féminisation est présentée comme un ensemble de « techniques » entrées dans la norme, alors que d'autres « propositions continuent d'émerger et tentent de se frayer un chemin vers un usage populaire comme certains néologismes du langage dit neutre ou non binaire. » (2021, p. 9) Ce guide explique donc, dans l'esprit de la communication inclusive et suivant le mandat qu'il s'est donné, un ensemble de réalités linguistiques connexes mais hétérogènes³⁸⁷ qu'il convient de connaître pour prendre les bonnes décisions lorsque l'on écrit soi-même. En somme, en s'appuyant sur des contributions issues à la fois des recherches féministes en linguistique, du mouvement trans et des réflexions sur la non-binarité de genre, ce guide parvient à présenter un menu de stratégies sans prédéfinir l'objectif visé par le lectorat, qu'il s'agisse de féminiser, de rédiger de manière épïcène ou de reconnaître les personnes non binaires—idéalement, tout cela à la fois—excluant seulement le projet de problématiser ou subvertir la marque du genre (cf. 2.2.4).

Pour sa part, le guide de l'INRS hiérarchise davantage les paradigmes de la communication inclusive en recommandant seulement la féminisation et la rédaction épïcène et en excluant toute stratégie qui mobilise des ressources externes au lexique et à la grammaire française officielles. Son introduction énonce que le temps où les stéréotypes sexistes étaient la norme et où le masculin générique faisait office de genre non marqué est « révolu » (2021, p. 2), mais le guide arbitre ensuite en défaveur de la recherche d'un genre neutre à valeur générique : il considère certains pronoms et termes inclusifs ou neutres — « iel, ille, al et ol en remplacement de il ou de elle », les terminaisons en *-aire* et certains « mots-valises » — comme des « innovations orthographiques et typographiques à éviter » lorsqu'on rédige de manière inclusive (2021, p. 11). Il justifie cette consigne par un principe de communication

³⁸⁷ Je trouve intéressant aussi que ce guide ait été finalisé quelques semaines avant que le pronom « iel » entre dans le dictionnaire *Le Robert*. Une version révisée du guide changera peut-être ce propos prudent sur la difficulté avec laquelle des usages peuvent s'établir.

inclusive, estimant que ces signes « peuvent donner l'impression d'alourdir visuellement le texte et, par le fait même, la lecture » (2021, p. 11). Le fait que d'autres guides ne remettent pas en cause la capacité à lire et manier ces signes du locutorat puisqu'ils le concernent et le servent (anonyme 2021, FEMUL 2020, Egale et Émergence 2020, Agin-Blais *et al.* 2020, GAIHST 2020), met en évidence que la tendance à généraliser des signes issus de communautés trans et non binaires reste minoritaire, ou du moins, que plusieurs interprétants de la marque du genre continuent de co-exister.

À ce titre, d'autres guides encore se déchargent d'un tel arbitrage, proposant des critères pour choisir quelles stratégies employer, c'est-à-dire, le plus souvent, pour savoir si l'on peut utiliser des néologismes ou des graphies tronquées, entre autres recours créatifs. Par exemple, en s'interrogeant sur le contexte d'énonciation avant de commencer à écrire un texte, on peut trouver la stratégie la plus efficace « pour visibiliser l'ensemble des personnes concernées » par le texte ou le discours (UQ 2021, p. 12). Ces critères concernent donc l'objet du discours, les connaissances des personnes à qui l'on s'adresse au sujet de la diversité des genres, ainsi que de ses compétences en français. En somme, les guides de communication inclusive exposent la diversité des usages actuels mais aucun guide ne suggère, à ce titre, de revoir l'ensemble des conventions relatives à la marque du genre en langue française.

Des pratiques trans de genrement à l'appui de stratégies féministes

Les guides attestent de la mise à contribution d'une éthique qui favorise l'autodétermination, ce que l'on peut identifier comme un principe féministe fondamental, et émule des pratiques de genrement issues des communautés trans, même si cette mise à contribution est le plus souvent indirecte et si les guides sont peu soucieux de rattacher ces recommandations à leur milieu d'origine.

L'écoute de l'autodétermination du genre et le respect des mots qu'utilise une personne pour s'identifier est une habitude préconisée par presque tous les guides³⁸⁸. Les directives et les recommandations de rédaction inclusive émises dans les années 2010 et citées dans les guides qui font l'objet de cette analyse incluent rarement des informations à ce sujet et se concentrent plutôt sur les méthodes de féminisation, la révision de certaines règles d'accord grammatical et l'ajout de termes au lexique de la langue française. Or, ces guides plus récents témoignent d'une intégration de « pratiques transgenres » (Greco 2014), ou de soucis historiquement relayés à l'oral et par la pratique entre personnes concernées, dans des discours écrits sur la communication inclusive.

Dans les guides produits par des personnes concernées ainsi que dans ceux qui citent de tels guides, le langage inclusif nécessite de reconsidérer la manière dont le genre est attribué à l'écrit ou à l'oral. La majorité des guides (cinq sur neuf) expliquent pourquoi cet aspect n'est pas sans rapport avec la communication inclusive. Par exemple, « [u]ne des principales façons de genrer les gens dans la vie de tous les jours, c'est avec les pronoms et les déterminants. Il est donc important de connaître les alternatives et les manières par lesquelles les gens préfèrent se faire désigner » (anonyme 2021, p. 9). En considérant le mégenrage sous l'angle langagier, comme la mauvaise habitude d'« utiliser un pronom qui ne correspond pas à son identité de genre », FEMUL considère que « [l]'écriture inclusive permet aussi d'amorcer une réflexion sur notre tendance à attribuer systématiquement un genre à des personnes sans leur accord préalable » (FEMUL 2020, p. 8). De la même manière, c'est parce que les titres de civilité « se basent sur des présupposés sexués et binaires des corps » et pour éviter le mégenrage que *FéminÉtudes* préconise de les omettre (Agin-Blais *et al.* 2020, p. 9) ». Ces réflexions ne sont pas reliées, par ailleurs, avec l'analyse féministe de la reproduction de dynamiques sexistes ou misogynes à travers l'attribution du genre : sur les neuf guides, la plupart énonce par ailleurs des principes de rédaction féministe

³⁸⁸ Le guide de l'INRS Québec fait exception : il n'inclut de détails à ce sujet que sur la page web associée au guide diffusé en PDF en 2021.

et souligne l’historique de la féminisation des textes au Québec et au Canada, mais la réflexion sur l’attribution du genre et le mégenrage y est juxtaposée.

Plus précisément, dans la majorité des guides (FEMUL 2020, GAIHST 2020, UQ 2021, Agin-Blais *et al.* 2020, Viguet 2020), les stratégies d’expression orale et écrite qui permettent de respecter la DSPG sont explicitement³⁸⁹ présentées au prisme de la notion de mégenrage, phénomène qui concerne, selon ces guides, « principalement les **personnes trans** et les **personnes non binaires** » (UQ 2021, p. 30). Par exemple, indiquer ses pronoms et accords à la suite de son nom « est une façon courtoise et professionnelle de préciser son genre pour prévenir le mégenrage. C’est aussi une bonne façon de se présenter comme une personne alliée de celles et ceux qui s’identifient à la diversité de genre. » (UQ 2021, p. 30) De la même manière, *FéminÉtudes* insiste, dans un petit paragraphe ajouté en exergue du tableau donnant des exemples de déterminants et de pronoms combinatoires³⁹⁰ : « Une chose qui est aussi importante à faire est de respecter les pronoms préférés des gens. N’ayez pas peur de communiquer avec la personne pour savoir lesquels ielle utilise. » (Agin-Blais *et al.* 2020, p. 11). La dernière page du guide du GAIHST est un encadré « En pratique » qui donne des « astuce[s] » concernant la manière de connaître les pronoms d’une personne et de se débrouiller en cas d’erreur (2020, p. 12). Egale et la Fondation Émergence soulignent quant à eux l’importance d’appliquer les accords en plus de reprendre le pronom indiqué par la personne de qui on parle qui utilise « des pronoms de genre neutre », pour « continuer à respecter son choix, par le langage » : « Vous devez toujours demander la manière dont une

³⁸⁹ Dans les autres guides, sans être expliquée comme du « mégenrage », la notion est présupposée comme un problème à la source des propositions de grammaire neutre et inclusive (Egale et Émergence 2020, Divergenres 2021, anonyme 2021) ou à la source d’adaptations de la rédaction inclusive pour « représenter de manière équitable toutes les personnes » (INRS Québec 2021, p. 1).

³⁹⁰ Ce type de précisions apparaît en couleur pastel sur le fond lui-même pastel appliqué à l’ensemble du document, rendant la lecture difficile pour ceux qui ont besoin d’un contraste plus important pour distinguer les lettres. Le design graphique contribue, certes, à aérer la présentation du contenu et à créer une expérience de lecture plus douce, mais il complique l’accès aux informations puisqu’il est difficile de l’imprimer en basse qualité ou en noir et blanc. Bien que la plupart des guides appliquent les principes de base de la communication visuelle inclusive, il semble important de souligner cet exemple dans l’esprit de contrer la tendance à juger du facteur « inclusion » seulement en termes du respect de la diversité des genres.

personne souhaite être adressée, et ne jamais supposer. » (2020, p. 2) Ces conseils, qui concernent le respect de l'identité de genre des personnes qui font l'usage de marques de genre non conventionnelles sont formulés à l'impératif la plupart du temps. Si l'infinitif est préféré à l'impératif en règle générale, c'est le mode qui est retenu pour traiter du mégenrage et de la prise d'informations sur le genre des personnes avec qui l'on interagit. S'éloignant ainsi de l'objectif principal annoncé par le guide qui est informer et présenter des propositions, *FéminÉtudes* reprend :

N'oubliez pas d'utiliser les bons pronoms! [...] Cela mettra la personne en face de vous plus en confiance et lui donnera un sentiment de sécurité et, surtout, lui laissera ouverte la possibilité de choisir son expression d'identité personnelle. (Agin-Blais *et al.* 2020, p. 14)

Alors que la féminisation des textes est envisagée comme une riposte au masculin-neutre en langue française qui peut bénéficier à la visibilité non seulement des femmes mais aussi des personnes non binaires (voir en particulier, Viguet 2020 et UQ 2021), à l'inverse, les pratiques visant à prévenir le mégenrage ne sont pas présentées comme une contribution antisexiste ni reliées aux considérations tenues par ailleurs sur la visibilité des femmes, mais bien comme une nouvelle habitude découlant de l'exigence (morale, ou légale, *cf.* 4.1.4) de respecter l'identification de genre.

Inclusion de la non-binarité : quelle place pour ces apports trans et féministes?

Avant de conclure cette section, il semble important de qualifier les implications possibles de ces contributions trans car elles figurent dans la quasi-totalité du corpus à l'exception du guide de l'INRS (qui n'en fait pas mention mais dont le propos va dans le sens du respect de la diversité de genre tout de même). Puisqu'aucun guide ne problématise explicitement la nature du sexe/genre, il n'est pas envisageable d'induire pour chaque guide une conceptualisation du sexe/genre précise qui reproduirait ou non des schismes épistémologiques bien connus entre mouvements féministes, queers, trans et non binaires. En revanche, il est possible de constater que plusieurs traditions sont juxtaposées et mises en dialogue dans la plupart des guides de communication inclusive. En effet, il semble possible

d'y voir une convergence d'intérêts féministes et trans à travers la réflexion sur l'inclusivité de la langue française (ses normes communicationnelles et sa grammaire). Or, il est aussi possible de considérer que les apports de signes et de pratiques issues de communautés trans et non binaires ne reflètent pas tant l'apport d'une perspective trans sur le genrement que l'instrumentalisation de cette perspective pour renforcer l'importance de la communication inclusive de toutes et de la créativité linguistique non binaire au sujet des pronoms et des accords. Bien que ces considérations mériteraient une discussion bien plus poussée et demanderait à être testée en regard d'un corpus plus large, je formule ici des remarques préliminaires.

La grande majorité des guides (Agin-Blais *et al.* 2020, FEMUL 2020, GAIHST 2020, INRS 2021, UQ 2021, Viguet 2020) se veut rassembleuse sur le plan politique. La visée principale de ces guides est d'affecter les pratiques linguistiques pour que cessent les usages qui « véhicule[nt] des stéréotypes et préjugés bien connus et perpétués depuis des générations » (GAIHST 2020, p. 5). Plusieurs guides incluent à la fois des mots-clés des études féministes et des mots-clés des études trans. Par exemple, le guide de l'UQ définit la cisnormativité dans son lexique, même s'il n'en parle pas dans le corps du texte. Le lexique du guide de la CDEC inclut une définition de « transgenre » alors que le terme n'est pas utilisé dans le corps du texte ni nécessaire à la compréhension des recommandations du guide en matière d'inclusion de la diversité des genres. Ces termes sont donc indiqués à titre informatif pour que les réalités trans soient incluses dans le débat sur la communication inclusive; par exemple, le fait que qu'il existe des personnes « dont le genre ne correspond pas à celui assigné à la naissance » (définition de « transgenre » dans Viguet 2020, p. 25).

Cependant, à part le guide de *FéminÉtudes* qui nomme en effet les préjugés sur le corps sexué que peuvent véhiculer des pratiques de nomination (Agin-Blais *et al.* 2020), aucun guide ne pousse plus loin un propos explicite reliant la communication inclusive au projet de défaire le privilège cissexuel, dont la première étape est d'« évacuer de nos vocabulaires les mots et concepts qui entretiennent l'idée que les genres cissexuels sont de manière inhérente plus

authentiques que les genres transsexuels » (Serano 2011, p. 12). La plupart des guides n'en font pas leur mandat. De plus, dans tous les guides qui lui font une place, le propos sur le respect des pronoms et le mégenrage suit l'exposition de l'importance des pronoms non binaires et le soutien de la néologie non binaire avant tout. Par exemple, *FéminÉtudes* recommande l'adoption de ces pratiques transaffirmatives au fil des sections qui concernent la créativité linguistique non binaire. Aucun guide ne relativise l'importance de demander quels pronoms une personne utilise en soulignant aussi des perspectives trans sur la négociation des codes visuels et auditifs du genre. À ce titre, le caractère inclusif des recommandations contenues dans les guides de communication dite inclusive est plutôt restreint.

Au-delà de l'explication des vertus de la féminisation pour la représentation des femmes, peu d'entre eux associent le travail de la marque du genre en langue française à la militance féministe (explicite seulement dans Viguet 2020). Plus encore, les contributions ouvertement féministes sont récurrentes dans les sources citées par la majorité des guides (à l'exception de anonyme 2021, Egale et Émergence 2020, INRS 2021 et Divergenres 2021), et quelques guides soulignent une diversité de contributions féministes sur la critique du sexisme linguistique (UQ 2021, Agin-Blais *et al.* 2020), ainsi que sur la critique de la catégorie « femme » et la diversité des femmes (Viguet 2020), mais on peut constater l'absence totale de contributions transféministes³⁹¹. Ainsi, si ce sujet demanderait une étude bien plus détaillée, il faut d'entrée de jeu relativiser l'idée d'une convergence entre luttes féministes et trans à travers la communication inclusive.

³⁹¹ Les conceptualisations des transféminismes sont multiples (voir par exemple, Koyama 2003, Scott-Dixon 2006, Serano 2007, Stryker 2007, Noble 2012, Salamon 2010, Baril 2009a, 2013, 2015, 2017a, 2017b, 2022, Espineira et Thomas 2022). L'effacement des contributions trans, et surtout des femmes trans, dans les mouvements et les recherches féministes, est bien documenté (Namaste 2000, 2009, 2015). Par manque d'espace dans cette thèse, je ne peux pas rendre compte de la richesse de ces discussions, mais je voulais souligner que dans le cas de la communication inclusive, on voit se reproduire, peut-être, le même effet de marginalisation des perspectives transféministes sur le genre et le genrement. Comme le demandait Whittle (2006) il y a plus de quinze ans, *where did we go wrong ?*

Inversement, dans quelques guides, les contributions féministes à la créativité linguistique ne sont pas même présentées (anonyme 2021, Egale et Émergence 2020) ou sommairement présentées pour mieux mettre en valeur en quoi la créativité linguistique non binaire les dépasse (Divergenres 2021). En effet, l'idée d'une gradation de la féminisation, plus « traditionnelle » et plus ancrée, vers la débinarisation de la marque du genre à travers des signes neutres et inclusifs est saillante dans certains guides qui incluent plusieurs paradigmes dans leur contenu (FEMUL 2020, Agin-Blais *et al.* 2020).

En somme, au regard de l'entrejeu de plusieurs paradigmes et stratégies de la communication inclusive dans les guides, il est possible de constater que des contributions trans sont mobilisées, parfois sans les relier à la féminisation (Divergenres 2021, Egale et Émergence 2020, anonyme 2021), mais le plus souvent pour les raccorder avec l'historique de la féminisation (FEMUL 2020, Agin-Blais *et al.* 2020, Viguet 2020, UQ 2021, GAIHST 2020). Il est donc possible de suggérer que la refixation des habitudes de genrement dans une optique dite inclusive s'opère à travers la généralisation d'habitudes issues d'un point de vue trans sur le genre au sein de locutorats non trans, puisque ces guides qui font dialoguer ou converger des apports féministes et des apports trans sont ceux dont le mandat dépasse la défense de droits de la diversité de genres et la parole des personnes queers, trans et non binaires. Or, j'ai aussi souligné que l'apport de ressources épistémiques trans semble être mis à contribution seulement dans la mesure où celles-ci peuvent participer de la désuétude du masculin générique et de la reconnaissance des diverses identités de genre, sans s'accompagner d'autres réflexions situées trans comme la remise en cause de la cisnormativité et l'extension de la discussion du sexisme linguistique au cissexisme³⁹². À

³⁹² Cette remarque sur la base des guides de communication inclusive fait écho à la lecture des enjeux trans comme servant la débinarisation du système de genre et l'émancipation des classes de sexe, formulée plus tôt (*cf.* 1.2.3). En se faisant encore une fois le symbole d'un troisième genre (*cf.* 1.2.1) ou d'une transgression de la loi du genre utile à certaines luttes féministes, il semble possible de lire l'usage de concepts trans dans le contexte de la communication inclusive au prisme de l'appropriation féministe de la figure trans. Cette piste serait à reprendre dans le cadre d'un autre travail. Par ailleurs, l'effacement de l'influence directe des savoirs trans sur le genre au-delà d'une simple reconnaissance des personnes non binaires, maintenant forcée par la loi, est saillante (Brouillette *et al.* 2021, Dupuy 2020, Lessard et Zaccour 2017, etc.) Les exceptions sont plutôt rares (Crémier 2021, 2022a, 2022b, Grunenwald 2021, IREF 2022, Leclerc et Miller 2022, Pullen-Sansfaçon

l'inverse, l'intégration de considérations (trans)féministes dans le cadre de guides davantage axés sur les réalités queers et non binaires est rare. Suite à cette thèse, il pourra être intéressant d'explorer les impacts de la popularisation de la communication inclusive sur les dialogues entre luttes féministes, transféministes, queers et trans, comme le font déjà quelques travaux (Abbou, à paraître, Baril 2022, Swamy et Mackenzie 2022).

4.1.3 *Que peut un genre s'il n'est pas grammatical?*

Cette section examine la manière dont les guides de communication inclusive mettent à contribution la grammaire. Je montre en quoi la présentation d'« innovations typographiques » et lexicales « non binaires » (UQ 2021, p. 50), qui inscrit des stratégies pour exprimer de genres non binaires dans le cadre de la grammaire, sert à légitimiser ces stratégies aux yeux d'un lectorat non averti. Je considère que cette tendance à sélectionner un ensemble de stratégies et à les classer comme des catégories de genre grammatical (inclusif et neutre) reflète des propositions d'amendement des catégories de sexe/genre plus qu'une critique du fonctionnement de la marque du genre.

En tant qu'ensemble de règles propres à l'exercice d'une langue, la grammaire change lentement, par contraste avec le lexique, par exemple (Gingras 2009). L'usage métaphorique du terme « grammaire » peut être relevé en philosophie poststructuraliste et dans diverses disciplines des sciences humaines et sociales pour évoquer l'idée d'un système organisé et pérenne qui sert de grille fiable pour repérer des motifs dans les phénomènes sociaux³⁹³.

et Medico 2021) et sont le fait d'une implication directe de personnes trans dans l'élaboration des ressources, qu'elles soient citées et reconnues comme telles ou non.

³⁹³ On peut penser à la « grammaire des affects » (Bravo 2021) ou aux jeux de mots mobilisés pour synthétiser des apports philosophiques et culturels, comme l'intitulé de l'ouvrage en études queers et trans *Transsexual Grammars at the Fin de Siècle* dans lequel l'autorat cherche à faire davantage de place aux expériences minoritaires dans la critique du système de genre (More et Whittle 2001) : la métaphore de la grammaire et l'idée de la pluralité des grammaires illustrent à la fois une logique que l'on s'attache à investiguer, et un foisonnement que l'on refuse de trop schématiser. De manière plus littérale, en philosophie du langage, on peut rappeler l'apport de Wittgenstein qui, même s'il n'affectionne pas la définition exhaustive des concepts qu'il propose, désigne l'activité philosophique comme un exercice grammatical dans son ouvrage *Grammaire philosophique* (2020 [1969]). En somme, il n'est pas rare de recourir à la grammaire comme figure de l'ordre et de l'opérationnalisation d'un système logique.

Plusieurs guides de communication inclusive s'approprient aussi la grammaire pour annoncer des régularités dans le déploiement de stratégies linguistiques inclusives, notamment dans l'appellation « grammaire neutre et inclusive »³⁹⁴. Comme les signes dont ces guides parlent sont des signes linguistiques, on peut repérer un jeu entre, d'une part, la reprise des règles de grammaire française pour les expliquer et, d'autre part, l'usage de la grammaire comme symbole de l'ordre et de la stabilité des signes pour les valoriser et en légitimer la normalisation. En effet, si de nombreux guides de communication inclusive réfèrent aux règles de la grammaire française officielle, ils font surtout appel à la grammaire et à son vocabulaire (règles d'accord, conventions syntaxiques, etc.) pour appuyer l'adoption de techniques de rédaction et d'expression inclusives dans les pratiques courantes. C'est surtout le cas dans les guides émanant de groupes qui promeuvent l'expression de la diversité des genres dans leur mission principale (anonyme 2021, Divergenres 2021, Egale et Émergence 2020).

Divergenres esquisse la formalisation des stratégies de rédaction créatives et des pratiques de genrement issues des milieux queers et trans en les regroupant sous la bannière de « [l]a grammaire neutre et inclusive » (2021, p. 12). Pour structurer la présentation du « [l]angage neutre et inclusif », le guide distingue les usages neutres et inclusifs comme « [d]eux principales écoles » (2021, p. 3), reprenant l'analyse effectuée par l'auteurice du blog *La vie en queer* (2017). S'il passe donc en revue, à l'aide d'encadrés, deux premières « stratégies pour rendre son langage neutre et inclusif », c'est-à-dire la féminisation et l'écriture épiciène (2020, p. 3-4), le guide élabore surtout sur la « [n]ouvelle grammaire » (2020, p. 5-11), c'est-à-dire l'ensemble des propositions néologiques servant à la désignation de groupes mixtes et de personnes non binaires, à l'aide d'un grand nombre d'exemples énumérés et classés par type d'unités lexicales et par terminaisons. Si la distinction entre neutre et inclusif repose

³⁹⁴ Les appellations varient à travers la littérature produite depuis les années 2010, comme expliqué plus haut (cf. 2.2). Par exemple, on voit aussi « grammaire dégenrée » (Queerasse 2018) ou « français neutre » (anonyme 2017). Je reprends ici l'appellation retenue par Divergenres (2021), qui est intéressante parce qu'elle précise le sens de « neutre » par rapport à « inclusif », lui donnant un sens particulier pour la désignation des positionnalités non binaires.

surtout sur une appréciation de l'effet de sens iconique des propositions de marques du genre ni féminines ni masculines, elle est présentée ici comme une convention et comme un principe d'organisation des stratégies.

De la même manière, dans le fascicule d'Egale et de la Fondation Émergence, le « [l]angage de genre neutre » pour s'adresser à un grand groupe, qui « peut également être utilisée pour parler de personnes non binaires », se fait synonyme de « [l]a grammaire neutre » (2020, p. 1). Alliant ainsi la rédaction épïcène à la créativité linguistique non binaire, ce guide classe les « solutions » neutres et inclusives dans des « tables de référence » émulant les lexiques et les tableaux des manuels de grammaire (2020, p. 1). Par exemple, la première colonne du tableau de la section « Grammaire neutre » (2020, p. 1) liste les catégories comme « pronoms personnels [...] pronoms toniques [...] démonstratifs ». Les colonnes suivantes listent les termes et les accords binaires puis les options « [n]eutre/inclusi[ves] ». À la manière des entrées d'un dictionnaire, des indications sont données entre parenthèses et par des abréviations pour caractériser l'usage³⁹⁵. On indique dans la case « neutre/inclusif » du tableau en question : « Iel(s) (plus populaire) » et « var. orth.: yel, ielle » puis « Aussi utilisé » suivi d'une énumération de pronoms neutres (2020, p. 1). L'autorat précise ainsi certaines fréquences et certaines variations, mais ces précisions ne prennent pas la forme d'un discours contextualisé comme un avertissement ou un avant-propos sur l'usage de la langue dans un ouvrage ou comme une opinion émise sur l'usage comme on le voit ailleurs (INRS 2021, UQ 2021). Elles sont plutôt objectivées par le classement en tableau.

Ainsi, au contraire de guides comme ceux de l'INRS et de l'UQ qui présentent les usages dans des tableaux à des fins purement informatives—pour permettre une plus grande accessibilité visuelle de ces signes étrangers à l'usage moyen connu du lectorat en

³⁹⁵ Aucune légende n'est offerte pour expliquer les abréviations utilisées. Un lectorat peu à l'aise en français ou qui ne connaît pas la terminologie spécialisée de la grammaire et de la lexicographie pourrait manquer l'information, mais un lectorat érudit ou professionnalisé dans l'un de ces champs se trouvera en terrain familier et, peut-être, plus à même de prendre ces propositions neutres et inclusives au sérieux.

complément d'une explication du contexte de l'usage et d'une opinion (prudente), d'autres guides comme ceux de Divergenres et d'Egale et de la Fondation Émergence mettent à contribution la rhétorique et la disposition visuelle du manuel de grammaire pour opérationnaliser l'expérimentation entourant les pronoms. En d'autres termes, il semble que l'objectif soit de proposer la pérennisation des signes présentés dans le guide en tant que symboles, de soutenir l'affirmation des sujets non binaires et de leurs moyens d'expression en annonçant la pérennisation de nouvelles habitudes sémiotiques.

Les deux guides issus de regroupements étudiants (Agin-Blais *et al.* 2020, FEMUL 2020) et le guide de la CDEC (Viguet 2020), qui s'adressent à un public large au carrefour des milieux universitaire, communautaire et des services publics, manifestent un argument similaire mais l'arriment à des arguments féministes contre l'usage du genre grammatical masculin comme générique. Le guide de FEMUL désigne l'écriture inclusive comme une « nouvelle réalité grammaticale » qu'il s'agit d'enseigner aux étudiant·es de l'Université Laval qui rédigent des travaux universitaires, au vu du mandat de l'université de donner l'exemple des bonnes pratiques linguistiques (2020, p. 4). Plus que des stratégies ponctuelles, ludiques ou subversives face à la binarité de la marque du genre en français, les outils de la féminisation, de la rédaction épïcène et de la créativité linguistique sont envisagés comme une démarche raisonnée par les principes de la cohérence et de la régularité, en plus d'être plus juste sur les plans éthique et politique. Ainsi, dans ce guide soutenu par une Chaire et plusieurs Centres de recherche de l'Université Laval, FEMUL prend soin de dissocier explicitement les stratégies de l'écriture inclusive d'une prise de position militante par rapport à la langue française (2020, p. 4). La terminologie de la linguistique intervient aussi dans le guide de *FéminÉtudes* pour convaincre du bien-fondé des stratégies de rédaction inclusive. Une page y est dédiée à « [l]a méthode du point médian », préférable parce que ce signe « n'a pas de signification particulière en linguistique, contrairement au tiret (étudiant-e-s), au point (étudiant.e.s) ou à la majuscule (étudiantEs) » (Agin-Blais *et al.* 2020, p. 7) Les auteurices ne s'appuient donc pas sur des arguments liés à la lisibilité, à l'accessibilité ou aux différents effets symboliques de ces autres méthodes, mais recourent plutôt à l'argument d'autorité

légitimant la pratique par rapprochement avec des principes grammaticaux et typographiques traditionnels. Là encore, il faut constater un discours structurant qui évalue certaines stratégies comme plus viables et plus logiques, ce qui les rend dignes d'être intégrées au système de la langue.

À l'inverse, dans ces mêmes guides, les règles de grammaire actuelles sont historicisées afin de les mettre sur un pied d'égalité symbolique avec les pratiques de communication inclusive mises de l'avant. Plus de la moitié des guides (Agin-Blais *et al.* 2020, FEMUL 2020, UQ 2021, INRS 2021, Viguet 2020) trace la trajectoire de la masculinisation de la langue *d'un point de vue sociolinguistique*, ce qui permet d'historiciser la mise en place de règles de grammaire aux effets (cis)sexistes. La première partie de la plupart des guides consiste, en effet, non pas en une présentation de la grammaire française officielle de laquelle la communication inclusive dévie, mais bien en une « [p]etite histoire sexiste de la langue française » (Agin-Blais *et al.* 2020, p. 2), un état des lieux problématisant le « projet politique » de la « masculinisation des textes » (INRS 2021, p. 2). De la même manière, *FéminÉtudes* désigne le principe de l'accord générique au masculin comme une « loi », repolitisant ainsi une règle de grammaire jugée injuste (Agin-Blais *et al.* 2020, p. 5) et se positionnant pour « redonner sa place » à d'autres conventions comme l'accord de proximité « pour refuser une certaine hiérarchie des genres » (Agin-Blais *et al.* 2020, p. 12). En recontextualisant l'énoncé des règles de grammaire, ces guides mettent en valeur la pertinence et la portée spécifiques de leurs propositions, par exemple :

« Il est important de noter que les règles qui sont présentées dans ce guide ne représentent pas des règles officielles de l'Office québécois de la langue française, mais plutôt un regroupement de règles et de néologismes proposés par les communautés non binaires pour permettre un discours neutre ou inclusif. Ces règles, tout comme les langues de façon générale, sont amenées à se transformer à travers le temps. » (Divergenres 2021, p. 5)

Si ce guide rappelle ainsi son engagement à présenter des solutions d'ordre pratique et non pas à statuer sur des règles universelles, il met en dialogue les conventions qui valent pour le plus grand nombre (« les règles officielles ») et des conventions tout aussi efficaces, si ce

n'est dans d'autres milieux plus restreints. Dans le même esprit, au bas du tableau des « contractions non binaires possibles » à l'oral (sans indications relatives à la prononciation), *FéminÉtudes* souligne la fluidité du processus créatif comme un phénomène en cours qui pourra tendre vers la normalisation :

Il s'agit d'un processus fluide, qui change et qui n'est pas complètement résolu. Plusieurs mots (comme un/une, laquelle/lequel, etc.) ne se traduisent pas vraiment en version non binaire à l'oral. Il faut donc continuer à inventer et à trouver des moyens de rendre notre langage plus inclusif d'une autre façon. (Agin-Blais *et al.* 2020, p. 15).

En conclusion, la grammaire, en tant que symbole de stabilité du sens et de logique interne, est mobilisée pour familiariser le lectorat avec l'usage de signes issus de pratiques minoritaires³⁹⁶. Près de la moitié des guides mettent à contribution la terminologie et la disposition graphique propre aux ouvrages de grammaire pour démontrer qu'une marque de genre inclusif (commun ou nouveau générique) et qu'une marque du genre neutre (spécifiquement non binaire) sont compatibles avec la structure de la langue et viennent combler un manque dans les ressources lexicales de la langue française. J'estime qu'il s'agit d'un recours rhétorique considérant la récurrence des avertissements qui précisent que la recherche est encore en cours, que les informations présentées ne sont pas exhaustives et que ces tableaux d'accords, aussi fournis soient-ils, ne sont que temporaires et à même de changer dans quelques mois— « c'est ce qui est fascinant! » comme le rappelle le guide de *FéminÉtudes* (Agin-Blais *et al.* 2020, p. 17). En ce sens, même si la grammaire est essentiellement une « fiction linguistique », son rôle n'en demeure pas moins « indispensable

³⁹⁶ Je mets en évidence ce discours, mais il faut aussi relativiser l'appui sur la grammaire dans le but de légitimer la créativité linguistique non binaire : par exemple, la CDEC s'en tient loin en définissant d'entrée de jeu l'inclusion comme un enjeu plus idéologique que linguistique. À ce titre, le guide ne présente qu'un « ensemble de techniques et de choix à faire en fonction d'enjeux et d'objectifs pré-ciblés », afin de permettre à son lectorat d'« adopter des règles adaptées à [ses] réalités et à [ses] besoins » (Viguet 2020, p. 4). Quant à eux, les guides de l'INRS Québec (2021) et de l'UQ (2021) prennent soin d'éviter l'association entre des pratiques créatives et la grammaire française. Le guide de l'UQ prend soin de parler d'actes de communication (la communication) et ne verse pas trop dans la linguistique, préférant s'en tenir à la désignation des « mots-valises » et des « néologismes » (2021, p. 26-50). Les pratiques d'écriture inclusive peuvent ainsi être décrites comme fluides et expérimentales, inspirées par un désir de changement social, et dont la normalisation n'est pas à craindre.

et prescriptif » (Jakobson 1977, p. 91) et son aval particulièrement utile lorsque l'on cherche à sortir du champ des pratiques subversives, ingérables (ou ingenrables) et bâtardes³⁹⁷.

Ainsi, la grammaire semble être mobilisée dans les guides de communication inclusive comme un « outil du maître », spécifiquement pour « *allow us temporarily to beat him at his own game*³⁹⁸ » (Lorde 2020 [1979], p. 41). Or, il n'est pas possible de confirmer la croyance qu'investissent les guides dans la grammaire, ni de vérifier si mon interprétation correspond à des intentions explicites formulées lors de la conception des guides. Ce qui est plus certain, c'est que le guide interpelle la machine grammaticale, qu'il s'agisse de l'investir pour obtenir une reconnaissance ou de l'évoquer sans s'y plier, à l'instar du zine anonyme qui reprend dans son titre à la fois « dictionnaire » et « grammaire » mais désavoue à plusieurs reprises le projet de faire du langage inclusif un outil pour « les travaux scolaires et autres rédactions dites “sérieuses” » (2021, p. 5). S'il est probable que certains guident estiment « résister » à l'oppression que (re)produit la marque du genre en ajoutant un genre grammatical au système masculin-féminin, il ne s'agit pas d'une tendance unanime à l'échelle des communautés trans, queers et non binaires.

4.1.4 « *Donnons au français une leçon de french*³⁹⁹ » : la langue française en procès

Les guides de communication inclusive reflètent pour la plupart l'observation générale formulée plus tôt (cf. 3.1.3), à savoir que les discours sur l'inclusivité de la langue, et tout

³⁹⁷ Je fais allusion ici à une description, citée au chapitre précédent (cf. 3.1.2) des pronoms et autres marques du genre dites inclusives comme des néologismes : en mélangeant des mots du lexique existant, on obtient un « petit bâtard bizarre (puisqu'il ne se rencontre dans aucun dictionnaire vivant) et familier (puisqu'on reconnaît en lui la présence des deux mots d'origine) » (Finkielkraut 1981, p. 11).

³⁹⁸ « Ces outils peuvent nous permettre, temporairement, de le battre à son propre jeu [...] » [ma traduction]. La phrase qui suit la célèbre citation de l'autrice est peu souvent rappelée. L'autrice spécifie en effet que si cette tactique ne peut pas déclencher un véritable changement de paradigme, elle a son utilité. Une comparaison semble possible avec l'usage que font certain·es penseur·es féministes d'ouvrages en philosophie structuraliste et en psychanalyse--Butler avec Lacan (2009), de Lauretis avec Freud (2008), entre autres : l'appropriation de concepts et d'arguments issus d'une théorie somme toute dommageable peut la travailler de l'intérieur et participer à la resignifier.

³⁹⁹ (anonyme 2021, p. 3)

particulièrement sur la marque de genres non binaires, sont tributaires de dynamiques de traduction de l'anglais vers le français. Cette section considère l'argument selon lequel la langue française accuserait un « retard », duquel la production de signes équivalents au genre neutre dans d'autres langues viendrait répondre, et souligne la convergence de cet argument avec la défense des droits des personnes non binaires.

La grammaire française est « en retard »

Dans la majorité des guides à l'étude (six sur neuf), la binarité des genres grammaticaux en français est explicitement formulée comme un problème de société : elle est considérée non seulement comme un *reflet* l'exclusion sociale des personnes dont le genre n'est pas binaire mais aussi comme une *manifestation* et un vecteur de cette exclusion sociale. De manière indirecte, certains de ces guides présentent des néologismes comme des solutions sans articuler explicitement le problème auquel elles répondent. Par exemple, le guide de l'UQ comporte un encadré détaillant des arguments en faveur de la recherche de « solution[s] non binaire[s] » (UQ 2021, encadré 9, p. 26) à la binarité du genre grammatical en français sans désigner le système de genre grammatical en français comme un problème. Il fait référence à quelques propositions issues du milieu syndical et universitaire locaux—par exemple, une référence à Labrosse (1996) et au terme « professionnelles », utilisé par une division de CSN dès 1999, mais pas aux usages que l'on peut documenter dans la littérature et le milieu communautaires québécois (*cf.* 2.2.3 et 2.2.4), dont des exemples sont présentés en annexe à la toute fin du guide (UQ 2021, p. 50). Ce sont plutôt des exemples européens qui sont privilégiés, comme la popularisation d'une catégorie de genre neutre pour désigner les personnes dans d'autres langues, comme *hen* en suédois, et la recherche typographique de l'étudiant suisse en design Tristan Bartolini (*cf.* Annexe C).

Nonobstant la valorisation de l'héritage de la féminisation et de stratégies émanant de locutorats francophones, les guides de communication inclusive révèlent une tendance à statuer sur le caractère inclusif de nos pratiques linguistiques en regard des ressources lexicales et grammaticales de chaque langue. Quatre des neuf guides (anonyme 2021, Divergenres 2021, Egale et Émergence 2020, FEMUL 2020) avancent explicitement que la

langue française est « en retard » par rapport à d'autres langues, tout particulièrement par rapport à l'anglais, du fait de son système de genre grammatical. L'argument est tout particulièrement saillant dans trois de ces guides, dont l'autorat est composé de personnes étudiantes et militantes queers, non binaires et alliées. En citant l'argumentation de Lessard et Zaccour sur le sexisme linguistique (2017, p. 34), FEMUL affirme qu'il faut changer la langue parce que « [l]e français au Québec est encore à ce jour grammaticalement très binaire » et parce qu'adapter la langue pour qu'elle soit plus inclusive enrichit la langue plus qu'elle ne nuit à la communication (2020, p. 10). Divergenres justifie pour sa part ses propositions de « nouveaux mots » dès le premier paragraphe de l'introduction : la néologie est dite essentielle à la survie de la langue française, parce que d'autres langues ont davantage de traits distinctifs des genres grammaticaux au-delà du féminin et du masculin (2021, p. 2). Surtout, le retard de la langue française par rapport à l'anglais est, pour Divergenres, un « constat simple », que l'organisme rapproche de la facilité avec laquelle s'utilise le pronom *they* au singulier⁴⁰⁰.

Si l'anglais est l'exemple choisi dans la plupart des itérations de cet argument, certains guides veillent à décentrer l'anglais dans une perspective critique par rapport au genre comme construit social (anonyme 2021, voir aussi Queerasse 2018). Dans mon corpus de guides produits dans les deux dernières années, le seul guide à suivre cette démarche est le zine anonyme : les propositions épïcènes, inclusives et neutres y sont présentées, dans l'introduction, par comparaison avec les ressources grammaticales disponibles dans d'autres langues qui « ont déjà des options pour genrer autrement qu'au masculin et au féminin (Anishinaabemowin, Anglais, Ido Japonais, Swahili et autres) » pour avancer que « le français traîne de la patte » (2021, p. 2). Comme je l'ai montré dans la section précédente (cf. 4.1.3), d'autres guides insistent sur la diversité des pratiques linguistiques actuelles en

⁴⁰⁰ Si les sources mobilisées par Divergenres sont à mille lieues de la théorisation matérialiste et lesbienne du genre chez Wittig, le fait de s'inspirer du caractère non marqué de *they* pour appuyer la recherche de signes émancipateurs en français rappelle la démarche de l'autrice (cf. 3.1.3). Ici encore, on trouve une possible confluence des efforts de théorisation du neutre issus de différentes traditions linguistiques, politiques et philosophiques.

français, mais ce document se démarque par sa valorisation explicite du multilinguisme à l'œuvre dans la recherche graphique et phonétique sur la marque du genre (cf. 2.2.4 sur le tumulte graphique). Il est possible d'y voir un jeu polygraphique (Barasc 2021) assumé comme une richesse, attribué à la créativité des locuteurs francophones. Cela dit, même dans ce guide, c'est surtout par rapport à la langue anglaise et à des concepts formulés en anglais qu'un jugement éthique sur les règles de la grammaire française est formulé. L'exemple d'autres systèmes de genre (grammaticaux) est exceptionnel : à ce titre, il n'indique sûrement pas un décentrement de la loi du genre occidentale dans les guides de communication inclusive, mais bien peut-être la reconduction de l'instrumentalisation de ces notions pour inviter à la normalisation de la non-binarité de genre au niveau des institutions coloniales⁴⁰¹.

L'exigence de traduction de l'anglais

Dans tous les guides de communication inclusive, la traduction du lexique du genre de l'anglais vers le français est un prérequis pour comprendre en quoi la langue doit s'adapter à l'expression d'une diversité de genres, en ce sens que tous les guides s'appuient sur la notion de non-binarité de genre et sur la terminologie LGBTQ+ issue de lexiques en anglais. Par exemple, le « glossaire » proposé par Egale et la Fondation Émergence en troisième partie de leur fascicule sur le langage neutre est un tableau d'équivalences lexicales anglais-français, dans l'optique de faciliter la recherche de termes appropriés à utiliser dans les deux langues.

⁴⁰¹ Le terme « Two-Spirit » est parfois inclus dans une énumération de positionnalités de genre non binaires (par exemple, anonyme 2021, p. 2), mais aucun guide de communication inclusive relevé pour cette thèse n'aborde de manière directe la relation entre les deux langues coloniales officielles et les langues autochtones, ni les dynamiques d'oppression de genre spécifiques aux systèmes de gouvernance autochtone, pour plutôt se concentrer, comme il apparaît clairement dans ce chapitre, sur l'invisibilité du féminin et l'impossibilité d'autres marques du genre dans la grammaire standard qui suit la règle du masculin générique et n'admet qu'une variation en genre binaire, entre masculin et féminin. Egale et Émergence incluent l'abréviation « 2S » dans « LGBTQIA2S » en introduction de leur glossaire mais le reste du fascicule concerne surtout l'expression d'identités non binaires sans mentionner le contexte d'émergence de cette terminologie et les parcours qu'elle désigne (2020, p. 2-7). Seuls les guides de l'UQ (2021) et de FEMUL (2020) comportent quelques informations plus détaillées, respectivement un encadré sur la terminologie à employer pour parler des réalités vécues par les personnes autochtones, faisant face à un encadré sur la notion de mégenrage (UQ 2021, p. 31), et une définition sommaire de la bispiritualité renvoyant à des sources produites en anglais ou en français pour un public tout d'abord allochtone, dans la section qui définit l'identité de genre et quelques notions comme « transgenre » et « non binaire » (FEMUL 2020, p. 5).

Les références qui sont données au bas de ce glossaire sont issues majoritairement de plateformes bilingues ou anglophones. Si le fascicule s'appuie sur plusieurs références françaises concernant la grammaire neutre et inclusive (cf. 4.1.3), aucun des termes indiqués dans le glossaire ne sont issus d'espaces militants européens. Par exemple, le mot « queer » y est répertorié, mais pas des réappropriations d'insultes en français, qui circulent ici ou ailleurs dans la francophonie, comme « fif », « transpédégouine », ou autres. Si cela reflète avant tout le bilinguisme quotidien au Canada, on peut noter l'asymétrie discutée plus haut (cf. 3.1.3) dans la production et la circulation des connaissances sur le genre, qui donne préséance à l'anglophonie⁴⁰². De la même manière, les définitions de la terminologie de l'identité de genre sont traduites de l'anglais et issues de sources anglophones dans le guide de FEMUL, qui renvoie à Stryker (2017), Hunt (2016), ainsi qu'à des définitions proposées par Divergenres et Interligne, lesquels s'inspirent eux-mêmes de sites web et de ressources communautaires souvent produites en anglais et traduites en français. Comme c'est le cas dans la plupart des autres guides qui présentent des définitions relatives à l'identité de genre (INRS 2021, p. 1, UQ 2021, p. 48-49), les sources des définitions sont parmi les seules références anglophones du guide.

Les dynamiques de traduction anglais-français sont d'autant plus saillantes que l'argumentation pour la reconnaissance de la diversité de genre est juxtaposée avec la justification de la féminisation, laquelle se base sur des références francophones (surtout québécoises, françaises et suisses), surtout dans les quatre guides qui développent une argumentation historique. Dans le guide de FEMUL, lesdites définitions relatives à l'identité de genre sont présentées sur la même page que l'historique de la féminisation de la langue

⁴⁰²Les anglicismes sont aussi nombreux dans ce fascicule d'Egale et la Fondation Émergence : les mots renseignés dans les tableaux sont « quelques exemples de langage » pour « être conscient de ses préjugés et considérer des manières non genrées de communiquer les mêmes phrases » (2020, p. 5), c'est-à-dire pour utiliser un « langage de genre neutre » (2020, p. 1). Cette traduction mot-à-mot du *gender-neutral language* qui passe par le fait de *check one's preconceptions and consider gender-neutral ways to say the same sentences* s'éloigne de la terminologie employée à travers les discussions féministes sur le sexisme linguistique (cf. 2.2.2). Le fait que certains passages du fascicule, qui présente pourtant de nombreux néologismes inclusifs et neutres, sont rédigés au masculin générique, accentue cette divergence.

française (FEMUL 2020, p. 13). Cette juxtaposition n'est ni commentée ni expliquée : dans ce guide comme dans ceux de l'UQ (2021), de *FéminÉtudes* (Agin-Blais *et al.* 2020) et de la CDEC (Viguet 2020), elle apparaît comme une manière de compiler des arguments pour la modification de nos pratiques linguistiques sans égard aux cadres théoriques divergents. En ce sens, plutôt que d'accentuer le fossé entre féminisation (tradition francophone) et respect de la créativité linguistique non binaire (importée en français), ces guides de communication inclusive peuvent refléter l'hybridité linguistique et épistémologique québécoise en matière de langage du genre.

Des pratiques inclusives⁴⁰³ qui ont force de loi

Les guides de communication inclusive indiquent une articulation entre l'inclusion des positionnalités de genre ni masculines ni féminines et la communication inclusive plus ancrée dans les pratiques linguistiques locales (féminisation et rédaction épécène) dans le contexte d'une injonction au respect des identités non binaires⁴⁰⁴ : la langue française *doit* se doter d'une grammaire neutre et inclusive en vertu d'une évolution du système de genre, c'est-à-dire la reconnaissance de la non-binarité de genre et sa traduction dans l'espace francophone. Vue sous cet angle, la neutralité de genre grammatical correspond à un ensemble de légisignes (représentamens symboliques) qui tiennent lieu d'un objet conceptuel, la non-binarité, compris comme la désignation d'un spectre d'identités de genre analogues aux catégories « femme » et « homme » (*cf.* 1.2.5). Dans les paragraphes qui suivent, je montre comment cette idée se manifeste dans les guides.

⁴⁰³ « Pour des pratiques inclusives » est le nom d'un projet du Conseil québécois LGBT débuté en 2022 qui vise à guider des institutions publiques d'envergure comme l'Office des professions du Québec (OPQ) vers l'amélioration de leurs pratiques professionnelles et de leurs structures, à l'interne et en relation avec le public. J'évoque ce projet dans ce sous-titre afin de situer l'engouement actuel pour la communication inclusive dans le contexte actuel plus large dans lequel, suite aux changements légaux relatifs à la diversité de genre, un nombre grandissant d'administrations et d'institutions publiques, parapubliques et privées sont motivées à adapter leurs politiques.

⁴⁰⁴ Le corpus à l'étude précède le dépôt du projet de loi 2 sur la réforme de l'État civil et du droit de la famille mais fait suite à la reconnaissance légale, au niveau fédéral, de la pluralité des genres, notamment par l'ajout de l'option « X » pour la mention de genre sur les documents d'identité.

L'argument transversal dans la « grammaire neutre et inclusive » de Divergenres (2021) est que la langue française ne permet pas de représenter des expériences et des identités non binaires du fait de lacunes dans son répertoire lexical et dans ses règles de grammaire : « [l]a création d'une nouvelle grammaire découle donc de ce besoin de représentation des personnes non binaires et de celui d'adapter la langue française pour en faire une langue inclusive » (Divergenres 2020, p. 5). Ce guide argumente, de la manière la plus explicite, pour le mouvement vers la codification du genre neutre comme la meilleure réponse créative, écartant d'autres stratégies linguistiques et discursives qui ripostent contre la loi du genre (grammatical) : en effet, dans ce guide, comme dans presque tous les autres à l'exception du zine anonyme (2021) et du guide de la CDEC (Viguet 2020), la diversité des conceptualisations critiques du genre et des usages subversifs de la grammaire issues de diverses communautés féministes, queers, trans ou non-conformes dans le genre (*cf.* 2.2.4) ne sont pas mentionnés.

En ce sens, des guides de communication inclusive impliquent une obligation légale de modification grammaticale. C'est-à-dire, il s'agit d'exiger de nouveaux symboles (des lois, au sens peircien), mais dans certains cas il s'agit littéralement d'une considération juridique. Par exemple, plusieurs guides affirment que « l'inclusion est une question de droit » (UQ 2021, p. 6). Le guide de l'UQ s'appuie sur la Charte des droits et libertés de la personne du Québec pour inciter à mettre en valeur « la diversité et le respect des différences », notamment à travers la communication inclusive qui « est un outil concret et puissant pour reconnaître et rendre visible cette diversité au quotidien » car « toute personne devrait pouvoir se reconnaître dans les communications institutionnelles », surtout à l'université (2021, p. 6). FEMUL relie lui aussi la créativité linguistique non binaire à un enjeu légal⁴⁰⁵ et insiste sur le fait que l'université doit jouer « un rôle de premier plan dans l'élaboration de

⁴⁰⁵ À la fin du guide, une page donne un exemple de réécriture inclusive en prenant pour exemple la première phrase de la déclaration des droits humains des Nations Unies (1948) : dans la version corrigée, c'est « iel » qui est employé comme pronom inclusif (2020, p. 12). L'exemple est repris de ceux que donnent les juristes Lessard et Zaccour dans leur propre guide de rédaction non sexiste (2017, pp. 143-144).

lignes directrices visant le respect des personnes trans, non binaires et bispirituelles en l'absence d'un cadre juridique clair quant au respect des accords et pronoms neutre (Ashley 2017, p. 43) » (FEMUL 2020, p. 5). À cet égard, il est utile de mentionner que la majorité des guides (Agin-Blais *et al.* 2020, Viguet 2020, Egale et Fondation Émergence 2020, FEMUL 2020, UQ 2021) cite, dans le corps du texte, au moins un article d'Ashley (2017, 2019) qui justifient une grammaire neutre en construction pour désigner les personnes non binaires et argumentent que le « respect langagier » des élèves non binaires peut être une exigence de la loi en matière de discrimination sur la base du genre⁴⁰⁶. Dans cette perspective, des normes linguistiques viennent pallier l'absence de lois, en attendant des lois. Le respect langagier doit donc être codifié car il s'agit d'un vecteur principal du respect des identités de genre.

On peut observer un effet similaire dans les quatre autres guides, de manière plus spontanée ou plus implicite. Par exemple, dans ses premières pages, le guide du GAIHST (2020, p. 2-4) juxtapose les définitions du lexique de la diversité de genre, une statistique sur la discrimination des personnes trans en emploi et des recommandations de rédaction épiciène et d'expressions neutres : si le lien entre ces informations n'est pas expliqué, c'est leur disposition sur la page qui indique que les recommandations répondent à un constat sur l'exclusion et la discrimination de certaines identités et expressions de genre. Sans articuler explicitement la communication inclusive à une obligation légale, et même si les pronoms inclusifs et neutres y sont catégoriquement déconseillés, on retrouve la même logique dans le guide de l'INRS Québec, qui argumente que la langue doit évoluer parce que « la notion de genre évolue dans notre société. Il importe de s'adapter à ces nouvelles réalités et que la

⁴⁰⁶ Il s'agit de ceux qui sont plus connectés à la sphère universitaire et recherchent des sources pour appuyer des connaissances communes dans les communautés trans et non binaires ou qui connaissent la juriste et bioéthicienne de par ses activités militantes. Il s'agit d'une référence récurrente dans d'autres types de publications comme l'article du blog *Nos langues/Our languages* du Bureau de la traduction, écrit par Laurent Aussant (2019). L'appui sur les écrits d'Ashley, qui est l'une des seules personnes (universitaires) à publier sur le sujet tout en étant ouvertement trans et non binaire, est presque systématique dans la littérature qui vulgarise et justifie l'élaboration d'un « langage francophone d'inclusion des genres » qui permette « un parcours de communication plus respectueuse [*sic*] envers les personnes de tout genre » (Egale et Émergence 2020).

langue reflète cette évolution en représentant chaque personne. » (2021, p. 2). L'une des sources citées par ce guide est, d'ailleurs, les recommandations de rédaction inclusive émises par le service de traduction du gouvernement de l'Ontario (INRS 2021, p. 12).

En conclusion, l'articulation de la non-binarité et de l'identité de genre en traduction de l'anglais vers le français contribue à la justification de la grammaire neutre comme effet d'une obligation légale. Il ne s'agit pas de déplorer les transferts interlinguistiques en eux-mêmes : cette section formule des remarques critiques au sujet de ces transferts, mais ne formule pas de jugement éthique par rapport à ce devenir de la communication inclusive en contexte francophone minoritaire⁴⁰⁷. Cette section a plutôt servi à remarquer que ces transferts affirment une lacune dans les espaces non-anglophones dans le but de légitimer des innovations lexicales et grammaticales en français.

4.2 « Nous avons opté pour une formulation neutre non genrée (ou épïcène) dans un esprit non discriminatoire⁴⁰⁸ » : la resémiotisation du genre neutre

Si la première partie de ce chapitre a qualifié la manière dont les habitudes de signification du neutre évoluent à l'heure actuelle, cette deuxième partie qualifie quelques conventions en émergence relativement aux notions d'épïcène et de neutre, toujours sur la base des guides de communication inclusive. Il est à noter que pour la grande majorité des guides (tous sauf Egale et Émergence 2020), il n'est pas possible de dégager un objectif clair ou unique en fonction des catégories d'effets de sens recherchés dans une optique de communication inclusive (*cf.* 2.2). Le guide d'Egale et la Fondation Émergence (2020) vise clairement le

⁴⁰⁷ L'anglonormativité ambiante n'est pas une exception québécoise et l'on peut observer des dynamiques similaires d'importation à sens unique de recherches de l'anglais vers d'autres langues dans des contextes francophones majoritaires aussi. Dans des ouvrages en études trans françaises comme hispanophones, le lexique et les références sont souvent centrées sur des productions culturelles et universitaires anglophones. Par exemple, bien qu'il s'appuie sur un cadre théorique matérialiste ancré en sociologie française, Beaubatie présente un lexique en anglais pour désigner les parcours trans, qu'il paraphrase en français, avec des termes comme MtF et FtM qui sont « utiles pour décrire sociologiquement les parcours trans' [mais] nécessairement réducteurs » (Beaubatie 2021, p. 7).

⁴⁰⁸ Je cite ici la formulation suggérée dans un mémoire du Conseil des Montréalaises (2019, p. 12, cité dans Viguet 2020, p. 17) pour l'ajout d'une note explicative de la rédaction inclusive des « personnes non binaires et trans ».

soutien de la créativité linguistique non binaire avant tout, mais tous les autres guides exposent et commentent deux, voire trois paradigmes tour à tour. Par exemple, le guide de FEMUL (2020) s'inscrit clairement dans une optique de rédaction épïcène, mais « épïcène » prend un sens inclusif de la diversité des genres qui cherche à concilier sous le parapluie de l'« écriture inclusive » la lutte au masculin générique par la « féminisation inclusive », la représentation équitable et accessible de toutes par les formulations neutres (« écriture épïcène ») et les contributions de locuteurs non binaires. Ainsi, tous les guides font des compromis⁴⁰⁹, reformulent et amendent la terminologie de ces techniques rédactionnelles et laissent leur lectorat trancher sur la stratégie à adopter. Cette section vise donc davantage à faire ressortir l'hétérogénéité des interprétants de l'épïcène et du neutre. Premièrement, je propose de considérer la mutation de l'effet de sens d'« épïcène » d'un paradigme binaire à un paradigme non binaire sous l'effet de l'intervention des figures de la contestation du binarisme des genres (4.3.1). Deuxièmement, j'explore la mobilisation polysémique de « neutre » (4.3.2) pour suggérer qu'elle reflète la coexistence de plusieurs régimes du neutre.

Sans réduire la diversité des discours et des partis pris dans chaque guide, je suggère, en conclusion, que la troisième interprétation du neutre comme troisième membre du système de genre (*cf.* 1.1.3) est la plus saillante dans le propos des guides dans le cadre d'une valorisation de l'expression des identités de genre non binaires (*cf.* 1.2.5), laquelle s'appuie surtout sur le travail de la binarité des genres d'un point de vue trans (*cf.* 1.2.3).

4.2.1 *Épïcènes en tout genre*⁴¹⁰

La proposition principale de cette section est que la mobilisation d'« épïcène » dans les guides de rédaction inclusive actuels révèle une mutation de notre système de genre. J'argumente que ceci se produit alors qu'« épïcène » devient le signe d'une approche du

⁴⁰⁹ Par exemple, les guides de l'UQ et de l'INRS Québec, qui s'attardent à la révision des règles d'accord en suivant les principes exposés par l'OQLF, proposent la règle d'accord de proximité uniquement au masculin, considérant qu'elle rendrait « la lecture plus fluide et naturelle » (UQ 2021, p. 16).

⁴¹⁰ Ce sous-titre reprend le titre de mon article paru dans *Circuit*, le magazine des membres de l'OTTIAQ (Crémier 2022b). Cette section développe les arguments présentés dans ce court article.

genrement en langue française, en plus de caractériser la marque du genre grammatical. Cette section considère donc le glissement de sens qui s’opère lorsque l’*épïcène* n’est plus un trait relatif à la marque du genre grammatical mais plutôt une stratégie de rédaction pour l’inclusion d’une diversité de genres, au-delà de la binarité homme-femme et avec un accent mis sur la catégorie « personnes non binaires » (cf. 1.2.5). Enfin, je considère l’inclusion graduelle des néologismes parmi les techniques de rédaction *épïcène* comme un témoin de cette mutation.

Les noms, les adjectifs et les formulations *épïcènes*⁴¹¹ font partie des recours conseillés systématiquement par les guides de rédaction, qui mettent le plus souvent en valeur le fait que l’OQLF et d’autres institutions recommandent elles-mêmes l’usage de ce lexique et de ces stratégies pour contourner l’accord au masculin générique (Vachon-L’Heureux 2006, OQLF 2019a, 2019b, 2021). En effet, l’argument le plus récurrent est que les « alternatives *épïcènes* » servent à « déconstruire cette problématique langagière » qu’est la règle selon laquelle le masculin l’emporte et, par extension, éviter les limites de la féminisation ostentatoire (Agin-Blais *et al.* 2020, p. 5). « *Épïcène* » se présente donc comme un mot-clé de la communication inclusive en matière de représentation des genres à l’écrit⁴¹². Il est important de noter, néanmoins, qu’il n’est pas mobilisé dans tous les guides. Egale et la Fondation Émergence n’en font pas mention, et le GAIHST n’en fait usage que dans une énumération à la suite d’« inclusif » (2020, p. 4), comme il tente le plus possible d’éviter le recours à des termes érudits ou universitaires.

Le sens traditionnel d’« *épïcène* » en linguistique — le caractère d’un terme qui ne présente pas d’alternance en genre grammatical, se rapportant à un terme dont le genre grammatical

⁴¹¹ Le terme « *épïcène* » est défini et expliqué dans la section 2.1.2. Davantage d’exemples sont donnés dans la section 2.2.1 portant sur la rédaction *épïcène*. Je présente une défense de l’inclusion des néologismes dans le paradigme de la rédaction *épïcène* sur la base de remarques sur des attestations d’usage, ce qu’il s’agit ici de confirmer et d’élaborer en regard des guides de rédaction.

⁴¹² Il est à noter qu’aucun guide sélectionné ne qualifie d’*épïcène* un mot qui marque l’alternance en genre grammatical mais qui se prononce de la même manière à l’oral (par exemple, « mon ami·e »).

est déterminé en contexte à l'aide de déictiques — est manifeste dans les guides de rédaction qui suivent au plus près les principes énoncés par des institutions comme l'OQLF et qui s'attachent à référencer précisément leur propos en regard de ces normes, à commencer par les guides de la CDEC, de l'INRS et de l'UQ. « Privilégier les termes **épicènes** et les formulations englobantes » est, par exemple, la deuxième « grande stratégie de l'écriture inclusive » présentée dans le guide de l'UQ, mais les quatre grandes stratégies expliquées dans ce guide sont dites « fidèles aux principes de rédaction épicène » tels qu'énoncés par l'OQLF (p. 11). Dans le guide de l'INRS, parmi les « [p]rocédés de rédaction neutre » (INRS 2021, p. 5-6), on indique que le dédoublement des formes féminine et masculine d'un nom ou d'un adjectif constitue une formulation épicène, au même titre que l'usage de termes épicènes à genre fixe ou variable. De plus, les adjectifs épicènes peuvent contribuer à des formulations neutres ou épicènes, c'est-à-dire des formulations qui ne portent aucune marque du genre des personnes, même lorsque le genre grammatical d'un nom épicène est fixe (INRS 2021, p. 6).

Par extension, des « phrases épicènes » illustrent des « procédés de rédaction touchant la phrase [qui] permettent de produire un texte plus inclusif » (INRS 2021, p. 6) : la généralisation au pluriel et l'usage de la voix active, des formes nominales non marquées, de l'infinitif et du participe présent sont donc qualifiés comme des recours épicènes. Cette application du qualificatif « épicène » à d'autres contextes rappelle son usage par l'OQLF dans ses articles sur la rédaction épicène publiés récemment, comme l'énoncé des « Principes généraux de la rédaction épicène » qui recommandent de « Penser et rédiger de manière épicène » (2019d). De la même manière, pour FEMUL,

[l']écriture épicène » consiste à éviter les termes qui ont une « connotation genrée » (2020, p. 10), c'est-à-dire à penser le caractère épicène du lexique en fonction d'un ensemble d'effets de sens dans le contexte de la production d'un texte ou d'un discours. En ce sens, l'écriture épicène « permet de rédiger de façon neutre en privilégiant des termes existants dans la langue française, mais qui ne présume [sic] ni le sexe, ni le genre de la personne à laquelle ils réfèrent. (FEMUL 2020, p. 7)

Le guide de l'Université du Québec caractérise la notion, tout d'abord selon sa définition linguistique, puis avec un commentaire sur la fonction, c'est-à-dire l'effet de sens des termes épïcènes : « On qualifie d'épicène un mot qui a la même forme au masculin et au féminin. Ainsi, ces mots peuvent désigner aussi bien des femmes que des hommes, ou encore des personnes non binaires » (2021, p. 13). De la même manière, les guides de la CDEC et de l'INRS expliquent l'effet de représentation égalitaire — peut s'appliquer à des hommes ou à des femmes — ou de représentation inclusive — peut s'appliquer à toutes sans égard au genre — qu'ont les termes et les tournures épïcènes dans plusieurs approches de la rédaction inclusive : « l'utilisation du nom épïcène *personnes* permet de référer à des hommes, à des femmes ou à des personnes non binaires. » (INRS 2021, p. 6) Pour sa part, le guide de Divergenres définit la notion d'épicène seulement en fonction de son effet de sens dans le cadre de la désignation du genre des personnes : il inclut un encadré succinct sur « l'écriture épïcène », définie comme une *approche* « [q]ui ne désigne pas le genre des ou de la personne de qui on parle » (Divergenres 2020, p. 4). L'encadré renvoie à la documentation produite par l'OQLF et l'Université Laval à ce propos, mais ne s'attarde pas lui-même sur l'analyse morphologique ou syntactique des termes épïcènes.

Ainsi, dans tous les guides qui y consacrent une section détaillée, l'usage de termes et de tournures épïcènes, sans marque du genre grammatical ou dont la marque du genre grammatical n'est pas reliée au genre de la personne désignée, est explicitement considéré comme un neutre véritable, c'est-à-dire, tantôt comme une indétermination du genre grammatical, donc du genre masculin ou féminin (*cf.* neutre tel que défini à la section 1.1.1), tantôt comme une attestation de la reconnaissance des genres situés au-delà ou en sus du féminin et du masculin (*cf.* neutre tel que défini à la section 1.1.3) à travers l'indétermination de la marque du genre. Quoi qu'il en soit, en « reme[ttant] en question la nécessité même d'une telle énumération exhaustive [des genres grammaticaux] dans un texte » (UQ 2021, p. 23), la rédaction épïcène évite d'avoir à mettre en valeur nos croyances quant au sexe/genre, puisque les stratégies qu'elle préconise améliorent de toutes façons la visibilité

des femmes dans les textes, et laissent passivement un espace à l'évocation de personnes de genres non binaires.

Deux remarques valent la peine d'être soulignées concernant la mutation sémiotique d'« épïcène » en cours. D'une part, il est possible de spéculer sur l'influence des discours anglo-normés sur cette tendance : par exemple, le guide d'Egale de la Fondation Émergence préfère l'expression « langage de genre neutre » — dans une traduction directe et évidente de « *gender-neutral language* » — pour désigner le lexique épïcène (2020, p. 1). D'autre part, cette association de l'épïcène au neutre (dans l'un des sens définis plus haut) repose sur la prémisse selon laquelle le genre grammatical est « à l'image » du genre des personnes : le caractère épïcène d'un terme ou d'une formulation se rapporte non plus à la marque du genre grammatical mais à la référence, à l'objet désigné, dans un rapport qui priorise les aspects iconiques et indiciaires des signes linguistiques (cf. 4.2.1). Par exemple, en s'appuyant sur les contributions d'Ashley sur le respect langagier des personnes non binaires (2019), le guide de la CDEC estime que les tournures et les termes épïcènes font partie des outils à la disposition de ces personnes puisqu'ils sont plus inclusifs que les graphies tronquées⁴¹³, ces dernières marquant le genre grammatical de manière binaire dans les terminaisons (Viguet 2020, p. 17).

En somme, c'est en se faisant le qualificatif d'une approche de la marque du genre à l'écrit⁴¹⁴, qu'« épïcène » est amené à changer de sens et à désigner un effet d'indétermination du genre des personnes plutôt qu'une caractéristique relative à la marque du genre grammatical d'un terme. Ce glissement entre le lexique de la linguistique et le lexique du genre explique que la notion soit employée tantôt à l'appui de la représentation égalitaire des hommes et des femmes, tantôt dans le cadre de l'inclusion des personnes non binaires et de la diversité des

⁴¹³ D'autres guides recommandent davantage les termes épïcènes que les graphies tronquées pour des raisons d'accessibilité et de lisibilité. Par exemple, dans le guide de FEMUL, un petit encadré à la fin de la présentation des « formes d'écriture » proposées insiste sur l'accessibilité plus grande de la « rédaction épïcène » pour les personnes qui vivent avec un handicap visuel (2020, p. 11).

⁴¹⁴ Ce que j'ai défini comme le paradigme de la rédaction épïcène (cf. 2.2.1).

genres en général. Parmi tous les guides étudiés ici, le zine anonyme est celui qui expose explicitement ce lien motivé et intentionnel entre genre et genre grammatical : les termes épïcènes y sont définis comme des mots qui ont une « même forme » au masculin comme au féminin « ou qui ne représentent pas un genre en particulier » (2021, p. 5).

La plasticité de l'effet de sens d'« épïcène », entre un système binaire (homme-femme) et un système de genre ternaire ou multiple qui inclut d'autres genres, est à l'œuvre dans un seul et même guide. Par exemple, dans sa section qui concerne la féminisation des mots et des textes autant que dans le glossaire inclus en annexe, le guide de la CDEC présente l'usage d'un lexique et de formulations épïcènes comme des recours pour une représentation homme-femme égalitaire (Viguet 2020, p. 10). Suivant la typologie établie par l'OQLF dans son propre article de désambiguation (2019b), ce guide qualifie d'« épïcène » tous les procédés de « formulation neutre et la féminisation syntaxique », qui visent un « équilibre de la représentation des hommes et des femmes dans les textes produits » (Viguet 2020, p. 25). Or, dans les autres sections du guide, citées plus haut, les recours épïcènes sont plutôt mis en valeur pour l'effet d'indétermination du genre des personnes qu'ils produisent, lequel peut servir, selon la CDEC, la désignation des personnes non binaires ou à la reconnaissance d'une pluralité de genres.

Le fait que des signes qui n'appartiennent pas au répertoire officiel de la langue française soient qualifiés comme épïcènes appuie l'analyse selon laquelle l'interprétant d'« épïcène » change actuellement. Certes, la plupart des guides n'incluent pas de néologismes parmi les exemples de termes et de formulations épïcènes. Dans la liste d'exemples de noms, d'adjectifs et de pronoms épïcènes du guide de l'Université du Québec, les pronoms inclusifs comme *iel*, *ille* et les néologismes n'apparaissent pas (2021, p. 14). Ils apparaissent plutôt dans une annexe à la fin du guide. De la même manière, ils se retrouvent le plus souvent présentés dans une dernière partie consacrée à des innovations graphiques, après la féminisation et la rédaction épïcène, dans les guides du GAIHST et de l'INRS. C'est ce domaine que retient aussi le collectif auteur du zine (anonyme 2021). Sa première section

présente une distinction entre les notions d'épicène, d'inclusif et de neutre telles qu'elles se rapportent au français écrit, parce que « c'est bon de savoir que ces différents procédés ne servent pas toujours dans les mêmes contextes » : « L'épicène » désigne alors la recommandation officielle selon laquelle « [o]n essaie [...] d'écrire de manière la moins genrée, ou du moins la plus inclusive possible (sans contrarier l'académie). » (2021, p. 5). Ainsi, ne sont désignées comme « épicènes » que des termes inclus dans le dictionnaire de la langue française.

Pourtant, dans le reste des guides (trois sur neuf), « épicène » se dit aussi des signes linguistiques qui ne font pas partie du dictionnaire de la langue française. Dans ces cas de figure, la notion renvoie à un effet de sens indéterminé relatif au genre de la personne à qui l'on s'adresse ou réfère dans un énoncé. Par exemple, *Egale et Émergence* estiment que le « langage de genre neutre » (2020, p. 1) inclut non seulement la terminologie épicène reconnue par les autorités linguistiques mais aussi les graphies tronquées et les néologismes combinatoires, entre autres. *FéminÉtudes* retient l'expression « langage épicène » comme terme parapluie pour désigner toutes les stratégies qui permettent d'éviter la marque du genre, incluant donc les néologismes combinatoires et les terminaisons énumérant les formes féminine, masculine ou autres à l'aide de signes typographiques (Agin-Blais *et al.* 2020, p. 17). Dans le même document, on peut relever la reprise du nom épicène à genre fixe « une personne », qui s'accorde en général au féminin, par le pronom inclusif « ielle » (2020, p. 11)⁴¹⁵. Dans ce guide et dans le guide de *Divergenres*, l'usage de « toustes » au lieu de

⁴¹⁵ Considérant que le guide de *FéminÉtudes* est écrit par un comité d'une dizaine de personnes étudiantes inscrites à différents cycles d'études universitaires en sciences humaines et sociales, et qu'il a été révisé par une personne consultante en rédaction inclusive elle-même diplômée d'études littéraires et apte à la révision linguistique de textes, il ne s'agit pas d'une coquille. Bien que cet exemple soit le seul que j'ai pu trouver dans les guides de rédaction retenus, je peux aussi témoigner de cet accord beaucoup plus fréquent en dehors du milieu universitaire et des publications sur les techniques de rédaction. Des écrits internes à certains organismes communautaires, par exemple, s'appuient sur le vocabulaire de la linguistique. Des néologismes qui suivent le principe de combinaison des terminaisons masculine et féminine (« administrateurice », « auteurice », « iel », etc.) y sont régulièrement désignés comme épicènes *parce qu'ils sont utilisés pour désigner une personne hypothétique, quel que soit son identité de genre*. Par exemple, j'ai eu l'occasion de réviser et de corriger de nombreux textes pour des organismes et des collectifs impliqués dans l'affirmation et la défense des droits des

« tous », pour désigner l'ensemble de la population à qui nos discours s'adressent, suit la même logique. Ainsi, selon le contexte, l'effet de sens épïcène peut être produit sans égard à la validation institutionnelle d'un terme, ce qui corrobore la proposition faite dans le chapitre 2 (*cf.* 2.2.1 et 2.2.3) et ce que confirme la définition proposée dans l'entrée « iel » du *Robert* telle que révisée (*cf.* 2.2.1 et 3.1.2).

Il semble donc possible de voir dans ces pratiques l'émergence d'un lexique épïcène rejetant non seulement l'usage du masculin générique, mais aussi toute forme de marque du genre grammatical binaire lorsque le genre des personnes désignées par l'énoncé n'est pas précisé ou que l'on s'adresse à un auditoire diversifié, à cause d'un désir d'inclusion et de représentation de plus de deux genres. En ce sens, la mutation de l'effet de sens épïcène s'explique par le travail de refiguration du genre neutre (*cf.* 1.2) dans le langage verbal.

4.2.2 *La notion de neutralité de genre (grammatical)*

Parce que les guides de rédaction inclusive mettent de l'avant plusieurs arguments pour l'adaptation des pratiques de nomination et d'attribution du genre, on y retrouve une mobilisation polysémique de « neutre ». Dans cette section, j'analyse la manière dont la notion se manifeste dans ces documents, en reprenant les trois régimes d'interprétation du neutre proposés dans le premier chapitre (*cf.* 1.1) et la typologie des stratégies de rédaction et d'expression présentée dans le deuxième chapitre (*cf.* 2.2). Premièrement, le neutre résultant de la masculinisation de la langue, qui prend la forme du masculin dit générique, est à proscrire. Deuxièmement, « neutre » désigne l'absence de marque du genre dans le lexique épïcène et d'autres stratégies de rédaction épïcène. Troisièmement, le neutre réfère aussi à un ensemble de signes qui se font la marque d'un genre grammatical à part entière, avec pour but de désigner des genres non binaires plutôt que de défaire la marque du genre. Le fait que ces trois effets de sens de « neutre » transparassent parfois dans un seul et même guide révèle un processus sémiotique en cours de stabilisation : dans un même discours, le

personnes LGBTQIA+ dans les dernières années : il n'est pas rare de devoir « corriger » le recours à des pronoms inclusifs lorsque le sujet de la phrase est un terme épïcène à genre fixe, comme « la personne ».

symbole « neutre » peut faire appel à plusieurs interprétants du genre, c'est-à-dire à plusieurs instances énonciatives pour qui le signe fonctionne et à plusieurs épistémologies du genre.

« La langue n'est pas neutre⁴¹⁶ »

La plupart des guides renient tout d'abord le neutre comme objectif de la communication inclusive, en reprenant plusieurs arguments contre l'usage générique du genre grammatical masculin, issus des recherches féministes en linguistique et en psycholinguistique (cf. 2.2.2). Plusieurs guides s'ouvrent sur un propos général définissant l'usage du langage verbal comme un outil de communication imprégné des valeurs du corps social (anonyme 2021, Viguet 2020, Agin-Blais *et al.* 2020, INRS 2021, UQ 2021). D'autres intègrent des remarques sur l'imbrication du social, de l'idéologique, du politique et du linguistique au fil du document (FEMUL 2020, GAIHST 2020). En affirmant que « [l]e langage n'est pas neutre » (Berthelet 2014, Agin-Blais *et al.* 2020, p. 3), ces guides soulignent les « choix idéologiques et stratégiques » (CDEC 2020, p. 5) qui ont influencé la marque du genre en langue française : « la volonté d'invisibiliser une grande partie de la population fait partie d'un projet politique servant à asseoir une domination masculine. » (Agin-Blais *et al.* 2020, p. 3). Le dénominateur commun de toutes les approches préconisées, qu'il s'agisse de la rédaction épiciène, de la féminisation ou d'autres paradigmes, est une critique du neutre comme un produit structurel du système de genre ancré dans l'idéologie patriarcale de la différence sexuelle. En ce sens, ils formulent le constat que le langage n'est pas neutre car sa pratique implique les locutorats dans des dynamiques de pouvoir historiquement formées. Ce faisant, ils considèrent que la marque du genre, telle que prescrite actuellement par les règles de grammaire française, n'est ni désintéressée, ni apolitique, autrement dit, pas neutre.

Plusieurs guides se servent donc des recherches sur la féminisation des textes pour affirmer que le genre grammatical masculin est spécifique et prescrire l'abandon du masculin

⁴¹⁶ Formule reprise du titre du dépliant *Le langage n'est pas neutre. Petit guide de rédaction féministe*, distribué par la revue *FéminÉtudes* à l'UQAM en 2014 (Berthelet 2014), slogan répété par la plupart des guides en d'autres mots, comme « La langue française n'est pas neutre » (Viguet 2020, p. 5).

générique dans une optique de rédaction inclusive. Le guide de la CDEC illustre clairement ce propos en vulgarisant sur plusieurs pages les enjeux de la représentation des genres dans les communications écrites :

Quand on parle de masculin universel ou générique, on sous-entend que le masculin marque le neutre, qu'il englobe alors les hommes, les femmes et les personnes non binaires. Or, dans la langue française, le neutre n'existe pas. Il y a deux genres: le masculin et le féminin. (Viguet 2020, p. 6)

En d'autres mots, ce guide affirme qu'un énoncé « ne peut prétendre une neutralité en se conjuguant, en se déclinant uniquement au masculin » (Viguet 2020, p. 5) : le masculin (re)devient la marque d'un genre spécifique.

Dans la plupart des guides de rédaction, c'est cet héritage de la recherche sur ou pour la féminisation (*cf.* 2.2.2) qui précède et justifie la présentation des recours linguistiques épiciènes. C'est-à-dire, la rédaction épiciène (*cf.* 2.2.1) se justifie par la critique des signes dont l'effet est dit « neutre ». Plus encore, l'ajout de « personnes non binaires » à l'énumération des genres que doit refléter un énoncé destiné à toutes illustre bien, dans ce contexte, une continuité assumée entre le projet de visibiliser les femmes dans l'usage de la langue et celui de marquer d'autres genres à l'aide de ressources linguistiques. C'est en ce sens que j'ai considéré une proximité pragmatique entre les paradigmes de la féminisation et de la créativité linguistique non binaire (*cf.* 2.2.3), une recherche d'autres marques du genre sur les épaules de la féminisation, qui politise la marque du genre grammatical et propose de nouvelles conventions d'usage du masculin et du féminin.

Il faut « écrire de manière neutre »

La notion de neutralité de genre (grammatical) est tout d'abord mobilisée pour dénoncer le masculin générique comme illusoire et nuisible à l'égalité des genres, mais elle est ensuite valorisée et encadrée par des stratégies précises dans une optique de rédaction épiciène, dans la majorité des guides (Agin-Blais *et al.* 2020, Viguet 2020, Divergenres 2021, FEMUL 2020, UQ 2021). Sept des neuf guides qualifient de neutres les tournures de phrase, les formulations

et les termes qui ne portent pas de marque du genre grammatical ni masculin ni féminin, ou dont la marque du genre grammatical ne constitue pas une marque du genre (Agin-Blais *et al.* 2020, Viguet 2020, Divergenres 2021, FEMUL 2020, GAIHST 2020, INRS 2021, UQ 2021). Le guide du GAIHST désigne des stratégies de rédaction comme « neutres » ou « inclusives » de manière interchangeable, considérant qu'un « vocabulaire plus neutre » permet de faire évoluer la langue en tant que « forme de domination » et de produire des énoncés moins excluants (GAIHST 2020, p. 5). Suivant cette approche, la première stratégie inclusive est l'emploi des formulations neutres, notamment à travers l'usage des noms collectifs, des noms de fonction, des noms épïcènes au pluriel, des adjectifs épïcènes et de l'élimination du lexique et des expressions à caractère sexiste ou inutilement surdéterminées, comme les titres de civilité. La deuxième stratégie est caractérisée par la reformulation, que cela soit par l'usage de la voix active, de l'infinitif, de certains pronoms et adjectifs indéfinis et des phrases nominales.

De plus, « neutre » peut se faire synonyme d'« épïcène » dans les guides de rédaction, surtout lorsque d'autres qualificatifs comme « inclusif » sont employés pour désigner la féminisation des textes. Par exemple, le guide de *FéminÉtudes* considère qu'à la différence de « l'écriture inclusive, l'écriture neutre cherche à effacer les genres » (Agin-Blais *et al.* 2020, p. 6) : en ce sens, les auteurices évoquent la neutralité de genre comme un effet des recours linguistiques épïcènes, permettant d'aller au-delà de la marque du genre dans une optique englobante (*cf.* 1.1.2). De la même manière, dans le lexique inclus à la fin du guide de la CDEC, on retrouve la définition de « neutre » offerte dans de guide *Inclusivement* de l'Université de Montréal (2019) comme un équivalent de « non genré » (Viguet 2020, p. 25) synonyme d'« épïcène » pour désigner des termes au genre fixe ou alterné (Viguet 2020, p. 24). Bien qu'il adopte une terminologie différente, pour distinguer la « féminisation inclusive » (p. 9-10) de l'« écriture inclusive » (p. 11), le guide de FEMUL précise que l'on rédige « de façon neutre » quand on évite les marques du genre avec le lexique reconnu de la langue française (FEMUL 2020, p. 7), c'est-à-dire lorsqu'on recourt à un lexique épïcène (au sens traditionnel). Le guide de l'INRS précise quant à lui que les formulations neutres, qui

ne portent aucune marque du genre grammatical, se distinguent de l'usage des noms et adjectifs épiciènes. Il suit donc l'OQLF, qui considère comme neutres uniquement les termes qui n'ont pas de marque du genre (INRS 2021, p. 5-6). En ce sens, le neutre inclut l'usage de la deuxième personne et des pronoms comme « quiconque », « chaque » et « qui ».

Néanmoins, dans tous les cas, « écrire de manière neutre » (INRS 2021, p. 5) se rapporte à l'effet de sens « épiciène ». Par exemple, parmi les meilleures pratiques qu'il conseille, le guide de la CDEC suggère l'ajout d'une note explicative au début de tout texte rédigé dans un optique inclusive pour expliciter l'intention de représenter tous les genres, y compris les personnes « non binaires et trans », du type : « Nous avons opté pour une formulation neutre non genrée (ou épiciène) dans un esprit non discriminatoire » (Comité des Montréalaises 2019, p. 12). Le fait que le dédoublement et les graphies tronquées soient le plus souvent écartées de l'intention d'écriture « neutre » renforce l'hypothèse d'un consensus en émergence sur l'élargissement du sens d « épiciène » (cf. 4.2.1).

Enfin, la distinction entre la féminisation des textes et les formulations neutres illustre des tentatives de hiérarchiser les effets plus ou moins inclusifs de différentes méthodes, en opposant neutralité de l'expression et présence de marques du genre grammatical. Le guide de l'INRS Québec introduit ce souci comme un effet de l'« évolution » du consensus sur la pluralité des genres dans les locutorat francophones. Il considère alors la féminisation comme souhaitable « [l]orsque la rédaction d'un texte complètement neutre n'est pas possible », estimant qu'elle « demeure [...] importante pour fournir une représentation d'une plus grande partie de la population » (INRS 2021, p. 2). En ce sens, il faut prioriser « une rédaction non genrée » avant de considérer une rédaction « épiciène » (sens binaire) « afin que le plus de gens possibles soient représentés dans le texte » (2021 p. 10). Ainsi, si le langage n'est pas neutre parce qu'il véhicule des marques du sexe/genre et des stéréotypes de genre, il est possible de neutraliser un texte en évitant les formulations qui marquent le genre grammatical.

Un « langage de genre neutre » ou un genre grammatical à part entière

Un seul guide ne mobilise la notion de neutralité de genre que pour rassembler des stratégies qui marquent des genres non binaires : « [c]’est un peu comme un genre grammatical qui sert à désigner les personnes non binaires qui le désirent » (anonyme 2021, p. 8). D’autres guides emploient eux aussi, cela dit, la notion dans ce sens-ci. Le guide de l’INRS avance par exemple que « [p]uisque le genre grammatical neutre n’existe pas en français, des innovations orthographiques ont fait leur apparition pour inclure les personnes non binaires dans les textes » (INRS 2021, p. 4), impliquant indirectement que ces innovations viennent jouer un rôle de neutre grammatical en langue française. Quelle que soit la formulation et la croyance investie dans la grammaire (*cf.* 4.1.3), ces signes neutres sont envisagés dans l’optique de genrer autrement qu’au féminin ou au masculin plutôt que comme manière de supplanter ces deux genres grammaticaux dans la pratique rédactionnelle.

Dans plusieurs guides, la présentation de ces « innovations » est préfacée par l’affirmation de ce défaut dans la matière sémiotique du genre, considéré comme intrinsèque à la langue française par rapport à d’autres langues (anonyme 2021) ou plus explicitement par rapport à l’anglais (Divergenres 2021, Egale et Émergence 2020). En ce sens-ci, « neutre » désigne diverses pratiques créatives qui « [font] une place, à même la langue, aux personnes qui ne se reconnaissent pas dans la binarité masculin-féminin » (Aussant 2019). Dans la perspective de traduction adoptée par Aussant, écrivant pour le Bureau de la traduction du Canada, ces « stratégies » de « français neutre » sont de nouveaux moyens d’expression de la pluralité des genres (*cf.* 1.1.3). Le guide de la CDEC présente quelques pronoms et termes inclusifs dans cette optique, dans un encadré « Création de nouveaux termes » (Viguet 2020, p. 17). Alors que les formes féminines des noms de titres et de fonctions ne sont pas présentées ainsi (comme des néologismes), la créativité linguistique non binaire est envisagée comme une continuation de « l’ajout du genre « autre / précisez » dans les formulaires » et qualifiée, en reprenant les propos d’une professeure en études littéraires à l’UQAM, d’« exercice certes difficile, mais inspirant et nécessaire » (Viguet 2020, p. 17).

Dans plusieurs guides, cette nouvelle « place » faite à un genre grammatical à part entière est mise en évidence visuellement : par exemple, le fascicule d’Egale et Émergence (2020) et le guide du GAIHST (2020) présentent plusieurs tableaux d’accords à trois colonnes (masculin, féminin, inclusif/neutre). Dans d’autres guides plus proches des recommandations officielles de rédaction épïcène, les stratégies plus créatives sortant du lexique de la langue française sont présentées dans des tableaux séparés (UQ 2021, INRS 2021).

Egale et Émergence recommandent d’employer un « langage de genre neutre » (2020, p. 1), non seulement pour s’adresser à un public large et hétérogène, mais aussi pour désigner des personnes non binaires. La notion de « terminaison neutre » désigne plusieurs propositions d’accord plus ou moins neutres, sans « règles [d’application] absolues » : graphies tronquées, terminaisons mêlant les formes masculine et féminine, ainsi que les terminaisons basées sur d’autres phonèmes (2020, p. 5). Cependant, pour les noms communs, seuls des néologismes sont désignés comme neutres, reproduisant la dichotomie inclusif/neutre proposée par certain·es dans les communautés non binaires (La vie en queer 2018) : par exemple, le terme épïcène « personne » est dit inclusif alors que « lumme » et « loemme » sont dits neutres (Egale et Émergence 2020, p. 5). Dans la section « Langage neutre » de ce guide, la distinction est faite systématiquement, pour tous les exemples de noms communs désignant des relations familiales. Une note de bas de page explique le code : « *(i) indique l’option inclusif, (n) indique l’option neutre » (2020, p. 5). Cette « option neutre » se fait alors le symbole spécifique aux positionnalités de genre non binaires.

Le guide de Divergenres (2021) emploie « neutre » de la même manière pour présenter des propositions issues de la créativité linguistique non binaire. À travers la distinction iconique (cf. 4.1.1) entre grammaire « neutre » et « inclusive », il distingue la rédaction épïcène de la systématisation d’un troisième genre *grammatical* neutre en français. D’autres guides élaborent tout autant sur ce point. Comme l’explique le collectif derrière le *petit Dictionnaire et petite Grammaire de Langage inclusif*, la nouvelle forme neutre que certain·es cherchent à systématiser « est un peu comme un genre grammatical qui sert à désigner les personnes

non binaires qui le désirent. » (anonyme 2021, p. 8). Néanmoins, au contraire des tableaux à trois colonnes proposés par Egale et la Fondation Émergence, ce zine brouille la frontière entre la méthode combinatoire ou de « contraction » des formes féminine et masculine existantes, et la « forme nouvelle à l'extérieur des binarités » du genre grammatical en français standard : on peut remarquer une confusion entre ces deux méthodes mêmes dans les exemples qui sont donnés : par exemple, « amoureuse » est donné comme exemple de « forme nouvelle » plutôt que de « contraction » des terminaisons *-x* et *-se* (anonyme 2021, p. 8).

Le guide du GAIHST illustre aussi la fluidité de cette distinction entre inclusif et neutre. Sa section sur les « mots-valises » indique notamment, dans une même case « neutre » : « Iel, yel ou ille / Ul ou ol », c'est-à-dire les pronoms dits inclusifs et les pronoms dits neutres (2020, p. 9). Ceci n'est pas sans rappeler les « exemples de français neutre dans le genre » présentés dans le cahier d'exercices du collectif Queerasse intitulé *Grammaire rebelle*, surtout dans la partie « Comment se décrire ou comment décrire quelqu'un·e » qui énumère « quelques pronoms sujets neutres » (2018, p. 6) comme « ille, ya, iel, yel », tous traduits par *they* (*ibid.*, p. 19). Les exemples donnés au fil de ce manuel ne reprennent pas toujours les mêmes pronoms ni les mêmes « stratégies » : on y voit des graphies tronquées, des terminaisons combinatoires, l'alternance des accords, l'utilisation de verbes au lieu de substantifs genrés, ou encore des terminaisons en *-u* (« unu étudiantu ») rarement reprises ailleurs (p. 9-11).

En somme, il apparaît que les auteur·ices à l'origine de ces guides proposent, en s'inspirant des usages qu'ils relèvent ou expérimentent dans leurs milieux, un code ou des règles qui permettent de reconnaître la marque du genre des personnes non binaires (*cf.* 1.2.5), tout en maintenant l'ouverture du processus encore en cours, en mentionnant le caractère heuristique de ces catégories ou en rappelant la non exhaustivité du guide (*cf.* 3.3.1), voire en dérogeant elleux-mêmes aux règles énoncées. À travers la mobilisation de la grammaire (*cf.* 4.1.3), l'effet recherché, dans la plupart des guides, est celui d'une stabilisation d'un ensemble de

marques du genre en sus du féminin et du masculin (cf. 2.2.3) et non pas le dynamitage de la marque du genre dans la langue française (cf. 2.2.4).

Hétérogénéité sémiotique

Loin de pouvoir regrouper des guides en grandes « écoles », en fonction de l'effet de sens retenu et désigné comme neutre, il faut se rendre à l'évidence que chaque guide utilise à plusieurs fins et dans plusieurs sens, à la fois le terme « neutre » et la catégorie conceptuelle de la « neutralité de genre ». Pour résumer la polyvalence du terme « neutre » et de la catégorie conceptuelle neutre situées par rapport à l'inclusif et à l'épicène, l'exemple le plus parlant est celui du *Guide de communication inclusive* de l'Université du Québec (2021), qui est le plus long et le plus fourni en argumentation. Les pronoms et les terminaisons combinatoires sont appelées « néologismes du langage dit neutre ou non binaire » et présentées dans un encadré (p. 9) puis dans une annexe (p. 56). Or, il est clair, à travers l'organisation des propositions contenues dans le document, que ces néologismes sont exclus des outils de la « formulation neutre » et des « tournures de phrase neutres » qui permettent d'« éviter d'avoir à identifier un genre » (p. 13) tout autant que de « ce « masculin-neutre » qui engloberait à la fois les hommes, les femmes et les personnes non binaires » mais qui cache « en fait l'idée de la primauté du masculin » (p. 10).

FéminÉtudes utilise aussi, à différents endroits, tantôt le premier, tantôt le deuxième effet de sens expliqués dans cette section. Tandis que « [l]e langage n'est pas neutre et la volonté d'invisibiliser une grande partie de la population fait partie d'un projet politique servant à assoir une domination masculine » (Agin-Blais *et al.* 2020, p. 3) on considère que « l'écriture neutre » cherche à effacer les genres à la différence de l'écriture inclusive (Agin-Blais *et al.* 2020, p. 6). La même remarque peut être faite à l'analyse du guide de la CDEC. Dans tous ces cas, c'est le contexte d'énonciation qui donne son sens au terme « neutre » : dans le premier cas, dire que « le langage n'est pas neutre » consiste à affirmer que le langage verbal est empreint de dynamiques idéologiques et politiques et que l'on ne peut générer de représentations mentales du genre qui ne les marquent pas (cf. 1.2), encore moins au vu de la

fréquence de la marque du genre grammatical en langue française ; alors que dans le deuxième cas, « l'écriture neutre » et le « neutre » sont des stratégies de rédaction ou de communication qui consistent à produire le même effet qu'un lexique épïcène, dans le sens élargi d'épïcène, c'est-à-dire un effet de sens non marqué. Enfin, on a vu en quoi certains guides font du genre neutre une catégorie de genre grammatical ni masculin ni féminin à part entière.

En conclusion, le symbole « neutre » se trouve dans un moment d'instabilité et de renégociation sémiotique. Il s'agit tantôt d'un interprétant encore fermement implanté, et à défaire, tributaire du « prisme androcentrique » de notre langue (UQ 2021, p. 10) et responsable de la reproduction de « stéréotypes de genre » (GAIHST 2020, p. 5), tantôt d'une marque qui y échappe. En ce sens, la troisième interprétation du neutre semble dominer (*cf.* 1.1.3) pour faire une place à la non-binarité en manipulant les formulations qui ne marquent pas le genre grammatical ou en façonnant une troisième marque du genre spécifique aux personnes dont l'identité de genre affirmée n'est pas binaire. Ce qui est sûr, c'est que de manière générale, la réflexion critique sur la marque du genre en elle-même et la possibilité de s'en défaire (*cf.* 1.1.2) est évacuée : le neutre désigne bien une marque du genre et non pas un refus de la logique de la marque du genre dans le propos des guides de communication inclusive.

Conclusion : la « dé-re-construction⁴¹⁷ » du genre neutre

Les premiers chapitres de cette thèse ont décortiqué la neutralité en matière de sexe/genre et les interventions qui neutralisent la marque linguistique du genre pour montrer ce qu'implique la question de recherche plus que pour y répondre. Ce chapitre a mis en évidence quelques habitudes communes à la grande majorité des guides de communication inclusive qui relaient ces interventions féministes, queers, trans et non binaires sur la marque du genre grammatical. Pour guider l'adoption de principes plus inclusifs en matière de communication

⁴¹⁷ Terme repris à de Lauretis (1987, p. 24 [trad. Bourcier in de Lauretis 2007])

orale et écrite, les guides mobilisent plusieurs arguments, qu'ils déploient parfois simultanément, sans égard à leur congruence. Ils mobilisent tous l'iconicité de la marque du genre pour faire valoir l'importance d'une représentation plus juste de tous les genres (grammaticaux) en français et, dans certains cas, pour motiver la recherche d'une ou plusieurs nouvelles marques du genre non binaire(s). La plupart de ces mêmes guides jouent la carte de la cohérence avec le système grammatical de la langue française pour convaincre d'adopter certaines stratégies d'écriture inclusive dans les normes communicationnelles, et ils prolongent la légalisation d'une troisième catégorie de genre neutre ou non binaire comme une exigence d'adaptation de la langue française à une nouvelle réalité sociale.

De plus, quelques guides, à commencer par ceux qui relaient des pratiques issues des communautés trans et non binaires, mettent à contribution des savoirs trans, qu'ils arriment, plus ou moins explicitement et plus ou moins volontairement, aux critiques féministes de la marque du genre, afin de légitimer les néologismes non binaires et le respect de la diversité de genre. Ce faisant, aucun guide ne statue explicitement sur la nature ou l'évolution du système de sexe/genre, laissant—peut-être à dessin parce que c'est la nature du guide—le lectorat y aller de ses propres convictions à ce propos.

D'après l'interprétation des guides présentée ci-dessus, la stabilisation du sens de « neutre » s'enlève vers le troisième régime d'interprétation du neutre, un espace qui marque le genre au-delà de la binarité homme-femme (*cf.* 1.1.3), à travers l'habitude d'associer le neutre à la non-binarité de genre (*cf.* 1.2.5) ou à l'indétermination du genre (femme, homme ou personne non-binaire), notamment grâce à l'intégration de notions du genre et du genrement héritées de la mobilisation politique des communautés trans (*cf.* 1.2.3). Alors que la non-binarité continue d'être entendue comme un concept fluide, voire négatif (ne définissant que ce qu'il exclut, c'est-à-dire les identités de genre « homme » et « femme ») dans plusieurs communautés trans et non binaires francophones, les « personnes non binaires » sont façonnées, par le discours sur la neutralisation linguistique prééminent dans plusieurs guides, comme une figure qui catalyse l'exposé de « solutions » grammaticales à la binarité des

genres grammaticaux en langue française. Cela dit, j'ai l'impression que l'on ne doit pas y voir la stabilisation d'un interprétant final ou d'un « dernier symbole » (Elmiger 2017a, p. 6) pour couper court au jeu dans le langage du genre, mais une tendance actuelle au cours d'un processus sémiotique en pleine effervescence, dont on ne peut pas réduire la multiplicité par l'examen de ce corpus de propositions ponctuelles.

Par ailleurs, l'analyse de ces guides montre aussi qu'il n'y a pas de tendance univoque, ou bien de continuité ou bien de rupture, entre les interventions féministes sur la langue française et une approche queer, trans ou non binaire de la langue, mais plutôt une coalition plus ou moins consentante de points de vue sur le genre *et* sur la langue par le biais de ce travail de la neutralité de genre qui contribue à rectifier « l'injustice d'une langue⁴¹⁸ » comme le français. L'examen des rapports entre les féminismes dans l'évolution actuelle des discours sur l'inclusion dans les communications orales et écrites au Québec devra faire l'objet d'une autre étude, qui pourrait faire appel aux recherches locales sur l'intersection entre féminisme et queer, par exemple (Laprade 2013, Pagé 2017).

Tel que mentionné dans l'introduction de ce chapitre, les considérations que j'ai développées constituent quelques-uns des éclairages possibles sur la communication inclusive et sa contribution au refaçonnement de la neutralité de genre. D'autres axes devront être approfondis par des recherches complémentaires. Notamment, trois points pertinents éclairent des absences ou des manques dans le mandat d'inclusion annoncé par les guides et peuvent être soulignés. Ces angles morts de la resémiotisation actuelle du genre neutre dans les guides de communication inclusive québécois actuels sont : 1) l'effacement de la sexualité dans la conceptualisation des positionnalités de genre ni masculines ni féminines, qui écarte la discussion de l'hétérocissexisme des enjeux annoncés comme relevant de la « communication inclusive »; 2) une mise à l'écart des points de vue critiques sur la logique

⁴¹⁸ Suzanne Zaccour employait l'expression en parlant de son propre parcours de juriste féministe durant sa présentation au lancement des nouvelles ressources du Portail linguistique du Canada le 22 septembre 2022.

du marquage des genres; 3) la pauvreté des recommandations sur l'inclusion en regard de l'intersection des dynamiques d'exclusion basées sur le genre, la capacité, la compétence linguistique et d'autres facteurs dans la pratique linguistique.

Premièrement, la notion d'inclusion est discutée surtout en ce qui a trait au genre des personnes dans ces guides, lequel est entendu comme une question d'identité et de reconnaissance d'un ressenti intime. En d'autres mots, les guides parlent du genre comme une marque de l'identité distincte des pratiques, de l'attraction ou de l'orientation sexuelles, et s'attachent pour la plupart à valoriser l'expression du genre affirmé sans s'attarder aux questions d'assignation médicale, légale et sociale du sexe/genre. Ceci peut paraître assez évident pour un lectorat informé qui a l'habitude de distinguer entre identité de genre et expression de genre, ainsi qu'entre genre et orientation sexuelle, dans le contexte des discours alliés et « *mainstream* » sur la DSPG au Québec et plus largement en Amérique du Nord. Au regard de l'historique de la pathologisation des pratiques culturelle queers, trans et non conformes dans le genre (*cf.* 1.1.1 et 1.2.1), la reproduction de ces distinctions entre assignation, identité et orientation dans les guides de communication inclusive peut paraître bienvenue. Cela dit, il faut aussi remarquer qu'aucun guide, même ceux qui nomment le fait que la langue véhicule des stéréotypes sexués et genrés et qui listent des exemples de manifestations linguistiques du sexisme à l'égard des femmes (GAIHST 2020, Viguet 2020), ne s'attarde à l'explication de la stigmatisation basée sur les pratiques et l'attraction sexuelles comme des enjeux de communication inclusive. Si les guides affirment l'importance de choisir des mots, des formulations et des stratégies linguistiques qui réfèrent de manière exacte à l'identité de genre des personnes, seuls quelques guides attirent l'attention sur l'influence de stéréotypes cissexistes dans la communication écrite ou orale, et aucun n'insiste sur les liens entre cisnormativité et hétéronormativité dans les actes de communication.

Deuxièmement, la plupart des guides émis par des institutions valorisent la normalisation de la formulation neutre ou de nouvelles marques du genre neutre grammatical qui ne gardent

que peu la trace des critiques du genre comme construit social et du genrement comme dynamique d'oppression hétérocisnormative. Le choix des stratégies recommandées est révélateur à ce propos. Par exemple, alors que le point médian est recommandé par presque tous les guides (sauf INRS 2021, qui suit les recommandations de OQLF au pied de la lettre), les recours plus visibles et radicaux comme les majuscules, la suppression des terminaisons et néologismes, porteurs d'un propos sur les relations de pouvoir entre les sexes/genres (*cf.* 2.2.3 et 2.2.4), sont en général déconseillés et donc dissociés de l'objectif de la communication inclusive dans les guides émanant d'institutions publiques et destinés à un public large. Lorsque des néologismes sont tolérés ou encouragés, ils le sont seulement en tant que signal d'ouverture à la diversité de genre ou pour respecter le droit à l'expression de genres non binaires. En ce sens, ces guides de communication inclusive justifient des stratégies linguistiques inclusives dans une logique de (meilleur) marquage des genres mais ne remettent pas en cause la logique du marquage des genres dans la langue. Cette remarque n'a pas pour but de discréditer ces guides mais plutôt de mettre en valeur le fait que travailler ainsi à guider les habitudes de rédaction et d'expression du lectorat s'éloigne de l'expérimentation linguistique sur le mode *DIYLS* (Greco 2019, p. 4) et encore plus d'une « micro-politique linguistique autogérée » (Abbou 2011, p. 165) non-prescriptive et queer.

Troisièmement, ce n'est pas dans les guides de communication inclusive que l'on constatera une critique de la marque du genre mise en rapport avec d'autres axes d'oppression. Si tous les guides expliquent comment fonctionne la marque du genre des personnes, la plupart n'abordent pas comment d'autres dynamiques d'affirmation de l'identité et d'oppression sociale affectent la marque du genre (sauf Viguet 2020 et UQ 2021). En d'autres mots, les guides pour « écrire de la manière la plus inclusive possible » (INRS 2021, p. 1) ne concernent pas pour la plupart d'autres axes d'exclusion et de discrimination par la langue que celui du genre : seuls deux guides (Viguet 2020 et UQ 2021) utilisent « inclusif » pour désigner des stratégies qui visent à inclure au-delà du genre à l'écrit et à l'oral. Un seul guide mentionne l'intersection entre les pratiques linguistiques et la racisation et s'annonce porteur de « stratégies de rédaction féministes, queer et antioppressives » (Agin-Blais *et al.*, p. 3),

mais il ne critique pas pour autant l'exigence et l'élitisme de la grammaire française en regard de la diversité des locutorats francophones et de leurs usages de la langue.

Par ailleurs, un seul guide donne des recommandations concrètes vis-à-vis les enjeux d'accessibilité dans la communication écrite, visuelle et orale (UQ 2021). Cela dit, même ce guide qui élargit le mandat d'inclusion du langage au-delà la lutte contre le (cis)sexisme consacre plus de la moitié de son contenu au genre grammatical en français. En considérant la construction classiste, capacitiste et raciste du genre sur les territoires colonisés sur lesquels sont produits ces guides, cette critique peut aussi s'appliquer à ceux qui ne prétendent pas viser aussi large et dont le mandat est circonscrit plus précisément au « langage de genre neutre » (Egale et Émergence 2020), au « vocabulaire plus inclusif » (GAIHST 2020) ou à la « grammaire neutre et inclusive » (Divergenres 2021).

En somme, si j'ai signalé dès l'introduction de cette thèse que la « communication inclusive » est une expression souvent mobilisée pour désigner seulement des enjeux de genre, il aurait été possible de s'attendre à une problématisation plus large de l'exclusion linguistique dans les guides. À ce niveau, il faut donc constater la pauvreté des guides dits de communication inclusive actuellement. Une critique de ce corpus en pleine émergence dans le cadre de la popularisation fulgurante de l'approche EDI dans les services publics et à l'université serait de mise afin de prolonger l'analyse.

CONCLUSION

En aval des mesures mises en place aux niveaux fédéral et provincial pour s'adapter notamment à la réforme du droit en matière d'état civil et à l'ajout d'une troisième mention de sexe X, les guides se multiplient pour répondre à tous les questionnements et faciliter l'inclusion de toustes sans égard au genre. Ces mesures et ces guides contribuent à rendre plus visibles des obstacles encore bien présents, comme la précarité socioéconomique des personnes trans et non conformes dans le genre (Bauer *et al.* 2009, Blais *et al.* 2018, Chih *et al.* 2020, L'Équipe de Trans PULSE Canada 2020, Arps *et al.* 2021, Merasty *et al.* 2021). Quoi qu'il en soit, le langage de ces enjeux a bien évolué.

La rapidité de ces changements légaux, politiques et socio/linguistiques au niveau de l'usage *et* des normes a affecté le processus cahoteux de rédaction de cette thèse, qui s'est échelonné entre l'automne 2020 et l'été 2022. Il a nécessité de relever continuellement le défi, tantôt décontenançant, tantôt exaltant, de prendre suffisamment de recul pour effectuer l'étude sémiotique, tout en tenant compte des nouvelles pratiques et publications pour informer, infirmer ou confirmer l'analyse. Par exemple, les chapitres 2 et 3 ont été rédigés une première fois entre août et octobre 2021, alors que l'usage de « iel » s'étendait dans la presse et dans divers écrits du milieu communautaire comme pronom épïcène générique et comme pronom neutre. Puis, je les ai révisés en avril 2022, la poussière étant retombée après la polémique sur son entrée dans *Le Robert* en ligne. La mise à jour, tout récemment, des directives en écriture inclusive du Portail linguistique du Canada (2022a), qui normalise notamment l'usage de « iel » pour traduire « *they* » lorsqu'il s'agit de désigner une personne non-binaire (2022b), jette encore un autre éclairage sur la formulation de cet exemple clé à travers la thèse, et tout particulièrement sur l'influence de l'anglais dans la normalisation de stratégies créatives non binaires.

Si la question (la sémiotisation du neutre) que j'ai posée à la communication inclusive, est restée la même tout au long de la rédaction, les évolutions rapides du terrain génèrent des anachronismes et des contradictions dans la thèse, alors même qu'elles ont permis de

confirmer certaines intuitions. La « validité » de nombreuses observations dans cette thèse, surtout en lien avec le corpus de guides, est conditionnelle à une remise en contexte très précise dans la période charnière 2020-2022. Ces observations sont donc des photographies du processus discontinu de la stabilisation des interprétants du neutre et des pratiques dites inclusives. Dans les paragraphes qui suivent, je souligne des pistes de recherche qui me semblent pertinentes en 2022, au vu des conclusions de chaque chapitre de cette thèse.

Dans le premier chapitre de cette thèse, j'ai examiné des tentatives d'investir d'autres positionnalités de genre au-delà des catégories « homme » et « femme » définies par l'épistémologie de la différence sexuelle et déployées dans l'espace occidental et colonial. J'ai distingué trois régimes d'interprétation de la neutralité de genre, que l'on retrouve dans des courants féministes, queers et trans de la pensée critique du sexe et du genre, à l'université et dans les milieux engagés. Le travail reste préliminaire à cette étape étant donné les contraintes d'espace et de temps régissant la thèse et le fait que cette désambiguation visait à répondre à une seule des sous-questions posées, c'est-à-dire le rapport entretenu entre les stratégies de la communication inclusive et les théorisations de la neutralité de genre. Cette désambiguation de la neutralité de genre a bien fourni des repères pour l'analyse des guides de communication inclusive, mais il me semblerait intéressant de la reprendre et de l'élaborer pour elle-même, afin de cerner plus précisément comment différents courants théoriques et mouvements politiques féministes, queers, trans et non binaires peuvent être distingués ou associés spécifiquement en ce qui concerne leur compréhension et leur traitement du neutre.

Dans le deuxième chapitre, j'ai analysé des stratégies aux effets de sens multiples et parfois contradictoires pour marquer le genre au-delà des règles de la grammaire française, à commencer par le masculin générique et la binarité des catégories de genre grammatical. La revue de littérature critique qui détaille les principes, les effets et l'entrejeu de ces stratégies diverses est l'une des contributions originales de la thèse pour les recherches linguistiques sur le genre, pour les études féministes et de genre francophones, entre autres domaines et publics intéressés (linguistes et terminologues de la fonction publique, par exemple). Il s'agit

aussi d'une contribution, pour ainsi dire, sociale et culturelle : je pense que le fait de prendre au sérieux et d'expliquer rigoureusement des habitudes et des discours qui sont issus de communautés encore souvent homogénéisées, mal comprises, voire dénigrées, est une contribution à la recherche universitaire en soi. J'ai proposé de distinguer quatre paradigmes dans l'intervention sur la marque du genre en français, qui impliquent des croyances à la fois sur la langue et sur le genre.

La distinction de la rédaction épïcène, de la féminisation, de la créativité linguistique non binaire et de la subversion du genre (grammatical) a permis de mettre en valeur que l'acte de marquer le genre ou de l'éviter n'est pas facilement associable à un ou des courants philosophiques, ce qui vient nuancer la tendance à calquer des méthodes sur des idéologies. D'une part, le chapitre a donc fourni des outils plus précis pour l'analyse de la sémiotisation du neutre dans les guides de communication inclusive. D'autre part, la typologie des effets de sens des stratégies de la communication inclusive a permis d'esquisser l'émergence d'un nouveau générique épïcène et débinaisé, tributaire des pratiques créatives et subversives issues des communautés trans, queers et non binaires au Québec, au Canada francophone et ailleurs dans la francophonie. Il n'est pas nouveau de considérer l'émergence d'un nouveau générique dans le cadre de telles interventions sur la marque du genre (par exemple, Abbou 2011, et plus récemment Elmiger 2022b), mais le fait de montrer comment l'émergence de ce nouveau générique s'effectue dans le contexte nord-américain de la valorisation de l'inclusion des subjectivités non binaires et à travers la normalisation d'une éthique trans du genre est une contribution originale de la thèse.

Dans le troisième chapitre, j'ai questionné la question de qualifier le genre neutre et proposé une réorientation théorique pour aborder la problématique de la resémiotisation du genre neutre dans la communication inclusive. La discussion contribue avant tout au champ des études sémiotiques en explicitant les liens qui peuvent être faits entre le modèle pragmatiste peircien de la sémiose, les recherches féministes sur la langue et la critique du genre formulée d'un point de vue trans. Les contributions trans sont souvent oubliées—ou, du

moins, leur influence demeure tacite—dans l’explication des visées de la rédaction épïcène, alors que les pratiques en émergence sont directement influencées par les savoirs issus de nos communautés. En montrant la richesse de ces contributions au niveau théorique et philosophique de la sémiotique du genre, j’espère contribuer à des recherches linguistiques sur le genre (Greco 2014) dont le cadre théorique part d’un point de vue trans sur la marque du genre.

On pourra évaluer la valeur heuristique de collages et *remix* théoriques évoqués au fil de la thèse, comme l’usage des notions de jurisprudence et d’agencement collectif d’énonciation mineur chez Deleuze et Guattari (1975) pour aborder l’oppression épistémique (Dotson 2011, 2012, Polhaus 2011) à l’œuvre dans la modification des habitudes en ce qui concerne l’inscription et la figuration (*imaging*) du genre (de Lauretis, 1984, 1987). Je trouverais intéressant aussi de revisiter l’alignement de la trichotomie peircienne icône-indice-symbole avec la triade percept-affect-concept chez Deleuze (1985) dans le cas de la sémiotique du genre suite à la considération que l’action de la marque du genre n’est pas que symbolique. L’observation de la mobilisation de théories du « sexe/genre » (Rubin 1984) et de la langue dans l’explication de l’attribution du genre est à poursuivre sur ce terrain-là.

Une enquête sur la figure du guide reste aussi à approfondir. On philosophe de plus en plus sur le pouvoir des choix de vocabulaire comme signes de respect des identités (de genre, entre autres), mais il me semble qu’il faudrait éclairer et critiquer davantage *le pouvoir du guide* qui oriente ces choix. Concrètement, il s’agirait de s’intéresser davantage à l’autorité des guides et aux dynamiques genrées dans la production des guides de communication inclusive, volet laissé de côté dans cette thèse mais qui représente nonobstant une partie importante de l’analyse de toute technologie du genre (de Lauretis 1987, p. 25-26). La figure du guide, proche mais pas soluble dans celles de la personne experte, pédagogue ou consultante, pourra alors faire l’objet d’une analyse critique en regard des stratégies de plaidoyer trans, non binaires et féministes.

Dans le quatrième chapitre, j'ai interprété la manière dont une sélection de guides de communication inclusive québécois parus entre 2020 et 2021 mettent en relation, d'une part, la neutralité de genre aux niveaux typographique, morphologique, lexical et syntaxique et, d'autre part, la neutralité comme objectif d'inclusion de la diversité de genre et comme ensemble de réflexions sur le genre et d'expériences du genre. Parmi les conclusions saillantes de cette analyse, on peut en souligner deux qui pourront être reprises et réévaluées dans des recherches futures.

D'une part, la valorisation de la communication inclusive comme posture de respect de la diversité de genre présuppose une mise en valeur de la fonction iconique du signe linguistique, c'est-à-dire du caractère signifiant des traits immédiats et sensibles du signe, mais les recommandations des guides ne consistent pas, pour la plupart, à relayer les expérimentations plus « bruyantes » (Murat 2021) issues des milieux féministes, queers, trans et non binaires francophones, à même la matière linguistique. Il serait donc intéressant d'approfondir les implications politiques de la normalisation de stratégies de rédaction épïcène et de créativité linguistique non binaire en se demandant ce qu'il advient alors des résistances au fonctionnement « normal » de la marque du genre en français (Abbou 2019).

D'autre part, la créativité linguistique non binaire est sollicitée dans certains guides à l'appui de l'élaboration d'un troisième genre grammatical dit inclusif ou neutre pour désigner une personne sans égard à son genre ou bien une personne non-binaire. C'est en ce sens que la non-binarité de genre se fait le troisième membre du système de genre. Analogiquement, si la non-binarité est mieux accueillie que d'autres conceptualisations du ni-l'un-ni-l'autre qui dépassent un schéma de la binarité des identités de genre calqué sur le régime de la différence sexuelle, c'est peut-être parce qu'elle est intelligible dans ce régime (pas si mourant qu'espéré) qui peut accommoder un espace tiers en tant qu'exception ou dérogation à la règle de la binarité. Il serait intéressant de mettre à l'épreuve cette conjecture en regard de la théorisation queer des normes et des frontières de l'acceptabilité des pratiques du genre et du

désir. On pourrait imaginer une analyse (trans)fémiste de l'entrée de la non-binarité de genre « au royaume des actes respectables » (Rubin 2002, p. 88).

En utilisant les typologies développées dans cette thèse, il serait possible non seulement d'engager des recherches sur les pratiques en émergence, mais aussi de revenir sur les années qui ont précédé cette « ère du guide » durant lesquelles le fait même de parler de pronoms neutres était plus que marginal⁴¹⁹ et accueilli avec méfiance au sein même des milieux féministes, queers et trans engagés. En effet, certaines choses n'ont pas changé, comme la crainte exprimée par des personnes cis et par certaines personnes trans que les « néopronoms » neutres invisibilisent, tantôt les parcours trans binaires, tantôt les femmes, ou encore les luttes féministes si leur usage venait à se généraliser et à écarter les pronoms « il » et « elle »⁴²⁰. On pourrait réexaminer ces critiques à la lumière de la normalisation actuelle de certaines stratégies inclusives et neutres issues de la créativité linguistique non binaire et d'approches subversives de la marque du genre.

Surtout, des recherches qualitatives, en collaboration avec les personnes et les groupes féministes, queers, trans et non binaires concernés, semblent incontournables pour confronter les élaborations théoriques de cette thèse au terrain. Il serait alors possible d'approfondir

⁴¹⁹ Une première itération du projet de thèse considérait la période pré-normalisation entre 2013 et 2018. L'année 2013 vit en effet la première Marche trans du collectif Euphorie dans le genre à Montréal; en parallèle, les stratégies neutres et inclusives avaient le vent en poupe (Berthelet 2014, par exemple) et allaient bientôt motiver un regain d'intérêt pour les travaux féministes, queers et non binaires cités tout au long de cette thèse. Les blogs de personnes trans et non binaires abordant des questions de langue étaient très actifs à ce moment-là aussi, à l'instar de *commepoussentlespissenlits* (Québec) et *La vie en queer* (France). L'année 2018 fut celle de la publication de la première version de la fiche « Désigner les personnes non binaires » sur la Banque de dépannage linguistique de l'OQLF, à peine un an après la publication de l'influente *Grammaire non-sexiste* de Lessard et Zaccour (2017); c'est aussi en 2018 que s'est tenue la première conférence du Comité pancanadien de terminologie sur le thème de la rédaction épécène et de la féminisation, marquant le coup d'envoi de l'entreprise de normalisation à l'échelle fédérale.

⁴²⁰ Il s'agit de commentaires récurrents dans les périodes de question faisant suite à des conférences et ateliers sur la rédaction féministe et inclusive (Bourget-Lapointe et Crémier 2019, par exemple). En 2017, suite à mon intervention dans le colloque de la Chaire de recherche sur l'homophobie et la transphobie (maintenant nommée Chaire de recherche sur la diversité sexuelle et la pluralité des genres), des commentaires à cet effet m'avaient fait réfléchir car ils demandaient une explication de ce que je pensais être une évidence : que les pronoms dits neutres visaient davantage à marquer des genres autre que masculin et féminin, qu'à effacer ces derniers.

l'analyse de la mutation du neutre en enquêtant sur la manière dont le locutorat situe sa pratique linguistique dans le cadre de dynamiques oppressives ou émancipatrices, que celles-ci concernent les stéréotypes de genre dans leur rapport avec la racisation, la capacité, la santé mentale⁴²¹, l'âge, ou encore le statut migratoire. En menant de telles recherches, il serait tout particulièrement important de privilégier les points de vue trans et queers sur l'attribution du genre dans l'élaboration même des questionnaires et de la grille d'analyse afin d'enrayer la tendance à l'effacement des savoirs trans⁴²² et queers sur le genre dans la discussion scientifique sur le langage inclusif. En effet, l'application d'approches analytiques différenciées selon les sexes (ADS ou ADS+; voir, par exemple, Tibblin 2019) comportent un risque de reconduire des biais cisnormatifs et binaires dans l'interprétation.

On pourra aussi s'intéresser aux représentations médiatiques et aux plateformes communautaires de diffusion⁴²³ des stratégies *ad hoc* et des grammaires neutres et inclusives. Cette thèse n'a pas insisté sur l'impact des réseaux sociaux puisque j'ai exclu les publications Facebook et Instagram, ainsi que les blogues, de l'analyse des guides. Or, les « stratégies linguistiques DIY » (Greco 2019) ne circulent pas vraiment au format PDF. Les guides étudiés dans cette thèse, en tant que (simulacres de) textes imprimés, obéissent à des codes de présentation et de rédaction dont de nombreuses personnes concernées et à l'avant-garde de ces stratégies n'ont que faire. J'ai choisi un type de documents bien précis, à la charnière de l'usage et de la règle, pour répondre à ma question de recherche principale, mais il serait intéressant de mener, dans des travaux futurs, des recherches qualitatives sur la circulation

⁴²¹ J'ai mentionné à plusieurs reprises les commentaires sanistes et capacitistes formulés par certains détracteurs de l'écriture inclusive et de la créativité linguistique non binaire (par exemple, Bombardier 2019, Durocher 2019, Guérard 2021, Rouart 2021).

⁴²² Il s'agirait aussi de rompre le cycle de la cooptation des savoirs, considérant la situation actuelle à l'université où les personnes trans demeurent largement absentes des corps professoraux et des postes susceptibles de définir les orientations des projets de recherche financés (Baril 2017b).

⁴²³ Dans les coulisses des grammaires neutres et inclusives, les usages sont influencés par les choix faits dans des productions culturelles, illustrant des points de relais écrits et oraux comme des événements queers, des groupes de discussion trans, ou encore des œuvres d'artistes et de collectifs. On peut penser aux publications entourant les événements d'organismes communautaires locaux comme AGIR Montréal et ASTTeQ.

des pratiques linguistiques en portant une attention spéciale aux algorithmes et au mode de fonctionnement des réseaux sociaux⁴²⁴.

Enfin, il me semble que l'étude d'autres types de textes pourrait contribuer des éléments de réponse bien différents à la même question de recherche. Comme pour les textes publiés sur les réseaux sociaux, j'ai l'impression que l'étude des signes dans des contextes plus informels, liminaires et discrets enrichirait la discussion sur la mutation du sens de la neutralité de genre. Par exemple, en tant qu'objets paratextuels et espaces « méta » de discussion sur la figuration des genres dans la langue, les notes de féminisation et les notes de traduction d'ouvrages abordant des thèmes ou des perspectives féministes, queers et trans, participent de la circulation et de la légitimation de certaines pratiques, contribuant alors à la transformation des habitudes de signification en ce qui a trait à la marque du genre. En effet, on sait que l'expérimentation linguistique est particulièrement fertile dans la fiction, mais la poésie et l'autobiographie ⁴²⁵, le paratexte d'essais universitaires ⁴²⁶, d'ouvrages

⁴²⁴ Les réseaux sociaux sont une source du sentiment de communauté chez les personnes trans et non binaires (Espineira 2008, p. 28, Fraser 2017). Selon certain·es, il y a déjà à l'œuvre « une robotisation sémiotico-informatique des techniques de production de la subjectivité via Facebook, Instagram, Tinder, etc. » (Preciado 2020, p. 122-123) mais les paramètres et les effets de ces mutations de l'assujettissement machinique sont peu mis en valeur dans les études sur les pratiques linguistiques créatives issues de groupes féministes et de la DSPG. Pour soutenir l'intérêt de s'interroger sur ce sujet, j'attirerais l'attention sur une proposition formulée par Stryker dans *Transgender History*, à savoir que le délaissement d'un paradigme déterministe et binaire sur le genre et l'identité de genre suivrait le passage de l'analogique au digital comme médiums de représentation (Stryker 2008, p. 27-28).

⁴²⁵ Au fil de cette thèse, j'ai évoqué plusieurs œuvres de Wittig (1964, 1973) et d'autres auteures (Garréta 1986, DeL'amour, Félut et Sirota 2015, Alpheratz 2015, Sirota 2017, Maréchale 2019, Dumas 2020). Les pratiques de la collection « Sorcières » des éditions Cambourakis (Paris, France) sont particulièrement intéressantes : chaque ouvrage comporte une note rédigée par l'éditrice ou la traductrice détaillant les choix faits pour l'ouvrage, en mettant en relation le sujet du texte original, son ton et intention, et les effets escomptés de la stratégie choisie. Par exemple, la note de traduction de Noémie Grunenwald, qui ouvre l'ouvrage de Dorothy Allison, *Deux ou trois choses dont je suis sûre* (2021 [1994]) justifie l'accord de proximité et la préférence accordée au dédoublement, ainsi que l'usage de quelques néologismes en contexte d'énonciation queer. D'autres comme Itziar Ziga (2020) profitent de ces passages explicatifs pour renier explicitement le projet de la systématisation d'un langage inclusif, voué à l'échec politique dans le piège symbolique du langage.

⁴²⁶ La traductrice Cynthia Kraus de l'ouvrage *Trouble dans le genre* de Butler (2005 [1990]) a choisi d'employer le point médian, par exemple, pour écrire « chercheur·e ». C'est l'un des exemples les plus anciens que j'aie pu trouver dans la littérature universitaire et qui soit mis en valeur par une note explicative. Un autre exemple est celui d'Aurélien Blanchard et Jérôme Vidal qui choisissent « illes » pour traduire la question posée par Spivak « les subalternes peuvent-illes parler » dans la traduction d'un texte commentant les thèses de la penseuse

documentaires⁴²⁷, d'articles de presse⁴²⁸ ou encore en littérature jeunesse⁴²⁹ présentent aussi une argumentation concise et précise qui soutient des choix dans des notes, des encadrés, des avertissements ou encore des avant-propos. Cousines ou aïeules du guide de rédaction inclusive, elles sont à la fois des sources d'inspiration pour le changement des habitudes et des légendes bien pratiques qui permettent la transmission des connaissances sur le genre (grammatical). Ces notes seraient donc un objet d'étude tout indiqué pour prolonger l'étude sémiotique menée ici.

En écrivant, « *[t]houghts become cut off from their life supply, their source, their circumstance, their condition and relationship to me and through me to each other*⁴³⁰ » (Conroy 2017, p. 7). Avec l'achèvement la rédaction de cette thèse s'achève aussi la dévitalisation de ce que je tentais de traduire. En fin de compte, j'ai tenté d'analyser la communication inclusive à contresens, non pas pour guider sa pratique mais plutôt pour enquêter sur ses guides. Ce faisant, j'espère avoir dégagé des pistes fertiles pour de futures recherches critiques en sémiotique du genre, qui prennent au sérieux les contributions de

(Montag 2006). Je trouve intéressant—et pertinent—que ce soit la féminisation de ce titre qui ait été retenue lors de sa nouvelle traduction par Vidal (2020 [1998] p. 9-11). Je pense que rassembler un corpus plus conséquent d'exemples de ce type éclairerait de la manière dont s'orchestrent les stratégies linguistiques dans des espaces érudits et lettrés dans le cadre de diffusion de discours critiques sur le genre et sur le langage. En passant, en ce qui concerne la traduction de Spivak, le pronom « ille » est attribué à un linguiste français plutôt qu'à l'œuvre de fiction de Causse.

⁴²⁷ Par exemple, Nesrine Bessaïh et La CORPS féministe ont choisi de féminiser le texte de l'adaptation québécoise de *Our bodies Ourselves* (1971) publiée sous le titre *Corps Accord : guide de sexualité positive* (2019), et expliquent ce choix en introduction, avec le reste des informations paratextuelles comme le positionnement des autrices et traductrices.

⁴²⁸ Par exemple, en 2021, Radio Canada a décidé d'expliquer l'usage de pronoms comme « iel » dans un encadré lorsqu'une personne interrogée pour un article demande l'utilisation d'un pronom non binaire pour la désigner.

⁴²⁹ Par exemple, Rachel Arsenault et les éditrices en charge de la publication de l'ouvrage *Sex is a funny word* (Silverberg et Smyth 2020) chez Dent-de-lion (Montréal, Québec) ont choisi de traduire *they* (générique) par « ille », pour les groupes de personnes aux genres divers, et *they* (non-binaire) par « iel » pour une personne dont le genre est indéterminé ou non binaire.

⁴³⁰ « les pensées sont privées de leur source nourricière, leur origine, leurs circonstances, leurs conditions et de leur relation avec moi, et, à travers moi, entre elles. » [ma traduction]

ceux dont les parcours trans, non binaires, lesbiens et autres continuent de servir de sources d'inspiration, de cas limites ou d'horizons queers aux théoricien·nes et aux analystes.

ANNEXE A

GUIDES RÉCENTS RELATIFS À LA COMMUNICATION INCLUSIVE ET À LA DIVERSITÉ DE GENRE

La liste ci-dessous est une sélection de références de la documentation récente qui alimente le propos de la thèse, notamment les deux premiers chapitres. Ces références figurent dans la bibliographie générale, mais il s'agit ici de les mettre en valeur et de les rendre plus accessibles. Elles sont séparées en deux sections : 1) les guides portant sur la rédaction ou la communication inclusive, épiciène, féministe, entre autres appellations et 2) les guides portant sur le lexique de la diversité des genres et les enjeux rencontrés dans les communautés concernées.

1. Guides, directives, politiques et plaidoyer pour la communication inclusive

- Agin-Blais, M., A. Giroux, S. Guinamand, É. Merlet, C. Parenteau-L et S. Rinfret-Viger, 2020. Guide d'écriture inclusive. *FéminÉtudes* (hors-série), https://iref.uqam.ca/wp-content/uploads/sites/56/2022/05/Guide_écriture_inclusive_feminetudes_2020.pdf
- alexseawriter (2017, 19 avril). *Le langage neutre en français : pronoms et accords à l'écrit et à l'oral*. Genre! Site d'information et d'échange autour des identités trans. <https://entousgenresblog.wordpress.com/2017/04/19/quels-pronoms-neutres-en-francais-et-comment-les-utiliser/>
- Anonyme. (2021). *Petit Dictionnaire et petite Grammaire de langage Non binaire*. [Fanzine]. Autopublié.
- Antidote. (2020, 1^{er} avril), Rédaction inclusive, *Language Matters*, <https://www.antidote.info/en/blog/reports/redaction-inclusive>
- Aussant, L. (2019, 19 août). Respecter la non-binarité de genre en français. *Bureau de la traduction du Canada*, Blogue Nos langues, <https://www.noslangues-ourlanguages.gc.ca/fr/blogue-blog/respecter-la-non-binarite-de-genre-fra>

- Beaudoin, S. et Bennis, K. (2019). *Le langage non sexiste : un autre pas vers l'égalité entre les femmes et les hommes* [Mémoire]. Conseil des Montréalaises, http://bv.cdeacf.ca/CF_PDF/61575.pdf
- Berthelet, C. (2014). Le langage n'est pas neutre. Petit guide de rédaction féministe. *Revue FéminÉtudes* [Hors-série], <https://docplayer.fr/41319717-Le-langage-n-est-pas-neutre-petit-guide-de-redaction-feministe.html>
- Blanquer, J. M. (2021). Règles de féminisation dans les actes administratifs du ministère de l'Éducation nationale, de la Jeunesse et des Sports et les pratiques d'enseignement. [Directive ministérielle]. Bulletin officiel de l'éducation nationale, de la jeunesse et des sports (18). <https://www.education.gouv.fr/bo/21/Hebdo18/MENB2114203C.htm>
- Bureau d'approbation du matériel didactique. (2013), *Rédiger des guides d'enseignement de façon non sexiste* (3^e éd.) [Manuel]. Ministère de l'Éducation, du Loisir et du Sport du Québec. education.gouv.qc.ca/fileadmin/site_web/documents/dpse/ress_didactiques/RedactionNonSexiste_2014.pdf
- Bureau de la valorisation de la langue française et de la Francophonie. (2019). *Inclusivement. Guide d'écriture pour toutes et tous* [Fichier PDF]. Université de Montréal. https://francais.umontreal.ca/fileadmin/francophonie/documents/Guide_de_redaction_inclusive/UdeM_Guide-ecriture-inclusive.pdf
- Cégep du Vieux-Montréal. (2021). *Guide de rédaction inclusive du CVM* [Guide]. Cégep du Vieux-Montréal. <https://www.cvm.qc.ca/wp-content/uploads/Guide-redaction-inclusive-cvm.pdf>
- Chancellerie fédérale. (2000). *Guide de formulation non sexiste des textes administratifs et législatifs de la Confédération*, [Fichier PDF], Chancellerie fédérale. https://www.bk.admin.ch/dam/bk/fr/dokumente/sprachdienste/Sprachdienst_fr/sprachdienst_fr/guide_de_formulationnonsexiste.pdf.download.pdf/guide_de_formulationnonsexiste.pdf
- Clubsexu et Les3sex*. (2021). *Apprendre à nous écrire. Guide politique d'écriture inclusive* [Fichier PDF]. Autopublié. <https://cestbeau.co/products/apprendre-a-nous-ecrire?variant=40791659905179>
- Comité ad hoc trans et non binaire du étudiants et étudiantes employé-e-s de l'UQAM (SETUE) (2018). Petit guide des enjeux LGBTQIA+ à l'attention des professeur-

e-s et chargé-e-s de cours de l'UQAM [Brochure]. Syndicat des étudiants et étudiantes employé-e-s, Université du Québec à Montréal.

Comité d'écriture inclusive du collectif Féministes En Mouvement de l'Université Laval (FEMUL), (2020). *Écriture inclusive. Guide pour la rédaction inclusive à l'Université Laval* [Fichier PDF]. Autopublié. <https://femulaval.files.wordpress.com/2020/11/guide-redaction-inclusive-2020-femul-2.pdf>

Condition Féminine Canada (s.d.). *Guide de rédaction épïcène de Condition féminine Canada*. Condition Féminine Canada. <https://osez-dare.aadnc-aandc.gc.ca/fra/1397753559080/1397755030181>

Delorme, A., J. Martineau et N. Des Groseillers (dir.). (2013). *Guide de rédaction non sexiste* [Guide]. Association québécoise des organismes de coopération internationale. <https://aqoci.qc.ca/wp-content/uploads/2020/12/Guide-redaction-non-sexiste-AQOCI.pdf>

Direction générale de l'Unité de soutien SRAP du Québec. (2019). *Guide pratique : la rédaction inclusive et épïcène pour la recherche en santé* [Guide]. Unité de soutien SRAP Québec. <https://ssaquebec.ca/wp-content/uploads/2019/03/LD-2018-01-Rédaction-inclusive-et-épïcène.pdf>

Dister, A. et Moreau, M. L. (2020). *Inclure sans exclure. Les bonnes pratiques de rédaction inclusive*. Direction de la Langue française. Service général des Lettres et du Livre de la Fédération Wallonie-Bruxelles. http://www.languefrancaise.cfwb.be/index.php?eID=tx_nawsecuredl&u=0&g=0&hash=e389234b053eae435b94298ad6d510087b646715&file=fileadmin/sites/lff/upload/lff_super_editor/lff_editor/documents/2020/Inclure_sans_exclure_web_aout_version_cliquable_corr.mot_manquant_.pdf

Dister, A. et Moreau, M. L. (2009). *Féminiser? : vraiment pas sorcier! : La féminisation des noms de métiers, fonctions, grades et titres* (1^{re} éd.). De Boeck Supérieur.

Divergenres. (2021). *Règles de grammaire neutre et inclusive / Guide de grammaire neutre et inclusive* [Guide]. Autopublié. <https://diverggenres.org/wp-content/uploads/2021/04/guide-grammaireinclusive-final.pdf>

Dumais, H. (1992). Pour un genre à part entière. Guide de rédaction pour des textes non sexistes. *Recherches Féministes*, 5(1), 169-174. <https://doi.org/10.7202/057679ar>

Dupuy, A. (2021, 4 avril). *Tous les chemins mènent à la norme*. Correspondance : La revue web sur la valorisation du français en milieu collégial. Centre collégial de

- développement de matériel didactique (CCDMD).
<https://correspo.ccdmd.qc.ca/category/dictionnaire/feed?action=genpdf&id=32046>
- Egale et Fondation Émergence. (2020). *Grammaire neutre* [Fichier PDF]. egale.ca.
<https://egale.ca/wp-content/uploads/2020/06/French-Inclusive-Language-4.0.pdf>
- Féministes En Mouvement de l'Université Laval (FEMUL), (2022, s.d.). *Écriture inclusive*. FEMUL Féministes En Mouvement de l'Université Laval.
<https://femulaval.files.wordpress.com/2020/11/guide-redaction-inclusive-2020-femul-2.pdf>
- Féministes en mouvement de l'Université Laval (s.d.). *Écriture inclusive*. FEMUL. Féministes en mouvement de l'Université Laval.
<https://femulaval.wordpress.com/ecriture-inclusive/>
- Groupe d'aide et d'information sur le harcèlement sexuel au travail de la Province de Québec (GAIHST). (2020). *Comment rendre son vocabulaire plus inclusif au travail? Pour un meilleur usage de la langue française et une reconnaissance de la diversité des identités et des expressions de genre en milieu de travail* [Fichier PDF]. GAIHST.
https://familieslgbt.org/app/uploads/2022/03/Vocabulaire_inclusif_au_travail.pdf
- Haddad, R. et Baric, C. (2016). *Manuel d'écriture inclusive : Faites progresser l'égalité femmes/hommes par votre manière d'écrire*. Mots-Clés.
- Haut Conseil à l'Égalité entre les femmes et les hommes. (2016). *Guide pratique pour une communication publique sans stéréotype de sexe* [Fichier PDF]. Direction de l'information légale et administrative. https://www.haut-conseil-egalite.gouv.fr/IMG/pdf/guide_pour_une_communication_publicue_sans_stereotype_de_sexe_vf_2016_11_02.compressed.pdf
- Ibrahim Aibo, L. J-R. (2021, 17 février). *Traduire inclusive en ressources humaines*. ATA French Language Division. https://www.ata-divisions.org/FLD/index.php/2021/02/17/traduire-inclusif/#_ftnref4
- Institut national de la recherche scientifique. (2021). *Inclusivement vôtres! Guide de rédaction inclusive* [Fichier PDF]. INRS. <https://inrs.ca/wp-content/uploads/2021/03/Guide-redaction-inclusive-inrs-vf.pdf>
- Institut national de la recherche scientifique. (2021). *Procédés de la rédaction neutre pour la rédaction inclusive*. INRS. <https://inrs.ca/linrs/equite-diversite-et-inclusion/guide-de-redaction-inclusive/procedes-de-redaction-neutre/>

- Institut de recherches et d'études féministes. (2021). *Communication féministe et inclusive*. IREF. <https://iref.uqam.ca/publication/communication-feministe-et-inclusive/>
- Institut de recherches et d'études féministes. (2020, 12 février). *Rédaction féministe et inclusive* [capsule vidéo]. UQÀM TV. <https://tv.uqam.ca/capsule-redaction-feministe-inclusive>
- Joly, H. et Lenoble-Pinson, M. (2021). *Motion au sujet du point médian de « écriture » inclusive*. Conseil international de la langue française. [Fichier PDF; aussi repéré à <https://decolonialisme.fr/?p=5541>]
- La vie en queer, (2018, 26 juillet). *Petit dico de français neutre/inclusif*. LVEQ. <https://lavieenqueer.wordpress.com/2018/07/26/petit-dico-de-francais-neutre-inclusif/>
- Labrosse, C. (1996/2021). *Pour une langue sans sexisme : petit traité pratique pour un usage au quotidien*. Fides.
- Labrosse, C. (1996). *Pour une grammaire non sexiste*. Éditions du Remue-Ménage.
- Lamothe, J., A.-M. Benoit, F. Dupuis et S. Lafond. (1991-1992). Guide de féminisation ou la représentation des femmes dans les textes [Guide]. Comité institutionnel de féminisation de l'Université du Québec à Montréal. <https://instances.uqam.ca/wp-content/uploads/sites/47/2017/06/Guide-de-feminisation-ou-la-representation-des-femmes-dans-les-textes.pdf>
- Larivière, L.L. (2000a). *Comment en finir avec la féminisation linguistique ou Les mots pour LA dire*. Éditions 00h00.
- Larivière, L. L. (2000b). *Pourquoi en finir avec la féminisation linguistique ou à la recherche des mots perdus*. Boréal.
- Larochelle, S. (2021, 10 janvier). Langage épïcène : s'exprimer sans genres. *La Presse*. <https://www.lapresse.ca/arts/litterature/2021-01-10/langage-epicene/s-exprimer-sans-genres.php>
- Les Salopettes. (2017, 27 septembre). Petit guide pratique de l'écriture inclusive. *Les Salopettes* : Association féministe de l'ENS Lyon. <https://lessalopettes.wordpress.com/2017/09/27/petit-guide-pratique-de-lecriture-inclusive/>
- Lessard, M. et Zaccour, S. (2017). *Manuel de grammaire non sexiste et inclusive. Le masculin ne l'emporte plus!* Syllepse.

- Levasseur, J. (2017, 20 septembre). L'ABC de la rédaction inclusive. *Montréal Campus*.
<https://montrealcampus.ca/2017/09/20/abc-de-la-redaction-inclusive/>
- Martin, M.-J. (2011). *Pour une juste représentation des genres en français: la rédaction épiciène à Condition féminine Canada* [Rapport]. Condition féminine Canada.
https://osez-dare.aadnc-aandc.gc.ca/DAM/DAM-OSEZ-DARE/STAGING/texte-text/fair_rep_gender_1398869225479_fra.pdf
- Mathieu, M.-J. (dir.). (2002). *Extension du féminin. Les incertitudes de la langue*. Honoré Champion Éditeur.
- Maussa-Lopez, J. (2021). *Guide d'écriture inclusive. Pour une socialisation et une alphabétisation plus égalitaires des adultes*. Centre de documentation sur l'éducation des adultes et la condition féminine. <https://afpcquebec.com/wp-content/uploads/2021/05/CDEACF-GUIDE-redaction-inclusive.pdf>
- Ministère de la Justice. (2016/2022, 29 août). Désexualisation. Dans *Guide fédéral de jurilinguistique législative française* [Guide]. Gouvernement du Canada.
<https://www.justice.gc.ca/eng/rp-pr/csj-sjc/legis-redact/juril/no39.html>
- Moreau, M. L. et Dister, A. (1994/2005/2014). *Mettre au féminin : guide de féminisation des noms de métier, fonction, grade ou titre* (3^e éd.). Fédération Wallonie-Bruxelles.
http://www.egalite.cfwb.be/index.php?eID=tx_nawsecuredl&u=0&g=0&hash=ebf5c7069ce7ba84436b4ca31bce572a9ac317&file=uploads/tx_cfwbitemsdec/Mettre_au_feminin_Feminisation.pdf
- Moreau, T. (2001). *Écrire les genres : guide romand d'aide à la rédaction administrative et législative épiciène*. DF-SPP Égalité-CLDE.
<https://www.ge.ch/document/9323/telecharger>
- Office Québécois de la Langue Française (OQLF). (2021) Aide-mémoire sur la rédaction épiciène [Affiche]. *Banque de dépannage linguistique*.
https://bdl.oqlf.gouv.qc.ca/bdl/gabarit_bdl.asp?id=5468
- Office Québécois de la Langue Française (OQLF). (2019a). *Désigner les personnes non binaires*. Banque de dépannage linguistique, Dans les coulisses de la langue.
https://bdl.oqlf.gouv.qc.ca/bdl/gabarit_bdl.asp?id=5370
- Office Québécois de la Langue Française (OQLF). (2019b). *Rédaction épiciène, formulation neutre, rédaction non binaire et écriture inclusive* [anciennement : *Épiciène, neutre, non binaire et inclusif*] Banque de dépannage linguistique, Dans les coulisses de la langue. http://bdl.oqlf.gouv.qc.ca/bdl/gabarit_bdl.asp?id=5421

- Office Québécois de la Langue Française (OQLF). (2019c). *Liste de termes épiciènes ou neutres*, Banque de dépannage linguistique, Dans les coulisses de la langue. http://bdl.oqlf.gouv.qc.ca/bdl/gabarit_bdl.asp?Th=2&t1=&id=5465
- Office Québécois de la Langue Française (OQLF). (2019d). *Principes généraux de la rédaction épiciène*, Banque de dépannage linguistique. https://bdl.oqlf.gouv.qc.ca/bdl/gabarit_bdl.asp?Th=2&t1=&id=3912
- Portail linguistique du Canada (2022a, 20 septembre). *Inclusionnaire : recueil de solutions inclusives*. Clés de la rédaction, Section Écriture inclusive. Gouvernement du Canada. <https://www.noslangues-ourlangues.gc.ca/fr/cles-de-la-redaction/ecriture-inclusive-inclusionnaire>
- Portail linguistique du Canada (2022b, 20 septembre). *Écriture inclusive : traduction du pronom they employé au singulier*. Clés de la rédaction, Section Écriture inclusive. Gouvernement du Canada. <https://www.noslangues-ourlangues.gc.ca/fr/cles-de-la-redaction/ecriture-inclusive-traduction-du-pronom-they-employe-au-singulier#pronom-iel-si-necessaire>
- Portail linguistique du Canada. (2022c, 20 septembre), *Écriture inclusive : Lignes directrices et ressources*. Gouvernement du Canada. <https://www.btb.termiumplus.gc.ca/tpv2alpha/alpha-fra.html?lang=fra&index=alt>
- Queerasse (Collectif). 2018. *Grammaire rebelle. An exercise book beginner 1 with stories and drawings to color* [Livre imprimé]. Autopublié.
- Sauvageau, Maryse. (2019). *Guide de rédaction épiciène*. Union des municipalités du Québec (UMQ). <https://umq.qc.ca/wp-content/uploads/2019/06/guide-redac-epicene-umq-juin2019.pdf>
- Service de traduction du gouvernement de l'Ontario. (c2018). *Recommandations pour une rédaction inclusive* [Fichier PDF]. Gouvernement de l'Ontario. <https://www.jurisource.ca/prj/phpChODvG1545250037.pdf>
- Université de Sherbrooke. (2022). *Directive de la rédaction inclusive*. Université de Sherbrooke. <https://www.usherbrooke.ca/langue/le-francais-a-udes/la-politique-linguistique/directive-de-la-redaction-inclusive>
- Université de Sherbrooke. (c2021). *Guide de rédaction inclusive de l'Université de Sherbrooke* [Fichier PDF]. Université de Sherbrooke. https://www.usherbrooke.ca/langue/fileadmin/sites/langue/documents/Guide_redaction_inclusive_vf.pdf

- Université du Québec. (2021), *Guide de communication inclusive : pour des communications qui mobilisent, transforment et ont du style!* [Fichier PDF]. Université du Québec. https://www.uquebec.ca/reseau/fr/system/files/documents/edi/guide-communication-inclusive_uq-2021.pdf
- Université du Québec en Abitibi-Témiscamingue (UQAT). (c2021). *Écriture inclusive : lignes directrices* [Fichier PDF]. UQAT. <https://www.uqat.ca/uqat/edi/doc/guide-redaction-inclusive.pdf>
- Vachon-L'Heureux, P. et L. Guénette. (2007). *Avoir bon genre à l'écrit : guide de rédaction épïcène* [Guide]. Les Publications du Québec. ISBN : 9782551197828 (2551197821)
- Viennot, E. (2018). *Le Langage inclusif: Pourquoi, Comment. Petit précis historique et pratique*, Édition iXe, collection xx-y-z.
- Viguet, M. 2020. *Communication inclusive. Mode d'emploi* [Fichier PDF]. Corporation de développement communautaire de Québec (CDEC). <https://numerique.banq.qc.ca/patrimoine/details/52327/4159841>
- Villeneuve, G. (2020, s.d.). *Politique sur les genres en français*. Head and Hands / À deux mains, <https://headandhands.ca/about/politique-sur-les-genres-en-francais/>

2. Guides, directives, politiques et plaidoyer portant sur le corps sexué, le genre, l'orientation sexuelle et les pratiques sexuelles

Les recommandations présentées dans les guides de rédaction, d'écriture ou de communication inclusive sont souvent issues d'usages glanés au fil des rencontres, des échanges et des apprentissages au sein des milieux communautaires, militants et universitaires, et ce, autant sinon plus qu'elles s'appuient sur des directives institutionnelles. Or, la documentation issue de ces milieux est relativement peu citée dans les guides de communication inclusive. Je la trouve particulièrement riche, non seulement en tant qu'exemple de la posture de guide, mais aussi parce qu'elle présente des archives du lexique 2LGBTQIA+ et des expérimentations de la créativité linguistique non binaire. En effet, les guides de meilleures pratiques portant sur la sexualité, le genre, les parcours trans, ou encore les expériences intersexes, contiennent le plus souvent un glossaire et parfois une section

introductive sur l'adoption de certaines méthodes de rédaction pour rendre le texte plus représentatif ou plus neutre.

Action santé travesti(e)s et transsexuel(le) s du Québec (2014). Je m'engage. Un manuel pour les professionnels en santé et services sociaux qui travaillent avec des personnes trans [Guide] CACTUS Montréal. https://cerda.info/wp-content/uploads/2019/05/Un_manuel_pour_les_professionnels_en_santé_et_servic es_sociaux_qui_travaillent_avec_des_personnes_trans.pdf

Adams, N., Pearce, R., Veale, J., Radix, A., Castro, D., Sarkar, A. et THOM K. C. (2017). Guidance and ethical considerations for undertaking transgender health research and institutional review boards adjudicating this research. *Transgender Health*, 2(1), 165-175.

Alliance de la fonction publique du Canada (2018). Des milieux de travail accueillants pour les personnes trans. Guide à l'intention des gestionnaires, des syndicats et du personnel. [Guide] <https://syndicatafpc.ca/sites/psac/files/attachments/pdfs/afpc-milieux-travail-accueillants-personnes-trans-2018.pdf>

Aide aux Trans du Québec (2021). S'outiller pour mieux intervenir avec les personnes trans, non binaires ou en questionnement de leur identité de genre [Guide]. Aide aux trans du Québec. <https://atq1980.org/wp-content/uploads/2021/01/ATQ-guide-general-FINAL-web.pdf>

AJL. (s.d.). *Le kit à l'usage des rédactions : Traiter les thématiques LGBT avec justesse et dans le respect des personnes*. AJL <https://www.ajlgbt.info/informer-sans-discriminer/?fbclid=IwAR3l0l17mav2ByMkWA-vPAhUw2EO1rcz37M3h-bCSsG2V8T2XfvRPaatW7o>

Bonin, M.-H., Pineau, A. et Dubuc, D. (2017). *No more, no less: just like everyone else. Facilitation guide on Sexual and Gender Diversity* (5^{ème} éd.) [Guide]. Confédération des syndicats nationaux. https://www.csn.qc.ca/wp-content/uploads/2019/01/csn_no_more_no_less_anglais_final.pdf

Bureau de la traduction du Canada. (2019). *Lexique de la diversité sexuelle et de genre*. Gouvernement du Canada. <https://www.btb.termiumplus.gc.ca/publications/diversite-diversity-fra.html?fbclid=IwAR0RASEWINJBtVXZp2FtDUhikoKckedNGto87KmlJRYdYbFxbxbqjicixyI>

Chamberland, L. et A. Puig (2015). *Guide des pratiques d'ouverture à la diversité sexuelle et de genre en milieu collégial et universitaire* [Fichier PDF]. Chaire de recherche sur l'homophobie, Université du Québec à Montréal.

<https://chairedspg.uqam.ca/upload/files/Guide%20final%20français%20graphiste%202.pdf>

- Comité pour la diversité sexuelle et l'identité de genre. (2017). Comprendre la diversité sexuelle et l'identité de genre (V. 2.0) [Infographie]
http://www.diversite.lacsq.org/wp-content/uploads/2017/03/Comprendre-la-diversité-sexuelle_v2.0_et_définitions.pdf
- Commission ontarienne des droits de la personne. (2014). Annexe B : Glossaire des termes associés à l'identité sexuelle et à l'expression de l'identité sexuelle. Dans *Politique sur la prévention de la discrimination fondée sur l'identité sexuelle et l'expression de l'identité sexuelle* [Fichier html].
<https://www.ohrc.on.ca/fr/book/export/html/11218>
- Crémier, L. (2021) Savoir dire et savoir faire : mieux communiquer pour favoriser l'inclusion des jeunes trans et non binaires. Dans A. Pullen et D. Medico (dir), *Jeunes trans et non binaires : de l'accompagnement à l'affirmation* (p. 41-61). Les éditions du remue-ménage.
- Divergenres. (s.d.). *Outils et ressources*. Divergenres.
<https://divergenes.org/index.php/ressources/>
- Dubuc, D. (2017). *LGBTQI2SNBA+ Les mots de la diversité liée au sexe, au genre et à l'orientation sexuelle*. Fédération nationale des enseignantes et enseignants du Québec (FNEEQ-CSN). <https://fneeq.qc.ca/wp-content/uploads/Glossaire-final-21082017.pdf>
- Duford, J. (2019). *Pratiques d'ouverture envers les jeunes LGBTQIA2S en situation d'itinérance : guide destiné aux organismes d'aide en itinérance ou qui œuvrent auprès de personnes à risque d'itinérance*. Coalition des groupes jeunesse LGBTQ+. <https://coalitionjeunesse.org/wp-content/uploads/2019/11/guide-itinerance-nov2019-final.pdf>
- El-Hage, H. et E. Ou Jin Lee. (2015). *Vivre avec de multiples barrières. Le cas des personnes LGBTQ racisées à Montréal* [Rapport]. Équipe de recherche METISS - Migration et ethnicité dans les interventions en santé et en services sociaux, en collaboration avec l'organisme AGIR, le Collège Rosemont, le Centre de recherche SHERPA, le CSSS de la Montagne et l'UQAM. https://sherpa-recherche.com/wp-content/uploads/Multiples_barrieres_FINAL_en_ligne.pdf
- Équipe de Trans PULSE Canada. (2020). Accès à la santé et aux soins de santé pour les personnes trans et non binaires au Canada [Rapports de recherche]. TransPULSE Canada. <https://transpulsecanada.ca/fr/research-type/rapports/>

- Espineira, K. et Thomas, M. Y. (2022), *Transidentité et transitude : se défaire des idées reçues*. Le cavalier bleu.
- Fondation Émergence, 2022. *Lexique*. Fondation Émergence.
<https://www.fondationÉmergence.org/lexique>
- Iantaffi, A. et Barker, M. G. (2019/2021). *Vous n'êtes pas binaire (Personne ne l'est). Voir le monde au-delà des normes de genres, sexualités et relations* (M. Godart, trad.). Améthyste éditions.
- Institut de recherche et d'études féministes. (2022, 6 avril). Accueillir la diversité de genre en contextes pédagogique et professionnel [capsule vidéo]. UQÀM TV.
<https://tv.uqam.ca/accueillir-diversite-genre-en-contextes-pedagogique-professionnel>
- Interligne. (2020). *Lexique de la diversité*. Alix. <https://alix.interligne.co/vocabulaire-diversite/>
- Killerman, S. 2013. *The Social Justice Advocate's Handbook: A Guide to Gender*, Impetus Books.
- La vie en queer. (2018, 2 juin). *Non binaire ou non-conforme dans le genre?*. LVEQ.
<https://lavieenqueer.wordpress.com/2018/06/02/non-binaire-ou-non-conforme-dans-le-genre/>
- Labelle, S., Benattar, L. Mounier, E. M. (2018). *Il n'y a pas de voix trans universelle*. Le délit.
- Lachenal, P. (2016). *Questions de genre. Comprendre pour dépasser les idées reçues*. Le Cavalier bleu, coll. « Idées reçues ».
- Lowik, A. J. (2017). *Services d'avortement adaptés aux réalités trans. Un guide visant à permettre aux prestataires de soins d'instaurer des politiques et des pratiques qui tiennent compte des réalités trans dans un contexte d'avortement*. Fédération du Québec pour le planning des naissances.
<https://static1.squarespace.com/static/5cef632e66e9b80001f24e05/t/5d4116c8a71ed100016c2661/1564546762731/FQPN-Manual-FR-Web.pdf>
- Mady G. et Zuckerberg J. R. (2019). *A quick and easy guide to queer and trans identities*. Oni Press.
- Nations Unies, Commission africaine des droits de l'Homme et des peuples et Commission interaméricaine des droits de l'Homme. (2018). *Dialogue thématique conjoint sur l'orientation sexuelle, l'identité de genre et les problématiques liées aux personnes*

intersexes [Rapport]. Nations Unies.
https://www.ohchr.org/sites/default/files/Documents/Issues/SexualOrientation/ReportSecondTrilateralDialogue_InterAmericanAfricanExperts_FR.pdf

- Ordre des travailleurs sociaux et des thérapeutes conjugaux et familiaux du Québec (OTSTCFQ) (s.d.). *Mots de genre sans maux de tête*. OTSTCFQ, Dossier : Pratiques anti-oppressives auprès des jeunes trans. <https://www1.otstcfq.org/l-ordre/evenements-et-campagnes/le-travail-social-dans-tous-ses-etats/pratiques-anti-oppressives-aupres-des-jeunes-trans/>
- Pruden, H. et Salway, T. (2020). What and Who is Two-Spirit in Health Research. *Meet the Methods Series (2)*, Canadian Institute of Gender and Health. <https://cihr-irsc.gc.ca/e/52214.html>
- Pullen-Sansfaçon, A. et Medico, D. (dir.). (2021). *Jeunes trans et non binaires : de l'accompagnement à l'affirmation*. Les éditions du remue-ménage (Montréal) et Médecine et hygiène (Suisse).
- Scruton, S. et al. (2015). *Boîte à outils trans: ressources pratiques pour les organismes communautaires, L'inclusion des personnes trans dans divers formulaires*. Société canadienne du sida. <https://www.cdn aids.ca/fr/boite-outils-trans-ressources-pratiques-pour-les-organismes-communautaires/>
- Serano, J. (2016, 2 août). Detransition, Desistance, and Disinformation : Guide for Understanding Transgender Children Debates. *Medium*, <https://juliaserano.medium.com/detransition-desistance-and-disinformation-a-guide-for-understanding-transgender-children-993b7342946e>
- Table nationale de lutte contre l'homophobie et la transphobie des réseaux de l'éducation (2019). *Mesures de soutien et d'inclusion des personnes trans et des personnes non binaires en milieu de travail. Guide pour les employeurs et les syndicats* [Fichier PDF]. https://tablehomophobietransphobie.org/wp-content/uploads/2020/02/1819-289_1-GuideTrans-Employeurs_FR_web-FINAL.pdf
- Table nationale de lutte contre l'homophobie et la transphobie des réseaux de l'éducation (2018). *Mesures d'ouverture et de soutien envers les jeunes trans et non binaires. Guide pour les établissements d'enseignement. Guide pour les établissements d'enseignement* [Fichier PDF]. http://fqde.qc.ca/wp-content/uploads/2018/02/brochure_jeunes_trans_web-2.pdf
- Tajeddine, L. et Crémier, L. (2020). *Mieux nommer et mieux comprendre: changer de regard sur les réalités de la diversité de genre et les enjeux trans* [Fichier PDF].

Conseil québécois LGBT. https://www.conseil-lgbt.ca/wp-content/uploads/2020/11/Guide-mieux-comprendre-enjeux-trans_CQLGBT.pdf

ANNEXE B

C'EST QUOI TES PRONOMS?

L'expérimentation morphologique et lexicale sur les pronoms personnels est particulièrement active actuellement au Québec et ailleurs dans la francophonie. Le tableau ci-dessous recense des pronoms personnels dits inclusifs, neutres, non genrés ou non binaires. Si certains d'entre eux s'inscrivent dans un projet de nouvelle grammaire, d'autres n'obéissent pas à une logique grammaticale et sont surtout des témoins de l'appropriation des ressources lexicales et grammaticales de la langue, c'est-à-dire de sa matière première, pour donner à voir des positionnements critiques par rapport au genre et des ressentis intimes et politiques que l'on désigne souvent comme l'identité et l'expression de genre (*cf.* 2.2.3 et 4.1.1, qui s'appuient en particulier sur Wittig 1992, Abbou 2011, Greco 2019). Afin de rendre compte de la diversité et de la richesse, non seulement des signes, mais aussi de leurs significations et de leurs usages à travers les milieux, ce tableau indique donc, pour chaque pronom, des informations contextuelles sur le relevé et une appréciation de sa ou de ses fonctions sémiotiques. Il s'agit de garder une trace du contexte dans lequel ce signe fonctionne comme pronom personnel inclusif, neutre, non binaire ou non genré.

Ces exemples ont été relevés au fil de ma recherche documentaire et de mon parcours universitaire, professionnel et militant qui m'ont permis de faire diverses rencontres et lectures d'ouvrages scientifiques et littéraires. C'est pourquoi l'ordre de présentation n'est pas alphabétique mais chronologique. Les références sont données à titre indicatif seulement (là où vous pourrez trouver des exemples). L'étude de la circulation de ces pronoms et des mutations du sens que leur donnent les personnes trans, queers et non binaires au Québec reste à faire. Ce tableau ne vise qu'à informer le lectorat de cette thèse et non pas à statuer sur les fonctions sémiotiques de ces pronoms. Il est amené à évoluer; j'aimerais beaucoup en faire un travail collectif en le mettant en ligne et en créant des occasions de discussion.

Tableau 1 Pronoms personnels dits inclusifs, épiciènes, neutres ou non binaires

Pronom	Milieus	Fonctions
iel(s)	Repéré dans plusieurs contextes au Québec : <ul style="list-style-type: none"> • Réseaux trans, non binaires, queers et alliés francophones • Édition littéraire féministe et queer • Réseaux de recherche et institutions universitaires : associations étudiantes, études de genre et études trans francophones, recherches linguistiques sur le genre 	<ul style="list-style-type: none"> • Pronom inclusif (générique) renvoyant à un groupe mixte ou une personne dont le genre est inconnu (<i>Le Robert</i> lui donna cette définition en 2021) • Pronom marquant le genre (non binaire, non conforme, queer, etc.) d'une personne (OQLF 2019a) • Équivalent officiel du pronom singulier <i>they</i> en anglais pour désigner une personne non-binaire (Portail linguistique du Canada 2022b)
ille(s)	Repéré dans plusieurs contextes au Québec : <ul style="list-style-type: none"> • Réseaux trans, non binaires, queers et alliés francophones • Édition féministe (Labrosse 2021) [1996], création littéraire lesbienne (Causse 2020 [1993]) et usage rare sans lien explicite avec ces recherches féministes (Montag 2006) • Réseaux de recherche et institutions universitaires : employé par quelques personnes non binaires 	<ul style="list-style-type: none"> • Pronom utilisé comme générique par contraste avec « iel » lorsque ce dernier est employé pour renvoyer à une personne non-binaire, non conforme dans le genre, queer, etc. (Silverberg et Smyth 2020) • Pronom marquant le genre (non binaire, non conforme, queer, etc.) d'une personne
yel(s)	Milieus queers d'Europe de l'Ouest (Greco 2012, 2013, 2018), rarement vu au Québec	Surtout dans le contexte des pratiques <i>drag king</i> : pronom renvoyant à une personne de genre non conforme (en contexte de performance ou non)
ya	Repéré dans les réseaux trans et queers à Montréal (Queerasse 2018); usage rare actuellement	Pronom marquant le genre (non binaire, non conforme, queer, etc.) d'une personne
ielle(s)	Repéré dans plusieurs contextes au Québec dans les réseaux trans et non binaires; notamment dans le milieu de l'édition littéraire queer et féministe (Silverberg et Smyth 2020)	Fonctions similaires à « iel » (reconnu par <i>Le Robert</i> 2022)
y	Repéré fréquemment au Québec dans les réseaux trans et non binaires (conversations personnelles, rencontres du Comité trans du Conseil québécois LGBT, encarts de plusieurs personnes dans des visioconférences)	Pronom marquant le genre (non binaire, non conforme, queer, etc.) d'une personne
al(s)	Repéré dans le « système al » issu du roman de son autaire (Alpheratz 2015, 2018a); usage en Europe de l'Ouest et au Canada	• Pronom neutre (troisième genre grammatical dans le système al)

		<ul style="list-style-type: none"> • Pronom marquant le genre (non binaire, non conforme, queer, etc.) d'une personne; usage comme équivalent au pronom <i>ze</i> en anglais par au moins une personne au Québec
ael(s) ou æl(s)	Repéré sur les réseaux sociaux queers et non binaires, surtout en Europe de l'Ouest (Bye Bye Binary s.d.)	Pronom renvoyant à une personne pour marquer son genre (non binaire, non conforme, queer, etc.)
ul(s)	Repéré dans les réseaux non binaires (en ligne) et dans le réseau universitaire féministe et lesbien (Bourque et Coulombe 2018)	<ul style="list-style-type: none"> • Pronom du sujet libéré de l'androlecte, au-delà d' « elle » et d' « ille » (Causse 2020 [1993]); s'emploie sans égard au choix de la personne / du personnage • Pronom marquant le genre (non binaire, non conforme, queer, etc.) d'une personne
ol(s)	Repéré dans les réseaux non binaires (en ligne); repris dans des publications universitaires au Québec, aux États-Unis et en France et présent dans des guides locaux	Pronom marquant le genre (non binaire, non conforme, queer, etc.) d'une personne
eul	Repéré dans un témoignage de personne non-binaire belge (E.BI 2019), pronom créé par une personne non-binaire identifiée dans l'article de presse	Pronom marquant le genre (non binaire, non conforme, queer, etc.) d'une personne
eulle(s)	Repéré dans un zine sur le consentement (Nule c2015) trouvé à l'Euguélionne, librairie féministe de Montréal	Pronom générique équivalent à « ille »
ile	Repéré dans les réseaux trans et non binaires québécois (rencontres, conversations) et sur les réseaux sociaux	Pronom renvoyant à une personne pour marquer son genre (non binaire, non conforme, queer, etc.)
él(s)	Expérimentation typographique en Europe de l'Ouest (anonyme 2016, Elmiger 2017); usage rare repéré dans un <i>Journal de recherche graphique en écriture inclusive</i> (anonyme 2019) prêté par un·e collègue libraire.	Autre graphie de « iel » comme pronom générique ou non binaire, vu dans la réécriture créative de textes littéraires (anonyme 2019)
el(s)	Repéré dans des pamphlets et dans quelques productions littéraires et universitaires provenant de France (Ahmed 2019, Grunenwald 2021) Plus récemment, repéré en ligne dans les réseaux trans, non binaires et féministes	Pronom générique (édition féministe) et pronom renvoyant à une personne pour marquer son genre (non binaire, non conforme, queer, etc.) Repéré comme équivalence à <i>they</i> ou <i>she/they</i> , comme « ille » et « iel »
iol	Repéré dans le réseau universitaire québécois (Asselin-Mailloux 2020); usage rare	Pronom marquant le genre (non binaire, non conforme, queer, etc.) d'une personne

ANNEXE C

EXPÉRIMENTATIONS TYPOGRAPHIQUES

Aucun guide de communication inclusive québécois ne recommande à ce jour la généralisation d'une nouvelle typographie ou d'un nouvel alphabet pour la langue française. Peu de guides recommandent l'usage du point médian en dehors de cas exceptionnels dans lesquels la pratique est jugée nécessaire au respect d'individus de genre non conforme ou non binaire. Cela dit, afin de souligner la diversité des pratiques au carrefour du design, de la littérature et de la communication stratégique, cette annexe regroupe quelques exemples d'expérimentations typographiques repérées dans des espaces francophones québécois, suisses, français et belges.

La graphie tronquée (ou doublets abrégés) est en vogue à l'heure actuelle à Montréal, au Québec. On peut observer son usage par plusieurs institutions publiques et privées pour rendre visible l'engagement à valoriser la diversité et l'inclusion, notamment en milieu professionnel. Par exemple, cette stratégie est employée en 2022 dans plusieurs campagnes publicitaires, dont celles de l'Espace pour la vie de Montréal (Figure 2) et de la Banque nationale (Figure 3).

Dans un registre plus exploratoire et artistique, on trouve des expérimentations à même l'alphabet latin. Ces recherches graphiques menées entre la France, la Suisse et la Belgique, à travers différents collectifs, peuvent être soulignées. Le *Journal de Recherche Graphique en Écriture Inclusive* (anonyme 2019) est un bon exemple d'expérimentation morphologique et typographique. Plusieurs pages sont reproduites dans un essai publié sur la plateforme whatisdaT destinée aux étudiant·es en design de l'Institut supérieur de design de Toulouse en France (Murat 2021). Récompensé par le Prix Art Humanité 2020 de la Croix Rouge, le travail du Suisse Tristan Bartolini pour son diplôme de Bachelor à la Haute école d'art et

design de Genève propose d'ajouter à l'alphabet latin de nouveaux caractères pour les marques du genre grammatical. Un exemple de ces caractères est présenté dans un article du magazine queer suisse *360°* (Baud-Lavigne 2021). Le travail de la collective franco-belge Bye Bye Binary (2021) peut aussi être souligné, notamment leur typothèque (Bye Bye Binary, s.d.). De tels projets de haute voltige artistique et universitaire sont peu visibles au Québec mais demeurent disponibles par le biais d'Internet. Ainsi, certaines productions issues des communautés queers et non binaires les relaient, comme le zine anonyme *petit Dictionnaire et petite Grammaire de langage Non binaire* (2021, p. 7).

Figure C.1 Campagne publicitaire de l'Espace pour la vie de Montréal (domaine public, photographie prise le 21 janvier 2022)



Figure C.2 Campagne publicitaire de la Banque nationale (domaine public, photographie prise le 31 mai 2022)



ANNEXE D

GUIDES DE COMMUNICATION INCLUSIVE À L'ÉTUDE

Agin-Blais, M., A. Giroux, S. Guinamand, É. Merlet, C. Parenteau-L et S. Rinfret-Viger, 2020. Guide d'écriture inclusive. *FéminÉtudes* (hors-série), https://iref.uqam.ca/wp-content/uploads/sites/56/2022/05/Guide_écriture_inclusive_feminetudes_2020.pdf

Ce guide de 26 pages publié en septembre 2020 est une publication hors-série de la revue *FéminÉtudes* de l'IREF à l'UQAM. Il commence par tracer un historique des biais sexistes dans la langue française pour présenter des raisons d'adopter une approche inclusive de l'écriture, puis il présente des stratégies pour appliquer « la non-binarité à l'écrit » et « la non-binarité à l'oral ». Enfin, un quiz sur deux pages permet au lectorat d'appliquer les techniques. Les sources d'inspiration et une liste de références sont données à la fin du guide.

Anonyme. (2021). *Petit Dictionnaire et petite Grammaire de langage Non binaire*. [Fanzine]. Autopublié.

Ce guide de 12 pages diffusé sur Facebook et par courriel autour du nouvel an 2021 répertorie et commente des stratégies créatives et subversives pour marquer le genre des personnes en français, de la perspective son autorat constitué de personnes de genres divers. L'introduction argumente que la fluidité et la priorité de l'usage sur la règle sont des outils d'émancipation et de respect de la diversité des genres. Ensuite, le guide présente diverses stratégies : « l'Épicène », « l'Inclusif », « l'Inclusifve », « le Neutre », le « système d'Alpheratz » et « le Joual ». Un espace est laissé au lectorat pour ajouter des idées et la conclusion réitère l'importance de créer une langue riche et diverse à l'image de son locutorat.

Comité d'écriture inclusive du collectif Féministes En Mouvement de l'Université Laval (FEMUL), (2020). *Écriture inclusive. Guide pour la rédaction inclusive à l'Université Laval* [Fichier PDF]. Autopublié. <https://femulaval.files.wordpress.com/2020/11/guide-redaction-inclusive-2020-femul-2.pdf>

Ce guide de 16 pages publié en novembre 2020 promeut l'évolution des pratiques dans la communauté universitaire de l'Université Laval. Après quelques pages de justification de la production du guide, le guide présente des définitions de mots-clés de la diversité des genres, un rapide historique des avancées de la démasculinisation de la langue française et une liste d'arguments démystifiant l'esprit et la pratique de l'écriture inclusive. Puis, l'autorat énonce le positionnement éthique qui justifie l'adoption de l'écriture inclusive. L'exposé des méthodes de rédaction commence par quelques principes de base puis est divisé en trois écoles ou « formes d'écriture » : « féminisation inclusive », « écriture épïcène » et « écriture inclusive ». Après un exemple d'application des trois formes, on trouve une liste de ressources et la bibliographie.

Divergenres. (2021). *Règles de grammaire neutre et inclusive / Guide de grammaire neutre et inclusive* [Guide]. Autopublié. <https://divergences.org/wp-content/uploads/2021/04/guide-grammaireinclusive-final.pdf>

Ce document de 12 pages intitulé « Guide de grammaire neutre et inclusive » et publié en avril 2021 est une mise en page au format PDF des « Règles de grammaire neutre et inclusive » mises à jour de manière continue depuis 2018 sur le site web de l'organisme. L'introduction justifie le besoin de nouvelles ressources grammaticales et lexicales pour les personnes non binaires et l'expression de la diversité des genres plus généralement. Après avoir brièvement présenter quelques outils de la rédaction épïcène et de la féminisation, le guide détaille les règles d'accords neutres et inclusifs pour différents types de mots marqués.

Egale et Fondation Émergence. (2020). *Grammaire neutre* [Fichier PDF]. egale.ca. <https://egale.ca/wp-content/uploads/2020/06/French-Inclusive-Language-4.0.pdf>

Ce fascicule de 8 pages, mis en ligne en juin 2020, est divisé en trois parties. Chaque partie est préfacée par un paragraphe qui affirme l'importance d'utiliser les outils présentés et qui situe ceux-ci en regard de l'objectif d'inclusion et de respect des personnes. La première partie « Grammaire neutre » présente des néologismes neutres et inclusifs à la suite des formes masculines et féminines, par classe de mots, ainsi que des propositions de règles d'accord. La deuxième partie « Langage neutre » est un glossaire qui liste en trois colonnes des formes masculines et féminines puis des néologismes pour désigner des personnes dont on ne connaît pas le genre ou dont le genre n'est pas binaire. La troisième partie « Glossaire » présente quelques équivalences français-anglais de termes reliés aux réalités 2LGBTQIA+.

Groupe d'aide et d'information sur le harcèlement sexuel au travail de la Province de Québec (GAIHST). (2020). *Comment rendre son vocabulaire plus inclusif au travail? Pour un meilleur usage de la langue française et une reconnaissance de la diversité des identités et des expressions de genre en milieu de travail* [Fichier PDF]. GAIHST. https://familleslgbt.org/app/uploads/2022/03/Vocabulaire_inclusif_au_travail.pdf

Ce guide de 11 pages mis en ligne en décembre 2020 regroupe plusieurs informations à l'attention de toute personne évoluant dans un milieu de travail : des définitions de termes du lexique de la diversité de genre, des arguments quantitatifs et qualitatifs en faveur de l'adoption de stratégies d'écriture et d'expression inclusives, ainsi que des conseils pratiques pour l'apprentissage, la pratique, la gestion des erreurs et la diffusion de l'information en milieu de travail. Les stratégies renseignées sont la formulation neutre, la reformulation, l'abandon de formules de politesse genrées et « l'usage des deux genres » (dédoublé) et de « mots-valises » (néologismes).

Institut national de la recherche scientifique. (2021). *Inclusivement vôtres! Guide de rédaction inclusive* [Fichier PDF]. INRS. <https://inrs.ca/wp-content/uploads/2021/03/Guide-redaction-inclusive-inrs-vf.pdf>

Ce guide de 12 pages publié en mars 2021, en même temps que son complément d'informations en ligne sur le site web de l'Institut, commence par situer l'enjeu de la rédaction inclusive comme une question de représentation équitable et d'inclusion de la diversité des genres et comme un engagement pris par l'INRS dans le cadre de son plan stratégique. Après avoir défini et justifié la rédaction inclusive et énuméré l'éventail des stratégies actuelles, le guide détaille des « procédés de rédaction neutre » et des « procédés de féminisation syntaxique ». Une liste de références est donnée à la fin du guide.

Université du Québec. (2021), *Guide de communication inclusive : pour des communications qui mobilisent, transforment et ont du style!* [Fichier PDF]. Université du Québec. https://www.uquebec.ca/reseau/fr/system/files/documents/edi/guide-communication-inclusive_uq-2021.pdf

La première version de ce guide de 62 pages a été mise en ligne en octobre 2021. L'introduction définit et justifie l'usage de stratégies pour communiquer de manière plus inclusive, explique à qui s'adresse le guide et détaille comment l'utiliser. Puis, l'information est divisée en quatre grandes parties : l'écrit (15 pages sur le genre grammatical puis 2 pages sur l'accessibilité), l'oral, la communication visuelle et la communication publique (présentiel et en ligne). La conclusion réitère l'esprit et les effets bénéfiques de la communication inclusive. Dix-huit encadrés complètent l'information à plusieurs sujets à la fin du guide. Quinze pages d'annexes fournissent des ressources complémentaires, dont sur le lexique de la communication inclusive et les « néologismes non binaires ».

Viguet, M. 2020. Communication inclusive. Mode d'emploi, pour la Corporation de développement communautaire de Québec (CDEC).
<https://numerique.banq.qc.ca/patrimoine/details/52327/4159841>

Ce guide de 26 pages diffusé en octobre 2020 outille la clientèle de l'organisme et le grand public. La première partie du guide argumente en faveur de la communication inclusive comme enjeu politique et linguistique. La deuxième partie présente un « mode d'emploi » de l'écriture inclusive en répertoriant des techniques de rédaction épiciène et de féminisation, ainsi que quelques recours à la typographie et aux néologismes. Les dernières pages énumèrent des pistes et des ressources complémentaires pour guider le lectorat dans la création d'une politique de communication inclusive et pour ouvrir la communication inclusive à d'autres enjeux de représentation de la diversité des femmes et des genres en général.

Le tableau de préparation de l'analyse présentée dans le chapitre 4 se trouve dans le document Google Excel disponible ici : https://docs.google.com/spreadsheets/d/1-eDcoa00dKiI_CjSbjqfTPU6yNi6a2Q4MWH0XvZHSPc/edit

BIBLIOGRAPHIE

- Abbou, J. (2022). Inclusive Writing: Tracing the Transnational History of a French Controversy. *Gender & Language*. Equinox Publishing [en impression]. <https://hal.archives-ouvertes.fr/hal-03788544/>
- Abbou, J. (2019). La langue est-elle toujours un lieu de lutte féministe? De la contrefaçon sémiotique à la libéralisation. *Recherches féministes*, 32(2), 235-258. <https://id.erudit.org/iderudit/1068348ar>
- Abbou, J. (2016). Le genre linguistique, une catégorie sémiotique. Propositions pour une approche herméneutique du genre en langue. *Semen - Revue de sémio-linguistique des textes et discours*, (42). <https://doi.org/10.4000/semen.10634>
- Abbou, J. (2013). Pratiques graphiques du genre. *Langue et cité*, (24), 4-5. <https://hal.archives-ouvertes.fr/hal-01382764>
- Abbou, J. (2011). *L'antisexisme linguistique dans les brochures libertaires : pratiques d'écriture et métadiscours*. [Thèse de doctorat, Université de Provence – Aix Marseille I]. HALtheses, <https://tel.archives-ouvertes.fr/tel-00643802>
- Abbou, J., Ropiteaux, C., Dorvaux, K., et Colère, H. (2018). Les genres décrits n°3 : Peut-on montrer des tirets aux enfants? *GLAD!* (5). <https://www.revue-glad.org/1426>
- Abbou, J., Aron, A., Candea, M., et Marignier, N. (2018). Qui a peur de l'écriture inclusive ? Entre délire eschatologique et peur d'émasculation : entretien. *Semen - Revue de sémio-linguistique des textes et discours*, (44). <http://journals.openedition.org/semen/10800>
- Académie Française. (2019, 2 mars) *La féminisation des noms de métiers et de fonctions*, [Rapport] Académie française. http://www.academie-francaise.fr/sites/academie-francaise.fr/files/rapport_feminisation_noms_de_metier_et_de_fonction.pdf
- Action santé travesti(e)s et transsexuel(le) s du Québec (2014). Je m'engage. Un manuel pour les professionnels en santé et services sociaux qui travaillent avec des personnes trans [Guide] CACTUS Montréal. https://cerda.info/wp-content/uploads/2019/05/Un_manuel_pour_les_professionnels_en_santé_et_services_sociaux_qui_travaillent_avec_des_personnes_trans.pdf
- Adams, N., Pearce, R., Veale, J., Radix, A., Castro, D., Sarkar, A. et THOM K. C. (2017). Guidance and ethical considerations for undertaking transgender health research and institutional review boards adjudicating this research. *Transgender Health*, 2(1), 165-175.
- Aeschlimann, R. J. (2017). Une genre de nouvelle discrimination chromatique. *GLAD!* (03) <http://journals.openedition.org/glad/842>

- Alliance de la fonction publique du Canada (2018). Des milieux de travail accueillants pour les personnes trans. Guide à l'intention des gestionnaires, des syndicats et du personnel. [Guide] <https://syndicatafpc.ca/sites/psac/files/attachments/pdfs/afpc-milieux-travail-accueillants-personnes-trans-2018.pdf>
- Agence AQMI. (2018, 17 avril), « « Ceuzes », « ceux », « ille » : des étudiants de l'UQAM veulent « dégenrer la langue ». *Journal de Montréal*, <https://www.journaldemontreal.com/2018/04/17/ceuzes-celleux-ille-des-etudiants-de-luqam-veulent-degenrer-la-langue>
- Agin-Blais, M., A. Giroux, S. Guinamand, É. Merlet, C. Parenteau-L et S. Rinfret-Viger, 2020. Guide d'écriture inclusive. *FéminÉtudes* (hors-série), https://iref.uqam.ca/wp-content/uploads/sites/56/2022/05/Guide_ecriture_inclusive_feminetudes_2020.pdf
- Ahmed, S. (2019). Le langage de la diversité. Trad. N. Grunenwald. *GLAD!* (7). <http://journals.openedition.org/glad/1647>
- Ahmed, S. (2016). An Affinity of Hammers. *Transgender Studies Quarterly*, 3(1-2), 22-34. <https://doi.org/10.1215/23289252-3334151>
- Ahmed, S. (2014). *Willful Subjects*. Duke University Press.
- Ahmed, S. (2006a). *Queer Phenomenology. Orientations, Objects, Others*. Duke University Press.
- Ahmed, S. (2006b). Orientations: Toward a Queer Phenomenology. *GLQ: A Journal of Lesbian and Gay Studies*, 12(4), 543-574. <https://doi.org/10.1215/10642684-2006-002>
- Aide aux Trans du Québec (2021). S'outiller pour mieux intervenir avec les personnes trans, non binaires ou en questionnement de leur identité de genre [Guide]. Aide aux trans du Québec. <https://atq1980.org/wp-content/uploads/2021/01/ATQ-guide-general-FINAL-web.pdf>
- AJL. (s.d.). *Le kit à l'usage des rédactions : Traiter les thématiques LGBT avec justesse et dans le respect des personnes*. AJL <https://www.ajlgbt.info/informer-sans-discriminer/?fbclid=IwAR3l0l17mav2ByMkWA-vPAhUw2EO1rcz37M3h-bCSsG2V8T2XfvRPaatW7o>
- alexseawriter (2017, 19 avril). *Le langage neutre en français : pronoms et accords à l'écrit et à l'oral*. Genre! Site d'information et d'échange autour des identités trans. <https://entousgenresblog.wordpress.com/2017/04/19/quels-pronoms-neutres-en-francais-et-comment-les-utiliser/>

- Allison, D. (1994/2021), *Deux ou trois choses dont je suis sûre*, N. Grunenwald (Trad.), Cambourakis, coll. « Sorcières ».
- Almeida, J. (2017a). *Forum interrégional sur les enjeux communautaires LGBTQ+ (FIREC): rapport de la rencontre des 26, 27 et 28 octobre 2017*. Conseil québécois LGBT. https://www.conseil-lgbt.ca/wp-content/uploads/2019/08/Rapport_entier_FIREC.pdf
- Alpheratz. (2020, 13 avril). Un genre neutre binaire ou non binaire. [Econférence] Bi'Cause, Discord. <https://www.alpheratz.fr/linguistique/econference-un-genre-neutre-binaire-ou-non-binaire/>
- Alpheratz. (2019). Français inclusif : du discours à la langue? *Le discours et la langue. Revue de linguistique française et d'analyse du discours*, 11(1), 53-74. <https://hal.archives-ouvertes.fr/hal-02323626>
- Alpheratz. (2018a), *Grammaire du français inclusif*, Châteauroux, Vent Solars.
- Alpheratz. (2018b), « Français inclusif : conceptualisation et analyse linguistique », 6^e Congrès mondial de linguistique française <https://doi.org/10.1051/shsconf/20184614005>
- Alpheratz. (2017). *Un genre neutre pour la langue française*. Academia.edu, https://www.academia.edu/33035651/Un_Genre_neutre_pour_la_langue_francaise
- Alpheratz. (2015). *Requiem* [roman]. Autopublié.
- Angouri, J. et Baxter, J. (2021). *The Routledge Handbook of Language, Gender, and Sexuality* (1^{ère} éd.). Routledge.
- Anonyme. (2021). *Petit Dictionnaire et petite Grammaire de langage Non binaire*. [Fanzine]. Autopublié.
- Anonyme. (2020). *TransPédé.eGouines cependant : Un manifeste queer*. TransPédé.eGouines cependant, https://transpedeegouines.files.wordpress.com/2020/05/tpgcependant_page-a-page.pdf
- Anonyme. (2019). *Journal de recherche graphique en écriture inclusive : Numéro pilote*. Éditions Feu de paille.
- Anonyme. (2017). *Petit guide des enjeux LGBTQIA+ à l'attention des professeur-e-s et chargé-e-s de cours de l'UQAM*. [Brochure]. Autopublié.
- Ansara, Y. G. et I. Berger (2016). Cisgenderism. Dans *The Wiley Blackwell Encyclopedia of Gender and Sexuality Studies*, John Wiley and Sons. <https://doi.org/10.1002/9781118663219.wbegss426>

- Antidote. (2020, 1^{er} avril), Rédaction inclusive, *Language Matters*, <https://www.antidote.info/en/blog/reports/redaction-inclusive>
- Aquino, E. (2018). *Portraits d'illustres butchs* (N. Bessaïh, trad.). Les Éditions Sans Fin.
- Arbour, M. È. et De Nayves, H. (2020). *Formation sur la rédaction épïcène*. Office québécois de la langue française. <https://www.oqlf.gouv.qc.ca/redaction-epicene/formation-redaction-epicene.pdf>
- Arbour, M. È. et H. De Nayves, avec la collab. d'A. ROYER. (2014). Féminisation linguistique : étude comparative de l'implantation de variantes féminines marquées au Canada et en Europe. *Langage et société*, (148), 31-51. <https://doi.org/10.3917/ls.148.0031>
- Aristote. (2004). *Éthique À Nicomaque* (B. Richard, trad.) Flammarion.
- Armstrong, N., C. Bauvois et K. Beeching (dir.), avec la collab. de M. Bruyninckx. (c2001). *La langue française au féminin : le sexe et le genre affectent-ils la variation linguistique?* L'Harmattan.
- Arnold, A. (2016). Idéologies de genre et construction des savoirs en sciences phonétiques. *GLAD!*, (01). <https://doi.org/10.4000/glad.117>
- Arnold, A. et M. Candea (2015). Comment étudier l'influence des stéréotypes de genre et de race sur la perception de la parole ?. *Langage et société*, (152), 75-96. <https://doi.org/10.3917/ls.152.0075>
- Arps, F.S.E., Ciavarella, S., Vermilion, J., Hammond, R., Nation, K., Churchill, S., Smith, M., Navarro, J., Thaker, P., Bauer, G., et A. Scheim (2021). *Santé et bien-être chez les travailleur-se-s du sexe trans et non binaires* [Rapport]. Trans PULSE Canada. <https://transpulsecanada.ca/fr/results/rapport-sante-et-bien-etre-chez-les-travailleur%20%b7se%20%b7s-du-sexe-trans-et-non-binaires/>
- Arra, C. et M. Arra (2007). *L'ordre des mots* [Film]. Autoproduit. <http://www.lordredesmots-lefilm.com/fr>
- Ashley, F. (2019). Les personnes non binaires en français : une perspective concernée et militante. *H-France Salon*, 11(14), 1-15.
- Ashley, F. (2017). Qui est-ille? Le respect langagier des élèves non binaires, aux limites du droit. *Service social*, 63(2), 35-50.
- Asselin-Mailloux, V. S. (2020). Violence entre partenaires intimes et maisons d'hébergement : qu'en est-il des femmes trans*? [Mémoire de maîtrise, Université d'Ottawa]. uO Research, <https://ruor.uottawa.ca/handle/10393/40076>

- Aussant, L. (2019, 19 août). Respecter la non-binarité de genre en français. *Bureau de la traduction du Canada*, Blogue Nos langues, <https://www.noslangues-ourlangues.gc.ca/fr/blogue-blog/respecter-la-non-binarite-de-genre-fra>
- Austin, J. L. (1970). *Quand dire c'est faire* (G. Lane, trad.). Seuil.
- Austin, J. L. (1962). *La philosophie analytique*, Paris, Minuit.
- Awkward-Rich, C. et Malatino, H. (2022). Meanwhile, t4t. *TSQ*, 9(1), 1-8. <https://doi.org/10.1215/23289252-9475467>
- Baider, F., Khaznadar, E. et Moreau, T. (2007). Édito : Les enjeux de la parité linguistique. *Nouvelles questions féministes*, 26(3), 4-12.
- Baer, B. J., and Kaindl, K. (dir.). (2018). Introduction. Dans *Queering Translation, Translating the Queer : Theory, Practice, Activism* (p. 1-10). Routledge.
- Barasc, K. (2021). *Passions polygraphes*. Éditions iXe.
- Baril, A. (2022). Briser le silence, occuper l'absence : transféminismes francophones et (in)justices épistémiques. Dans V. Swamy et L. Mackenzie (dir.), *Devenir non binaire en français contemporain* (p. 45-72), Éditions Le Manuscrit Savoirs, Genre(s) et Création.
- Baril, A. (2021). Cisgenre. dans E. Dorlin (dir.) *Feu : Abécédaire des féminismes présents* (p. 75-86), Éditions Libertalia.
- Baril, A. (2018). Hommes trans et handicapés : une analyse croisée du cisgenrisme et du capacitisme. *Genre, sexualité & société*, (19), 1-17. <https://doi.org/10.4000/gss.4218>
- Baril, A. (2017a). Anglonormativité et cisnormativité : (Re)penser les analyses féministes intersectionnelles anglophones et francophones. Dans M. N. Mensah (dir.), *Le récit personnel et intime comme levier de changement social et politique* (p. 45-64). Presses de l'Université du Québec.
- Baril, A. (2017b). Trouble dans l'identité de genre : le transféminisme et la subversion de l'identité cisgenre : une analyse de la sous-représentation des personnes trans* professeur-es dans les universités canadiennes. *Philosophiques*, 44(2), 285–317. <https://id.erudit.org/iderudit/1042335ar>
- Baril, A. (2016). “Doctor, am I an Anglophone Trapped in a Francophone Body?” An Intersectional Analysis of Trans-crip-t Time in Ableist, Cisnormative, Anglonormative Societies. *Journal of Literary & Cultural Disability Studies*, 10(2), 155-172. <https://muse.jhu.edu/article/625071/pdf>

- Baril, A. (2015). Sexe et genre sous le bistouri (analytique): Interprétations féministes des transidentités. *Recherches féministes* [Numéro spécial: Intersectionalities], 28, (2), 121-141. <https://doi.org/10.7202/1034178ar>
- Baril, A. (2013). *La normativité corporelle sous le bistouri : (re)penser l'intersectionnalité et les solidarités entre les études féministes, trans et sur le handicap à travers la transsexualité et la transcapacité*. [Thèse de doctorat, Université d'Ottawa]. uO Research, <https://ruor.uottawa.ca/handle/10393/30183>
- Baril, A. (2009a). Transsexualité et privilèges masculins : fiction ou réalité? Dans L. Chamberland, B. Frank et J. L. Ristock (dir.). *Diversité sexuelle et constructions de genre* (p. 263-295). Presses de l'Université du Québec.
- Baril, A. (2009b). Judith Butler et le Nous femmes : la critique des catégories identitaires implique-t-elle leur réfutation? Dans F. Descarries et L. Kurtzman (dir.), *Faut-il réfuter le Nous femmes pour être féministe au XXIe siècle?* (p. 65-92). Les cahiers de l'Institut de recherches et d'études féministes.
- Baril, A., et K. Trevenen (2016). Transabled women lost in translation? *Medicine Anthropology Theory*, 3(1). <https://doi.org/10.17157/mat.3.1.388>
- Baril, A., et K. Trevenen (2014). Exploring Ableism and Cisnormativity in the Conceptualization of Identity and Sexuality "Disorders". *Annual Review of Critical Psychology*, (11), 389-416. https://www.academia.edu/5799961/Exploring_Ableism_and_Cisnormativity_in_the_Conceptualization_of_Identity_and_Sexuality_Disorders
- Barthes, R. (2002). *Le Neutre. Notes de cours au Collège de France 1977-1978*. Seuil.
- Barker, J. (dir.) (2017). *Critically Sovereign. Indigenous Gender, Sexuality, and Feminist Studies*. Duke University Press.
- Bash Back ! (2011). *Queer Ultra Violence : Bash Back ! Anthology*. Ardent Press.
- Bastien-Charlebois, J. (2017). Ma sortie du placard. Un tabou intersexe qui perdure. Dans M. N. Mensah (dir.), *Le témoignage sexuel et intime, un levier de changement social?* (p. 21-30). Presses de l'université du Québec. coll. « Problèmes sociaux et interventions sociales ».
- Bastien-Charlebois, J. (2016). Les sujets intersexes peuvent-ils (se) penser? Les empiètements de l'injustice épistémique sur le processus de subjectivation politique des personnes intersex(ué)es. *Socio* (9), 143-162. <https://doi.org/10.4000/socio.2945>

- Bastien-Charlebois, J. (2015). Reconnaître la pensée intersexe : Une bibliographie d'écrits sur l'intersexuation selon la position située de chercheur-e-s intersexes communautaires et universitaires intersexes. (collab. Georgiann Davis, Iain Morland, Dan Christian Ghattias, Y Gavriel Ansara, Hida Vilorio, Aimé Cloutier) [Bibliographie] OII-Francophonie.
- Baud-Lavigne, K. (2021, 4 mai). Écriture inclusive : panique chez les puristes. *360°*. <https://360.ch/tendances/62004-ecriture-inclusive-panique-chez-les-puristes/>
- Bauer, G., Devor, A., Heinz, M., Marshall, Z., Pullen Sansfaçon, A., Pyne, J, pour le comité de recherche de la CPATH. (2019). *Code d'éthique de la CPATH en matière de recherche concernant les personnes trans et les communautés*. Association Professionnelle Canadienne pour le Santé Transgenre. <http://cpath.ca/fr/resources/>
- Bauer, G. R. *et al.* (2009). "I Don't Think This Is Theoretical; This Is Our Lives": How Erasure Impacts Health Care for Transgender People. *The Journal of the Association of Nurses in AIDS Care*, 20(5), 348-361. [10.1016/j.jana.2009.07.004](https://doi.org/10.1016/j.jana.2009.07.004)
- Bauer, R. (2008), Queeriser les genres dans les communautés gouines BDSM. *Cahiers du genre*, 45(2), 125-152. <https://doi.org/10.3917/edge.045.0125>
- Beaubatie, E. (2021). *Transfuges de sexe*. La découverte.
- Beauchamp, Toby. (2013). Artful Concealment and Strategic Visibility: Transgender Bodies and U.S. State Surveillance After 9/11. Dans S. Stryker et A. Z. Aizura (dir.), *The Transgender Studies Reader 2* (p. 46-55). Routledge.
- Beaudoin, S. et Bennis, K. (2019). *Le langage non sexiste : un autre pas vers l'égalité entre les femmes et les hommes* [Mémoire]. Conseil des Montréalaises, http://bv.cdeacf.ca/CF_PDF/61575.pdf
- Becquer, A., Cerquignolini, B., Cholewka, N., Coutier, M, Frécher, J. et Mathieu, M. J. (1999). *Femme j'écris ton nom... Guide d'aide à la féminisation des noms de métiers, titres, grades et fonctions*. La Documentation française.
- Beemyn, G. (2005). Making campuses more inclusive of transgender students. *Journal of gay & lesbian issues in education*, 3(1), 77-87. https://doi.org/10.1300/J367v03n01_08
- Benjamin, H. (1966). *The Transsexual Phenomenon*. Julian Press.
- Benveniste, É. (1966). La nature des pronoms. Dans *Problèmes de linguistique générale*, Tome 1 (p. 237-266). Gallimard, coll. Tel.

- Bergeron, M., Hébert, M., Ricci, S., Julien, M., Rousseau, C., Duhamel, N., et Kurtzman, L. (2017). *Violences sexuelles en milieu universitaire - Résultats de l'enquête ESSIMU pour l'Université du Québec à Montréal*. [Rapport]. Université du Québec à Montréal, <https://chairevssmes.uqam.ca/wp-content/uploads/sites/124/Rapport-ESSIMU-UQAM.pdf>
- Berlant, L. et Warner, M. (1995). What Does Queer Theory Teach Us about X? *PMLA: Publications of the Modern Language Association of America*, 110(3), 343-349.
- Berthelet, C. (2014). Le langage n'est pas neutre. Petit guide de rédaction féministe. *Revue FéminÉtudes* [Hors-série], <https://docplayer.fr/41319717-Le-langage-n-est-pas-neutre-petit-guide-de-redaction-feministe.html>
- Bessaïh, N. (2020). *Négocier l'inclusion à travers la traduction et l'adaptation. Ethnographie d'un processus collectif de transadaptation féministe dans le domaine de la santé*. [Thèse de doctorat, Université d'Ottawa]. uO Research, <https://ruor.uottawa.ca/handle/10393/40758>
- Bessaïh, N. et La CORPS féministe. 2019, *Corps Accord. Guide de sexualité positive*. Les éditions du remue-ménage.
- Bettcher, T. M. et S. Stryker. (éds.) (2016). *Transgender Studies Quarterly*, 3(1-2), Transfeminisms. <https://read.dukeupress.edu/tsq/issue/3/1-2>
- Binaohan, B. (2014). *Decolonizing Trans/gender 101*. Biyuti Publishing.
- Blais, M., Philibert, M., Chamberland, L. et l'Équipe de recherche SAVIE-LGBTQ (2018). *Rapport de recension des écrits sur les indicateurs d'inclusion et d'exclusion des personnes LGBTQ+*. [Rapport]. Savoirs sur l'inclusion et l'exclusion des personnes LGBTQ (SAVIE-LGBTQ), Université du Québec à Montréal. https://savie-lgbtq.uqam.ca/wp-content/uploads/2018/07/Rapport_Recension_FR_FINAL_Web.pdf
- Blanquer, J. M. (2021). Règles de féminisation dans les actes administratifs du ministère de l'Éducation nationale, de la Jeunesse et des Sports et les pratiques d'enseignement. [Directive ministérielle]. Bulletin officiel de l'éducation nationale, de la jeunesse et des sports (18). <https://www.education.gouv.fr/bo/21/Hebdo18/MENB2114203C.htm>
- Bodine, A. (1975). Androcentrism in Prescriptive Grammar: Singular "They", Sex-Indefinite "He", and "He or She." *Language in Society*, 4(2), 129-146.
- Bombardier, D. (2019, 19 novembre) Le pouvoir du lobby LGBTQ+. *Le Journal de Montréal*, <https://www.journaldemontreal.com/2019/11/19/le-pouvoir-du-lobby-lgbtq>

- Bonenfant, M., L. Crémier et L. I. Lafrance St-Martin (2019), Quelques réflexions sémiotiques sur le circuit des données massives. Dans A. Mondoux et M. Ménard (dir.) *Big Data et société. Enjeux contemporains de la production massive de données numériques*, (Chapitre 6, pp. 151-184). Presses de l'Université du Québec, coll. Communications.
- Bonin, M.-H., Pineau, A. et Dubuc, D. (2017). *No more, no less: just like everyone else. Facilitation guide on Sexual and Gender Diversity* (5^{ème} éd.) [Guide]. Confédération des syndicats nationaux. https://www.csn.qc.ca/wp-content/uploads/2019/01/csn_no_more_no_less_anglais_final.pdf
- Bonneville, F., et A. Drive (2019, 23 janvier). Why Some French-Speaking Non-Binary People Don't Seek Treatment in their Language. *CBC News*, <https://www.cbc.ca/news/canada/windsor/why-some-french-speaking-non-binary-people-avoid-treatment-in-french-1.4984997>
- Bornstein, K. (1994/2016). *Gender Outlaw: On Men, Women, and the Rest of Us*. Penguin Random House.
- Borde, D. 2016. *Tirons la langue: Plaidoyer contre le sexisme dans la langue française*. Les éditions Utopia.
- Botha, M., Hanlon, J. et G.L. Williams (2021). Does Language Matter? Identity-First Versus Person-First Language Use in Autism Research: A Response to Vivanti. *J Autism Dev Disord*. Jan 20:1–9. <https://doi.org/10.1007/s10803-020-04858-w>
- Bourcier, M.-H. (2008). Technotesto : biopolitiques des masculinités tr(s)ans hommes. *Cahiers du genre*, 45(2), 59-84. <https://doi.org/10.3917/cdge.045.0059>
- Bourcier, M.-H. (1999). Des “femmes travesties” aux pratiques transgenres : repenser et queeriser le travestissement. *CLIO, Histoire, femmes et sociétés*, (10), 117-136. <http://www.jstor.org/stable/44405322>
- Bourcier, M.-H. et Molinier, P. (2008). *Les Fleurs Du Mâle. Masculinités Sans Hommes?* L'Harmattan.
- Bourcier, S. (2017). *Homo incorporated. Le triangle et la licorne qui pète*. Cambourakis, coll. Sorcières.
- Bourcier, S. (2018), *Queer Zones. La trilogie*. Amsterdam.
- Bourcier, M.H./S. et Espineira, K. (2016). Transfeminism. Something Else, Somewhere Else. *Transgender Studies Quarterly*, 3(1-2), 84-94. <https://doi.org/10.1215/23289252-3334247>

- Bourget-Lapointe, S. et L. Crémier (2019, 3 avril et autres dates). Atelier d'écriture féministe et inclusive [Conférence-atelier]. Dans FEM1000 *Introduction à la pensée féministe et FEM1200 Introduction aux problèmes et aux méthodes de recherche en études féministes*. Institut de recherches et d'études féministes (IREF), Université du Québec à Montréal.
- Bourguignon, C. (2021). *No Way To Speak of Myself: Lived and Literary Resistance to Gender in French*. [Dissertation de Baccalauréat en études françaises, document non publié] Université Harvard.
- Bourque, D. et J. Coulombe (2018). Postface : Histoire de personne...s. Dans E. Aquino, *Portraits d'illustres butchs* (N. Bessaïh trad.), (p. 229-234). Les éditions sans fin.
- Brotman, S. et Ryan, B. (2008). Le cas des personnes bispirituelles au Canada. Dans S. Brotman et J. J. Levy (dir.), *Homosexualités: variations linguistiques et culturelles* (p. 419-438). Presses de l'Université du Québec, coll. Santé et Société.
- Brouillette, M. D., C. St-Jean, et K. Nunès, (2021). Éditorial : Rédaction épiciène et écriture inclusive. *Revue canadienne des jeunes chercheur(e)s en éducation*, 12(1), 1-5.
<https://journalhosting.ucalgary.ca/index.php/cjnse/article/view/72742>
- Budge, S. L. (2017). Genderqueer. Dans K. L. Nadal (dir.), *The SAGE Encyclopedia of Psychology and Gender* (p. 660-662). SAGE.
- Bureau d'approbation du matériel didactique. (2013), *Rédiger des guides d'enseignement de façon non sexiste* (3^e éd.) [Manuel] Ministère de l'Éducation, du Loisir et du Sport du Québec.
education.gouv.qc.ca/fileadmin/site_web/documents/dpse/ress_didactiques/RedactionNonSexiste_2014.pdf
- Bureau de la traduction du Canada. (2019). *Lexique de la diversité sexuelle et de genre*. Gouvernement du Canada. <https://www.btb.termiplus.gc.ca/publications/diversite-diversity-fra.html?fbclid=IwAR0RASEWINJBtVXZp2FtDUhigoKckedNGto87KmlJRYdYbFxbbxbqjciyxI>
- Bureau de normalisation du Québec (2007). Guide [Fiche terminologique]. *Vitrine linguistique*. Office québécois de la langue française.
http://gdt.oqlf.gouv.qc.ca/ficheOqlf.aspx?Id_Fiche=8355212
- Bureau de la valorisation de la langue française et de la Francophonie. (2019). *Inclusivement. Guide d'écriture pour toutes et tous* [Fichier PDF]. Université de Montréal.
https://français.umontreal.ca/fileadmin/francophonie/documents/Guide_de_redaction_inclusive/UdeM_Guide-ecriture-inclusive.pdf

- Bureau, M. F. et J. S. Sauvé. (2011). Changement de la mention de sexe et état civil au Québec : critique d'une approche législative archaïque, *Revue de droit de l'Université de Sherbrooke*, 41(1), 1-50. <https://doi.org/10.17118/11143/10294>
- Busarello, R. (2016). Diversity management, pinkwashing aziendale e omo-neoliberalismo. Prospettive critiche sul caso italiano. Dans F. Zappino (dir.), *Il genere tra neoliberalismo e neofondamentalismo* (p. 74-85). Ombre Corte.
- Butler, J. (2019). Gender in Translation: Beyond Monolingualism. *philoSOPHIA*, 9(1), 1-25. [10.1353/phi.2019.0011](https://doi.org/10.1353/phi.2019.0011)
- Butler, J. (1993/2009). *Ces corps qui comptent. De la matérialité et des limites discursives du « sexe »*. Amsterdam.
- Butler, J. (2005/2006). *Défaire le genre*. Amsterdam.
- Butler, J. (1997/2004). *Le pouvoir des mots. Politique du performatif* (C. Nordmann, trad.). Amsterdam.
- Butler, J. (1990/2005). *Trouble dans le genre: le féminisme et la subversion de l'identité* (C. Kraus, trad.). La découverte.
- Butler, J. (1990/1999). *Gender Trouble. Feminism and the Subversion of Identity*. Routledge.
- Bulter, J. (1993). Imitation and Gender Insubordination. Dans H. Abelove, M. A. Barale et D. M. Halperin (dir.), *Lesbian and Gay Studies Reader* (p. 307-320). Routledge.
- Bye Bye Binary (@bye.byebinary) 2021, 14 mai. Le Fête du slip commence! [Publication]. Instagram. <https://www.instagram.com/p/CO2meWEh3t/>
- Bye Bye Binary (s.d.). Bye Bye Binary. <https://genderfluid.space>
- Calhoun, C. (2001). Thinking about the Plurality of Genders. *Hypatia*, 16(2), 67-74. <https://www.jstor.org/stable/3810543>
- Calhoun, C. (1998). Taking Seriously Dual Systems and Sex. *Hypatia*, 13(1), 224-231. <https://www.jstor.org/stable/3810615>
- Calhoun, C. (1995). The Gender Closet: Lesbian Disappearance under the Sign "Women", *Feminist Studies*, 21(1), 7-34. <https://www.jstor.org/stable/3178313>
- Califia, P. (1997/2003). *Le mouvement transgenre. Changer de sexe* (P. Ythier, trad.). Epel.

- Carlson, S. T. (2013). Transgender subjectivity and the logic of sexual difference. Dans S. Stryker et A. Z. Aizura (dir.), *The Transgender Studies Reader 2* (p. 302-315). Routledge.
- Catala, A. (2021). Academic Migration, Linguistic Justice, and Epistemic Injustice*. *The Journal of Political Philosophy*, 30(3), 324-346. <https://doi.org/10.1111/jopp.12259>
- Causse, M. (1993/2020). *Voyages de la Grande Naine en Androssie*. Les Éditions sans fin.
- Causse, M. (2016). *Penser la langue, l'écriture, le lesbianisme. Entretiens avec Michèle Causse*. Les éditions sans fin.
- Cégep du Vieux-Montréal. (2021). *Guide de rédaction inclusive du CVM* [Guide]. Cégep du Vieux-Montréal. <https://www.cvm.qc.ca/wp-content/uploads/Guide-redaction-inclusive-cvm.pdf>
- Cerquiglioni, B. (2018). *Le ministre est enceinte ou La grande querelle de la féminisation des noms*. Seuil.
- Cervulle, M. et V. Julliard (2018). Le genre des controverses : approches féministes et queer. *Questions de communication*, (33), 7-22. <https://doi.org/10.4000/questionsdecommunication.12076>
- Cervulle, M. et Rees-Roberts, N. (2010). *Homo exoticus. Race, classe et critique queer*. Armand Colin.
- Chacaby, M. N. (2016/2019). *Un parcours bispirituel. Récit d'une aînée ojibwé-crie lesbienne* (S. M. Lavoie, trad.) en collaboration avec M. L. Plummer. Les éditions du remue-ménage.
- Chamberland, L. et A. Puig (2015). *Guide des pratiques d'ouverture à la diversité sexuelle et de genre en milieu collégial et universitaire* [Fichier PDF]. Chaire de recherche sur l'homophobie, Université du Québec à Montréal. <https://chairedspg.uqam.ca/upload/files/Guide%20final%20français%20graphiste%202.pdf>
- Chancellerie fédérale. (2000). *Guide de formulation non sexiste des textes administratifs et législatifs de la Confédération*, [Fichier PDF], Chancellerie fédérale. https://www.bk.admin.ch/dam/bk/fr/dokumente/sprachdienste/Sprachdienst_fr/sprachdienst_fr/guide_de_formulationnonsexiste.pdf.download.pdf/guide_de_formulationnonsexiste.pdf
- Chase, C. (1997). *Special issue on intersexuality. Chrysalis: The Journal of Transgressive Gender Identities*, Fall/Winter 1997. <https://isna.org/books/chrysalis/>

- Chetcuti, N. et Greco, L. (dir.) (2012). *La face cachée du genre. Langage et pouvoir des normes*. Presses Sorbonne Nouvelle.
- Chih, C., Wilson-Yang, J. Q., Dhaliwal, K., Khatoon, M., Redman, N., Malone, R., Islam, S., et Persad, Y. au nom de l'équipe Trans PULSE Canada (2020). *Santé et bien-être chez les personnes trans et non binaires racialisées* [Rapport]. TransPULSE Canada. <https://transpulsecanada.ca/fr/results/rapport-sante-et-bien-etre-chez-les-personnes-trans-et-non-binaires-racialisees/>
- Cixous, H. (1975). Le rire de la Méduse. *L'Arc*, (61), 34-54.
- Clohec, P. et Grunenwald, N. (dir.). (2021), *Matérialismes trans*. Hystériques et associées.
- Cloutier, A. (2018). *Vers un matérialisme trans : conceptualiser ce que vivent les personnes trans*. [Mémoire de maîtrise, Université du Québec à Montréal]. Archipel, <https://archipel.uqam.ca/11307/1/M15409.pdf>
- Clubsexu et Les3sex*. (2021). *Apprendre à nous écrire. Guide politique d'écriture inclusive* [Fichier PDF]. Autopublié. <https://cestbeau.co/products/apprendre-a-nous-ecrire?variant=40791659905179>
- Centre national de ressources textuelles et lexicales (CNRTL [France]) (2012a). Neutre [Fiche lexicographique]. Trésor de la langue française informatisé (TLFi). <https://www.cnrtl.fr/definition/neutre>
- Centre national de ressources textuelles et lexicales (CNRTL [France]) (2012b). Professeuse [Fiche lexicographique]. Trésor de la langue française informatisé (TLFi). <https://www.cnrtl.fr/definition/professeuse#:~:text=Personne%20qui%20enseigne%20une%20discipline,dans%20une%20ou%20plusieurs%20disciplines>
- Centre national de ressources textuelles et lexicales (CNRTL [France]) (2012c). Nominalisme [Fiche lexicographique]. Trésor de la langue française informatisé (TLFi). <https://www.cnrtl.fr/definition/nominalisme>
- Centre national de ressources textuelles et lexicales (CNRTL [France]) (2012d) Stratège [Fiche lexicographique]. Trésor de la langue française informatisé (TLFi). <https://www.cnrtl.fr/etymologie/strat%C3%A9gie#:~:text=au%20gr.,strat%C3%A8ge>
- Centre national de ressources textuelles et lexicales (CNRTL [France]). (2012e). Stratégie [Fiche lexicographique]. Trésor de la langue française informatisé (TLFi). <https://www.cnrtl.fr/definition/strat%C3%A9gie>

- Co-opérative Desjardins (2021, juillet). *Comment favoriser l'inclusion par l'écriture*. Desjardins. <https://blogues.desjardins.com/conseils/2021/07/comment-favoriser-inclusion-ecriture.php>
- Coady, A. (2016). La construction socio-discursive du masculin générique : discours et contre-discours. Dans S. Tomc, S. Bailly et G. Ranchon (dir.), *Pratiques et langages du genre et du sexe : déconstruire l'idéologie sexiste du binarisme* (p. 79-98). EME Editions, coll. Proximités Sciences du langage.
- Cobley, P. (2016). *Cultural Implications of Biosemiotics*. Springer.
- Cobley, P. (2010). The Cultural Implications of Biosemiotics. *Biosemiotics*, 3(2), 225-244. <https://doi.org/10.1007/s12304-010-9089-6>
- Collectif de Recherche sur l'Autonomie Collective. 2010. *Les Panthères Roses de Montréal. Un collectif queer d'actions directes* [Livre]. Collectif de Recherche sur l'Autonomie Collective.
- Collin, F. (2005). Le comme un. *Revue Mouvements*, (38), 8-13. <https://doi.org/10.3917/mouv.038.0008>
- Collin, F. (1983). La Môme et les différences. *Cahiers du GRIF*, (28), 7-16. https://www.persee.fr/doc/grif_0770-6081_1983_num_28_1_1394
- Comité ad hoc trans et non binaire du étudiants et étudiantes employé-e-s de l'UQAM (SETUE) (2018). Petit guide des enjeux LGBTQIA+ à l'attention des professeur-e-s et chargé-e-s de cours de l'UQAM [Brochure]. Syndicat des étudiants et étudiantes employé-e-s, Université du Québec à Montréal.
- Comité d'écriture inclusive du collectif Féministes En Mouvement de l'Université Laval (FEMUL), (2020). *Écriture inclusive. Guide pour la rédaction inclusive à l'Université Laval* [Fichier PDF]. Autopublié. <https://femulaval.files.wordpress.com/2020/11/guide-redaction-inclusive-2020-femul-2.pdf>
- Comité pour la diversité sexuelle et l'identité de genre. (2017). Comprendre la diversité sexuelle et l'identité de genre (V. 2.0) [Infographie] http://www.diversite.lacsq.org/wp-content/uploads/2017/03/Comprendre-la-diversité-sexuelle_v2.0_et_définitions.pdf
- Commission ontarienne des droits de la personne. (2014). Annexe B : Glossaire des termes associés à l'identité sexuelle et à l'expression de l'identité sexuelle. Dans *Politique sur la prévention de la discrimination fondée sur l'identité sexuelle et l'expression de l'identité sexuelle* [Fichier html]. <https://www.ohrc.on.ca/fr/book/export/html/11218>

- Condition Féminine Canada (s.d.). *Guide de rédaction épiciène de Condition féminine Canada*. Condition Féminine Canada. <https://osez-dare.aadnc-aandc.gc.ca/fra/1397753559080/1397755030181>
- Conroy, S. (2017) *An NDN* in TRANS*ition: The Academic-ish Journal of a Trans/ Non-Binary Non-Status Mixed-Nation Urban-Nish* [Mémoire de maîtrise, Université de Toronto]. TSpace, <https://hdl.handle.net/1807/79497>
- Conseil de presse du Québec. 2015, *Guide de déontologie journalistique* [Fichier PDF]. Conseil de presse du Québec. https://conseildepresse.qc.ca/wp-content/uploads/2017/12/Guide-de-deontologie-journalistique_CPQ.pdf
- Costello, K. et Eloit, I. (2021, 23 décembre). Monique Wittig (ou le lesbianisme intraduisible). *Dictionnaire du genre en traduction / Dictionary of Gender in Translation / Diccionario del género en traducción*. World Gender International Research Network. <https://worldgender.cnrs.fr/notices/monique-wittig-ou-le-lesbianisme-intraduisible/>
- Costello, K. (2019, 10-11 octobre). La pensée cisgenre [Présentation]. *Drafting Monique Wittig Conference*, Beinecke Library, Yale University. <https://draftingwittig.wordpress.com>
- Cottet, C. et Lavinias Picq, M. (dir.). (2019) *Sexuality and Translation in World Politics*. E-International Relations Publishing.
- Coulomb-Gully, M. et Rennes, J. (2010). Genre, politique et analyse du discours. Une tradition épistémologique française gender blind. *Mots. Les langages du politique*, 94, 175-182. <https://doi.org/10.4000/mots.19883>
- Coulthard, G. S. (2014). *Red Skins, White Masks. Rejecting the Colonial Politics of Recognition*. University of Minnesota Press.
- Coutant, A. (2019). (Mé)genrer les gen(re)s dérangeants. De l'hétérocisnormativité de la bicatégorisation masculin / féminin en français. [Thèse de doctorat en Linguistique, Université Paris Cité] HALtheses, <https://tel.archives-ouvertes.fr/tel-03687464>
- Coutant, A. (2016). Masculin, féminin : l'indicibilité de la non-coïncidence sexe genre. Dans S. Tomc, S. Bailly et G. Ranchon (dir), *Pratiques et langages du genre et du sexe : déconstruire l'idéologie sexiste du binarisme* (p. 121-143). EME Éditions. coll. Proximités – sciences du langage.
- Coutant, A., Greco, L. et Marignier, N. (2015). Le chantier linguistique : éléments pour une grammaire non binaire. [Conférence plénière]. Queer Week Conference, Sciences Po, Paris, <https://gsl.hypotheses.org/354>

- Crémier, L. (2022a). Avec ou sans la langue : des plaisirs (et) des pronoms personnels. *Spirale*, (279), 25-28. <https://www.erudit.org/fr/revues/spirale/2022-n279-spirale07045/99130ac/>
- Crémier, L. (2022b). Épicène en tout genre. *Circuit : le magazine des membres de l'Ordre des traducteurs et interprètes agréés du Québec*, (155).
<https://www.circuitmagazine.org/dossier/epicenes-en-tout-genre>
- Crémier, L. (2022c, 25 mars). Entre reconnaissance et normalisation : la créativité linguistique des communautés de la diversité de genre québécoises. 27^{ème} colloque du CEFCO : Privilèges et marginalisations dans la francophonie, Université de Regina [en ligne].
- Crémier, L. (2022d, 24 février). Comment traduire le genre : communication inclusive, transitivité et représentation de la non-binarité dans les textes [Atelier]. Comité pancanadien de terminologie [en ligne].
- Crémier, L. (2022e, 27 janvier). Rédaction inclusive, féminisation et approches créatives du genre grammatical en français : comment traduire le genre [Conférence]. 4^{ème} conférence du Comité pancanadien de terminologie : Équité, diversité et inclusion : l'importance de la terminologie [en ligne].
- Crémier, L. (2021) Savoir dire et savoir faire : mieux communiquer pour favoriser l'inclusion des jeunes trans et non binaires. Dans A. Pullen et D. Medico (dir), *Jeunes trans et non binaires : de l'accompagnement à l'affirmation* (p. 41-61). Les éditions du remue-ménage.
- Crémier, L. et S. Bourget-Lapointe. (2020, 19 février et autres dates). Atelier d'écriture féministe et inclusive [Conférence-atelier]. Dans FEM1000 *Introduction à la pensée féministe* et FEM1200 *Introduction aux problèmes et aux méthodes de recherche en études féministes*. Institut de recherches et d'études féministes (IREF), Université du Québec à Montréal.
- Crémier, L. (2019, 25 octobre). Parler du genre, penser le genre : entre travail conceptuel et représentation. 13^e Institut de jurilinguistique de l'Université McGill, Centre Paul-André Crépeau de droit privé et comparé [Montréal, Québec].
- Crémier, L. (2017, 13 juin). Employer le genre neutre en langue française. Colloque annuel de la Chaire de recherche sur l'homophobie : Enjeux de la recherche et de l'intervention auprès des jeunes de la diversité sexuelle et de genre, Université du Québec à Montréal.
- Crenshaw, K. (2005). Cartographie des marges : intersectionnalité, politique de l'identité et violences contre les femmes de couleur. *Cahiers du genre*, (39), 51-82.
<https://doi.org/10.3917/cdge.039.0051>
- Crocker, T. P. (1998). Wittgenstein's Practices and Peirce's Habits: Agreement in Human Activity. *History of Philosophy Quarterly*, 15(4), 475-493.
<http://www.jstor.org/stable/27744798>

- Cromwell, J. (2006). Queering the binaries: Transsituated identities, bodies, and sexualities. Dans S. Stryker et S. Whittle (dir.), *The Transgender Studies Reader* (p. 509-521). Routledge.
- Crouch, E. (2017, 7 septembre). What Happens If You're Genderqueer—But Your Native Language Is Gendered? *The Establishment*. <https://theestablishment.co/what-happens-if-youre-genderqueer-but-your-native-language-is-gendered-d1c009dc5fcb>
- Conseil de recherches en sciences humaines. (2021). Guide du CRSH pour aborder les considérations liées à l'équité, à la diversité et à l'inclusion dans les demandes de subvention de partenariat [Guide]. Gouvernement du Canada. https://www.sshrc-crsh.gc.ca/funding-financement/apply-demande/guides/partnership_edi_guide-partenariats_guide_edi-fra.aspx
- Cuomo, C. J. (1998). Thoughts on Lesbian Differences. *Hypatia*, 13(1), 198-205. <https://www.jstor.org/stable/3810612>
- Cusset, F. (2005). *French Theory. Foucault, Derrida, Deleuze & Cie et les mutations de la vie intellectuelle aux États-Unis* (2^e éd.). La Découverte.
- Dale, C. M. (1999). A Queer Supplement: Reading Spinoza After Grosz. *Hypatia*, 14(1), 1-12. <https://www.jstor.org/stable/3810620>
- Danjé, M. (dir.). (2021). *Afrotrans. Perspectives. Entretiens. Poésie. Fiction*. Cases rebelles.
- David, E. (2017). Capital T: Trans visibility, corporate capitalism, and commodity culture. *Transgender Studies Quarterly*, 4(1), 28-44. <https://doi.org/10.1215/23289252-3711517>
- David, E. (2015). Purple-collar labor: Transgender workers and queer value at global call centers in the Philippines. *Gender & society*, 29(2), 169-194. <https://doi.org/10.1177/0891243214558868>
- Davidson, M. (2007). Seeking refuge under the umbrella: Inclusion, exclusion, and organizing within the category Transgender. *Sexuality Research and Social Policy*, 4(4), 60-80. <https://doi.org/10.1525/srsp.2007.4.4.60>
- DeL'amour, J., L. Félut et A. Sirota (2011). *Projet Q****. 15 nouvelles érotiques lesbo-queers. Tome 1. Des ailes sur un tracteur*.
- Deleuze, G. (1981/2002). *Francis Bacon. Logique de la sensation*. Seuil.
- Deleuze, G. (1990). *Pourparlers*. Les éditions de minuit.
- Deleuze, G. (1985). *L'image-temps. Cinéma 2*. Les éditions de minuit.

- Deleuze, G. et Guattari, F. (1980). *Mille Plateaux : Capitalisme et Schizophrénie II*. Les éditions de minuit.
- Deleuze, G. et Guattari, F. (1975). *Kafka. pour une littérature mineure*. Les éditions de minuit.
- Deleuze, G. et Guattari, F. (1972). *L'Anti-Œdipe*. Les éditions de minuit.
- Delorme, A., J. Martineau et N. Des Groseillers (dir.). (2013). *Guide de rédaction non sexiste* [Guide]. Association québécoise des organismes de coopération internationale. <https://aqoci.qc.ca/wp-content/uploads/2020/12/Guide-redaction-non-sexiste-AQOCI.pdf>
- Delphy, C. (1975). Pour un féminisme matérialiste. *L'Arc*, (61), 61-67.
- Delphy, C. (2001). *L'Ennemi principal. Tome II : Penser le genre*. Syllepse.
- Dembroff, R. et Wodak, D. (2018). He/She/They/Ze. *Ergo. An Open Access Journal of Philosophy*, 5(14), 371-406. <https://doi.org/10.3998/ergo.12405314.0005.014>
- Dewey, J. (1929/2014). *La quête de certitude. Une étude de la relation entre connaissance et action* (P. Savidan, trad.). Gallimard NRF.
- Dewey, J. (1930). Individualism Old and New. Dans J. A. Boydston (dir.), *Later Works* (1925-1953) (vol. 5), Southern Illinois University Press.
- Ding, J. M., Ehrenfeld, J.M., Edmiston, E. K., Eckstrand, K., et Beach, L.B. (2020). A Model for Improving Health Care Quality for Transgender and Gender Nonconforming Patients. *Jt Comm J Qual Patient Saf*, 46(1), 37-43.
- Direction générale de l'Unité de soutien SRAP du Québec. (2019). *Guide pratique : la rédaction inclusive et épïcène pour la recherche en santé* [Guide]. Unité de soutien SRAP Québec. <https://ssaquebec.ca/wp-content/uploads/2019/03/LD-2018-01-Rédaction-inclusive-et-épïcène.pdf>
- Dister, A. et Moreau, M. L. (2020). *Inclure sans exclure. Les bonnes pratiques de rédaction inclusive*. Direction de la Langue française. Service général des Lettres et du Livre de la Fédération Wallonie-Bruxelles. http://www.languefrancaise.cfwb.be/index.php?eID=tx_nawsecuredl&u=0&g=0&hash=e389234b053eae435b94298ad6d510087b646715&file=fileadmin/sites/lff/upload/lff_sup_er_editor/lff_editor/documents/2020/Inclure_sans_exclure_web_aout_version_cliquable_corr.mot_manquant_.pdf
- Dister, A. et Moreau, M. L. (2009). *Féminiser? : vraiment pas sorcier! : la féminisation des noms de métiers, fonctions, grades et titres* (1^{re} éd.). De Boeck Supérieur.

- Divergenres. (2021). *Règles de grammaire neutre et inclusive / Guide de grammaire neutre et inclusive* [Guide]. Autopublié. <https://divergences.org/wp-content/uploads/2021/04/guide-grammaireinclusive-final.pdf>
- Divergenres. (s.d.). *Outils et ressources*. Divergenres. <https://divergences.org/index.php/ressources/>
- Dorlin, E. (dir.). (2009). *Sexe, race, classe*. Presses universitaires de France.
- Dorlin, E. (2008). *Sexe, genre et sexualités : introduction à la théorie féministe*. Presses universitaires de France, coll. Philosophies.
- Dorlin, E. (2006). *La matrice de la race : généalogie sexuelle et coloniale de la nation française*. La Découverte, coll. Textes à l'appui / Genre et sexualité.
- Dotson, K. (2012). A Cautionary Tale. On Limiting Epistemic Oppression. *Frontiers*, 33(1), 24-47. <https://doi.org/10.5250/fronjwomestud.33.1.0024>
- Dotson, K. (2011). Tracking Epistemic Violence, Tranking Practices of Silencing. *Hypatia*, 26(2), 236-257. <https://www.jstor.org/stable/23016544>
- Dubuc, D. (2017). *LGBTQI2SNBA+ Les mots de la diversité liée au sexe, au genre et à l'orientation sexuelle*. Fédération nationale des enseignantes et enseignants du Québec (FNEEQ-CSN). <https://fneeq.qc.ca/wp-content/uploads/Glossaire-final-21082017.pdf>
- Duchêne, A. et Moïse, C. (dir.). (2011). *Langage, genre et sexualité*. Nota bene.
- Dufort, J. (2019). *Pratiques d'ouverture envers les jeunes LGBTQIA2S en situation d'itinérance : guide destiné aux organismes d'aide en itinérance ou qui œuvrent auprès de personnes à risque d'itinérance*. Coalition des groupes jeunesse LGBTQ+. <https://coalitionjeunesse.org/wp-content/uploads/2019/11/guide-itinerance-nov2019-final.pdf>
- Dumas, T. (2020). *Pourritures terrestres*, L'Oie de Cravan.
- Dumas, Y. (2017). Parler selon son sexe, dire son genre ? *GLAD!* (03). <https://doi.org/10.4000/glad.814>
- Dumais, H. Khaznadar, E., Baider, F., Larivière, L.-L., Lenoble-Pinson, M., Saint-Yves, G., Moreau, T., Vachon-L'Heureux, P. & Labrosse, C. (2008). De la féminisation des titres à la rédaction épiciène : regards croisés sur la parité linguistique. *Recherches féministes*, 21(1), 171–182. <https://doi.org/10.7202/018315ar>
- Dumais, H. (1992). Pour un genre à part entière. Guide de rédaction pour des textes non sexistes. *Recherches Féministes*, 5(1), 169-174. <https://doi.org/10.7202/057679ar>

- Dunn, D. S., & Andrews, E. E. (2015). Person-first and identity-first language: Developing psychologists' cultural competence using disability language. *American Psychologist*, 70(3), 255–264. <https://doi.org/10.1037/a0038636>
- Dunn, K. (1989). *Geek Love*. Knopf.
- Dupuy, A. (2021, 4 avril). *Tous les chemins mènent à la norme*. Correspondance : La revue web sur la valorisation du français en milieu collégial. Centre collégial de développement de matériel didactique (CCDMD). <https://correspo.ccdmd.qc.ca/category/dictionnaire/feed?action=genpdf&id=32046>
- Dupuy, A. (2020, 7 décembre). *L'écriture inclusive: la définir pour mieux la comprendre*. Correspondance : La revue web sur la valorisation du français en milieu collégial. Centre collégial de développement de matériel didactique (CCDMD). <https://correspo.ccdmd.qc.ca/index.php/document/lecriture-inclusive-la-definir-pour-mieux-la-comprendre/>
- Dupuy, A. et Lessard, M. (2020, 11 juin). *À qui appartient la langue française?* Le Devoir. <https://www.ledevoir.com/opinion/libre-opinion/580558/a-qui-appartient-la-langue-francaise?fbclid=IwAR2Naf7dnapBs9eOi46C3x9oLsLR5b0uq6eAlPdP7vmAhmvnus5WWjXul0>
- Durocher, S. (2019, 8 avril). Le ridicule ne tue pas. *Le Journal de Montréal*. <https://www.journaldemontreal.com/2019/04/08/le-ridicule-ne-tue-pas>
- E.BI. (2019, 5 juillet). Joan, 27 ans : mon genre change avec le temps. *Le Soir*. <https://www.lesoir.be/234895/article/2019-07-05/joan-27-ans-mon-genre-change-avec-le-temps>
- Edelman, L. (2004). *Queer Theory and the Death Drive*. Duke University Press.
- Egale et Fondation Émergence. (2020). *Grammaire neutre* [Fichier PDF]. egale.ca. <https://egale.ca/wp-content/uploads/2020/06/French-Inclusive-Language-4.0.pdf>
- Ehrlich, S., et Meyerhoff, M. (2014). Introduction: Language, gender, and sexuality. Dans S. Ehrlich, M. Meyerhoff et J. Holmes, *The handbook of language, gender, and sexuality* (2ème éd.), (p. 21-42). Blackwell.
- El-Hage, H. et E. Ou Jin Lee. (2015). *Vivre avec de multiples barrières. Le cas des personnes LGBTQ racisées à Montréal* [Rapport]. Équipe de recherche METISS - Migration et ethnicité dans les interventions en santé et en services sociaux, en collaboration avec l'organisme AGIR, le Collège Rosemont, le Centre de recherche SHERPA, le CSSS de la Montagne et l'UQAM. https://sherpa-recherche.com/wp-content/uploads/Multiples_barrieres_FINAL_en_ligne.pdf

- Elleau, V. (2016). *La parité linguistique dans la francophonie* [Mémoire de maîtrise, Université de Vienne]. Academia.edu, https://www.academia.edu/33141661/La_parité_linguistique_dans_la_francophonie
- Ellis, C., Adams, T. E., et Bochner, A. P. (2011). Autoethnography: An Overview. *Forum: Qualitative Social Research*, 12(1), Art. 10, 1-18. <https://www.qualitative-research.net/index.php/fqs/article/view/1589/3096>
- Elmiger, D. (2022a). Quel est mon/ton/son pronom ? Invariabilité, autodétermination et le pronom *iel*. *GLAD!* (12). <https://doi.org/10.4000/glad.4215>
- Elmiger, D. (2022b). Les guides de langue non sexiste / inclusive dans les langues romanes : un genre textuel évolutif. Dans B. Fagard et G. Le Tallec (dir.), *Entre masculin et féminin : français et langues romanes* (p. 119-136). Presses Sorbonne Nouvelle.
- Elmiger, D. (2021b, juin). *Collection Guides de langue non sexiste / inclusive* (version 2.0). Université de Genève. https://www.unige.ch/lettres/alman/files/2416/2461/4755/2021.06_Leitfadensammlung_V_2.pdf
- Elmiger, D. (2021a). Y a-t-il un guide dans la rédaction? Les genres récrits. *GLAD!* (8). <https://doi.org/10.4000/glad.2800>
- Elmiger, D. (2019a). Les genres récrits n° 5. *GLAD!* (06). <https://doi.org/10.4000/glad.1541>
- Elmiger, D. (2019b). Les genres récrits : chronique n° 6. *GLAD!* (07). <https://doi.org/10.4000/glad.1646>
- Elmiger, D. (2018). Les genres récrits n° 3. *GLAD!* (04). <https://doi.org/10.4000/glad.961>
- Elmiger, D. (2017). Les genres récrits n° 2. *GLAD!* (03). <https://doi.org/10.4000/glad.880>
- Elmiger, D. (2015, 29 juin). *Masculin, féminin: et le neutre? Le statut du genre neutre en français contemporain et les propositions de « neutralisation » de la langue. Implications philosophiques.* <https://www.implications-philosophiques.org/masculin-feminin-et-le-neutre/>
- Elmiger, D. (2014). Cachez ces doublons que je ne saurais voir: les doubles formes féminine et masculine dans le langage administratif suisse. *Cahier de linguistique*, 40(1), 155-170.
- Elmiger, D. (2013a). Pourquoi le masculin à valeur générique est-il si tenace, en français? *Romanica Olomucensia*, 25(2), 113-119. <https://doi.org/10.5507/ro.2013.014>

- Elmiger, D. (2008). Abréger les femmes pour mieux les nommer: féminisation de la langue et techniques abrégatives. *Séméion* (6), 119-125. <https://www.irdp.ch/institut/abreger-femmes-pour-mieux-nommer-888.html>
- Elmiger, D., Abbou, J. et Michel, L. (2017). Les genres décrits / Les genres récrits. *GLAD!* (02). <https://doi.org/10.4000/glad.615>
- Enke, F. A. (2013). The Education of Little Cis: Cisgender and the Discipline of Opposing Bodies. Dans S. Stryker et A. Z. Aizura (dir.), *The Transgender Studies Reader 2* (p. 234-247). Routledge.
- Enke, A. (dir.). (2012), *Transfeminist Perspectives In and Beyond Transgender and Gender Studies*. Temple University Press.
- Enriquez, M. (2013). La contestation des politiques de changement d'identité de genre par les militantes et militants trans québécois. *Lien social et Politiques*, (69), 181-196. <https://doi.org/10.7202/1016491ar>
- Enriquez, M. C. et al. (2012). Développer les études trans dans la francophonie : présentation de quelques résultats et enjeux issus de deux recherches utiles aux communautés trans. *Convergence : A Journal of Undergraduate & Community Research*, (3), 95-100.
- Equipe de Trans PULSE Canada. (2020). Accès à la santé et aux soins de santé pour les personnes trans et non binaires au Canada [Rapports de recherche]. TransPULSE Canada. <https://transpulsecanada.ca/fr/research-type/rapports/>
- Erg et La Cambre. (2018). Bye Bye Binary : Des imaginaires possibles autour d'une typographie inclusive [Résumé d'atelier]. Bye Bye Binary. <https://genderfluid.space/workshops.html>
- Éribon, D. (dir.). (2003). Queer. Dans *Dictionnaire des cultures gays et lesbiennes* (p. 393-397). Larousse.
- Espineira, K. (2020, 23 octobre). Représentations médiatiques des personnes trans dans la fiction et la culture populaire [Conférence]. Cours *Études trans et intersexes*, Paris X Nanterre [en ligne].
- Espineira, K. (2018). Les corps trans : disciplinés, militants, esthétiques, subversifs. *Revue des Sciences Sociales*, (59), 84-97.
- Espineira, K. (2017). Les inégalités de la représentation et des discours des personnes trans dans les espaces sociaux et médiatiques. Dans M. N. Mensah (dir.), *Le témoignage sexuel et intime, un levier de changement social ?* (p. 101-112). Presses de l'Université du Québec.

- Espineira, K. (2015). *Transidentités Ordre & panique de Genre. Le réel et ses interprétations*. L'Harmattan, coll. Logiques sociales, série Sociologie du genre.
- Espineira, K. (2008), *La transidentité. De l'espace médiatique à l'espace public*, L'Harmattan.
- Espineira, K. et Thomas, M. Y. (2022), *Transidentité et transitude : se défaire des idées reçues*. Le cavalier bleu.
- Espineira, K. et Thomas, M. Y. (2019). Études trans : interroger les conditions de production et de diffusion des savoirs. *Genre, Sexualité & Société*, (22).
<https://doi.org/10.4000/gss.5916>
- Espineira, K., Thomas, M.-Y. et Grüsig N. B. (dir.). (2015). Transféminismes. *Cahiers de la transidentité* (Vol. 5). L'Harmattan.
- Espineira, K., Thomas, M.-Y. et Alessandrin, A. (2014). Corps trans, corps queer. *Cahiers de la transidentité*, (3). L'Harmattan. <https://hal.archives-ouvertes.fr/hal-01059239>
- Ettore, E. (2017). *Autoethnography as Feminist Method: Sensitising the feminist 'I'*. Routledge.
- Evain, A. (2019). *Histoire d'autrice de l'époque latine à nos jours*, suivi de Pèpe, S. *Presqu'illes*. Éditions iXe.
- Evain, A. (2008). Histoire d'autrice de l'époque latine à nos jours. *Séméion, Travaux de sémiologie*, (6), 1-9. <https://www.auroreevain.com/2016/09/25/histoire-d-autrice/>
- Everaert-Desmedt, N. (2011), La sémiotique de Peirce. Dans L. Hébert (dir.), *Signo* [en ligne]. <http://www.signosemio.com/peirce/semiotique.asp>
- Faddoul, M. (2019). *Articulation des questions trans en travail social : pratiques et points de vue des intervenant-es sociaux* [Mémoire de maîtrise, Université du Québec à Montréal]. Archipel, <http://archipel.uqam.ca/id/eprint/13648>
- Fagard, B. et Le Tallec, G. (dir.). (2022). *Entre masculin et féminin : français et langues romanes*, Presses Sorbonne Nouvelle.
- Fausto-Sterling, A. (2000). *Sexing The Body: Gender, Politics and the Construction of Sexuality*. Basic Books.
- Fausto-Sterling, A. (1985). *Myths of Gender: Biological Theories About Women and Men*. Basic Books.
- Favareau, D., Kull, K., Ostdiek, G. et Maran, T. (2017). How Can the Study of the Humanities Inform the Study of Biosemiotics? *Biosemiotics*, 10(2), 9-31. [10.1007/s12304-017-9287-6](https://doi.org/10.1007/s12304-017-9287-6)

- Feinberg, L. (1992/2010). *Le mouvement de libération transgenre*. infokiosques.net
<https://tarage.noblogs.org/le-mouvement-de-liberation-transgenre-leslie-feinberg/>
- Feinberg, L. (1992/2003). *Stone Butch Blues*. Alyson.
- Field, A. (2019, 10-11 octobre). Le pouvoir au bout du pronom: For a reconsideration of *Les Guérillères* in translation. *Drafting Monique Wittig Conference*, Beinecke Library, Yale University. <https://draftingwittig.wordpress.com>
- Féministes en mouvement de l'Université Laval (s.d.). *Écriture inclusive*. FEMUL. Féministes en mouvement de l'Université Laval. <https://femulaval.wordpress.com/ecriture-inclusive/>
- Finkelkraut, A. (1981), *Petit Dictionnaire illustré*. Editions du Seuil, coll. Point, série Virgule no 2.
- Fisch, M. H. (1967). Peirce's progress from nominalism toward realism. *The Monist*, 51(2), 159–178. <https://philpapers.org/rec/FISPPE>
- Fisette, J. (2015). La photographie à l'infini. L'apport de la sémiotique de Peirce à l'étude de la photographie dans les médias. *Ocula*, 16(15), <https://doi.org/10.12977/ocula34>
- Fisette, J. (2012). Courte lecture de la notion d'icône. *Intellectica. Revue de l'Association pour la Recherche Cognitive*, 2(58), 277-284. <http://jeanfisette.net/publications/courte-lecture-de-la-notion-d27icone.pdf>
- Fisette, J. (2009). L'icône, l'hypoicone et la métaphore. L'avancée dans l'hypoicone jusqu'à la limite du non conceptualisable. *Visual Culture*, 14(1), 7-46.
<https://www.jeanfisette.net/publications/icone2c-hypoicone-et-metaphore-v-rssi.pdf>
- Flotow, L. von (1997). *Translation and Gender: Translating in the 'Era of Feminism'*. University of Ottawa Press.
- Fondation Émergence, 2022. *Lexique*. Fondation Émergence.
<https://www.fondationÉmergence.org/lexique>
- Fontanier, P. (1821-1827/1977). *Les figures du discours*. Flammarion.
- Fontanille, J. (2011). I. La manifestation figurative des corps-actants : *l'enveloppe et la chair mouvante*. Dans J. Fontanille, *Corps et sens* (pp. 81-101). Presses Universitaires de France.
- Foucault, M. (1966/2014). *Les mots et les choses: Une archéologie des sciences humaines*. Gallimard, coll. Tel.
- Foucault, M. (2003). *Surveiller et punir - Naissance de la prison*. Gallimard, coll. Tel.

- Foucault, M. (1976). *Histoire de la sexualité : la volonté de savoir* (Tome 1). Gallimard.
- Fraser, L. (M.) J., (2017). *Reblogging Gender: Non-Binary Transgender Subjectivities and the Internet*. [Mémoire de maîtrise en Theory and Criticism, The University of Western Ontario]. Electronic Thesis and Dissertation Repository. 4453. <https://ir.lib.uwo.ca/etd/4453>
- Fricke, M. (2007). *Epistemic Injustice: Power and The Ethics of Knowing*. Oxford University Press.
- Garréta, Anne. (1986). *Sphinx*. Grasset.
- Gender Census. (2019). *Gender Census 2019: The Full Report (Worldwide)*. Gender Census: The blog for the annual survey of humans worldwide whose genders or lack thereof are not fully described by the gender binary. <https://web.archive.org/web/20200524013528/https://gencensus.com/post/183832246805/gender-census-2019-the-full-report-worldwide>
- Gentil, G. (2019). Translanguaging and multilingual academic literacies: How do we translate these into French? Pour en faire quoi ? (et pourquoi s'en faire ?). *Cahiers de l'ILOB*, 10, 3-41. <https://doi.org/doi.org/10.18192/olbiwp.v10i0.3831>
- Gérardin-Laverge, M. (2019). Le langage est un lieu de lutte. La performativité du langage ordinaire dans la construction du genre et les luttes féministes. *GLAD!* (06). <https://doi.org/10.4000/glad.1560>
- Gérardin-Laverge, M. (2018). *Le langage est un lieu de lutte. La performativité du langage ordinaire dans la construction du genre et les luttes féministes*. [Thèse de doctorat en Philosophie, Université Paris 1 Panthéon Sorbonne]. HALthèses. <https://tel.archives-ouvertes.fr/tel-02132698>
- Gérardin-Laverge, M. (2018). C'est en slogan qu'on devient féministe. Hétérogénéité du genre et performativité insurrectionnelle. *Semen*, 44. <https://doi.org/10.4000/semen.10779>
- Gervais, B. et Lemieux, A. (dir.). (2012). *Perspectives croisées sur la figure. À la rencontre du lisible et du visible*. Presses de l'Université du Québec.
- Gilley, B. (2006). *Becoming Two-Spirit: Gay Identity and Social Acceptance in Indian Country*, University of Nebraska Press.
- Gingras, F. (2009). *Miroir du français. Éléments pour une histoire culturelle de la langue française*. Presses de l'Université de Montréal.

- Gingras-Dubé, S. (2020). *Nationalismes sexuels et genres : production et reproduction des rapports d'oppression par la définition du "nous québécois" inclusif dans les médias écrits francophones* [Mémoire de maîtrise, Université du Québec à Montréal]. Archipel. <http://archipel.uqam.ca/id/eprint/13839>
- Giroux, D. (2019). *Parler en Amérique. Oralité, colonialisme, territoire*. Mémoire d'encrier.
- Gleeson J. J. (2017). Transition and Abolition : Notes on Marxism and Trans Politics. *Viewpoint Magazine*. <https://www.viewpointmag.com/2017/07/19/transition-and-abolition-notes-on-marxism-and-trans-politics/>
- Godard, B. (2013). Editorial : Feminism and Semiotics. *The Semiotic Review of Books*, 13(2). <https://citeseerx.ist.psu.edu/viewdoc/download?doi=10.1.1.596.4617&rep=rep1&type=pdf>
- Golda, P., N. Żywicka et V. F. Vieira. 2021. S'attaquer à la suprématie du masculin sur le féminin: le français inclusif dans les publications des universités françaises dans les réseaux sociaux. *Neophilologica*, 33, 1-24. <https://doi.org/10.31261/NEO.2021.33.09>
- Gorman, R. et LeFrançois, B. A. (2017). Mad Studies. Dans B. M. Z. Cohen (dir.), *International Handbook of Critical Mental Health London* (p. 107-114). Routledge.
- Gratton, C. (2016). Resisting the gender binary: the use of (ING) in the construction of non-binary transgender identities. *University of Pennsylvania Working Papers in Linguistics*, 22(2), 51-60. <https://repository.upenn.edu/pwpl/vol22/iss2/7>
- Greco, L. (2020). Analyser la complexité sociale et sémiotique des pratiques à partir des notions d'agencement, de dispositif et d'assemblage. *Langage et société*, (170), 221-228. <https://doi.org/10.3917/ls.170.0221>
- Greco, L. (2019). Linguistic Uprisings: Toward a Grammar of Emancipation. *H-France Salon*, 11(14), 1-13. <https://h-france.net/Salon/SalonVol11no14.3.Greco.pdf>
- Greco, L. (2018). *Dans les coulisses du genre : la fabrique de soi chez les Drag Kings*. Lambert-Lucas.
- Greco, L. (dir.) (2014). Recherches linguistiques sur le genre. Bilan et perspectives. *Langage & Société*. 148. <https://doi.org/10.4000/lectures.15262>
- Greco, L. (2013). Langage et pratiques « transgenres ». *Langues et Cité*, (24), 5-6. <https://docplayer.fr/14232665-Langues-et-cite-feminin-masculin-la-langue-et-le-genre-octobre-2013-numero-24-bulletin-de-l-observatoire-des-pratiques-linguistiques.html>
- Greco, L. (2012). « Un soi pluriel : la présentation de soi dans les ateliers drag kings. Enjeux interactionnels, catégoriels et politiques » dans N. Chetcuti et L. Greco (éds.) *La face*

cachée du genre. Langage et pouvoir des normes, Paris, Presses universitaires de la Sorbonne Nouvelle, pp. 63-83. <http://books.openedition.org/psn/3107>

Greco, L. *et al.* (2020, 25 septembre). Au-delà de l'écriture inclusive : un programme de travail pour la linguistique d'aujourd'hui. *Mediapart, Les invités de Mediapart*. <https://blogs.mediapart.fr/les-invites-de-mediapart/blog/250920/au-dela-de-l-e-criture-inclusive-un-programme-de-travail-pour-la-linguistique-d-aujour>

Gregg, M. et Seigworth, G. J. (dir.). (2010). *The Affect Theory Reader*. Duke University Press.

Groupe d'aide et d'information sur le harcèlement sexuel au travail de la Province de Québec (GAIHST). (2020). *Comment rendre son vocabulaire plus inclusif au travail? Pour un meilleur usage de la langue française et une reconnaissance de la diversité des identités et des expressions de genre en milieu de travail* [Fichier PDF]. GAIHST. https://familieslgbt.org/app/uploads/2022/03/Vocabulaire_inclusif_au_travail.pdf

Groussin, B. (2019). *Résumé des recherches sur l'écriture inclusive*. Fondation McConnell.

Grunenwald, N. (2021). *Sur les bouts de la langue. Traduire en féministe/s*. La Contre Allée, coll. « Contrebande ».

Guérard, R. (2021, 25 janvier). Le genre noble contre la novlangue. *Le Journal de Montréal*. <https://www.journaldemontreal.com/2021/01/25/le-genre-noble-contre-la-novlangue>

Guillaumin, C. (1992/2016). *Sexe, race et pratique du pouvoir. L'idée de nature*. Éditions iXe.

Guillaumin, C. (1984). Masculin banal, masculin général. *Le Genre humain*, (10), 65-73. <https://doi.org/10.3917/lgh.010.0065>

Gustafsson, S. M., Bäck, E. A. et Lindqvist, A. (2015). Introducing a Gender-Neutral Pronoun in a Natural Gender Language: The Influence of Time on Attitudes and Behavior. *Frontiers in Psychology*, (6), 1-12. <https://doi.org/10.3389/fpsyg.2015.00893>

Gygax, P., Zifferrey, S. et Gabriel, U. (2021), *Le Cerveau pense-t-il au masculin? Cerveau, langage et représentations sexistes*. Le Robert.

Haack, S. (1977). Pragmatism and ontology : Peirce and James. *Revue Internationale de Philosophie*, 31(121/122), 377-400. <https://www.jstor.org/stable/23944090>

Haddad, R. et Baric, C. (2016). *Manuel d'écriture inclusive : Faites progresser l'égalité femmes/hommes par votre manière d'écrire*. Mots-Clés.

Halberstam, J. (2011). *The Queer Art of Failure*. Duke University Press.

- Halberstam, J. (2008). The Anti-Social Turn in Queer Studies. *Graduate Journal of Social Sciences*, 5(2), 140-156. <http://gjss.org/sites/default/files/issues/chapters/papers/Journal-05-02--07-Halberstam.pdf>
- Halberstam, J. (2006). The Politics of Negativity in Recent Queer Theory. *PMLA*, 121(3), 823-825. <https://doi.org/10.1632/S0030812900165873>
- Halberstam, J. (2005). *In A Queer Time and Space. Transgender Bodies, Subcultural Lives*. New York University Press.
- Halberstam, J. (2003). What's that smell? Queer Temporalities and Subcultural Lives. *The Scholar and Feminist Online*, 2(1). <https://sfonline.barnard.edu/ps/printjha.htm>
- Halberstam, J. (2000). Second Skins / Trans Liberation / FTM: Female to Male Transsexuals in Society [Note de lecture], *Signs*, 26(1), 313-315. <https://doi.org/10.1086/495591>
- Hale, J. (2006). Are Lesbians Women? Dans S. Stryker et S. Whittle (dir.), *The Transgender Studies Reader* (p. 281-299). Routledge. <https://doi.org/10.4324/9780203955055>
- Hanna, L. (2017, 27 novembre). Revendiquer la transition de genre comme un travail. *Contretemps : revue de critique communiste*. <https://www.contretemps.eu/revendiquer-la-transition-de-genre/>
- Haraway, D.J. (2001). "Gender" for a Marxist Dictionary: The Sexual Politics of a Word. Dans E. A. Castelli (dir.), *Women, Gender, Religion: A Reader* (p. 49-75). Palgrave Macmillan. https://doi.org/10.1007/978-1-137-04830-1_6
- Haraway, D. J. (1989). *Primate Visions: Gender, Race, and Nature in the World of Modern Science*. Routledge.
- Harding, S. (1986). *The Science Question in Feminism*. Cornell University Press.
- Harding, S. (1983) Why Has the Sex/Gender System Become Visible Only Now? Dans Harding, S. et Hintikka, M. (dir.), *Discovering Reality: Feminist Perspectives on Epistemology, Metaphysics, Methodology, and Philosophy of Science* (p. 311-324). Reidel. https://doi.org/10.1007/0-306-48017-4_16
- Haraway, D. (1988). Situated knowledges : The Science Question in Feminism and the Privilege of Partial Perspective. *Feminist Studies*, 14(3), 575-599. <https://doi.org/10.2307/3178066>
- Hartsock, N. (1983). The Feminist Standpoint: Developing a Ground for a Specifically Feminist Historical Materialism. Dans Harding, S. et Hintikka, M. (dir.), *Discovering Reality: Feminist Perspectives on Epistemology, Metaphysics, Methodology, and Philosophy of Science* (p. 283-310). Reidel. https://doi.org/10.1007/0-306-48017-4_15

Haut Conseil à l'Égalité entre les femmes et les hommes. (2016). *Guide pratique pour une communication publique sans stéréotype de sexe* [Fichier PDF]. Direction de l'information légale et administrative. https://www.haut-conseil-egalite.gouv.fr/IMG/pdf/guide_pour_une_communication_publicque_sans_stereotype_de_sexe_vf_2016_11_02.compressed.pdf

Hébert, Billy, Mickael Chacha Enriquez et Line Chamberland. 2013. *Intervenir auprès des aîné.e.s trans : S'outiller pour rendre les milieux de la santé et des services sociaux plus inclusifs*, Guide d'intervention, Montréal, Aide aux Transsexuels et Transsexuelles du Québec. <https://divergenres.org/wp-content/uploads/2021/03/Intervenir-aupres-des-aîné.e.s-trans-Soutiller-pour-rendre-les-milieux-de-la-santé-et-des-services-sociaux-plus-inclusifs.pdf>

Hellinger, M. (2001). English: Gender in a global language. Dans M. Hellinger et B. Hadumod (dir.), *Gender across languages. The linguistic representation of women and men* (Vol. I, p. 105-112). John Benjamins. <https://doi.org/10.1075/impact.9.09hel>

Henderson, K. (2017). Becoming Lesbian: Monique Wittig's Queer-Trans-Feminism. *Journal of Lesbian Studies*, 16(1), 185-203. DOI: 10.1080/10894160.2017.1340009

Him-Aquilli, M. et Telep, S. (2021). Introduction. Anthropologie linguistique : le tournant sémiotique. *Langage et Société*, (172), 19-28. <https://doi.org/10.3917/lis.172.0021>

Hinchy, J. (2019). *Governing Gender and Sexuality in Colonial India: The Hijra, c. 1850–1900*. Cambridge University Press.

Hoffmeyer, J. (2009). Biology is immature biosemiotics. Dans J. Deely et L. G. Sbrocchi (dir.), *Semiotics 2008: Specialization, Semiosis, Semiotics* (p.927-942). Legas.

hooks, b. (1992), *Black Looks: Race and representation*. South End Press.

hooks, b. (1989). *Talking Back: Thinking feminist, thinking Black*. Between the Lines.

hooks, b. (1984). *Feminist theory: from margin to center*. South End Press.

hooks, b. (1981). *Ain't I a Woman*. South End Press.

Hord, L. C. R. (2016). Bucking the Linguistic Binary: Gender Neutral Language in English, Swedish, French and German. *Western Papers in Linguistics/Cahiers Linguistiques de Western*, 3(1). https://ir.lib.uwo.ca/wpl_clw/vol3/iss1/4

Horncastle, J. (2009). Queer orientation: Selfhood and poetics. *Continuum*, 23(6), 903-920. <https://doi.org/10.1080/10304310903298714>

Houdart, O. et Prioul, S. (2009). *La grammaire, c'est pas de la tarte!* Le Seuil.

- Houdebine-Gravaud, A. M. (2002) Différenciations sexuelles dans les langues et identification sociale des femmes ou De la féminisation des noms de métiers. Dans Mathieu, Marie-Jo (dir.) *Extension du féminin. Les incertitudes de la langue* (p. 13-23). Honoré Champion Éditeur. <https://doi.org/10.4000/studifrancesi.39992>
- Houdebine-Gravaud, A-M (dir.). (1998). *La féminisation des noms de métiers : en français et dans d'autres langues*. L'Harmattan.
- Hull, G., Bell Scott, P. et Smith, B. (dir.). (1982). *All the Women Are White, All the Blacks Are Men, but Some of Us Are Brave*. Feminist Press.
- Hunt, S. (2016). *An Introduction to the Health of Two-Spirit People : Historical, contemporary and emergent issues* [Rapport]. National Collaborating Centre for Aboriginal Health. <https://www.cnsa-nccah.ca/docs/emerging/RPT-HealthTwoSpirit-Hunt-EN.pdf>
- Hurtado, A. (1989). Relating to Privilege: Seduction and Rejection in the Subordination of White Women and Women of Color. *Signs*, 14(4), 833-55. <https://doi.org/10.1086/494546>
- Iantaffi, A. et Barker, M. G. (2019/2021). *Vous n'êtes pas binaire (Personne ne l'est). Voir le monde au-delà des normes de genres, sexualités et relations* (M. Godart, trad.). Améthyste éditions.
- Ibrahim Aibo, L. J-R. (2021, 17 février). *Traduire inclusive en ressources humaines*. ATA French Language Division. https://www.ata-divisions.org/FLD/index.php/2021/02/17/traduire-inclusif/#_ftnref4
- Institut national de la recherche scientifique. (2021). *Inclusivement vôtres! Guide de rédaction inclusive* [Fichier PDF]. INRS. <https://inrs.ca/wp-content/uploads/2021/03/Guide-redaction-inclusive-inrs-vf.pdf>
- Institut national de la recherche scientifique. (2021). *Procédés de la rédaction neutre pour la rédaction inclusive*. INRS. <https://inrs.ca/linrs/equite-diversite-et-inclusion/guide-de-redaction-inclusive/procedes-de-redaction-neutre/>
- Institut de recherches et d'études féministes. (2021). *Communication féministe et inclusive*. IREF. <https://iref.uqam.ca/publication/communication-feministe-et-inclusive/>
- Institut de recherches et d'études féministes. (2020, 12 février). *Rédaction féministe et inclusive* [capsule vidéo]. UQÀM TV. <https://tv.uqam.ca/capsule-redaction-feministe-inclusive>
- Institut de recherche et d'études féministes. (2022, 6 avril). *Accueillir la diversité de genre en contextes pédagogique et professionnel* [capsule vidéo]. UQÀM TV. <https://tv.uqam.ca/accueillir-diversite-genre-en-contextes-pedagogique-professionnel>

- Interligne. (2020). *Lexique de la diversité*. Alix. <https://alix.interligne.co/vocabulaire-diversite/>
- Irigaray, L. (1993). Why Define Sexed Rights?. Dans Irigaray, L., *Je, Tu, Nous: Towards a Culture of Difference* (A. Martin, trad., p. 81-92). Routledge.
- Irigaray, L. (1990). *Je, Tu, Nous: Pour Une Culture de la Différence*. Grasset.
- Irigaray, L. (1977). *Ce sexe qui n'en est pas un*. Éditions de Minuit.
- Irving, D. (2008). Trans/formations, incorporated: Exploring the impact of neoliberal productive relations on transsexual subjectivities. Dans Torras, Meri et Acedo, Noemi (dir.), *Encarnac (c) iones: teoría (s) de los cuerpos* (p.113-124). Editorial UOC. <http://digital.casalini.it/9788490295298>
- Irving, D. (2008). Normalized transgressions: Legitimizing the transsexual body as productive. *Radical History Review* (100), 38-59. <https://doi.org/10.1215/01636545-2007-021>
- Jacobs, S. E., Thomas, W et Lang, S. (dir.). (1997). *Two-Spirit People: Native American Gender Identity, Sexuality, and Spirituality*. University of Illinois Press.
- Jagose, A. (1996). Queer. Dans Jagose, A. (dir.) *Queer Theory: An Introduction* (p. 72-100). New York University Press.
- Jakobson, R. (2013). On Linguistic Aspects of Translation. Dans R. A. Brower (dir.), *On Translation* (p. 232-239). Harvard University Press.
- Jakobson, R. (1977). Qu'est-ce que la poésie? *Huit questions de poésie*. Mouton.
- Jakobson, R. (1971). *Selected Writings II: Word and Language*. Mouton.
- Jakobson, R. (1966). À la recherche de l'essence du langage. Dans Benveniste, É., Chomsky, N., Jakobson, R. et al. *Problèmes du langage* (p. 22-38). Gallimard. <https://www.unebevue.org/images/ubweb/ubweb29/diagramme/essence3.pdf>
- Jakobson, R. (1961/1963). Linguistique et théorie de la communication. Dans Jakobson, R. *Essais de linguistique générale* (Tome 1, p. 87-99, N. Ruwet, trad.). Les Éditions de Minuit.
- Jakobson, R. et Halle, M. (1971). *Fundamentals of Language*. Mouton de Gruyter.
- James, S. E., Herman, J. L., Rankin, S., Keisling, M., Mottet, L., et Anafi, M. (2016). *The Report of the 2015 U.S. Transgender Survey* [Rapport]. National Center for Transgender Equality. <https://transequality.org/sites/default/files/docs/usts/USTS-Full-Report-Dec17.pdf>

- James, W. (1907/2010). *Le pragmatisme* (N. Ferron, trad.). Flammarion.
- Jerphagnon, L. (1973). *Dictionnaire des grandes philosophies*. Privat.
- Joly, H. et Lenoble-Pinson, M. (2021). *Motion au sujet du point médian de « écriture » inclusive*. Conseil international de la langue française. [Fichier PDF; aussi repéré à <https://decolonialisme.fr/?p=5541>]
- Jourian, T.J, Simmons, S. L. et Devaney, K. C. (2015). "We Are Not Expected": Trans* Educators (Re)Claiming Space and Voice in Higher Education and Student Affairs. *Transgender Studies Quarterly (TSQ): Trans*formational Pedagogies* 2(3), 431-446. <https://doi.org/10.1215/23289252-2926410>
- Julliard, V. (2017). « Théorie du genre », #theoriedugenre : stratégies discursives pour soustraire la « différence des sexes » des objets de débat. *Études de communication* 1(48), 111-136. <https://doi.org/10.4000/edc.6811>
- Julliard, V. (2014). Un mode d'appropriation des *gender studies* par les sciences de l'information et de la communication : la sémiotique du genre ». *Questions de communication* (25), 223-243. <https://doi.org/10.4000/questionsdecommunication.9028>
- Julliard, V. (2013). Éléments pour une « sémiotique du genre ». *Communication et langages*, (177), 59-74. <https://doi.org/10.3917/comla.177.0059>
- Katz, J. (1995). *The invention of heterosexuality*. Dutton.
- Kerbrat-Orecchioni, C. (1986). *L'implicite*. Armand Colin.
- Kerbrat-Orecchioni, C. (1980). De la subjectivité dans le langage : quelques-uns de ses lieux d'inscription. Dans *L'énonciation. De la subjectivité dans le langage* (p. 34-57). Armand Colin.
- Kessler, S. T. et McKenna, W. (2006). Toward a theory of gender. Dans S. Stryker et S. Whittle (dir.), *The Transgender Studies Reader* (p. 165-182). Routledge.
- Kessler, S. J. (1990/1994). The medical construction of gender: case management of intersexed infants. Dans A. C. Hermann et A. J. Stewart, *Theorizing feminism: parallel trends in the humanities and social sciences* (p.135-157). Westview Press.
- Kessler, S. et McKenna, W. (1978). *Gender: An Ethnomethodological Approach*. University of Chicago Press.
- Key, M. R. (1975/1996). *Male/female language: with a comprehensive bibliography* (2^{ème} édition). Scarecrow Press.

- Khaznadar, E. (2007). Le non-genre académique : doctrine de la domination masculine en France. *Nouvelles questions féministes*, 26(3), 25-38.
<https://doi.org/10.3917/nqf.263.0025>
- Killerman, S. 2013. *The Social Justice Advocate's Handbook: A Guide to Gender*, Impetus Books.
- Klein-Lataud, C. (2001). Figures jouant sur la forme des mots. Dans Klein-Lataud. C. (dir.) *Précis des figures de style* (p. 15-41). Éditions du GREF.
- Koyama, E. (2006). Whose Feminism Is It Anyway? The Unspoken Racism of the Trans Inclusion Debate. Dans S. Stryker et S. Whittle (dir.), *The Transgender Studies Reader* (p. 698-705). Routledge.
- Koyama, E. (1999/2003). Tranfeminist Manifesto. Dans R. Dicker et A. Piepmeier (dir.), *Catching a Wave : Reclaiming Feminism for the 21st Century* (p. 244-259). Northeastern University Press.
- Kristeva, J. (1969). *Semiotike: recherches pour une semanalyse*. Éditions du Seuil, coll. Points.
- Kuhn, T. S. (1962/2008). *La structure des révolutions scientifiques* (L. Meyer, trad.). Flammarion.
- Kunzel, R. (2014). The Flourishing of Transgender Studies. *TSQ : Transgender Studies Quarterly*, 1(1-2), 285-297. <https://doi.org/10.1215/23289252-2399461>
- La Mackerel, K. (2020). *ZOM-FAM*. Metonymy press.
- La vie en queer, (2018, 26 juillet). *Petit dico de français neutre/inclusif*. LVEQ.
<https://lavieenqueer.wordpress.com/2018/07/26/petit-dico-de-francais-neutre-inclusif/>
- La vie en queer. (2018, 2 juin). *Non binaire ou non-conforme dans le genre?*. LVEQ.
<https://lavieenqueer.wordpress.com/2018/06/02/non-binaire-ou-non-conforme-dans-le-genre/>
- Labelle, E. D. (2017, 6 décembre). Les personnes bispirituelles et/ou queer autochtones qui vivent sur les réserves [Conférence]. *Chaire de recherche sur l'homophobie et la transphobie*. Université du Québec à Montréal.
- Labelle, S., Benattar, L. Mounier, E. M. (2018). *Il n'y a pas de voix trans universelle*. Le délit.
- Labrosse, C. (1996/2021). *Pour une langue sans sexisme : petit traité pratique pour un usage au quotidien*. Fides.

- Labrosse, C. (1996). *Pour une grammaire non sexiste*. Éditions du Remue-Ménage.
- Lachenal, P. (2016). *Questions de genre. Comprendre pour dépasser les idées reçues*. Le Cavalier bleu, coll. « Idées reçues ».
- Laflèche, G. (2019). *Liste de ressources pour un français neutre et non binaire*. Gersande La Flèche. <https://gersande.com/blogue/liste-de-ressources-pour-un-francais-non-binaire/>
- Lakoff, G, et Johnson, M. (1980/2003). *Metaphors we live by*. University of Chicago Press.
- Lamble, S. (2013). Retelling Racialized Violence, Remaking White Innocence : The Politics of Interlocking Oppressions in Transgender Day of Remembrance. Dans S. Stryker et A. Z. Aizura (dir.), *The Transgender Studies Reader 2* (p. 30-45), Routledge.
- Lamothe, J. (2007). Désexisation ou parité des textes institutionnels? *Nouvelles questions féministes*, 26(3), 126-132. <https://doi.org/10.3917/nqf.263.0126>
- Lamothe, J., A.-M. Benoit, F. Dupuis et S. Lafond. (1991-1992). Guide de féminisation ou la représentation des femmes dans les textes [Guide]. Comité institutionnel de féminisation de l'Université du Québec à Montréal. <https://instances.uqam.ca/wp-content/uploads/sites/47/2017/06/Guide-de-feminisation-ou-la-representation-des-femmes-dans-les-textes.pdf>
- Lamoureux, D. (2005). La réflexion queer : apports et limites. Dans Mensah, M.N. (dir.) *Dialogues sur la troisième vague féministe*, (p. 91-103). Éditions du Remue-Ménage.
- Lamoureux, D. (1986). *Fragments et collages. Essai sur le féminisme québécois des années 70*. Éditions du Remue-Ménage.
- Laprade, B. (2017, 29 décembre). Bibliographie sélective (et en travail) de textes queers en français. *Revue politiqueer*. <https://revuepolitiqueer.wordpress.com/2017/12/29/bibliographie-selective-et-en-travail-de-textes-queers-en-francais/>
- Laprade, B. (2014). Queer in Québec : étude de la réception du mouvement queer dans les journaux québécois. *Cygne noir* (2), 93-111. <https://doi.org/10.7202/1090759ar>
- Laprade, B. (2013). Le féminisme queer est un féminisme solidaire. *Féminétudes*, 18(1), 4-11. https://iref.uqam.ca/wp-content/uploads/sites/56/2021/11/Vol_18_contenu.pdf
- Laqueur, T. (1990/1992). *La fabrique du sexe. Essai sur le corps et le genre en Occident*. Gallimard.
- Larivière, L.-L. (2008). Introduction. *Semeion. Travaux de sémiologie*, (6) « Femmes et langue », Université Pairs Descartes.

- Larivière, L.L. (2000a). *Comment en finir avec la féminisation linguistique ou Les mots pour LA dire*. Editions 00h00.
- Larivière, L. L. (2000b). *Pourquoi en finir avec la féminisation linguistique ou à la recherche des mots perdus*. Boréal.
- Larochelle, S. (2021, 10 janvier). Langage épïcène : s'exprimer sans genres. *La Presse*. <https://www.lapresse.ca/arts/litterature/2021-01-10/langage-epicene/s-exprimer-sans-genres.php>
- Larocque, E. (2007). Métis and Feminist : Contemplations on Feminism, Human Rights, Culture and Decolonization. Dans J. Green (éd.), *Making Space for Indigenous Feminism* (chapitre 7), Fernwood Publishing.
- Lauretis, T. de. (2011). Queer Texts, Bad Habits, and the Issue of a Future. *GLQ: A Journal of Gay and Lesbian Studies*, 17(2-3), 243-263. <https://doi.org/10.1215/10642684-1163391>
- Lauretis, T. de. (2008). *Freud's Drive: Psychoanalysis, Literature, and Film*, Palgrave Macmillan.
- Lauretis, T. de. (2007a), *Figures of Resistance. Essays in Feminist Theory*, (éd. et introduit par P. White). University of Illinois Press.
- Lauretis, T. de. (2007b). *Théorie queer et cultures populaires : de Foucault à Cronenberg* (M.-H. Bourcier, trad.). La Dispute.
- Lauretis, T. de. (1991). An Introduction. *Differences: A Journal of Feminist Cultural Studies*, 3(2), iii-xviii.
- Lauretis, T. de. (1987). *Technologies of Gender. Essays on Theory, Film, and Fiction*. Indiana University Press.
- Lauretis, T. de. (dir.). (1986). *Feminist Studies, Critical Studies*. Indiana University Press.
- Lawrence, B. (2003). Gender, Race, and the Regulation of Native Identity in Canada and the United States: An Overview. *Hypatia*, 18(2), 3-31. <https://www.jstor.org/stable/3811009>
- Leap, W. L. (2011). Queer linguistics, sexuality, and discourse analysis. Dans J. P. Gee et M. Handford (dir.), *The Routledge Handbook of Discourse Analysis* (p. 558-571). Routledge. <https://doi.org/10.4324/9780203809068.ch39>
- Leblanc, I. (2018). Sans distinction d'identité de genre? Les enjeux d'un langage neutre/indifférencié au Nouveau Brunswick. *Recherches féministes*, 31(2), 159-175. <https://doi.org/10.7202/1056247ar>

- Leclerc, C. et Miller, M. (2022). À qui la langue ? Pratiques de l'écriture égalitaire. *Travail, genre et sociétés*, (47), 161-164. <https://doi.org/10.3917/tgs.047.0161>
- Leduc, V. (2012). *C'est tombé dans l'oreille d'une Sourde* [Fanzine]. Autopublié.
- Lee, D. et King, G. (2020, 4 mars). Re-Affirming Indigenous Citizenships: Two Spirit Family-Making and the Future of Belonging. *Yellowhead Institute*. <https://yellowheadinstitute.org/wp-content/uploads/2020/03/band-membership-and-two-spirit-family-making-brief.pdf>
- Lefebvre, A. (2008). *The Image of Law. Deleuze, Bergson, Spinoza*. Stanford University Press.
- Lefebvre, A. (2005). A New Image of Law: Deleuze and Jurisprudence. *Telos: Critical Theory of the Contemporary*, (130), 103-126. http://www.reseau-terra.eu/IMG/pdf/A_New_Image_of_Law_Deleuze_and_Jurisprud_1_.pdf
- LeFrançois, B. A. et Peddle, C. R. (2022). Mad Studies, Mad Theory. Dans S. S. Shaikh, B. A. LeFrançois, & T. Macías (dir.), *Critical Social Work Praxis* (p. 463-476). Fernwood Publishing.
- LeFrançois, B. A., Menzies, R. et Reaume, G. (dir.). (2013). *Mad Matters: A Critical Reader in Canadian Mad Studies*. Canadian Scholars' Press.
- Léger, C., Parisot, A., et Pinsonneault, R. (2019). Les signes, leur combinaison et les propriétés fondamentales du langage : Un hommage à Denis Bouchard / Signs, their combination, and the fundamental properties of language: A tribute to Denis Bouchard. *Canadian Journal of Linguistics/Revue Canadienne De Linguistique*, 64(2), 159-170. <https://doi.org/10.1017/cnj.2018.34>
- Lennon, E. et Mistler, B. J. (2014). Cisgenderism. *TSQ : Transgender Studies Quarterly, Postposttranssexual: Key Concepts for a Twenty-First-Century Transgender Studies* 1 (1-2), 63-64. https://www.academia.edu/42250919/ONLINE_RESOURCE_TSQ_Transgender_Studies_Quarterly_special_issue_Postposttranssexual_Keywords_for_a_21st_century_Transgender_Studies_2014_full_special_issue
- Les Salopettes. (2017, 27 septembre). Petit guide pratique de l'écriture inclusive. *Les Salopettes : Association féministe de l'ENS Lyon*. <https://lessalopettes.wordpress.com/2017/09/27/petit-guide-pratique-de-lecriture-inclusive/>
- Lessard, M. et Zaccour, S. (2017). *Manuel de grammaire non sexiste et inclusive. Le masculin ne l'emporte plus!* Syllepse.

- Leung, H. H.-S. (2016). Always in Translation: Trans Cinema across Languages. *TSQ : Transgender Studies Quarterly*, 3(3-4), 433-447. <https://doi.org/10.1215/23289252-3545143>
- Levasseur, J. (2017, 20 septembre). L'ABC de la rédaction inclusive. *Montréal Campus*. <https://montrealcampus.ca/2017/09/20/abc-de-la-redaction-inclusive/>
- Levon, E. (2021). Sexuality as non-binary : A variationist perspective. Dans Angouri, Jo et Baxter, Judith (dir.), *The Routledge Handbook of Language, Gender and Sexuality* (37-51). Routledge. <https://doi.org/10.4324/9781315514857>
- Lewis, G., Jones, B. et Baker, C. (2012). Translanguaging: origins and development from school to street and beyond. *Educational Research and Evaluation* 18(7), 641-654. <https://doi.org/10.1080/13803611.2012.718488>
- Lin, Y., Xie, H., Huang, Z., Zhang, Q., Wilson, A., Hou, J., Zhao, X., Wang, Y., Pan, B., Liu, Y., Han, M., Chen, R. (2021). The mental health of transgender and gender non-conforming people in China: a systematic review. *Lancet Public Health*, 6(12), 954-969. [https://doi.org/10.1016/S2468-2667\(21\)00236-X](https://doi.org/10.1016/S2468-2667(21)00236-X)
- Liu, P. (2020). Queer Theory and the Specter of Materialism. *Social Text*, 38(4), 25-47. <https://doi.org/10.1215/01642472-8680426>
- Lorde, A. (1979/2020). The Master's Tools Will Never Dismantle The Master's House. Dans *The Selected Works of Audre Lorde*, éd. Roxane Gay. Norton & Company.
- Lorde, A. (1984). *Sister/Outsider*. Crossing Press.
- Lorenz, R. (2012). *Queer art : a freak theory*. Transaction Publishers.
- Lorenzi, M.-É. (2017). «Queer», «transpédégouine», «torduEs», entre adaptation et réappropriation, les dynamiques de traduction au cœur des créations langagières de l'activisme féministe *queer*. *GLAD!* (2). <https://doi.org/10.4000/glad.462>
- Lowik, A. J. (2017). *Services d'avortement adaptés aux réalités trans. Un guide visant à permettre aux prestataires de soins d'instaurer des politiques et des pratiques qui tiennent compte des réalités trans dans un contexte d'avortement*. Fédération du Québec pour le planning des naissances. <https://static1.squarespace.com/static/5cef632e66e9b80001f24e05/t/5d4116c8a71ed1001016c2661/1564546762731/FQPN-Manual-FR-Web.pdf>
- Lugones, M. (2008). The coloniality of gender. *Worlds and Knowledges Otherwise, On the De-Colonial (II): Gender and Decoloniality*, 2(2), 1-17.

https://globalstudies.trinity.duke.edu/sites/globalstudies.trinity.duke.edu/files/file-attachments/v2d2_Lugones.pdf

Lugones, M. (1994). Purity, Impurity and Separation. *Signs*, 19(2), 458-479.
<https://www.jstor.org/stable/3174808>

Lunny, D. R. (2019). English Hegemony, Anglo Privilege and the Promise of ‘Allo’lingual Citational Praxis in Transnational Feminisms Research. *Feminist Review*, 121(1), 66-80.
<https://doi.org/10.1177/0141778918817719>

Lyne, J. R. (1980). Rhetoric and semiotic in C.S. Peirce. *Quarterly Journal of Speech*, 66(2), 155-168. <https://doi.org/10.1080/00335638009383512>

Lyotard, J. F. (2002). *Discours, figure*. Klincksieck.

Macé, É. (2010). Ce que les normes de genre font aux corps / Ce que les corps trans font aux normes de genre. *Sociologie*, 4(1), 497-516.
<http://journals.openedition.org/sociologie/773>

Mady G. et Zuckerberg J. R. (2019). *A quick and easy guide to queer and trans identities*. Oni Press.

Manesse, D. et Siouffi, G. (dir.). (2019). *Le féminin et le masculin dans la langue : l'écriture inclusive en questions*. ESF sciences humaines.

Maréchale, Mariève. 2019. *La Minotaure*. Triptyque.

Marignier, N. (2018). *Les matérialités discursives du sexe : La construction et la déstabilisation des évidences du genre dans les discours sur les sexes atypiques*. [Thèse de doctorat, Université Paris 13 - Sorbonne Paris Cité]. HALtheses, <https://tel.archives-ouvertes.fr/tel-01418262/>

Marin, L. (2022). CORPS - Corps et langage. *Encyclopædia Universalis*.
<https://www.universalis.fr/encyclopedie/corps-corps-et-langage/>

Marquis, M. (2016, 8 janvier). *2015 Word of the Year Is Singular “They”*. American Dialect Society. <https://www.americandialect.org/2015-word-of-the-year-is-singular-they>

Martin, M.-J. (2011). *Pour une juste représentation des genres en français: la rédaction épiciène à Condition féminine Canada* [Rapport]. Condition féminine Canada. https://osez-dare.aadnc-aandc.gc.ca/DAM/DAM-OSEZ-DARE/STAGING/texte-text/fair_rep_gender_1398869225479_fra.pdf

Marty, E. (2021). *Le Sexe des Modernes. Théorie du neutre*. Seuil.

- Masquelier, B. (2021). Faire de l'anthropologie linguistique avec Charles S. Peirce. *Langage et société*, (172), 29-68. <https://doi.org/10.3917/l.s.172.0031>
- Mathieu, M.-J. (dir.). (2002). *Extension du féminin. Les incertitudes de la langue*. Honoré Champion Éditeur.
- Mathieu, N.-C. (dir.) (1970/1991). Notes pour une définition sociologique des catégories de sexe. Dans *L'Anatomie politique. Catégorisations et idéologies du sexe* (p. 17-41). Éditions Côté-femmes.
- Maussa-Lopez, J. (2021). *Guide d'écriture inclusive. Pour une socialisation et une alphabétisation plus égalitaires des adultes*. Centre de documentation sur l'éducation des adultes et la condition féminine. <https://afpcquebec.com/wp-content/uploads/2021/05/CDEACF-GUIDE-redaction-inclusive.pdf>
- May, S. (2015). The Problem with English(es) and Linguistic (in)justice. Addressing the Limits of Liberal Egalitarian Accounts of Language. *Critical Review of International Social and Political Philosophy*, 18(2), 131-148. <https://doi.org/10.1080/13698230.2015.1023629>
- Mayer, S. (2011). Du « nous femmes » au « nous féministes » : l'apport des critiques anti-essentialistes à la non-mixité organisationnelle [Mémoire de maîtrise, Université du Québec à Montréal]. Archipel, <https://archipel.uqam.ca/4279/>
- McClintock, A. (1995). *Imperial Leather. Race, Gender and Sexuality in the Colonial Contest*. Routledge.
- McKittrick, J. (2015). A dispositional account of gender. *Philosophical Studies*, 172(10), 2575-2589. <https://doi.org/10.1007/s11098-014-0425-6>
- Melançon, Jérôme. (2019). L'autochtonisation comme pratique émancipatrice – Les communautés francophones devant l'urgence de la réconciliation. *Cahiers franco-canadiens de l'Ouest*, 31(1): 43–68. <https://doi.org/10.7202/1059125ar>
- Menon, A. V. (2020), *Beyond the Gender Binary*. Penguin Random House.
- Merasty, C., Gareau, F., Jackson, R., Masching, R., et Dopler, S. au nom de l'équipe Trans PULSE Canada (2021). *Santé et bien-être chez les personnes autochtones trans, bi-spirituelles et non binaires* [Rapport]. TransPULSE Canada. <https://transpulsecanada.ca/fr/results/rapport-sante-et-bien-etre-chez-les-personnes-autochtones-trans-bi-spirituelles-et-non-binaires/>
- Meyer, D. (2015). *Violence against queer people: race, class, gender, and the persistence of anti-LGBT discrimination*. Rutgers University Press.

- Meyer-Cook, F. et Labelle, D. (2004). Namaji : Two-Spirit Organizing in Montreal, Canada. *Journal of Gay and Lesbian Social Services*, 16(1), 29-51.
https://doi.org/10.1300/J041v16n01_02
- Meyerowitz, J. (2004). *How Sex Changed. A History of Transsexuality in the United States*. Harvard University Press.
- Michard, C. (2019). *Humain / femelle de l'humain. Effet idéologique du rapport de sexage et notion de sexe en français*. Les éditions sans fin.
- Michard, C. (2012). Rapport de sexage, effet idéologique et notion de sexe. Dans N. Chetcuti et L. Greco (dir.), *La face cachée du genre. Langage et pouvoir des normes* (p. 23-38). Presses Sorbonne Nouvelle.
- Michard, C. (2002). *Le Sexe en linguistique. Sémantique ou zoologie?* L'Harmattan.
- Michard, C. et Viollet, C. (1991). Sexe et genre le linguistique. Quinze ans de recherches féministes aux Etats-Unis et en RFA. *Recherches féministes*, 4(2), 97-128.
<https://doi.org/10.7202/057654>
- Michel, L. (2017). Les genres décrits n° 1. *GLAD!* (03) <https://doi.org/10.4000/glad.902>
- Michel, L. (2016). *La relation entre genre grammatical et dénomination de la personne en langue française* [Thèse de doctorat, Université de Bourgogne]. Theses.fr, <https://www.theses.fr/2016DIJOL027>
- Mikkola, M. (2012). Commentary on Witt's *The Metaphysics of Gender*. *Symposia on Gender, Race and Philosophy*, 8(2), 1-10.
[https://web.mit.edu/~sgrp/2012/no2/SGRPv8no2\(0512\).pdf](https://web.mit.edu/~sgrp/2012/no2/SGRPv8no2(0512).pdf)
- Mikkola, M. (2011). Ontological Commitments, Sex and Gender. Dans C. Witt (éd). *Feminist Metaphysics* (p. 67-83). Springer.
- Mikkola, M. (2006). Elizabeth Spelman, Gender Realism, and Women. *Hypatia*, 21(4), 79-96.
<https://www.jstor.org/stable/4640023>
- Miller, M. D. (2018). *Guide de recherche en écriture inclusive*. Bibliothèque de l'Université McGill. <https://libraryguides.mcgill.ca/ecritureinclusive> et www.zotero.org/groups/2264900/criture_inclusive/library
- Million, D. (2014). *Therapeutic Nations. Healing in an Age of Indigenous Human Rights*. University of Arizona Press.

- Miltersen, E. H. (2018). De, den, hen, and the rest. A pilot study of the use of gender-neutral and nonbinary/genderqueer pronouns in Danish. *Journal of language works*, 3(1), 31-42.
<https://tidsskrift.dk/lwo/article/view/107538>
- Ministère de la Justice. (2016/2022, 29 août). Désexualisation. Dans *Guide fédéral de jurilinguistique législative française* [Guide]. Gouvernement du Canada.
<https://www.justice.gc.ca/eng/rp-pr/csj-sjc/legis-redact/juril/no39.html>
- Miranda, D. A. (2013). Extermination of the *Joyas*: Gendercide in Spanish California. Dans S. Stryker A. Z. Aizura (dir.), *The Transgender Studies Reader 2* (p. 350-363). Routledge.
- Misak, C. (2016). *Cambridge Pragmatism: From Peirce and James to Ramsey and Wittgenstein*, Oxford University Press.
- Money, J. et Ehrhardt, A. A. (1972). *Man and Woman, Boy and Girl: Differentiation and Dimorphism of gender Identity from Conception to Maturity*. John Hopkins University Press.
- Money, J., Ehrhardt, A. A., Hampson, A. et Hampson, J. (1957). Imprinting and the Establishment of Gender Roles. *Archives of Neurology and Psychiatry*, 77, 333-336.
<https://doi.org/10.1001/archneurpsyc.1957.02330330119019>
- Montag, W. (2006), « Les subalternes peuvent-elles parler? » et autres questions transcendantales (A. Blanchard et J. Vidal, trad.). *Multitudes*, (26), 133-141.
<https://doi.org/10.3917/mult.026.0133>
- Moraga, C. et Anzaldúa, G. (dirs.). (1981). *This Bridge Called My Back: Writings by Radical Women of Color*. Persephone Press.
- More, J., K. et Whittle S. (dir.). (2001). *Reclaiming genders: transsexual grammars at the fin de siècle*. Bloomsbury Academic.
- Moreau, M. L. et Dister, A. (1994/2005/2014). *Mettre au féminin : guide de féminisation des noms de métier, fonction, grade ou titre* (3^e éd.). Fédération Wallonie-Bruxelles.
http://www.egalite.cfwb.be/index.php?eID=tx_nawsecuredl&u=0&g=0&hash=ebffe5c7069ce7ba84436b4ca31bce572a9ac317&file=uploads/tx_cfwbitemsdec/Mettre_au_feminin_Feminisation.pdf
- Moreau, T. (2001). *Écrire les genres : guide romand d'aide à la rédaction administrative et législative épïcène*. DF-SPP Égalité-CLDE.
<https://www.ge.ch/document/9323/telecharger>

- Mouffe, C. (1983). The Sex-Gender System and the Discursive Construction of Women's Subordination. Dans S. Hänninen et L. Paldán (dir.), *Rethinking Ideology: A Marxist Debate* (p. 139-43). Argument-Verlag/International General.
- Murat, Léa. (2021, s.d.). *Dégenerer les (typo)graphies*, whatisdaT.
https://what.isdat.fr/r/lea_murat_dégenerer_les_typographies_2021.md
- Murat, Laure. (2006). *La loi du genre. Une histoire culturelle du 'troisième sexe'*. Fayard.
- Murtagh, M. (2020). The Firstness of Sexual Difference: Charles Sanders Peirce, American Pragmatist and Incorporeal Feminist. *philoSOPHIA*, 10(1), 1-23.
<https://doi.org/10.1353/phi.2020.0000>
- Namaste, V. (2015). *Oversight: Critical Reflections on Feminist Research and Politics*. Women's Press.
- Namaste, V. (2009). Undoing Theory: The "Transgender Question" and the Epistemic Violence of Anglo-American Feminist Theory. *Hypatia*, 24(3), 11-32.
<https://www.jstor.org/stable/20618162>
- Namaste, V. K. (2006). Genderbashing: Sexuality, gender, and the regulation of public space. Dans S. Stryker et S. Whittle (dir.), *The Transgender Studies Reader* (p. 584-600). Routledge.
- Namaste, V. (2005). *Sex Change, Social Change : Reflections on Identity, Institutions, and Imperialism*. Women's Press.
- Namaste, V. (2000). *Invisible Lives: The Erasure of Transsexual and Transgendered People*. The University of Chicago Press.
- Namaste, V. K. (1999). The use and abuse of queer tropes: Metaphor and catachresis in queer theory and politics. *Social Semiotics*, 9(2), 213-234.
<https://doi.org/10.1080/10350339909360433>
- Namaste, K. (1996). From Performativity to Interpretation: Towards a Social Semiotic Account of Bisexuality. Dans D. E. Hall et M. Pramaggiore (dir.), *RePresenting Bisexualities: Subjects and Cultures of Fluid Desires* (p. 70-95). New York University Press.
- Nanda, S. (1990). *Neither Man Nor Woman: The Hijras of India*. Wadsworth Publishing.
- Nassif-Gouin, C., Picard, P., Levesque, C., Boivin, M. et Blain, S. (2021). Mieux comprendre la distinction entre les principes d'équité-diversité-inclusion et les approches de décolonisation-réconciliation-autochtonisation au Québec. *Possibles*, 45(1), 140-150.
<https://revuepossibles.ojs.umontreal.ca/index.php/revuepossibles/article/view/392>

- Nations Unies, Commission africaine des droits de l'Homme et des peuples et Commission interaméricaine des droits de l'Homme. (2018). *Dialogue thématique conjoint sur l'orientation sexuelle, l'identité de genre et les problématiques liées aux personnes intersexes* [Rapport]. Nations Unies.
https://www.ohchr.org/sites/default/files/Documents/Issues/SexualOrientation/ReportSecondTrilateralDialogue_InterAmericanAfricanExperts_FR.pdf
- Nattiez, J. J. (1975). Le point de vue sémiologique. *Cahier de linguistique*, 5, 49-76.
<https://doi.org/10.7202/800036ar>
- Navarro, J., Lachowsky, N., Hammond, R., Burchell, D., Arps, F.S.E., Davis, C., Brasseur, J., Islam, S., Fosbrook, B., Jacobsen, H., Walker, M., Lopez, C., et A. Scheim au nom de l'équipe Trans PULSE Canada (2021). *Santé et bien-être chez les personnes non binaires*. [https://transpulsecanada.ca/fr/results/rapport-sante-et-bien-etre-chez-les-personnes-non binaires/](https://transpulsecanada.ca/fr/results/rapport-sante-et-bien-etre-chez-les-personnes-non-binaires/)
- Nestle, J., Wilchins, R. et Howell, C. (dir.) (2002). *GenderQueer. Voices from beyond the sexual binary*. Alyson Books.
- Nicholson, L. (1994). Interpreting Gender. *Signs*, 20(1), 79-105.
<https://www.jstor.org/stable/3174928>
- Nirta, C. (2014). Trans subjectivity and the spatial monolingualism of public toilets. *Law and Critique*, 25(3), 271-288. 10.1007/s10978-014-9141-9
- Noble, J. B. (2012). Trans. Panic. Some Thoughts toward a Theory of Feminist Fundamentalism», dans A. Enke (dir.), *Transfeminist Perspectives In and Beyond Transgender and Gender Studies* (p. 45-59). Temple University Press.
- Nordmarken, S. (2018). Queering Gendering: Trans Epistemologies and the Disruption and Production of Gender Accomplishment Practices. *Feminist Studies*, 45(1), 36-66.
[10.1353/fem.2019.0018](https://doi.org/10.1353/fem.2019.0018)
- Nule. (c. 2015), *Le consentement* [Fanzine]. Autopublié.
- Office Québécois de la Langue Française (OQLF). (2022). *Banque de dépannage linguistique*. Gouvernement du Québec. <http://bdl.oqlf.gouv.qc.ca/bdl/>
- Office Québécois de la Langue Française (OQLF). (2021) Aide-mémoire sur la rédaction épiciène [Affiche]. *Banque de dépannage linguistique*.
https://bdl.oqlf.gouv.qc.ca/bdl/gabarit_bdl.asp?id=5468

- Office Québécois de la Langue Française (OQLF). (2019a). *Désigner les personnes non binaires*. Banque de dépannage linguistique, Dans les coulisses de la langue. https://bdl.oqlf.gouv.qc.ca/bdl/gabarit_bdl.asp?id=5370
- Office Québécois de la Langue Française (OQLF). (2019b). *Rédaction épïcène, formulation neutre, rédaction non binaire et écriture inclusive* [anciennement : *Épicène, neutre, non binaire et inclusif*] Banque de dépannage linguistique, Dans les coulisses de la langue. http://bdl.oqlf.gouv.qc.ca/bdl/gabarit_bdl.asp?id=5421
- Office Québécois de la Langue Française (OQLF). (2019c). *Liste de termes épïcènes ou neutres*, Banque de dépannage linguistique, Dans les coulisses de la langue. http://bdl.oqlf.gouv.qc.ca/bdl/gabarit_bdl.asp?Th=2&t1=&id=5465
- Office Québécois de la Langue Française (OQLF). (2019d). *Principes généraux de la rédaction épïcène*, Banque de dépannage linguistique. https://bdl.oqlf.gouv.qc.ca/bdl/gabarit_bdl.asp?Th=2&t1=&id=3912
- Office Québécois de la Langue Française (OQLF). (2010). Professeure [Fiche terminologique]. *Vitrine linguistique*. https://gdt.oqlf.gouv.qc.ca/ficheOqlf.aspx?Id_Fiche=1299479
- Office Québécois de la Langue Française (OQLF). (2005). Guide [Fiche terminologique]. *Vitrine linguistique*. http://gdt.oqlf.gouv.qc.ca/ficheOqlf.aspx?Id_Fiche=8353244
- Office Québécois de la Langue Française (OQLF). (1998). Guide [Fiche terminologique]. *Vitrine linguistique*. http://gdt.oqlf.gouv.qc.ca/ficheOqlf.aspx?Id_Fiche=1299286
- Okundaye, J. (2021, 23 avril). Ask a Self-Advocate: The Pros and Cons of Person-First and Identity-First Language. *Massachusetts Advocates for Children*. <https://www.massadvocates.org/news/ask-a-self-advocate-the-pros-and-cons-of-person-first-and-identity-first-language>
- Ordre des travailleurs sociaux et des thérapeutes conjugaux et familiaux du Québec (OTSTCFQ) (s.d.). *Mots de genre sans maux de tête*. OTSTCFQ, Dossier : Pratiques anti-oppressives auprès des jeunes trans. <https://www1.otstcfq.org/l-ordre/evenements-et-campagnes/le-travail-social-dans-tous-ses-etats/pratiques-anti-oppressives-aupres-des-jeunes-trans/>
- Ortiz, L. (2012). À propos du genre : Une question de droit. *Droit et société*, (80), 225-234. <https://doi.org/10.3917/drs.080.0225>
- OUTrans. (s.d.) *Transféminismes*. <https://outrans.org/ressources/articles/transfeminismes/>
- OUTSaskatoon. (s.d.). *Two-Spirit* [Brochure]. OUTSaskatoon. https://www.outsaskatoon.ca/two_spirit1

- Pabion, L. (2016). *Le processus de construction de l'identité collective du mouvement queer montréalais: perspectives militantes francophones* [Mémoire de maîtrise, Université de Montréal]. Papyrus, <http://hdl.handle.net/1866/14007>
- Page, M. M. (2019, 19 février). The forgotten legacy of trans artist and activist Mirha Soleil-Ross. *Dazed*. <https://www.dazeddigital.com/art-photography/article/43093/1/mirha-soleil-ross-morgan-m-page-chelsea-manning-trans-art>
- Pagé, G. (2017). La lente intégration du queer au féminisme québécois francophone: douze ans de résistance et le rôle de passeur des Panthères roses. *Canadian Journal of Political Science / Revue canadienne de science politique*, 50(2), 535-558. <https://doi.org/10.1017/S0008423917000506>
- Pankuch, A. (2018). *Inversion and the Third Sex: Gender Variance and Queer Expression in Anti-Suffrage Rhetoric*. Williams Honors College, Honors Research Projects. University of Akron. 796. https://ideaexchange.uakron.edu/honors_research_projects/796
- Parker, K. (1994). Peirce's semeiotic and ontology. *Transactions of the Charles S. Peirce Society*, 30(1), 51-75. <https://www.jstor.org/stable/40320453>
- Peirce, C. S. (2006). *Écrits logiques. Œuvres III*. (C. Tiercelin et P. Thibaud trad.). Cerf.
- Peirce, C. S. (2003). *Pragmatisme et sciences normatives. Œuvres II*. (C. Tiercelin et P. Thibaud trad.). Cerf.
- Peirce, C. S. (2002). *Pragmatisme et pragmatisme. Œuvres I*. (C. Tiercelin et P. Thibaud trad.). Cerf.
- Peirce, C. S. (1978). *Écrits sur le signe* (G. Deledalle, trad.). Seuil, coll. L'ordre philosophique.
- Peirce, C. S. (1873-1913/1992). *The Essential Peirce. Selected Philosophical Writings*. Vol. I et II (N. Houser et C. Kloesel, éd.). Indiana University Press.
- Peirce, C. S. (1903). Logical Tracts. N°1. On Existential Graphs. *Robin Catalogue* (MS [R] 491), 1-2.
- Peirce, C. S. (1901). Truth and falsity and error. *Collected Papers* (CP), 5.569.
- Pérez, M., Barasc, K. et Giraudo, H. (2019). Des (dés)accords grammaticaux dans la dénomination écrite de la personne en France : un tumulte graphique entre passions tristes et passions joyeuses. *GLAD!* (07). <https://doi.org/10.4000/glad.1666>
- Perry, V. (2016). Métadiscours scientifiques sur le genre : comment éviter la noyade théorique et trouver des bouées conceptuelles pour surnager en analyse du discours? Dans S. Tomc, S. Bailly et G. Ranchon (dir.), *Pratiques et langages du genre et du sexe : déconstruire*

l'idéologie sexiste du binarisme (p. 99-120). EME éditions, coll. Proximités – sciences du langage.

- Perry, V. (2014). Le tiers inclus comme paragon utopique du genre. *Cahiers de Linguistique. Revue de sociolinguistique et de sociologie du français*, Numéro « Genres, Langues et Pouvoirs », 185-198.
https://www.academia.edu/40972320/Le_tiers_inclus_comme_parangon_utopique_du_genre
- Perry, V. (2011). *Aspects du genre dans la didactique de l'anglais* [Thèse de doctorat, Université de Toulouse III – Paul Sabatier]. Theses.fr, <https://www.theses.fr/2011TOU30149>
- Perry, V. (2008). Féminisation et contournement du genre en français et en anglais. Dans A.-M. Houdebine (dir.), *Femmes et Langues, Séméion Travaux de linguistique et de sémiologie*, no 6, 147-156.
- Perry, V. (2006). Catégories du genre linguistique et performativité : pour une expérimentation des « identités contextuelles de genre » en classe d'anglais. *Études de linguistique appliquée*, (142), 201-214.
- Perry, V. (2003). Le “relativisme culturel de genre” en didactique des langues et cultures. Dans C. Marro (dir.), *Pratiques Psychologiques : Féminin/Masculin, du genre et des identités... sexuées* (3), 21-27.
- Perry, V. (2002). De la grammaire à la sociolinguistique: tentative d'analyse du couple *genre / gender* en anglais et en français. Dans N. Le Feuvre, (dir.), *Le genre: de la catégorisation du sexe, UTINAM: Revue de sociologie et d'anthropologie* (vol. 5, p. 115-133). L'Harmattan.
- Petrella, S. et Borgeaud, P. (2020). Penser et représenter un troisième genre dans les Amériques (XVIe-XVIIIe s.) Le Massacre des « hommes-femmes », entre images et littérature. *Frontières*, 31(2), 1-39. <https://doi.org/10.7202/1070333ar>
- Pichot, P. E. (2019). Et al? La grammaire inclusive, le genre neutre et leur usage [Note de lecture]. *Acta*, 20(9). <https://hal.science/hal-03207145>
- Pignedoli, C. (2021). Les contributions théoriques et les apports heuristiques des voix et des théories trans à la conceptualisation des pratiques drag king [Thèse de doctorat en sociologie, Université du Québec à Montréal]. Archipel, <http://archipel.uqam.ca/id/eprint/14751>
- Pignedoli, C. (2017, 21-22 avril). Violence épistémique et contre-attaque : Réflexions sur l'empêchement d'une conférence transphobe à l'UQAM [Présentation]. Colloque Multitudes queer (2^e éd.), Sherbrooke.

- Pignedoli, C. et Faddoul, M. (2019). Recherches sur la transitude au Québec : entre absence et exploitation des savoirs trans ». *Genre, sexualité & société*, (22), <https://doi.org/10.4000/gss.5759>
- Pitcher, E. N. (2017). ‘There’s stuff that comes with being an unexpected guest’: Experiences of trans* academics with microaggressions. *International Journal of Qualitative Studies in Education*, 30(2), 688-703. <https://doi.org/10.1080/09518398.2017.1309588>
- Pohlhaus, G. Jr. (2011). Relational Knowing and Epistemic Injustice: Toward a Theory of *Willful Hermeneutical Ignorance*. *Hypatia*, 27(4), 715-735. <https://doi.org/10.1111/j.1527-2001.2011.01222.x>
- Poincaré, H. (1905). *La valeur de la science*. Flammarion, coll. Bibliothèque de philosophie scientifique.
- Portail linguistique du Canada (2022a, 20 septembre). *Inclusionnaire : recueil de solutions inclusives*. Clés de la rédaction, Section Écriture inclusive. Gouvernement du Canada. <https://www.noslangues-ourlangues.gc.ca/fr/cles-de-la-redaction/ecriture-inclusive-inclusionnaire>
- Portail linguistique du Canada (2022b, 20 septembre). *Écriture inclusive : traduction du pronom they employé au singulier*. Clés de la rédaction, Section Écriture inclusive. Gouvernement du Canada. <https://www.noslangues-ourlangues.gc.ca/fr/cles-de-la-redaction/ecriture-inclusive-traduction-du-pronom-they-employe-au-singulier#pronom-iel-si-necessaire>
- Portail linguistique du Canada. (2022c, 20 septembre), *Écriture inclusive : Lignes directrices et ressources*. Gouvernement du Canada. <https://www.btb.termiumplus.gc.ca/tpv2alpha/alpha-fra.html?lang=fra&index=alt>
- Pradalier, N. (2015). *Femmes, hommes et parité communicationnelle : germination d’un nouveau genre* [Thèse de doctorat, Université Toulouse Jean-Jaurès]. HALtheses, <https://tel.archives-ouvertes.fr/tel-01220726>
- Preciado, P. B. (2020). *Je suis un monstre qui vous parle*. Grasset.
- Preciado, P. B. (2019). *Un appartement sur Uranus : chroniques de la traversée*. Grasset.
- Preciado, B. (2008). *Testo junkie. Sexe, drogue et biopolitique* (B. Preciado, trad.). Éditions Grasset et Fasquelle.
- Preciado, B. (2005, 23-24 juin). Technologiquement votre. *Actes du colloque Épistémologies du genre: regards d’hier, points de vue d’aujourd’hui*, Paris, Conservatoire National des Arts et Métiers, June 23 – 24, 2005).

- Preciado, B. (2000). *Manifeste contra-sexuel*. Balland.
- Projet de loi 2. *Loi portant sur la réforme du droit de la famille en matière de filiation et modifiant le Code civil en matière de droits de la personnalité et d'état civil*. (2022). 2-42.
<http://www2.publicationsduquebec.gouv.qc.ca/dynamicSearch/telecharge.php?type=5&file=2022C22F.PDF>
- Projet de loi C-279 *Loi modifiant la Loi canadienne sur les droits de la personne et le Code criminel (identité de genre)*. (2013). 2-41.
https://www.parl.ca/Content/Bills/412/Private/C-279/C-279_3/C-279_3.PDF
- Projet de loi C-16. *Loi modifiant la Loi canadienne sur les droits de la personne et le Code criminel*. (2017). 1-42. <https://www.parl.ca/DocumentViewer/fr/42-1/projet-loi/c-16/sanction-royal>
- Projet de loi C-12. *Charte des droits et libertés de la personne*.
<https://www.legisquebec.gouv.qc.ca/fr/pdf/lc/C-12.pdf>
- Projet de loi 103. *Loi visant à renforcer la lutte contre la transphobie et à améliorer notamment la situation des mineurs transgenres*. (2016). 41-1. <http://www.assnat.qc.ca/fr/travaux-parlementaires/projets-loi/projet-loi-103-41-1.html>
- Prosser, J. (1998). *Second Skins : The Body Narratives of Transsexuality*. Columbia University Press.
- Provitola, B. (2019b, 10-11 octobre). Wittig's Legacy: A Transfeminist Perspective. *Drafting Monique Wittig Conference*, Beinecke Library, Yale University.
<https://draftingwittig.wordpress.com>
- Provitola, B. A. (2019a). "Faut-il choisir ?": Transgender Access to the French Language Classroom. *H-France Salon*, 11(14, #4), 1-12. <https://h-france.net/h-france-salon-volume-11-2019/#1114>
- Pruden, H. et Salway, T. (2020). What and Who is Two-Spirit in Health Research. *Meet the Methods Series (2)*, Canadian Institute of Gender and Health. <https://cihr-irsc.gc.ca/e/52214.html>
- Puar, J. (2007). *Terrorist Assemblages: Homonationalism in Queer Times*. Duke University Press.
- Puar, J. K. et Rai, A. S. (2002). Monster, Terrorist, Fag: The War on Terrorism and the Production of Docile Patriots. *Social text*, 72(3), 117-148.
<https://muse.jhu.edu/article/31948>

- Pullen-Sansfaçon, A. et Medico, D. (dir.). (2021). *Jeunes trans et non binaires : de l'accompagnement à l'affirmation*. Les éditions du remue-ménage (Montréal) et Médecine et hygiène (Suisse).
- Queer Nation. (1990/2010). *Queer nation manifesto* [Fichier PDF autopublié]. https://infokiosques.net/IMG/pdf/queer_nation_manifesto-20p-A5-fil.pdf
- Queerasse (Collectif). 2018. *Grammaire rebelle. An exercise book beginner 1 with stories and drawings to color* [Livre imprimé]. Autopublié.
- Rabatel, A. et Rosier, L. (dir.). (2019). Les défis de l'écriture inclusive. *Le discours et la langue. Revue de linguistique française et d'analyse du discours*, Tome 11(1).
- Radicalesbians. (1973). The Woman Identified Woman. Dans A. Koedt, E. Levine et A. Rapone (éds.) *Radical Feminism*. Quadrangle.
- Radio-Canada. (2019, 10 janvier). *Les personnes non binaires et les limites de la langue française*. Radio-Canada. <https://ici.radio-canada.ca/nouvelle/1146186/non-binaire-genre--langue-francaise>
- Ransdall, J. pour The Peirce Group (2019, 14 mai). Arisbe: the Peirce Gateway. <https://arisbe.sitehost.iu.edu>
- Raus, R. (2018). Circulation et traduction française des termes à l'international : le cas d'« intersectionnalité ». *GLAD!* (05). <https://doi.org/10.4000/glad.1291>
- Rennes, J. (dir.). (2016). *Encyclopédie critique du genre. Corps, sexualité, rapports sociaux*. La découverte.
- RéQEF. (2022). *Trouver unE expertE*. RéQEF. <https://reqef.uqam.ca/trouver-une-experte/>
- RER Q collectif d'autriX. (2018). Baiser la littérature. *GLAD!* (5). <https://doi.org/10.4000/glad.1145>
- Réseau interuniversitaire québécois en équité diversité et inclusion (RIQEDI). 2020. *À propos de nous : EDI 101*. RIQEDI. <https://rqedi.com/a-propos-de-nous/#edi101>
- Réthoré, J. (1989). La pragmatique linguistique de Peirce. *Études littéraires*, 21(3), 49–58. <https://doi.org/10.7202/500869ar>
- Reucher, T. (2005). Quand les trans' deviennent experts. *Multitudes*, (20), 159-164. <https://doi.org/10.3917/mult.020.0159>

- Rich, A. (1981). La contrainte à l'hétérosexualité et l'existence lesbienne. *Nouvelles questions féministes*, (1), 15-43. <https://www.jstor.org/stable/40619205>
- Rich, A. (1980). Compulsory Heterosexuality and Lesbian Existence. *Signs: Journal of Women in Culture and Society*, 5(4), 631-660. <https://doi.org/10.1086/493756>
- Rifkin, M. (2011). *When Did Indians Become Straight? Kinship, the History of Sexuality, and Native Sovereignty*. Oxford University Press.
- Le Robert. (2022a). *iel*. Le Robert Dico en ligne. <https://dictionnaire.lerobert.com/definition/iel>
- Le Robert. (2022b). *Neutre*. Le Robert Dico en ligne. <https://dictionnaire.lerobert.com/definition/neutre>
- Le Robert. (2022c). *Guide*. Le Robert Dico en ligne. <https://dictionnaire.lerobert.com/definition/guide>
- Le Robert. (2021, 16 novembre). *Le mot du jour : Pourquoi Le Robert a-t-il intégré le mot « iel » dans son dictionnaire en ligne?*, Le Robert Dico en ligne, <https://dictionnaire.lerobert.com/dis-moi-robert/raconte-moi-robert/mot-jour/pourquoi-le-robert-a-t-il-integre-le-mot-iel-dans-son-dictionnaire-en-ligne.html>
- Roché, M. (1990). Neutre et pseudo-neutre en français. *Cahiers de grammaire*, (15), 123-155.
- Rodwell, C. (1971). The Tarnished Golden Rule. *QQ Magazine*, 3(1), 538-539.
- Roen, K. (2006). Transgender Theory and Embodiment: The Risk of Racial Marginalization. Dans S. Stryker et S. Whittle (dir.), *The Transgender Studies Reader* (p. 656-665). Routledge.
- Roen, K. (2004). Intersex Embodiment: When Health Care Means Maintaining Binary Sexes. *Sexual Health*, 1, (3), 127-130. 10.1071/SH04007
- Rooney, P. (1993). Feminist-Pragmatist Revisionings of Reason, Knowledge, and Philosophy. *Hypatia*, 8(2), 15-37. <https://www.jstor.org/stable/3810335>
- Roscoe, W. (1995). Was We'wha a Homosexual? Native American Survivance and the Two-Spirit Tradition. *GLQ: A Journal of Gay/Lesbian Studies*, 2(3), 193-235. <https://doi.org/10.1215/10642684-2-3-193>
- Rouart, J.-M. (2019, 19 novembre). Le pronom factice « iel » dans le Robert, ou le virus de la déconstruction de notre langue. *Le Figaro*, <https://www.lefigaro.fr/vox/societe/jean-marie-rouart-le-pronom-factice-iel-dans-le-robert-ou-le-virus-de-la-deconstruction-de-notre-langue-20211119>

- Rubin, G. 2010. *Surveiller et jouir – Anthropologie politique du sexe*. EPEL, coll. Les grands classiques de l'érotologie moderne.
- Rubin, G. (2006). Of Catamites and Kings: Reflections on Butch, Gender, and Boundaries. Dans S. Stryker et S. Whittle (dir.), *The Transgender Studies Reader* (p. 471-481). Routledge.
- Rubin, G. S. et Butler, J. (2001). *Marché au sexe* (É. Sokol et F. Bolter, trad.). EPEL.
- Rubin, G. S. (2001). Penser le sexe: pour une théorie radicale de la politique de la sexualité [Extraits]. Dans G. S. Rubin et J. Butler (dir.), *Marché au sexe* (p. 63-140). EPEL.
- Rubin, G. (1984). Thinking Sex: Notes for a Radical Theory of the Politics of Sexuality. Dans C. Vance (dir.), *Pleasure and Danger* (p. 267-319). Routledge & Kegan Paul.
- Rubin, G. (1975). The Traffic in Women: Notes on the Political Economy of Sex. Dans R. Reiter, *Toward an Anthropology of Women* (p. 157–210). Monthly Review Press.
- Salamon, G. (2013). An Ethics of Transsexual Difference: Luce Irigaray and the Place of Sexual Undecidability. Dans S. Stryker et A. Z. Aizura (dir.), *The Transgender Studies Reader 2* (p. 418-425). Routledge.
- Salamon, G. (dir.) (2010). Transfeminism and the Future of Gender. Dans *Assuming a Body: Transgender and Rhetorics of Materiality* (p. 95-128). Columbia University Press.
- Santé Canada et l'Agence de la santé publique du Canada. (2019). *Mémoire écrit pour l'étude du Comité permanent de la santé sur la santé de la communauté LGBTQ2 au Canada* [Mémoire]. Comité permanent de la santé du gouvernement du Canada. <https://www.noscommunes.ca/Content/Committee/421/HESA/Brief/BR10453061/br-external/DepartmentOfHealth-f.pdf>
- Saussure, F. de (1916/1995). *Cours de linguistique générale*. Éditions Payot & Rivages.
- Sauvageau, Maryse. (2019). *Guide de rédaction épïcène*. Union des municipalités du Québec (UMQ). <https://umq.qc.ca/wp-content/uploads/2019/06/guide-redac-epicene-umq-juin2019.pdf>
- Schiebinger, L (dir.). (2000). *Feminism and the Body*. Oxford University Press.
- Schiebinger, L. (1986). Skeletons in The Closet : The First Illustrations of The Female Skeleton in Eighteenth-Century Anatomy. *Representations*, (14), 42-82.
- Scott, J. W. (2012). *De l'utilité du genre*. Éditions Fayard, coll. Histoire de la pensée.

- Scott, J. (1986). Gender: A Useful Category of Historical Analysis. *American Historical Review*, 9(5), 1053-1075. <https://www.jstor.org/stable/1864376>
- Scruton, S. et al. (2015). *Boîte à outils trans: ressources pratiques pour les organismes communautaires, L'inclusion des personnes trans dans divers formulaires*. Société canadienne du sida. <https://www.cdnaids.ca/fr/boite-outils-trans-ressources-pratiques-pour-les-organismes-communautaires/>
- Sczesny, S., Formanowicz, M. et Moser, F. (2016). Can Gender-Fair Language Reduce Gender Stereotyping and Discrimination? *Frontiers in Psychology*, 7, 25. <https://www.ncbi.nlm.nih.gov/pmc/articles/PMC4735429/>
- Sebeok, T. A. (2001). *Signs: An Introduction To Semiotics*. University of Toronto Press.
- Sedgwick, E. K. (2003). *Touching Feeling. Affect, Pedagogy, Performativity*. Duke University Press.
- Sedgwick, E. K. (1990). *Epistemology of The Closet*. University of California Press.
- Serano, J. (2016, 2 août). Detransition, Desistance, and Disinformation : Guide for Understanding Transgender Children Debates. *Medium*, <https://juliaserano.medium.com/detransition-desistance-and-disinformation-a-guide-for-understanding-transgender-children-993b7342946e>
- Serano, J. (2013). *Excluded : Making Feminist and Queer Movements More Inclusive*. Seal Press.
- Serano, J. (2007/2011). Le privilège cissexuel (Collectif MTF (Misandres Terroristes Féministes) trad.) <https://www.infokiosques.net/spip.php?article884>
- Serano, J. 2007. *Whipping Girl. A Transsexual Woman on Sexism and the Scapegoating of Femininity*. Seal Press.
- Service de traduction du gouvernement de l'Ontario. (c2018). *Recommandations pour une rédaction inclusive* [Fichier PDF]. Gouvernement de l'Ontario. <https://www.jurisource.ca/prj/phpChODvG1545250037.pdf>
- Silverberg, C. et Smyth, F. (2020). *Sexe, ce drôle de mot* (R. Arsenault, trad.). Dent-de-lion.
- Silverman, M. et Baril, A. (2021). Transing dementia: Rethinking compulsory biographical continuity through the theorization of cisism and cismativity. *Journal of Aging Studies*, 58, 100956. <https://doi.org/10.1016/j.jaging.2021.100956>
- Simon, S. (1996). *Gender in Translation. Cultural Identity and the Politics of Transmission*. Routledge.

- Simpson, L. (2011). *Dancing on Our Turtle's Back. Stories of Nishnaabeg Re-creation, resurgence and a New Emergence*. Arp Books.
- Singal, J. (2019, 6 septembre). *ContraPoints and the Scandal That Shouldn't Be. Why a segment of left-wing Twitter is at its own throat*. Medium. <https://medium.com/arc-digital/contrapoints-and-the-scandal-that-shouldnt-be-15ac97f330d4>
- Singer, S. (2020). Trans Rights Are Not Just Human Rights: Legal Strategies for Trans Justice. *Canadian Journal of Law and Society / Revue Canadienne Droit Et Société*, 35(2), 293-315. <https://doi.org/10.1017/cls.2020.17>
- Sirota, A. (2018). Premiers jets. *GLAD!* (5). <https://doi.org/10.4000/glad.1370>
- Sirota, A. 2017. *Foyer*. Éditions Pousse-Pied.
- Smith, A. (2010). Queer Theory and Native Studies: The Heteronormativity of Settler Colonialism. *GLQ: A Journal of Lesbian and Gay Studies*, 16(1/2), 5-39. <https://doi.org/10.1215/10642684-2009-012>
- Smith, A. (2008). *Native Americans and the Christian Right*. Duke University Press.
- Société de l'assurance automobile du Québec. (2018). *Guide de la route* (2^{ème} édition). Les publications du Québec. <https://saaq.gouv.qc.ca/fileadmin/documents/publications/guide-route.pdf>
- Sørensen, B. (2011). The Concept of Metaphor according to the philosophers C. S. Peirce and U. Eco – a tentative comparison. *Signs*, 5, 147-176. <https://tidsskrift.dk/signs/article/view/26866>
- Spade, D. (2003). Resisting Medecine, Re/modeling Gender. *Beverly Women's Law Journal*, 18(1), 15-37. <http://www.deanspade.net/2003/07/14/resisting-medicineremodeling-gender/>
- Spelman, E. V. (1988). *Inessential Woman: Problems of Exclusion in Feminist Thought*. Beacon Press.
- Spinoza, B. de. (1677/2014), *Éthique démontrée selon l'Ordre géométrique* (B. Pautrat, trad.). Points Essais.
- Spivak, G. C. (1998/2020), *Les subalternes peuvent-elles parler?* (J. Vidal, trad.). Éditions Amsterdam.
- Spivak, G. C. (1993). *Outside in the Teaching Machine*. Routledge.

- St-Pierre, M. (2017). *Rapport de la consultation des groupes LGBT du Québec dans le cadre de la Stratégie gouvernementale pour prévenir et contrer les violences sexuelles 2016-2021: Pour une approche intégrée en matière de lutte contre les violences sexuelles* [Rapport]. Conseil québécois LGBT. https://www.conseil-lgbt.ca/wp-content/uploads/2019/08/Rapportfinal_AV5_cq-lgbt.pdf
- Stoljar, N. (2011). Different Women: Gender and the Realism-Nominalism Debate. Dans Witt, C. (éd.) *Feminist Metaphysics* (p. 27–46). Springer. https://doi.org/10.1007/978-90-481-3783-1_3
- Stoljar, N. (1995). Essence, Identity and the Concept of Woman, *Philosophical Topics*, 23(2), 261-294. <https://doi.org/10.5840/philtopics19952328>
- Stone, S. (1987). The Empire Strikes Back: A Posttranssexual Manifesto. *Sandystone.com* <https://sandystone.com/empire-strikes-back.pdf>
- Stotko, E. M. et Troyer, M. (2007). A New Gender-Neutral Pronoun in Baltimore, Maryland: A Preliminary Study. *American Speech*, 82(3), p. 262-279.
- Stryker, S. (2020). Introduction: Trans* Studies Now. *TSQ: Transgender Studies Quarterly*, 7, (3), 299-305. <https://doi.org/10.1215/23289252-8552908>
- Stryker, S. (2008). *Transgender history*. Seal Press.
- Stryker, S. (2004/2007). Transgender Feminism: Queering the Woman Question. Dans S. Gillis, G. Howie et R. Munford (dir.), *Third Wave Feminism : A Critical Exploration* (p. 59-70), Palgrave MacMillan.
- Stryker, S. et Aizura, A. (2013). *The transgender studies reader 2*. Routledge.
- Stryker, S., Currah, P. et Moore, L. J. (2008). Introduction : Trans-, Trans, or Transgender?. *Women's Studies Quarterly*, 36(3-4), 11-22. <https://www.jstor.org/stable/27649781>
- Stryker, S. et Whittle, S. (2006). *The Transgender Studies Reader*. Routledge.
- Suess, A., Crego Walters, P., et Espineira, K. (2014). Depathologization. *Transgender Studies Quarterly*, 1(1-2), 73-77. <https://doi.org/10.1215/23289252-2399650>
- Swamy, V. et L. Mackenzie (dir.) (2022). *Devenir non binaire en français contemporain*. Le Manuscrit Savoirs, Genre(s) et Création.
- Swamy, V. et Mackenzie, L. (dir.). (2019). Legitimizing iel? *H-France Salon*, 11(14). <https://h-france.net/h-france-salon-volume-11-2019/>

- Szlamowicz, J. (2019, 3 avril). Rendre femmage, ou quand le féminisme sombre dans l'imposture linguistique. Le Figaro, <https://www.lefigaro.fr/vox/societe/rendre-femmage-ou-quand-le-feminisme-sombre-dans-l-imposture-linguistique-20190403>
- Szlamowicz, J. (2018). *Le Sexe et la Langue : Petite grammaire du genre en français, où l'on étudie écriture inclusive, féminisation et autres stratégies militantes de la bien-pensance*, collab. Xavier-Laurent Salvador. Éditions Intervalles.
- Tabet, P. (1998). *La construction sociale de l'inégalité des sexes. Des outils et des corps*. L'Harmattan, coll. Bibliothèque du féminisme.
- Table nationale de lutte contre l'homophobie et la transphobie des réseaux de l'éducation (2019). *Mesures de soutien et d'inclusion des personnes trans et des personnes non binaires en milieu de travail. Guide pour les employeurs et les syndicats* [Fichier PDF]. https://tablehomophobietransphobie.org/wp-content/uploads/2020/02/1819-289_1-GuideTrans-Employeurs_FR_web-FINAL.pdf
- Table nationale de lutte contre l'homophobie et la transphobie des réseaux de l'éducation (2018). *Mesures d'ouverture et de soutien envers les jeunes trans et non binaires. Guide pour les établissements d'enseignement. Guide pour les établissements d'enseignement* [Fichier PDF]. http://fqde.qc.ca/wp-content/uploads/2018/02/brochure_jeunes_trans_web-2.pdf
- Tajeddine, L. et Crémier, L. (2020). *Mieux nommer et mieux comprendre: changer de regard sur les réalités de la diversité de genre et les enjeux trans* [Fichier PDF]. Conseil québécois LGBT. https://www.conseil-lgbt.ca/wp-content/uploads/2020/11/Guide-mieux-comprendre-enjeux-trans_CQLGBT.pdf
- Tankersley, A. P., Gafsky, E. L., Dike, J. et Jones, R. T. (2021). Risk and Resilience Factors for Mental Health among Transgender and Gender Nonconforming (TGNC) Youth: A Systematic Review. *Clin Child Fam Psychol Rev*, 24(2), 183-206. <https://pubmed.ncbi.nlm.nih.gov/33594611/>
- Taylor, E. (2010). Cisgender Privilege: On the Privileges of Performing Normative Gender. Dans K. Bornstein et S. Bear Bergman (dir.), *Gender Outlaws: Next Generation* (p. 268-272). Seal Press.
- TermiumPlus. (2022a). Pronom genre neutre [Fiche terminologique]. Bureau de la traduction du Canada. <https://www.btb.termiumplus.gc.ca/tpv2alpha/alpha-eng.html?lang=eng&i=1&index=frt&srchtxt=PRONOM%20GENRE%20NEUTRE>
- TermiumPlus. (2022b). *Neutre* [Fiche terminologique]. Bureau de la traduction du Canada. https://www.btb.termiumplus.gc.ca/tpv2alpha/alpha-eng.html?lang=eng&i=1&srchtxt=NEUTRE&codom2nd_wet=1#resultrecs

- Teisceira-Lessard, Philippe. (2018, 16 avril). Un groupe propose aux profs de l'UQAM d'adopter un «français dégenré. *La Presse*,
<https://www.lapresse.ca/actualites/education/201804/16/01-5161299-un-groupe-propose-aux-profs-de-luqam-dadopter-un-francais-degenre.php>
- Teti M, Bauerband, L. A., Myroniuk, T. W. et Koegler, E. (2021). Listening to Transgender Patients and Their Providers in Non-Metropolitan Spaces: Needs, Gaps, and Patient-Provider Discrepancies. *Int J Environ Res Public Health*, 18(20), 10843.
<https://pubmed.ncbi.nlm.nih.gov/34682595/>
- Teti M, Kerr, S., Bauerband, L. A., Koegler, E. et Graves, E. (2021). A Qualitative Scoping Review of Transgender and Gender Non-conforming People's Physical Healthcare Experiences and Needs. *Front Public Health*, 9, 598455.
<https://doi.org/10.3389/fpubh.2021.598455>
- Thibaut, P. (1994). La notion peircienne de métaphore. Dans *Histoire Épistémologie Langage*, Tome 16, fascicule 1, Actualité de Peirce (p. 123-136).
<https://doi.org/10.3406/hel.1994.2388>
- Thom, K. C. (2018). *Fierce Femmes and Notorious Liars: A Dangerous Trans Girl's Confabulous Memoir*. Metonymy.
- Thomas M.-Y., Grüsigg, N. B., Espineira, K. (dir.). (2015). *Transféminismes, Cahiers de la transidentité* (5). L'Harmattan.
- Thomas, W. (1997). *Two-Spirit People: Native American Gender Identity, Sexuality, and Spirituality*, University of Illinois Press.
- Tibblin, J. (2019). *Le langage inclusif : attitudes et évaluation de texte. Une étude quantitative des attitudes envers le langage inclusif et leur influence sur l'évaluation d'un texte* [Mémoire de maîtrise, Université de Lund]. LUP Student Papers,
<https://lup.lub.lu.se/student-papers/search/publication/8996414>
- Timarche, A. S. (2019). *L'écriture Inclusive est-elle vraiment inclusive ?*, Forum Universitaire pour la Coopération Internationale au Développement (FUCID).
<https://www.fucid.be/lecriture-inclusive-est-elle-vraiment-inclusive-2/>
- Tomc, S., Bailly, S. et Ranchon, G. (dir.). (2016). *Pratiques et langages du genre et du sexe : déconstruire l'idéologie sexiste du binarisme*. EME éditions, coll. Proximités - Sciences du langage.
- Towle, E. B. et Morgan, L. M. (2006). Romancing the Transgender Native: Rethinking the Use of the « Third Gender » Concept. Dans S. Stryker et S. Whittle (dir.), *The Transgender Studies Reader* (p. 666-684). Routledge.

- Trinh, T. M. (1989). *Woman, Native, Other: Writing Postcoloniality and Feminism*. Indiana University Press.
- Turcotte, C. et M.-J. Martin. (2022, 20 septembre). *Aux sources de l'écriture inclusive*. Bureau de la traduction. Gouvernement du Canada. <https://www.noslangues-ourlangues.gc.ca/fr/blogue-blog/ecriture-inclusive-sources-fra>
- Typhaine D. (2019). *La Pérille Mortelle*. Les Solanées.
- La vie en queer. (2017). Le langage dans la communauté non binaire 2017 [Rapport de recherche communautaire]. <https://lavieenqueer.files.wordpress.com/2018/07/le-langage-dans-la-communautc3a9-non-binaire-2017-la-vie-en-queer.pdf>
- Université de Sherbrooke. (2022). *Directive de la rédaction inclusive*. Université de Sherbrooke. <https://www.usherbrooke.ca/langue/le-francais-a-udes/la-politique-linguistique/directive-de-la-redaction-inclusive>
- Université de Sherbrooke. (c2021). *Guide de rédaction inclusive de l'Université de Sherbrooke* [Fichier PDF]. Université de Sherbrooke. https://www.usherbrooke.ca/langue/fileadmin/sites/langue/documents/Guide_redaction_inclusive_vf.pdf
- Université du Québec. (2021), *Guide de communication inclusive : pour des communications qui mobilisent, transforment et ont du style!* [Fichier PDF]. Université du Québec. https://www.uquebec.ca/reseau/fr/system/files/documents/edi/guide-communication-inclusive_uq-2021.pdf
- Université du Québec en Abitibi-Témiscamingue (UQAT). (c2021). *Écriture inclusive : lignes directrices* [Fichier PDF]. UQAT. <https://www.uqat.ca/uqat/edi/doc/guide-redaction-inclusive.pdf>
- Vachon-L'Heureux, P. et L. Guénette. (2007). *Avoir bon genre à l'écrit : guide de rédaction épiciène* [Guide]. Les Publications du Québec. ISBN : 9782551197828 (2551197821)
- Valentine, D. (2007). *Imagining Transgender : An Ethnography of a Category*. Duke University Press.
- Valentine, D. et Wilchins, R. A. (1997). One Percent on the Burn Chart: Gender, Genitals, and Hermaphrodites with Attitude. *Social Text*, (52-53), 215-222. <https://experts.umn.edu/en/publications/one-percent-on-the-burn-chart-gender-genitals-and-hermaphrodites--2>
- Viennot, E. (2021). Circulaire relative aux « Règles de féminisation dans les actes administratifs du ministère de l'Éducation nationale, de la Jeunesse et des Sports et les pratiques

d'enseignement » signée par Jean-Michel Blanquer. Décryptage [Fichier PDF].
<https://www.elianeviennot.fr/Langue/Blanquer-decryptage.pdf>

- Viennot, E. (2018). *Le Langage inclusif: Pourquoi, Comment. Petit précis historique et pratique*, Édition Ix^e, collection xx-y-z.
- Viennot, E. (2017). *Non, le masculin ne l'emporte pas sur le féminin! Petite histoire des résistances de la langue française*. IS Edition.
- Viennot, E. (2014). *Non, le masculin ne l'emporte pas sur le féminin! Petite histoire des résistances de la langue française*, Donnemarie-Dontilly, Éditions iXe.
- Viennot, E., Candea, M., Chevalier, Y., Duverger, S. et Houdebine, A. M. (2016). *L'Académie contre la langue française, Le dossier « féminisation »*. Éditions iXe.
- Viguet, M. 2020. *Communication inclusive. Mode d'emploi* [Fichier PDF]. Corporation de développement communautaire de Québec (CDEC).
<https://numerique.banq.qc.ca/patrimoine/details/52327/4159841>
- Villeneuve, G. (2020, s.d.). *Politique sur les genres en français*. Head and Hands / À deux mains,
<https://headandhands.ca/about/politique-sur-les-genres-en-francais/>
- Vinciguerra, L. (dir.) (2001). *Quel avenir pour Spinoza*. Kimé.
- Violi, P. (1987). Les origines du genre grammatical. *Langages*, (85), 15-34.
<https://doi.org/10.3406/lgge.1987.1526>
- Viverito, C. V. (2021). *Nonbinary Gender Identities: A Diverse Global History* [Fichier PDF], Out & Equal Workplace Advocates. <https://outandequal.org/wp-content/uploads/2021/02/Nonbinary-History.pdf>
- De Waal, C., et Skowroński, K. P. (dir.). (2012). *The normative thought of Charles S. Peirce* (1ère éd.). Fordham University Press.
- De Waal, C. (1998). Peirce's Nominalist-Realist Distinction, an Untenable Dualism. *Transactions of the Charles S. Peirce Society*, 34(1), 183-202.
<https://philpapers.org/rec/DEWPND>
- De Waal, C. (1996). The Real Issue between Nominalism and Realism, Peirce and Berkeley Reconsidered. *Transactions of the Charles S. Peirce Society*, 32(3), 425-442.
<https://www.jstor.org/stable/40320610>
- Walley, M. (2018). *Examining Precontact Inuit Gender Complexity And Its Discursive Potential For LGBTQ2S+ And Decolonization Movements* [Mémoire de maîtrise, Memorial

University of Newfoundland]. Memorial University Research Repository,
<http://research.library.mun.ca/id/eprint/13252>

- Warner, M. (1991). Introduction: Fear of a Queer Planet. *Social Text*, 9 (4 [29]), 3-17.
<https://www.jstor.org/stable/466295>
- Wesling, M. (2012). Queer value. *GLQ: A journal of lesbian and gay studies*, 18(1), 107-125.
<https://doi.org/10.1215/10642684-1422161>
- Waugh, L. R. (1982). Marked and Unmarked : A Choice between Unequals in Semiotic Structure. *Semiotica*, 38 (3/4), 299-318. <https://doi.org/10.1515/semi.1982.38.3-4.299>
- Wetherell, M. (2008). Subjectivity or Psycho-discursive Practices? Investigating Complex Intersectional Identities. *Subjectivity*, 22, 73-81. <http://oro.open.ac.uk/24359/>
- Wheeler, W. (2016). *Expecting The Earth. Life/Culture/Biosemiotics*. Lawrence and Wishart.
- Whitehead, J. (2017). *Full Metal Indigiqueer*. Talonbooks.
- Whittle, S. (2006). Where did we go wrong? Feminism and trans theory — Two teams on the same side? Dans S. Stryker et S. Whittle (éds.), *The Transgender Studies Reader* (p. 194-202). Routledge.
- Wilchins, R. (2019). *Gender norms and intersectionality. Connecting Race, Class and Gender*. Rowman and Littlefield.
- Wilchins, R. (2004). *Queer theory, Gender theory: An Instant Primer*. Alyson Books.
- Wichins, R. A. (1997). *Read my lips: Sexual Subversion and the End of Gender*. Firebrand Books.
- Wilchins, R. A. (1996). Crimes Against Nature. Gender Shock. *Lambda Book Report; Washington*, 5(3), 12.
- Willett, Gi. (1996). Paradigme, théorie, modèle, schéma : qu'est-ce donc ? *Communication et organisation*, 10, <https://doi.org/10.4000/communicationorganisation.1873>
- Willett C., Anderson, E. et Meyers, D. (2016). Feminist Perspectives on the Self. Dans E. N. Zalta (dir.), *The Stanford Encyclopedia of Philosophy* (édition Hiver 2016). Université Stanford. <https://plato.stanford.edu/archives/win2016/entries/feminism-self/>
- Witt, C. (dir.). (2011). *Feminist Metaphysics: Explorations in the Ontology of Sex, Gender and the Self*. Springer.
- Witt, C. (2011). *The Metaphysics of Gender*. Oxford University Press.

- Wittengenstein, L. (2020). *Grammaire philosophique*. Gallimard.
- Wittengenstein, L. (1996). *Le Cahier bleu et le Cahier brun* (M. Goldberg et J. Sackur, trad.). Gallimard.
- Wittengenstein, L. (2005). *Recherches philosophiques* (F. Dastur, M. Élie, J. L. Gautero, D. Janicaud et É. Rigal, trad.). Éditions Tel et Gallimard.
- Wittig, M. 2010. *Le chantier littéraire*. Des deux sexes et autres. Donnemarie-Dontilly: Monique Wittig's Estate and Éditions iXe.
- Wittig, M. (2001). *La Pensée straight*, Balland, coll. Modernes.
- Wittig, M. (1992). *The Straight Mind and Other Essays*, Beacon Press.
- Wittig, M. (1984). The Trojan Horse. *Feminist Issues* 4 (2), 45–49.
<https://doi.org/10.1007/BF02685548>
- Wittig, M. (1969/1979). *Les Guérillères*. The Women's Press.
- Wittig, M. (1973). *Le corps lesbien*. Editions de minuit.
- Wittig, M. (1964). *L'Opoponax*. Editions de minuit.
- Woodhull, W. (2006). Monique Wittig Reconsidered, *Clepsydra*, 5, 147-166.
<http://riull.ull.es/xmlui/handle/915/15052>
- World Professional Association for Transgender Health. (2012). Standards de soins pour la santé des personnes transsexuelles, transgenres et de genre non-conforme (7^{ème} version). *International Journal of Transgenderism*. 13(4), 165-232. doi:10.1080/15532739.2011.700873
- Wynn N. [@ContraPoints] (2018, 30 août). *I feel like I'm from an entirely different era of trans history as people even just five years younger than me [...] [it is] mind-blowing to think this happened in less than a decade*. Twitter. [hyperlien introuvable].
- Xanthos, N. (2006). Les jeux de langage chez Wittgenstein. Dans L. Hébert (dir.), *Signo* [en ligne]. <http://www.signosemio.com/wittgenstein/jeux-de-langage.asp>
- Yaguello, M. (1989). *Le Sexe des mots*. Belfond.
- Yaguello, M. (1978). *Les Mots et les Femmes. Essai d'approche sociolinguistique de la condition féminine*. Payot.

- Young, I. M. (1990). *Throwing Like a Girl and Other Essays in Feminist Philosophy and Social Theory*. Indiana University Press.
- Young, I. M. (1994). Gender as Seriality: Thinking about Women as a Social Collective. *Signs*, 19(3), 733-734. <https://www.jstor.org/stable/3174775>
- Young, Iris. (1981). Beyond the Unhappy Marriage: A Critique of the Dual Systems Theory. Dans L. Sargent (dir.), *Women and Revolution* (p. 44-69). South End Press.
- Zaccour, S. et Lessard, M. (dir.) (2017). *Dictionnaire critique du sexisme linguistique*. Somme toute.
- Ziga, I. (2020). *Devenir chienne*. Cambourakis, coll. Sorcières.
- Zimman, L. (2019). Trans self-identification and the language of neoliberal selfhood: Agency, power, and the limits of monologic discourse. *International Journal of the Sociology of Language*, (256), 147-175
- Zimman, L. (2017). Transgender language reform: some challenges and strategies for promoting trans-affirming, gender-inclusive language. *Journal of Language and Discrimination*, 1(1), 84-105.
- Zimman, L. et Hall, K. (2016). *Language, Gender, and Sexuality*. *Oxford Bibliographies*. Oxford University Press. 10.1093/OBO/9780199772810-0109
- Zimman L. (2013). Hegemonic masculinity and the variability of gay-sounding speech: The perceived sexuality of transgender men. *Journal of Language and Sexuality*, 2(1), 1-39. doi 10.1075/jls.2.1.01zim
- Zoberman, P., Tomiche, A et Spurlin, W. J. (dir.). (2013). *Ecritures du corps. Nouvelles perspectives*. Classiques Garnier.
- Züdorf, A. (2013). *'I would say: You Are not Transgender but Part of it!' A Qualitative Study Tracing Practices of Gendered Self-Reflective Positioning and their Negotiation* [Mémoire de maîtrise. Université d'Utrecht et Université de Grenade]. Utrecht University Student Theses Repository, <https://studenttheses.uu.nl/handle/20.500.12932/14268>